

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LVII

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE  
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS  
BALDVINUS DE GAIFFIER  
PAULUS GROSJEAN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD  
82, rue Bonaparte

1939



- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibid., 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Gr. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Gr. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Gr. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Mir. BVM.* = *Index miraculorum B. V. Mariae editus in Anal. Boll.*, t. XXI, p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad *Acta SS. Novembris*).

BX

4635

A3

JUN 9 1939

45

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LVII. — Fasc. I et II.

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE

PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS

BALDVINUS DE GAIFFIER

PAULUS GROSJEAN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD  
82, rue Bonaparte

1939

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE



## HOC FASCICULO CONTINENTUR

Hippolyte DELEHAYE. Hagiographie Napolitaine . . . . .	5
I. Le calendrier de marbre . . . . .	6
II. Sources et composition du calendrier . . . . .	44
Theodorus NISSEN. De SS. Cyri et Iohannis Vitae formis . . . . .	65
Paul PEETERS. S. Dometios le martyr et S. Dometios le médecin . . . . .	72
Lynn T. WHITE jr. La date de la mort de S. Gerland d'Agrigente . . . . .	105
Maurice COENS. Le premier tome du légendier de Saint-Hubert . . . . .	109
Bulletin des publications hagiographiques . . . . .	123

<p>BUTLER, THURSTON. The Lives of the Saints 123.</p> <p>ATTWATER. A Dictionary of Saints 123.</p> <p>FLICHE, MARTIN. Histoire de l'Église 126.</p> <p>DE JERPHANION. La Voix des monuments 128.</p> <p>SCHAMONI. Das wahre Gesicht der Heiligen 128.</p> <p>BIDEZ, CUMONT. Les Mages hellénisés 133.</p> <p>CUMONT. La plus ancienne légende de S. Georges 134.</p> <p>— St. George and Mithra 134.</p> <p>SURKAU. Martyrien in jüdischer Zeit 136.</p> <p>DÖRRIE. Passio SS. Machabaeorum 136.</p> <p>OPITZ. Athanasius Werke 138.</p> <p>O'LEARY. The Saints of Egypt 141.</p> <p>CADOUX. Ancient Smyrna 142.</p> <p>SCHNITZLER. Im Kampfe um Chalcedon 143.</p> <p>MILARDO. Ordo ad ungendum infirmum 141.</p> <p>meteri cristiani di Napoli 144.</p>	<p>PEDEMONTE. S. Frediano 146.</p> <p>— Catalogo dei vescovi di Lucca 146.</p> <p>BAKER. The Cult of St. Alban 147.</p> <p>POWER. Waterford and Lismore 149.</p> <p>HARRIS. Saint Gobnet 150.</p> <p>MOORE. The Saxon Pilgrims to Rome 151.</p> <p>Catalogue of Irish Manuscripts 151.</p> <p>MACALISTER. The Ogham Inscription at Maumanorig 156.</p> <p>Father CARTHAGE. The Story of St. Carthage 157.</p> <p>WADE-EVANS. Nennius's History of the Britons 158.</p> <p>WORMALD. The Seal of St. Nectan 161.</p> <p>OPPERMANN. The English Missionaries in Sweden 162.</p> <p>VON WALTHER-WITTENHEIM. Die Dominikaner in Livland 162.</p> <p>GABRIELI. Apulia sacra 164.</p> <p>ZAYAT. Al-khizanat ach-Charqiyat 165.</p> <p>GODEFROY. Le prieuré de Saint-Ayoul 168.</p> <p>CUNY. Das Archipresbyterat Bockenheim 170.</p> <p>BANFI. Re Stefano il Santo 170.</p>
---	--

Cayle  
Nyh.

## HAGIOGRAPHIE NAPOLITAINE

Depuis la publication, en 1757, du commentaire de Stilling sur S. Janvier et ses compagnons <sup>1</sup>, l'hagiographie de Naples n'a plus été, ni dans les *Acta Sanctorum* ni dans les *Analecta*, l'objet d'un travail d'ensemble. Le moment semble venu de recueillir les résultats des travaux que les historiens et les archéologues de ces derniers temps ont consacrés aux fastes de cette église fameuse. Nous aurons à nous occuper des recherches de savants comme G. A. Galante, P. Franchi de' Cavalieri, F. Lanzoni, A. Bellucci, D. Mallardo, H. Achelis, A. Ehrhard. Il suffit de citer ces noms, pour garantir l'importance des progrès réalisés, notamment dans le domaine de l'hagiographie.

Pour peu qu'on soit familiarisé avec les procédés usités dans cette branche du savoir ecclésiastique sous certaines latitudes, on n'abordera pas sans quelque appréhension les produits spéciaux d'une littérature éclore sous les rayons du soleil napolitain. Il y a lieu de se rassurer. Certes, ici pas plus qu'ailleurs, il ne faut prendre les récits hagiographiques pour de l'histoire pure. Mais on n'y est guère choqué par ces écarts d'imagination qui d'avance découragent la critique. On peut dire qu'à tout prendre, à Naples, l'histoire des saints a été moins que chez des voisins défigurée par la fable. Et l'on est agréablement surpris de trouver de la clarté, à la place des ténèbres qui semblent être de règle dans ce domaine. C'est la conclusion qui ressortira, croyons-nous, de ce que nous avons à dire sur le calendrier, sur les Passions des martyrs, sur les saints évêques et quelques autres saints dont l'Église de Naples a adopté le culte.

<sup>1</sup> Act. SS., Sept. t. VI, p. 761-894.



## I

## Le calendrier de marbre.

En 1742, les travaux de restauration de l'église San Giovanni Maggiore ont mis au jour les deux grandes plaques de marbre, de 5 mètres 50 chacune, divisées en six compartiments séparés par des colonnettes, entre lesquelles se trouve gravé, mois par mois, le texte du calendrier <sup>1</sup>. Le monument a été transporté dans la chapelle du palais archiépiscopal et appliqué aux deux murs latéraux, chaque moitié comprenant un semestre. Au revers du texte les plaques étaient couvertes de sculptures, qui ont attiré l'attention des archéologues. Nous devons leur laisser le soin d'en faire ressortir l'intérêt artistique, comme aussi de décider en quel endroit de l'église le monument était placé, quelle disposition on avait adoptée de manière à ne masquer ni les sculptures ni le texte. C'est sur le texte que s'est portée tout d'abord la curiosité des savants. Dès 1744 commençaient à paraître deux commentaires détaillés du calendrier. L'un, le plus important, est l'œuvre de l'illustre Mazzocchi <sup>2</sup>, et ne fut malheureusement pas poussé au delà du premier semestre. L. Sabbatini d'Anfora, l'auteur du second commentaire, a consacré un volume à chacun des mois du calendrier. Le douzième et dernier a été publié en 1768 <sup>3</sup>. Cet ouvrage peut rendre quelques services, mais ne soutient pas le parallèle avec celui de Mazzocchi, dont le grand défaut est d'appartenir à la classe des *opera interrupta*.

Les savants du XVIII<sup>e</sup> siècle ne disposaient pas des mêmes ressources que nos contemporains, et se souciaient moins que nous des questions de méthode. Une information plus large et des vues d'ensemble trop négligées jusqu'ici donnent une valeur particulière à l'étude de M. H. Achelis <sup>4</sup>, que l'on peut compléter, et corriger sur certains points, par l'ar-

<sup>1</sup> E. BERTAUX, *L'art dans l'Italie méridionale*, t. I (Paris, 1904), p. 76-79.

<sup>2</sup> *In vetus marmoreum sanctae Neapolitanae ecclesiae kalendarium commentarius*, Napoli, 1744-1755, 3 vol. in-4°.

<sup>3</sup> *Il vetusto calendario napoletano nuovamente scoperto*, Napoli, 1744-1768, 12 vol. in-4°.

<sup>4</sup> *Der Marmorkalender in Neapel*, Leipzig, 1929.

ticle de Mgr Ehrhard <sup>1</sup>. Les érudits du XIX<sup>e</sup> siècle qui se sont intéressés au monument n'ont guère fait qu'en transcrire plus ou moins exactement le texte. Ce n'est que pour mémoire que nous citerons les éditions de L. Parascandolo <sup>2</sup>, A. Mai <sup>3</sup>, S. D'Aloe <sup>4</sup>, B. Capasso <sup>5</sup>. Il ne peut être question, puisque nous possédons l'original parfaitement conservé et d'admirables photographies <sup>6</sup> qui en reproduisent les plus petits détails, de discuter les lectures de ces devanciers. Nous ne dirons rien des planches gravées que Mazzocchi et Sabbatini ont ajoutées à leurs commentaires, sinon qu'elles peuvent servir à donner une idée de la disposition des listes mensuelles.

Dans le texte reproduit ci-dessous, nous n'avons pas cru devoir représenter les signes d'abréviation de l'original dans des mots usuels dont la lecture ne peut prêter à aucune hésitation :  $DE\bar{P}$  ou  $D\bar{P}$  = DEPOSITIO ;  $\bar{P}$  ou  $PASS\bar{S}$  = PASSIO ;  $N\bar{T}$  = NATALE ;  $SC\bar{I}$  ou S barré = SANCTI ;  $M\bar{R}$  = MARTYRIS ;  $M\bar{O}N$  = MONACHI, et ainsi de suite. Dans les notes qui suivent le texte, nous avons résolu les abréviations qui ne rentrent pas dans le système conventionnel, et suggéré les corrections que réclament, en un très petit nombre de cas, des erreurs de gravure, dont la plus fréquente consiste à remplacer la lettre F par E. Tout le reste de l'annotation porte sur la valeur des dates et sur l'identification des saints. Il a semblé que de longues explications pouvaient être évitées par un simple renvoi au commentaire du Martyrologe hiéronymien (*Martyr. hieron.*), dans les *Acta Sanctorum*, Nov. t. II, pars posterior (1931), et au Synaxaire de Constantinople (*Synax.*) dans *Propylaeum ad Acta SS. Novembris* (1902). Il est bon de noter que le rappel de ces ouvrages n'a pas d'autre portée.

<sup>1</sup> *Rivista di archeologia cristiana*, 1934, p. 119-50.

<sup>2</sup> *Memorie della Chiesa Napoletana*, t. II (1848), p. 226-30.

<sup>3</sup> *Scriptorum veterum nova collectio*, t. V, p. 58-65.

<sup>4</sup> *Storia della chiesa di Napoli*, 1861, dans l'appendice.

<sup>5</sup> *Monumenta ad Neapolitani ducatus historiam pertinentia*, t. I (Neapoli, 1881), p. 335-39.

<sup>6</sup> Elles seront publiées par M. A. SILVAGNI, dans le t. IV des *Monumenta epigraphica christiana* actuellement sous presse. Nous devons à la spéciale bienveillance de l'auteur et de Mgr J. P. Kirsch, directeur de l'Institut archéologique pontifical, d'avoir eu communication des planches qui orneront cet ouvrage. Ils voudront bien, l'un et l'autre, agréer l'expression de notre vive reconnaissance.



MIHI AVTEM NIMIS HONORATI SVNT AMICI TVI D<sup>S</sup> NIMIS  
CONFORTATVS EST PRINCIPATVS EORVM DINVMERABO EOS  
ET SVPER ARENĀ MVLTPLICABVNTVR.

### M. IANVARIVS D. XXXI

I	CIRCVCISIO DNI DP S BA-	XVI	NT S GALATIANI
	SILI	XVII	NT S ANTONI MON
II	DEP SILVESTRI PP	XVIII	NT S ATHANASII EPI
III	NT S GORDII MR	XVIII	NT S PAVLI HEREMITE
IIII	NT S MITROPHANI PAT <sup>̄</sup> CO <sup>̄</sup> N	XX	S EVFIM SEVASTIANI
V	NT S EPIPHANI PAT <sup>̄</sup> CO <sup>̄</sup> N	XXI	NT S AGNE
VI	EPVPHANIA	XXII	S ANASTASII ET VIN <sup>̄</sup>
VII	PAS S IVLIANI ET BASIL <sup>̄</sup>	XXIII	S AGATHANGELV
VIII	DEP S SEVERINI	XXIII	NT S PHILONI
IX	DEP S AGNELLI EPI	XXV	DEP S GREGORII THEO <sup>̄</sup>
X	DEP S IOHANNIS CHRIM	XXVI	S XENOFON MON
XI	NT S THEODOSII MONACHI	XXVII	NT S IOHANNIS CHR <sup>̄</sup>
XII	NT S MARCINIANI ET	XXVIII	S EFREM
	THEODORE	XXVIII	NT S IGNATI
XIII	NT S POTITI	XXX	DEP S PEREGRINI
XIIII	S FELICI NOLANI	XXXI	PAS S FIRI ET IOHIS
XV	NT S ELPIDII EPI		

1. BASILII. Les Grecs célèbrent S. Basile le 1 ian., *Synax.*, p. 364 ; Florus parmi les Latins avait adopté la même date. Le choix de la date actuelle, 14 iun., remonte à Adon.

2. SILVESTRI. Marqué une seconde fois au 31 dec., la date des Latins, et le vrai jour de la déposition.

3. GORDII. *BHG*<sup>2</sup>. 703, 704 ; *Synax.*, p. 367.

4. MITROPHANI PATRIARCHAE CP. Il se retrouve à sa vraie date le 4 iun. Ce jour-là on célébrait sa fête à Constantinople près de l'église de Saint-Acace, ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ, *Synax.*, p. 727. Sa présence ici s'explique par une confusion entre 4 iun. et 4 ian.

5. EPIPHANI PATRIARCHÆ CP. Il mourut le 5 *iun.* 526, au témoignage de Théophane, *Chronogr.*, DE BOOR, t. I, p. 217. Les Grecs le célèbrent à sa vraie date, *Synax.*, p. 729. Ici encore il y a confusion entre 5 *iun.* et 5 *ian.* A la rigueur on pourrait dire que la fête de l'Épiphanie du lendemain a influencé le rédacteur.

6. EPYPHANIA. *Martyr. hieron.*, p. 28: *Epiphania Domini.* Dans *Synax.*, p. 373: τὰ ἅγια Θεοφάνια.

7. IULIANI ET BASILISSAE. Dans *Martyr. hieron.* le 6 *ian.*, dans *Synax.* le 8, p. 375.

8. SEVERINI. D'après son biographe Eugippius, *BHL.* 7655, Séverin, apôtre du Norique, mourut le VI *id. ian.*

9. AGNELLI. Évêque de Naples vers 690. Il occupe le 34<sup>e</sup> rang dans la liste épiscopale.

10. IOHANNIS CHRYSOSTOMI. Est mentionné en outre le 27 *ian.* et le 13 *nov.* A cette dernière date, comme aujourd'hui, sous la rubrique *depositio*, qui est fausse dans les deux cas. Le saint est mort le 14 *sept.* Voir *Synax.*, p. 46. Le 27 *ian.* est la fête de la translation. La commémoration du 10 *ian.* est propre au calendrier de Naples.

11. THEODOSII. *Synax.*, p. 383: Θεοδοσίου τοῦ κοινοβιάρχου; *BHG*<sup>2</sup>. 1776-1778.

12. MARCIANI ET THEODORE. Les deux saints nommés ici n'appartiennent pas à un groupe. Le premier est Μαρκιανός, l'économe de la Grande Église, que les Grecs célèbrent le 9 *ian.*, *Synax.*, p. 379; *BHG*<sup>2</sup>. 1032. Quelques synaxaires citent S<sup>te</sup> Théodora au 12 *ian.*, avec ou sans le titre de martyre: τῆς ἁγίας μάρτυρος Θεοδώρας, ou τῆς ὁσίας Θεοδώρας τῆς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, sans notice historique, *Synax.*, p. 385. Au 11 *sept.*, parfois au 12, son nom est suivi d'un résumé de la Vie *BHG*<sup>2</sup>. 1727-1729; *Synax.*, p. 33.

13. POTITI. Il existe plusieurs recensions de la Vie fabuleuse de ce saint, *BHL.* 6908-6912. Il aurait souffert *in civitate Sardica*, ce qui a donné l'idée de faire de lui un martyr de Sardaigne. Il y avait à Naples un monastère de Saint-Potitus.

14. FELICIS NOLANI. La même formule se retrouve au 20 *iul.* La date du 14 *ian.* est consacrée par l'anniversaire du saint célébré dans les *Carmina natalicia* de S. Paulin, *BHL.* 2870, 2871.

15. ELPIDII. Mazzocchi et Sabbatini l'identifient avec Elpidius, évêque d'Atella, au v<sup>e</sup> siècle, malgré la différence des dates. Cet



évêque, en effet, est honoré le 24 mai (*Act. SS.*, Maii t. V, p. 282). Il est plus probable qu'il faut chercher la source dans les synaxaires du 15 ian.: τῶν ἁγίων μαρτύρων Ἐλπιδίου καὶ Δάνακτος ἀναγνώστου καὶ Ἑλένης, *Synax.*, p. 394. Dans la notice de S. Danax, au 16 ian., il n'est pas fait mention d'Elpidius. Celui-ci était-il évêque? Nous n'avons aucun moyen de contrôle.

16. GALATIANI. Cette forme est suspecte. Elle ne se rencontre nulle part dans les listes des saints. On est tenté de corriger *Galactionis*, du groupe Galaction et Episteme, *BHG*<sup>2</sup>. 665, 666. Mazzocchi, Sabbatini et Achelis sont favorables à cette solution, qui n'a pour elle que la ressemblance des deux noms et que les dates semblent exclure. Les Grecs célèbrent S. Galaction le 5 nov., *Synax.*, p. 193.

17. ANTONI. Les Latins et les Grecs sont d'accord sur la date.

18. ATHANASII. La fête de S. Athanase d'Alexandrie est répétée le 2 mai qui est la date de sa mort. Aujourd'hui dans les synaxaires il est fait mémoire τῶν ἐν ἁγίοις πατέρων ἡμῶν καὶ ἀρχιεπισκόπων γενομένων Ἀλεξανδρείας Ἀθανασίου καὶ Κυρίλλου, *Synax.*, p. 399. Dans le calendrier de Morcelli, l'objet de la fête d'aujourd'hui est précisé. Ce serait l'anniversaire du retour de S. Athanase dans sa ville épiscopale après son exil: εἰς τὴν ἐπάνοδον τῆς ἐξορίας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου. S. A. MORCELLI, *Kalendarium eccl. CPTanae*, t. II, p. 26. Cf. *Synax.*, p. 981. Mais il est à noter que cette date ne trouve pas d'appui dans la chronologie des Lettres festales de S. Athanase. Voir E. SCHWARTZ, dans *Nachrichten von der kön. Gesellschaft zu Göttingen*, 1904, p. 345-53.

19. PAULI. Les martyrologes latins enregistrent S. Paul ermite au 10 ian., *Martyr. hieron.*, p. 34; les Grecs au 15 ian., *Synax.*, p. 393.

20. EUTHIMII, SEVASTIANI. *Εὐθυμίου*, *Synax.*, p. 405; *BHG*<sup>2</sup>. 617. Le 20 ian. est la date traditionnelle de S. Sébastien dans l'Église de Rome. Les Grecs, *Synax.*, p. 321, le mentionnent au 18 dec.

21. AGNE. La date de S<sup>te</sup> Agnès est commune aux Latins et aux Grecs.

22. ANASTASII ET VINCENTII. Mazzocchi fait remarquer que, dans les martyrologes latins, S. Vincent est placé avant S. Anastase, contrairement à l'ordre observé par les Grecs. Il faut en conclure, à son avis, que le calendrier a été rédigé au temps de la domina-

tion byzantine. Soit. Mais je ne sais s'il y a lieu d'insister sur ce détail, qui peut être le fait du rédacteur. Celui-ci n'a pas précisément le souci de l'exactitude, comme on le constate plus d'une fois, notamment au jour suivant.

23. AGATHANGELU. C'est la forme grecque Ἀγαθαγγέλου. On s'attendrait à trouver ici la mention de S. Clément d'Ancyre, qui est incontestablement le principal personnage de la légende fameuse BHG<sup>2</sup>. 352, 353, résumée dans *Synax.*, p. 415. S. Agathange n'y joue qu'un rôle secondaire.

24. PHILONI. On relève aujourd'hui dans les livres grecs la mention Φιλήμονος (al. Φίλωνος) ἐπισκόπου Καρπάθου (al. Καλπασίου), sans aucune notice historique. *Synax.*, p. 419-22.

25. GREGORII THEOLOGI. Les martyrologes latins à partir de Bède sont d'accord avec les Grecs sur la date de S. Grégoire de Nazianze. *Synax.*, p. 421.

26. XENOPHON. Xénophon et ses compagnons sont les héros d'une histoire légendaire BHG<sup>2</sup>. 1478-1479, résumée dans *Synax.*, p. 423.

27. IOHANNIS CHRYSOSTOMI. Déjà cité au 10 de ce mois. Aujourd'hui les Grecs font mémoire de la translation de ses reliques. *Synax.* p. 425 ; BHG<sup>2</sup>. 877, 878.

28. EFREM. A cette date, qui est celle des Grecs, *Synax.*, p. 429, les Latins ne font pas mention de ce saint.

29. IGNATI. Les Grecs commémorent aujourd'hui la translation des reliques de S. Ignace, *Synax.*, p. 429. Son nom reparaît dans notre calendrier les 17 oct., 18 dec., 20 dec.

30. PEREGRINI. Mazzocchi : « De hoc tacent hac die Graecorum pariter ac Latinorum ecclesiastici libri ». Il cite un S. Peregrinus honoré à Caltabellotta, en Sicile. *Act. SS.*, Ian. t. II, pp. 1031, 1153.

31. CIRI ET IOHANNIS. Κύριον καὶ Ἰωάννον, *Synax.*, p. 433 ; BHG<sup>2</sup>. 469-479.



## M. FEBRVARIVS D. XXVIII

I	NT S TRIFONIS	XV	NT S PANTALEONIS
II	PVRIF SCE MARIE SVMĒO	XVI	NT S IVLIANES
III	NT S BLASSI	XVII	DP PAVLI EPI IVNIORIS
IIII	NT S CLAVDII MON	XVIII	NT S PIMENI
V	P S AGATHE	XVIII	DP QVODVVLTDĪ EPI
VI	NT S FAVSTA	XX	S CINDINV
VII	P S SATVRNNI	XXI	DP VRSI EPI NRI
VIII	DP VICTORIS EPI	XXII	NT S THECLE
VIIII	P S NICIFORI	XXIII	P S POLICARPI EPI
X	NT S SCOLASTICE	XXIII	INVENTIO CĀP S IO BA
XI	NT S CASTRENSIS	XXV	S THEODOSII EPI
XII	D QVO ELECTVS EST S	XXVI	NT S PORFIRII
	PETRVS PAP̄	XXVII	NT S HIERONTII
XIII	NT S TIMOTHEI PATR	XXVIII	NT S MARCELLI EPI DE
XIIII	NT S BALENTNI		SVRIA

1. TRIFONIS. Les Latins célèbrent S. Tryphon le 10 nov. C'est la date actuelle et celle du martyrologe hiéronymien avant les remaniements qui ont amené ce martyr au 3 iul., *Martyr. hieron.*, p. 349-50. Le *Synax.*, p. 437, résume BHG<sup>2</sup>. 1856.

2. PURIFICATIO. SYMEON. On sait que le nom grec de la Purification est ἀπαντή, ὑπαπαντή. Les Grecs font mémoire de Syméon et d'Anne le 3 feb., *Synax.*, p. 439.

3. BLASSI. Mazzocchi et Sabbatini n'hésitent pas à identifier ce saint avec S. Blasius, évêque de Sébaste, dont les Grecs, *Synax.*, p. 457, comme les Latins, *Martyr. hieron.*, p. 87, font la fête le 11 feb. Le 3 feb., il apparaît dans le *Synax.*, p. 441, sous le nom de Βλασίον τοῦ βουκόλου.

4. CLAUDII MONACHI. Mazzocchi cherche à identifier ce saint avec le troisième du groupe Παπίας, Διόδωρος, Κλαυδιανός. Mais ce sont des martyrs. Dans les synaxaires on relève aux 2, 3 et 4 feb. la mention τοῦ ὁσίου Κλαυδίου (dans un manuscrit, au 4, μάρτυρος Κλαυδίου), sans notice historique.

5. AGATHE. La date est commune aux Grecs et aux Latins.

6. FAUSTA. Dans le *Synax.*, p. 447, est résumée la Passion des

SS. *Φαύστης καὶ Εὐύλασιον*, BHG<sup>2</sup>. 658; Faustae et Evilasii, BHL. 2833-2835.

7. SATURNINI. On a proposé, avec beaucoup de vraisemblance, de reconnaître dans Saturninus celui du groupe Perpétue et Félicité, du 7 *mart*. Comme ailleurs encore, le rédacteur du calendrier a retenu le quantième du jour et s'est trompé de mois.

8. VICTORIS. Évêque de Naples, le 19<sup>e</sup> de la liste épiscopale, contemporain du pape Gélase (492-496).

9. NICEPHORI. La Passion BHG<sup>2</sup>. 1331-1333, dépourvue de valeur historique, comme l'a soupçonné Mazzocchi, est résumée dans *Synax.*, p. 453.

10. SCHOLASTICAE. Le nom n'est pas dans Bède, comme l'a cru Mazzocchi, mais dans Usuard, Raban et Notker. Les Grecs l'ignorent.

11. CASTRENSIS. *Martyr. hieron.*, p. 87. Sur la Vie de S. Castrensis, BHL. 1644-1645, F. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, p. 179-84.

12. DIES QUO ELECTUS EST S. PETRUS PAPA. Cette formule inusitée représente le *Natale Petri de Cathedra* du calendrier Romain au 22 *feb*. Ici encore le rédacteur a mal lu la date XII au lieu de XXII.

13. TIMOTHEI PATRIARCHAE. Mazzocchi a parcouru les listes de patriarches où figure un Timothée. Ceux de Constantinople sont écartés pour de bonnes raisons; restent ceux d'Alexandrie, au nombre de quatre. Seul le premier du nom pourrait être pris en considération. Nous n'avons malheureusement aucun indice positif permettant de lui assigner une date.

14. VALENTINI. C'est le martyr de Rome honoré également à Interamna, *Martyr. hieron.*, p. 92.

15. PANTALEONIS. Est répété au 27 *iul*.

16. IULIANES. C'est la forme grecque *Ἰουλιανῆς*. Le manuscrit d'Echternach du *Martyr. hieron.*, pp. 99, 101 : *in Campania Cumas natale sanctae Iulianae*. BHL. 4522-4526.

17. PAULI. C'est l'évêque de Naples, Paul III (c. 800-821), le 42<sup>e</sup> de la liste épiscopale.

18. PIMENI. Un abrégé du *Martyr. hieron.*, p. 104, porte aujourd'hui *S. Pimenii mart*. Pimenius est un martyr Romain dont il est parlé dans la *Passio Bibianae*, BHL. 1322. La date et le lieu de la sépulture y sont indiqués : *in cimiterio Pontiani ad Ursum Pileatum*



*XII kal. martii.* Cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier Romain*, pp. 124-43, 259-63.

19. QUODVULTDEI. C'est un évêque de Carthage chassé par les Vandales, vers 439, et réfugié en Campanie. F. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, pp. 797, 1093-94, 1099-1100.

20. CINDINU. On a proposé de lire *Acindynus*. Ce nom se rencontre dans les synaxaires, mais à des dates éloignées. Il fallait signaler plutôt *Κινδαῖος ἐπίσκοπος Πισιδίας*, les 19, 20 et 21 feb., *Synax.*, p. 476.

21. URSI. Évêque de Naples, le 13<sup>e</sup> de la liste épiscopale, entre Sévère et Jean I<sup>er</sup>, début du v<sup>e</sup> siècle.

22. THECLE. Il y a dans notre calendrier trois mentions d'une Ste Thècle : 22 feb., 22 aug., 24 sept. On a démontré que celle du 22 feb. se rapporte à une homonyme de Palestine (*Martyr. hieron.*, pp. 110, 161, 523). Celle du 22 aug. n'est qu'une répétition de la précédente ; elle est due à la négligence du rédacteur, qui a retenu le chiffre XXII et s'est trompé sur le mois. La date du 24 sept. est celle que les Grecs consacrent à la mémoire de l'héroïne des *Acta Pauli et Theclae*.

23. POLICARPI. La date est commune aux Grecs, *Synax.*, p. 485, et aux Latins avant les martyrologes du ix<sup>e</sup> siècle. *Martyr. hieron.*, p. 112.

24. INVENTIO CAPITIS S. IOHANNIS BAPTISTAE. *Synax.*, p. 485 : *εὕρεσις τῆς κεφαλῆς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου*. Bède annonce le même anniversaire.

25. THEODOSII. Il n'y a de raison autre que l'homonymie pour identifier, comme on l'a fait, ce saint avec l'évêque Théodose d'Auxerre, honoré le 17 iul. Sabbatini propose Théodose de Scythopolis, qui est nommé dans la Vie de S. Sabas. Mais les indices de culte font défaut et on ignore la date de sa mort.

26. PORFIRII. Les Grecs résument la Vie de Porphyre de Gaza BHG<sup>2</sup>. 1570 dans *Synax.*, p. 489.

27. GERONTII, comme on n'hésitera guère à l'écrire. Mais on ne trouve aucune raison pour retenir un des saints de ce nom inscrits à diverses dates, toutes éloignées de celle d'aujourd'hui, sauf une seule dans un manuscrit du martyrologe hiéronymien au 23 feb. Gerontius est pour nous un simple nom.

28. MARCELLI. Inscrit dans les synaxaires au 25 ou au 26 feb. et au 14 aug. Cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 232-36.

## M. MARTIVS D. XXXI

I	NT S SOFRONII MON	XVI	NT S MONTANI MAR
II	NT S ADRIANI ET NATA LEE	XVII	P ONISIMI EPI
III	DP S PAVLI EPI NRI MAIO RIS	XVIII	NT S CVRILLI EPI HIERV
IIII	NT S MARCI ABB	XVIII	P S CRISANTHI ET DARI
V	NT S IERASIMI	XX	DE S CALVI EPI NRI
VI	P S BASILI EPI CERSON	XXI	DP S BENEDICTI AB
VII	NT ARCADII EPI	XXII	NT S THOME PAT
VIII		XXIII	P S CASTVLI MAR
VIII	PA S QVADRAGINTA	XXIII	NT S OCTO
X	NT S POPLII EPI MAR	XXV	ANNVNTIATIO DNI IHV
XI	NT S PIONI MAR	XXVI	NT S SABINI
XII	DE S GREGORII PAPE	XXVII	P S ISACII
XIII	P S CRISTINE	XXVIII	DP ETVCHII EPI
XIII		XXVIII	DP REDVCIS EPI
XV	NT S NICODEMV	XXX	NT S MENANDRI
		XXXI	NT S ILVCERII MAR

1. SOFRONII MONACHI. *Synax.*, p. 500, il est fait mention d'un Sophronios dans une énumération de martyrs; et dans les Ménées son nom est accompagné de la formule *ξίφει τελειοῦται*. Mazzocchi opine pour le patriarche de Jérusalem, qui fut moine et qui passe, comme tel, pour l'auteur de la Vie de St<sup>e</sup> Marie l'Égyptienne, *BHG*<sup>2</sup>. 1042, beaucoup lue à Naples. Mais le patriarche mourut le 11 mars, *Synax.*, p. 527; il figure à cette date dans le typicon de Jérusalem. Le rédacteur aurait-il ici, comme ailleurs, supprimé le chiffre des dizaines et lu I au lieu de XI?

2. ADRIANI ET NATALIAE. Le groupe revient au 26 *aug.* Dans le *Martyr. hieron.*, il figure au 4 *mart.* et au 26 *aug.* Cette seconde date est celle des Grecs, *Synax.*, p. 923.

3. PAULI. L'évêque de Naples, Paul II (757-767), le 40<sup>e</sup> de la liste épiscopale. Ordonné par le pape Paul I<sup>er</sup>.

4. MARCI ABBATIS. La Vie de S. Marc l'ermite *BHG*<sup>2</sup>. 1039-1041 est résumée au 5 *mart.* dans *Synax.*, p. 509.



5. GERASIMI. Sa Vie BHG<sup>2</sup>. 693 est résumée au 4 mart. dans *Synax.*, p. 507.

6. BASILII EP. CHERSONAE. Le 7 mart. dans *Synax.*, p. 517 : ἄθλησις τῶν ἐν Χερσῶνι ἐπισκοπησάντων ἁγίων πατέρων Βασιλέως κτλ. ; BHG<sup>2</sup>. 266-267.

7. ARCADII. Dans *Synax.*, p. 518 : Ἀρκαδίου καὶ Νέστορος ἐπισκόπων Τριμιθοῦντος τῆς Κύπρου.

8. Vacat.

9. SS. QUADRAGINTA. Les Latins et les Grecs célèbrent les XL martyrs à la même date.

10. PUBLII. Dans *Synax.*, p. 523, on relève aujourd'hui τοῦ ἁγίου Πονπλίου. Un Πούπλιος revient, dans une énumération, le 13 mart., *Synax.*, p. 534. Dans les deux cas aucune notice n'est jointe au nom. On a voulu l'identifier avec le Publius d'Athènes qui figure dans les martyrologes historiques latins au 21 ian. Il y a lieu de se rappeler que, par une audacieuse conjecture de Florus, cet évêque a été substitué à un Publius du *Martyr. hieron.*, p. 54, qui est en réalité un martyr de Sarragosse. Le Πούπλιος d'aujourd'hui est totalement inconnu.

11. PIONI. Dans *Synax.*, p. 529, sont résumés les Actes BHG<sup>2</sup>. 1546 du saint. Le *Martyr. hieron.*, p. 140, le marque à sa vraie date, le 12 mart.

12. GREGORII. Les Latins et les Grecs le commémorent à la même date, qui est celle de sa mort.

13. CHRISTINAE. Le *Synax.*, p. 536, au 14 mart., mais aussi au 13 mart., enregistre Χριστίνης τῆς ἐν Περσίδι. Le nom reparaît plus loin, au 31 mai, et dans le *Synax.*, p. 717, au 30 mai sous la rubrique ἐν Νικομηδείᾳ.

14. Vacat.

15. NICODEMU. Transcription de Νικοδήμου, que Mazzocchi et Sabbatini identifient avec le Nicodème de l'Évangile. Achelis est d'avis qu'il faut lire Νικάνδρου, comme dans *Synax.*, p. 538. Mais il faut tenir compte des leçons relevées par Ehrhard (*Rivista di archeologia cristiana*, 1934, p. 131) dans divers anciens calendriers : Νικάνδρου καὶ Νικομήδους — Νικομήδους καὶ Χριστίνης — Νικομήδους — Νικοδήμου καὶ Χριστίνης. La lecture Νικομήδους semble donc s'imposer. Mais qui est ce Nicomède ? Serait-ce peut-être le Nicomedes Romain du 15 sept. (*Martyr. hieron.*, p. 510) ? Le

rédacteur se serait, comme dans d'autres cas, trompé sur le mois, tout en gardant la date du jour XV.

16. MONTANI. Il était naturel de songer au martyr de Singidunum, honoré chez les Latins le 26 mart. (*Martyr. hieron.*, p. 163). La date pouvait faire hésiter. Ici encore les habitudes de négligence du rédacteur nous viennent en aide. Il a lu XVI au lieu de XXVI.

17. ONISIMI. On a essayé d'identifier cet Onésime avec l'esclave de Philémon. Mais aucune des dates des synaxaires ne recommande cette solution. Il s'agit peut-être d'un autre personnage apostolique, Onésiphore, plusieurs fois mentionné chez les Grecs, notamment le 17 ian., *Synax.*, p. 397. Cette fois le chiffre XVII serait exact, non le mois. Nous n'insistons pas sur cette conjecture.

18. CYRILLI EP. HIEROSOLYM. *Synax.*, p. 545.

19. CHRYSANTHI ET DARIAE. *Synax.*, p. 547. Le groupe est aussi marqué au 25 oct., date des Latins, *Martyr. hieron.*, p. 570.

20. CALVI. Évêque de Naples (750-763), le 39<sup>e</sup> de la liste épiscopale. Outre la *Depositio* d'aujourd'hui nous lisons au 18 nov. : *Natale S. Calvi episcopi*, qui est le jour de son ordination.

21. BENEDICTI. C'est la date traditionnelle. Dans la plupart des synaxaires, S. Benoît est marqué au 14 mart., *Synax.*, p. 535.

22. THOMAE PATRIARCHAE. Le patriarche de Constantinople Thomas (607-610) est mentionné dans les synaxaires à diverses dates : feb. 18, mart. 19, 20, 21, 22. D'après la Chronique Pascale, le 20 mart. est le jour de sa mort, le 22 celui de la déposition.

23. CASTULI. Martyr Romain, marqué au *Martyr. hieron.*, p. 261, à la date du 26.

24. OCTO. *Synax.*, p. 558 : τῶν ἁγίων ὀκτὼ μαρτύρων τῶν ἐν Καισαρείᾳ τῆς Παλαιστίνης. Leurs noms sont détaillés dans le *Martyr. hieron.*, p. 158.

25. ANNUNTIATIO. *Synax.*, p. 557 : ἀνάμνησις τοῦ εὐαγγελισμοῦ.

26. SABINI. *Synax.*, p. 560 : τῶν ἁγίων Μανουήλ, Σαβίνου, Κοδράτου καὶ Θεοδοσίου. On ne sait pourquoi Sabinus est isolé du groupe. Un autre Sabinus, le 15 oct.

27. ISACII. Le 30 mai, le nom est répété sous la forme *Nat. S. Isaacii mon.* D'après la Vie BHG<sup>2</sup>. 956, il mourut le 27 mart. ; d'après le texte BGH. 955, le 26 mai.

28. ETUCHII. *Εὐτυχίου*, *Synax.*, p. 564, au 27 mart.



29. REDUCIS. Évêque de Naples, le 24<sup>e</sup> de la liste épiscopale, consacré par le pape Pélage II (579-590).

30. MENANDRI. *Synax.*, p. 576, au 31 mart.: τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μενάνδρου.

31. ILUCERII. Les commentateurs n'ont pas hésité à lire *Glycerius* sans parvenir à identifier le personnage. La correction ne s'impose pas, et il faut peut-être rappeler ici la notice du *Synax.*, p. 584, au 3 april.: Ἑλληρίου (al. Ἑλιροῦ, Ἑριλίου, Ἑλυρίου, Ἑλαρίου) τοῦ θαυματουργοῦ, qui revient, p. 640, au 29 april. Nous ignorons l'histoire de ce saint qui d'après notre calendrier serait un martyr. Un exemplaire des Ménées (3 april.) porte: Ἑλλυριοῦ τοῦ ἐν τῷ ὄρει τοῦ Μυρσιῶνα (à lire peut-être Μυρσινῶνος), formule qui fait plutôt songer à un solitaire qu'à un martyr.

### M. APRILIS D. XXX

I	P S CALLINICI MAR	XV	P S THEODORI MAR
II	NT S POLICARPI	XVI	P S LEONIDI MAR
III	DP S IOHANNIS EPI NRI	XVII	NT S AGAPITI PP ROM
IIII	P S THEODVLV MAR	XVIII	NT S ELEVThERII
V	P S THERMI MAR	XVIII	NT S PHILIPPI EPI MAR
VI	NT S EVTICHII PATR	XX	NT S PAPNVThII MON
VII	P S RVFINI MAR	XXI	NT S MAXIMI EPI CON
VIII	DP CEEESTINI PP ROM	XXII	P S GAI PP ROMIS
VIIII	DP MARIAE EGVPTIAE	XXIII	NT S GEORGII MAR
X	P S TERENTINI ET AFRI CANI	XXIIII	P S INNOCENTII PP R
XI	DP STEPHANI EPI NRI	XXV	P S MARCI EVAN
XII	P S GERONTII MAR	XXVI	P S BASILEI E
XIII	TRANSLATIO BEATI IANVA	XXVII	P S IRINI MAR
XIIII	NT S TIBVRTII ET VALE RIAN	XXVIII	NT S VITALIS
		XXVIII	DP S SEVERI EPI NRI
		XXX	DP POMPONII EPI NRI

1. CALLINICI. Parmi les saints de ce nom on cherche instinctivement le plus rapproché du 1 april. Ce serait celui du groupe Καλλινίκου (al. Καλλινίκης) καὶ Βασιλίσσης, du 22 ou du 26 mart., *Synax.*, pp. 556, 560. C'est un indice insuffisant pour l'identification.

2. POLICARPI. *Synax.*, p. 579 : *Πολυκάριπον*. D'après la notice (P. G., t. CXVII, p. 381), il naquit à Alexandrie et fut martyrisé sous Maximien.

3. IOHANNIS. Jean I<sup>er</sup>, évêque de Naples, le 14<sup>e</sup> de la liste épiscopale. Il mourut le jour de Pâques 432.

4. THEODULU. *Θεοδούλου καὶ Ἀγαθόποδος* de Thessalonique. *Synax.*, p. 583.

5. THERMI. *Θέρμιον*, *Synax.*, p. 588, cf. 1003. Ce nom représente peut-être St<sup>e</sup> Tharbo ou Pherbuta, *BHO*. 1149.

6. EUTICHII. *Synax.*, p. 587. Le patriarche de Constantinople Eutychius mourut, d'après Théophane, le 6 avril 565. DE BOOR, t. I, p. 251.

7. RUFINI. *Martyr. hieron.*, p. 176, *april. 6*; sans rubrique topographique. On a voulu identifier ce *Rufinus* avec le Rufinus du *Libellus* de Marcellin et Faustin, GÜNTHER, *Epistulae imperatorum, pontificum*, p. 13. La question se complique du fait qu'il n'est pas certain qu'il faille le distinguer de *Rufus*, du 21 *ian.* ou du 27 *aug.* Cf. *Martyr. hieron.*, p. 329.

8. CELESTINI. *Synax.*, p. 592 : *Κελεστίνου*. Le pape Célestin (422-432) ne figure pas au *Martyr. hieron.* Le *Liber pontificalis* place la déposition au 6 *april*. La date a été contestée, et on a proposé le 27 *iul.* DUCHESNE, t. I, p. 230.

9. MARIAE. *Synax.*, p. 577, au 1 *april.*; *BHG*<sup>2</sup>. 1042.

10. TERENTINI. *Synax.*, p. 595 : *Τερεντίου, Ἀφρικανοῦ, κτλ.*; *BHG*<sup>2</sup>. 1700.

11. STEPHANI. On peut hésiter entre deux évêques de Naples du nom de Stephanus, le 20<sup>e</sup> et le 41<sup>e</sup> (c. 800) de la liste épiscopale.

12. GERONTII. *Synax.*, le 13 ou le 14 *april.*, pp. 599, 604. Le même nom a été rencontré au 27 *feb.*, mais on ne sait s'il s'agit d'un seul ou de deux personnages.

13. IANUARI. *Martyr. hieron.*, p. 187, le nom seul. Il ne peut être question que du grand patron de Naples.

14. TIBURTII. *Martyr. hieron.*, p. 189.

15. THEODORI. *Synax.*, p. 603 : *τῶν ἁγίων μαρτύρων Θεοδώρου καὶ Πανσιλύπου*. Leur fête se célébrait à Constantinople dans l'hospice des vieillards *τοῦ Μελοβίου*.

16. LEONIDI. Léonide est le chef du groupe des martyrs de Co-



rinthe. *Martyr. hieron.*, p. 193 ; *Synax.*, p. 609, le 17 avril., parfois aussi le 15 et le 16.

17. AGAPITI. Ἀγαπητοῦ dans *Synax.*, le 17 ou le 18 avril., pp. 607, 611. Le pape Agapit est mort le 22 avril. ; le jour de la déposition est le 20 sept. (*Martyr. hieron.*, p. 514).

18. ELEUTHERII. *Martyr. hieron.*, p. 197 : *Romae Eleutheri episcopi et Anteaе matris eius. Synax.*, p. 600, avril. 13 : Ἐλευθερίου τοῦ Πέρσου ; p. 603, avril. 14. Cf. dec. 15.

19. PHILIPPI. Mazzocchi juge qu'il ne peut être question ici que de S. Philippe d'Héraclée, quoiqu'il n'ignore pas que son anniversaire tombe le 22 oct. (*Martyr. hieron.*, p. 567). Achelis fait ses réserves. Ehrhard suggère Philippe de Gortyne, qu'Adon a placé au 11 avril. et au 8 oct. Mais voir ce que nous avons dit de ce personnage, *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 226. Il y a peut-être lieu de tenir compte de l'annonce du 22 avril. : *Hierapoli Philippi apostoli* (*Martyr. hieron.*, p. 202).

20. PAPNUTHI. Παφνουτίου, *Synax.*, pp. 615, 619, le 20 ou le 21 avril.

21. MAXIMI. *Synax.*, p. 618 (cf. p. 1006). Maximus ou Maximianus de Constantinople mourut le 12 avril. 434, d'après Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 40.

22. GAI. La date de la mort du pape Gaius (283-296) est garantie par son épitaphe. *Martyr. hieron.*, p. 202.

23. GEORGI. *Synax.*, p. 623. Cf. *Martyr. hieron.*, p. 205.

24. INNOCENTII. La déposition du pape Innocent (401-407) a eu lieu le 12 mart. (*Martyr. hieron.*, p. 139).

25. MARCI. *Synax.*, p. 627. S. Marc est répété le 17 mai. C'est, à un jour près, la date que lui assignent quelques manuscrits de l'hieronymien, celui de Berne et celui de Dublin, p. 259-60.

26. BASILEI. *Synax.*, p. 629 : Βασιλέως ἐπισκόπου τῆς ἐν Ἀμασειᾷ μητροπόλεως ; BHG<sup>2</sup>. 239.

27. IRINI. Achelis a rapproché de ce nom l'annonce suivante : ἐγκαίνια τῆς ἁγίας Εἰρήνης, dans *Synax.*, p. 631 au 27, p. 638 au 28. Le rédacteur du calendrier est bien capable d'avoir confondu une dédicace avec le simple anniversaire d'un saint. Nous croyons qu'il faut recourir à une autre explication. La *Passio S. Irini* — S. Irénée de Lyon — est répétée au 27 iun. L'identité du chiffre de la date a amené la répétition.



28. VITALIS. Le groupe *Βιταλίου, Εὐσεβίου, Νέωνος, Νεστάβου*, dans *Synax.*, p. 634, est artificiel. Aux saints du 24 avril., p. 628, s'est ajouté Vitalis qui appartient au calendrier Romain. La fête du 28 avril. est l'anniversaire de la dédicace de la basilique de Saint-Vital à Rome. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 55.

29. SEVERI. Évêque de Naples (362-408). Le 12<sup>e</sup> de la liste épiscopale.

30. POMPONII. Évêque de Naples, entre Étienne I<sup>er</sup> et Jean II, commencement du vi<sup>e</sup> siècle. C'est le 21<sup>e</sup> de la liste épiscopale.

## M. MAIVS D. XXXI

I	NT S IACOBI ET PHILIPPI	XVI	NT S RESTITVTE
II	NT S ATHANASII PATRĪ	XVII	NT S MARCI EVNG
III	INVENTIO S CRVCIS	XVIII	NT S EPAFRODITI EPI
IIII	P S AFRODISII ET CGRE-	XVIII	P S PATRICII MAR
	GATIO EIVS	XX	P S THALLALEI MAR
V	NT S ANANIE APLI	XXI	MEMORIA CONSTANTI
VI	NT S MATHEI APLI		NI IMP
VII	NT S SAMVHELIS PROP E	XXII	P S BASILISCI
VIII	APPAR S ANGELI	XXIII	DEP S EPHEBI EPI
VIIII	NT S CRISTOFORI ET	XXIII	NT S SVMEONI
	ESAIE PROP	XXV	NT IACOBI APLI
X	DEP EVSTATHII EPI NRI	XXVI	P IVDE APLI
XI	NT S ILARIONIS MON	XXVII	P S ANASTASIE
XII	NT S EPIPHANII EPI	XXVIII	PA S CRISCENTII MAR
XIII	NT S POLIBII EPI	XXVIII	P S THEODOSIE MAR
XIIII	NT S BONIFATII MAR	XXX	NT S ISAACIV MON
XV	NT S ZACHRIE PROPHE	XXXI	P S CRISTINE

1. IACOBI. *Martyr. hieron.*, p. 222-23.

2. ATHANASII. *Synax.*, p. 614; plus haut, 18 ian.

3. S. CRUCIS. *Martyr. hieron.*, p. 227: *in Hierusalem inventio S. Crucis.*

4. AFRODISII ET CONGREGATIO EIUS. *Synax.*, p. 658: Ἀφρόδι-  
σίον, Μίλδα, etc., martyrs de Scythopolis.

5. ANANIE. *Synax.*, oct. 1, p. 95.

6. MATHEI. *Martyr. hieron.*, p. 232: in *Perside natale sancti Mathei*. Dans notre calendrier l'évangéliste est nommé également le 16 nov., date des Grecs, *Synax.*, p. 227.
7. SAMUELIS PROPHETAE. *Synax.*, 20 aug., p. 909.
8. S. ANGELI. C'est l'*Apparitio in monte Gargano*, *BHL*. 5948.
9. CRISTOFORI ET ESAIE PROPHETAE. *Synax.*, p. 665-68. S. Christophe est également inscrit dans notre calendrier au 24 iul.
10. EUETATHII. Le 7<sup>e</sup> de la liste des évêques de Naples, entre Agrippinus et Ephebus.
11. ILARIONIS MONACHI. Peut-être celui du *Synax.*, au 4 mai, p. 658: Ἰλαρίωνος τοῦ θαυματουργοῦ, inconnu d'ailleurs et probablement confondu avec celui du 21 oct.
12. EPIPHANII. *Synax.*, p. 675.
13. POLIBII. Quelques synaxaires enregistrent au 13 ou au 14 mai: Πολυβίου μαθητοῦ τοῦ ἁγίου Ἐπιφανίου. *Synax.*, pp. 680, 684.
14. BONIFATII. Le manuscrit de Berne du *Martyr. hieron.* porte Rome... Bonifacii. *BHL*. 1413-1416; *Synax.*, p. 325, dec. 19; *BHG*<sup>2</sup>. 280-282. D'après la légende, Boniface a été martyrisé à Tarse.
15. ZACHARIAE. *Synax.*, p. 684: Ζαχαρίου. Également *ibid.*, le 16 mai et le 8 feb.
16. RESTITUTE. L'église de Sainte-Restituta a été depuis le vi<sup>e</sup> siècle jusqu'au xiv<sup>e</sup> la cathédrale de Naples. La patronne passe pour être une martyre Africaine dont les reliques auraient été portées en Campanie. La Passion *BHL*. 7190-7191 n'est pas un texte assez ancien pour faire foi.
17. MARCI. S. Marc a déjà été nommé au 25 april. Quelques manuscrits du *Martyr. hieron.*, p. 259-60, l'enregistrent au 18 mai.
18. ΕΠΑΦΡΟΔΙΤΙ. *Synax.*, p. 290, 8 dec.: Ἐπαφροδίτος ἐπισκοπος Ἀδράκης; p. 694, 18 mai: Ἐπαφροδίτου ἐνὸς τῶν ἑβδομήκοντα.
19. PATRICII. *Synax.*, p. 695: Πατρικίου ἐπισκόπου Προύσης.
20. THALLALEI. *Synax.*, p. 697: Θαλαλαίου.
21. CONSTANTINI IMPERATORIS. *Synax.*, p. 697: Κωνσταντίνου καὶ Ἑλένης. Constantin mourut le 22 mai 337.
22. BASILISCI. *Synax.*, p. 699: Βασιλίσκον.
23. EPHEBI. C'est la plus ancienne graphie. Plus tard on rencon-

tre *Euphebius*. Évêque de Naples (commencement du v<sup>e</sup> siècle), le 8<sup>e</sup> de la liste épiscopale.

24. SYMEONIS. *Synax.*, p. 703 : Συμεὼν τοῦ ἐν τῷ θαυμαστῷ ὄρει. BHG<sup>2</sup>. 1689-1691.

25. IACOBI. Ni les Latins ni les Grecs ne font mémoire aujourd'hui de l'apôtre S. Jacques. Le 25 iul., le *Martyr. hieron.*, p. 395, porte : *Hierosolimis passio S. Iacobi apostoli fratris Iohannis evangelistae*. Le rédacteur du calendrier a lu 25 mai au lieu de 25 iul.

26. IUDE. *Synax.*, au 20, 22, 23, 26 maii, p. 697-709 : τοῦ ἀγίου ἀποστόλου Ἰούδα τοῦ ζηλωτοῦ.

27. ANASTASIE. Aucun martyrologe ne fait mention d'une sainte Anastasie à cette date. Mazzocchi se contente de dire que le culte de St<sup>e</sup> Anastasie (sans doute celle du 25 dec.) a été répandu dans le diocèse de Naples, et qu'elle a donné son nom à une localité des environs.

28. CRISCENTII. *Synax.*, p. 714 : Κρίσκεντος, Παύλου καὶ Διοσκορίδου. Ce seraient, d'après la notice, des martyrs Romains. Voir aussi 20 mai, 29 mai, *ibid.*, pp. 697, 713.

29. THEODOSIE. *Synax.*, p. 713 : Θεοδοσίας τῆς παρθένου, martyre de Césarée. Le 29 april., elle est inscrite au *Martyr. hieron.*, p. 218, et également dans *Synax.*, p. 639.

30. ISAACIU. Ἰσαακίου, *Synax.*, p. 717. D'après la Vie BHG<sup>2</sup>. 955, S. Isaac mourut le 26 mai ; d'après la Vie 956, le 27 mars. Il figure également à cette date dans le calendrier.

31. CRISTINE. *Synax.*, p. 717, Christine figure parmi les martyrs de Nicomédie, Εὐσεβίου, Ῥωμανοῦ etc. Le groupe est indiqué au 28 april. dans l'abrégé syriaque et dans le *Martyr. hieron.*, p. 216. Voir ci-dessus, au 13 mart.



## M. IVNIVS D. XXX

I	P S IVSTINI PHIL̄	XVI	P S ATHINOGENI
II	P S ERASMI MAR̄ ET	XVII	NT S NICANDRI
	PETRI	XVIII	NT S MARCI ET MAR
III	P S LVCIANV		CELLIĀ
IIII	NT S MITROPHANI EPI	XVIII	P S GERVASII ET PRO
V	P S ZINAIDA		TA
VI	NT S ANTHIMI EPI	XX	P S ASINCRITI MAR
VII	NT S CVRILLI EPI	XXI	P S RVFI MAR
VIII	NT S ALEXANDRI EPI	XXII	DP S PAVLINI EPI
VIIII	P S NICASII	XXIII	P S ARISTOCLEI
X	NT S BARNABE APOLI	XXIIII	NT S IOHANNIS BAP
XI	DP MAXIMI ET ANTONINI	XXV	P S FEBRONIE
XII	P S ZINONI	XXVI	P S IOH̄IS ET PAVLI
XIII	P S ACILINA	XXVII	P S IRINI
XIIII	DP FORTVNATI EPI NRI	XXVIII	NT S LEONIS PP
XV	DP MARONIS EPI NRI ET	XXVIII	NT S PETRI APLI
	S VITI	XXX	NT S PAVLI APLI

1. IUSTINI PHILOSOPHI. *Synax.*, p. 721 : 'Ιουστίνου.

2. ERASMI, MARCELLINI ET PETRI. *Martyr. hieron.*, p. 297 : *in Formias Herasmi*; *Synax.*, p. 726 : 'Εράσμων. — *Martyr. hieron.*, p. 294 : *Romae... Marcellini presbiteri et Petri exorcistae*.

3. LUCIANU. *Synax.*, p. 725 : Λουκιλλιανοῦ καὶ τῶν σὺν αὐτῷ, *BHG*<sup>2</sup>. 999.

4. MITROPHANI. *Synax.*, p. 727 : Μητροφάνους πατριάρχου. Nous avons dit, au 4 *ian.*, par suite de quelle erreur ce nom se trouve répété à cette date.

5. ZINAIDA. *Synax.*, le 6 *iun.*, Ζηναΐδος, p. 733. Répété le 11 *oct.*

6. ANTHIMI. Il est peu probable que ce saint soit l'évêque de Nicomédie, du 3 *sept.* Le groupe 'Ανθίμου πρεσβυτέρου καὶ Στεφάνου τῶν Σπουδαίων dans *Synax.*, au 6 et au 7 *iun.*, pp. 732, 735 (cf. p. 1019), pourrait être pris en considération.

7. CYRILLI. Dans quelques exemplaires du *Synax.* se trouve aux 7, 9, 27 *iun.* la mention Κυρίλλου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας. Dans notre calendrier, de nouveau au 7 *iul.* : S. Cyrilli episcopi

*Alexandriae*, qui n'a pas d'appui ailleurs. Nouvelle confusion du rédacteur, entre *iun. 7* et *iul. 7*.

8. ALEXANDRI. *Synax.*, au 9 *iun.*, p. 742 : Ἀλεξάνδρου ἐπισκόπου Προύσης.

9. NICASII. Achelis a rapproché de ce nom celui de Νικάνδρου, du groupe Nicander et Marcianus, qui figure dans *Synax.*, au 8 *iun.*

10. BARNABE. Barnabas, avec Barthélemy, dans *Synax.*, au 11 *iun.*, p. 743. Dans les martyrologes latins à partir de Bède, le 11 *iun.* est la date de S. Barnabé.

11. MAXIMI ET ANTONINI. Le nom de Maximus, sans aucun titre, revient au 30 *oct.* On a prétendu qu'il s'agit, dans les deux cas, de l'évêque de ce nom, le 10<sup>e</sup> de la liste épiscopale de Naples, exilé en 356. Le calendrier Napolitain du Mont Cassin enregistre : *Neap. S. Maximi episcopi et conf.*, au 11 *iun.* mais non au 30 *oct.* MAZZOCCHI, *De SS. Neap. ecclesiae episcoporum cultu*, p. 423-24, admet pour cette seconde date la lecture du calendrier de Tutini : *Maximi martyris Cumani*. — Antonini doit être corrigé en *Antoninae*, *Synax.*, p. 746, 12 *iun.* : Ἀντωνίνης.

12. ZINONI. *Synax.*, p. 748 : Ζήνωνος καὶ Τριφυλλίου ἐπισκόπων.

13. ACILINA. *Synax.*, p. 747 : Ἀκυλίνης.

14. FORTUNATI. Fortunat I<sup>er</sup>, le 9<sup>e</sup> de la liste des évêques de Naples, vivait en 343.

15. MARONIS ET S. VITI. Maro est le troisième par ordre d'ancienneté dans la liste des évêques de Naples. — *Martyr. hieron.*, p. 320 : *in Lucania Viti*. Le nom se retrouve dans les additions de quelques synaxaires, p. 751.

16. ATHINOGENI. *Synax.*, p. 825, 17 *iul.* : Ἀθηνογένους ἐπισκόπου Πιδαχθόης. Dans plusieurs exemplaires il est marqué au 16 *iul.* Le rédacteur du calendrier a retenu la date du jour et s'est trompé d'un mois.

17. NICANDRI. *Martyr. hieron.*, p. 323 : *Dorostori Nicandri et Marciani*.

18. MARCI ET MARCELLIANI. *Martyr. hieron.*, p. 324 : *Romae*.

19. GERVASII ET PROTASII. *Martyr. hieron.*, p. 325 : *Mediolani*. Les Grecs font mémoire de ces martyrs en même temps que des SS. Nazaire et Celse le 14 *oct.*, *Synax.*, p. 137 ; BHG<sup>2</sup>. 1323, 1324.

20. ASINCRITI. *Synax.*, p. 757 : τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Ἀσσυγ-



κρίτου. Mazzocchi croit que c'est le personnage apostolique de ce nom qui est marqué ἐπίσκοπος Οὐγκανίας, dans la liste des disciples au 30 iun., p. 786.

21. RUFI. *Martyr. hieron.*, p. 329. Rufus y figure sous une rubrique empruntée. Voir *Rufinus* au 7 april.

22. PAULINI. *Martyr. hieron.*, p. 331 : *in civitate Nola natale Paulini episcopi.*

23. ARISTOCLEI. *Synax.*, p. 765 : Ἀριστοκλέους, Δημητρίου καὶ Ἀθανασίου.

24. IOHANNIS BAPTISTAE. La date est commune aux Latins et aux Grecs.

25. FEBRONIE. *Synax.*, p. 769 : Φεβρωνίας ; BHG<sup>2</sup>. 659.

26. IOHANNIS ET PAULI. *Martyr. hieron.*, p. 336 : *Romae passio sanctorum martyrum Iohannis et Pauli fratrum.*

27. IRINI. *Martyr. hieron.*, p. 342, iun. 28 : *Lugduno Galliae Hirenaei episcopi.* Voir plus haut au 27 april.

28. LEONIS. C'est l'anniversaire de la translation de S. Léon I<sup>er</sup>. Cf. *Martyr. hieron.*, p. 342.

29. PETRI. Les Grecs comme les Latins célèbrent aujourd'hui la fête des deux apôtres Pierre et Paul.

30. PAULI. Sur la fête de S. Paul, voir Mazzocchi, p. 902-904.

Après le 30, le marbrier a commencé, par distraction, une nouvelle ligne. Nous lisons XXXII, dont les trois derniers éléments sont barrés d'un trait horizontal.

## M. IVLIVS D. XXXI

I	NT SYMONIS ET IVDE AP	XVI	SCI ANTIOCHI
II	NT PROCESSI ET MAR	XVII	NT SCI SPERATI
	CIANI	XVIII	NT S MARCELLI
III	PA S THOME APOS	XVIII	NT SCI MAVRICI
IIII	NT S DONATI EPI	XX	NT SCI FELICIS NOL
V	S ARCHANGELI MIC	XXI	S SIMEON SALV
VI	S POLLICARPVS	XXII	S ACAPII MAR
VII	S CVRILLV EPI ALEX	XXIII	NT SCI APOLLENARII
VIII	S PANCRA TI EPI	XXIII	NT S CRISTOPHO
VIII	PA S RVFINE ET SEC	XXV	NT S EVPRA X E ANNE
X	NT IASONI ET MAVRI	XXVI	DEP LEONTII EPI
XI	NT SCE EVFIMIE	XXVII	NT S PANTALEON
XII	NT GAVDIOSI ET RELI	XXVIII	NT S NAZARI
XIII	NT SCE MIROPPIS	XXVIII	S FELICIS ET SIM
XIII	NT SCI THEODORI	XXX	N S ABDON ET SENN
XV	NT CVRICI ET ILITTE	XXXI	NT GERMANI EPISC

1. SYMONIS ET IUDE. *Martyr. hieron.*, p. 346 : *in Perside passio SS. apostolorum Symonis Cananaei et Iudae.*

2. PROCESSI ET MARCIANI. Le second nom est fautif. *Martyr. hieron.*, p. 347 : *Romae Processi et Martiniani.*

3. THOME. *Martyr. hieron.*, p. 347 : *In Edissa Mesopotamiae translatio corporis S. Thomae.* D'autres fêtes de S. Thomas dans le calendrier, le 18 sept. et le 21 dec.

4. DONATI. *Synax.*, p. 798 : *Δονάτου επισκόπου Λιβύης.*

5. MICHAELIS. Il s'agit probablement de la dédicace d'une église de Saint-Michel, comme l'a pensé Sabbatini, qui n'a pas réussi à la désigner plus clairement.

6. POLLICARPUS. *Synax.*, p. 806, *iul. 7* : *Εὐσταθίου, Πολυκάρι-  
που καὶ Εὐαγγέλου.* Ces saints étaient honorés à Constantinople ;  
mais on ne connaît que leurs noms.

7. CURILLU. *Κυρίλλου.* Voir au 7 *iun.*

8. PANCRA TI. *Synax.*, p. 807, au 9 *iul.* : *Παγκρατίου επισκόπου  
Ταυρομενίου.*



9. RUFINE ET SECUNDE. *Martyr. hieron.*, p. 364, au 10 iul.: *Romae*.

10. IASONI ET MAURI. *Martyr. hieron.*, pp. 365, 367, iul. 10, et pp. 368, 369, iul. 11. On rencontre le nom de *Iason* dans une énumération confuse, et *Mauricius* (dont *Mauri* n'est peut-être que l'abrégé) dans un groupe de martyrs Arméniens. *Μαυρίκιος* également dans *Synax.*, p. 811. Dans notre calendrier *Mauricius* au 19 iul.

11. EUFIMIE. *Martyr. hieron.*, p. 370, les manuscrits d'Echternach et celui de Dublin mentionnent St<sup>e</sup> Euphémie à cette date; de même *Synax.*, p. 811: *Εὐφημίας καὶ ἡ σύναξις τοῦ ὄρου τῆς πίστεως*. C'est la commémoration d'un miracle en faveur des Orthodoxes. Autre fête de St<sup>e</sup> Euphémie le 16 sept.

12. GAUDIOSI ET RELIQUORUM. Sans que l'on puisse rendre compte du choix de cette date, il n'y a pas lieu de douter de l'identité du Gaudiosus d'aujourd'hui avec celui du 27 oct. La formule *Depositio Gaudiosi episcopi* a pu faire croire qu'il appartenait à la liste épiscopale de Naples, et dans l'*Ordo ad ungendum infirmum*, récemment publié par M. Mallardo (Napoli, 1938), il est nommé entre Agrippinus et Ephebus. Mais c'est un évêque Africain. L'auteur des Miracles de S. Agnellus, *BHL.* 150, l'appelle *Gaudiosus cognomento Septimius Caelius sanctae Abitinensis et Africanae ecclesiae... eo tempore quo ex Africae partibus advenit cum sancto Quodvultdeo ac ceteris praesulibus fugiens scilicet persecutiones Wandalorum* (ap. MALLARDO, *Ordo*, p. 28). Les mots *et reliquorum* sont expliqués par ce texte. S. Gaudiosus est répété seul à sa vraie date le 27 oct.

13. MIROPPIS. *Synax.*, p. 817: *Μυρώπης*.

14. THEODORI. *Synax.*, p. 819: *Θεοδώρου ἐπισκόπου Κυρήνης τῆς κατὰ Λιβύην*. La plupart des exemplaires le mentionnent au 4 iul.

15. CURICI ET IULITTE. *Synax.*, p. 821: *Κηρύκου καὶ Ἰουλίτης*; *Martyr. hieron.*, p. 321, iun. 16.

16. ANTIOCHI. *Synax.*, p. 824: *Ἀντιόχου ἀδελφου τοῦ ἁγίου μάρτυρος Πλάτωνος*.

17. SPERATI. *Martyr. hieron.*, p. 380: *Carthagine Scilitanorum Aquilini Sperati* etc.; quelques exemplaires du *Synax.*, p. 825: *Σπεράτου*; *BHL.* 7527.

18. MARCELLI. *Synax.*, p. 830: *τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μαρκέλλου*; *Martyr. hieron.*, p. 379, iul. 17: *Mediolani Marcelli*. Cf. *Annl. Boll.*, t. XLIX, p. 35-36.

19. MAURICI. *Martyr. hieron.*, p. 367, *iul. 11*; *Synax.*, p. 811. Maurice est un des XLV martyrs de Nicopolis, *BHG*<sup>2</sup>. 1216.

20. FELICIS. La date traditionnelle de S. Félix de Nole est le 14 *ian.* Voir plus haut. Il figure une seconde fois, dans *Martyr. hieron.*, p. 398, le 27 *iul.*, avec le titre d'évêque, qui est une interpolation. Il y a eu un Félix, évêque de Nole, mort le 9 *feb.* 484, qui n'a joui d'aucune réputation de thaumaturge.

21. SIMEON SALU. *Synax.*, p. 834 : Συμεὼν τοῦ διὰ Χριστὸν σαλοῦ; *BHG*<sup>2</sup>. 1677.

22. ACACII. Lire : ACACII. *Synax.*, p. 834, *iul. 21* : τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀκακίου. La fête principale de ce martyr est fixée au 7 *mai*, *ibid.*, p. 661.

23. APOLLENARII. *Martyr. hieron.*, p. 392 : *Ravenna Apollinaris*; *BHL.* 623-625; *Synax.*, p. 835.

24. CRISTOPHORI. *Martyr. hieron.*, p. 396 : *in Licia civitate Samon Christophori*. Déjà mentionné au 9 *mai*.

25. EUPRAXIE ET ANNE. *Synax.*, p. 840-41, 24, 25 *iul.* : Εὐπραξίας. — *Ibid.*, p. 841 : Ἀννης, 25 *iul.*

26. LEONTII. Le 32<sup>e</sup> dans la liste des évêques de Naples; il assista en 649 au concile du Latran.

27. PANTALEONIS. *Synax.*, p. 847 : Παντελεήμονος; *Martyr. hieron.*, p. 400, 28 *iul.* : *in Nicomedia Pantaleonis*.

28. NAZARI. *Martyr. hieron.*, p. 41 : *Mediolani Nazari et Celsi*. Les Grecs font mémoire de ces martyrs en même temps que des saints Gervais et Protas le 14 *oct.*, *Synax.*, p. 137; *BHG*<sup>2</sup>. 1323, 1324. Voir ci-dessus, au 19 *juin*.

29. FELICIS ET SIMPLICII. *Martyr. hieron.*, p. 404 : *Romae via Portuensi miliario III in cimiterio suo natale Felicis*; *ibid.*, p. 403 : *Romae via Portuensi ad Sextum Philippi Simplicii Faustini*, etc.

30. ABDON ET SENNE. *Martyr. hieron.*, p. 404 : *Romae Abdo et Sennis*.

31. GERMANI. *Martyr. hieron.*, p. 406. S. Germain d'Auxerre est mort à Ravenne un 31 *iul.* entre 444 et 450.



## M. AVGVSTV D. XXXI

I	PAS MACCHAB̄ ET SCE	XV	ADSVMPATIO S. MARIE
	EELI	XVI	DEP COSME EPI
II	NT S STEPHANI EPI	XVII	NT S SEPTE DE EPHE
III	DEP ASPREN EPI		SV
IIII	S PATRI SVNODI IN	XVIII	SCI AGAPITI
	EPHESV	XVIII	S ANDREAS MILEX
V	PAS S EVSIGNII	XX	NT S TADDEI APŌS
VI	TRANSEIḠ DNI NRI IH̄	XXI	DEP S CHRVSANTI
	X̄P	XXII	NT PAS SCE THECLE
VII	DEP S DOMETI CONEES̄	XXIII	DEP S PAVLI EPI
VIII	PAS S DONATI ET CV	XXIII	NT TITV EPI CRITIS
	RIACI	XXV	NT PAS S BARTHOL AP
VIIII	NT S CONSTANTINI PAT̄	XXVI	PAS S ADRIANI E NATAL
X	N PAS SCI LAVRENTI	XXVII	NT SCI RVFI MAR
XI	NT SCI TIBVRTII	XXVIII	DEP S AVGVSTINI
XII	NAT S EVPLI MAR	XXVIII	PAS S IOH̄ BAP̄
XIII	NAT PAS SCI VPPOLITI	XXX	PAS S FELICIS EPI
XIIII	NT SCI EVSEBII CONF̄	XXXI	NT ALEXANDRI

1. MACCHABAEORUM ET SANCTE FELICITATIS. *Martyr. hieron.*, p. 406 ; *Synax.*, p. 860. Dans SCE EELI, on avait cru retrouver *sancti Eleazari*. Ce nom fait partie de la liste des Macchabées. Mais nulle part on ne le trouve mis en évidence. Nous avons proposé de corriger *sancti Felicis*, l'anniversaire de S. Félix de Gerunda tombant au 1<sup>er</sup> août (*Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 410). Sabbatini a suggéré, sans y insister, une lecture qui répond mieux au groupe de lettres en question : *sancte Felicitatis*, mais que nous avons rejetée tout d'abord comme peu vraisemblable. Tout compte fait, il nous paraît maintenant que rien n'empêche de l'accepter. La légende de St<sup>e</sup> Félicité et de ses sept fils est en effet une imitation de l'histoire des Macchabées. Le rédacteur du calendrier s'en est souvenu.

2. STEPHANI. *Martyr. hieron.*, p. 412 : *Romae S. Stephani episcopi* ; *Synax.*, p. 684.

3. ASPREN. Ou Asprenas occupe le premier rang dans tous les exemplaires de la liste épiscopale de Naples.

4. PATRUM SYNODI IN EPHESO, le concile d'Éphèse. Dans *Synax.*,

p. 865 : *μνήμη τῶν ἑπτὰ παίδων τῶν ἐν Ἐφέσῳ*; ce sont les Sept Dormants d'Éphèse, qui sont reportés dans notre calendrier au 17 aug. L'objet de la commémoration d'aujourd'hui est donc totalement changé. Plusieurs synaxaires, au 9 sept. font mémoire *τῶν ἁγίων ἑκατὸν πενήκοντα ἁγίων θεοφόρων πατέρων τῶν ἐν Ἐφέσῳ*, *Synax.*, p. 31. Dans un exemplaire, au 4 aug., nous lisons : *τῆς ἁγίας καὶ οἰκουμενικῆς συνόδου τῆς δευτέρας τῶν ρηθ' θεοφόρων πατέρων*, *Synax.* p. 867.

5. EUSIGNII. *Synax.*, p. 867 : *Εὐσιγνίου*; *BHG*<sup>2</sup>. 638-640.

6. TRANSFIGURATIO. *Synax.*, p. 869. L'institution de la fête de la Transfiguration chez les Latins est postérieure à la date du calendrier.

7. DOMETI CONFESSORIS. *Synax.*, p. 869 : *τοῦ ἁγίου μάρτυρος Δομετίου*; *BHG*<sup>2</sup>. 560, 561.

8. DONATI ET CYRIACI. *Martyr. hieron.*, p. 422, aug. 7 : *Aritio S. Donati episcopi*; *ibid.*, p. 425, aug. 8 : *Romae via Ostiensi mil. VIII Cyriaci, Largi* etc. Les deux saints n'appartiennent donc pas à un même groupe.

9. CONSTANTINI PATRIARCHAE. *Synax.*, p. 881. Constantin, patriarche de Constantinople (675-677).

10. LAURENTI. *Martyr. hieron.*, p. 431; *Synax.*, p. 881.

11. TIBURTII. *Martyr. hieron.*, p. 435 : *Romae via Lavicana inter duas lauros natale Tiburtii*.

12. EUPLI. *Martyr. hieron.*, p. 436 : *in Sicilia civitate Cathena S. Eupli*; *Synax.*, p. 881, aug. 11; *BHL*. 2728-2730, *BHG*<sup>2</sup>. 629, 630.

13. YPPOLITI. *Martyr. hieron.*, p. 439 : *Romae via Tiburtina Hippolyti*; *Synax.*, p. 881, dans le groupe Laurent, Syxte.

14. EUSEBII CONFESSORIS. *Martyr. hieron.*, p. 444 : *Romae Eusebii tituli sui conditoris*. L'épithète a été changée ici en *confessoris*.

15. ADSUMPTIO S. MARIAE. Se lit de même dans un manuscrit de la seconde famille du *Martyr. hieron.*, p. 444; *Synax.*, p. 891 : *Μεταστάσεως τῆς... Θεοτόκου*.

16. COSME. Cosmas est le 38<sup>e</sup> de la liste des évêques de Naples. Calvus lui succéda en 750.

17. SEPTEM DE EPHEU. Les Sept Dormants d'Éphèse sont inscrits dans le *Synax.*, p. 865, au 4 aug. Voir à cette date ce que le rédacteur du calendrier a fait de cette mention.



18. AGAPITI. *Martyr. hieron.*, p. 448 : *in civitate Praenestina natale Agapiti.*

19. ANDREAS MILES. *Synax.*, p. 907 : Ἀνδρέου τοῦ στρατηλάτου.

20. TADDEI. *Synax.*, pp. 909, 911, 20 et 21 aug.

21. CHRYSANTI. *Synax.*, p. 909, aug. 20. Χρύσανθος est un des trente-sept martyrs de Bizya.

22. THECLE. C'est une répétition du 22 feb. Voir cette date.

23. PAULI. Pour Sabbatini, Paul serait l'évêque de Naples, le 5<sup>e</sup> de la liste ; mais il a sa place au 3 mart. Achelis croit plutôt que c'est le patriarche de Constantinople, troisième du nom (638-694), *Synax.*, p. 912, aug. 21 : Παύλου τοῦ νέου.

24. TITU. *Synax.*, p. 921, aug. 25 : τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Τίτου ἐπισκόπου γενομένου πόλεως Γορτύνης τῆς κατὰ Κρήτην.

25. BARTHOLOMAEI. Sur les différentes dates de S. Barthélemy chez les Latins, voir *Martyr. hieron.*, p. 466 ; *Synax.*, p. 919, aug. 24 : Βαρθολομαίου... κατάθεσις τοῦ ἁγίου λειψάνου.

26. ADRIANI ET NATALIAE. *Synax.*, p. 933. Le groupe figure déjà au 2 mart.

27. RUFI. *Martyr. hieron.*, p. 469-70 : *in Capua natale Rufi.* Voir *Rufini* au 7 april.

28. AUGUSTINI. *Martyr. hieron.*, p. 473 ; au calendrier de Carthage, S. Augustin est marqué le lendemain.

29. IOHANNIS BAPTISTAE. *Martyr. hieron.*, p. 474 ; *Synax.*, p. 931.

30. FELICIS. *Synax.*, p. 933 : Φήλικος c'est Félix, évêque de Thibiuca. Dans le *Martyr. hieron.*, p. 477, est annoncé un autre Felix, martyr mais non évêque : *Romae via Ostiensi Felicis et Adaucti.*

31. ALEXANDRI. *Synax.*, p. 938 : τῶν ἐν ἁγίοις ἀρχιεπισκόπων Κπόλεως Ἀλεξάνδρου καὶ Ἰωάννου καὶ Παύλου. D'après Théophane, le patriarche Alexandre III mourut le 31 aug. 577.

## M. SEPTEMBER D. XXX

I	NT S PRISCI ET S ADIV TORI	XVI	NT SCE EVEIMIE
II	PAS S MAMA	XVII	NT S SIMONIS ER̄ DNI
III	NT S VITALIANI	XVIII	P THOME APOS
IIII	P S ALEXANDRI	XVIII	NT S IANVARII
V	PAS S THVTHAIL PROVI	XX	P S EVSTATHII PLAČ VOCA
VI	P SCE CRISTINE	XXI	P ISAAC EPI CVPRV
VII	P EESTI ET DESIDE RII	XXII	P S EOCA ET PRISCI
VIII	NATIVITAS S MARIAE †	XXIII	Č S IOH̄ BAĀ ET S SOSSI
IIII	S IOACHI ET ANNE	XXIII	PAS S THECLE
X	PAS S SIMONIS APOS	XXV	PAS S ROMANI
XI	NT PROTI ET IACINTHI	XXVI	ADSVPT S IOH̄ EVĀ
XII	P AVTONOMV EP M	XXVII	PAS S COSM DAMIA
XIII	NT SCI NICETA	XXVIII	PA S RIPSIMI GAINI
XIIII	P S CIPR̄ ET EXAL̄ SCE	XXVIII	DED S ARCHA MICH
XV	CRVCIS	XXX	S IERON ET S GREGOR EPI DE ARMENI

1. PRISCI ET ADIUTORI. *Martyr. hieron.*, p. 481 : *In Capua... Prisci*. Le nom d'Adiutor se rencontre seulement dans la longue liste du 2 iun., p. 292.

2. MAMA. *Synax.*, p. 5 : *Μάμαρτος*.

3. VITALIANI. *Martyr. hieron.*, p. 486 : *in Caudis Vitaliani*.

4. ALEXANDRI. On s'est demandé si Alexandre n'était pas un doublet de celui qui est marqué au 31 aug. Mais cela n'est guère probable. Dans le calendrier grec, le 31 aug. et le 4 sept. sont très éloignés l'un de l'autre. De plus, l'un de ces homonymes est un évêque, l'autre un martyr, d'après la formule du calendrier.

5. THUTHAIL. *Synax.*, p. 18 : *Θουθαήλ καὶ Βεβαίας*. Cf. p. 946. Après Thuthail l'inscription porte trois lettres qui à première vue se lisent PVI. En y regardant de près on croit reconnaître, rattachée à la lettre P, la boucle qui en ferait l'abréviation de PRO. Cette lecture nous donnerait PROVI, qui peut représenter PROBI. Mais on cherche en vain un saint Probus qui puisse convenir à la date du 5 sept.



6. CRISTINE. Aucun indice ne permet de décider si Christine doit être identifiée ou non avec une des homonymes déjà rencontrées, soit au 13 mart., soit au 31 mai. Christine figure au 6 sept. dans un calendrier syriaque publié par S. Ev. Assemani, *Bibliothecae apostolicae Vaticanae codd. mss. catalogus*, t. II, p. 115.

7. FESTI ET DESIDERII. *Martyr. hieron.*, p. 492 : in Benevento Ianuarii, Festi, Acutii, Desiderii.

8. NATIVITAS S. MARIAE. *Martyr. hieron.*, p. 494 : Nativitas S. Mariae matris Domini ; *Synax.*, p. 25 : τὸ γενέσιον... τῆς Θεοτόκου.

9. IOACHIM ET ANNE. *Synax.*, p. 29 : Ἰωακεῖμ καὶ Ἀννης.

10. SIMONIS. *Synax.*, p. 671, mai 10 : Σίμωνος τοῦ ζηλωτοῦ. Il semble que le rédacteur n'ait retenu que le quantième et se soit trompé sur le mois.

11. PROTI ET IACINTHI. *Martyr. hieron.*, p. 501 : Romae.

12. AUTONOMU. Ἀὐτονόμου (ἐπισκόπου Ἰταλίας), *Synax.*, p. 35.

13. NICETA. *Synax.*, p. 46, sept. 15 : Νικήτα.

14. CIPRIANI ET EXALTATIO S. CRUCIS. *Martyr. hieron.*, p. 506 : Carthagine natale S. Cypriani ; *ibid.*, dans quelques manuscrits : Exaltatio S. Crucis.

15. Vacat.

16. EUFIMIE. *Martyr. hieron.*, p. 511 : Chalcedonia Eufemiae virginis. Dans *Synax.*, p. 47 : Εὐφημίας. Voir le 11 iul.

17. SIMONIS FR(ATRIS) DOMINI. *Synax.*, p. 55, sept. 18 : Συμεών.

18. THOME. *Synax.*, p. 60, sept. 19 : ἐγκαίνια τῆς ἐκκλησίας τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Ἀμαντίου. Autres fêtes de S. Thomas, iul. 3, dec. 21.

19. IANUARI. *Martyr. hieron.*, p. 517 ; *Synax.*, p. 59.

20. EUSTATHII PLACIDA VOCATI : ἐκαλεῖτο Εὐστάθιος Πλακίδας, *Synax.*, p. 59 ; BHG<sup>2</sup>. 641, 642. Achelis a pris le mot *voca* pour un doublet de *Phoca* du 22 sept.

21. ISAAC EP. CYPRU. Ἰσαακίου ἐπισκόπου Σίτης τῆς Κύπρου, *Synax.*, p. 67.

22. FOCA ET PRISCI. *Synax.*, p. 67-70 : Φωκᾶ τοῦ κηπουροῦ... ἱερομάρτυρος Φωκᾶ... τῶν ἁγίων μαρτύρων Πρίσκου, Μαρτίνου καὶ Νικολάου. Procope, *Aedif.*, I, 6, parmi les constructions de Justinien, cite une église dédiée Πρίσκῳ καὶ Νικολᾶῳ ἁγίοις. Cf.

*Synax.*, p. 78, sept. 25 : τῶν ἁγίων μαρτύρων Πρίσκου καὶ Νικολάου. C'est probablement la fête de la dédicace.

23. CONCEPTIO S. IOHANNIS BAPTISTAE ET S. SOSSI. *Martyr. hieron.*, p. 524 : in Miseno Sossi ; p. 558, oct. 16 : in Baias S. Sussi ; p. 525, sept. 24 : Conceptio S. Iohannis Baptistae ; *Synax.*, p. 71, sept. 23 : Ἰωάννου ; p. 59, sept. 19 : Σόσσον.

24. THECLE. *Synax.*, p. 75 : Θέκλας ; *Martyr. hieron.*, sept. 23, p. 524 : in Seleucia Theclae. Voir au 22 feb. et au 22 aug., où il s'agit d'une homonyme.

25. ROMANI. *Synax.*, p. 77 : Ῥωμανοῦ μάρτυρος.

26. ADSUMPTIO S. IOHANNIS EVANGELISTAE. *Synax.*, p. 79 : τῆς μεταστάσεως τοῦ ἁγίου Ἰωάννου ; *Martyr. hieron.*, p. 11, dec. 27.

27. COSMAE, DAMIANI. *Martyr. hieron.*, p. 509 ; dans notre calendrier, autre fête au 22 oct.

28. RIPSIMI, GAINI. *Synax.*, p. 89, sept. 30 : Γρηγορίου Γαιανῆς καὶ Ῥιπιμίας.

29. ARCHANGELI MICHAEL. *Martyr. hieron.*, p. 532 : Dedicatio basilicae S. Michaelis.

30. IERONIMI ET GREGORII EPISCOPI DE ARMENIA. *Martyr. hieron.*, p. 533 : Hieronymi presbyteri. — *Synax.*, p. 89 : Γρηγορίου ἐπισκόπου τῆς μεγάλης Ἀρμενίας ; BHG<sup>2</sup>. 712, 713. Voir aussi les 2 et 3 dec.



## M. OCTVBER D. XXXI

I	DEP ADEODATI EPI ET S ARETHA	XV XVI	P S SAVINI P S LONGINI
II	NT S DIONVSII EPI	XVII	P S IGNATI EPI
III	NT S DOMETI ET S DIONVSII EPI	XVIII XVIII	NT S LVCA EV ET S EVTICE ET ACVTII
IIII	P S THEOTECNVS	XX	NT S CORNELII
V	NT S PELAGIA	XXI	NT S HILARIV
VI	NT S RENATI IN SVR̄	XXII	P S COSM̄ ET DAMIĀ
VII	NT S MARCELLI ET S SERGII ET BACH	XXIII XXIII	MEMORIE S ZACHARIE P S ARETHA
VIII	P S ARTHEMONAS	XXV	P S GRISANTI ET DA
VIII	NT ABRAE PATRIARCHE		RIA
X	P S EVLAMPPI ET EV LAMPPIA	XXVI XXVII	NT S DIMITRI DEP GAVDIOSI EPI
XI	NT SCE ZINAI	XXVIII	P S DIOMIDII
XII	P S FLORENTII	XXVIII	NT S BARNABA APO
XIII	P S PAVLI ET CARPI	XXX	NT S MAX̄ ET S MARCIĀ
XIII	P GERVASI ET PROTA SI EORTVNATE	XXXI	NT S MR ERACLII EPI MACHI

1. ADEODATI, ARETHA. Adeodatus, évêque de Naples, le 33<sup>e</sup> de la liste épiscopale. Il vivait dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle. — Arethas figure aussi au 24 oct. Aux deux dates, il est marqué au calendrier de Morcelli. Autres exemples d'Arethas au 1 oct., dans Ehrhard, *Rivista di archeologia cristiana*, 1934, p. 133. Il faut remarquer aussi la notice d'Usuard à la même date : *Romae nat. beati Arethae martyris et aliorum quingentorum quatuor*, dont la source est inconnue. *Act. SS.*, Oct. t. I, p. 29.

2. DIONYSII. *Synax.*, p. 101, oct. 3 : Διονυσίου τοῦ Ἀρεοπαγίτου; *BHG*<sup>2</sup>. 554, 555. Cf. *Martyr. hieron.*, pp. 546, 548, oct. 8, 9.

3. DOMETII ET DIONYSII. *Synax.*, pp. 97, 103, oct. 2, 4 : Δομετίου τοῦ Πέρσου; p. 102 : Διονυσίου ἐπισκόπου Ἀλεξανδρείας.

4. THEOTECNUS. *Synax.*, p. 107 : Θεοτέκνου καὶ Διογένους. Theotecnus est inscrit aujourd'hui dans l'abrégé syriaque.

5. PELAGIA. *Synax.*, p. 118, 8 oct. : Πελαγίας ; c'est aussi la date de l'abrégé syriaque et du *Martyr. hieron.*, p. 646.

6. RENATI IN SURRENTO. C'est le premier évêque bien attesté de la liste de Sorrente. L'époque est incertaine.

7. MARCELLI, SERGII ET BACCHI. *Martyr. hieron.*, p. 544 : *In Capua Campaniae Marcelli, Sergii et Bacchi martyrum* ; dans *Synax.*, p. 115 : Σεργίου καὶ Βάκχου.

8. ARTHEMONIS. *Synax.*, p. 121 : Ἀρτέμωνος.

9. ABRAE. *Synax.*, p. 124 : Ἀβραὰμ πατριάρχου.

10. EULAMPII ET EULAMPIAE. *Synax.*, p. 125 : Εὐλαμπίου καὶ Εὐλαμπίας ; BHG<sup>2</sup>. 616, 617.

11. ZINAI. Ζηναῖδος, *Synax.*, p. 129. Voir plus haut, 5 iun.

12. FLORENTII. *Synax.*, p. 136, oct. 13 : Φλωρεντίου.

13. PAULI ET CARPI. Lire *Papuli*. *Synax.*, p. 133 : Κάρπου καὶ Παπύλου ; BHG<sup>2</sup>. 293-295.

14. GERVASI, PROTASI, FORTUNATE. *Synax.*, p. 137 : Ναζαρίου, Γερβασίου, Πρωτασίου καὶ Κελσίου ; BHG<sup>2</sup>. 1323, 1324. Gervasius et Protasius, plus haut au 19 iun. — Le manuscrit E du *Martyr. hieron.*, pp. 552, 557, les 12 et 15 oct., porte : *in Campania civitate Patria Fortunatae*. La Passion BHL. 3081, 3082 n'est pas un texte historique. Fortunata est probablement une martyre africaine dont les reliques ont été transportées en Campanie.

15. SAVINI. *Synax.*, p. 142 : Σαβίνου τοῦ ἐπισκόπου.

16. LONGINI. *Synax.*, p. 141 : Λογγίνου τοῦ ἑκατοντάρχου.

17. IGNATI. Inscrit à cette date dans l'abrégé syriaque. C'est le jour de sa fête à Antioche. *Martyr. hieron.*, p. 656.

18. LUCA, EUTICE ET ACUTII. *Martyr. hieron.*, p. 560 : *Lucae* ; p. 561 : *in Campania civitate Puteoli Euticii* ; p. 492, sept. 7 : *Acutii* ; *Synax.*, p. 147 : Λουκά ; p. 59, sept. 19 : Εὐτυχίου καὶ Ἀκουστίου.

19. Vacat.

20. CORNELII. *Synax.*, p. 151 : Κορνηλίου τοῦ ἑκατοντάρχου. Aussi, p. 37, sept. 13.

21. HILARIU. C'est la transcription de Ἰλαρίου. Mais il faut lire Ἰλαρίωνος, *Synax.*, p. 153 ; BHL. 3879 ; BHG<sup>2</sup>. 752-755,



22. COSMAE ET DAMIANI. *Synax.*, p. 144, oct. 17: Κοσμᾶ καὶ Δαμιανοῦ.

23. ZACHARIAE. *Synax.*, p. 155, dans quelques manuscrits: Ζαχαρίου τοῦ ἱερέως καὶ Συμεὼν τοῦ δικαίου.

24. ARETHA. *Synax.*, p. 159: Ἀρέθα; BHG<sup>2</sup>. 166, 167. Voir *Aretha* au 1 oct.

25. GRISANTI ET DARIA. *Martyr. hieron.*, p. 570. Le groupe est également marqué au 19 mart.

26. DIMITRI. *Synax.*, p. 169: Δημητρίου; BHG<sup>2</sup>. 496-547.

27. GAUDIOSI. Nous avons déjà rencontré Gaudiosus le 12 iul. C'est aujourd'hui la vraie date de sa déposition, marquée sur son épitaphe: *Hic requiescit in pace sanctus Gaudiosus episcopus qui vixit annis LXX depositus die VI kal. novembres cō... indic. VI.* Voir ACHELIS, *Katakomben von Neapel*, p. 60.

28. DIOMIDII. *Synax.*, p. 170: Διομήδους. Cf. p. 961.

29. BARNABA. *Synax.*, p. 175. Le nom de S. Barnabé figure à cette date dans une énumération de saints à l'occasion de la dédicace de l'église de Saint-Paul ἐν τῷ Ὁρφανοτροφείῳ. Il s'agit évidemment d'une déposition de reliques. La fête de S. Barnabé est marquée au 10 iun.

30. MAXIMI ET MARCIANI. Sur *Maximus*, voir le 11 iun. Le second nom est dans le *Synax.*, p. 179, oct. 31: Μαρκιανοῦ ἐπισκόπου Συρακούσης.

31. ERACLI, EPIMACHI. *Synax.*, pp. 177, 180, oct. 30, 31: Ἡρακλείου; pp. 181, 182: Ἐπιμάχον... ἐκ πόλεως τοῦ Πηλουσίου;... Ἐπιμάχον τοῦ Ῥωμαίου.

## M. NOBEMB. D. XXX

I	NT S CESARII	XVI	S MATHEI EVAN
II	P S ACINDINV PIGASIVM	XVII	DEP GREGORII THAVMR̄
III	NT S AMBROSII	XVIII	NATALE S CALVI EP
IIII	P S THEODOTI	XVIII	NT S PHILOTHEI
V	NT S METHODII	XX	P S DASII ET PROCLI
VI	P S PAVLI EPI CONST̄	XXI	DEP S MACARII
VII	P S TRIGINTA TRES	XXII	NT S CECILIE
VIII	P S CORONATI	XXIII	NT S CLEMENTIS
VIII	NT S AGRIPPINI	XXIII	NT S CHRISOGONI
X	NT S THEODOSII IMPER	XXV	P S PETRI PAP̄ DE ALE
XI	NT S MENNE ET MAR		XĀ
	TINI	XXVI	NT S SILA APOS
XII	P S ARSACII VICTORIS	XXVII	P S IACOBI DE PERSĪ
XIII	DEP S IOHAN̄ CHRIS̄	XXVIII	NT ELISSEI PROPHE
XIII	NT S PHILIPPI APOS	XXVIII	NT S SATVRNINI
XV	S IACOBI AP ET SAMŌ	XXX	NT S ANDREE APOS

1. CAESARII. *Martyr. hieron.*, p. 582: in *Terracina Caesarii*; *Synax.*, p. 188: *Καίσαρείου*, égaré dans un groupe auquel il n'appartient pas.

2. ACINDINU, PIGASIU: *Ἀκινδύνου, Πηγασίου*, etc. *Synax.*, p. 187; *BHG*<sup>2</sup>. 21-23.

3. AMBROSII. Nulle part ne se rencontre une commémoration de S. Ambroise à cette date. Au 30 nov. il est marqué au *Martyr. hieron.*, p. 629, avec cette glose dans certains manuscrits: *de perceptione baptismi*. Une explication assez simple de la date insolite serait que le rédacteur n'a pas remarqué le chiffre des dizaines, et a écrit 3 au lieu de 30. Il serait peut-être plus naturel d'attribuer l'erreur à un autre genre de distraction. Certains manuscrits du *Martyr. hieron.*, p. 633, portent au 3 dec.: *Natale S. Ambrosii*. Le chiffre seul serait exact, l'erreur portant sur le mois.

4. THEODOTI. *Synax.*, p. 194: *Θεοδότου ὁμολογητοῦ ἐπισκόπου Ἀγκύρας*.

5. METHODII. L'anniversaire de S. Méthode (843-847) tombe le 14 iun. Une ingénieuse hypothèse de Sabbatini met sur la voie



d'une explication. D'après la notice de S. Ioannicius au 4 nov. (*Synax.*, p. 193), ce saint mourut le troisième jour après l'élévation de S. Méthode à qui il avait prédit le patriarcat : *μετὰ τὴν τρίτην ἡμέραν τῆς τοῦ ἁγίου Μεθοδίου ἐν Κωνσταντινουπόλει πατριαρχείας, ἣν προεῖπεν αὐτῷ*. Le rédacteur du calendrier a été frappé par le nom plus célèbre de Méthode, et a négligé d'inscrire Ioannicius. Cette distraction nous vaut un élément de plus pour déterminer l'âge du calendrier.

6. PAULI EP. CPOLITANI. *Synax.*, p. 197 : *Παύλου* (340-350) ; *BHG*<sup>2</sup>. 1472, 1473.

7. TRIGINTA TRES. *Synax.*, p. 199 : *Ἱέρωνος καὶ τῶν σὺν αὐτῷ λγ'* ; *BHG*<sup>2</sup>. 749, 750.

8. SANCTI CORONATI. *Martyr. hieron.*, p. 500-501 ; DELEHAYE, *Étude sur le légendier Romain*, p. 64-72.

9. AGRIPPINI. Évêque de Naples, le 6<sup>e</sup> de la liste épiscopale. Il vécut au III<sup>e</sup> siècle. Les Miracles *BHL*. 174-177 attestent la célébrité de son culte.

10. THEODOSII IMPERATORIS. *Synax.*, p. 205, nov. 9 : *Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως*. Théodose mourut le 17 ian. 395 et fut mis au tombeau à Constantinople le 8 nov. O. SEECK, *Regesten*, pp. 284, 286.

11. MENNE ET MARTINI. *Martyr. hieron.*, p. 595 : *Turonis depositio S. Martini* ; p. 596 : *in Alexandria Minatis* ; *Synax.*, p. 211 : *Μηνᾶ* ; p. 217, nov. 12 : *Μαρτίνου ἐπισκόπου Φραγγίας*.

12. ARSACII, VICTORIS. *Synax.*, p. 218 : *Ἀρσακίου μάρτυρος* ; *ibid.*, p. 211, nov. 11 : *Βίκτωρος*.

13. IOHANNIS CHRISOSTOMI. *Synax.*, p. 217 : *μνήμη ἥτοι ὑπερορία...* *Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου*. Le texte indique que cette fête remplace celle du 14 sept. à cause de la concurrence de l'Exaltation de la Croix. *BHG*<sup>2</sup>. 870-881. Voir plus haut au 10 ian. et au 27 ian.

14. PHILIPPI. *Synax.*, p. 221 : *Φιλίππου* ; *BHG*<sup>2</sup>. 1516-1530.

15. IACOBI, SAMONA. *Synax.*, p. 225 : *Ἰακώβου ἀδελφοῦ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου* ; *BHG*<sup>2</sup>. 767-768. — *Synax.*, *ibid.*, *Γουρία, Σαμωνᾶ καὶ Ἀβίβου* ; *BHG*<sup>2</sup>. 731-740. Dans les Miracles de S. Agnellus, *BHL*. 150, il est parlé d'une *abbatissa monasterii Sancti Samone*. Dans la *Notitia veterum ecclesiarum* publiée par MAZZOCCHI, *De sanctis Neap. episcopis*, p. 326, (et dans des documents de 1022, 1025), est mentionné le monastère S. *Samonae, Guriae et Abibii reg. Nidi*. CAPASSO, *Monumenta*, t. I, p. 318.

16. MATHEI. *Synax.*, p. 227 : *Ματθαίου*; *BHG*<sup>2</sup>. 1224-1228. Voir aussi mai 6.

17. GREGORII THAUMATURGI. *Synax.*, p. 229 : *Γρηγορίου τοῦ θαυματουργοῦ*; *Martyr. hieron.*, p. 604.

18. CALVI. Évêque de Naples, dont la *depositio* est marquée au 20 mart. C'est évidemment aujourd'hui le *natale ordinationis*.

19. PHILOTHEI. On ne signale aucun saint de ce nom dans cette partie des calendriers. S'il s'agissait de *Φιλόθεος* martyr du 15 sept., dans *Synax.*, p. 47, rien n'empêchait de le placer à sa date, qui est restée vide dans notre calendrier.

20. DASII ET PROCLI. *Martyr. hieron.*, p. 610 : *in Heraclea Dasii*; *Synax.*, p. 241 : *Δασίου τοῦ ἐν Δοροστόλῳ*; *BHG*<sup>2</sup>. 491. Sur ce saint, DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 322-28. Quant à Proclus, voir *Synax.*, p. 240 : *ἀρχιεπισκόπων Κπόλεως Πρόκλου, Μαξιμιανοῦ, Ἀνατολίου καὶ Γενναδίου*.

21. MACARII. *Synax.*, p. 256, nov. 24 : *Μακαρίου καὶ Ἑρμογένους ἐπισκόπων Ἀκραγαντίνων*.

22. CECILIE. *Martyr. hieron.*, p. 612; *Synax.*, p. 243.

23. CLEMENTIS. *Martyr. hieron.*, p. 615; *Synax.*, p. 255, nov. 25 : *Κλήμεντος*.

24. CHRISOGONI. *Martyr. hieron.*, p. 618; *Synax.*, p. 255 : *Χρυσόγονου*.

25. PETRI PAPE DE ALEXANDRIA. *Martyr. hieron.*, p. 621; *Synax.*, p. 256.

26. SILA. *Synax.*, p. 260 : *τοῦ ἁγ. ἀποστόλου Σίλα ἐπισκόπου Κορίνθου*.

27. IACOBI DE PERSIDE. *Synax.*, p. 259 : *Ἰακώβου τοῦ Πέρσου*; *BHG*<sup>2</sup>. 772, 773.

28. ELISSEI. *Synax.*, p. 264 : *τὰ ἐγκαίνια τοῦ προφήτου Ἐλισσαίου*.

29. SATURNINI. *Martyr. hieron.*, p. 626 : *Romae*.

30. ANDREE. *Martyr. hieron.*, p. 628; *Synax.*, p. 265.



## M. DECEMBER D. XXXI

I	DEDIC̄ BASIL STEPHAN̄	XVII	S TRES PVERIS E DA
II	P S GREGORII EPI		NIEL
III	P GREGORII DE ARM̄	XVIII	P S IGNATI ET MODESTI
IIII	NT S BARBARE	XVIII	P S PROBI ET ILIV
V	DEP S SABE	XX	P S IGNATI DE SVRIA
VI	NT S NICOLAI	XXI	NT S THOME APOS
VII	DEP AMBROSII EPI	XXII	NT S EEREM ET ABRA
VIII	S MARTVRII		MIV
VIIII	̄CCEPTIO S ANNE MA	XXIII	P S DECE CRITIS
	RIE VĪR	XXIII	P S SCINO EVSVSIO
X	NT S EVLALIE ET S		AGAICON
	EVSTRATI	XXV	NT D̄NI N̄RI IH̄V X̄PI
XI	P S TERENTII	XXVI	NT S STEPHANI
XII	NT S DANIEL STVLITA	XXVII	NT S IOH̄ EVANG
XIII	NT P̄ S EVSTRATI ET	XXVIII	P INNOCENTORV
	LVCIA	XXVIII	NT S IACOBI APOS
XIIII	NT S SPIRIDONI EPI	XXX	NT S ANTONI EPI
XV	P S ELEVETHERII EPI	XXXI	NT S SILVESTRI PAP
XVI	P S PATERMVTHII		

1. BASILICAE STEPHANIAE. L'ancienne cathédrale de Naples était désignée sous le nom de son fondateur, l'évêque Étienne I<sup>er</sup>.

2. GREGORII. C'est probablement une anticipation de l'annonce de demain due sans doute à quelque négligence.

3. GREGORII DE ARMENIA. S. Grégoire est déjà cité au 30 sept., date traditionnelle. On ignore la raison de la commémoration d'aujourd'hui, et plus encore de l'anticipation du 2 dec.

4. BARBARE. *Synax.*, p. 277 : Βαρβάρας; BHG<sup>2</sup>. 213-216; BHL. 913-971.

5. SABE. *Synax.*, p. 281 : Σάβα; BHG<sup>2</sup>. 1608, 1609.

6. NICOLAI. *Synax.*, p. 281 : Νικολάον; BHG<sup>2</sup>. 1347-1364; BHL. 6104-6221.

7. AMBROSII. Le jour de la déposition de S. Ambroise est le 4 april. C'est aujourd'hui le *natale ordinationis*. Voir aussi 3 nov.

8. MARTYRII se présente comme le nom d'un personnage que

nous n'avons pas le moyen d'identifier. Mais il s'agit peut-être ici des martyrs d'Afrique sous les Vandales. *Synax.*, p. 287, à cette date.

9. CONCEPTIO S. ANNE MARIE VIRGINIS. *Synax.*, p. 289: Σύλληψις τῆς ἁγίας Ἀννης μητρὸς τῆς Θεοτόκου. Il n'est pas certain qu'il faille suppléer *matris* avant *Mariae*. Il se pourrait qu'avec la formule grecque *conceptio sanctae Annae* on ait voulu combiner la formule latine: *conceptio Mariae virg.*

10. EULALIE, EUSTRATI. *Martyr. hieron.*, p. 642: *civitate Emerita S. Eulaliae*. — *Synax.*, p. 305, *dec. 13*: Εὐστρατίον, Αὐξεντίον κτλ.; *BHG*<sup>2</sup>. 646. Eustratius seul est répété le 13 *dec.*

11. TERENTII. *Synax.*, p. 301: Τερεντίον, Βικεντίον κτλ.

12. DANIEL STYLITA. *Synax.*, p. 299, *dec. 11*: Δανιήλ τοῦ στυλίτου; *BHG*<sup>2</sup>. 489, 490.

13. EUSTRATI ET LUCIA. *Synax.*, p. 305. Εὐστράτιος figure déjà au 10 *dec.* — *Martyr. hieron.*, p. 647: *Siracusa Luciae*; *Synax.*, p. 306: Λουκίας.

14. SPIRIDONI. *Synax.*, p. 303, *dec. 12*: Σπυρίδωνος; *BHG*<sup>2</sup>. 1647, 1648.

15. ELEUTHERII. *Synax.*, p. 307: Ἐλευθερίου; *BHG*<sup>2</sup>. 568-571. Voir plus haut, 18 *april*.

16. PATERMUTHII. *Synax.*, p. 320, *dec. 17*: Πατερμουθίου.

17. TRES PUERI ET DANIEL. *Synax.*, p. 317: τριῶν παίδων Ἀνανίου, Ἀζαρίου, Μισαήλ, καὶ Δανιήλ.

18. IGNATI ET MODESTI. S. Ignace d'Antioche est inscrit dans le martyrologe de Bède au 17 *dec.* Erreur de lecture pour le 20 *dec.* QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 549. — *Synax.*, pp. 314, 325, *dec. 16, 18*: Μοδέστου πατριάρχου Ἱεροσολύμων († 634).

19. PROBI ET ILIU. L'énoncé est à retoucher d'après *Synax.*, p. 327: Πρόβον, Ἀρεῶς καὶ Ἡλία. Ce sont les martyrs dont parle Eusèbe, *Martyr. Palaest.*, X, 1.

20. IGNATI DE SURIA. *Synax.*, p. 329; *Martyr. hieron.*, p. 656.

21. THOME. *Martyr. hieron.*, p. 656; autres fêtes de S. Thomas, *iul. 3, sept. 18*.

22. EFREM ET ABRAMIU. Bien que la date ne nous y invite pas, on ne risque guère de se tromper en reconnaissant dans Ἀβραμίου (*feb. 14, oct. 29*), le héros de l'histoire d'Abraham et Marie, *BHG*<sup>2</sup>, 5-8, et dans *Efrem* son biographe.



23. DECEM CRITIS, ou Κρήτης. *Synax.*, p. 337 : τῶν ἁγίων (δέκα) μαρτύρων ἐν Κρήτῃ; BHG<sup>2</sup>. 1196, 1197.

24. SCINO, EUSUSIO, AGAICON. On reconnaît *Synax.*, p. 344 : Ἀχαϊκοῦ καὶ Σχίνωνος, qui sont pour nous de simples noms. Dans *Eususio* il faudrait bien retrouver EUGENIA, qui est honorée le même jour.

25. NATIVITAS D. N. IESU CHRISTI. *Martyr. hieron.*, p. 7.

26. STEPHANI. *Martyr. hieron.*, p. 10 ; *Synax.*, dec. 27 : Στεφάνου.

27. IOHANNIS EVANGELISTAE. *Martyr. hieron.*, p. 11.

28. INNOCENTORUM. *Martyr. hieron.*, p. 13 ; *Synax.*, p. 353, dec. 29 : τῶν ἁγίων νηπίων.

29. IACOBI. *Martyr. hieron.*, p. 11, dec. 27.

30. ANTONI. La conjecture de Sabbatini qui cite, d'après la Vie de S. Athanase, évêque de Naples, *BHL*. 734, *Antonius vir satis idoneus et provectae aetatis monachorum abbas*, ne peut guère se soutenir. Cet Antoine n'était pas évêque, et on n'a aucune preuve qu'il ait été honoré comme saint.

31. SILVESTRI. *Martyr. hieron.*, p. 17, déjà marqué au 2 ian., date des Grecs.

## II

### Sources et composition du calendrier.

Un regard jeté sur le calendrier monumental de Naples le fait apparaître comme la fusion d'un élément latin avec un élément byzantin : disons, pour ne pas compliquer la question, d'un calendrier latin avec un calendrier grec, quoique cette dernière dénomination puisse paraître impropre et demande à être précisée. La partie latine comprend le calendrier local de Naples, composé, comme toutes les listes de ce genre, d'une *Depositio martyrum* et d'une *Depositio episcoporum*. A ce Propre strictement napolitain s'ajoutent d'autres fêtes empruntées à des calendriers occidentaux, celui de Rome surtout, et ceux de quelques Églises de l'Italie méridionale. Il est tout à fait normal que les fastes d'une grande Église s'enrichissent d'importants suppléments fournis par l'Église métropolitaine et les Églises voisines. Il y a encore

certain emprunts sporadiques, dont nous ne devons d'abord pas nous embarrasser.

Il est probable que le calendrier napolitain est représenté ici en entier tel qu'il était arrêté au moment où le texte a été livré aux mains du marbrier. Cette partie latine est très loin de former un de ces calendriers complets où à chaque date correspond une fête de saint : les Églises latines n'en connaissent pas de pareils à l'époque où l'on s'accorde à placer la genèse de notre monument ; et il est bon de se rappeler que nos grands martyrologes du ix<sup>e</sup> siècle ne répondent dans leur ensemble à aucun usage liturgique.

Un calendrier grec très abondant a servi à combler les lacunes et à composer ces éphémérides où tous les jours de l'année devaient être consacrés à un saint. Quel était ce calendrier ? On dira que c'est celui de Byzance. C'est là une formule bien vague, qui demande à être précisée. En s'aidant des ménologes, des synaxaires, des typica, on peut sans peine former un calendrier très ample, sans aucun jour vide et avec des commémorations multiples presque à toutes les dates. Une bonne idée d'un pareil ensemble nous est donnée par le vaste recueil désigné sous le nom de Synaxaire de Constantinople. Ce n'est pas à lui que l'on appliquerait la dénomination de calendrier de l'Église de Byzance. Mais de cette compilation, qui est pour l'Orient byzantin ce que les martyrologes historiques sont pour l'Occident, on peut extraire à peu près tous les calendriers que l'on a classés, à l'exclusion de la forme complète, sous les titres de forme brève, forme moyenne, forme mixte<sup>1</sup>. Tous commencent l'année ecclésiastique au 1<sup>er</sup> septembre pour la terminer au 31 août. Le nombre des fêtes est variable. L'on voudrait trouver une classification plus rigoureuse et des caractéristiques plus frappantes, avant de se prononcer sur une forme du calendrier que l'on pût qualifier d'officielle, ou, comme on l'a dit, d'œcuménique. Nous n'avons pas la prétention de résoudre une question qui ne semble pas mûre, tant il reste de textes à retrouver, à publier, à classer. Quelques remarques sur la grande com-

<sup>1</sup> A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der Griechischen Kirche*, t. I, p. 25-35.



pilation à laquelle les recherches actuelles nous ramènent souvent aideront peut-être à éclairer certains aspects d'un sujet plus compliqué qu'il ne paraît à première vue.

L'appellation de Synaxaire de Constantinople, donnée à la collection où se résume toute l'hagiographie de Byzance, est justifiée par le fait que la partie proprement liturgique du texte, celle qui se rapporte à la célébration de la synaxe, ne mentionne que des sanctuaires de la ville impériale. Mais le synaxaire enregistre une foule de noms de saints, accompagnés ou non d'une notice historique, sans aucune indication de solennité ou d'observance à garder en leur honneur. Dès la première page nous distinguons cette double catégorie de commémorations. Sur les huit qui sont marquées au 1<sup>er</sup> septembre, une seule — une fête de la Vierge — est suivie de la mention d'une réunion liturgique : *τελείται δὲ ἡ αὐτῆς σύναξις ἐν τοῖς Χαλκοπρατείοις καὶ ἐν τοῖς Οὐρβικίου*. Le 4 septembre, sur six articles, deux sont accompagnés de la formule consacrée, celui de S. Babylas et de ses compagnons : *τελείται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τοῖς Σαλουστίου καὶ ἐν τῇ μονῇ τῇ ἐπιλεγομένῃ τῆς Χώρας* ; celui de Ste Hermione : *τελείται δὲ ἡ αὐτῆς σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτῆς τῷ ὄντι πλησίον τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ*. En règle générale, tout le long des mois le nombre des notices dépourvues de cette conclusion l'emporte sur les autres, et plus d'une fois ces dernières font totalement défaut : par exemple le 4 mars (7 numéros), le 7 mars (5 numéros), le 19 février (8 numéros), le 29 avril (9 numéros), et à bien d'autres dates.

Si l'on veut extraire du synaxaire la série des fêtes introduites par la formule : *τελείται δὲ ἡ σύναξις*, indiquant l'église de la ville désignée pour la station, on constatera qu'un seul jour de l'année, et sans sortir des murs de Constantinople, la fête se célèbre *ἐν πάσαις κατὰ τόπον ἁγίαις ἐκκλησίαις*. C'est le 29 juin, fête des SS. apôtres Pierre et Paul. Le 15 août, fête de la Vierge, c'est *ἐν πάσαις κατὰ τόπον ἁγίαις αὐτῆς ἐκκλησίαις*. Les autres jours d'anniversaire, les fidèles sont invités à se rendre dans une seule église, tout au plus dans deux, et rarement encore. Le calendrier ainsi obtenu est le plus étroitement local qu'on puisse imaginer ; mais c'est le seul qui, dans la rigueur des termes, mérite le nom de calendrier de Constantinople.

On voit combien il est peu fait pour s'adapter à d'autres Églises, et personne, croyons-nous, ne prétendra qu'il puisse être regardé comme le calendrier byzantin officiel (et, si l'on veut, œcuménique) que l'on entend nécessairement en employant cette expression. Mais nous n'en connaissons aucun à qui l'on puisse reconnaître ce caractère, et qui aurait été fixé par voie d'autorité par le patriarche ou à la suite de décisions conciliaires ; car on se demande où sont les canons du concile de 692, qui aurait légiféré sur la matière, et auxquels on se rapporte sans jamais les citer. Une des difficultés du sujet se trouve dans cette circonstance que les recueils hagiographiques qui ont exercé la plus grande influence sur la constitution du sanctoral byzantin semblent s'être formés, non pas sous l'impulsion d'un pouvoir central, mais grâce à des initiatives privées, parties des centres monastiques ou de ces milieux laïcs, où l'on voyait des logothètes organiser une collection de Vies de saints destinée à supplanter toutes les autres. Ces œuvres d'édification, entreprises sans mandat, furent souvent consacrées par le succès et conquièrent une autorité que leur origine n'aurait pas suffi à leur assurer.

Le parallèle entre l'Orient et l'Occident, à l'époque où nous sommes, est singulièrement intéressant. Les grands martyrologes latins jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle finissant ont été également des œuvres d'initiative privée, dont la matière est fournie par les calendriers de diverses Églises et des résumés de textes littéraires, et où l'élément liturgique et traditionnel est traité avec beaucoup de liberté. Avant Grégoire XIII († 1585), il n'a existé aucun martyrologe officiel, et lorsque ce pape a voulu en donner un à l'Église romaine, il s'est contenté d'adopter quelque'une de ces compilations du ix<sup>e</sup> siècle, à peine soumise à une révision superficielle. Le travail, commencé chez les Grecs, comme chez les Latins, en ordre dispersé, a-t-il abouti chez eux aussi à un résultat sanctionné par l'autorité ecclésiastique ? Nous ne voulons pas le nier. Mais faute de pouvoir désigner une unité saisissable et nettement circonscrite, nous nous abstiendrons de parler du calendrier byzantin officiel. Il suffira de dire que la liste des saints d'Orient inscrits dans le calendrier de marbre provient de Byzance, et que le calendrier qui l'a fournie était de la forme complète. Comme il n'a été absorbé qu'en partie, nous n'avons



qu'une idée approximative de son contenu ; et il serait imprudent de vouloir tirer argument de la présence ou de l'absence de certains noms. Constaté, par exemple, que le dernier en date des saints de la série grecque est le patriarche Paul III († 694), ne conduit à aucun résultat.

Nous n'en dirons pas plus long sur les deux sources principales de notre calendrier. Il est temps de nous occuper du rédacteur qui a préparé le texte remis aux mains de l'artiste. Il disposait donc de deux listes de saints, l'une grecque, l'autre latine ; il avait fait quelques lectures, dont son travail a gardé la trace en de rares endroits. Comment a-t-il utilisé ses matériaux ? Il est visible, tout d'abord, qu'il n'a pas mis un soin extrême à s'acquitter de sa tâche. On s'en aperçoit déjà lorsqu'on examine les formules banales qui introduisent le nom de chaque saint : *Depositio, Natale, Passio, Sanctus*. Les commentateurs qui ont essayé d'en tirer parti, comme on ferait des expressions d'un acte de chancellerie où chaque mot a été pesé et contrôlé, auraient pu mieux employer leur temps. Mazzocchi lui-même, qui s'y est parfois exercé, a fini par perdre patience : « Istud DEPO, mirificos ludos facit nec ei fidere amplius oportebit. » Ces termes sont souvent employés sans discernement.

Au 2 *ian.* est marquée la déposition de S. Silvestre, qui mourut le 31 *dec.* ; celle de S. Jean Chrysostome au 10 *ian.*, et encore au 13 *nov.*, la vraie date étant le 14 *sept.* Au 28 *nov.*, anniversaire d'une dédicace, nous lisons *Natale Elisei prophetae* ; au 29 *mart.* se rencontre la *Passio S. Isaacii*, un saint qui n'est pas mort martyr. Lorsque le mot *Sanctus* est omis, il ne faut pas chercher loin l'explication de ce silence. Il n'y en a d'autre que la négligence du rédacteur, ou peut-être du lapicide.

On a pu remarquer que beaucoup de dates sont inexactes, défaut capital dans un calendrier. C'est ainsi que notre rédacteur est souvent en avance ou en retard d'un jour sur des calendriers importants. Pour les saints byzantins, il est vrai, le contrôle est parfois difficile. Un coup d'œil jeté sur les extraits de divers synaxaires dans notre édition montre qu'il y a souvent à cet égard discordance d'un exemplaire à l'autre. La comparaison des dates dans les ménologes ne fait qu'accentuer l'incertitude. Aussi ne nous risquons-nous pas

à accuser trop vite notre rédacteur, qui peut, sur ce point, avoir suivi exactement son modèle. Il est un autre genre d'erreurs qui proviennent certainement d'une lecture trop rapide. Il y a souvent méprise sur le chiffre de la date :

Au *12 feb.* (Chaire de S. Pierre), notre homme a lu XII au lieu de XXII ;

au *16 mart.* (Montanus), XVI au lieu de XXVI ;

au *1 mart.* (Sophronius), il semble avoir supprimé de même les dizaines, et écrit I à la place de XI ;

le *3 nov.* (Ambrosius), il pourrait bien avoir compté trois unités au lieu de trois dizaines, III pour XXX.

D'autres fois il rend exactement le chiffre de la date, mais se trompe sur le mois :

*7 feb.* (Saturnini), pour le *7 mart.* ;

*15 mart.* (Nicodemi), pour le *15 sept.* ;

*25 mai* (Iacobi), pour le *25 iul.* ;

*16 iun.* (Athenogenis), pour le *16 iul.*

Nous avons à signaler plusieurs autres exemples de ce genre de distraction, qu'un simple travail de recolement aurait dû faire éviter. Notre rédacteur ne s'est aperçu de rien, et, rencontrant le même nom à sa date véritable et à celle qu'il y avait substituée, il s'est cru en présence de deux homonymes ou d'anniversaires distincts. De là une première série de ces répétitions, qui sont une des caractéristiques du calendrier de Naples :

Metrophanes : *4 ian., 4 iun.*

Epiphanius : *5 ian., 5 iun.*

Cyrillus Alexandrinus : *7 iun., 7 iul.*

Irenaeus : *27 april., 27 iun.*

Theclae : *22 feb., 22 aug.*

Une seconde catégorie de répétitions — la plus nombreuse — s'explique par l'emploi des deux sources, latine et grecque, où la fête du même saint est annoncée à des jours différents. Ainsi S. Silvestre est inscrit au *2 ian.* et au *31 dec.* La première date est celle des Grecs, la seconde celle des Latins. Les quatre mentions de S. Ignace : *27 ian., 19 oct.,*



18 dec., 20 dec., s'expliquent de la même façon. A ces exemples, joignons les suivants :

Adrianus et Natalia :	2 mart., 26 aug.
Ambrosius :	3 nov., 7 dec.
Christophorus :	7 mai, 24 iul.
Chrysanthus et Daria :	19 mart., 25 oct.
Cosmas et Damianus :	27 sept., 22 oct.
Eleutherius :	18 april., 15 dec.
Gervasius et Protasius :	19 iul., 14 oct.
Iohannes ev. :	26 sept., 27 dec.
Iudas ap. :	26 mai, 1 iul.
Marcus ev. :	25 april., 17 mai.
Matthaeus ap. :	6 mai, 16 nov.
Philippus ap. :	1 mai, 14 nov.
Thecla :	22 feb., 24 sept.
Thomas ap. :	3 iul., 18 sept., 21 dec.

Des raisons analogues ont amené les répétitions suivantes :

Arethas :	1 oct., 24 oct.
Barnabas :	10 iun., 29 oct.
Isaac :	27 mart., 30 mai.
Zenaïs :	5 iun., 11 oct.

Nous n'ajouterons pas à ces doublets Phocas au 20 sept. et au 22 sept. La première de ces mentions est due à une erreur d'Achelis. S. Gaudiosus est cité à deux dates, 12 iul. et 19 oct., mais à divers titres. Ce n'est pas une simple répétition.

Restent quelques redites difficiles à classer. S. Grégoire d'Arménie, déjà rencontré au 30 sept., est répété deux jours de suite : 2 dec., 3 dec. ; S. Eustrate à deux dates voisines : 10 dec., 13 dec. On ne voit pas ce qui peut avoir amené de pareilles répétitions, sinon la négligence du rédacteur. Celle-ci se manifeste en divers endroits. Au 23 ian., on rencontre partout ailleurs en première ligne S. Clément d'Ancyre ; ici c'est S. Agathange, un compagnon plus effacé, d'après la légende. Le 4 aug. était un des jours où l'on rappelait à Byzance le souvenir des Sept Dormants d'Éphèse. Cette commémoration est devenue dans notre calendrier celle des Pères du concile d'Éphèse, les Sept Dormants étant rejetés au 19 aug. Le nom de S. Méthode s'est introduit au 5 nov. à la place de celui de S. Joannicius du

3 ou du 4 *nov.* Le rédacteur a lu une notice de S. Joannicius où S. Méthode était mentionné ; au lieu du saint du jour, il a retenu le nom plus fameux du patriarche. L'insertion de S<sup>te</sup> Félicité au 1 *aug.* est due à une réminiscence : la mère des Macchabées évoquait naturellement le souvenir de Félicité et de ses sept fils. Faisons remarquer enfin qu'en général la liste des noms empruntés aux Byzantins n'accuse pas précisément un soin judicieux, et qu'on y trouve trop de saints qui n'ont jamais été l'objet d'aucun culte ni à Byzance ni ailleurs, et n'ont pénétré dans les calendriers que par la grâce des compilateurs. Exemples : 26 *ian.*, Xenophon ; 7 *feb.*, Nicephorus ; 13 *mai*, Polybius ; 5 *aug.*, Eusignius etc.

On ne dira certes pas que le texte du calendrier de marbre est le résultat d'un plan bien arrêté et exécuté avec le soin que demande un travail aussi délicat. De tous les défauts qu'on y remarque, le principal consiste dans un manque de coordination des éléments disparates dont il se compose. Les matériaux sont juxtaposés et nullement fondus dans un nouvel ensemble dont le caractère et la destination ne sauraient faire aucun doute. Le grec et le latin sont unis dans ce que les chimistes appelleraient non une combinaison, mais un mélange, qui n'est pas un calendrier grec, puisque le début de l'année est, non le 1<sup>er</sup> septembre, mais le 1<sup>er</sup> janvier, et que des fêtes importantes, celles par exemple de la semaine de Noël, sont enregistrées à la mode latine. On ne peut pas non plus qualifier de calendrier latin un exemplaire où à peu près les trois quarts des noms sont propres à Byzance.

On a voulu reconnaître à notre calendrier un caractère liturgique. Alors dans quelles églises faisait-il la loi ? Rappelons-nous que si, à l'époque qui nous occupe, la grande cité campanienne était politiquement sous la dépendance de Constantinople, ecclésiastiquement elle dépendait de Rome. Naples était à l'origine une ville grecque. Mais au ix<sup>e</sup> siècle, ses habitants étaient en très grande majorité latins. De sa population primitive il était resté un noyau, que le personnel de l'administration et les relations commerciales avaient renforcé. En faveur de cette minorité, des paroisses spéciales avaient été fondées — on en cite six — où régnait l'usage grec<sup>1</sup>. Il

<sup>1</sup> B. CHIOCCARELLI, *Antistitum praeclarissimae Neapolitanae ecclesiae Cata-*



ne viendra à l'esprit de personne que le calendrier hybride était destiné à la fois aux églises grecques et aux églises latines et que chacune d'elles y faisait son choix conformément à son rite. Outre qu'il faudrait bien quelque signe de discrimination permettant de reconnaître les noms de l'un et de l'autre sanctoral, on n'a rencontré nulle part un document liturgique d'une espèce aussi extraordinaire et organisant, si l'on peut dire, l'arbitraire. Il n'est pas beaucoup plus vraisemblable de supposer que le calendrier était destiné tel quel à régler l'office de toutes les églises de la ville. Sous quel prétexte pouvait-on les obliger à célébrer deux fois, trois fois, jusqu'à quatre fois, comme c'est le cas pour S. Ignace, à deux jours de distance, comme c'est le cas pour S. Silvestre, des fêtes de saints qui n'avaient aucun lien spécial avec le pays? Nulle liturgie ne justifierait pareil abus.

D'ailleurs, l'introduction du nouveau calendrier supposerait une réforme liturgique profonde, et on aurait tort de croire qu'une révolution de ce genre est aussi aisée qu'une révolution de palais. Un pareil bouleversement dérangeant beaucoup d'habitudes du clergé et du peuple rencontrerait de la résistance, et on ne concevrait pas qu'il n'eût pas laissé la moindre trace dans les chroniques, comme il n'en a laissé aucune dans les livres destinés à l'office. Nous n'admettons donc pas que le calendrier de marbre soit un calendrier liturgique et représente l'usage de l'Église de Naples, à un moment de son histoire. Cette liste de saints n'est qu'une compilation,

*logus*, Neapoli, 1643, p. 95-99; A. S. MAZUCHIUS, *Dissertatio historica de Cathedralis ecclesiae Neapolitanae semper unicae vicibus*, Neapoli, 1751, p. 100-115. Ces auteurs se réfèrent au *Chronicon S. Mariae de Principio*. Nous citons cette chronique d'après l'édition provisoire, précédée d'une étude, qu'en a donnée M. G. M. MONTI, *Dai Normanni agli Aragonesi* (Trani, 1936), p. 142 : *In die autem sancta, sex primicerii sex graecarum ecclesiarum constructarum in ipsa civitate et dotatarum per Imperatorem iam dictum tenentur venire ad dictam Neapolitanam ecclesiam et cantare seu legere sex lectiones grecas. Et in die resurrectionis dominice tenentur dicto cimiliarche assistere ad cantandum in illa : Credo in unum, in ydiomate greco. Et more Grecorum debent in dicta ecclesia ceteras fare facetias que dicuntur latine squarastase. Predictae namque ecclesie sex sunt hec : videlicet ecclesia Sancti Georgij ad forum, ecclesia Sancti Ianuarij ad Iaconinam, ecclesia Sanctorum Ioannis et Pauli, Sancti Andree ad Nidum, Sancte Marie Rotunde, et Sancte Marie ad Cosmedin.*

qui a une tout autre portée, infiniment plus modeste, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire ici même <sup>1</sup>. La contradiction ne s'est pas fait attendre. Une objection a été formulée, plus spécieuse que solide, car elle ne rencontre aucune des difficultés que nous avons signalées contre la thèse adverse.

Comment concevoir, dit-on, qu'à un texte sans valeur liturgique on ait fait tant d'honneur que de le graver sur de grandes plaques de marbre ; que ces tables ornées de sculptures, qui attirent le regard et soulignent l'importance de l'inscription, aient été exposées dans une église et présentées aux fidèles dans des conditions qui ajoutent à la publicité la sanction de la durée ?

L'étonnement cessera si l'on veut pénétrer la pensée qui a présidé à l'exécution de ce monument unique en son genre. Cette pensée nous paraît être clairement indiquée par l'épigraphe étalée sur la frise des six premières plaques :

*Mihi autem nimis honorati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum : dinumerabo eos et super arenam multiplicabuntur* (Ps. cxxxviii, 17, 18).

L'évêque d'alors était un zélé promoteur du culte des saints ; il trouva ce moyen d'exciter la dévotion des fidèles. Il leur rappelle que les saints sont les amis de Dieu ; ces amis de Dieu, leurs protecteurs, sont innombrables : outre ceux que le peuple napolitain connaissait pour célébrer leurs fêtes, relativement peu nombreuses à cette époque, il en est une foule d'autres, dont les noms sont connus ; ils sont en nombre suffisant pour remplir tous les jours du calendrier restés vacants. Pour faire la démonstration, il suffisait de puiser dans les listes grecques, notablement plus riches que ne ne l'étaient alors les calendriers latins. A tous ces nouveaux saints, *multiplicatis intercessoribus*, les fidèles pouvaient adresser leurs prières et payer le tribut d'honneur dû aux princes de la cour céleste. Au temps de Fra Angelico, une grande fresque représentant la multitude des anges et des saints en adoration devant la majesté divine eût paru le

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 410.



moyen approprié pour élever la pensée des fidèles vers le séjour des bienheureux ; de nos jours on distribuerait des tracts où de longues litanies des Saints seraient précédées d'un chapitre de doctrine. A cette époque, l'Église de Naples ne disposait pas de moyens de propagande aussi aisés. L'évêque s'adressa aux seuls auxiliaires capables alors de seconder son dessein : les sculpteurs et les marbriers.

Dans ce qui précède nous n'avons touché qu'en passant quelques points importants sur lesquels notre interprétation s'écarte du système des savants de marque qui ont fait récemment du calendrier de Naples l'objet de leur étude. Et tout d'abord en ce qui concerne le point de départ. On affirme qu'à l'époque où notre calendrier fut rédigé, puis gravé sur le marbre, l'Église de Naples avait adopté le calendrier byzantin. Ne revenons pas sur ce qui a été dit de l'imprécision de cette formule, et comprenons que Naples avait abandonné son calendrier pour en adopter un autre qu'elle aurait reçu de Byzance.

Pour saisir la portée de cette affirmation et comprendre tout le système, il faut rappeler ce qui se passa à Naples durant la crise iconoclaste. Que, dans la querelle qui mit en conflit Rome et Byzance, le pouvoir civil embrassa le parti de l'empereur, entraînant le peuple à sa suite dans une opposition, qui, on le verra, ne fut pas de longue durée, on ne peut le nier. Jusqu'à quel point l'Église se laissa-t-elle engager dans le mouvement ? Nous avons quelques indications à cet égard, très incomplètes malheureusement, dans la Chronique des évêques<sup>1</sup>. Voici quelle est durant le VIII<sup>e</sup> et le IX<sup>e</sup> siècle la succession des évêques. Pour tout ce qui va suivre il faut l'avoir sous les yeux.

Laurentius	701-717 (718)
Sergius	717 (718)
Cosmas	c. 740

<sup>1</sup> Texte des *Gesta episcoporum*, publié par G. WAITZ, dans *M. G., Script. rerum Langobardicarum*, p. 402-436 ; étude de H. ACHELIS, *Die Bischofschronik von Neapel*, dans *Abhandlungen der phil.-hist. Klasse der sächsischen Akademie der Wissenschaften*, t. XL, n. 4.

Calvus	750-763
Paulus II	763-768
Stephanus II	768 - c. 800
Paulus III	c. 800-821
Tiberius	821-841
Iohannes IV	c. 842-849
Athanasius I	849-872
Athanasius II	c. 876-898

L'évêque Sergius, élu au commencement du règne de Léon III, crut le moment favorable pour établir sa fortune et se fit octroyer par le patriarche de Constantinople le titre d'archevêque. Rome ne put tolérer cette incartade schismatique et réprimanda l'évêque, qui demanda et obtint son pardon : *hic dum a Graecorum pontifice archiepiscopatum nancisceretur, ab antistite Romano correptus, veniam impetravit*<sup>1</sup>.

Nous n'avons pas de détails spéciaux sur les relations des deux premiers successeurs de Sergius avec Rome. La notice de Calvus est incomplète dans le manuscrit, et nous ne pouvons suppléer à cette fâcheuse lacune que par conjecture. Sur Paul II, nous sommes mieux renseignés, et nous le voyons à l'égard de Rome dans des dispositions tout opposées à celles de l'évêque Sergius à ses débuts. Élu à la place de Calvus, il entendit se faire sacrer par le pape ; *sed propter detestabilem imaginum altercationem quae inter apostolici tramitis auctoritatem et fedissimam Constantini imperatoris Caballini vertebatur amentiam, novem sunt menses elapsi in quibus non potuit consecrari, quia tunc Parthenopensis populus potestati Graecorum favebat*<sup>2</sup>. Il quitta Naples clandestinement. Après sa consécration, l'entrée de la ville lui fut refusée. On lui permit simplement de résider près de l'église Saint-Janvier hors les murs. Il y fit plusieurs constructions, notamment un baptistère, dont les restes subsistent<sup>3</sup>. Le clergé et le peuple ne cessèrent de le regarder comme le pasteur légitime. Après un peu moins de deux ans, les autorités furent d'accord pour lever l'interdiction de séjour, et il fut solennellement et joyeusement introduit dans la résidence épiscopale.

<sup>1</sup> *Gesta episcoporum*, 36, WAITZ, p. 422.

<sup>2</sup> *Gesta episcoporum*, 41, WAITZ, p. 424.

<sup>3</sup> H. ACHELIS, *Die Katakomben von Neapel*, Leipzig, 1936, p. 16, pl. I.



L'histoire de son successeur est particulièrement intéressante. Étienne avait, douze années durant, gouverné le duché de Naples, à la satisfaction de tous. Le peuple le réclama comme évêque. Rome ne refusa point de lui donner la consécration épiscopale, et il fut reçu par les Napolitains avec tous les honneurs. Se sentant peu préparé à ses nouvelles fonctions, cet ancien magistrat voulut se mettre à la hauteur de ses devoirs : *sic de divinis coepit studere rebus ac si puerulus in eis fuisset educatus*. Il eut conscience, sans doute, de n'être pas en état de donner à son clergé la formation requise, car il envoya à Rome trois de ses clercs, *qui in scola cantorum optime edocti omnique sacro Romanorum ordine imbuti ad propria redierunt*<sup>1</sup>. On a voulu voir dans cette mesure une preuve que les anciennes traditions liturgiques avaient été à ce point oubliées qu'on s'était vu obligé de retourner à la source pour les rétablir. Les textes ne le disent pas. Mais nous savons par la Chronique que, l'année même de la mort du prédécesseur de l'évêque Étienne, une calamité s'abattit sur la ville, *clades inguinaria*, qui fit d'innombrables victimes, particulièrement parmi le clergé : *prope omnes clerici eiusdem episcopi vitam finierunt*. L'embarras du nouvel évêque, particulièrement inexpérimenté en matière de liturgie, dut être extrême, et ce fut une sage détermination d'envoyer ses clercs à la meilleure école où l'on pût leur enseigner le chant et les cérémonies. Il n'y a dans tout ceci aucun indice relatif au calendrier ou à des innovations quelconques. L'histoire des autres évêques en fournirait-elle ?

Voici comment se seraient passés les faits d'après les derniers commentateurs de notre texte. Dans le système d'Achelis<sup>2</sup>, le calendrier de Constantinople n'a pu être introduit à Naples avant le VIII<sup>e</sup> siècle, et il a dû l'être avant l'épiscopat de Paul II. Cela résulte, d'une part de la mention dans la liste des saints, du patriarche Paul III († 694) : car Achelis identifie l'évêque Paul du 23 aug. avec ce personnage ; d'autre part, du fait qu'à partir de Paul II de Naples,

<sup>1</sup> *Gesta episcoporum*, 42, WAITZ, p. 425.

<sup>2</sup> *Der Marmorkalender in Neapel*, p. 50-52.

gagné à la cause de Rome, la réception du calendrier devenait impossible. Alors quel est l'évêque qui l'a introduit ?

Il reste quatre noms : Laurentius, Sergius, Cosmas et Calvus. Il ne faut pas compter, dit Achelis, avec les deux premiers, dont les noms ne sont pas inscrits au calendrier. Nous n'avons aucune raison spéciale de nous arrêter à Cosmas, mais bien plutôt à Calvus. Et cela parce que Calvus est le seul évêque dont l'anniversaire de l'ordination est marqué (*18 nov.*), à côté de celui de la déposition (*3 feb.*). C'est donc probablement lui qui adopta le calendrier de Constantinople, et fit rédiger sur cette base le texte du calendrier monumental, qui remonte par conséquent aux années 750-763. Il fut continué jusqu'en 821, puisque l'évêque Paul III y figure. Son successeur Tiberius le fit reporter sur le marbre.

Tout ceci ne trouve aucun appui dans l'histoire de l'Eglise de Naples, qui n'a jamais modifié sa liturgie et son sanctoral au profit de Byzance. Les arguments que nous avons produits contre l'introduction officielle du calendrier mixte, inscrit sur le marbre, valent à plus forte raison contre l'acceptation du calendrier byzantin pur et simple. Pour Achelis, l'érection du monument est un acte de politique ecclésiastique, une protestation publique et durable en faveur du calendrier byzantin, que l'on sentait menacé par la politique romaine de Paul II et d'Étienne II. L'inscription solennelle exposée à tous les yeux était un avertissement pour empêcher qu'on ne s'engageât plus avant dans cette voie. Par ce qui précède, on aura compris la raison fondamentale qui nous empêche de croire à la menace et au procédé singulier destiné à la conjurer.

Le système de Mgr Ehrhard n'est pas essentiellement différent du précédent et ne s'en écarte que sur des détails et par certaines nuances. En effet, pour lui comme pour Achelis, notre calendrier est un document liturgique, et a été précédé de l'acceptation à Naples du calendrier byzantin, qui fut, à une époque où l'influence de Constantinople avait sensiblement baissé, remplacé par le calendrier mixte. Ce dernier se distingue du précédent par trois innovations importantes. Le commencement de l'année liturgique est reporté du 1<sup>er</sup> septembre au 1<sup>er</sup> janvier ; un bon nombre de saints byzantins ont été remplacés par des saints romains ; la fête du 12 fé-



vrier a la signification spéciale d'un acte de soumission à Rome. Avec Achelis encore, le même auteur regarde l'inscription monumentale comme un acte solennel de politique ecclésiastique. Mais il le croit dirigé contre Constantinople et non contre Rome.

Pour nous il n'est ni l'un ni l'autre, et nous n'appellerons innovation aucune des trois particularités signalées plus haut.

Le rédacteur du calendrier ne dérogeait à aucune habitude en commençant l'année au 1<sup>er</sup> janvier. C'était, à Naples comme dans tout l'Occident, la date traditionnelle. Dans l'hypothèse d'une acceptation du calendrier byzantin suivie de son abandon au moins partiel, il faut admettre cette conséquence qu'une date aussi importante dans la vie civile que dans la vie ecclésiastique a pu être modifiée deux fois dans l'espace d'un petit nombre d'années.

Quand on parle des saints byzantins bousculés par les occidentaux, qui ont pris leur place, nous répondrons qu'il n'y a eu aucune éviction. Notre monument ne représente pas un calendrier de Constantinople dans lequel on a introduit des saints latins, mais le calendrier latin traditionnel de Naples, dont les nombreux jours vides ont été remplis par des noms empruntés à la grande liste byzantine.

Nous avons expliqué par une négligence du rédacteur, ou, si l'on veut, par la manie qui l'a amené à diminuer d'une dizaine le chiffre de certaines dates, la fête de S. Pierre au 12 février au lieu du 22. La formule, il est vrai, est insolite : *dies quo electus est S. Petrus papa*. Mais dans les calendriers latins la *Cathedra Petri* est énoncée au 18 janvier et au 22 février avec des variantes, qui ont pu mettre le rédacteur dans l'embarras. Il en est sorti en donnant sa propre formule, d'où n'est pas absente une certaine naïveté.

En résumé, le calendrier de marbre n'est pas un document liturgique. Il n'est pas davantage un monument historique, en ce sens qu'il rappellerait un événement important de l'histoire de l'Église de Naples, ou pourrait passer pour le manifeste d'un parti ecclésiastique à tendances romaines ou antiromaines. C'est un appel à la dévotion envers les saints, quel que soit leur pays d'origine, en même temps peut-être

qu'un acte de courtoisie envers les fidèles et les autorités des églises de l'autre rite. Il se compose du calendrier propre de Naples, que jusqu'à preuve du contraire nous estimerons complet, et d'extraits d'un calendrier byzantin qu'on ne pourrait songer à dater que s'il y avait moyen de suppléer aux lacunes. Cet ensemble constitue un texte, unique en son genre, qui se refuse à entrer dans aucune classification. A noter surtout qu'il n'appartient pas à la catégorie des calendriers italo-grecs de Calabre et de Sicile, qui sont purement byzantins, avec quelques additions locales, en quantité, pourrait-on dire, infinitésimale.

Nous n'avons pas discuté la question de la date du monument. Il est évident qu'il y aurait lieu de distinguer deux moments : celui de la rédaction et celui de l'inscription sur le marbre. Mais il serait vain de vouloir calculer le nombre de mois qui s'écoulèrent entre la remise de la copie et l'exécution. Quant au reste nous n'avons d'autres données que celles que fournit le texte. Voyons à quelle période de l'histoire de l'Église de Naples elles nous ramènent. Paul III († 821) est le dernier évêque inscrit au calendrier. On a voulu en conclure que le monument a été placé sous son successeur Tiberius (821-841), c'est-à-dire sous le premier évêque qui n'y figure pas lui-même. La solution est un peu simple, et, si l'on tient compte de la mention de S. Méthode († 847), elle doit être rejetée. L'opinion de Mazzocchi, qui apporte de bons arguments pour proposer le successeur de Tiberius, Jean IV (842-849), semble se rapprocher davantage de la vérité, bien qu'il soit difficile de la maintenir à cause de la date de la mort de S. Méthode, à qui on laisse à peine le temps d'asseoir sa célébrité. Il n'y aurait aucune objection à se décider pour Athanase I<sup>er</sup> (849-872), un des saints de Naples dont le culte fut des plus populaires, mais dont le nom ne figure pas au calendrier. On peut croire qu'aucun de ses successeurs n'aurait hésité à l'y placer. Nous donnons cette hypothèse pour ce qu'elle vaut.

Dans la suite de ce travail on s'occupera de l'histoire des martyrs et des évêques du Propre Napolitain.

H. D.



## INDEX SANCTORUM

- Abdon et Sennen 30 iul.  
 Abram 9 oct.  
 Abramius 22 dec.  
 Achaicus 24 dec.  
 Acindynus 2 nov.  
 Acutius 18 oct.  
 Adeodatus 1 oct.  
 Adiutor 1 sept.  
 Adrianus et Natalia 2 mart.,  
     26 aug.  
 Africanus 10 april.  
 Agapetus 18 aug.  
 Agapetus p. 17 april.  
 Agapius 22 iul.  
 Agathangelus 23 ian.  
 Agathe 5 feb.  
 Agne 21 ian.  
 Agnellus 9 ian.  
 Agrippinus 9 nov.  
 Alexander 8 iun.  
 Alexander patr. 31 aug.  
 Alexander 4 sept.  
 Ambrosius 3 nov., 7 dec.  
 Ananias 5 mai  
 Anastasia 27 mai  
 Anastasius 22 ian.  
 Andreas ap. 30 nov.  
 Andreas miles 19 aug.  
 Anna 25 iul., 9 sept., 9 dec.  
 Annuntiatio 25 mart.  
 Anthimus 6 iun.  
 Antiochus 16 iul.  
 Antonina 11 iun.  
 Antonius 17 ian.  
 Antonius 30 dec.  
 Aphrodisius 4 mai  
 Apollinaris 23 iul.  
 Aquilina 13 iun.  
 Arcadius 7 mart.  
 Arethas 1 oct., 24 oct.  
 Aristocles 23 iun.  
 Arsacius 12 nov.  
 Artemon 8 oct.  
 Aspren 3 aug.  
 Asyncritus 20 iun.  
 Athanasius 18 ian., 2 mai  
 Athenogenes 16 iun.  
 Augustinus 28 aug.  
 Autonomus 12 sept.  
 Bacchus 7 oct.  
 Barbara 4 dec.  
 Barnabas 10 iun., 29 oct.  
 Bartholomaeus 25 aug.  
 Basileus 26 april.  
 Basiliscus 22 mai  
 Basilissa 7 ian.  
 Basilius Caesarien. 1 ian.  
 Basilius Cherson. 6 mart.  
 Benedictus 21 mart.  
 Blasius 3 feb.  
 Bonifatius 14 mai  
 Caecilia 22 nov.  
 Caelestinus 8 april.  
 Caesarius 1 nov.  
 Callinicus 1 april.  
 Calvus 20 mart., 18 nov.  
 Carpus et Papyrus 13 oct.  
 Castrensis 11 feb.  
 Castulus 23 mart.  
 Christina 13 mart., 31 mai, 6 sept.  
 Christophorus 9 mai, 24 iul.  
 Chrysanthus 21 aug.  
 Chrysanthus et Daria 19 mart.,  
     25 oct.  
 Chrysogonus 24 nov.  
 Cindinus 20 feb.  
 Circumcisio Domini 1 ian.  
 Cirycus et Iulitta 15 iul.  
 Claudius 4 feb.  
 Clemens 23 nov.  
 Constantinus imp. 21 mai  
 Constantinus patr. 9 aug.  
 Cornelius 20 oct.  
 Coronati 8 nov.  
 Cosmas 16 aug.  
 Cosmas et Damianus 27 sept.,  
     22 oct.  
 Crescentius 28 mai

Cretenses decem 23 dec.  
 Crucis inventio 3 mai  
 Crucis exaltatio 14 sept.  
 Cyprianus 14 sept.  
 Cyriacus 8 aug.  
 Cyrillus Hierosol. 18 mart.  
 Cyrillus Alex. 7 iun., 7 iul.  
 Cyrus et Iohannes 31 ian.

Daniel stylita 12 dec.  
 Daniel 17 dec.  
 Daria 19 mart., 25 oct.  
 Dasius 20 nov.  
 Decem Cretenses 23 dec.  
 Dedicatio basilicae Steph. 1 dec.  
 Demetrius 26 oct.  
 Desiderius 7 sept.  
 Diomedes 28 oct.  
 Dionysius Areopag. 2 oct.  
 Dionysius Alex. 3 oct.  
 Dometius 7 aug.  
 Dometius Persa 3 oct.  
 Donatus 8 aug.  
 Donatus 4 sept.

Eleutherius 18 april.  
 Eleutherius 15 dec.  
 Elias 19 dec.  
 Elissaeus 28 nov.  
 Elpidius 15 ian.  
 Epaphroditus 18 mai  
 Ephebus 23 mai  
 Ephrem 28 ian.  
 Ephrem 22 dec.  
 Epimachus 31 oct.  
 Epiphania 6 ian.  
 Epiphanius patr. 5 ian.  
 Epiphanius 12 mai  
 Erasmus 2 iun.  
 Esaias 9 mai  
 Eugenia 24 dec.  
 Eulalia 10 dec.  
 Eulampius et Eulampia 10 oct.  
 Euphemia 11 iul., 16 sept.  
 Euplus 12 aug.  
 Eupraxia 25 iul.  
 Eusebius 14 aug.  
 Eusignius 5 aug.

Eustathius 10 mai  
 Eustathius 20 sept.  
 Eustratius 10 dec., 13 dec.  
 Euthymius 20 ian.  
 Eutyches et Acutius 18 oct.  
 Euty chius 28 mart.  
 Euty chius patr. 6 april.

Fausta 6 feb.  
 Febronia 25 iun.  
 Felix Nolan. 14 ian., 20 iul.  
 Felix Romae 29 iul.  
 Felix 30 aug.  
 Festus et Desiderius 7 sept.  
 Florentius 12 oct.  
 Fortunata 14 oct.  
 Fortunatus 14 iun.

Gaiane 28 sept.  
 Gaius 22 april.  
 Galatianus 16 ian.  
 Gaudiosus 12 iul., 27 oct.  
 Georgius 23 april.  
 Gerasimus 5 mart.  
 Germanus 31 iul.  
 Gerontius 27 feb., 12 april.  
 Gervasius et Protasius 19 iun.,  
 14 oct.  
 Glycerius 31 mart.  
 Gordius 3 ian.  
 Gregorius Nazianz. 25 ian.  
 Gregorius p. 12 mart.  
 Gregorius Armen. 30 sept., 2 dec.,  
 3 dec.  
 Gregorius Thaum. 17 nov.

Heraclius 31 oct.  
 Hieronymus 30 sept.  
 Hilarion 11 mai  
 Hilarion 21 oct.  
 Hippolytus 13 aug.

Iacobus 25 mai, 15 nov., 29  
 dec.  
 Iacobus Persa 27 nov.  
 Iacobus et Philippus 1 mai  
 Ianuarius 13 april., 19 sept.  
 Iason 10 iul.



- Ignatius 29 ian., 17 oct., 18 dec.,  
 20 dec.  
 Innocentes 28 dec.  
 Innocentius p. 24 april.  
 Ioachim et Anna 9 sept.  
 Iohannes Bapt. 24 feb., 24 iun.,  
 29 aug., 23 sept.  
 Iohannes Chrysost. 10, 27 ian.,  
 13 nov.  
 Iohannes ep. 3 mart.  
 Iohannes ev. 26 sept., 27 dec.  
 Iohannes et Paulus 26 iun.  
 Irenaeus 27 april., 27 iun.  
 Isaac 21 sept.  
 Isaacius 27 mart., 30 mai  
 Iudas 26 mai, 1 iul.  
 Iuliana 16 feb.  
 Iulianus et Basilissa 7 ian.  
 Iulitta 15 iul.  
 Iustinus 1 iun.  
  
 Laurentius 10 aug.  
 Leo 28 iun.  
 Leonides 16 april.  
 Leontius 26 iul.  
 Longinus 16 oct.  
 Lucas 18 oct.  
 Lucia 13 dec.  
 Lucianus 3 iun.  
  
 Macarius 21 nov.  
 Macchabaei 1 aug.  
 Mamas 2 sept.  
 Marcellinus et Petrus 2 iun.  
 Marcellus 28 feb.  
 Marcellus 18 iul.  
 Marcellus 7 oct.  
 Marcianus 12 ian.  
 Marcianus 30 oct., 31 oct.  
 Marcus 4 mart.  
 Marcus ev. 25 april., 17 mai  
 Marcus et Marcellianus 18 iun.  
 Maria Aegypt. 9 april.  
 Maria Virgo 2 feb., 15 aug., 8  
 sept., 9 dec.  
 Maro 15 iun.  
 Martinus 11 nov.  
 Martyrius 8 dec.  
  
 Matthaëus 6 mai, 16 nov.  
 Mauricius 19 iul.  
 Maurus 10 iul.  
 Maximus 21 april.  
 Maximus 11 iun.  
 Maximus 30 oct.  
 Menander 30 mart.  
 Menas 11 nov.  
 Methodius 5 nov.  
 Metrophanes 4 ian., 4 iun.  
 Michael arch. 8 mai, 5 iul., 29  
 sept.  
 Modestus 18 dec.  
 Montanus 16 mart.  
 Myrope 13 iul.  
  
 Natale D. N. Iesu Christi 25  
 dec.  
 Nazarius 28 iul.  
 Nicander 17 iun.  
 Nicasius 9 iun.  
 Nicephorus 9 feb.  
 Nicetas 13 sept.  
 Nicodemus Nicomedes 15 mart.  
 Nicolaus 6 dec.  
  
 Octo sancti 24 mart.  
 Onesimus 17 mart.  
  
 Pancratius 8 iul.  
 Pantaleon 15 feb., 27 iul.  
 Paphnutius 20 april.  
 Patermuthius 16 dec.  
 Patres in Epheso 4 aug.  
 Patricius 19 mai  
 Paulinus 22 iun.  
 Paulus erem. 19 ian.  
 Paulus III ep. 17 feb.  
 Paulus II ep. 3 mart.  
 Paulus ap. 30 iun.  
 Paulus ep. 23 aug.  
 Paulus ep. CP. 6 nov.  
 Pegasius 2 nov.  
 Pelagia 5 oct.  
 Peregrinus 30 ian.  
 Petrus 25 nov.  
 Petrus ap. 12 feb., 29 iun.  
 Philippus 19 april.

- Philippus ap. 1 mai, 14 nov.  
 Philo 24 ian.  
 Philotheus 19 nov.  
 Phocas 22 sept.  
 Pimenius 18 feb.  
 Pionius 11 mart.  
 Polybius 13 mai  
 Polycarpus 2 april.  
 Polycarpus 6 iul.  
 Polycarpus Smyrn. 23 feb.  
 Pomponius 30 april.  
 Porphyrius 26 feb.  
 Potitus 13 ian.  
 Priscus 1 sept.  
 Priscus 22 sept.  
 Probus 5 sept.  
 Processus et Martinianus 2 iul.  
 Proclus 20 nov.  
 Promus et Elias 19 dec.  
 Protus et Hyacinthus 11 sept.  
 Publius 10 mart.  
 Pueri tres 17 dec.  
  
 Quadraginta mart. 9 mart.  
 Quodvultdeus 19 feb.  
  
 Redux 29 mart.  
 Renatus Surr. 6 oct.  
 Restituta 16 mai  
 Ripsimia 28 sept.  
 Romanus 25 sept.  
 Rufina et Secunda 9 iul.  
 Rufinus 7 april.  
 Rufus 21 iun.  
 Rufus 27 aug.  
  
 Sabas 5 dec.  
 Sabinus 26 mart.  
 Sabinus 15 oct.  
 Samonas 15 nov.  
 Samuel 7 mai  
 Saturninus 7 feb.  
 Saturninus 29 nov.  
 Schinon 24 dec.  
 Scholastica 10 feb.  
 Sebastianus 20 ian.  
 Secunda 9 iul.  
 Septem de Epheso 17 aug.  
  
 Sergius 7 oct.  
 Severinus 8 ian.  
 Severus 29 april.  
 Silas 26 nov.  
 Silvester 2 ian., 31 dec.  
 Simon 1 iul.  
 Simon 10 sept.  
 Simon 17 sept.  
 Simplicius 29 iul.  
 Sophronius 1 mart.  
 Sossius 23 sept.  
 Speratus 17 iul.  
 Spyridon 14 dec.  
 Stephanus p. 2 aug.  
 Stephanus diac. 26 dec.  
 Stephanus ep. 11 april.  
 Symeon 2 feb.  
 Symeon styl. 24 mai  
 Symeon Salos 21 iul.  
  
 Terentinus 10 april.  
 Terentius 11 dec.  
 Thaddaeus 20 aug.  
 Thalelaeus 20 mai  
 Thecla Palaestin. 22 feb., 22 aug.  
 Thecla 24 sept.  
 Theodora 12 ian.  
 Theodorus 15 april.  
 Theodorus Cyren. 14 iul.  
 Theodosia 29 mai  
 Theodosius 11 ian.  
 Theodosius 25 feb.  
 Theodosius imp. 10 nov.  
 Theodotus 4 nov.  
 Theodulus 4 april.  
 Theotecnus 4 oct.  
 Thermus 5 april.  
 Thomas 22 mart., 3 iul., 18 sept.,  
 21 dec.  
 Thutael 5 sept.  
 Tiburtius 11 aug.  
 Tiburtius et Valerianus 14 april.  
 Timotheus patr. 13 feb.  
 Titus 24 aug.  
 Transfiguratio D. N. J. C. 6 aug.  
 Tres pueri 17 dec.  
 Triginta tres 7 nov.  
 Tryphon 1 feb.



Valentinus 14 feb.  
Valerianus 14 april.  
Victor 8 feb.  
Victor 12 nov.  
Vincentius 22 ian.  
Vitalianus 3 sept.  
Vitalis 28 april.  
Vitus 15 iun.

Vrsus 21 feb.

Xenophon 26 ian.

Zacharias proph. 15 mai

Zacharias 23 oct.

Zenais 5 iun., 11 oct.

Zenon 12 iun.

## DE SS. CYRI ET IOHANNIS VITAE FORMIS

De SS. Cyri et Iohannis passione testimonia habemus vetustissima S. Cyrilli oratiunculas tres vel potius duas — nam in prima Sanctorum mentio non fit —, quas ex codice Vaticano gr. 1607 primus edidit Ang. MAI in Spicil. Romano, t. IV (1840), p. 248-252, iteravit « non sine animadversionibus aliquot »<sup>1</sup> (praef., p. x) in Nova patrum bibl., t. II (1844), p. 472-475 (= P.G., t. LXXVII, p. 1100-1105)<sup>2</sup>. Nec plura invenit Sophronius, cum ex oculis aeger Alexandriae in Sanctorum basilica moratus commentaria circumspiceret, quibus de martyrum certamine et miraculis instrueretur; quamobrem summo studio inflammatus eorum vitam, passionem, miracula enarrandi<sup>3</sup>, composuit miraculorumque seriei praeposuit laudationem Sanctorum, quam ex eodem codice edidit Ang. MAI in Spicil. Rom., t. III, p. 18-94. Nam ἐγκωμίων forma servata facilius quam si βίον conscripsisset fieri poterat, ut qui legerent auctoris arte rhetorica, qua aliis longe excellebat, capti obliviscerentur non multo plura de Sanctorum fatis eum comperta habuisse quam Cyrillum<sup>4</sup>. Itaque Sophronium praeter lauda-

<sup>1</sup> Nec non emendationibus. Restabant tamen menda et errores nonnulli, ex quibus πάρεισαν in παρῆσαν et δυνώτατον in δεινότατον apud Migneum correcta invenies (p. 1101 et 1104c); praeterea 1104b οὐ et οὐδέ inter se mutanda esse moneo. Anastasius bibliothecarius quod κέκληνται vertit requiescunt, non legit κείνται, ut opinatur Mai (p. 1102, n. 3), sed κέκλινται.

<sup>2</sup> Cf. P. SINTHERN, in Röm. Quartalschrift, t. XXII (1908), p. 201-207; H. DELEHAYE, Les légendes hagiographiques<sup>3</sup>, p. 163.

<sup>3</sup> Spic. Rom., III, p. 2: ὑπομνήμασιν ἐντυχεῖν ἡβουλήθημεν τὴν τῶν μαρτύρων ἡμᾶς ἐκιδιδάσκουσιν ἄθλησιν καὶ τινὰ τῶν προλαβόντων θαυμάτων κηρύττουσιν· καὶ μηδὲν εὐρόντες ὧν ἔφημεν, εἰ μὴ μόνως δύο μικρὰς ὁμιλίας Κυρίλλου ..., εἰς ζῆλον ἀφόρητον ἤχθημεν κτλ. Cf. H. DELEHAYE in Anal. Boll., t. XLIII (1925), p. 19 sq.

<sup>4</sup> Cf. SINTHERN, l. c., p. 198 et 205. Ipse Sophronius se laudationis suae τὰς ἀφορμὰς καὶ τὰ σπέρματα ἐκ τῶν τοῦ ἁγίου Κυρίλλου φωνῶν collegisse ingenue fatetur (Spic. Rom., t. III, p. 10).



tionem etiam Vitam Cyri et Iohannis conscripsisse, id quod nonnulli viri docti putaverunt, minus probabile est; earum certe Vitarum, quae aetatem tulerunt, auctor non fuit. Quarum in una initio manca (Spic. Rom., t. IV, p. 242-248 = P. G., t. LXXXVII, p. 3689-96), etsi eius argumentum ad Sophronii laudationem proxime accedit, tamen enuntiatorum membrorumque clausula didactylica, qua ille indefesse atque accuratissime utitur, tanto rarius occurrit, ut a Sophronio ab iudicetur necesse sit <sup>1</sup>; idemque de reliquis Vitarum formis — sunt enim plures — dicendum est.

Quamquam Ang. Maio Vita ea, quam in Spic. Rom., t. IV, p. 230-241 (= P. G., t. LXXXVII, p. 3677-3689) ex codice Vaticano gr. 1607, quem saepius commemoravimus, edidit (M) <sup>2</sup> — incipit a verbis ὁ θεαρχικὸς ἡμῶν λόγος — propterea ex Sophronii calamo fluxisse visa est, quia his verbis auctor se ipse exhortatur: θαυμάτων ἡγουν ἰάσεων ὁλγῶν ἐκ πολλῶν, ὧν ἡμεῖς αὐτόπται καὶ ὑπηρέται γεγόναμεν ... μνημονεύσωμεν (l. c., p. 230, 17-20 et n. 1). Sed ex his verbis concludendum fuit Vitam quasi prooemium fuisse narrationis paucorum miraculorum, cui narrationi quo maiorem fidem adderet auctor personam induit si non ipsius Sophronii at certe cuiuspiam testis oculati <sup>3</sup>. Atque iunctam esse aliquando Vitam M cum Miraculis aliquot confirmatur eius titulo fol. 6 cod. Vat. 1607: βίος καὶ πολιτεία καὶ μαρτύριον καὶ μερικὴ τῶν θαυμάτων διήγησις τῶν ἀγίων ἐνδόξων ἀναργύρων Κύρου καὶ Ἰωάννου <sup>4</sup>. Quae μερικὴ τῶν θαυμάτων διήγησις in codice Vaticano propterea deest, quod Vitam M Sophronii laudatio et miraculorum septuaginta narratio subsequitur; non deest in codice Berolinensi gr. 220 (Phillipp. 1623) <sup>5</sup>, in quo Vitam et Passionem sanctorum (fol. 202-214)

<sup>1</sup> Fallitur Sinthern, quod Sophronium huius Vitae auctorem esse verisimile putat (l. c., p. 198).

<sup>2</sup> De huius Vitae ratione multa bene adnotat SINTHERN, p. 199.

<sup>3</sup> Cf. H. GÜNTHER, *Die christliche Legende des Abendlandes* (Heidelberg, 1910), p. 175 sqq.; Rosa SÖDER, *Die apokr. Apostelgeschichten und die romanhafte Literatur der Antike* (Stuttgart, 1932), p. 212.

<sup>4</sup> Cf. *Catalogus cod. hagiogr. Graec. bibl. Vaticanae*, edd. HAGIOGRAPHI BOLLANDIANI et Pius FRANCHI DE' CAVALIERI (Bruxellis, 1899), p. 137; *Spic. Rom.*, t. IV, p. 230.

<sup>5</sup> De eo cf. Albert EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiographi-*

excipit μερικὴ διήγησις ἐκ τῶν θαυμάτων τῶν ἁγίων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων ἁββᾶ Κόρον καὶ Ἰωάννον (f. 214-237<sup>v</sup>)<sup>1</sup>, i.e. quindecim Miracula ex septuaginta illis Miraculis a Sophronio narratis electa (1-7, 23, 26, 27, 41, 42, 45, 46, 59). Hanc Vitam (B) et haec Miracula quindecim latine vertit Otho Zylus (Act. SS., Ian. t. II, p. 1084-1088) « ex veteri ms. graeco »<sup>2</sup>, quod fuit vel codex Berolinensis ipse vel eius gemellus; nam forma vitiosa ἀδελφιδόν (pro ἀδελφιδοῦν), quam ex textu suo Graeco affert Zylus p. 1085 not. c, eodem loco invenitur in cod. Berol. f. 203 b (cf. infra, p. 69, 29; contra ἀδελφιδοῦν f. 205<sup>v</sup> b). Cum Vita a Zylis versa ab iisdem verbis incipere videretur, a quibus M (« Divinum illud Verbum ipsaque Veritas Christus Deus »), eandem esse atque M putabat Mai; tamen Zylis versionem suae editioni addere sprexit, quod « gravissime variaret » (Spic. Rom., t. IV, p. 229). Sed discrepantiae causa non fuit interpretis licentia; nam textus B, etsi ipse quoque a verbis ὁ θεαρχικὸς ἡμῖν λόγος, ἡ ὄντως ἀλήθεια Χριστὸς ὁ θεὸς ἡμῶν initium capit et in priore parte ab M non nimis longe abest, tamen maximam partem ab eo plane diversus est. Congruit enim inde a verbis τὰ γράμματα δὲ ἐκετελεῖν (fol. 204; infra, p. 70, 19) usque ad finem cum Symeonis Metaphrastae textu (P.G., t. CXIV, p. 1233 d - 1249 d = S), qui vel ideo non poterat cum M consentire, quod huius textus formam rudiorē elegantiore eloquio exornasse Symeon sibi visus est<sup>3</sup>. Habemus igitur tres Vitae formas M, B, S, quarum primam latine vertit Anastasius bibliothecarius, secundam Zylus, tertiam Surius<sup>4</sup>. Sed praeter has etiam quarta forma

schen und homiletischen Literatur der griech. Kirche von den Anfängen bis zum Ende des 16. Jahrh., I, 1 (Texte und Unters. zur Gesch. der altchristl. Literatur, Bd. L, Leipzig, 1937), p. 549-553.

<sup>1</sup> De textus fine cf. EHRHARD, l. c., p. 550, n. 2.

<sup>2</sup> Vitae auctorem incertum esse recte monet Zylus, p. 1084.

<sup>3</sup> Vitam eam, quae in codice Berolinensi Vitam Cyri et Iohannis praecedat ordine non servato, Xenophontis eiusque filiorum (Ian. 26) dico, Metaphrastae esse et a librario in antiquioris eorum Vitae locum substitutam esse Ehrhard vidit (l.c., p. 550, n. 1). Nec casu factum videtur, quod idem librarius Vitae M formam aut sprexit aut ignoravit.

<sup>4</sup> Cyri et Iohannis Vitam Latinam a Petro Parthenopensi (de cuius tempore cf. SINTHERN, l. c., p. 198) non ex Graeco versam, sed libere elaboratam (Spic. Rom., t. IV, p. 268-280), ut a proposito meo alienam hic non respicio.



*exstare videtur. Albertus Ehrhard enim Cyri et Iohannis Vitas complures invenit, quae ordiuntur a verbis ὁ μὲν σωτήριος λόγος, servatas in codicibus Athon. Laura 327 (EHRHARD, l.c., p. 211), Ambros. gr. 377 (ibid., p. 348), Athon. Kutlumu-siu 37 (p. 534). Itaque ut de harum formarum inter se ratione recte iudicari possit, non solum haec forma quarta (A) cum M, B, S comparanda, sed etiam in omnes Vitas, quae a verbis ὁ θεαρχικὸς ἡμῖν λόγος incipiunt, inquirendum erit, utrum formae M an formae B exempla sint. Quod quo commodius fieri possit, iam formae B initium ex codice Berolinensi edimus; neque ingratum fore speramus, quod hac editione lacunae illius, quae in editione Maiana p. 231 hiat, si non verba, attamen argumentum<sup>1</sup> expletur.*

f. 202

Βίος καὶ μαρτύριον τῶν ἁγίων  
μαρτύρων ἁββᾶ Κύρου καὶ Ἰωάννου.

b

Ὁ θεαρχικὸς ἡμῖν λόγος, ἡ ὄντως ἀλήθεια Χριστὸς ὁ θεὸς ἡμῶν, ἐν εὐαγγελίοις διαρρήδην κηρύττει λέγων, ὅτι πάντα δυνατὰ τῷ πιστεύοντι, καὶ Παῦλος | δὲ ἡμῖν, τῆς ἀποστολικῆς ὁ κῆρυξ ἀκρό- 5 τητος, αὐτοῦ τοῦ Χριστοῦ δηλαδὴ λαλοῦντος ἐν αὐτῷ, θεσπεσίως βοᾷ τὴν ἐλπίδα μὴ καταισχύνειν. ἐντεῦθεν καὶ ἡμᾶς ἡ δύναμις τοῦ ἀγαπήσαντος τοὺς ἀνθρώπους, τοῦ καὶ ὑπὲρ ἡμῶν ἑαυτὸν δόντος εἰς θάνατον, φημὶ δὴ τοῦ σωτήρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ θεοῦ, διὰ τῆς τῶν μαρτύρων πολλῆς ἐπιστασίας ἐπεθάρρυνεν 10 τοῖς ὑπὲρ ἡμᾶς πράγμασιν καὶ βίον ὡς οἶόν τε εἰπεῖν μερικῶς καὶ πολιτείαν τῶν ἁγίων Κύρου καὶ Ἰωάννου ἐκ πολλοῦ τοὺς ποθοῦντας καὶ ἐφιεμένους διαπράξασθαι, ἀλλὰ μὴν καὶ τὴν ὑπὲρ Χριστοῦ τοῦ θεοῦ ἡμῶν λαμπράν τε αὐτῶν καὶ ὑπερ|κόσμιον ἄθλησιν τῶν 15 τε θαυμάτων ἡγουν ἰάσεων ὀλίγα ἐκ πολλῶν, ὧν ἡμεῖς αὐτόπται γεγόναμεν καὶ ὧν αὐτοὶ θείᾳ χάριτι δι' αὐτῶν λαχόντες πρὸς σω-

f. 202v

4 Ev. Marc. 9, 23.

7 ep. ad Rom. 5, 5.

7 καταισχύνειν

<sup>1</sup> Huius argumenti partem recuperavimus ex iis, quae de Anastasianae versionis exordio in *Anal. Boll.*, t. VIII (1889), p. 95 sq., edita sunt.

τηρίαν τετυχήκαμεν οἱ τελωνῶν τελωνότεροι, μνημονεῦσαι πρὸς τὴν τῶν ἐντυγχανόντων οἰκοδομὴν τε καὶ ὠφέλειαν.

Κῦρος οὖν ὁ ἀοίδιμος πόλεως ὑπῆρχεν τῆς μεγίστης Ἀλεξάνδρου πολίτης τις ἐνάρετος ἐν αὐτῇ γνωριζόμενος · ἐκ τίνων δὲ φῶς  
5 τὸ κατὰ σάρκα, οὐκ ἴσμεν, τῇ δὲ πνευματικῇ γεννήσει πατέρα μὲν ἔχων τὸν θεὸν τὸν δι' ὕδατος αὐτὸν καὶ πνεύματος ἀναγεννήσαντα, |  
μητέρα δὲ τὴν ὀρθόδοξον τοῦ πατρὸς ἐκκλησίαν · ἱατρὸς τὴν τέχνην, οὗ τὸ ἐργαστήριον μέχρι τοῦ νῦν πᾶσιν κατάδηλόν ἐστιν εἰς  
ναὸν ὑπάρχον τῶν ἁγίων τριῶν παίδων, διὰ τῆς αὐτῶν τῶν μαρ-  
10 τύρων χάριτος βρῶν ἰάματα. πῶς δὲ συνέβη ἐν τῷ ναῷ τὸ ἐργασ-  
τήριον γενέσθαι τῶν ἁγίων τριῶν παίδων, εὐλογον, ὥς οἶμαι, ἐν  
ἐπιδρομῇ ἐξειπεῖν καὶ παραθεῖναι · πολλὴν γὰρ εὖ οἶδα παράσχοι  
τοῖς ἐντυγχάνουσι τὴν ὠφέλειαν.

Ἀπολινάριος ὁ μέγας τῆς ἀληθείας ἐραστής, — οὐχ ὁ τῆς Λαο-  
15 δικέων πρόεδρος ἐαυτὸν ἀναγορεύσας ψευδῶς καὶ τὴν τιμὴν ὥς  
γε ᾤετο ὑφαρπάσας ἐαυτῷ · | μὴ γένοιτο · ἦν γὰρ τῆς ὀρθῆς οὗτος  
πίστεως καὶ τῶν τῆς εὐσεβείας δογμάτων ἐχθρὸς · — ἀλλ' ὁ τῆς  
ὀρθῆς συνήγορος πίστεως καὶ τῶν Χριστοῦ ποιμνίων ὑπέρμαχος,  
ὁ τῶν εὐαγγελικῶν δογμάτων φύλαξ ἐγρήγορος, Ἀπολινάριος  
20 ἀρχιερεὺς παρὰ θεοῦ ψηφισθεὶς ἐν τῇ προσεχῶς εἰρημένῃ τῶν  
Ἀλεξανδρέων μεγαλοπόλει (καθὰ δήπου ἀνὰ στόμα πολλὸς ὁ περὶ  
τούτου ἀληθῆς φέρεται λόγος), ὅστις θείου τινὸς ἀνδρὸς προο-  
ρήσει εἰς τοὺς ἱερατικούς εἰσπέφυκε θρόνους · οὗτος τοιγάρτοι ὁ  
Ἀπολινάριος πρὸ τῆς ἱεραρχίας τὸ μοναδικὸν διατρέχων στάδιον |  
25 παραβαλὼν τινι γέροντι τῆς αὐτῆς μοναχικῆς ὄντι τάξεως προ-  
ορατικῶ ὠφελείας χάριν, ταύτης παρ' αὐτοῦ ἡξίωται τῆς προορ-  
σεως, ιουτέστιν ὅτι τῶν ἱερῶν οἰάκων πάντως δήπου τῆς Ἀλεξαν-  
δρέων ἐκκλησίας ἀξιωθήσεται.

Τῆς οὖν ἀρχιερωσύνης ἐπιλαβόμενος ἀδελφιδοῦν ἔχων εὐσεβῶς  
30 τοῦτον ἀνέτρεφεν καὶ θεοφιλέσιν διακοσμεῖσθαι τρόποις ἐδίδασκεν  
παιδείᾳ πάσῃ κοσμούμενον · ὃς εἰς ἄνδρας λοιπὸν τοῦ χρόνου προ-  
ϊόντος τελῶν καὶ σφριγῶν τῷ σώματι τοῖς ποσὶ προσπίπτει τοῦ  
θείου, φημὶ δὴ τοῦ ἀρχιερέως, γυναιῖκα ἐγγυῆσαι αὐτῷ λιπαρῶν.  
ὁ δὲ τοῦ θεοῦ οὗτος ἄνθρωπος, ὅτε πολλὰς τῷ νέῳ παραινέσεις  
35 εἰπὼν πρὸς ἀγνείαν ἐκκαλούμενός τε καὶ ἐπαλείφων πείθειν οὐκ  
ἴσχυσεν, συντίθεται τῇ παρακλήσει εἰρηκῶς αὐτῷ δι' ἐπιθυμίας

6 cf. Ev. Ioh. 3, 5.

27 ὑάκων

29 ἀδελφιδὸν

32 σφρίγγων

33 φημὶ

36 συντήθεται



ἔχειν τοῖς ἁγίοις παισὶν ἐκκλησίαν δείμασθαι καὶ αὐτὸν δὴ τοῦτον βούλεσθαι τοῦ εὐσεβοῦς ἔργου προΐστασθαι · οὗ πληρωθέντος εὐθὺς αὐτῷ τὸ ποθούμενον ἔσεσθαι.

Ἔχων οὖν κατὰ τὸ Δορυζὶν (τόπος δέ ἐστιν οὕτω καλούμενος) γηροκομεῖον, εἶτα τὴν παρακειμένην τῷ προλεχθέντι γηροκομείῳ 5  
 b αὐλὴν ὠνη|σάμενος, ἥστινος αὐτῆς ἐν τῷ μεσιαύλῳ τοῦ ἁγίου ἐργαστήριον ὑπῆρχεν, κατέλυσεν τὴν αὐλὴν καὶ σκαριφεύσας πρὸς ἐκκλησίας εἶδος κόγχην τοῦ ναοῦ τὸ πρὶν ἐργαστήριον θαυμασίαν ἐτεκμήνατο. τὴν δὲ τῆς ὠφελείας ἐνεῦθεν φνεῖσαν διήγησιν διὰ τὸν ὄκνον μὴ σιγῇ παραδῶμεν. 10

Τοιγαροῦν τοῦ νέου ἐπιστατοῦντος ταῖς οἰκοδομαῖς θεοῦ συνεργείᾳ τὸ ἔργον ἐτελειώθη καὶ ὁ ναὸς ὑπερφυνῶς ὠκοδομήθη καὶ ἐπεπλήρωτο · « τοῖς γὰρ ἀγαπῶσι τὸν θεὸν πάντα συνεργεῖ εἰς ἀγαθόν » λέγοντα τὸν σοφὸν Παῦλον ἀκούομεν. οὕτω τοίνυν καὶ  
 f. 204 γηροκο|μεῖον ὁμοῦ καὶ νοσοκομεῖον ὁ ἀρχιερεὺς συστησάμενος 15 μεταστέλλεται τινα τῶν ἡγουμένων, ἄνδρα περιφανῆ, καθά που πέπυσμαι, καὶ πρὸς εὐαρέστησιν θεοῦ μάλα περιβόητον, καὶ γράμματα τούτῳ δοὺς πρὸς τοὺς ἁγίους τρεῖς παῖδας αὐτὸν ἀποστέλλει ἐν Βαβυλῶνι. τὰ γράμματα δὲ ἰκετεία ἦν κτλ.

*Inde a verbis τὰ γράμματα δὲ ἰκετεία ἦν usque ad finem, ut supra diximus, nostri codicis textus cum Metaphrastae textu (S) congruit. Quamobrem eos locos afferre satis habeo, qui codicis B ope emendantur.*

P.G., t. CXIV, p. 1236 c ἐπεὶ μηδὲ ἄμοιρος ἐκείνη (sc. ἡ ἐπιστολή, ἐκείνου S) ἁγιασμοῦ — ibid. d ἀναλαβεῖν αὐτὴν ἔσπευδε τὴν ἐπιστολήν ... λειψάνου χώραν τῷ θερμῷ τὴν πίστιν ἀποπληρῶσουσιν (ἀποπληροῦσαν S) — 1237 c εἰσιὼν (εἰσιν S) γὰρ εἰς τοὺς νοσοῦντας ὁ Κῦρος — 1240 a στομῶσαι (στνμ. S) — ibid. μεταβάλλει παραχρῆμα τὸ σχῆμα, τὸν βίον, τὸ ἐπιτήδευμα (τὸ σχ. τοῦ βίου, τὸ ἐπ. S) — b τὰ τῶν μοναχῶν ἀμφιέννυται (τῶν om. S) — ibid. τὸν δὲ τρόπον ἦν ἀκριβῶς οὐρανοπολίτης (οὐράνιος πολίτης S), στρατιωτικῇ δὲ διαπρέπων ἀξία (δὲ om. S) — 1241 b μηρός (μητέρος S). — 1244 a εἴσεσθε ... οἷς (οἶος S) ἐκεῖνοι τοὺς ὑβριστὰς ἀμείβονται — d (bis) ἀνδρείαν (ἀνδρίαν S) — 1245 b πλὴν ὅσον αὐτοῖς αἱ θῆκαι διάφοροι · ἄλλη (ἀλλ' ἡ S) μὲν γὰρ τὰ τῶν παρθέ-

νων καὶ τῆς μητρός, ἑτέρα (ἑτέρα S) δὲ πάλιν τὰ Κύρου καὶ Ἰωάννου πιστεύεται — ibid. ἔθνη ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνδραμόντα (-ντες S) — c ἀλλ' οἷος (οἷς S) ἐκεῖνος ἐπὶ πᾶσιν ἀεὶ μόνης τῆς ἄνωθεν ἡρτῆσθαι (ἡρτεῖσθαι S) χειρός, οὕτω δὴ καὶ τὸ (τὸ om. S) τηνικαῦτα ἐποίει — d ἰκετεύει μήτε τὰς τοῦ βασιλέως δεήσεις περιῦδεῖν (ἰκετηρίας ὑπεριδεῖν S) μήτε κόπους τοὺς αὐτοῦ (κόπου τὰ ἑαυτοῦ sic S) ἀτιμάσαι — 1248 a οὐ πρὸς τὸ μέτρον ἦς (ὡς S) εἶχε χάριτος — ibid. τὸ θέλημα (τὸ θέλειν S) ἀεὶ σώζεσθαι ταύτην ἐσχάτως (ἐσχατον S) θερμόν — ibid. ἐκ τῆς πρὸς θεὸν (θεὸν om. S) παρησίας — b ταύτῃ (τῷδε S) μου τῇ ἐπωμίδι — ibid. τὰ ἐν χερσὶν αὐτίκα (καὶ add. S) τῷ ἀρχιερεὶ δίδωσιν — ibid. εἴθ' ὅταν συμβαλεῖν (συμβάλλειν S) τοῖς πολεμίοις ἢ χρεῖα καλῇ (καλεῖ S) — ibid. εἴπερ (εἴτε sic S) γὰρ ἀκουστός ἐγὼ παρὰ τῷ θεῷ — c ὀπλίζεται δὲ τῇ βακτηρίᾳ τὴν δεξιάν (τὴν βακτηρίαν τῇ δεξιᾷ S) πολλῷ δόρατος κραταιότερον καὶ ταύτῃ φοβερώτερος ὀφθῆναι (κραταιότερος ὀφθῆναι S, om. καὶ ταύτῃ φοβ.) — ibid. προσιόντων οὖν ἤδη τῶν πολεμίων (οὖν om. S) — ibid. εὐχῇ δὲ τῇ πρὸς θεὸν τοῦ (τοῦ om. S) Σενουφίου μέλλειν (μένειν S) οὐκ ἦν — ibid. νῶτα τοῖς βουλομένοις ῥάδια (ῥάδιον S) — 1249 a τέμενος ἐν Κωνώβῳ (Κανώπῳ S ut semper) τό τε (τε om. S) μέγεθος καὶ τὸ κάλλος ὑπερφυῆς τοῖς ἀποστόλοις ἐδείματο οὐ μεῖον (μεῖζον S) ἢ δέκα καὶ δύο σταδίους τῆς πόλεως ἀπέχον — ibid. τῇ τε ὁδῷ τῇ πρὸς αὐτὸν φερούσῃ (τῇ<sup>2</sup> om. S) — ibid. ἐπὶ τῶν ἡμετέρων διαμεῖναι (διαμῆναι B, διαβῆναι S) χρόνων πρὸς δὲ καὶ τῇ ἀγορᾷ καὶ τῇ τῶν ὠνίων ἀφθονίᾳ (τῇ<sup>2</sup> om. S) περιπτῶς ἔχει — b Θεόφιλος δὲ οὗτος ὁ τῆς Ἀλεξανδρέων, ὥσπερ ἔφημεν, πρόεδρος (ὁ τῶν Ἀλεξανδρέων ἐπίσκοπος S) — ibid. τύποις τῶν (τοῖς S) τοῦ Χριστοῦ εὐαγγελιστῶν — ibid. μεταξὺ γὰρ ἡ τελευταῖ ἐπιστᾶσα (ἡ τελ. εἰς ἔργον ἐπισπᾶσα S) — ibid. πολλὰ δὲ περὶ τούτου πολλάκις τοῦ θεοῦ δεηθέντι (πολλὰ - τούτου om., δεηθέντος S) ἄγγελος αὐτῷ κατ' ὄψιν ἐπιφανείς — c οὕτω γὰρ ἄν (ἄν om. S) τῆς τῶν δαιμόνων βλάβης αὐτὴν ἐλευθερωθῆναι — ibid. διὰ τί δὲ μὴ καὶ τὰ Ἰωάννου εἰρήκοι (καὶ τὰ μὴ Ἰωάννου εἰρήκει S), Κυρίλλῳ μὲν ἱκανῶς ἀπεδείχθη — ibid. οὕτω δὴ καὶ ἡ κλῆσις ἀπλῇ πάντως καὶ ἀδιάφορος (διάφορος S) — ibid. (τὰ λείψανα ... μετατίθεται) φυλακὴ τῇ κώμῃ, δαιμόνων φυγὴ, νοσημάτων ἀπαλλαγὴ (φυλακὴ τῇ κώμῃ et νοσημάτων ἀπαλλαγὴ om. S).



## S. DOMETIOS LE MARTYR

ET

## S. DOMETIOS LE MÉDECIN

L'Orient a connu autrefois plusieurs sanctuaires dédiés à saint Dometios. On y vénérât un thaumaturge, dont l'identité était moins bien établie que sa réputation de guérisseur. Sa renommée, dont les échos sont parvenus jusqu'en Gaule<sup>1</sup>, lui attirait un important concours de visiteurs. Cette vogue devait être déjà répandue vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle, car aux environs de cette date, un chroniqueur nous apprend que l'église de Mār Daniel à Édesse avait changé de vocable, pour prendre celui d'un Mār Dimet<sup>2</sup>, dont la figure, cependant, reste encore dans l'ombre. Tous ces lieux de pèlerinage ont depuis longtemps disparu, soit par destruction violente, soit par dépérissement graduel. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un nom et une légende réduite à l'état de souvenir confus.

La légende est morte avec toutes ses racines : elle ne reverdira pas. Mais il s'y attachait un problème qui, à défaut d'importance pour les érudits, avait de quoi piquer la curiosité des folkloristes. Plusieurs des hagiographes qui l'ont remarqué<sup>3</sup> paraissent l'avoir estimé trop insignifiant ou trop simple pour retenir leur attention. Nous croyons pourtant qu'il ne serait pas inutile de le tirer au clair. C'est ce que nous allons essayer, sans toutefois promettre au lecteur que,

<sup>1</sup> Voir ci-dessous, p. 95.

<sup>2</sup> *Chronicon Edessenum*, num. 34, L. HALLIER, *Untersuchungen über die Edessenische Chronik*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. IX, 1 (1893), p. 102.

<sup>3</sup> Baronius notamment. Dans son commentaire au martyrologe romain, à la date du 5 juillet, il constate en passant qu'il a dû exister deux saints *Domitii*, mais ne détermine pas autrement la nature de la difficulté.

s'il veut bien nous suivre, il verra s'ouvrir des horizons pleins de mystère et de surprise.

Le problème est proprement celui-ci. Les documents et les témoignages qui nous sont parvenus sont marqués de différences essentielles, qui rendent impossible de les rapporter à un même personnage. Il est tout aussi évident d'autre part que ces deux histoires inconciliables ne peuvent être regardées comme exprimant deux traditions formées sur place ou brodant chacune pour soi sur des souvenirs locaux. Manifestement, la littérature s'en est mêlée. Mais quel fonds a-t-elle exploité? Où a-t-elle pris la figure qui sert de thème à ses variations? Comment s'établit l'ordre de dépendance entre les deux légendes? Et, en fin de compte, ont-elles doublé un personnage réel ou un fantôme? Autant de questions qui se posent et que le simple énoncé des faits suffira, croyons-nous, à résoudre ou à supprimer.

## I

Celui des deux saints Dometios que la tradition a continué d'appeler S. Dometios le Perse ou S. Dometios martyr, apparaît pour la première fois sous des traits reconnaissables vers le troisième tiers du VI<sup>e</sup> siècle, dans la chronique de Jean Malalas<sup>1</sup>. L'épisode dont il est le héros est traité, peu s'en faut, comme l'un des événements majeurs du règne de Julien. L'empereur apostat, partant pour sa fatale campagne de Perse, passe aux environs de la ville de Cyrrhos. Il remarque un attroupement aux abords de la caverne habitée par Dometios. On lui apprend que cette foule est la clientèle ordinaire des solliciteurs qui viennent demander la bénédiction d'un saint anachorète et attendent de lui la guérison de leurs maladies. Julien, mécontent, envoie dire à l'ermite, par un référendaire chrétien, *διὰ ῥεφερενδαρίου χριστιανοῦ*, que s'il s'est retiré dans un antre pour servir Dieu, il doit y vivre dans la solitude et ne pas chercher la popularité. Dometios se contente de lui faire observer qu'il n'a pas le droit de repousser les pauvres gens qui viennent

<sup>1</sup> Éd. DINDORF, p. 327-28; cf. ci-dessous p. 102.



spontanément le solliciter. Pour toute réponse, Julien ordonne d'emmurer le moine dans sa caverne.

La narration de Malalas a passé telle quelle dans la *Chronique Pascale*<sup>1</sup>. Ce n'est pas encore le moment de discuter les graves invraisemblances qui rendent plus que suspecte la donnée même du récit. Présentement, ce qu'il importe de noter, c'est qu'au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le culte et la légende de Dometios étaient déjà impatronisés dans un sanctuaire de la Cyrrestique. Il s'agirait de savoir comment et depuis quand ils s'y étaient implantés. Mais le chroniqueur antiochénien est bien le dernier des hommes qu'on pourrait interroger sur pareille question.

Une version un peu différente de ce même récit est insérée vers la fin de la Passion *BHG*<sup>2</sup>. 560 : longue pièce de rhétorique, qui prétend relater la vie, la mort et la glorification posthume de S. Dometios<sup>2</sup>. Voici en résumé ce qu'elle nous raconte. Pour n'avoir pas à reprendre, une seconde fois, tous les éléments de cette rhapsodie, nous indiquerons au passage les observations d'évidence immédiate auxquelles le texte donne lieu, avant toute confrontation avec une autre forme de la légende.

Ch. 1-2 : quatre pages de prologue, qui ne nous apprennent rien, sauf que le rédacteur ne s'étudiera pas à éviter les discours superflus.

Ch. 3-4. Sous le règne de Constantin, vivait en Assyrie un saint moine, qui travaillait à convertir ses compatriotes infidèles. Cet apôtre, oublié de tous les historiens de l'Église perse, s'appelait *Ἀββαρος*. Si ce nom a la prétention d'être iranien, on pourrait peut-être le rapprocher de *𐭠𐭮𐭥𐭥𐭥* *Abarwi* (ou *Abarwiš* = *Aparwiz*), nom d'un moine de Beth-

<sup>1</sup> Éd. DINDORF, t. I, pp. 548, 550.

<sup>2</sup> Éditée par J. Van den Gheyn, dans *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 286-317. Il en existe un abrégé sans grand intérêt, *BHG*<sup>2</sup>. 561 (éd. VAN DEN GHEYN, *ibid.*, p. 318-20). La Passion ou son epitome ont servi de source à tous les synaxaristes. L'abrégé *BHG*<sup>2</sup>. 561 se lit dans le ménologe de V. Latyšev, sous la date du 24 mars, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, fasc. I (Petropli, 1911), p. 275-78. Un autre abrégé, plus voisin du texte original, a trouvé place dans le même recueil au 7 août, fasc. II (1912), p. 253-57.

‘Abē<sup>1</sup>. L’Assyrie où était apparu ce saint personnage est une expression géographique désignant une contrée sur laquelle le narrateur ne semble pas avoir de notions bien précises. Il la croit habitée par des Chaldéens.

En ce même pays, grandissait un adolescent nommé Dometios, qui était déjà versé dans la doctrine des Perses. Abbaros, dans ses visites quotidiennes au marché, le rencontre, discerne ses rares qualités et le convertit. Gagné à la foi chrétienne, Dometios cherche à la mieux connaître. Mais les fidèles de l’endroit font mystère de leurs croyances et ne les communiquent pas aux païens. Le jeune homme alors prend le parti d’émigrer et le met à exécution, non sans avoir administré par deux fois d’énergiques vitupérations à ses parents, qui n’y comprennent rien.

Le fugitif se rend εἰς πόλιν τινὰ Νητζίβην λεγομένην · αὕτη ἐστὶν Ῥωμαίων καὶ Ἀσυρίων μεθόριον · ἀμφοτέροι γὰρ ταύτην νομεύονται. Cette information géographique, qui appartient originairement à la Vie de S. Éphrem, a été copiée de la Vie de S. Jacques de Nisibe par Théodoret<sup>2</sup>, mais avec deux retouches caractéristiques, qui semblent dénoter une source intermédiaire. On remarquera d’abord le nom de la ville : Νητζίβη (variante : Νιτζιβῆ). Un rédacteur, au courant de l’usage grec, aurait maintenu la forme traditionnelle Νίσιβις, employée par Théodoret lui-même. C. de Boor a justement fait observer que, chez les chroniqueurs byzantins, les formes Νητζίβη et autres semblables caractérisent des documents provenant de Syrie, ou d’un terroir araméen encore plus oriental<sup>3</sup>.

Les derniers mots : ἀμφοτέροι γὰρ ταύτην νομεύονται, donneraient à penser que l’auteur a vu l’éphémère réoccupation de Nisibe par les Romains en 575, quand Bahram V offrit la ville à l’empereur Maurice, pour le gagner à sa cause dans sa lutte contre son frère et compétiteur Khosrau Parwez<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> THOMAS DE MARGĀ, l. I, ch. 19, ed. E. A. WALLIS BUDGE, *The Book of the Governors*, t. I (London, 1893), p. 54 ; cf. F. JUSTI, *Iranisches Namenbuch*, p. 19, i. v. Aparwēz.

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 290.

<sup>3</sup> *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. V (1883), p. 320 ; voir ci-après, p. 103.

<sup>4</sup> La ville fut reprise peu après par Khosrau. Cf. J. STURM, dans PAULY-WIS-SOWA, *Real-Encyclopädie*, t. XVII, 1, col. 768.



Ch. 5. A Nisibe, Dometios, qui a reçu le baptême, se met à l'étude de la théologie. Le narrateur n'avance pas en propres termes que la célèbre école des Perses, qui fut expulsée d'Édesse après la débâcle nestorienne, florissait déjà à Nisibe, en ce début du iv<sup>e</sup> siècle ; mais il le donne à entendre, et parmi ceux de ses lecteurs que la question intéressait, plus d'un aura été pris à ses formules ambiguës. Ce que le narrateur dit expressément, c'est que la studieuse retraite où le néophyte alla prendre gîte était un monastère, organisé suivant l'observance cénobitique. Un monastère régulier, à Nisibe, sous Constantin ! L'histoire ecclésiastique du Ṭūr 'Abdīn a complètement oublié d'en prendre note.

Par les pieux excès de son ascétisme, Dometios porte ombrage à plusieurs de ses confrères, à qui ces singularités ne disent rien qui vaille. D'autres se mettent en devoir de le défendre. Tant et si bien que le jeune homme prend le parti de s'évader à la faveur de la nuit, pour ne pas donner occasion à des incidents déplacés dans un milieu de saintes gens. Déplacés, bien sûr, mais non pas inouïs, car l'*Historia religiosa* et les histoires monastiques en général en offrent plus d'un exemple dont le narrateur a pu s'inspirer.

Ch. 6-7. Échappé du monastère, Dometios, dans sa course errante, tombe d'abord sur une bande de loups. Mais la Providence lui vient en aide et le ramène vers la chaussée impériale, εἰς τὴν βασιλικὴν στράταν<sup>1</sup>. Là il se joint à une troupe de voyageurs qui se rendent « à la ville de Théodose, qui aujourd'hui encore s'appelle Theodosiopolis ». A noter que le village syrien de Reš-'Ainā (Rešainā) ne prit le nom de Theodosiopolis qu'après avoir été élevé au rang de place forte par Théodose-le-Grand, en 383<sup>2</sup>. Pendant le voyage Dometios accomplit de nouveaux prodiges d'abstinence, mais, cette fois, sans autre inconvénient que de se faire prendre pour un Samaritain par ses compagnons de route,

<sup>1</sup> P. 295. Cette *strata* est la grande voie romaine de Reš-'Ainā (*Fons Scabore*, dans la *Table de Peutinger*) à Beth-Zabde sur le Tigre, par Nisibe. A. POIDE-BARD, *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, Texte (Paris, 1934), p. 158-64.

<sup>2</sup> Cette date consulaire, enregistrée par Malalas (DINDORF, p. 345), doit être préférée à celle de la chronique d'Édesse : 381 (cf. L. HALLIER, dans *Texte und Untersuchungen*, t. IX, p. 102-103).

qui se trouvent être de bons chrétiens. A deux ou trois milles de Theodosiopolis, la caravane est rejointe par un personnage à la mine discrète et dévote qui s'offre à la conduire et qui n'est autre que le diable. Dometios le confond et obtient de ses compagnons qu'ils ne divulgueront pas le miracle par lequel il les a sauvés.

Ch. 8-9. Parvenus à destination, les voyageurs vont porter leur offrande au monastère de Saint-Serge. Ils y sont reçus en audience par l'archimandrite, vénérable vieillard, qui depuis 55 ans passés n'avait plus mangé d'aliments cuits, ne s'était jamais couché ni assis et dormait debout appuyé sur son bâton. C'est par une mortification de ce genre que S. Syméon stylite et ses émules ont préludé à leurs terribles exploits. Un solitaire de Cyrrestique, nommé Marosas, se rendit célèbre par une forme d'endurance toute pareille <sup>1</sup>. Notre hagiographe lui a découvert un précurseur qui aurait commencé à Rešainā ses prouesses ascétiques 55 ans avant une date à choisir durant le règne de Constantin (312-337). Il aurait donc pu voir passer, bien près de son ermitage, les légions de plusieurs empereurs païens, celles d'Aurélien peut-être, et certainement celles de Galère et de Dioclétien dans leurs deux campagnes contre Narsès <sup>2</sup>. Le narrateur lui donne un nom, dont les copistes ont fait *Νούβελ*, *Νούβεν*, *Νουβέρ*, *Νούρβελ* <sup>3</sup>, *Ούρβελ*, *Ούρβέλ*, *Αύεβέλ*... <sup>4</sup>. Cette simple variété de formes en dit suffisamment long sur la notoriété dont cet homme prodigieux aurait joui dans l'histoire.

Au cours de l'audience qu'il accorde à ses visiteurs, l'archimandrite — appelons-le *Νούβελ*, comme il est nommé dans le meilleur manuscrit — Noubel donc, discerne chez le jeune Dometios une vertu extraordinaire. Il le reçoit au nombre de ses religieux.

Ch. 10. Dix-huit ans se passent, sans événements nota-

<sup>1</sup> THÉODORET, *Historia religiosa*, IV (Eusebius), P.G., t. LXXXII, p. 1349.

<sup>2</sup> E. STEIN. *Geschichte des spätrömischen Reiches*, t. I (1928), p. 119-20; cf. P. PEETERS, *L'intervention politique de Constance II dans la Grande Arménie en 338*, dans *Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie Royale de Belgique*, t. XVII (1931), p. 22-29.

<sup>3</sup> LATYŠEV, op. c., fasc. II, p. 255.

<sup>4</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 87.



bles. Noubel dure toujours. Il fait élever Dometios au diaconat par un évêque de Theodosiopolis, appelé Jacques, qu'il sera prudent de ne pas introduire dans les listes épiscopales de l'*Oriens christianus*. Le nouveau diacre se met à étudier τοὺς καταλόγους <sup>1</sup> καὶ τὴν ὑπηρεσίαν ἣν διακονοῦσιν οἱ διακονοῦντες τῷ ἁγίῳ θυσιαστηρίῳ. On remarquera incidemment le tour insolite de cet énoncé. Undim anche, Dometios, assistant l'archimandrite à l'autel, voit une colombe blanche voleter au dessus du calice, et veut la chasser avec le *flabellum*, qu'il tenait à la main. Interrogé sur cette gesticulation insolite, le diacre ne peut que décrire ce qu'il a cru apercevoir. La même apparition se répète les deux dimanches suivants ; mais la troisième fois, Noubel aussi en a le spectacle. Tout cela est raconté en beaucoup plus de mots qu'il n'en faut au lecteur, pour qui ce thème hagiographique n'est pas inédit. Cette colombe blanche est bien certainement la même qui aurait été vue au sacre de S. Nersès patriarche d'Arménie, s'il faut en croire un plagiaire du pseudo-Amphiloque <sup>2</sup>. En Occident, elle s'est montrée sur le pape S. Fabien <sup>3</sup>, sur S. Sévère de Ravenne <sup>4</sup>, sur S. Hilaire d'Arles <sup>5</sup>, sur S. Samson de Dol <sup>6</sup>, et combien d'autres.

Ch. 11. Noubel, qui continue de ne pas mourir de vieillesse, a compris que son disciple est appelé par Dieu à une sainteté éminente. Il envoie un message, non plus cette fois à l'évêque de Theodosiopolis, mais à un certain chorévêque Gabrielios, pareillement inconnu. Gabrielios se rend au monastère, et de concert avec l'archimandrite, il décide d'élever le saint diacre à la prêtrise. Au moment où la cérémonie doit commencer, l'ordinand est introuvable. On le cherche partout ; mais la battue demeure inutile : pour la troisième fois, Do-

<sup>1</sup> P. 303. Ce *καταλόγους* ne devrait-il pas être retraduit en *معارف*, qui signifie, entre autres : « cérémonies, rubriques, etc. » et qui a aussi un sens assez rapproché de « catalogue » ?

<sup>2</sup> FAUSTE DE BYZANCE, *Histoire d'Arménie*, l. III, ch. 4 et 7 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 56.

<sup>3</sup> MOMBRIUS, t. I, p. 296.

<sup>4</sup> *M.G.*, Scr. rer. Langob., p. 284.

<sup>5</sup> *Act. SS.*, Maii t. II, p. 28.

<sup>6</sup> *Act. SS.*, Iulii t. VI, p. 577.

metios s'est enfui, sans prendre congé de personne. Ceci est de moins en moins neuf, et ce que le récit peut offrir de pittoresque ne vaut pas qu'on essaie de savoir de quel fonds l'hagiographe l'aura tiré.

Ch. 12. Dometios tombe cette fois sur de braves chameliers, qui transportent à Cyrrhos un chargement consigné sous scellés par les agents du fisc<sup>1</sup> : rencontre digne de l'histoire, puisqu'elle aurait eu lieu deux siècles avant Justinien. Dometios se met à leur service et les étonne par son abstinence pendant six étapes. Arrivé au village de *Καπροϊμανδῶν*, dans la banlieue de Cyrrhos<sup>2</sup>, à ce qu'il semble, il quitte ses compagnons et court droit à la basilique des saints Cosme et Damien. On ne la savait pas si ancienne, et le récit de l'hagiographe, s'il méritait créance, serait la première attestation de ce sanctuaire fameux. Le saint y passe d'affilée plusieurs jours et plusieurs nuits. Son exemple et ses conseils procurent la guérison d'un malade, qui l'attendait en vain depuis un mois entier<sup>3</sup>, pour avoir violé le droit d'asile, attaché au sanctuaire.

Ch. 13. Mis en évidence par ce prodige, Dometios veut se soustraire à l'importunité de ses admirateurs : quatrième et dernière évasion. A huit milles au nord de la basilique de Cyrrhos, il trouve une colline aride et rocailleuse à souhait, près d'un domaine appelé *Παρθέν* ou *Παρθές* — nous reviendrons sur ce nom. Dometios s'y arrête et y passe deux ans, dans une solitude complète, ne vivant que d'herbes sauvages. Une des sources vives, qui jaillissaient aux environs, lui fournissait de l'eau. Un jour qu'il veut s'en approcher, il est contraint de s'éloigner par la présence d'une troupe de lavandières, dont l'une manquait de toute retenue. En punition

<sup>1</sup> *Βασταγὰὶ τῶν κομερκίων*. Sur l'institution des « commerciaux », cf. Ch. DIEHL, *Justinien et la civilisation byzantine*, p. 541.

<sup>2</sup> Mentionné sans autre indication par E. HONIGMANN, *Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum*, n° 237, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins*, t. XLVII (1924), p. 6, et par R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris, 1927), p. 471.

<sup>3</sup> *Μῆνα ἡμερῶν*. En syriaque ܡܢܐ ܠܝܡܐ ou ܡܢܐ ܠܝܡܐ se disent d'un mois complet, entendez : d'un nombre de jours égal à un mois (cf. G. CARDAHI, *Al-Lobab seu dictionarium syro-arabicum*, t. I, p. 525). La même expression avait cours également chez les Coptes.



de cet acte d'impudence, le saint, remonté sur sa colline, adresse à Dieu une prière, et la source tarit instantanément. Puis, touché par le repentir des coupables, qui viennent en procession, clergé en tête, lui faire réparation, il obtient de Dieu que les eaux reprennent leur cours. Ce miracle appartient en propre à la Vie de S. Éphrem ; il a passé de là dans celle de S. Jacques de Nisibe<sup>1</sup>, et sans doute ailleurs encore. Puisqu'il s'agit ici de sources, nous savons au moins que l'hagiographe, lui, n'a pas dû se mettre en peine de chercher où s'abreuver.

Ch. 14. Un jour d'hiver, un Bédouin, de passage par la colline, y rencontre Dometios, et sur son invitation s'arrête auprès de lui pour prendre son repas. Ému de voir le saint homme exposé sans aucun abri aux rigueurs de la saison, il s'offre à lui construire une habitation. Le saint n'y consent pas. Mais la nuit suivante, une tempête de neige l'ensevelit jusqu'aux aisselles dans la crevasse de roche<sup>2</sup> où il dormait. Au matin, le Bédouin et ses compagnons le dégagent à demi-mort et l'emportent sous leur tente, où ils parviennent à le ranimer. Le saint n'en continua pas moins de vivre pendant trois ans à la belle étoile, hiver comme été. L'histoire est vraie, ou, plus probablement, elle ne l'est pas ; mais le narrateur en a trouvé des exemples qui méritent d'être retenus comme historiques : tels celui de l'anachorète Jacques, que Théodoret a connu personnellement<sup>3</sup>, et celui du stylite S. Daniel, qui faillit périr à Constantinople, glacé sous la neige, au sommet de sa colonne<sup>4</sup>.

Ch. 15. Contraint par le déclin de ses forces, Dometios dut adoucir quelque peu son genre de vie. Les chrétiens du voisinage lui creusèrent dans le roc un gîte, où il accepta de se retirer. D'après la suite du récit, cette excavation devait ressembler à un abri souterrain<sup>5</sup>. La caverne de Dometios devint le théâtre de nombreux miracles, dont quelques-uns sont

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 292-93.

<sup>2</sup> Le texte dit : ἐν τῷ πυλῶνι (= ܡܝܬܝܢܐ).

<sup>3</sup> *Historia religiosa*, c. 21 (*P.G.*, p. 1432).

<sup>4</sup> *Vita Danielis stylitae*, c. 52, *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 170-71.

<sup>5</sup> Voir ci-après, pp. 82 et 92.

plus ou moins longuement racontés, ch. 15-20. Aucun de ces récits ne sort de la banalité la plus suspecte.

Ch. 21. L'empereur Julien prélude à son expédition contre les Perses par des violences contre les chrétiens et les sanctuaires de Daphné et d'Antioche. Tandis qu'il se met en marche avec son armée, des sycophantes vont à sa rencontre pour l'exciter contre S. Dometios. L'empereur se fait fort de confondre lui-même cet imposteur qui prétend parler au nom de la divinité. Là-dessus ces fanatiques reçoivent ou se donnent mandat d'aller appréhender le saint. Ils courent à l'ermitage de Dometios, escaladent la grotte, *ἐπαναβάντες ἐπάνω τοῦ ἄντρον*, et d'en haut, ils voient le solitaire occupé à psalmodier l'office de sexte, avec deux jeunes enfants. Ils lui enjoignent d'aller travailler à la chaussée par où l'empereur doit passer. La sommation, répétée par deux fois, demeure sans effet ni réponse. Alors ces furieux accablent le saint et ses disciples de tant de pierres, que la caverne en est entièrement obstruée. Le martyr y demeura enseveli. Les exécuteurs, satisfaits de leur ouvrage, vont en porter la nouvelle à l'empereur, qui leur donne l'ordre de rechercher et de mettre à mort les prédicateurs de la vérité.

Tout cet épisode, qui n'offre pas même la très mince garantie de concorder avec les dires de Malalas, est de la plus rare incohérence. A ces affirmations, qui ne se laissent emboîter dans aucun cadre historique, il suffira d'opposer cette constatation décisive : Julien, parti d'Antioche le 5 mars, arriva le lendemain à Litharba (al-Atharib), à deux journées au sud de la localité indiquée par l'hagiographe<sup>1</sup>. Le surlendemain, 7 mars, il atteignait Berrhoe (Alep). Il n'y a qu'un hagiographe pour supposer que, sur le trajet imposé par ces deux étapes, un chef d'armée se serait détourné si loin de sa route, même à l'effet de détruire un moine et son ermitage.

Ch. 22. A peine mort, Dometios fut totalement oublié. Sa caverne, dont tant de solliciteurs connaissaient le chemin, fut, en un rien de temps, recouverte par les ronces, au point

<sup>1</sup> F. CUMONT, *Études syriennes* (Paris, 1917), p. 1-5. Le savant auteur n'a pas manqué de relever l'inconsistance du récit de notre hagiographe (p. 23, note 3).



Deux ans après le martyre du saint, un marchand laisse ses chameaux paître au bord de la route. Un des animaux s'aventure dans une terre ensemencée du domaine de Parthes. Le gardien lui donne la chasse, et le chameau, dans sa fuite, passe sur la caverne<sup>1</sup> entièrement cachée par les ronces ; il y trébuche et se casse la patte droite de devant. Des mots s'échangent entre le gardien et le propriétaire de la bête. Tant et si bien que celui-ci laisse le chameau estropié se débattre en place et s'en va à la ville porter plainte<sup>2</sup> contre son adversaire. Sur ces entrefaites le chameau, en essayant de se traîner clopin clopant, pose par hasard le pied sur l'ouverture de la grotte ; et la vertu miraculeuse qui en émane le guérit instantanément. Quand au bout de quatre jours le marchand revient, l'animal, qui le reconnaît, se dresse sur ses pattes et accourt au devant de lui. Surprise, examen, action de grâces, et pour finir la conclusion invariable de ces récits d'invention : translation et déposition des reliques, en grande pompe, dans l'église de *Παρθές*, le 5 du mois de panemos<sup>3</sup>. Les habitants avaient retrouvé tout d'un coup leur dévotion pour le saint ermite, car la fête se prolongea jusqu'au 15 du même mois.

La localité où se passaient ces événements n'est pas autrement connue. M. R. Dussaud croit qu'elle a laissé son nom attaché au Parsa Dagħ, au sud-est de Cyrrhos<sup>4</sup>. Le Parsa

<sup>2</sup> Le grec porte : ἐντυχεῖν κατὰ τοῦ φύλακος, ... qu'il avait devant lui sur le lieu de l'accident. A traduire d'après le syriaque : ܕܐܢܬܝܚܝܬܐ ܕܡܕܢܐܝܐ.

<sup>3</sup> Voir ci-dessous, pp. 84, 100-102.

<sup>4</sup> *Topographie historique de la Syrie*, p. 472.

Dagh, comme son nom l'indique, est une montagne ou une colline, ce qui répond à l'indication de l'hagiographe : *εἰς τὸ ὄρος*<sup>1</sup>. Il est situé à 8 milles environ de Cyrrhos, distance qui serait aussi d'accord avec le texte. Mais il se dresse au sud-est de la ville, alors que le narrateur dit expressément que Dometios en quittant la basilique des saints Cosme et Damien s'est dirigé *πρὸς βορρᾶν*, dans la direction opposée au Parsa Dagh.

A notre avis, le problème topographique comporte une autre solution. Le nom de la localité n'est pas transmis avec une exactitude invariable. Les manuscrits hésitent entre *Παρθέν* et *Παρθές*. Cette seconde forme peut certainement passer pour une translittération du terme syro-persan : **ܡܕܢܐ**, *pardaïs*, « parc, jardin ». Dans le récit, au ch. 22, l'endroit est désigné comme une terreensemencée et confiée à la surveillance d'un gardien. Au ch. 13, on en parle comme d'un *ἀγρὸς ἀπορος*, ce qui paraît vouloir dire ici : un domaine réservé, où le passage était interdit. Des sources permanentes s'y épandaient<sup>2</sup>, appelant la végétation et les ombrages. Dans ce pays brûlé, aride et pelé, le moindre champ cultivé a bientôt pris l'aspect des jardins d'Armide. Rien d'étonnant donc qu'avec un peu d'emphase orientale ce coin de verdure ait été qualifié de « *pardaïs* », c'est-à-dire « parc, ou paradis ». Un visiteur de S. Syméon Stylite le Jeune venait d'une localité appelée *Παράδεισος*<sup>3</sup>. Le traducteur géorgien de la première Vie du saint a rendu le nom par *samothe*<sup>4</sup>, « paradis, parc, jardin, » etc. Il est parfaitement admissible que ce *Παράδεισος* soit identique à notre *Παρθές*. On peut même, sans excès d'audace, risquer un autre rapprochement. Dans le parler populaire, l'ethnique **ܠܡܕܢܐ**, *pardaïsaiā*, « de Pardaïsa », a pu se muer en **ܠܡܕܢܐ** « perse ». Or le S. Dometios de Parthes s'appelait aussi et d'abord : Dometios le Perse.

<sup>1</sup> Ch. 13, *Anal. Boll.*, t. c., p. 308.

<sup>2</sup> Ibid. Ces *ἀένναοι πηγαὶ* et le bassin qu'elles formaient pourraient aider à retrouver le domaine de *Παρθές*.

<sup>3</sup> *Vita a. NICEPHORO URANO*, c. 120, *Acta SS.*, Maii t. V, p. 352.

<sup>4</sup> C. KEKELIDZE, *Monumenta Hagiographica Georgica*, t. I, p. 268.



Si l'on pouvait accepter comme historique la substance des faits sur lesquels le témoignage des chroniqueurs et celui de la Passion ne se contredisent pas, S. Dometios aurait été mis à mort exactement le 6 mars 363. Ce quantième mensuel ne correspond à aucun de ceux où la mémoire du martyr est inscrite au synaxaire grec<sup>1</sup>. L'invention des reliques à Parthes n'a pas davantage laissé de traces reconnaissables dans le calendrier byzantin tel qu'il nous est parvenu.

Au dire de l'hagiographe, la découverte de l'excavation où le corps du saint était demeuré aurait eu lieu le 5 du mois de panemos. En regard de cette date, le copiste du manuscrit de Paris 548 a écrit en marge : *κατὰ Μακεδόνας ἰουλίῳ ε'*<sup>2</sup>. Il y aurait plus d'une réserve à faire sur cette glose tardive, ajoutée probablement sur la foi d'un *hemerologion*, sans tenir compte des nombreuses diversités locales qui rendent si étrangement équivoques les noms de mois du calendrier macédonien<sup>3</sup>. En supposant la réduction exactement opérée, cette date du 5 juillet oblige à compter d'après une arithmétique un peu libre les deux ans qui se seraient écoulés entre la mort du saint et l'invention de ses reliques<sup>4</sup>. Mais notre hagiographe n'était pas homme à s'embarrasser d'un tel calcul. Ammien Marcellin est le seul auteur par qui l'on sache que Julien est parti pour son expédition de Perse, le jour des nones de mars<sup>5</sup>. Qui se souvenait encore de cette date à l'époque où fut imaginée la légende de S. Dometios? Assurément pas le narrateur peu scrupuleux qui s'est avisé

<sup>1</sup> *Synaxarium Eccl. CP.*, pp. 97, 103, 294, 869 : 2 et 4 octobre, 7 décembre, 7 août. Dans le synaxaire de Sirmond, où « le saint martyr Dometios le Perse » est annoncé par deux fois, avec une notice de moyenne longueur au 4 octobre, et avec une autre notablement plus longue au 7 octobre, apparaît, au 7 mars, la mémoire τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Δομετίου (p. 518), mentionné aussi au 8 mars dans un autre exemplaire. Ce personnage n'est pas connu d'ailleurs. Voir ci-dessous, p. 101.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 316, note.

<sup>3</sup> Cf. F. K. GINZEL, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, t. III (1914), p. 29-35.

<sup>4</sup> Voir ci-dessus, p. 82.

<sup>5</sup> CUMONT, *Études syriennes*, p. 1. Rappelons que la route de Julien passait très loin au sud de Cyrrhos et encore plus loin de Parthes situé au nord de cette ville.

de faire passer l'empereur à quelque huit milles au nord de Cyrrhos. Mais à quoi bon raisonner avec un hâbleur de cette force? Les deux repères chronologiques qu'il nous livre n'avaient pour lui aucune signification : le premier, parce que, trop visiblement, il l'a marqué sans le savoir<sup>1</sup> ; le second, parce que cette date du 5 panemos, au bout d'un récit qui brave le sens commun à toutes les lignes, n'est qu'un artifice pédant pour se donner l'air d'écrire sur pièces anciennes et authentiques.

En tout état de cause, le fait est que les synaxaires grecs qui ont accueilli la mémoire de S. Dometios le Perse ne parlent de lui, ni au 6 mars qui serait l'anniversaire historique de son martyre, ni au 5 juillet<sup>2</sup> qui rappellerait l'invention de son tombeau. Jusqu'à nouvel ordre les commémorations qu'ils annoncent solennisent soit une déposition de reliques soit une dédicace de sanctuaire.

Chez les Syriens jacobites, la date du 5 juillet (5 thammuz) a été conservée par le calendrier de Qennešrē<sup>3</sup>, dont la forme première pourrait remonter un peu plus haut que le VII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Elle a passé de là dans le calendrier qu'on a attribué à Jacques d'Édesse († 708)<sup>5</sup>. Tous deux contiennent une autre commémoration, où S. Dometios est associé à S. Théodore le vendredi de la troisième semaine après Pâques<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Ne pas perdre de vue que, selon les propres affirmations de l'hagiographe, la déposition liturgique du saint et de ses deux compagnons n'a pu imprimer dans la mémoire populaire un souvenir bien durable, puisque leur lapidation leur tint lieu de funérailles. On n'aurait pas seulement pris la peine d'aller retirer leurs cadavres de dessous les pierres.

<sup>2</sup> C'est à cette date du 5 juillet que Florus a placé l'extrait suivant qu'il a pris à Grégoire de Tours, et qui, on le verra (voir ci-dessous, p. 101), se rapporte à un autre personnage : *Apud Syriam sancti Domitii martyris, qui virtutibus suis, multa incolis beneficia praestat*. On peut supposer ce qu'on voudra sauf que Florus ait écrit sur le dire d'un interprète, disparu et latitant, qui lui aurait traduit la date macédonienne indiquée dans la Passion grecque. Voir pourtant ci-dessous, p. 100-102. Dom Quentin conjecture que Florus a inscrit, par méprise, au *III non. iul.*, le Domitius qu'il croit être celui du martyrologe hiéronymien au *III non. iun.* (*Les martyrologes historiques*, p. 381).

<sup>3</sup> Éd. F. NAU, *Patrologia Orientalis*, t. X, 1, p. 33.

<sup>4</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 79-80.

<sup>5</sup> Éd. F. NAU, l. c., p. 43.

<sup>6</sup> Ibid., pp. 32, 39.



Dans le second de ces calendriers S. Dometios martyr reparaît encore une fois au 7 septembre <sup>1</sup>.

Où et comment s'est produit le fait, quel qu'il soit, qui a donné naissance au culte de S. Dometios ? La Passion du martyr de Parthes est le seul et unique document qui puisse nous renseigner à ce sujet. Avant de chercher à la faire parler, il est prudent de la confronter avec un autre récit qui se rapporte à un homonyme de ce même personnage, ou à son double, ou peut-être à son original.

Voyons donc la Vie de S. Dometios le Médecin.

## II

La Vie syriaque de Mār Dimeṭ, *BHO*. 263, a été publiée par P. Bedjan, au t. VI de ses *Acta Martyrum et Sanctorum*, p. 536-56, d'après le manuscrit du Musée Britannique Add. 14645, daté de l'an 956 <sup>2</sup>.

Une seconde copie, incomplète du commencement, se lit dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris (syriaque 235, fol. 251-60 ; xiii<sup>e</sup> siècle) <sup>3</sup> : elle n'a livré à l'éditeur que des variantes négligeables.

A ces deux témoins du texte syriaque, on peut ajouter encore une version en karšuni, signalée par Madden et Forshall dans le manuscrit Richmond 7209, fol. 135-45. Elle est encore inédite et n'offre guère de quoi tenter un éditeur, car la copie qui en reste est de basse époque et fâcheusement incorrecte <sup>4</sup>.

Dans l'état où elle se présente, l'histoire de *Mar Dimeṭ*

<sup>1</sup> Ibid., p. 45. Voir de plus ci-dessous, p. 103. Un férial jacobite d'Alep (*Vaticanus syr.* 69), de 1457, annonce au 7 août « saint mār Dimeṭ martyr et moine » (ASSEMANI, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Catalogus*, t. II, p. 415 ; cf. NAU, op. c., p. 82). Un « Domèce », sans pièce d'identité acceptable, s'est égaré au 9 tout (6 septembre) dans un livre liturgique copte-arabe (NAU, *Patrologia Orientalis*, t. X, 2, p. 187, note).

<sup>2</sup> WRIGHT, *A Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum*, p. 116.

<sup>3</sup> ZOTENBERG, *Catalogue des manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale*, p. 186.

<sup>4</sup> *Catalogus codicum orientalium qui in Museo Britannico asservantur*, Pars prima, p. 10.

ou *Doumet* ou *Dometios* — aucune de ces graphies n'a fixé les préférences des copistes — semble abrégée d'un récit aux formes plus amples. Dans le texte imprimé, le titre général est suivi d'un lemme ou d'un sous-titre annonçant que l'auteur va raconter la conversion de Dometios. Ce récit achevé, la narration se poursuit sans aucun en-tête marquant le passage à un autre sujet, comme si le rédacteur avait estimé que le texte, dans ses proportions réduites, ne comportait plus une division en chapitres. D'autres indices de rétrécissement apparaîtront au cours de cette analyse.

Le manuscrit Add. 14645 donne à Dometios la qualité de « médecin » ܡܕܝܥܝܢ. Le colophon du manuscrit de Paris porte : ܡܕܝܥܝܢ ܕܥܡܪܐ ܕܢܦܫܐ ܕܥܡܪܐ ܕܢܦܫܐ, *medicus corporum et animorum*; le lemme du texte arabe : طبيب الانفس والاجساد *medicus animarum et corporum*. Mais ce n'est certainement point par négligence ou distraction que les trois copistes s'abstiennent de donner au héros le titre glorieux entre tous de martyr.

Dometios florissait sous l'empereur Valens. Là-dessus tous nos témoins sont d'accord. La première phrase du texte arabe spécifie que l'action se passe « après la mort de Julien l'Apostat, l'empereur impie... ».

A ce nom de Valens, s'accroche une histoire dont le thème offre la plus étrange analogie avec la première partie de la geste fabuleuse de Julien <sup>1</sup> dans le célèbre manuscrit syriaque du Musée Britannique Add. 14641. Valens est un empereur païen, qui s'est illustré par de nombreuses victoires. Après avoir abattu la puissance de l'empereur romain, il marche contre la capitale du vaincu. Aux notables de la ville, venus à sa rencontre pour lui faire leur soumission, il annonce l'intention de laisser la liberté à tous les cultes, y compris celui des Juifs, mais de proscrire absolument la religion de ceux qui se nomment chrétiens. Les Romains effrayés lui représentent qu'il devrait plutôt abolir toutes les

<sup>1</sup> L'étude qui reste à consulter sur ce curieux ouvrage d'imagination est celle de NÖLDEKE, *Ueber dem syrischen Roman vom Kaiser Julian*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXVIII (1874), p. 263-92.





ressemblance entre les deux œuvres est encore plus fortement marquée dans la donnée même et dans la trame du récit. Pastiche, imitation ou plagiat, la parenté d'inspiration entre les deux romans ne laisse place à aucun doute. Il importait de le noter, parce qu'elle peut servir à fixer une date et peut-être un lieu d'origine. Comme Nöldeke l'a établi, la soi-disant histoire de Julien a été composée en syriaque à Édesse, entre les années 502 et 532<sup>1</sup>. C'est aussi vers cette époque et dans la même zone géographique qu'on aura vu éclore la non moins mensongère histoire de Valens qui se retrouve, à l'état de plante d'herbier, dans la Vie de S. Dometios le Médecin.

Valens donc, ayant résolu de laisser en paix la ville de Rome, tourne ses idées belliqueuses contre l'Orient. Il se rend à Nicomédie, puis de là à Tarse, et enfin, de Tarse à *Rasos*. Rasos ou Rasios, ~~راسوس~~ ~~راسوس~~ ne se trouve sur aucune carte. En désespoir de cause, on pourrait songer à Rhosos sur la côte sud du golfe de Cilicie. L'étrangeté de l'itinéraire ne détonne pas sur le fond d'absurdité où le narrateur s'ébat comme dans son élément. Mais à travers toute l'histoire de cette époque, Rhosos ne fut jamais qu'un coin perdu, étroit et sauvage, aussi mal approprié, que possible à recevoir les innombrables légions d'un conquérant. Nous croirions plutôt que le narrateur voulait parler d'Arabissos en Kataonie (Cappadoce), actuellement Yarpuz. Arabissos, patrie de l'empereur Maurice, était dès cette époque et resta jusqu'en 943 une des positions stratégiques qui commandaient la Syrie du Nord. Cette importante place forte est souvent mentionnée chez les chroniqueurs et les géographes arabes, qui ne s'accordent guère sur l'orthographe de son nom. J. de Goeje <sup>2</sup> a relevé chez Damiri la forme *ارسوس*, *Arsus*, qui cor-

فاما نحن فملاحه | ب احبوه | ملحد | حاسب نعم | انعم | نعم | لا

Vos quippe decet regia potestas, si pacem facietis in ditione vestra. Vobis parata sunt diadema et imperium, si misericordia vestra patebit omnibus pariter.

<sup>1</sup> Ueber dem syrischen Roman vom Kaiser Julian, l. c., p. 381-83.

<sup>2</sup> M. J. DE GOEJE, *De legende der Zevenlappers van Efeze, dans Verslagen en*



respond lettre pour lettre au nom ܡܕܡܝܬ, inscrit par un correcteur dans la marge de notre texte syriaque<sup>1</sup>. On nous permettra donc de nous en tenir à cette leçon aussi plausible que toute autre.

En cette ville d'Arabissos, vivait un homme originaire d'Amida. Il s'appelait Dometios. Son père Helladic[i]us était venu après la mort de sa femme se fixer à Arabissos avec son fils, qui s'y était fait une situation importante. Dometios va offrir ses services à Valens, en lui promettant qu'avec la connaissance qu'il a des peuples d'Orient, il lui assurera le moyen de s'en rendre maître. Dans les propos qui s'échangent entre l'empereur et Dometios, Valens fait allusion à un certain préfet Asclépiade, entièrement inconnu. A l'état original, le récit devait en dire plus long sur cet énigmatique personnage.

Au cours de la nuit qui suivit cet entretien, tous les projets de Valens et de son confident sont anéantis par une intervention céleste. Un ange apparaît à Dometios. Après lui avoir reproché ses mauvais desseins contre les chrétiens d'Orient, il lui parle en termes mystérieux des miséricordes de Dieu, qui choisit librement ses élus, et il lui annonce qu'il va être atteint d'une grave maladie, que le Ciel lui envoie pour son salut et celui d'un grand nombre. Sur quoi il lui froisse le nerf sciatique, et le laisse à ses réflexions, perclus et convulsé atrocement. Un profane serait tenté de juger que l'hagiographe qui a trouvé cette forme inusitée d'avertissement céleste ne manquait pas d'imagination ; mais en fait, il a tout bonnement démarqué la scène biblique de la lutte de Jacob avec l'ange<sup>2</sup>.

Le lendemain, Dometios, en proie à des douleurs aiguës, se traîne chez l'empereur, auprès de qui il avait ses quartiers. Il lui raconte la visite nocturne dont il garde les traces, et lui représente que, n'étant plus bon à rendre aucun service, il

*mededeelingen der Koninklijke Akademie van wetenschappen*, vierde reeks, IV, 1 (Amsterdam, 1900), p. 14-15.

<sup>1</sup> BEDJAN, t. c., p. 547.

<sup>2</sup> Gen. 32, 25 et suiv.





térieur de la caverne. Il s'y met en prières et prolonge ses supplications jusqu'au moment où il voit surgir devant lui le bienheureux Šābāi. Le saint homme le dispose au baptême. Une source jaillit du rocher ; le sol se creuse en forme de cuve baptismale. Le néophyte y descend, reçoit le baptême ainsi que le jeune homme qui le servait.

Dometios, devenu chrétien, mais que son mal tenaille toujours, passe sept jours et sept nuits à genoux, sans boire ni manger. Le septième jour, l'ange revient, le guérit après l'avoir instruit de la mission qui désormais sera la sienne. Dometios et Abāi font vœu de ne plus quitter leur caverne. Un jeune homme du pays se joint à eux, et tous trois se livrent pendant trois ans à tous les exercices de la vie ascétique.

Au bout de ces trois ans la sainteté des pieux anachorètes est manifestée par un miracle. Il y avait, aux environs, un chameau atteint de la sciatique à la jambe gauche : **ܕܒܠܐ ܕܡܠܟܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ**<sup>1</sup>. En souvenir de ses bons services, ses maîtres, ne pouvant se résoudre à l'abattre, le laissaient errer en liberté. L'animal, en clopinant sur trois pattes, arriva un jour au dessus de la caverne du saint. Le sol vint à céder sous son poids et la jambe malade du quadrupède s'enfonça tout entière dans le creux de la caverne — comme à Parthes, mais avec une forte différence dans le résultat immédiat. Aux cris de l'animal, qui gisait en bramant de douleur, le saint est ému de pitié : il étend la main et touche la patte endolorie de son premier visiteur. Le mal disparaît aussitôt ; le chameau, ragaillardi, s'enfuit vers ses propriétaires, de toute la vitesse de ses jambes consolidées. Ceux-ci, ne comprenant rien à ce reboutement inexplicable, vont aux informations. Des enfants qui se trouvaient dans le voisinage leur indiquent l'endroit d'où la bête, arrivée invalide, était repartie en parfait équilibre sur ses quatre pieds. La suite se déroule exactement comme le lecteur expérimenté se souviendra de l'avoir lu en beaucoup d'autres histoires.

<sup>1</sup> BEDJAN, p. 548.





ܙܕܬܐ ܫܝܠܡܐ : ܙܕܬܐ ܠܐܕܡܐ ܫܝܠܡܐ ܫܝܠܡܐ  
 ܕܐܠܗܐ ܕܡܪܝܢܐ ܕܡܪܝܢܐ ܕܡܪܝܢܐ ܕܡܪܝܢܐ  
 ܕܡܪܝܢܐ

*Etiam medicos perversos huius regionis invidia sua concitavit malignus adeo ut ter noctu illuc adeuntes ostium speluncae lapidibus occluderent et congestis in eam lignis ignem inicerent quo sanctum eiusque discipulos concremarent, neque id perficere potuerunt*<sup>1</sup>.

Le narrateur ajoute que les docteurs eurent alors recours à des incantations pour réaliser leurs desseins incendiaires. Ils n'y réussirent pas mieux et en furent tout ébahis. On le serait à moins. Avions-nous tort de dire que la légende de Dometios méritait tout de même un regard? Si, au moyen âge, l'ordre des médecins avait cherché un protecteur contre la concurrence déloyale, il avait là, ce semble, un patron tout désigné.

A s'en tenir aux données du récit, S. Dometios, mort plus de 33 ans après avoir quitté le service de l'empereur Valens, aurait vécu au moins jusqu'au début du v<sup>e</sup> siècle. Il fut enseveli dans sa caverne. Après lui, son compagnon S. Abāi et son autre disciple y reçurent la sépulture. La vénération dont le saint avait été entouré de son vivant n'aurait donc subi aucune interruption. Vraie ou fausse, sa légende a été en cela plus raisonnablement tournée que celle de son homonyme Dometios de Parthes. Néanmoins aucune date de fête ou de commémoration n'est indiquée ni dans le texte, ni dans l'intitulé de la Vie syriaque, par la faute de l'abréviateur ou d'un copiste, à ce qu'il semble, car le martyrologe de Sliba annonce au 24 septembre : *Sanctus Dometios qui in Kuros requiescit*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Comparer ceci avec les éloges décernés plus haut (p. 91) aux médecins de Qouros pour leur désintéressement.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 196. Un Mār Domeṭios, sans autre indication, est nommé à cette même date, dans deux livres liturgiques jacobites du xi<sup>e</sup>-xii<sup>e</sup> siècle (NAU, l. c., pp. 52, 56). Même mention dans deux autres calendriers de plus basse époque (NAU, pp. 97, 101). Le férial alépin déjà cité (ci-dessus, p. 86, note 1) ajoute : *in monte Quros* (NAU, p. 86). Exceptionnellement on trouve aussi Mār Dimeṭ au 25 septembre (*ibid.*, p. 125).

## III

En regard de ce roman hagiographique, auquel on ne refusera pas le petit mérite d'avoir créé un type bien caractérisé, l'élément de contrôle qui s'impose immédiatement à la mémoire est le témoignage de Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, ch. 99. Il vient de parler (ch. 98) de S. Phocas, vénéré en Syrie, et poursuit en ces termes :

*Domitius equidem alius martyr in hac habetur regione, qui cum multa beneficia incolis praestet, sciaticis tamen veloci virtute medetur. Nam fertur ab hoc sanctus fuisse, dum in corpore esset positus, dolore detentus.* Suit le Miracle d'un Juif atteint de la sciatique et qui en fut délivré après une nuit à la basilique du saint, au grand scandale des chrétiens qui avaient dû attendre plus longtemps leur guérison <sup>1</sup>.

Sauf la méprise, aisément explicable, de lui avoir prêté la qualité de martyr, l'auteur de ce miracle est identifié sans l'ombre d'équivoque par sa fonction spéciale. Le thaumaturge qui se montrait surtout secourable aux malades atteints de la sciatique, comme à des compagnons de misère, était S. Dometios le Médecin. Sa célébrité était donc déjà parvenue en Gaule, avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Les Syriens qui en ont parlé à Grégoire de Tours étaient assurément fort capables de l'avoir confondu avec l'autre Dometios, celui de Cyrrhos, dont le culte était déjà implanté en Syrie, comme on le sait par le témoignage de Malalas. Mais que penser de cette confusion, s'ils l'ont commise ? C'est la question qui se posait au début de cette étude et dont les termes sont maintenant susceptibles d'être précisés et rectifiés.

Pour les bonnes gens qui prenaient au sérieux les dires de nos deux hagiographes, S. Dometios le martyr et S. Dometios le Médecin étaient, on ne peut plus certainement, deux personnages distincts, séparés et individualisés par toutes les circonstances de leur vie et de leur mort.

Leur culte rayonnait de deux centres séparés autrement encore que par la distance. Tout le monde sait où était située l'ancienne ville de Cyrrhos, dans le voisinage de laquelle

<sup>1</sup> *In gloria martyrum*, ed. KRUSCH, M.G., Scr. rer. merov., t. I, p. 554,



il faut chercher le sanctuaire de Parthes, qui se glorifiait d'abriter le tombeau de S. Dometios le Perse. On a plus rarement entendu parler des lieux auxquels se rattache le souvenir de S. Dometios le Médecin. Ils sont à la fois moins célèbres et mieux connus.

Le mont Qouros ou Qoros, qui porte encore aujourd'hui le même nom, est, au sens propre du mot, une montagne, dont le massif s'élève à 45 km. au N.-E. de Mardin, dans le Kurdistan <sup>1</sup>. E. Sachau a traversé toute cette région, au mois de mars 1880. S'il s'était souvenu de la Vie de Mār Dometios, encore inédite à cette époque, il n'aurait pas manqué de le dire. Ses observations sont donc entièrement indépendantes du document qu'elles confirment, et ce n'est pas pour entrer complaisamment dans ses vues que ses guides et les archéologues du pays lui ont signalé sur le mont Qouros des grottes d'anachorètes et les ruines de trois monastères : Mār Abāi, Mār Dimeṭ et Mār Šābāi <sup>2</sup>.

Inutile de se demander qui est Mār Dimeṭ. Mār Šābāi est de toute évidence le voyant, qui joue un si grand rôle dans la Vie de notre thaumaturge. On ne sait trop s'il a aussi été célèbre pour son propre compte, ou s'il emprunte tout son éclat à celui de son catéchumène. Au x<sup>e</sup> siècle, Bar Bahloul dans son lexique le mentionne uniquement comme le maître de Mār Dimeṭ <sup>3</sup>.

Quant au Mār Abāi du mont Qouros, qui pourrait-il être sinon le compagnon secourable qui servit de muletier à Dometios dans son voyage d'Arabissos au futur théâtre de ses exploits et qui partagea ensuite la vie, les travaux et la sépulture de son maître. Toutefois Sachau a trouvé à Kyllith, au pied du mont Qouros, un manuscrit en ṭōrāni et en arabe, racontant les exploits d'un S. Abāi, de son père Adurphiruzgerd, de sa mère Aṣṭina, de 5.000 martyrs ses compagnons, et de son maître S. Abāi. Il conviendrait, pour plus de sûreté,

<sup>1</sup> Voir la carte d'Asie Mineure au quatre-cent-millième, de R. KIEPERT, feuille VI. C.

<sup>2</sup> *Reise in Syrien und Mesopotamien* (Leipzig, 1883), p. 419-20.

<sup>3</sup> *Lexicon syriacum auctore HASSANO BAR BAHLE*, ed. Rub. DUVAL, t. II, p. 1934, n. 5. Un autre Mār Šābāi, métropolitain de Merv, est honoré par les nestoriens (cf. NAU, *Patrologia Orientalis*, t. X, 1, p. 45, note).

de jeter au préalable un coup de sonde dans ce récit <sup>1</sup>. Mais quoi qu'il nous apprenne, on peut dès à présent considérer le sanctuaire de S. Dometios le Médecin comme localisé avec toute la précision souhaitable.

Ajoutons qu'à examiner le relief de la montagne, tel qu'il est indiqué sur la carte de R. Kiepert, on croit discerner les deux pitons ou les deux sommets entre lesquels devait être située la caverne de Mār Dometios <sup>2</sup>. Il n'est pas jusqu'à l'aspect du pays environnant qui ne soit en parfait accord avec la donnée générale du récit. Sachau parle de la vallée de Kyllith, comme d'une contrée fertile, riante et salubre à merveille <sup>3</sup>. Un tel séjour convenait excellemment à une station thérapeutique, où la gent médicale florissait parmi les jardins et les vignobles.

De tous ces indices concordants, il ressort que le thaumaturge dont le tombeau attirait les pèlerins à Qouros ne peut être identifié à son homonyme le martyr vénéré à Parthes en Cyrrestique. Mais en dépit de cette constatation évidente, une autre évidence subsiste, tout aussi malaisément contestable : la Passion grecque de S. Dometios le Perse et la Vie syriaque de Mār Dometios le Médecin sont, littérairement parlant, deux pièces jumelles. Elles se ressemblent comme deux sœurs, pareilles de mine et d'humeur, quoique destinées à beaucoup se quereller. Le lecteur qui prendra la peine de pousser plus à fond la comparaison esquissée ci-dessus en décidera par lui-même. A côté de caractéristiques équivalentes, analogues ou identiques, délibérément mises en relief, tous les principaux éléments dont se compose la contexture de l'un des deux récits se retrouvent dans l'autre déformés ou invertis.

Nos deux hagiographes auraient-ils exploité, chacun pour soi, une source commune ? C'est une hypothèse qui vient à l'esprit par la force de l'habitude. Mais dans le cas tel qu'il

<sup>1</sup> Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin, Sachau 287, copié à Vank, district de Gerger, en 1621. E. SACHAU, *Verzeichnis der syrischen Handschriften*, p. 814. Voir le martyrologe de Sliba au 1<sup>er</sup> oct. et au 20 sept., *Anal. Boll.*, t. c., p. 163 et p. 195, note 8.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 91.

<sup>3</sup> *Reise in Syrien*, p. 421.



se présente, elle est absolument gratuite et d'ailleurs exclue par la nature des ressemblances qu'il s'agirait d'expliquer. Une des deux pièces est une contrefaçon : laquelle ? La question ainsi formulée ne couvre pas dans leur ensemble les données du problème.

Tout d'abord, comme nous l'avons déjà noté <sup>1</sup>, il est très probable, pour ne pas dire plus, que le biographe de Mār Dometios a voulu capter au profit d'un sanctuaire concurrent, quelque chose du prestige qui entourait la basilique des SS. Cosme et Damien. Un saint guérisseur qu'on invoquait sur le mont Qouros, dans un pays de thérapeutes soignant les malades sans leur rien demander, on a peine à se défendre de flairer sous cette coïncidence un ressouvenir artificieux de la basilique des SS. Anargyres, à *Qouros* de Syrie. L'équivoque était favorisée par un autre caprice de la toponymie. Au près du mont Qouros de Mésopotamie était située la ville, encore existante, de Qyllith, dans la vallée dont il vient d'être parlé, de même qu'aux environs de Qouros-Cyrrhos se trouve la ville de Qilliz, l'ancienne Ciliza, qui n'a pas cessé de porter le même nom. Qyllith n'est pas nommée dans la Vie de Mār Dometios, telle que nous la lisons aujourd'hui. Mais tous les visiteurs du mont Qouros y sont passés, et plus d'un aura pu se croire aux lieux mêmes dont parlait le livre des Miracles des SS. Cosme et Damien.

Si, comme nous le soupçonnons, l'hagiographe mésopotamien — appelons-le sans tourner autour du mot, l'inventeur de S. Dometios le Médecin — avait une arrière-pensée frauduleuse en évoquant incidemment les thérapeutes anargyres de Qouros, sa supercherie aura connu une fortune bizarre : elle a suscité un deuxième contrefacteur, qui a démarqué au profit de la Cyrrhestique une légende qui visait à la supplanter. Que celui-ci ait délibérément voulu exercer un droit de reprise contre le pèlerinage concurrent, installé au mont Qouros, mieux vaut déclarer tout net que nous n'en savons rien. Mais que la Passion de S. Dometios le Perse, martyr à Parthes, soit imitée par transposition de la Vie de S. Dometios le Médecin, on ne peut guère le contester qu'en vertu d'une présomption malaisée à soutenir dans le cas présent.

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 91.

S'il s'agissait de décider laquelle de ces deux rhapsodies mérite plus de confiance, il faudrait les classer toutes deux sur le même rang : l'une et l'autre bravent la vérité avec une égale désinvolture. Mais la préférence à décerner porte uniquement sur l'appropriation de la légende au terroir où elle a pris racine. De ce point de vue tout relatif, les apparences sont nettement en faveur de la Vie syriaque.

A Parthes, la tradition locale elle-même est en aveu. Le culte de S. Dometios le Perse a commencé tout à coup par une invention de reliques : marque d'origine inquiétante au premier chef et deux fois suspecte, quand les reliques en question sont celles d'un saint étranger, dont l'histoire ne tient que par des attaches manifestement artificielles aux lieux où on la raconte. Cette invention, antidatée avec une impudence renversante, est postérieure de très longtemps à sa date prétendue. Que l'on veuille bien y songer : Théodoret, évêque de Cyrros, épris comme l'on sait des souvenirs religieux de son diocèse, n'aurait pas connu ce thaumaturge, moine et martyr, dont se glorifiait une localité toute proche de sa ville épiscopale<sup>1</sup>. Plusieurs éléments de la Passion grecque, qui ont un âge reconnaissable, indiquent, sans l'ombre d'un doute, une époque postérieure à Théodoret. A cette date, qu'il faut renoncer à enserrer dans des limites plus étroites, la légende de S. Dometios le Médecin était déjà en pleine floraison. Car on pense bien que la renommée de l'ermite guérisseur de la sciatique ne s'est pas, toute fraîche éclos, transportée d'un seul vol du mont Qouros jusque chez Grégoire de Tours.

Cette légende du sanctuaire de Qouros, nous ne la donnons assurément pas pour un chef-d'œuvre du roman hagiographique. Mais avec toute sa gaucherie et ses puérilités, elle se relève pourtant par une certaine mesure d'invention originale. La grosse thaumaturgie qui en est le fond y est entrelacée à un récit tout d'une venue qui, on a pu le voir, a un rapport suffisamment étroit avec le milieu et la réalité ambiante. Elle contient plus d'un trait comme n'en fournit pas communément la pauvre imagination des imitateurs et des

<sup>1</sup> Observation déjà faite par M. CUMONT, *Études syriennes*, p. 23-24, note 3.



plagiaires. Ainsi, par exemple, les expéditions nocturnes des docteurs de Qouros contre la caverne de leur concurrent sont une de ces trouvailles qui auraient été jugées de bonne prise par les littérateurs qui ont immortalisé la tentation de S. Antoine.

#### IV

Il est tout à fait dans l'ordre naturel des choses, que la légende de Dometios, parvenue en Cyrrestique, y ait suscité des contrefaçons. On y parlait d'un saint guérisseur, habitant sur le mont Qouros. Les pèlerins qui s'étaient rendus au sanctuaire avaient passé par Qyllith et ne pouvaient manquer de le dire dans leurs récits de voyage. Qouros, Qyllith, un guérisseur anargyre, tout cela rappelait étrangement le pays de Cyrros. En faut-il plus pour chatouiller l'instinct d'imitation qui fut de tout temps le péché mignon des hagiographes en Orient et ailleurs?

Celui qui se chargea de l'opération connaissait ses auteurs et les lois du genre. Pour favoriser l'équivoque, il fallait laisser au second Dometios sa nationalité perse. En faisant de lui un martyr mort sous Julien, on le haussait d'un rang et on lui assurait la priorité chronologique sur la victime manquée des médecins de Qouros<sup>1</sup>. Pour tout le reste, l'*Historia religiosa* de Théodoret et la littérature monastique en général offraient de quoi étoffer le centon.

Au terme de cette recherche, où, de quelque côté qu'on y regarde, les faits observés sont invariablement de nature à décourager toute confiance, on voudrait savoir s'il n'existe pas au moins un indice rassurant qui permette d'écarter ou de suspendre une conclusion trop radicale. En voici un qui mérite d'être pris en considération.

Nous avons vu que, d'après les Passions grecques de S. Dometios le Perse, les restes du martyr auraient été découverts et transférés à l'église de Parthes, le 5 panemos, soit le 5 juillet. Cette date, dont les livres liturgiques byzantins n'ont tenu aucun compte, a été admise au moins dans deux calendriers syriaques jacobites, dont l'un pourrait être

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 93-94.

antérieur au VII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Or c'est au 5 juillet que Florus place la commémoration de S. Dometios le Médecin, avec un éloge emprunté à Grégoire de Tours<sup>2</sup>. Cette échéance martyrologique, quelle qu'en soit la source immédiate, se trouve ainsi d'accord avec le quantième mensuel, où, seuls contre tous les synaxaires grecs, deux calendriers d'Osrhoène ont inscrit l'anniversaire de S. Dometios le martyr.

Second fait corrélatif au premier. Dans le même synaxaire grec où la notice de S. Dometios le martyr se lit à deux dates différentes, apparaît au 7 mars un autre Dometios, avec une qualification qui conviendrait parfaitement à l'ermite et thaumaturge du mont Qouros. A notre connaissance, aucun texte, ni grec, ni syriaque, ni latin ne mentionne cette date à propos ni de l'un ni de l'autre de nos deux saints Dometios. Mais l'auteur de la Passion de Dometios le Perse a, sans le savoir, inclus dans son récit une donnée chronologique implicite, qui dégagée en termes précis, correspond exactement au 6 mars<sup>3</sup>, veille du jour où le synaxaire de Sirmond enregistre la mémoire *τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Δομετίου*.

Nous n'affirmons rien ; nous ne plaçons pas, et volontiers nous renverrions à un expert d'office le soin d'apprécier la vraisemblance d'un indice aussi ténu. Mais le fait est là : la double coïncidence qui vient d'être signalée donne à réfléchir. Le critique qui refuserait de l'attribuer à un simple hasard prendrait une position d'où il serait assez dur à déloger par raison démonstrative. Il doit manquer à la tradition un chaînon intermédiaire, qui permettrait d'éclaircir les deux quiproquo entrecroisés qu'on peut constater, l'un avec une entière certitude chez Florus, l'autre avec une forte apparence de probabilité dans le synaxaire de Sirmond et son groupe. Est-il interdit de supposer que le premier biographe de S. Dometios le Perse aurait accroché sa fiction au souvenir d'un martyr obscur, réellement mis à mort en Syrie par Julien à son départ pour l'expédition de Perse ? Il y a dans le martyrologe hiéronymien, au 3 juin, un Domitius dont on ne connaît que le nom...<sup>4</sup> Celui-là ou quelque autre

<sup>1</sup> Ci-dessus, p. 85, note 4.

<sup>2</sup> Ibid., p. 85, note 2.

<sup>3</sup> Voir pp. 81, 84.

<sup>4</sup> *Comment, martyr. hieron.*, p. 301.



peut avoir fourni le prétexte idoine aux entreprises de l'hagiographe. L'histoire vraie de ce héros hypothétique n'a évidemment rien de commun avec le tissu d'aventures impossibles que l'auteur de la Passion a substituées aux exploits déjà problématiques de Dometios le Médecin. Mais la date précise, impliquée dans la seule mention de son martyre, donnerait un sens à une trace de culte malaisée à justifier autrement.

Tel est le système de défense, auquel un bon avocat saurait prêter un tour plausible. Si on nous demande comment il s'est fait qu'un vrai martyr, mis à mort par Julien, non loin d'Antioche, si tôt après l'exécution fameuse des SS. Maximin et Juventin<sup>1</sup>, ait échappé à l'attention de tous les témoins contemporains ; pourquoi ni S. Jean Chrysostome, ni Théodoret ne l'ont connu, et par quelle surprise il émerge d'une ombre noire, au plus tôt à l'époque de Sévère d'Antioche<sup>2</sup>, vers le même temps où apparaît le *Roman de Julien*, il nous faudra bien répondre que nous l'ignorons et que la solution de l'énigme reste à trouver. A notre avis, on pourra la chercher longtemps. Mais en attendant, il convenait de respecter l'adage : *audiatur et pars altera*.

Craignant d'allonger outre mesure cette étude peu captivante, nous avons éludé la question de savoir si la Passion de S. Dometios le Perse a été rédigée originairement en grec. Plusieurs non-sens qu'il faut mettre en syriaque pour leur rendre un tour intelligible porteraient à supposer que le texte a été traduit du syriaque. Nous avons relevé en note, sans autrement y insister, quelques-unes de ces expressions bicornues, où le syriaque perce sous le grec. Mais pour le moment il serait prématuré d'aborder cette recherche dans son ensemble.

Il existe à la bibliothèque du Musée Britannique un fragment estranghelo d'une Passion d'un médecin et martyr

ܡܪܝܬܝܡ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ ܕܡܕܝܢܬܐ

*Dometii martyris qui erat ex regione vicina urbis Cyrrhi*<sup>3</sup>.

Cette Passion se rapporte certainement à S. Dometios le

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 77-82.

<sup>2</sup> Hom. 51 ; voir p. 103, note 1.

<sup>3</sup> Add. 17201, fol. 23-25. WRIGHT, *Catalogue*, p. 1149.

Perse. On remarquera la qualité de « médecin » qui est donnée au personnage. Les quatre feuillets qui en subsistent sont du VII<sup>e</sup> ou du VIII<sup>e</sup> siècle. Ils n'ont jusqu'à présent tenté aucun éditeur, sans doute parce que le fragment qu'ils contiennent ne va même pas jusqu'au bout du verbiage creux qui tient lieu de prologue. Il faudrait pourtant en avoir comparé le texte avec celui de la Passion grecque, pour décider auquel des deux appartient la priorité <sup>1</sup>.

Dans la présente question, ce point de détail est sans grande importance. Si la Passion grecque n'a pas été traduite du syriaque, elle a pour auteur un indigène de Cyrrestique déjà enclin à transporter en grec des idiotismes syriaques. Par là encore, elle porte la marque de l'époque où, par l'effet de la scission monophysite, le grec avait commencé de perdre du terrain dans les campagnes et les petites villes de la Syrie du Nord.

Rien ne permet de prononcer en connaissance de cause auquel des deux SS. Dometios appartenaient les sanctuaires mentionnés dans les documents. Ceux qui ont été fondés ou restaurés dans le Ṭūr 'Abdin par l'évêque Jean de Mardin, au XII<sup>e</sup> siècle, ont nécessairement été élevés à la gloire du saint local, Dometios le Médecin <sup>2</sup>. A Constantinople, on ne peut avoir vénéré que saint Dometios de Parthes <sup>3</sup>. A Édesse, comme on l'a vu, l'église de Mār Daniel prit, dès le VI<sup>e</sup> siècle, le vocable de Mār Dimeṭ <sup>4</sup>. Ce sanctuaire est assez probablement identique à « l'oratoire, » ܡܪܝܬܐ ܕܡܕܝܢܐ

<sup>1</sup> La Passion arabe de S. Dometios martyr, qui occupe les fol. 129-131 du manuscrit 258 de la Bibliothèque Nationale de Paris (*Catalogue de ZOTENBERG*, p. 70), ne peut être qu'un court abrégé. Il faut en dire autant de celle qui est insérée dans le manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, Syriaque 202 ; cf. ASSEMANI, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codicum manuscriptorum catalogus*, t. III, p. 475-76. Il est significatif qu'Assemani, discutant longuement les absurdités dont fourmille ce récit, n'ait rien trouvé à dire de l'homélie 51 de Sévère d'Antioche, contenue dans le manuscrit *Vatican. Syr.* 141 (*ibid.*, p. 234-35). Ce discours doit avoir quelque lien avec l'expédition de Sévère à Cyrros, à laquelle se rapportent les homélies 59, 60 et 64 (*ibid.*, p. 236-37).

<sup>2</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 196, note 1.

<sup>3</sup> Sa commémoration se célébrait ἐν τῷ ἀγιοτάτῳ αὐτοῦ μαρτυρίῳ, τῷ ὄντι πέραν ἐν Ἰουστινιανᾶς. *Synax. Eccl. CP.*, p. 871 ; cf. p. 104.

<sup>4</sup> *Chronicon Edessenum*, num. 34, HALLIER, t. c., p. 102 ; voir ci-dessus, p. 72.



« du saint martyr Dometios », qui existait au temps de l'évêque Jacques, et dont la dédicace était commémorée le 20 septembre<sup>1</sup>. Ailleurs l'identité du patron reste douteuse.

On voudrait savoir, pour finir, d'où vient ce nom de Dometios. S'il avait été pris directement au latin, il s'écrirait Domitios. La forme *Dometios* doit avoir passé par une version orientale. Or, nous savons qu'au v<sup>e</sup> siècle, elle a été popularisée chez les monophysites par la légende copte des SS. Maxime et Domèce, *Maximos* et *Dometios*<sup>2</sup>. Ces prétendus fils de Théodose ont joui d'une large célébrité qu'ils devaient surtout à l'importance du couvent de Baramus en Nitrie, dont ils étaient les éponymes<sup>3</sup>. Serait-ce par la vogue du Dometios copte qu'un hagiographe d'un autre pays aurait été induit à lui créer un homonyme qui emprunterait quelque reflet de son illustration? Ce calcul a été maintes fois essayé avec succès, par exemple, sur S. Théodore, S. Serge, S. Léonce, S. Oreste et même S. Laurent<sup>4</sup>. L'habile homme qui a tiré de son imagination S. Dometios le Médecin peut à son tour avoir compté qu'un nom déjà célèbre aiderait à la fortune de son héros.

P. P.

<sup>1</sup> NAU, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 46.

<sup>2</sup> BHO. 742. Deux Vies syriaques ont été publiées par feu l'abbé NAU, dans *Patrologia Orientalis*, t. V, pp. 752-62, 762-66.

<sup>3</sup> Evelyn WHITE, *The Monasteries of the Wâdi 'n Natrân*, Part II. *The History of the Monasteries of Nitria and of Scetis*, edited by W. HAUSER (New York, 1932), p. 98-104.

<sup>4</sup> Voir la Passion arménienne des SS. Laurent et Agrippa en Mésopotamie, BHO. 561-562; cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 191, notes 2 et 3; p. 196.

## LA DATE DE LA MORT DE S. GERLAND D'AGRIGENTE

Un des saints les plus vénérés en Sicile est S. Gerland, patron d'Agrigente et son premier évêque après la conquête normande. Des calculs fort obscurs ont conduit Rocco Pirri à fixer la mort de S. Gerland au 25 février 1104<sup>1</sup>. A quelques exceptions près<sup>2</sup>, cette date a été généralement acceptée par les historiens.

Deux sources nous renseignent sur la mort de Gerland. L'une est le *Libellus de successione pontificum Agrigenti*, dont Garufi place la rédaction entre 1250 et 1260<sup>3</sup> : *Sanctus Gerlandus ab urbe reddiens, transiens per Balneariam<sup>4</sup>, Drogoni priori eiusdem predixit ipsum sessurum post se in sede sua, rogans ut oraret pro eo ; quod rei postea probavit eventus... Complens duodecim annis beati Gerlandi anima carne soluta quievit in Domino vicesimo quinto die mensis*

<sup>1</sup> *Sicilia Sacra*<sup>3</sup> (Palermo, 1733), p. 697. Pirri place par erreur en 1093 le début de l'épiscopat de Gerland. Un pontificat de douze ans et six mois reporterait la date de sa mort à l'an 1106. Or, nous possédons une charte de l'évêque Guarinus d'Agrigente, de l'an 1108, *praesulatus mei anno IV* ; cf. PIRRI, l. c., et C. A. GARUFI, *L'Archivio Capitolare di Girgenti*, dans *Archivio Storico Siciliano*, t. XXVIII (1903), p. 125. Guarinus était donc déjà évêque en 1105. Mais il fallait trouver place, de gré ou de force, pour le pontificat de Drogon (sans compter celui d'Albert, dont Pirri fait par erreur le successeur de Guarinus) entre la date de la mort de Gerland et celle de l'accession de Guarinus. De là sans doute le choix arbitraire de 1104 pour la mort de Gerland.

<sup>2</sup> Henschenius, *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 592, préfère le 25 février 1101, en supposant que Gerland devint évêque d'Agrigente en 1088 et gouverna le diocèse douze ans et six mois. GARUFI, op. c., p. 137, reproduit l'erreur typographique de P. B. GAMS, *Series Episcoporum* (Ratisbonne, 1877), p. 943 (« 25 I 1104 »), et en ajoute une nouvelle, p. 148, note 1 : « Gerlando mori il 25 gennaio 1102 ».

<sup>3</sup> Op. c., p. 137.

<sup>4</sup> Le prieuré de Sainte-Marie-et-des-Douze-Apôtres, à Bagnara, en Calabre.



*februarii*<sup>1</sup>. Le *Libellus* ne donne le titre de *sanctus* et de *beatus* à aucun autre évêque et n'indique le *dies natalis* que pour Gerland. On peut en conclure que, dès 1260, Gerland était vénéré comme un saint, et qu'un office se célébrait en son honneur le 25 février<sup>2</sup>. Selon toute vraisemblance, une Vie avait déjà été composée pour fournir les leçons de cet office ou pour être lue en public à cette fête.

Pirri se réfère aussi à un bréviaire gallican contenant un office de S. Gerland qui pourrait bien remonter plus haut que le *Libellus*: *Cum XII annis magna religione praefuisset et senex iam esset, Roma rediens, per Balneariam Calabriae oppidum transivit, ibi Drogonem eius loci praepositum inveniens... illum post se in episcopali cathedra sessurum prophético spiritu nuntiavit. Agrigentum reversus post sex menses Deo animam reddidit die XXV februarii; cuius corpus... in choro interdum deponentes, quarta die maximo cum honore et reverentia in sarcophago inter duas tribunas illius ecclesiae collocarunt*<sup>3</sup>. Cette brève biographie de Gerland renferme des détails montrant qu'elle est indépendante du *Libellus*: tels la conversion de beaucoup de Juifs à Agrigente, la mention des six mois qui s'écoulèrent entre le passage du saint à Bagnara et sa mort, les circonstances de sa sépulture<sup>4</sup>. Le *Libellus*, au contraire, semble résumer ici un

<sup>1</sup> GARUFI, op. c., p. 148. Par suite peut-être d'une erreur de copie, l'éditeur a joint les cinq derniers mots de la phrase au début de la suivante: *Vicesimo quinto die mensis februarii post ipsum Drogo episcopalem cathedram suscepit.*

<sup>2</sup> En juin 1261, ind. 4, regni 3, l'évêque Raynaldus fit don de l'église Sainte-Marie de Refesio, à Matthieu, chanoine de Palerme, et à ses compagnons, pour en faire un monastère bénédictin, à charge d'une rente annuelle payable *in festo S. Gerlandi domini et patroni nostri*;... *et abbas vel prior dicte ecclesie in Translacione B. Gerlandi gloriosi confessoris et patroni nostri teneatur... Agrigentinam ecclesiam visitare.* L'original de cette charte inédite est conservé dans les archives de la cathédrale d'Agrigente. Les *Privilegia Agrigentinae Ecclesiae*, t. I, fol. 30v, et t. III, fol. 103, aux mêmes archives, ainsi que le manuscrit Qq H 6, n° 34, de la bibliothèque communale de Palerme, contiennent des copies.

<sup>3</sup> PIRRI, p. 696-97.

<sup>4</sup> Il est à remarquer que le *Libellus* aussi bien que le bréviaire passe sous silence la translation de S. Gerland. PIRRI, p. 698, s'appuyant sur un document perdu, rapporte que le corps de Gerland fut enterré d'abord *in inferiori parte templi*. Il ajoute, p. 697: *Ab eo loco ubi sacrum corpus Gerlandi situm*

récit plus ancien et plus complet de la mort de l'évêque, sans doute celui qui se lisait dans son office.

Si Gerland est mort le 25 février 1104, six mois après son retour à Agrigente, il doit s'être trouvé à Bagnara à la fin de l'été 1103. Drogon était-il alors prieur de Bagnara ? Un document nous permet de répondre à cette question : le 6 août 1103, le comte Tancrède de Syracuse fit don à Geoffroy de Poitou, prieur de Bagnara, de l'église Sainte-Lucie de Noto, dont la dédicace n'avait pas encore été célébrée. Dès lors, ou bien cette charte est un faux, ou bien la date de la mort de S. Gerland a été mal calculée par Pirri.

Il faut toutefois reconnaître que le diplôme de Tancrède est déconcertant sur plus d'un point. L'indiction est erronée : 13 au lieu de 11. De plus, l'acte a eu pour témoins l'évêque Roger de Syracuse et Guillaume le Diacre. Or tous les exemplaires, y compris celui des archives de Saint-Jean-de-Latran, qui paraît être l'original <sup>1</sup>, contiennent dans le corps même du texte un paragraphe mentionnant la consécration de l'église Sainte-Lucie par Guillaume, évêque de Syracuse. C'est le même personnage qui, connu auparavant sous le nom de Guillaume le Diacre, succéda à l'évêque Roger avant le mois de mars 1112<sup>2</sup>. A cette occasion, Tancrède et son

*erat, anno 1159, die 20 martii, Indict. 7, Gentilis episcopus successor certior factus a quodam piissimo sacerdote, qui ab eodem D. Gerlando fuerat tertium monitus de corporis translatione, in templum maximum solemni ritu transtulit, atque in arca lignea inter duas tribunas SS. Sacramenti et D. Mariae in sublimi loco... condidit.* Le fait que le texte de l'ancien bréviaire place les reliques *inter duas tribunas* montre donc que la composition de la légende est postérieure à 1159. La plus ancienne mention de la translation qui ait été retrouvée remonte à février 1170 ; cf. GARUFI, *I documenti inediti dell' epoca normanna in Sicilia* (Palermo, 1899), p. 123.

<sup>1</sup> Archives du Latran, Q.7.C.8. Cette charte a le pli et les trous destinés au cordon du sceau, mais aussi l'indiction fautive 13. De cet exemplaire dérive une copie dans le codex Vaticanus 3084, fol. 14. Dans la troisième édition de PIRRI, p. 1242, Vito Maria Amico l'a publiée, avec l'indiction correcte 11, d'après une copie faite par Antonino Mongitore, aux archives de Saint-Pierre de Palerme. On trouve encore des copies dans le manuscrit Qq H 5, fol. 39, de la bibliothèque communale de Palerme (la source est donnée : *Tabularium Universitatis Nothi*) et dans le manuscrit Qq F 69, fol. 133 (sans indication de source). Sur Sainte-Lucie de Noto, voir mon ouvrage *Latin Monasticism in Norman Sicily* (Cambridge, Mass., 1938), p. 185-86.

<sup>2</sup> M. G., Legum Sect. IV, *Constitutiones et Acta Publica*, éd. L. WEILAND



épouse Muriel augmentèrent quelque peu la dotation de l'église. L'anachronisme est évident. Il ne peut être question de fraude préméditée. Notre texte, à ce qu'il semble, résulte de ce que deux chartes authentiques ont été maladroitement combinées à la chancellerie seigneuriale de Syracuse. Ceci expliquerait également l'erreur d'indiction. Nous pouvons donc conclure à l'authenticité du document et admettre que Geoffroy, et non Drogon, était prieur de Bagnara dans l'été de 1103. Gerland mourut donc avant cette époque.

Erich Caspar, l'érudit qui examina le plus à fond l'histoire des évêchés normands de Sicile, aboutit à la conclusion suivante : bien que les limites du diocèse d'Agrigente n'aient pas été fixées avant 1092-1093, le comte Roger I<sup>er</sup> avait cependant érigé des sièges épiscopaux simultanément à Agrigente, à Mazzara et à Syracuse, entre 1086 et 1088. Si nous pouvons accorder créance au texte du bréviaire, selon lequel Gerland resta en charge douze ans et six mois, le saint mourut donc entre 1099 et 1101.

Un document subsiste qui nous permet de dater exactement le voyage de Gerland à la cour pontificale. Le 10 octobre 1098, il reçut une bulle d'Urbain II, qui se trouvait alors à Bari. Il fut probablement consacré par le pape à la même époque. A moins qu'il n'ait passé à la cour pontificale deux années entières, ce qui n'est guère probable, nous sommes amené à supposer que, sur le chemin du retour, il passa par Bagnara au mois d'août ou de septembre 1099, et qu'il mourut à Agrigente le 25 février 1100.

*Stanford University.*

Lynn T. WHITE, JR.

(Hanovre, 1893), t. I, p. 572. Amico, dans PIRRI, op. c., p. 1242, suivi par GAMS, op. c., p. 954, affirme que Guillaume devint évêque vers l'an 1105, mais n'en donne pas de preuve.

<sup>1</sup> *Die Gründungsurkunden der Sicilischen Bistümer*, dans *Roger II* (Innsbruck, 1904), p. 610.

<sup>2</sup> JAFFÉ<sup>2</sup>, 5710 ; cf. P. KEHR, *Papsturkunden in Sizilien*, dans *Nachrichten von der Kön. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen*, 1899, p. 301.

## LE PREMIER TOME

### DU

## LÉGENDIER DE SAINT-HUBERT

C'est par l'inventaire de la bibliothèque publique de Namur que, dès l'origine de cette revue<sup>1</sup>, nos devanciers inaugurèrent la série, aujourd'hui nombreuse, des Catalogues de manuscrits hagiographiques. Le fonds de la Ville<sup>2</sup>, conservé au Musée archéologique, provient en partie de Saint-Hubert ; il ne compte qu'un nombre assez restreint de *Vitae et Passiones SS.* portant la marque de la grande abbaye ardennaise. Celle-ci ne paraît pas avoir jamais été particulièrement riche en recueils de cette sorte. De plus, le monastère fut visité, au cours des âges, par divers sinistres, sans parler des temps troublés de la Révolution française, qui dispersa ses biens<sup>3</sup>.

Nous connaissons l'état de la bibliothèque vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle. La liste des manuscrits fut alors dressée avec soin par Dom Étienne Le Chesteur, religieux de l'abbaye, et transmise à Georges Colvenerius de Douai ; celui-ci, à son tour, l'adressa à Sanderus pour être insérée dans le tome II de la *Bibliotheca Belgica manuscripta*<sup>4</sup>, qui parut à Lille

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. I (1882), p. 485-530.

<sup>2</sup> Il a fait récemment l'objet d'une description soignée dans le *Catalogue des manuscrits conservés à Namur* de M. Paul FAIDER (Gembloux, 1934). Sur l'histoire de la bibliothèque publique de Namur, on peut consulter l'article de MM. D.-D. BROUWERS et F. COURTOY, dans la *Revue des bibliothèques et archives de Belgique*, année 1908, p. 435-56.

<sup>3</sup> C'est ainsi qu'on déplore la perte du précieux martyrologe-obituaire de l'abbaye ; cf. G. KURTH, *Les premiers siècles de l'abbaye de Saint-Hubert*, dans *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, V<sup>e</sup> sér., t. VIII (1898), p. 7-111, où on lira surtout le ch. IX, sur l'historiographie à Saint-Hubert.

<sup>4</sup> P. 176-80.



en 1643. Cinq titres, dans le relevé de Le Chesteur, appartiennent à des recueils proprement hagiographiques. Ce sont des *Passiones apostolorum*, un *Vitae Patrum*, et trois in-folios désignés comme suit : *Legendae SS.*, *Passiones item diversorum SS.*, *Vitae iterum et Passiones SS.*<sup>1</sup>. De ces manuscrits trois se laissent aisément identifier parmi ceux du fonds de Namur : le *Vitae Patrum*, aujourd'hui manuscrit n° 12, de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, dont nous n'aurons pas à nous occuper ici<sup>2</sup> ; et deux volumes, formés vers la même époque, les numéros 15 et 53, qui renferment respectivement les mois d'octobre-novembre-décembre et de mai-juin-juillet d'un légendier d'assez grandes proportions. Le contenu de ces deux recueils — 71 textes pour le premier, 85 pour le second — a été analysé dans le tome I<sup>er</sup> des *Analecta*<sup>3</sup>. De nombreux extraits ont été reproduits en appendice dans le tome II. En 1887, le P. De Smedt mit à profit le manuscrit n° 15 pour éditer la Vie et les Miracles de S. Hubert<sup>4</sup>. Quelques années auparavant, l'abbé Barbier y avait pris copie de plusieurs Vies de saints belges qui furent publiées dans le tome V des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*. Ce sont les Vies de S. Éloque (*BHL.* 2515), de S. Monon (*BHL.* 6006), de S. Bavon (*BHL.* 1049), de S. Bertuin (*BHL.* 1307) et de S. Trudon (*BHL.* 8325). Enfin, l'usage que firent de ces deux recueils les éditeurs des *Monumenta Germaniae historica* a été indiqué en détail par M. W. Levison dans le « *Conspectus codicum hagiographicorum* » qui termine le t. VII des *Scriptores rerum merovingicarum*<sup>5</sup>.

Si l'on remonte à l'époque où nos manuscrits se trouvaient encore à leur lieu d'origine, on constate que Jean Colgan, le premier, se servit à plusieurs reprises du légendier de

<sup>1</sup> Sans parler d'un volume « in folio maiori », intitulé par Le Chesteur *Lectioes Nocturnorum*. Ce titre nous semble convenir au manuscrit actuel n° 2 de Namur, un grand lectionnaire hagiographique datant du XIV<sup>e</sup> siècle. Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 485-92. Peut-être faudrait-il corriger, dans ce sens, FAIDER, op. c., p. 15, note 5.

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. c., pp. 493-94.

<sup>3</sup> Pp. 494-503 et 505-520 ; FAIDER, p. 64-71 et 128-35.

<sup>4</sup> Cf. *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 764-65.

<sup>5</sup> P. 629-30. Cf. L. BETHMANN, dans *Archiv*, t. VIII, p. 475-76.

Saint-Hubert pour l'édition de ses Vies de saints d'Irlande, parues à Louvain en 1645 et 1647 ; il déclare être redevable de diverses copies <sup>1</sup> aux bons soins de l'abbé Nicolas de Fanson († 1652). Le légendier était connu aussi des anciens bollandistes ; ils le mentionnent dans les *Acta* en l'appelant tantôt « Andainensis », tantôt « Sancti Huberti », ou encore « Hubertinus ». Comme leurs citations se rapportent le plus souvent au tome qui contenait les premiers mois de l'année, notre désir était vif de retrouver dans les papiers de nos prédécesseurs un dépouillement complet du légendier.

Déjà, en effet, au xvii<sup>e</sup> siècle, les initiateurs des *Acta Sanctorum* avaient créé, à leur usage, une ébauche lointaine de nos catalogues hagiographiques, source constante d'information, tant pour l'histoire de la diffusion du renom posthume des saints que pour l'étude de la propagation et de la filiation des textes. Ils dressèrent et firent dresser par leurs correspondants l'inventaire de quelques importants légendiers qu'ils rencontraient au cours de leurs voyages ou qu'on leur avait signalés <sup>2</sup>. C'est dans un de leurs plus anciens dossiers, actuellement le n<sup>o</sup> 98 du Musée bollandien que, de fait, se rencontre, aux fol. 238-245, une description méthodique des trois volumes de Saint-Hubert, signalés par le catalogue de Le Chesteur.

L'analyse du tome I<sup>er</sup>, les *Legendae SS.* de janvier à avril, est tout entière de la main de Gamans, dont on sait le dévouement à l'œuvre des *Acta* <sup>3</sup> ; celle des deux suivants est d'une main différente, mais exécutée d'après un plan presque identique, avec indication des *incipit* et *desinit* de chaque pièce. Tout fait supposer que le P. Jean Gamans, qui vécut de longues années dans nos régions entre 1630 et 1640, en qualité d'aumônier militaire, et qui passait l'hiver auprès des hagiographes d'Anvers, décrivit le tome I<sup>er</sup> lors d'un

<sup>1</sup> Pour le détail, voir ci-dessous.

<sup>2</sup> Par exemple, des recueils de Saint-Omer, Clairmarais, Marchiennes, Cambrai, Saint-Trond, Utrecht etc., qu'on trouve fréquemment cités dans les *Acta*.

<sup>3</sup> Voir la notice consacrée à J. Gamans dans L. KOCH, *Jesuiten-Lexikon* (Paderborn, 1934), p. 636, et B. DUHR, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge*, t. III (Regensburg, 1921), p. 557-60.



séjour à Saint-Hubert et donna, pour compléter le travail, des instructions précises soit au bibliothécaire, soit à quelque autre religieux de l'abbaye. Le dépouillement du légendier — moins les Vies d'août et de septembre, dont il n'est nulle part fait mention<sup>1</sup> — fut à l'usage de Bollandus, dont on retrouve la main dans de nombreuses notes marginales<sup>2</sup>.

De ce qui vient d'être exposé, il résulte que seule l'analyse de ce tome I<sup>er</sup>, aujourd'hui perdu, présente ici un réel intérêt. Nous la reproduisons en substance, ci-dessous, en ajoutant pour la clarté un numéro d'ordre à chaque texte et la date de fête des saints<sup>3</sup>. Afin d'éviter de charger ces pages d'un fardeau inutile, on a remplacé par les numéros de la *BHL* les *incipit* et les *desinit* transcrits par Gamans, chaque fois que ceux-ci permettent une identification certaine des pièces.

**Ex tomo ms. pergameno ecclesiae et bibliothecae Sanhubertinae, qui inscribitur in dorso Legenda Sanctorum.**

#### IANUARIUS

1. S. Odilonis = *BHL*. 6282. (Ian. 1)

Sex folia. — Le prologue manque.

2. S. Martinae v. (Ian. 1)

*In anno quarto imperii sui Alexander proponens praeceptum novum et pessimum in toto orbe ut sacrificarent Galilaei, aut si non sacrificarent, morti traderentur, cet.*

Post 8 folia : *Completum est autem martyrium S. Martinae mense ianuario, die primo. Habentes autem amorem ac fidem*

<sup>1</sup> On notera que le pitoyable état intérieur et extérieur où les volumes 15 et 53 de Namur nous sont parvenus, montre assez qu'ils ont frôlé les plus graves dangers. Contenaient-ils jadis plus de textes qu'aujourd'hui, ou bien les deux mois manquants formaient-ils un recueil à part qui aurait disparu dès avant le xvii<sup>e</sup> siècle ?

<sup>2</sup> Par exemple : « Habemus aliam, nec eodem initio nec fine », ou « Habeo plures Vitas, sed nulla convenit ; describantur paullo plura ». Les manuscrits de Saint-Hubert ne furent jamais envoyés en communication aux hagiographes d'Anvers.

<sup>3</sup> Entre parenthèses, sauf lorsqu'elle est indiquée par la rubrique.

*in eius sancta annua passione, fratres, mereamur cet. —*  
Cf. *BHL.* 5588 a.

3. S. Concordii m. = *BHL.* 1906. (Ian. 1)

1 fol.

4. S. Genovefae. (Ian. 3)

*S. igitur Genovefa in Nimetodorensi parrochia nata, quae fere 7 mill. a Parisius urbe est constituta cet.*

Post 5 folia : Quo eodem immatura morte praevento, patrans sublimissima coniuge Rhotilde regina, porticibus, atriis aditibusque decorata celsum protulit fastigium cet. — Cf. *BHL.* 3336.

5. S. Symeonis in columna = *BHL.* 7957. (Ian. 5)

4 fol.

6. S. Iuliani m. et soc. (Ian. 9)

*Tempore illo sub Maximiano et Diocletiano imperatoribus persecutio magna oritur in Antiochia adversus christianos, agente Marciano cet.*

Post 5 folia : Subsecutus autem ipsos Inlianus dixit : Quod iusserunt tibi principes imple. Nam cet. — Cf. *BHL.* 4529, c. 11 seqq. En marge : « Est compendium ».

7. S. Petri m. = *BHL.* 6702. Ian. 3

1 ½ pag.

8. S. Theogenis m. = *BHL.* 8107. Ian. 3

1 fol.

9. S. Luciani Antiocheni = *BHL.* 5005. Ian. 7

1 fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 291, 56° ; *Catal. Lat. Paris.*, II, 585, 11°.

10. Luciani Bellovacensis m. = *BHL.* 5009. Ian. 8

4 fol.

11. S. Hilarii Pictav. ep. = *BHL.* 3885. (Ian. 13)

2 fol. ½ pag.

12. Epistola quam S. Hilarius ab exilio misit filiae suae Aprae = *BHL.* 3887 a.

Post 1 fol. : *Probroas mentis castitas carnis vincat libidines, sanctumque puri corporis delubrum servet Spiritus. Haec spes precantis animae cet.* — Ce desinit n'appartient pas à l'épître apocryphe de S. Hilaire à Abra ; c'est la 7<sup>e</sup> et le début de la 8<sup>e</sup> strophe de l'hymne *Lucis largitor splendide* (éd. FEDER, p. 246, l. 29), qui suit ici l'épître. Même disposition dans le ms. Bruxelles 9290, *Catal. Lat. Brux.*, II, 301, 13° et 14°.



13. Felicis presb. m. <sup>1</sup> = *BHL*. 2882.  
2½ pag. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 301, 15°.
14. Item Vita eiusdem <sup>2</sup> = *BHL*. 2873. (Ian. 14)  
3 fol.
15. S. Pontiani m. = *BHL*. 6891. (Ian. 14)  
1 fol.
16. Mauri ab. = *BHL*. 5773. (Ian. 20)  
9 fol.
17. S. Fursei <sup>3</sup> = *BHL*. 3209. (Ian. 16)  
4 fol.
18. Miracula eiusdem = *BHL*. 3213, c. 4 sqq.  
2 fol. — Cf. éd. KRUSCH, p. 441.
19. Sulpitii ep. = *BHL*. 7930. (Ian. 17)  
6 fol. — Le prologue manque.
20. SS. Speusippi, Eleusippi et Meleusippi ff. et mm. =  
*BHL*. 7829. (Ian. 17)  
3 fol.
21. Thyrsi et Gallinici mm. <sup>4</sup> = *BHL*. 8280. (Ian. 28)  
5½ fol.
22. Marii et Marthae cum filiis = *BHL*. 5543. Ian. 19  
1½ fol.
23. Sebastiani et soc. = *BHL*. 7543. Ian. 20  
10 fol.
24. Agnetis v. m. = *BHL*. 156. (Ian. 21)  
2 fol.
25. Fructuosi ep. et soc. = *BHL*. 3205. (Ian. 21)  
1 fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 301, 19°.

<sup>1</sup> Sur ce Félix, en réalité le compagnon d'Adauctus, honoré le 30 août, et sur les diverses confusions créées à son sujet, voir *Les saints du cimetière de Commo-dille*, dans *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 19-29.

<sup>2</sup> Il s'agit ici de S. Félix de Nole, honoré le 14 janvier.

<sup>3</sup> Le texte appartient à la recension C (éd. KRUSCH, p. 430). On lit dans COLGAN, *Act. SS. Hiberniae*, t. I, p. 92 : « Habeo duodecim vel plures S. Fursaei Vitas mss., ... ex diversis bibliothecis ut Fossensi, Trudonensi, S. Huberti... ».

<sup>4</sup> La rubrique porte *15 kl. feb.* ; lisez : *5 kal. feb.* Cette faute a fait placer le texte entre ceux du 17 et du 19 janvier, au 18 au lieu du 28.

26. Patrocli m. = *BHL*. 6520. (Ian. 21)  
1 fol.
27. Asclae m. = *BHL*. 722. (Ian. 23)  
1 fol.
28. Vincentii m. = *BHL*. 8628. (Ian. 22)  
3 fol.
29. Eiusdem translatio, auctore Haimoenio = *BHL*.  
8644-8645. (Ian. 22)  
2 fol. et 3 ½ fol.
30. Anastasii monachi m. = *BHL*. 408. (Ian. 22)  
5 fol.
31. Timothei ap. Passio = *BHL*. 8294. (Ian. 24)  
1 fol.
32. S. Babilae ep. m. (Ian. 24)  
*In civitate Antiochiae, quae est in provincia Syriae, Nume-  
rianus imperator, filius Cari imperatoris, frater Carini, cum  
immolasset immundis idolis cet.*  
Post 2 fol. : *Abiit autem beatissimus Dei sacerdos Babyl-  
lus cum tribus pueris apud Antiochiam civitatem, die 9 kl.  
feb. — Cf. BHL. 889 ; Catal. Lat. Brux., II, 302, 20°.*
33. Polycarpi ep. m. (Ian. 26)  
*Sub Marco Aurelio Vero et Antonino filiis Antonini impe-  
ratoris qui Pius vocatus est, et fratre eorum Lucio, Polycarpus  
Smyrneorum episcopus cet.*  
Post 3 pag. : *Quosve etiam pro martyrio pertulerit crucia-  
tus utque sit clavis affixus et ardenti rogo suppositus et in his  
beatum vitae fecerit finem, cet. — Cf. BHL. 6873.*
34. S. Saviniani m. = *BHL*. 7441. (Ian. 29)  
1 fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux., II, 292, 63°.*
35. Aldegundis v. = *BHL*. 245. (Ian. 30)  
5 fol.

## FEBRUARIUS

36. S. Ignatii ep. m. = *BHL*. 4256. (Feb. 1)  
3 fol.
37. Brigidae v. = *BHL*. 1457. (Feb. 1)  
4 fol. — Le prologue manque. Voici le desinit : *Veniam  
igitur peto a fratribus haec legentibus, imo emendantibus,  
qui causa obedientiae coactus, nulla praerogativa scientiae*



*suffultus... Orate ergo pro me nec imputetis culpabili [sic],  
sed audaciae meae cet.* <sup>1</sup>

38. Blasii ep. = *BHL*. 1375. (Feb. 3)  
3 fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 303, 22°.
39. Waldetrudis = *BHL*. 8777. (Feb. 3) <sup>2</sup>  
3 fol.
40. Hadalini conf. = *BHL*. 3733. (Feb. 3).  
3 fol.
41. Phileae ep. m. (Feb. 4)  
1 pag. — Cf. *Ado*, 4 feb.
42. Agathae v. m. = *BHL*. 133. (Feb. 5)  
2 fol.
43. Vedasti ep. = *BHL*. 8506, 8510. (Feb. 6)  
4 fol. — Le prologue manque.
44. Amandi ep. = *BHL*. 332. (Feb. 6)  
3 fol.
45. Passio S. Victoris m. Mosomiensis ad Mosam <sup>3</sup>. (Feb. 9)

<sup>1</sup> Colgan (*Trias Thaumaturga*, p. 524) déclare avoir revu le texte publié par Canisius sur des manuscrits de Saint-Hubert et de Saint-Amand, mais il n'indique pas les variantes pour la phrase finale, qui intéresse particulièrement la question d'auteur. Sur les manuscrits de la *Vita Brigidae* de Cogitosus, il faut consulter M. ESPOSITO, *On the Earliest Latin Life of St. Brigid of Kildare*, dans *Proceedings of the Royal Irish Academy*, C, XXX (1912), p. 307-326, avec des compléments dans *Hermathena*, t. XLV (1930), p. 251-57. Le texte de Saint-Hubert, dont M. Esposito déplore la perte (*On the Earliest Latin Life*, p. 308), ne portait pas le nom de Cogitosus. Le *desinit* que donne Gamans se rapproche de celui que présente le manuscrit II. 2568, x<sup>e</sup> siècle, originaire de Stavelot, conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles : *Orate pro me, precor, ne imputetis me culpabilem sed ut audatiae meae...* (fol. 59).

<sup>2</sup> La fête de S<sup>te</sup> Waudru se célèbre le 9 avril ; le 3 février commémore sa translation.

<sup>3</sup> Sur ce S. Victor, martyr honoré à l'abbaye de Mouzon, au diocèse de Reims, sur la rive droite de la Meuse, voir *Act. SS.*, Feb. t. II, p. 339-42. Nos prédécesseurs connaissaient un « compendium Vitae » de ce saint obscur, d'après un manuscrit de Saint-Martin d'Utrecht ; mais ils ont préféré publier un arrangement moderne de Nicolas Habert, qui composa une chronique du monastère de Mouzon (Charleville, 1628). Le cartulaire de Saint-Hubert contient, à diverses reprises, le nom de Mouzon, cité à l'occasion du prieuré de Château-Porcien, par exemple en 1168 (ed. KURTH, p. 127-28).

*Quotiescumque beatissimi m. cet.*

Post 3 fol. : *Quod videntes qui aderant cum nimia exultatione clara voce Deum caeli laudabant cet.*

46. Valentini Interamnensis ep. m. = *BHL*. 8460. (Feb. 14)  
1 ½ fol.

47. Eucherii Aurelianensis ep. = *BHL*. 2660. (Feb. 20)  
1 ½ fol. — Le prologue manque.

48. Teclae v. m. = *BHL*. 8025. (Feb. 22)<sup>1</sup>  
1 fol. et 1 pag.

49. Sereni monachi m. = *BHL*. 7595. (Feb. 23)  
1 ½ pag.

50. Inventio capitis S. Ioannis Baptistae = *BHL*. 4290.  
(Feb. 24)

Le prologue manque. — Post 2 fol. : *Cumque vellem intrare ubi requieveram, dicunt mihi : Rursus ingrederis ? Cetera desunt.* — Cf. *Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 726 C.

#### MARTIUS

51. Albin ep. conf. = *BHL*. 234. (Mart. 1)  
1 ½ fol.

52. Kadroe ab.<sup>2</sup> = *BHL*. 1494. (Mart. 6)  
6 fol.

<sup>1</sup> Pour la date, voir *Comm. martyr. hieron.*, p. 110.

<sup>2</sup> Notre légendier est le seul témoin connu de cette Vie de S. Caddroé, qui fut publiée par Colgan dans ses *Act. SS. Hiberniae*, t. I, p. 494-501, et par nos prédécesseurs, au tome I de mars, p. 474-81. Les premières lignes du texte ayant prêté à controverse, regardons-y de plus près. Colgan intitule la Vie : « Vita B. Cadroe ab. Valciodorensis, authore anonymo », et déclare en note : « Hanc Vitam, uti et S. Fursaei et S. Brigidae aliasque plures, suis locis memorandas, ex sui monasterii membranis, propria manu scriptas et sigillo signatas, transmisit vir venerabilis R. admodum Dominus, Dominus Nicolaus Fasonius, S. Huberti Abbas dignissimus... Author huius Vitae videtur esse monachus Walciodorensis, non tamen Hibernus... » Les premiers mots, qu'il imprime d'après la copie de Fanson : *Patri Immonio Ousmanno*, lui font observer, en note : « Videtur abbas Walciodorensis ». Pour Colgan, donc, le double nom qu'on vient de lire désignait le destinataire du prologue ; l'auteur serait anonyme. L'étrange forme *Ousmanno* paraît bien être née d'une mauvaise lecture. Nos prédécesseurs, eux aussi, avaient reçu de Saint-Hubert une copie du texte : « Habemus nos beneficio D. Romualdi Hancart, Prioris monasterii Andainensis S. Huberti in Arduenna, ex ipsius loci mss, membranis, illius sancti Vitam, proximis viginti



53. Perpetuae et Felicitatis mm. = *BHL*. 6634. (Mart. 7)  
1 fol.
54. Philemonis, Apollonis, Arriani, Theotici mm. = *BHL*.  
6803. (Mart. 8)  
3 fol.
55. XL martyrum. (Mart. 10)  
*B. Gorgonius m., Candidus, Cyrion, Domitianus, Eunoicus, Sennius, Eraclius cet., hi omnes simul 40 passi sunt temporibus Licinii imperatoris.*  
Post 2 fol. : *Vitam enim temporalem relinquentes supplicant mm. pro salute omnium in Christo cet.* — Cf. *BHL*. 7537.
56. Patricii ep. conf.<sup>1</sup> = *BHL*. 6504. (Mart. 17)  
5 fol.
57. Pigmenii presb. et m. = *BHL*. 1322. Mart. 24  
1 ½ fol.
58. Ioannis Penariensis = *BHL*. 4420. (Mart. 19)  
1 pag.
59. Gertrudis v. = *BHL*. 3493. (Mart. 17)  
8 fol.
60. Guulfranni Senon. ep. = *BHL*. 8738. (Mart. 20)  
3 ½ fol.
61. Achatii Antiocheni m. = *BHL*. 25. (Mart. 31)  
1 fol.

## &lt;APRILIS&gt;

62. Ambrosii ep. Mediol. = *BHL*. 377. (April. 4)  
7 fol.

ab annis ab *Reimanno* sive *Ousmano* monacho [ils connaissaient l'édition de Colgan] scriptam *venerabili in Christo patri Immoni* ». Ils distinguent avec raison dans cette adresse le nom de l'auteur et celui du dédicataire. On peut regretter que la transcription de l'incipit par Gamans ne fasse pas ici la pleine lumière. Nous lisons : *Immonreimanno*, mais le *r* se trouve tracé en surcharge sur une lettre (un *i*?) qui prolongeait d'abord *Immon*... L'hésitation de Gamans révèle qu'à cet endroit du manuscrit original un grattage ou quelque défaut rendait la lecture peu claire. Faut-il identifier le dédicataire avec Immon, abbé de Waulsort, ou plutôt avec Immon, abbé de Gorze? La question n'a pas été tranchée. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 153-54.

<sup>1</sup> Ici encore, Colgan (*Trias Thaumaturga*, p. 11) a mis à profit le légendier : « Ex membranis monasterii S. Huberti in Arduenna ».

63. Irenaei Smyrnensium [sic] ep. <sup>1</sup> = BHL. 4466.  
(Mart. 25)

1 ½ pag.

64. Frontonii ab. = BHL. 3189, prol., 3182. (April. 14)

Prologus : *Quoniam desiderastis saepius audire quae sancta sunt cet. Vita : Beatus igitur Frontonius civis urbis Petragoricae ex loco qui dicitur Linocassio cet.*

Post 3 fol. : *Benedictus Deus qui opuscula mei peccatoris adimplet cet. Brevia ergo de tanto viro ad vestrum argumentum suscipite cet.* — Gamans fait justement observer, dans une note entre les lignes : « Hic prologus est Frontonii abbat-  
tis ex Vitis PP., at Vita est Frontonii Petragoricensis episcopi <sup>2</sup>. »

65. Ursmari ep. conf. = BHL. 8417. (April. 18)

1 fol.

66. Eleutherii ep. m. = BHL. 2451. (April. 18)

2 fol.

67. Domni noni Leonis papae, edita ab Humberto Silvae Candidae episcopo = BHL. 4818. (April. 19)

14 fol. — Suivent des *Miracula* (2 fol.) tirés de BHL. 4821 ; le dernier correspond à *Act. SS.*, April. t. II, p. 671 A <sup>3</sup>.

68. Passio Simeonis ep. Seleucia et Ctesiphontis = BHL. 7955. (April. 21)

2 ½ fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 303, 28°.

69. Inventio ss. mm. Dionysii, Rustici et Eleutherii.

3 ½ fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 303, 29°.

<sup>1</sup> Il s'agit de S. Irénée, évêque de Sirmium.

<sup>2</sup> Le texte présente la même confusion que celui du manuscrit de Saint-Laurent de Liège (cod. Brux. 9290, représentant la recension 5 de la Vie de S. Front de Périgueux, d'après notre édition dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 342). Notez la variante commune *civis* pour *terminibus*, dans la première phrase de la *Vita*.

<sup>3</sup> Il est à remarquer qu'une copie ancienne de la Vie et des Miracles de S. Léon IX, acquise par Rosweyde (et conservée dans les *Collectanea bollandiana*, cod. Brux. 7773, fol. 332 et suiv.), porte en tête, dans la marge de droite, cette observation, de la main de Gamans : « Eadem haec est in ms. S. Huberti cum additamento, initio : *Domni noni Leonis papae* (sc. *Vita*) *edita ab Humberto Silvae Candidae episcopo.* » Au sujet des Miracles, Henschenius (t.c., p. 642 c) écrit : « *Miracula plura erant in ms. Hubertino, nobis olim a D. Romualdo Hancart, dicti monasterii Priore, transmissa, quae inde edimus et sub finem ex praefato ms. nonnulla supplemus.* »



70. Revelatio Stephano papae de ipsis. Epistola Ludovici imperatoris ad Hilduinum abbatem. Rescriptum Hilduini. Epistola eiusdem.

Pas d'indication de fol. — Cf. *Catal. Lat. Brux.*, II, 304, 30<sup>o</sup>-33<sup>o</sup>.

71. Hippipodii m. = *BHL*. 2574. (April. 22)  
1 fol.

72. Georgii m. = *BHL*. 3376. (April. 23)  
2 fol.

73. Irenaei Lugdunensis ep. (*corrigez*: Felicis, Fortunati et Achillei) <sup>1</sup> = *BHL*. 2896.  
2 fol.

74. Adalberti Pragensis ep. = *BHL*. 37. (April. 23)  
6 ½ fol.

75. Alexandri m. = *BHL*. 2575. (April. 24)  
1 ½ fol.

76. S. Marci ev. = *BHL*. 5276. (April. 25)  
1 fol.

77. S. Ermini conf. = *BHL*. 2614 b. (April. 25)  
2 fol.

78. Vitalis m. = *BHL*. 8699. (April. 28)  
1 pag.

79. Torpetis m. = *BHL*. 8307. (April. 29)  
2 fol.

80. Mariani et Iacobi mm. = *BHL*. 131. April. 30  
2 ½ fol.

Jointe à la description des deux volumes conservés à Namur, cette analyse du tome I<sup>er</sup>, malheureusement disparu, permettra de se faire désormais une idée plus exacte des caractères particuliers du légendier de Saint-Hubert, comme aussi de ses relations de parenté avec d'autres collections de la même époque. C'est, en effet, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> que l'on voit se former un

<sup>1</sup> La confusion s'explique sans doute par le fait que S. Irénée est le sujet grammatical de la première phrase du texte.

peu partout des légendiers semblables ; ainsi, dans la région rhénane, au pays de Liège, à Trèves, dans le Nord de la France, en Flandre<sup>1</sup>.

Bien que disposé par mois, notre légendier n'est pas du type de ceux qui offrent au lecteur un texte par jour, suivant le cycle complet des fêtes liturgiques. A certaines dates correspondent plusieurs textes ; par contre, de nombreux jours ne sont point représentés. En outre, on l'a vu, aucun ordre rigoureux n'a présidé à la distribution des pièces à l'intérieur de chaque mois<sup>2</sup>.

Si l'on considère le choix et le groupement des Vies, on remarquera qu'aux saints qui jouissent d'un culte universel, se mêlent, ici comme dans les deux autres manuscrits, plusieurs saints régionaux ou locaux. On avait pu relever, à leurs dates, S. Béréglise, le fondateur d'Andage, S. Hubert, qui devint le patron de l'abbaye, et d'autres saints belges dont nous avons eu l'occasion, plus haut, de citer les noms. Viennent encore s'y ajouter : S. Caddroé, honoré à Waulsort, S. Ursmer et S. Ermin de Lobbes, S. Hadelin de Celles, S. Victor de Mouzon, S. Fursy, S. Léon IX, S<sup>te</sup> Gertrude, S<sup>te</sup> Aldegonde, S<sup>te</sup> Waudru.

Au point de vue de la tradition manuscrite de nombreux textes, on peut, certes, regretter la perte du tome I<sup>er</sup>, mais ce n'est pas, à égal degré, le cas pour tous. Par la qualité, plusieurs Vies et Passions occupent un rang assez modeste ; en outre, l'omission fréquente des prologues, d'autres lacunes révélées par l'analyse des manuscrits de Namur, certains remaniements de détail justifieraient une appréciation plutôt sévère<sup>3</sup>. A plus d'un endroit, enfin, la compétence des auteurs de la collection a été prise en défaut ; diverses confusions que nous avons relevées, le prouvent à suffisance.

Un dernier mot, concernant la place que le légendier de Saint-Hubert occupe dans la famille de ses congénères. Cer-

<sup>1</sup> Voir l'introduction de M. W. LEVISON au *Conspectus codicum hagiographicorum* qui termine le tome VII des *Scriptores rerum merovingicarum*.

<sup>2</sup> Cf. A. PONCELET, dans l'étude qui précède son analyse du *Légendier de Pierre Calo* (*Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 5 suiv.).

<sup>3</sup> Le Chesteur, dans son catalogue, qualifiait ces Vies de « nimis praecisae, meo iudicio ».



tes, on ne peut songer à déterminer avec précision toutes les sources d'où il dérive<sup>1</sup> ; du moins est-il aisé de lui reconnaître quelques traits communs avec des recueils de l'époque qui ont survécu. Il convient de mentionner, en premier lieu, le légendier de Saint-Laurent de Liège, du xii<sup>e</sup> siècle, conservé à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, manuscrits 9289 et 9290. Que l'on se reporte, par exemple, aux pp. 290-93 (13<sup>v</sup>-54<sup>v</sup>) et 300-305 (11<sup>v</sup>-39<sup>v</sup>) de la description qui en a été donnée dans le tome II du Catalogue des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, on constatera que le groupement des saints et le choix des pièces y est parallèle, pour une large part, avec l'analyse imprimée ci-dessus. Certaines leçons communes que nous avons notées en passant, ne laissent subsister aucun doute sur la parenté des textes.

On relève des rapports semblables, directs ou indirects, avec des recueils de Saint-Matthias de Trèves (aujourd'hui manuscrits Trèves, Ville n° 1152<sup>2</sup> et Séminaire n° 5<sup>3</sup>) ; avec le grand légendier de Saint-Maximin, dont les volumes, aujourd'hui dispersés, ont tous été décrits<sup>4</sup> ; avec les légendiers rhénans d'Arnstein (Londres, Harley, 2800-2802) et de Bruxelles (Bibliothèque Royale, 207-208, 98-100 et 206)<sup>5</sup>. Des affinités existent aussi avec le manuscrit 840 de Douai, originaire de Marchiennes<sup>6</sup>, et les manuscrits de Rouen 1381 (U. 67) et 1384 (U. 26)<sup>7</sup>, ce dernier provenant de Jumièges.

Ce sont là de simples indications ; on pourra, quelque jour, les étendre et les préciser, à l'occasion de recherches nouvelles sur les légendiers de nos régions.

M. C.

<sup>1</sup> On n'a pas essayé non plus de se créer une hypothèse sur la date où la collection fut constituée. Le dernier quart du xii<sup>e</sup> siècle est appelé par G. Kurth la « période la plus obscure des annales » du monastère (*Chartes de l'abbaye de Saint-Hubert*, t. I<sup>er</sup>, p. LIX-LX).

<sup>2</sup> *Anal. Boll.*, t. LII, p. 209, 28° et suiv.

<sup>3</sup> *Anal. Boll.*, t. XLIX, p. 242.

<sup>4</sup> Voir notamment dans *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 584 et suiv., la description du manuscrit 9741 de la bibliothèque Nationale.

<sup>5</sup> On pourra s'en rendre compte en parcourant les tableaux dressés par F. HODDICK dans son ouvrage *Das Münstermaifelder Legendar* (Bonn, 1928), p. 36 et suiv.

<sup>6</sup> *Anal. Boll.*, t. XX, p. 394 et suiv.

<sup>7</sup> *Anal. Boll.*, t. XXIII, pp. 200 et suiv., 170 et suiv.

# BULLETIN

## DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

*The Lives of the Saints*, originally compiled by the Rev. Alban BUTLER, now edited, revised and copiously supplemented by Herbert THURSTON, S.J. London, Burns, Oates and Washbourne, 1926-1938, in-8°, 12 vol. de 350 à 450 pp. Les tomes III-VI en collaboration avec Norah LEESON, les tomes VII-XII en collaboration avec Donald ATTWATER.

Donald ATTWATER. *A Dictionary of Saints*. A Complete General Index to the twelve volumes of Alban Butler's *Lives of the Saints*. London, Burns, Oates and Washbourne, 1938, in-8°, vii-320 pp.

*In nova fert animus mutatas dicere formas  
Corpora.*

C'est ce que pourra se dire le futur auteur d'une bibliographie raisonnée de la *Vie des Saints*, ce corpus populaire d'hagiographie à l'usage du public catholique, ouvrage sans cesse redemandé, sans cesse renouvelé, dont les métamorphoses ne se comptent plus. En partant de la Légende Dorée, le plus grand succès de librairie du moyen âge et des débuts de l'imprimerie, on arriverait à dresser une longue liste d'hagiographes qui, en divers pays, se sont donné la mission d'adapter la Vie des saints aux besoins toujours changeants du milieu et de l'époque. Parmi les plus récents et les plus connus qui procèdent surtout de Ribadeneyra, on peut citer Rosweyde, Giry, Morin, Baillet, Butler, Godescard, jusqu'à la déplorable compilation de Mgr Guérin, à qui nous devons les *Petits Bollandistes*.

C'est à Alban Butler, dont les *Lives of Saints*, parus à Londres de 1756 à 1759, ont été depuis lors plusieurs fois réimprimés et traduits, que revient la palme, et il n'est pas étonnant que l'on ait songé à donner une nouvelle édition d'un ouvrage si justement estimé. Mais, comme dans tous les cas analogues, on s'est rendu compte qu'une collection qui remonte à plus d'un siècle et demi et n'avait jamais été l'objet d'une révision sérieuse aurait besoin d'être rajeunie, et que pour



être agréée de nos contemporains elle aurait à subir certaines modifications dans le fond et dans la forme. Depuis Butler un grand nombre de saints ont été inscrits au martyrologe, les béatifications soit formelles soit par confirmation de culte se sont multipliées. Si Butler avait vécu, il n'aurait pas hésité à tenir compte largement de cette situation nouvelle, d'autant que parmi les saints de date récente se trouvent quelques-uns des noms les plus glorieux de l'Église d'Angleterre : le cardinal Fisher, Thomas More, Edmond Campion et nombre de martyrs illustres. L'introduction de ces noms et de bien d'autres entraînerait nécessairement certaines coupes dans un texte d'ailleurs trop diffus, outre que la prose de Butler, qui n'était pas précisément un styliste, ne saurait telle quelle plaire à la génération d'aujourd'hui.

Mais notre époque a d'autres exigences. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'étude de l'histoire a fait d'énormes progrès ; une connaissance plus exacte de la littérature hagiographique et des procédés du genre a modifié dans bien des cas les jugements sur la valeur des documents mis en œuvre. On ne conçoit pas qu'une Vie des Saints publiée au XX<sup>e</sup> siècle fasse abstraction de ces résultats. D'autre part, en leur donnant une trop grande place, on risquait de sacrifier la caractéristique spéciale du recueil, dont l'auteur avait toujours en vue l'édification des fidèles.

Tels étaient les problèmes à résoudre par le P. Thurston, lorsqu'il accepta de diriger la nouvelle édition des *Lives of Saints*. L'entreprise ne pouvait tomber en meilleures mains. Le P. Thurston est aujourd'hui incontestablement le savant le mieux au courant de la littérature hagiographique, de toutes les questions qui s'y rattachent et des méthodes les plus sûres de la critique. Par ses nombreux travaux sur la matière il est constamment en contact avec le public intelligent, qui porte intérêt à cette branche du savoir, et nul n'était mieux préparé que lui à trouver la solution du problème délicat d'une refonte de la vieille collection qui pourrait plaire aux lecteurs pieux sans encourir le dédain d'une classe de lecteurs généralement difficiles.

Tout d'abord il ne s'est pas cru obligé de témoigner d'un respect exagéré pour un texte qui n'est pas un document de première main. Des coupures, des corrections ont été admises ; il a même paru nécessaire de récrire certaines notices. Les notices nouvelles, exigées par les développements du calendrier, ont été présentées sous une forme analogue aux anciennes. Dans la lourde tâche de la rédaction

définitive du texte, le P. Thurston a fait appel à la collaboration de M<sup>lle</sup> Norah Leeson pour les mois de mars à juin, de M. Donald Attwater pour les mois de juillet à décembre et la table analytique. Il s'est réservé les recherches critiques et la mise au point proprement dite.

C'était la partie délicate du travail : elle a été faite de main de maître. D'autres auraient été tentés de supprimer simplement des articles dont un examen un peu rigoureux à la lumière de l'histoire ne laisse pour ainsi dire pas subsister un mot. Mais souvent il s'agit de saints dont la légende a, durant des siècles, charmé nos aïeux et continue à nous être répétée dans des récits intéressants et dans les œuvres d'art qui s'en inspirent. Conçoit-on que l'on se contente de citer, à leur date, les noms de S. Christophe, de S<sup>te</sup> Catherine, de S<sup>te</sup> Barbe, sans rappeler le rôle de la poésie dans la propagation de leur culte ? On peut d'ailleurs, sans porter une main brutale sur des traditions que leur antiquité du moins rend en quelque manière vénérables, apprendre au lecteur à distinguer entre l'histoire et la légende. Le P. Thurston fait suivre les articles d'une note très concise, mais d'une clarté qui ne laisse rien à désirer, sur la source du texte. La valeur de la source est indiquée, et s'il y a lieu, la manière dont elle a été exploitée. Au lecteur intelligent il n'en faut pas davantage pour être sur ses gardes et comprendre, le cas échéant, que la teneur de la notice est sujette à caution, et que le contrôle n'est pas superflu. Les indications que l'auteur donne en supplément aux notices sont si judicieusement choisies, qu'il a pu se dispenser du fatras de références pédantesques et stériles dont il est de mode aujourd'hui d'encombrer les pages. Le commentaire sommaire, tel qu'il l'a conçu, suffit à donner à la nouvelle Vie des Saints une valeur scientifique qui fera de cet ouvrage d'édification un instrument de travail.

Aux deux collaborateurs dont le dévouement a assuré le prompt achèvement de cette publication de longue haleine, nous aurions volontiers suggéré la pensée d'y joindre un supplément qu'il ne faut pas attendre de l'auteur lui-même : une liste complète des œuvres du P. Thurston, notamment des nombreux travaux dispersés dans des revues, principalement dans le *Month* de Londres, dans les *Studies* de Dublin, le *Tablet*, l'Encyclopédie catholique américaine et ailleurs. Cette production considérable, où ce savant homme a déployé des qualités exceptionnelles de chercheur et de critique, se rattache presque toujours soit directement, soit indi-



rectement à nos études : tels les articles sur l'origine des fêtes et des dévotions catholiques, sur les phénomènes merveilleux regardés à tort ou à raison comme surnaturels et dont les Vies de Saints sont pleines : apparitions, stigmates, lévitations, un monde où l'on frôle continuellement l'illusion et la fraude, où l'on ne doit pénétrer qu'avec un guide sûr et expérimenté. Celui dont nous parlons est trop peu connu. Nous avons d'autant plus de raison de réclamer sa bibliographie qu'il semble avoir de parti pris négligé de citer ses propres recherches dans l'annotation dont il a enrichi le nouveau Butler.

H. D.

*Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*, publiée sous la direction d'Augustin FLICHE et Victor MARTIN. Tomes IV, V, VI. Paris, Bloud et Gay, 1937-1938, in-8°, 612, 576, 512 pp.

Comme les volumes qui précèdent et que nous avons été obligés d'annoncer un peu sommairement (*Anal. Boll.*, LV, 110), les tomes IV-VI, dus à la collaboration de divers auteurs avantageusement connus par leurs travaux, font honneur tant aux savants qui ont esquissé le plan de cette grande publication qu'à ceux qui l'ont exécuté. Ampleur de l'information, juste appréciation des faits, modération dans les jugements, telles sont les qualités principales que l'on retrouve à toutes les pages de la nouvelle histoire de l'Église, le tout appuyé d'une bibliographie bien choisie en vue de permettre le contrôle et d'ouvrir de nouveaux horizons, nullement pour suivre la mode qui n'aboutit qu'à éblouir le lecteur et à masquer le vide des idées. Il faut louer aussi les éditeurs de leur souci de rendre aisée la consultation de ces gros volumes par une disposition typographique heureusement conçue. La place dont nous disposons ne nous permet pas d'entreprendre l'analyse des nombreuses dissertations se rapportant aux périodes qui vont de la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand (395-590 = t. IV), de Grégoire le Grand à la conquête arabe (590-757 = t. V), de 757 à 882 (= t. VI). Nos lecteurs nous sauront gré d'indiquer exactement les sujets traités par chacun des membres de la savante équipe qui travaille sous la direction de M. Fliche et de Mgr Martin.

Dans le t. IV, M. P. de Labriolle a traité les sujets que voici : la destruction du paganisme ; S. Jérôme et l'origénisme ; S. Augustin ; l'Église et les barbares ; la culture chrétienne et la vie chrétienne en Occident. M. G. de Plinval : les luttes pélagiennes ; l'activité doctrinale dans l'Église gallo-romaine. Le chanoine G. Bardy : S. Jean

Chrysostome ; Atticus de Constantinople et Cyrille d'Alexandrie ; les débuts du Nestorianisme ; l'Acte d'Union et ses suites jusqu'à la mort de Proclus (433-446) ; le brigandage d'Éphèse et le concile de Chalcédoine ; la papauté, de S. Innocent à S. Léon le Grand ; les luttes christologiques après le concile de Chalcédoine ; la politique religieuse d'Anastase ; les Églises de Perse et d'Arménie au v<sup>e</sup> siècle ; la papauté après Chalcédoine. M. L. Bréhier s'est attaché aux questions suivantes : Justin et le rétablissement de l'orthodoxie en Orient ; la politique religieuse de Justinien ; le concile de Constantinople et la fin du règne de Justinien ; les successeurs de Justinien et l'Église ; l'expansion chrétienne aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles ; la vie chrétienne en Orient.

MM. R. Aigrain et L. Bréhier se sont partagé les matières du tome V, le premier se réservant l'Occident, le second l'Orient. M. Aigrain est l'auteur des chapitres : S. Grégoire le Grand, sa politique italienne ; la fin de l'Afrique chrétienne ; l'Espagne chrétienne ; l'Angleterre chrétienne et les pays celtiques ; l'Église franque sous les mérovingiens ; les papes et l'Italie de 604 à 757 ; le monachisme occidental ; le temporel des Églises occidentales. La part de M. Bréhier : les rapports entre Rome et Constantinople, de l'avènement de Grégoire le Grand à la chute de Phocas (590-610) ; la crise de l'Empire et le redressement d'Héraclius (611-632) ; la nouvelle crise religieuse : juifs, monoergisme, Islam (632-639) ; l'Ekthesis, la fin du règne et la succession d'Héraclius (638-641) ; le démembrement des chrétientés orientales et le schisme monothélite (641-668) ; les derniers Héraclides : rétablissement de la paix religieuse, guerres et invasions (668-715) ; la querelle des images jusqu'au concile iconoclaste de 754 ; la vie de l'Église byzantine de Maurice à Constantin V. La notoriété des auteurs nous dispense d'insister sur la quantité d'excellent travail accumulée dans ces pages.

Le VI<sup>e</sup> volume, consacré à l'époque carolingienne, est tout entier l'œuvre de M. É. Amann. Le savant capable de diriger avec la sûreté que l'on sait le Dictionnaire de théologie catholique, dont il a su faire un instrument de travail indispensable, l'auteur de l'excellente chronique d'histoire de la théologie dans la *Revue des sciences religieuses* de Strasbourg, était tout désigné pour traiter une des parties de l'œuvre commune où il y avait le plus de neuf à apporter et de questions à mettre au point. Nous n'indiquerons que quelques chapitres choisis dans cette vaste synthèse : la papauté, l'État pontifical et les



Francs de 757 à 795 ; la renaissance carolingienne ; la querelle des saintes images, y compris la reprise de l'iconoclasme ; les transformations de la chrétienté au début du ix<sup>e</sup> siècle, notamment les révolutions byzantines et l'affaire du *Filioque* ; les controverses doctrinales au milieu du ix<sup>e</sup> siècle ; la renaissance du droit canonique (les faux isidoriens), les pontificats de Nicolas I<sup>er</sup>, d'Hadrien II et de Jean VIII ; l'expansion chrétienne au milieu du ix<sup>e</sup> siècle ; les SS. Cyrille et Méthode et l'affaire de Photius, deux questions capitales récemment éclairées par les beaux travaux de M. Dvornik.

Nombre de pages de la nouvelle histoire de l'Église s'occupent, on s'en doute bien, des saints et très peu d'hagiographie : ceci n'est pas une critique, bien au contraire. Les biographes sans talent, les panégyristes maladroits ont beaucoup fait pour discréditer dans l'opinion ceux qu'ils prétendaient louer, et nos savants critiques ont senti qu'ils perdraient leur temps à les discuter. Ils montrent les saints, non dans les attitudes compassées que leur prête volontiers la littérature édifiante, mais dans l'entraînement de l'action et le feu de la controverse, nous apprenant ainsi à entourer d'une vénération reconnaissante la mémoire des grands docteurs qui ont veillé au dépôt de la foi, des grands administrateurs qui ont organisé les Églises et dirigé le développement de la vie chrétienne. Le respect que nous leur devons ne nous oblige pas à oublier que les saints sont des hommes, sujets, à certaines heures, aux faiblesses de l'humanité. C'est une question bien naïve que se posent certaines gens, à savoir si tels ou tels saints — mettons S. Éphiphane ou S. Cyrille d'Alexandrie — parviendraient aux honneurs des autels, si leur procès se plaiderait à notre époque. Ce n'est pas aux historiens d'y répondre. Ils exposent les faits et s'en tiennent au verdict des générations contemporaines qui ont vu à l'œuvre les grands hommes jugés dignes des honneurs du culte.

H. D.

G. DE JERPHANION. *La Voix des monuments*. Nouvelle série. Roma, Pontificio Istituto Orientale, 1938, in-4°, vii-332 pp., illustré.

Wilhelm SCHAMONI. *Das wahre Gesicht der Heiligen*. Leipzig, Hegner, 1938, in-8°, XLVIII-288 pp., nombreuses gravures.

Le second volume de la *Voix des Monuments* ne le cède en rien au premier (*Anal. Boll.*, L, 152). Même abondance de matières — vingt articles sur des sujets variés —, même richesse de l'illustration, même talent d'exposition, qui permet au P. de Jerphanion de dédier son volume « à ceux qui ne sont pas archéologues », sans rien

sacrifier de la rigueur scientifique qui distingue tous ses travaux. La plupart des articles — sauf deux conférences inédites faites à l'Institut pontifical Oriental de Rome — ont paru dans diverses revues. Mais tous ont été mis à jour, quelques-uns profondément remaniés. Sur le carré SATOR, matière obscure et sujette à contestation, l'auteur reprend trois travaux dont l'ensemble permet de mieux fixer l'état de la question. Quatre numéros sont consacrés à des discussions de méthode et de datation des peintures des églises de Cappadoce, principalement à propos des objections soulevées par M. E. Weigand (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 144-46). La chronologie est encore intéressée dans le travail intitulé *Le « thorakion », caractéristique iconographique du onzième siècle*, qui paraît avec de nouveaux développements et de nouvelles illustrations. Le thorakion est cité dans le *Livre des Cérémonies*, où il a intrigué les commentateurs, qui ne se sont pas doutés qu'il figurait sur plus d'un monument : l'auteur n'en cite pas moins de quarante exemples. Les plus accessibles, sans compter ceux qui sont relevés dans les *Églises rupestres* (Gueurémé, Djanavar Kilissé), sont ceux du ménologe de Basile au 11 février (St<sup>e</sup> Théodora) et au 16 décembre (St<sup>e</sup> Théophano). A défaut d'une gravure qui serait plus claire que toutes les explications, on pourrait dire que cette pièce de vêtement est une sorte de tablier triangulaire retenu à la ceinture et serré au corps, la pointe dirigée vers le côté droit. C'est un insigne que les artistes donnent surtout à des impératrices régnautes ou à d'autres princesses vivantes, et à des saintes de rang princier.

Le n° 20 de la série est bien connu de nos lecteurs qui en ont eu la primeur dans les *Analecta*, LV, 1-28. Ils l'apprécieront mieux encore dans la nouvelle édition, où il est accompagné de gravures. Peut-être se demanderont-ils, en le relisant, s'il y a bien lieu de compliquer la nomenclature technique en tenant compte, en hagiographie, de la nuance qui sépare la caractéristique de l'attribut. Au même sujet se rattachent deux articles sur l'« orarion » des diacres et sur l'attribut des diacres en Orient.

Deux autres numéros intéressent directement l'hagiographie : le n° 10, *Histoires de S. Basile* dans les peintures de Cappadoce et de Rome, et le n° 8 sur S. Syméon Stylite et Qal'at Sem'ān, travail inédit que l'auteur a intitulé *Deux merveilles de la Syrie chrétienne au cinquième siècle*, la merveille morale de la vie du stylite et la merveille d'architecture qui s'est élevée autour de sa colonne. La première partie s'inspire des récits contemporains qui sont connus, mais



dont l'intérêt ne s'épuise jamais. Les monuments grandioses qui redisent la gloire du héros sont l'objet d'une description très exacte, appuyée d'une illustration hors de pair. Il n'existe guère dans le pays de ruines plus importantes, plus dignes de la sollicitude des archéologues et des pouvoirs qui en ont la garde.

Un travail également inédit est celui qui ouvre le volume : *L'image de Jésus-Christ dans l'art chrétien*. Le sujet est traité avec ampleur, et la rare connaissance que l'auteur s'est acquise des textes et des monuments lui permet de retracer en peu de pages la longue histoire de cette image depuis les débuts jusqu'à nos jours. On la suit avec un vif intérêt, alors même qu'on éprouverait quelque déception à apprendre qu'il ne nous est parvenu aucun portrait du Sauveur, qu'aucune tradition iconographique ne permet de remonter jusqu'à la première génération chrétienne. L'auteur ne pouvait se dispenser de rencontrer la thèse de M. P. Vignon, autour de laquelle s'est organisée une réclame tapageuse, et que l'on cherche à imposer par le moyen d'une propagande très active et digne d'une meilleure cause — car le premier auteur de cette croisade pseudo-scientifique nous parle lui-même de la « Cause du Suaire » et des zéloteurs qu'on lui a recrutés jusque dans l'Amérique du Nord. Dans son grand livre, le P. de J. a dû se contenter de quelques lignes. Mais il est revenu sur le sujet dans le Bulletin d'archéologie qu'il publie dans les *Orientalia christiana periodica* de l'Institut pontifical des Études Orientales (t. IV, Rome, 1938, p. 563-70). L'article est écrit avec une modération et un calme qui contrastent avec le ton exalté des publications favorables à la « cause », réserve que leur irritant succès rend singulièrement méritoire.

Rappelons que la question se pose en termes assez simples. L'image qui se reconnaît sur une photographie négative du Suaire est-elle due au contact du corps du Christ dans le tombeau ou n'est-elle qu'une peinture ?

Tout d'abord, les expériences auxquelles on a recours « ne peuvent prouver autre chose sinon la possibilité de l'impression d'une étoffe imprégnée de certaines substances aromatiques, par les vapeurs ammoniacales qui se dégagent d'un cadavre ». Conclure de là à la réalité du fait est contraire à la plus élémentaire logique, à moins que toute autre explication en soit exclue. Or il y en a une qui est historiquement établie : cette représentation n'est autre chose qu'une peinture, exécutée au xiv<sup>e</sup> siècle. Il existe une bulle du pape d'Avignon Clément VII, datée du 6 janvier 1390, autorisant l'ostension

du Suaire à deux conditions : d'abord que l'on supprime certaines cérémonies qui pourraient faire croire qu'il s'agit d'une relique ; de plus, que celui qui présidera à l'exposition proclame à haute et intelligible voix que cette image n'est pas le vrai suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais une peinture : *dicat alta voce, omni fraude cessante, quod figura seu representatio predicta non est verum sudarium D. N. I. C. sed quedam pictura seu tabula facta in figuram seu representationem sudarii quod dicitur eiusdem D. N. I. C.* (U. CHEVALIER, *Étude critique sur l'origine du S<sup>t</sup> Suaire de Lirey-Chambéry-Turin*, p. xvii). L'évêque de Troyes avait ordonné une enquête qui fit découvrir l'artiste, auteur du faux : *finaliter reperit fraudem et quomodo pannus ille artificialiter depictus fuerat et probatum fuit etiam per artificem qui illum depinxerat* (Mémoire envoyé au pape par Pierre d'Arcis, CHEVALIER, t. c., p. viii). Comment, après avoir lu ces textes, M. Vignon peut-il continuer à soutenir la thèse de l'authenticité ? En niant audacieusement l'évidence. Il ose écrire dès les premières pages de son livre : « Voir dans le Suaire une toile peinte est maintenant hors de question. » Et quand on lui parle des aveux du peintre : « Que valent-ils pour nous ? Rien, puisque le Suaire n'est pas un objet peint. » (*Le Saint Suaire de Turin*, pp. 9, 109). Nous laissons au lecteur le soin de qualifier un pareil procédé.

Il résulte donc des témoignages contemporains, les seuls qui puissent être invoqués en pareille matière, que l'image du Suaire est l'œuvre d'un peintre. Le P. de J., qui l'a examinée avec l'œil exercé de l'archéologue, y signale plusieurs traits qui trahissent une telle origine et ne permettent guère de soutenir l'hypothèse d'une empreinte produite par un cadavre sur un linge replié. Ceci par exemple, que les têtes des deux figures s'opposent, chacune présentant un ovale presque parfait, comme les montrerait un peintre qui ferait poser son modèle successivement par devant et par derrière. Dans le cas d'une empreinte, il n'y aurait pas de solution de continuité entre le visage et l'occiput. D'autres détails semblent indiquer que le peintre a exécuté son travail d'après un modèle debout. On nous communique encore l'intéressante observation que voici. La figure de Turin n'est pas une empreinte produite par contact sur une surface enveloppante et déformable, comme un linge l'est nécessairement. C'est une image projetée selon les règles de la perspective sur un écran bien parallèle à une section droite du solide (c'est-à-dire la tête du modèle) et qui n'a pas fait le moindre pli. Chacun peut en



faire l'expérience sur une tête en relief qu'on aurait enduite de matière colorante.

S'il fallait en croire M. Vignon, l'iconographie apporterait également des arguments à l'appui de sa thèse. Quand il rencontre des représentations de la Sainte-Face ou d'autres quelconques, où il voit quelque ressemblance avec l'image du Suaire, il assure qu'elles ont été peintes devant lui, et fait semblant d'ignorer que le peintre faussaire a bien pu reproduire un type qui avait cours dans l'art chrétien. N'insistons pas davantage. Nous en avons assez dit pour conclure que M. Vignon a fait du bien mauvais ouvrage, au point de vue scientifique ; ajoutons : et au point de vue religieux. Nous sommes assez encombrés de reliques suspectes, triste legs du moyen âge, pour ne pas remettre en honneur celles que le moyen âge n'hésitait pas à condamner.

Le livre de M. Schamoni sur les portraits des saints nous transporte dans une tout autre atmosphère, où l'on n'est pas tourmenté par la question d'authenticité. L'auteur a réuni une bonne centaine de très beaux clichés, dont la provenance est soigneusement indiquée, de manière à permettre d'asseoir un jugement sur le degré de ressemblance. Nul ne doutera que le vrai visage de quelques contemporains : du curé d'Ars, de S. Jean Bosco, de St<sup>e</sup> Bernadette de Lourdes, de S. Conrad de Parzham ne soit fidèlement rendu par la photographie. On fera confiance aussi aux grands portraitistes du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, qui savaient reproduire la physionomie de leurs modèles en y mettent l'expression que les procédés mécaniques n'arrivent guère à fixer. On nous avertit loyalement que les images de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze reproduisent des mosaïques du xiii<sup>e</sup> siècle. St<sup>e</sup> Hélène est représentée d'après une monnaie, le document est contemporain, la ressemblance, qui ne le voit, approximative. Un bon nombre de portraits nous montrent le masque inerte moulé sur le cadavre, ou encore le cadavre lui-même, tel qu'il est conservé, donnant, la plupart du temps, une impression pénible. L'ensemble est de nature à satisfaire une pieuse curiosité. A qui voudrait nourrir sa dévotion il faudrait montrer un choix de portraits, parmi les moins réalistes. Dans une prochaine édition l'auteur se décidera, nous l'espérons, à supprimer le n<sup>o</sup> 1, qui est simplement hideux et n'a aucune chance de représenter S. Laurent.

H. D.

Joseph BIDEZ et Franz CUMONT. *Les Mages hellénisés. Zoroastre, Ostanès et Hystaspe, d'après la tradition grecque*. Tome I: *Introduction*; tome II: *Les Textes*. Paris, Les Belles Lettres, 1938, 2 vol. in-8°, xii-297 et 412 pp.

Les prétextes ne nous manqueraient pas pour parler ici du nouvel ouvrage de MM. J. Bidez et Fr. Cumont. Zoroastre est tout autre chose qu'un saint, mais ses disciples l'ont introduit dans l'hagiographie. Les mages de Bethléem sont devenus les héros d'une légende répandue dans tous les pays chrétiens. Les pieux conteurs qui l'ont popularisée n'ont pas tiré de leur seule imagination toutes les choses merveilleuses qu'ils ont racontées au sujet des saints visiteurs venus du fond de l'Orient au berceau du Sauveur. Avant eux, les Pères de l'Église et les commentateurs de l'Évangile avaient interrogé sur ces mystérieux personnages, non pas seulement les livres sacrés, mais la science profane, les philosophes grecs, les historiens, sans oublier les témoins qui avaient pu observer par eux-mêmes la religion des Perses et s'enquérir tant bien que mal de ses origines. Par mille voies entrelacées, toute cette érudition, fort mêlée comme bien l'on pense, s'est infiltrée dans la légende chrétienne, et la trace s'en retrouve dans tout ce que l'art et la littérature populaire ont rêvé à propos des rois Mages et du prophète Balaam considéré comme leur précurseur.

Zoroastre possède de plus une autre postérité moins poétique. Il a donné naissance à une race de persécuteurs qui a beaucoup fait parler d'elle. Dans toutes les Passions de martyrs perses, on voit apparaître des mages et des archimages, dont le type a fini par devenir aussi conventionnel que celui des procureurs de Dèce ou de Dioclétien. Mais quelques-uns de ces monstres ont été mis en scène par des narrateurs qui avaient vu de près, à défaut des personnages réels, leurs congénères authentiques en chair et en os. Il y eut aussi des martyrs, convertis du mazdéisme, et dont l'histoire vraie ne peut être bien comprise sans une connaissance exacte de leur ancienne religion. Faut-il rappeler, par exemple, que c'est dans un texte hagiographique, la Passion des SS. Adurhormizd et Anahid, *BHO.* 25, que les historiens de la religion iranienne ont retrouvé une des expositions les plus précises de la théologie zervaniste?

Dans la plupart des cas de ce genre, le problème qui se pose à la critique est de reconnaître les éléments pris à la source et de les séparer d'avec ceux qui se sont dénaturés en traînant dans les livres. Mais ce discernement suppose une enquête préalable méthodi-



quement poursuivie à travers toute la littérature sacrée et profane où les imitateurs ont pu ramasser des renseignements de première ou de seconde main. Le P. Messina, on s'en souvient, avait déjà réuni et groupé une somme importante d'observations, recueillies de préférence dans la tradition iranienne ou dans son voisinage immédiat (*Der Ursprung der Magier*, cf. *Anal. Boll.*, L, 173). MM. B. et C. viennent de reprendre cette exploration, dans un sens plus étroitement déterminé, en s'attachant à coordonner avec les éclaircissements nécessaires les témoignages des écrivains grecs et latins et subsidiairement les informations des auteurs syriaques et arméniens, concernant la vie, l'œuvre et les doctrines de Zoroastre et de ses premiers disciples. L'ouvrage réalise pleinement ce qu'on pouvait se promettre de la collaboration de ces deux maîtres, dont les domaines respectifs se complètent si bien. On sera étonné de voir la place que la tradition chrétienne occupe dans ce vaste florilège, dont toutes les pièces ont été vérifiées à la source, classées dans un ordre parfait, commentées avec une érudition impeccable et soigneusement récapitulées dans un « Index général » (p. 253-92), qui est un modèle du genre. Néanmoins, faut-il le répéter ? l'enquête des deux savants auteurs dépasse de fort loin en tous sens le domaine propre de l'hagiographie. Nous devons laisser à d'autres le soin d'en faire ressortir le mérite. Ce que nous en apercevons nous permet au moins de comprendre les hautes approbations dont ce grand ouvrage a été salué dès son apparition. P. P.

F. CUMONT. *La plus ancienne légende de saint Georges*. Extrait de la *Revue de l'Histoire des religions*, t. CXIV (1936), p. 5-51.

Id., *St. George and Mithra « the Cattle-Thief »*. Extrait de *The Journal of Roman Studies*, t. XXVII (1937), p. 63-71.

La plus ancienne légende de S. Georges est représentée pour nous par la Passion latine BHL. 3363. Nous avons dit ailleurs (*Les Légendes grecques des saints militaires*, p. 68-73) ce qu'il faut penser de cette fantasmagorie, et M. Cumont pas plus que nous n'est porté à la juger avec indulgence. Il sait aussi que dans les questions de ce genre il faut savoir distinguer nettement ce que l'histoire nous apprend sur le culte rendu au saint et ce que les hagiographes prétendent nous faire connaître. C'est donc avec autant de prudence que de courage qu'il a abordé une fois de plus l'étude de cette pièce fameuse. Il fallait bien pour s'y résoudre toute l'intrépidité d'un archéologue habitué aux besognes les plus rudes et résigné aux décon-

venues que comporte le métier. La Passion de S. Georges ne ressemble en rien à une de ces basiliques ruinées par les tremblements de terre ou par de sauvages destructeurs et dont les restes peuvent se rassembler en se guidant d'après le plan bien connu de ces sortes d'édifices. Elle nous fait l'effet d'être une sorte de *Monte Testaccio*, formé par des débris de toute provenance et sans cohésion, qui peuvent parfois attirer les regards d'un curieux, mais se refusent à entrer dans un classement et à faire partie d'un ensemble. Avec sa grande connaissance des religions orientales et de la littérature apocryphe, M. C. a réussi à reconnaître la provenance d'un bon nombre de fragments englobés dans le récit. C'est notamment du côté de l'Iran et du mazdéisme que nous sommes invités à regarder sans négliger d'autres parallèles, tels que serait la *Visio Pauli*, et autres morceaux de la même catégorie ou d'inspiration juive. Le nombre des ingrédients que l'on découvre dans l'étrange récit ne cesse donc de s'accroître. Quel est le résultat de ces trouvailles ?

Pour s'en faire une idée exacte, on ne doit pas oublier que la Passion de S. Georges est une composition entièrement livresque, et nullement l'écho d'une tradition populaire qui se serait formée autour du nom du grand martyr. Nous n'oserions donc dire que cette histoire est née dans « un milieu profondément iranisé ». Il faudrait plutôt conclure qu'elle vient d'un milieu où avaient pénétré des écrits mazdéens et d'autres, d'inspiration juive et étrangère, et qu'elle a pris naissance dans un monde de demi-lettrés à la recherche d'histoires extravagantes propres à ébahir un public avide de nouveautés. Pour emprunter à cette littérature des traits destinés à flatter le goût populaire, il ne fallait pas être attaché aux doctrines qui les encadraient. Si les Actes de S. Georges ont gardé un certain parfum de mazdéisme, ce n'est nullement à l'inspiration de leurs auteurs — pourquoi ne pas dire de leur auteur ? — qu'ils le doivent ; c'est à des pièces de rapport. *Servavit odorem testa diu.*

Une autre pensée qui nous tourmente, c'est d'entendre appeler S. Georges un saint cappadocien, et dont les Actes ont été composés en Cappadoce. S. Georges, quelle que soit son extraction, dont nous ne savons rien, est un martyr de Palestine. La basilique d'où son culte a rayonné partout, s'élevait à Lydda (Diospolis) ; on n'en a jamais cité d'autre, et certaines rédactions des Actes combinent artificiellement les deux versions : *Γένος μὲν Καππαδόκων ... θρεπ- τὸς δὲ καὶ τιθηνὸς τῆς Παλαιστίνης*. Une recension, *BHL.* 3366,



précise davantage : *Stella praeclara exorta Cappadociae et genere Thecuensis*. La prétendue origine cappadocienne de S. Georges est due uniquement à un autre méfait du compilateur des Actes, qui a voulu confondre le martyr avec un homonyme, le célèbre Georges de Cappadoce, l'évêque intrus d'Alexandrie, l'Arien, l'ennemi de S. Athanase. Nous avons indiqué ailleurs (*Saints militaires*, p. 71) les principaux traits qui ne permettent pas de révoquer en doute cette confusion : le nom, la patrie, Athanase transformé en mage, la ville d'Alexandrie devenue l'impératrice Alexandra etc. Les hérétiques que le décret Gélasien dénonce comme les auteurs des Actes de S. Georges, sont les Ariens, qui ont mis à la place du martyr de Lydda un de leurs héros, qui fut tout autre chose qu'un martyr.

Où ces Actes ont-ils été composés ? Nous l'ignorons. Certains arguments apportés en faveur d'une origine anatolique, comme la mention d'Apollon et d'Hercule particulièrement honorés en Cappadoce, impressionneraient davantage si nos Actes étaient un récit tout d'une pièce au lieu d'être un assemblage de morceaux qui peuvent prendre place un peu partout. C'est cette particularité qui nous a amené à nous écarter sur quelques points de l'opinion de M. Cumont ; non avec la prétention d'en remonter à un mage venu de l'Orient, mais pour rappeler qu'avec des pièces détachées on peut former, comme dans le kaléidoscope, des figures très différentes.

Dans l'article complémentaire dont nous avons donné le titre, M. C. signale un cas très intéressant emprunté au folklore géorgien, où S. Georges *Βουκλόπος* a hérité des fonctions de Mithra.

H. D.

Hans-Werner SURKAU. *Martyrien in jüdischer und frühchristlicher Zeit*. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1938, in-8°, 148 pp. (= *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, Neue Folge, 36).

Heinrich DÖRRIE. *Passio SS. Machabaeorum*. Ibid., 1938, in-8°, 148 pp. (= *Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. Philologisch-Historische Klasse, Dritte Folge, 22).

Pour M. Surkau, l'influence exercée sur les premiers récits de martyres chrétiens par les écrits judaïques similaires ne se borne pas à quelques emprunts isolés ; les hagiographes chrétiens auraient repris toute une tradition déjà fixée au sein du judaïsme et obéissant à des règles établies. Cette transmission s'opéra avec d'autant moins de heurts que la plupart des textes judaïques appartenaient à une

littérature reflétant des versions orales préexistantes. C'est le cas, nous dit M. S., des deux martyres racontés aux livres II et IV des Macchabées, celui d'Éléazar et celui des sept frères, dont les auteurs, indépendamment l'un de l'autre, n'auraient eu qu'à consigner par écrit des récits que rien à l'origine ne rattachait entre eux. Les traits du martyr sont déjà bien accusés : il est un personnage d'élection, spécialement soutenu par Dieu dans ses souffrances, victime de propitiation pour les péchés de son peuple ; il peut espérer en la résurrection. Si l'une de ces caractéristiques, la valeur de propitiation de la mort violente, perd de son relief dans les martyres rabbiniques, d'autres traits généraux s'y retrouvent qui trahissent une origine commune. Ce sont, pour n'en citer que quelques-uns, la sympathie publique que le confesseur s'attire par sa constance, son respect héroïque pour la Loi à laquelle il rend témoignage, la prédilection dont Dieu l'entoure, la récompense éternelle que lui vaudra sa fidélité. A travers les Passions des quatre évangiles, où s'annonce, chez Luc surtout, le tour narratif qui sera celui des martyres, le courant parti du judaïsme se prolonge dans les premiers Actes chrétiens : ceux d'Étienne, qui fixent une tradition, ceux de Jacques, et enfin ceux de Polycarpe, qui consacrent officiellement un type définitif. Mais dans ces trois documents, une idée nouvelle s'est fait jour, qui s'amplifie et devient prédominante dans le martyre de Polycarpe : l'imitation du *μαρτὴς πιστὸς καὶ ἀληθινός*, le Christ.

Telle est la marche suivie par M. S., au cours de laquelle il déploie beaucoup d'érudition et de réels dons d'analyse. Avouons cependant que, parvenu au terme du livre, il nous est malaisé de le résumer. Quels sont ces éléments qui ont été de la sorte transmis de proche en proche ? Ceux que l'auteur désigne avec une clarté suffisante nous semblent cherchés un peu loin. Cela provient sans doute de ce qu'il néglige systématiquement le substrat historique des documents qu'il étudie, le fait particulier qui leur donna naissance, pour ne s'attacher qu'à l'exégèse du texte, aux analogies de situation ou d'expression qui s'y rencontrent. Cette méthode offre en outre le désavantage de ne prendre en considération qu'un seul des éléments, rarement le plus important, de la question. Ainsi, pour nous en tenir aux Évangiles, il est contraire à la vérité de ramener aux proportions d'un simple fait littéraire la transformation et la rénovation qu'ils opérèrent dans le monde. Aussi serons-nous de l'avis de l'auteur lorsqu'il conclut que la Passion du Christ est le modèle auquel les pre-



miers récits de martyres chrétiens cherchaient à ressembler, mais nous n'entendrons pas ces mots uniquement au sens restreint qu'il leur prête.

Sous le titre de *Passio SS. Machabaeorum*, M. H. Dörrie vient de publier l'ancienne traduction latine d'un de ces martyres judaïques ; le texte en a été fixé, avec un soin scrupuleux d'après une quarantaine de manuscrits bibliques ou hagiographiques. Il s'agit de la pièce *BHL*. 5111, dont il existe une recension complète, traduction d'un original grec très proche du IV<sup>e</sup> livre des Macchabées, en tout cas plus proche que ne l'est *BHG*<sup>2</sup>. 1006, et une recension abrégée. Les principaux manuscrits dont l'auteur s'est servi pour établir le texte sont les suivants : Paris lat. 5296, Alençon 12, Angers 159, Vienne lat. 577. En appendice, M. D. publie également un court sermon du VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle, dérivé de la recension complète, rédigé au monastère bénédictin de Fleury-sur-Loire. P. DEVOS.

Hans-Georg OPITZ. *Athanasius Werke*. Zweiter Band, Erster Teil. *Die Apologien* : 3. *Apologia de Fuga sua* (c. 19-27). 4. *Apologia secunda* (c. 1-80). Berlin, W. de Gruyter, 1938, in-4°, p. 81-160.

En plus des qualités que les critiques ont reconnues dès l'abord dans les premiers fascicules du *Corpus Athanasianum*, dont M. Opitz a inauguré la publication, il convient de louer aussi la marche régulière de l'entreprise. Les deux fascicules annoncés ci-dessus se sont succédé à un court intervalle, bien que les documents qu'ils contiennent aient dû demander une préparation exceptionnellement laborieuse. A mesure que la publication progresse, la richesse et la solidité du commentaire historique s'affirment davantage. D'une manière générale, nous n'y trouverions guère, non pas à reprendre, mais peut-être à regretter, qu'une certaine tendance, au moins apparente, à prendre parti contre S. Athanase. Dans la longue et âpre lutte qu'il eut à soutenir, l'illustre archevêque peut avoir manqué plus d'une fois à la modération et à la mansuétude évangéliques, dont ses ennemis se souciaient fort peu de lui donner l'exemple. Mais il n'a pas mérité que, par surcroît, on l'incrimine d'avocasserie maladroite. Un exemple. Discutant pied à pied les mauvaises querelles qu'il eut à subir au synode de Tyr, Athanase écrit dans son *Apologia secunda*, 72, 2 : οὐτε γὰρ Μακάριον ἤλεγξαν περὶ τοῦ ποτηρίου (il s'agit du scandale monté à propos du calice d'Ischyra, que le prêtre Macaire aurait brisé). « Unverständliches Reasonnement », s'ex-

clame M. O. (p. 151, note) : Macaire n'a pas été mis en cause à Tyr, puisque Sozomène II, 25, n'en parle pas. N'en déplaie au savant critique, cette raison nous paraît peu convaincante. Athanase savait mieux que personne sur quels chefs d'accusation il avait dû se défendre là ou ailleurs. Et il écrivait pour des lecteurs dont beaucoup s'en souvenaient comme lui. Que Sozomène, près d'un siècle plus tard, ait eu entre les mains un procès-verbal complet des délibérations du synode, c'est fort possible. Mais il resterait à prouver qu'il en a extrait toute la substance avec plus de soin et d'exactitude qu'il n'en a mis à lire et à résumer beaucoup d'autres documents.

Le commentaire de M. O. est poussé si loin et si à fond en tous sens que les chercheurs cantonnés dans les domaines très variés auxquels il a dû toucher auront nécessairement des questions et des doutes à lui proposer. Les nôtres portent sur les menus détails par où nos textes hagiographiques touchent aux graves questions de politique religieuse qui forment le fond de l'Apologie d'Athanase.

L'évêque Sérapion mentionné dans la requête des Égyptiens au comte Denys (p. 159) peut certainement être identifié à l'évêque de Tentyra, ainsi nommé dans la lettre privée qui est annexée à la 12<sup>e</sup> lettre festale d'Athanase. Les papyrus connaissent aussi la forme *Σαπρίων* ou *Σαπρέων*. Mais si l'on se réfère à la Vie de S. Pachôme, il ne faudrait pas manquer d'ajouter que la Vie sahidique est décisive en faveur de la leçon *Sarapion*. Dans les Vies grecques, outre les formes *Σαραπίων* et *Ἀπρίων* rappelées par M. O., on rencontre aussi *Ἀππίων*, *Ἀπύων* et *Ἀπρόϊν* (*S. Pachomii Vitae graecae*, p. 458). Pour être tout à fait exact, ce ne serait pas en 337 mais en 338 que ce Sérapion aurait été remplacé par son fils Andronicus sur le siège de Tentyra. A cette date de 337, S. Athanase était en Gaule, et il ne rentra dans sa ville épiscopale qu'à la fin de novembre 338. Si la succession de Sérapion s'était ouverte avant ce moment, elle aurait été annoncée dans la 11<sup>e</sup> lettre festale, datée du 11 pharmouthi *Constantio iterum et Constante consulibus* (cf. CURETON, p. XLVIII).

Par une raison pareille ou analogue, M. O. sera peut-être amené à reviser quelques détails de son riche commentaire sur la liste des Pères de Sardique, insérée dans l'Apologie (p. 123-32). Ainsi, il paraît difficile de rapporter à l'an 346 la nomination d'Areios, comme coadjuteur d'Artémidore, évêque de Panon (disons plutôt : Panos ou Panopolis). Comme M. O. n'a pas manqué de le rappeler (p. 128, note), cet Areios arrangea avec S. Pachôme la fondation d'un monas-



tère à Panopolis (*Vita I*, c. 81). Or, Pachôme est mort le 9 mai 346, après une maladie de six semaines, emporté par une épidémie qui sévissait depuis les fêtes de Pâques (23 mars). Ce serait donc entre le premier janvier et la fin de mars qu'Areios aurait été nommé évêque auxiliaire de Panopolis. Mais à cette date Athanase était à Rome (OPITZ, p. 133, cf. p. 137). A Pâques de l'année précédente, il était à Aquilée. Il ne rentra dans son diocèse que le 21 oct. 346, après une absence de passé deux ans, pendant lesquels, au lieu des lettres festales ordinaires, il ne put envoyer à l'Église d'Égypte que de brefs avis se bornant à notifier la date de Pâques pour l'année suivante (lettres 16, 17 et 18). C'est dans la lettre 19, datée d'Alexandrie, 12 avril 347, *Rufino et Eusebio coss.* (CURETON, p. LIV-LV), que la nomination d'Areios est annoncée avec une quinzaine d'autres. Mais il ressort des termes mêmes du document, que ce catalogue est un aperçu rétrospectif des changements survenus dans l'épiscopat égyptien, depuis le moment où l'archevêque d'Alexandrie avait été privé de communications régulières avec ses suffragants.

Dans la même liste (n° 160), M. O. corrige le nom de *Βαστάμων* en *Βλαστάμων*, d'après une liste épiscopale du synode de Tyr (n° 34; OPITZ, p. 159). La correction peut se défendre, bien qu'il ne soit pas du tout certain que ces deux mentions (qui se réduisent à un simple nom) se rapportent à un seul et même personnage. La forme *Βαστάμων* ou *Παστάμων* existe comme telle dans l'onomastique égyptienne. Il y a un *Παστάμων* dans les Miracles de S. Ménas; cf. PREISIGKE, *Namenbuch*, col. 283: *Πάσταμος*. M. O. veut aussi que le Théodore mentionné, sous le n° 165, toujours dans cette même liste de Sardique, p. 128, soit le Théodore qui aurait remplacé, en 346, l'évêque Sarapammon sur le siège de Diospolis, d'après la lettre festale de 347. On sait déjà ce qu'il faut penser de la date. Le fait de la translation est improbable en soi; et le nom du siège, plus que douteux. Le texte syriaque porte (CURETON, p. 128): *ܕܝܘܨܡܝܢ ܕܝܘܨܡܝܢ*, dont il est bien difficile de faire: *Διόσπολις κατὰ Νεῖλον* (OPITZ, p. 128). Dans les trois derniers mots et dans la seconde moitié du premier, on croit reconnaître: *Phacusi ad mare*, ce qui écarte au moins l'arbitraire *κατὰ Νεῖλον* (cf. p. 150, dans la liste du clergé Mélézien, n° 24: *Μωσῆς ἐν Φακονσαῖς*). Le copiste aura bloqué cette mention avec une autre qu'il avait commencé de transcrire. C'est l'accident qui s'est produit plus d'une fois, par exemple, dans le célèbre martyrologe du manuscrit du Musée Britannique Add. 12150, chef-

d'œuvre de la calligraphie syriaque et presque contemporain des œuvres grecques dont il contient la traduction. Ceux qui se sont vus aux prises avec les énigmes de ce texte vénérable ne se rappelleront pas sans sourire qu'un maître peu enclin à l'indulgence ait écrit un jour, dans un moment d'euphorie, à propos des susdites Lettres festales, qu'une version exécutée par ces admirables traducteurs syriens ne peut contenir que des fautes imputables à l'original grec (*Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1904, p. 335). P. P.

De Lacy O'LEARY. *The Saints of Egypt*. London, S.P.C.K., 1937, in-8°, ix-286 pp.

Le Rev. De Lacy O'Leary s'est dit fort sagement que, pour caractériser les fondements historiques du culte des saints en Égypte, il faut commencer par un aperçu sommaire du milieu où ce culte a fleuri et des documents qui nous le font connaître. Son volume débute par une première partie, en cinq chapitres, rapidement esquissés : 1. Fondation de l'Église d'Alexandrie et liste épiscopale du patriarcat égyptien. 2. La langue copte et ses dialectes. 3. Les persécutions en Égypte et leurs victimes. 4. Le monachisme égyptien. 5. Le calendrier copte. On voit que les prolégomènes de M. O'L. touchent à plusieurs problèmes épineux dont l'exposé ne tiendrait pas en si peu de pages, si l'auteur s'était proposé de mettre au point les dernières recherches relatives à ces questions.

La seconde partie, qui constitue en réalité le corps de l'ouvrage, se présente sous la forme d'un catalogue alphabétique des saints d'Égypte, où la plupart des noms sont accompagnés d'une notice historique. Par saints d'Égypte, il faut entendre ici les saints honorés dans l'Église copte. Dans le nombre, il en est qui n'ont aucune attache égyptienne autre que leur inscription au synaxaire alexandrin. Leur histoire ou leur légende est celle qui avait cours dans l'Église universelle, comme on peut le constater presque à chaque page de la *BHO*. Il va de soi néanmoins que l'auteur s'arrête de préférence aux saints nationaux de la vallée du Nil. Dans le portrait qu'il en trace, l'hagiographie indigène est assez généralement traitée comme une source qui se suffit à elle-même. Quand un document parallèle est appelé en comparaison, c'est d'ordinaire un texte oriental, plutôt même que les originaux byzantins dont il est une forme dérivée (voir, par exemple, à l'article Menas, p. 195-97). Pour peu que l'on ait touché soi-même aux problèmes philologiques et autres qui se



posent au sujet de ces documents, en général pitoyables, on sent venir parfois la tentation de réclamer au nom de la critique contre l'importance que M. O'L. semble attacher à ces pauvretés. Mais ces protestations seraient hors de place. Ce que l'auteur s'est proposé, c'est de tracer une sorte de tableau synoptique des fastes de la sainteté, tels que se les représentaient les bonnes gens du pays copte. Parce que, l'occasion s'offrant d'elle-même, il a parfois mentionné les objections élevées par des philologues modernes contre les récits des hagiographes égyptiens, on lui ferait tort en supposant que, là où il se tait, il accorde un laisser-passer à des fables qui ont encouru ou devraient encourir la même condamnation. Si son dessein eût été d'instituer un examen critique des Passionnaires coptes et de l'hagiographie égyptienne en général, il n'aurait pas manqué de se référer, par exemple, à l'étude d'ensemble publiée ici même sur *Les Martyrs d'Égypte* (*Anal. Boll.*, XL, 5-154 et 299-364). Son volume, destiné à faire connaître un des aspects du culte des saints dans l'Église copte, est composé d'un point de vue qui se rapproche de celui des âmes plus simples qui lisaient ces naïves histoires. Tel que son auteur a voulu l'écrire, il témoigne d'une familiarité peu commune avec les sources originales, d'accès difficile et dont les initiés ne s'étudient pas toujours à simplifier les abords.

P. P.

Cecil John CADOUX. *Ancient Smyrna*. Oxford, Blackwell, 1938, in-8°, XLV-438 pp., cartes et ill.

Depuis près de trente ans, M. Cadoux n'a cessé de s'intéresser à l'histoire de Smyrne, sa ville natale, et cet intérêt s'est nuancé d'une certaine émotion lors des vicissitudes que la cité connut au lendemain de la guerre. C'est un premier résultat de ces recherches de longue haleine qui nous est communiqué aujourd'hui. Après un exposé de la situation géographique de la ville, exposé appuyé de trois bonnes cartes, l'auteur, prenant Smyrne à ses origines les plus reculées, l'époque des Hittites, nous fait assister aux transformations successives qu'elle subit, jusqu'au moment de la défaite de Licinius par Constantin. Un second volume, qui achèvera l'œuvre, nous introduira jusque dans la très moderne Izmir.

Au cours de plus d'un millénaire, il nous est donné de mesurer l'activité de Smyrne, en de nombreux domaines : politique, culte religieux, sophistique, urbanisme et sports. L'érudition de l'auteur n'est jamais prise en défaut et elle se joue de la variété des temps comme

de celle des espaces ; il est peu à craindre que rien d'essentiel au sujet lui ait échappé.

Nous nous arrêterons aux chapitres XI et XII du livre, où se trouve répartie entre deux périodes sensiblement égales (31 av. J.-C.-161 ap. J.-C. ; 161-324) l'histoire des premiers siècles du christianisme à Smyrne. A chacune des époques ainsi délimitées, c'est autour d'une figure centrale que l'auteur fait graviter les hommes et les événements : S. Polycarpe d'abord († 155), aux côtés duquel on rencontrera S. Paul, S. Ignace d'Antioche, S. Irénée ; ensuite, le prêtre S. Pionios († 250). L'auteur avait à sa disposition les deux excellentes Passions de ces martyrs, contemporaines des faits qu'elles relatent. Il a mis à profit de la même façon une troisième pièce, la *Vita Polycarpi*, attribuée à un certain Pionios, et qui ne peut se prévaloir des garanties d'authenticité des deux premières. Loin de la juger avec la sévérité qu'elle semble mériter, M. C. tente de la réhabiliter (p. 306-310) ; il n'ajoute cependant qu'une bien faible preuve à celles qui en prétendaient démontrer la haute antiquité. Il n'a pas remarqué que, comparée à la narration nette et précise du *Martyrium Polycarpi*, la *Vita P.* tranche par l'abus du merveilleux et d'autres banalités traditionnelles. De ce chef, on regrette de devoir mettre des restrictions ou des points d'interrogation aux passages où M. C. traite de la carrière de Polycarpe jusqu'à la veille de sa mort, ainsi qu'à ceux où il tente de dresser la liste des premiers évêques de Smyrne. M. C. ne manque jamais de recueillir une abondante documentation ; peut-être ne choisit-il pas avec assez de sûreté. Malgré ces quelques défauts, il reste assez d'excellentes pages pour assurer à cette œuvre la qualité d'une précieuse monographie.

P. DEVOS.

Theodor SCHNITZLER. *Im Kampfe um Chalcedon. Geschichte und Inhalt des Codex Encyclius von 458*. Roma, Università Gregoriana, 1938, in-8°, vii-132 pp. (= *Analecta Gregoriana*, 16).

L'année 457 se passe, pour qui observe l'histoire ecclésiastique orientale, dans une atmosphère lourdement chargée. C'est en mars que Timothée Élure, enhardi par la mort de l'empereur Marcien, usurpe le siège patriarcal d'Alexandrie. Un instant écarté, il triomphe après la disparition du patriarche légitime, Protérius, assassiné durant la Semaine Sainte — le 29 mars, dit l'auteur à la p. 16, oubliant qu'un peu plus haut il avoue ne pouvoir déterminer la date exacte. Avec Timothée, c'est tout le parti des adversaires de Chalcédoine qui prend le dessus. L'empereur Léon I<sup>er</sup> est saisi de



l'affaire. M. Schnitzler fait dûment ressortir que les sympathies chalcédoniennes de Léon avaient eu déjà une fois l'occasion de se manifester depuis son récent avènement. Cette fois-ci, l'empereur prend le parti — M. S., trop sévère, semble-t-il, n'y voit qu'un compromis — d'envoyer à tous les métropolitains d'Orient une lettre les invitant, eux et leurs suffragants, à se prononcer en toute liberté sur la révolte d'Alexandrie et la légitimité du concile. Cette lettre fut expédiée en octobre. Avant le milieu de l'année suivante, les réponses auront apporté à la cour le témoignage d'une adhésion presque unanime aux décrets de Chalcédoine.

Le *Codex Encyclius* est le recueil qui nous a conservé une bonne partie des documents relatifs à cette consultation. Dans un cadre bien délimité et au cours d'un exposé sobre et clair, M. S. élucide la genèse et les modalités de ce « concile par correspondance », ainsi que les répercussions qu'il eut dans les luttes doctrinales qui suivirent, Acacianisme, Trois Chapitres, et autres. Chemin faisant, ayant le loisir de voir à l'œuvre toutes sortes de personnages, les plus obscurs autant et même davantage que les plus illustres, il donne un rapide aperçu de l'épiscopat oriental au v<sup>e</sup> siècle, et constate avec joie que l'ivraie n'y prédomine pas sur le bon grain. Il revient aux représentants les plus autorisés de cet épiscopat, lorsqu'il s'agit de préciser la teneur des documents et de situer ceux-ci dans le prolongement des grands conciles précédents.

Étudiant la transmission de ces textes, M. S. s'attache à démontrer qu'il en existait une ou plusieurs traductions latines antérieures à celle qu'Épiphane entreprit pour le compte de Cassiodore. Ce faisant, l'auteur n'a-t-il pas voulu « trop embrasser » ? A la vérité, ceux de ses arguments qui sont recevables — nous ne rangeons point parmi ceux-ci l'interprétation proposée du *pro incuria translatorum* de Facundus — ne prouvent qu'une chose : c'est que certains témoignages, plus considérables par leur substance ou leur autorité, ont pu circuler à l'état isolé et être connus des Latins avant même le *Codex Encyclius*. Ce résultat, s'il est plus modeste, semble du moins définitivement acquis.

P. DEVOS.

Dominicus MALLARDO. *Ordo ad ungendum infirmum ex cod. Neapol. saec. XII-XIII*. Neapoli, ex officina « Unione », 1938, in-8°, 60 pp. Extr. de la *Rivista di Scienze e Lettere*, N. S., t. VIII.

Id. *Ricerche di storia e di topografia degli antichi cimiteri cristiani di Napoli*. Ibid., 1936, in-8°, 78 pp., plan.

Le texte publié par M. Mallardo sous le titre d'*Ordo ad unguendum infirmum* est tiré d'un cahier de sept feuillets contenu dans un manuscrit des archives du Collegio degli Eddomadari décrit par l'auteur dans la *Rivista di Scienze e Lettere*, 1932, p. 75-78. Il est particulièrement intéressant pour nous par les litanies des saints, où nous rencontrons les principaux patrons de Naples ; parmi ceux-ci quelques-uns ne figurent pas au calendrier de marbre, par exemple Candida, Agnellus, Patricia, Margarita, dont le culte a été introduit à une époque indéterminée. Comme il arrive fréquemment dans les énumérations de ce genre, on y rencontre des noms qui semblent y être simplement pour faire nombre. Il est fort probable que les SS. Marianus, Onuphrius, Zosimas n'ont jamais été l'objet d'aucun culte à Naples. L'éditeur de l'*Ordo* fait suivre son texte d'un commentaire qui dénote une connaissance approfondie de l'histoire de l'Église de Naples et un véritable esprit critique. Il y avait bien des erreurs à redresser. Partout l'auteur fait preuve de clairvoyance et de décision. On lira avec fruit presque toutes les notices relatives aux saints nommés dans la série des invocations, particulièrement celles de S. Agnellus, de S<sup>te</sup> Candide, de S. Ephebus, dont le nom a subi de si étranges transformations soit dans les livres soit dans le parler populaire (par ex. S. Eframo), de S<sup>te</sup> Restituta, de S<sup>te</sup> Fortunata, etc. A propos de S<sup>te</sup> Patricia, plusieurs questions se posent. S'appelait-elle d'abord Patrocinia, comme l'admettait Mazzocchi ? On fait remarquer qu'aucun auteur avant lui ne mentionne ce nom. Il existe une Vie de S<sup>te</sup> Patricia, *BHL*. 6484, 6485, dont l'auteur est le prêtre Léon, qui se qualifie de *servus sanctorum Nicandri et Marciani*, titre dont quelques-uns se sont trouvés embarrassés, parce que le monastère dédié à ces saints et à S<sup>te</sup> Patrice était un couvent de femmes : *monasterium beatissimorum Nicandri et Marciani atque Patriciae puellarum Dei*, dans une charte de l'année 1065 (CAPASSO, *Regesta*, 497). Le mot *servus* ne présente aucune difficulté. Il ne désigne pas un membre de la communauté, mais un prêtre attaché à l'église du monastère. C'est ainsi qu'à Rome un desservant de la basilique des Saints-Jean-et-Paul s'intitule *Constantinus servus sanctorum*. Voir *Anal. Boll.*, XVI, 72.

Dans les *Ricerche* M. M. s'occupe de l'invention des corps des SS. Ephebus, Fortunatus et Maximus, qui eut lieu les 20 et 22 novembre 1589. Il en a existé plusieurs relations. Les pièces suivantes ont été publiées dans les *Act. SS.*, Maii t. V, p. 238-41 : une lettre du nonce apostolique Alessandro Gloriero, adressée au cardinal Jérôme Rusticucci, préfet de la Congrégation des Rites ; la réponse du cardinal ;



un décret de la Congrégation ; la déposition d'André de Cilento, gardien du couvent de S. Eframo, où les reliques ont été trouvées. Le dossier complet comporte une lettre du capucin Évangéliste de Lecce, témoin oculaire, adressée le 17 décembre 1589 à Mgr Paolo Regio, qui l'inséra dans un de ses ouvrages, malheureusement devenu fort rare. M. M. a eu la bonne pensée de republier ce document, le plus important de toute la série. Malgré l'abondance de la documentation, il s'en faut que l'histoire de cette Invention soit claire et limpide. L'auteur analyse soigneusement les pièces et fait ressortir les difficultés que des hommes de la valeur de Mazzocchi et de Papebroch (celui-ci s'en est occupé à plusieurs reprises) n'ont pas réussi à éclaircir d'une façon satisfaisante. Il y aura lieu d'y revenir dans la suite de nos recherches sur l'hagiographie napolitaine, de tenir compte en même temps de beaucoup de questions accessoires traitées par l'auteur, comme celle des translations de reliques des cimetières suburbains à la Stefania, et des indications topographiques accumulées dans son travail. Nous ne manquerons pas de nous expliquer sur l'inscription

MAXIMVS EPISCOPVS QVI ET CONFESSOR

qui nous avait échappé (*Anal. Boll.*, XXXIX, 20-49), mais dont les connaisseurs apprécieront l'intérêt. H. D.

Antonio PEDEMONTE. *S. Frediano*. Lucca, Scuola Tipografica Artigianelli, 1937, in-8°, 32 pp. Extr. du *Bollettino Storico Lucchese*, t. IX, n° 1.

Id. *L'antico Catalogo dei vescovi di Lucca*. Ibid., 1939, in-8°, 23 pp. Extr. du même périodique, t. X, 1938, n° 2.

L'auteur de ces notes critiques revient sur un problème qu'il a posé, voici près d'un quart de siècle, dans son ouvrage *I primi vescovi della Paroecia Lucensis* (Lucca, 1915) : la chronologie de S. Frediano (Frigidianus, Fricdianus, Frigidianus, Frigianus, Fridianus, Fredianus, Freddianus, les variantes sont nombreuses). Il montre combien est incroyable la prétendue origine irlandaise de l'évêque de Lucques et indique aussi les motifs nombreux et pressants qui lui font reporter au III<sup>e</sup> siècle l'existence de S. Frediano. Faut-il accorder beaucoup de valeur à l'argument tiré d'un récit de S. Grégoire le Grand, *Dial.* III, 19 ? Nous en doutons. M. P. voudrait persuader le lecteur que le détournement miraculeux du fleuve fut en réalité un travail d'ingénieur exécuté, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, sous la direction du saint. Les remarques qu'il fait sur les différentes formes de la légende

et sur les anciennes listes épiscopales, nous paraissent, au contraire, dignes de la plus grande attention.

Dans son second article, M. P. traite à fond ce dernier sujet. Il conclut que l'*Ordo episcoporum* du manuscrit 124 de la bibliothèque Capitulaire représente, avec des modifications de forme seulement (numéros d'ordre, addition de *Sanctus* au seul nom de Fridianus), les anciens diptyques de Lucques. Il indique les circonstances qui ont commandé les changements apportés à cette liste officielle depuis le moment où elle fut composée et tenue à jour pour être lue à la messe, jusqu'à l'époque où s'établit l'usage d'une commémoration annuelle des évêques du diocèse. Ces considérations sont appuyées de nombreuses références aux listes d'autres diocèses, tant italiens qu'étrangers. Quant au contenu historique de la liste de Lucques, M. P. prouve que, partout où un contrôle est possible, les noms et leur ordre chronologique doivent être reconnus exacts. Ainsi donc, Lucques compterait parmi les rares diocèses italiens qui ont conservé intact le catalogue de leurs premiers évêques. P. G.

Eric P. BAKER. *The Cult of St. Alban at Cologne*. Dans *The Archaeological Journal*, t. XCIV (1938), p. 207-256, illustré.

Un panneau de vitrail colonais du xvii<sup>e</sup> siècle, appartenant aujourd'hui à un amateur anglais, fut l'occasion de cet article. On y voit représentés les SS. Albinus et Quirinus entourant S. Bruno, archevêque de Cologne ; les trois noms sont inscrits au-dessous. M. Baker n'a pas de peine à démontrer que ce groupe se rattache à l'abbaye Saint-Pantaléon de Cologne et que l'auteur du carton était l'héritier d'une tradition vivante, qui s'est perdue un peu plus tard. Remontant d'âge en âge, M. B. retrouve l'insigne caractéristique de S. Albinus, une croix potencée avec la lettre A dans les quatre quartiers de l'écu, à Cologne et dans les environs, notamment à Nemedi, sur le Rhin, à une lieue au nord d'Andernach. Dans l'église paroissiale a échoué une chaire de vérité provenant de Saint-Pantaléon. M. B. identifie S. Albinus dans une foule de représentations et d'images où l'on avait jusqu'à présent cru voir l'un quelconque des nombreux saints militaires vénérés à Cologne. Mais quel était ce S. Albinus ? Il ne s'agit point ici d'établir quel est le personnage dont les reliques, venues de Rome, furent vénérées à Cologne depuis le x<sup>e</sup> siècle. La question est plutôt de savoir à quel saint s'adressait le culte. Les recherches de M. B. mettent hors de doute que, jusqu'à nos jours, on honora à Saint-Pantaléon sous le nom d'Albinus le martyr



de Verulam, patron de St. Albans, toujours connu comme S. Albanus. La différence des noms est voulue, prétend-on, et avait pour but d'empêcher la confusion entre Albanus de Verulam, vénéré à Cologne, et Albanus de Mayence. Toujours est-il que les moines de Saint-Pantaléon, se fiant à un arrangement tendancieux du texte de Bède (*BHL.* 206-211, 210 b, d, 211 a), étaient persuadés que les reliques de S. Albanus de Verulam, transférées de Bretagne à Ravenne par S. Germain d'Auxerre, puis à Rome, leur avaient été finalement apportées de la Ville éternelle par l'impératrice Théophano (*BHL.* 238-240). Or, s'il est un fait assuré, c'est que les restes du martyr de Verulam ne quittèrent point le lieu où ils étaient vénérés en Grande-Bretagne, pas même aux plus mauvais moments de l'invasion anglo-saxonne. Le culte fut maintenu sans interruption notable par les chrétiens bretons, jusqu'à l'arrivée des missionnaires romains au début du VII<sup>e</sup> siècle (voir ci-dessous, p. 161). Pour tout arranger, les Colonnais limitèrent leurs prétentions à une partie des reliques. M. B. réimprime un témoignage fort curieux, la dédicace au roi Henri VII d'Angleterre de la légende de S. Albinus imprimée à Cologne en 1502 (*BHL.* 238). L'histoire des contestations entre Cologne et St. Albans est intéressante à plus d'un titre. Elle se termine, peu avant la suppression de l'abbaye de St. Albans, par un appendice en vers ajouté à l'édition de 1534 du poème de Jean Lydgate, *S. Albon and Amphabel*, qui est de près de cent ans plus ancien. St. Albans y répond à Cologne. La légende de 1502 comporte un détail particulier que M. B. examine dans un appendice (p. 249-55). Après avoir relaté le miracle qui, dans la traversée des Alpes, préserva les reliques et l'animal qui les portait, malgré une chute effroyable au fond d'un précipice, le texte poursuit : *Ibi ecclesia in honorem S. Albani constructa, digno honore festivitas nunc colitur, et martyrium celebri memoria celebratur, quae vulgariter Selynon dicitur*. M. B. a retrouvé l'endroit et y a fait faire des investigations. A Silenen, en effet, un peu au-dessus d'Altdorf, dans la vallée qui conduit du lac de Lucerne à la passe du Saint-Gothard, s'élève une église de S. Albinus. Mais la localisation de la légende est certainement fautive. Les reliques n'ont pu franchir les Alpes, au X<sup>e</sup> siècle, par la passe du Saint-Gothard, qui n'était pas ouverte. Très probablement, il y avait à Selenen une église dédiée à un S. Albanus ou Albinus, différent de celui dont Cologne croit posséder les reliques. Vers la fin du moyen âge, une fois le Saint-Gothard devenu le plus court et le meilleur chemin de la Rhé-

nanie vers Rome, quelque abbé ou moine de Saint-Pantaléon, frappé par le nom du saint comme par la ressemblance du site avec la description que donnait le vieux récit, en vint à l'identifier. Dans un manuscrit de Cologne, il localisa le miracle à Silenen, et d'autre part persuada au curé de Silenen que le patron de sa paroisse était le martyr vénéré à Cologne. Ainsi s'établit cette tradition en Suisse. Il n'est pas impossible qu'un des signes ou une des causes de la résurrection du souvenir de S. Albanus à Cologne ait été la publication de l'épitomé de sa légende dans le recueil incunable de 1483 des *Historiae Sanctorum*, BHL. p. 36, n° 8 c. M. B. pouvait remonter un peu plus haut, jusqu'au Légendier de Hermann Greven, qui donne deux textes sur S. Albanus, l'un extrait de Bède, l'autre identique à celui des *Historiae Sanctorum* de 1483 (*Anal. Boll.*, LIV, 338, n° 65, et 346, n° 159). Dans la rubrique, à ces deux endroits, le nom d'Albanus s'accompagne d'une variante qui suffirait à en prouver l'origine colonaise : *qui hodie Albinus dicitur, qui et Albinus hodie vocatur*. L'opuscule de M. B. met ainsi en bonne lumière un chapitre de la *gloria postuma* du martyr de Verulam, qui n'avait guère été traité jusqu'ici, après Henschenius (*Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 172-74), que par H. J. B. Nicholson, dans un volume de la *St. Albans Architectural and Archaeological Society*, en 1851. P. G.

Patrick POWER. *Waterford and Lismore*. Cork, University Press, 1937, in-8°, VIII-402 pp., ill.

Depuis tant d'années qu'il s'occupe de l'archéologie religieuse et de l'hagiographie des diocèses unis de Waterford et Lismore, M. le chan. Power a réuni les éléments d'une histoire complète. Il en avait donné une première idée dans une esquisse publiée il y a vingt-cinq ans, *Parochial History of Waterford and Lismore*, et nous avons rendu compte plus récemment (*Anal. Boll.*, LII, 125) de son édition du texte topographique *Crichad an Chaoilli*, qui concerne le pays de Fermoy. Destiné au grand public, le volume de M. P. n'abonde pas en références précises. Les érudits qui auront à s'en servir peuvent cependant lui faire confiance, tant pour les vues générales sur la période médiévale, brièvement exposées dans l'introduction, que pour le détail des faits. Le corps de l'ouvrage est formé par une série de notices sur toutes les paroisses, énumérant les édifices du culte, chapelles, sources consacrées à des saints, anciens cimetières, monastères et couvents. D'excellentes tables facilitent le recours à ces descriptions,



Les articles les plus importants sont pour nous : *Cills, Holy Wells, Saints*. Dans les quinze appendices, M. P. produit quelques pièces justificatives, principalement les portions de documents anciens qui touchent Waterford et Lismore. Le premier de ceux-ci est le rôle des saints du pays. Critiquer cette liste, établie d'après les martyrologes irlandais, ceux de Tallaght (hélas, dans l'ancienne édition défectueuse de Kelly, alors que nous en possédons depuis quelques années une excellente), d'Óengus, de Gorman et de Donegal, en compléter les indications par quelques références bibliographiques et généalogiques, c'est un travail qui exigerait de très longs développements. Expressions le vœu que M. P. se décide à le faire bientôt lui-même. Quelques négligences ont échappé au savant auteur : ainsi, la traduction de *moccu* par « petit-fils » (p. 5 et passim), au lieu de « descendant », et la nationalité allemande gratuitement conférée à Rossveyda, c'est-à-dire à notre Rosweyde (p. 25).

P. G.

Dorothy C. HARRIS. *Saint Gobnet, Abbess of Ballyvourney*. Dans *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LXVIII (1938), p. 272-77.

La description des restes archéologiques concernant S<sup>te</sup> Gobnat, une statue en bois polychrome, les ruines de son église et surtout une pierre gravée, dressée en plein champ, satisfera les amateurs d'antiquités. D'excellentes photographies l'accompagnent. Mais M<sup>lle</sup> Harris a commis l'imprudence d'y joindre des notes hagiographiques. Elle ne semble vraiment rien connaître du sujet, qu'elle aborde à l'occasion d'un index universel de l'art chrétien, en préparation à Princeton. Espérons que les autres compilateurs de cette bibliographie, destinée à étonner le monde par son ampleur, sont mieux équipés pour leur tâche, ou du moins que leur travail sera révisé par des érudits compétents. M<sup>lle</sup> H., qui se targue (pp. 273, 277) d'avoir rassemblé « the more important historical references concerning our Saint and her benefactor », « the evidence carefully sifted and checked », accomplit ce prodige de ne pas citer une seule source ancienne ou originale, à moins peut-être qu'il ne faille considérer comme telle la phrase irlandaise extraite de la Vie de S. Abbán (p. 273), sans même un renvoi au texte latin dont elle dérive très probablement, *BHL*. 1, éd. DE SMEDT et DE BACKER, col. 521. Voici, pour qui s'intéresse à S<sup>te</sup> Gobnat, une poignée de références plus sérieuses : martyrologe de Tallaght, au 11 février (voir une note importante de M. R. I. BEST, p. 248 de l'édition qu'il a donnée à la *Henry Bradshaw Society*) ;

*Félire* d'Óengus, à la même date, sans omettre les gloses des deux éditions ; *Félire* d'O'Gorman ; calendrier du missel de Drummond, éd. A. P. FORBES, *Kalendars of Scottish Saints*, p. 5 ; généalogies en prose, éd. Paul WALSH, *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae*, p. 78 ; généalogies en vers, éd. Paul GROSJEAN, dans *Irish Texts*, t. III, p. 61 ; différents endroits portant le nom de Cell Gobnaite, « église de Gobnat », E. HOGAN, *Onomasticon Goedelicum*, p. 194, et Y. M. GOBLET, *A Topographical Index of the Parishes and Townlands of Ireland*, pp. 27, 262. C'est de là qu'il fallait partir pour étudier l'existence de S<sup>te</sup> Gobnat — ou de plusieurs saintes de ce nom —, l'époque où elle vécut, la diffusion de son culte, la date de sa fête. Est-ce la même sainte qui est invoquée dans une ancienne litanie irlandaise sous le nom de Cocnat ou Coccnat (C. PLUMMER, *Irish Litanies*, pp. 92, 122 ; cf. BEST, op. c., pp. 108-109, 248) ? En tout cas, c'est bien à tort que l'auteur, se fiant à un racontar de vieille femme, admet que S<sup>te</sup> Gobnat ait pu être sœur de S. Abbán. Un coup d'œil aux généalogies suffit pour étouffer dans l'œuf cette nouvelle légende.

P. G.

W. J. MOORE. *The Saxon Pilgrims to Rome and the Schola Saxonum*. Dissertation. Fribourg, University, 1937, in-8°, 140 pp.

M. Moore avait eu d'abord l'intention de remonter seulement jusqu'aux origines de l'école saxonne de Rome, ancêtre du Collège anglais actuel. Il s'est laissé entraîner plus loin, et c'est heureux pour les études hagiographiques, car nous lui devons une liste fort complète et abondamment documentée, de tous les pèlerins saxons à Rome au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècle. Cette forme de dévotion au Saint-Siège fut particulièrement en faveur chez les Anglo-Saxons. Rois et saints, nobles et abbés, se sont rendus dans la Ville éternelle. On trouvera commodément réunies ici à peu près toutes les références utiles. Il ne sera pas superflu de les contrôler à l'occasion, car l'auteur semble trop peu familiarisé avec la langue latine, qui est celle de presque tous ses documents, et ses connaissances d'histoire ecclésiastique ne sont guère digérées, comme en fait preuve, par exemple, l'expression « the Council of Trullanum » (p. 15, note 1).

P. G.

*Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy*. Fasc. XII, XIV, XV, XXI by E. FITZPATRICK. Fasc. XIII, XVI, XIX, XX, XXII by K. MULCHRONE. Fasc. XVII by L. DUNCAN. Fasc. XVIII by G. MURPHY and W. WULFF. Fasc. XXIII by E. FITZ-



PATRICK and K. MULCHRONE. Dublin, Royal Irish Academy, 1934-1937, in-8°, pp. 1423-2962.

Jusqu'au siècle dernier, sauf quelques livres de piété sortis des presses du continent, rien n'avait été imprimé en langue irlandaise. Et pourtant la littérature gaélique restait bien vivante. La multiplication des œuvres était assurée par quelques scribes professionnels et par nombre d'amateurs bénévoles, dont bien des cahiers, de tout âge et de tout format, ont survécu, plus ou moins abîmés par le temps. Parmi les fonds principaux dont on attend encore des catalogues, signalons ceux des Franciscains, de King's Inns et de la bibliothèque Nationale, à Dublin ; celui de Maynooth et la collection ancienne de la Bodléienne. Mais le mieux fourni était sans contredit celui de l'Académie royale d'Irlande, à Dublin, où voisinent les pièces les plus variées. Une équipe de travailleurs s'est attelée à sa description (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LII, 113). Les fascicules publiés jusqu'à présent ont porté le nombre des manuscrits inventoriés à 1059. Plusieurs dizaines de milliers de pièces y sont signalées, avec la référence exacte, le titre, le nom de l'auteur présumé et l'*incipit* ; dans plus d'un cas, on y a joint une analyse sommaire. Sur l'histoire de chaque manuscrit, on transcrit tous les détails révélés par une lecture attentive : *marginalia*, noms des scribes et des propriétaires successifs. Pour se faire une idée exacte de la somme de renseignements précis patiemment accumulés dans ces quelque 3000 pages, il faut les avoir dépouillées, comme nous l'avons fait en vue de compléter le *Tentative Catalogue of Irish Hagiography* de Charles Plummer (*Miscellanea Hagiographica Hibernica*, p. 171-285). Des douzaines de pièces nouvelles, des milliers de corrections et d'additions, tel est le butin de ces recherches, que nous espérons pouvoir un jour donner au public. Il ne saurait être question d'exposer ici ce que les douze derniers fascicules contiennent d'intéressant. Nous devons nous contenter, après avoir loué comme il se doit l'effort des collaborateurs, d'une besogne assez ingrate : noter quelques découvertes un peu plus remarquables que nous a permis de faire la comparaison avec d'autres fonds, déjà inventoriés, et quelques vétilles que nous avons notées en étudiant ce consciencieux travail.

Beaucoup de ces fascicules contiennent la description de manuscrits hagiographiques nombreux et importants, ou des groupes de recueils récents, tels, au fascicule XXII, les nos 968-970 (A. iv. 1, A. iii. 1 et 24, B. 4). Dans le fascicule XIII, Miss Mulchrone pré-

sente deux des pièces les plus justement célèbres de la collection : le Livre de Lecan, *Leabhar Mór Leacáin*, cité souvent sous le nom anglais de *Yellow Book of Lecán* (YBL), ms. 23. P. 2, du xv<sup>e</sup> siècle, et le Livre de Ballymote, *Book of Ballymote* (BB), ms. 23. P. 12, du xiv<sup>e</sup> et du xv<sup>e</sup> siècle. On a de ce dernier un fac-similé médiocre, dont les imperfections rendent d'autant plus précieux le commentaire fort complet de Miss M. Quant au Livre de Lecán, il vient de paraître en édition phototypique, avec une Introduction du même auteur. Ces deux recueils considérables ont entre eux d'étroites affinités, et Miss M. croit pouvoir prouver qu'en un point au moins ils dérivent du même original. M. Paul Walsh a donné deux études importantes sur le Livre de Lecán : *The Learned Family of Mac Fírbhisigh* et *Leacán Mic Fhírbhisigh*, dans *The Catholic Bulletin*, août et novembre 1938, ainsi qu'un travail historique concernant une autre famille d'érudits, *The Mageoghegans* (Mullingar, Westmeath Examiner, 1938, 59 pp.).

En général, le *Catalogue* n'indique pas quels textes ont été publiés et néglige d'identifier les pièces hagiographiques par le moyen si commode d'une référence au *Catalogue* de Plummer. On peut le regretter, ainsi que certains inconvénients de la division du travail, dont voici un exemple. La même collection de textes sur S. Senán d'Inis Cathaigh se lit dans les mss. 320 (cf. *Anal. Boll.*, LII, 346, note 10), 553, 906 et 993. Le *Catalogue* ne fournit pas les éléments nécessaires pour établir les rapports exacts entre le n<sup>o</sup> 553 et les trois autres. Mais une étude attentive des descriptions nous induit à conclure que le n<sup>o</sup> 320 est une simple copie du n<sup>o</sup> 993, et que celui-ci est probablement transcrit du n<sup>o</sup> 906 ou de l'original qu'avait sous les yeux le copiste du n<sup>o</sup> 906. Pour résoudre la question, il faudrait avoir accès aux manuscrits. Que de travail inutile dans ces descriptions répétées de recueils sans valeur propre, et quelle occasion perdue de les éliminer une fois pour toutes !

Une liste de rois et de chefs, dans le ms. 596, fol. 797, indique, entre autres sources, les écrits de « Augustin Magradoigh, canonach Oileáin na Naomh for Sionuinn », c'est-à-dire chanoine de l'Ile des Saints, sur le Shannon. Ceci touche à la tradition manuscrite des Vies latines des saints irlandais. Une recension, celle des manuscrits Rawlinson B. 485 et 505, dérive vraisemblablement de cette Ile des Saints, et Colgan a conjecturé, sans preuves sérieuses, que l'auteur en était Augustin Magradin, évidemment identique à l'Augustin Magradoigh



du ms. 596 (cf. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. XXI-XXII).

C'est une erreur d'écrire que le Livre de Lecán fut prêté en 1636 par Ussher à Conall MacGeoghegan, « as stated by Michael O'Clery in his Preface to the Irish Calendar » (p. 1555). Ceci ne saurait être qu'une référence à l'attestation délivrée à Michel O'Clery pour le martyrologe dit de Donegal par Flann Mac Aodhagáin, le 1<sup>er</sup> novembre 1636 (imprimée p. L de l'édition). Il n'y est question que de calendriers que ne renferme pas le Livre de Lecán. Il y a eu confusion avec l'attestation fournie le 11 octobre 1636 par Conell McGeoghegan (éd. *Irish Texts*, t. III, p. 80) en faveur de la copie du *Naemhsheanchus*. Ici, en effet, le ms. 5100-5104 de Bruxelles, fol. 239-244<sup>v</sup>, qui contient l'autographe, dérive du Livre de Lecán. P. 1530, ligne 1, les « quatre lignes de prose latine » commençant par les mots *Patricia laude superdicum* se retrouvent dans le ms. 23. C. 12, p. 82. C'est une hymne fort courte, ou un fragment d'hymne, en l'honneur de S. Patrice, *Patricii laudes semper dicam*. Elle est précédée de la lamentation de S. Patrice sur Ethne, qui eut assez de vogue à la période moderne, sans doute comme charme ou amulette. On en connaît de nombreux exemplaires. Elle a été éditée par Kuno Meyer, d'après le Livre de Fermoy, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XIII, p. 17. C'est un extrait du conte *Altram Tige dá Medhar*, qui nous représente la conversion d'Ethne, personnage plutôt mythologique dans son origine première, sous l'influence d'un certain clerc fort saint, nommé Ceasán, fils du roi d'Alba (l'Écosse actuelle ou la Grande-Bretagne), et son baptême par S. Patrice. Il y a peut-être ici une réminiscence d'un passage fameux de Tirechán (*BHL*. 6496), Livre d'Armagh, fol. 12. Ceasán aurait occupé d'abord l'ermitage près de Brugh de la Boyne, où mourut Ethne et qui porta depuis le nom de Cell Ethne, « l'église d'Ethne », et plus tard un site appelé Cluain Ceasáin, « la Prairie de Ceasán », en Ros Mic Treoin, au pays de Fidh Gaible. Le texte d'*Altram Tige dá Medhar* a été imprimé deux fois tout récemment, d'abord par Miss M. E. Dobbs, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XVIII, p. 189-230, ensuite par Miss L. Duncan dans *Ériu*, t. XI, p. 184-225. Au n° 565, fol. 272, se lit une liste des archevêchés et évêchés irlandais, dont le *Catalogue* ne détermine point la nature avec assez de précision. Le texte est-il ancien, bien que le manuscrit soit récent ? Il apportera peut-être, dans ce cas, des lumières sur la question bien obscure de l'établissement des circonscriptions ecclésiastiques en Irlande. Le calendrier du ms. 560 est fort impar-

faitement décrit. Il eût fallu confier ce soin à un connaisseur. On nous dit seulement qu'il ressemble au calendrier du n° 466, fol. 2-8, sur lequel les renseignements sont bien maigres aussi ; mais nul n'ignore qu'aux yeux du profane tous ces calendriers du bas moyen âge sont à peu près pareils. Le ms. 645, p. 420-28, renferme, nous dit-on, des notes diverses transcrites d'un manuscrit sur vélin, œuvre d'un certain Maelbrigte Hua Maeluanaig. Il saute aux yeux, à la seule lecture des *incipit*, que l'original n'est autre que le ms. Harley 1802, l'évangélaire de Máel Brigte, un des joyaux du British Museum. Le traité que contient le ms. 547, insuffisamment décrit, pourrait bien être un extrait de la *Perfection chrétienne* d'Alphonse Rodriguez. Les tables d'un ouvrage hagiographique, que Miss Mulchrone n'a pu identifier (ms. 666 B, p. 131), semblent extraites de l'*Index topographicus* de la *Trias thaumaturga*. La description fournie par le *Catalogue* est insuffisante : quelques noms, avec le chiffre des pages auxquelles se réfère cet index, n'eussent pas été inutiles. Le ms. 538 est présenté comme une Vie de S. Cuimíne Fota (PLUMMER, *Catalogue*, n° 31). Il s'agit plus précisément ici non de la Vie de Cuimíne, mais de la pièce d'où cette Vie a été tirée par Michel O'Clery, *Eachtra na dá nÓinbhidhe*, « Aventures des deux Saints Idiots », connues par plusieurs manuscrits. Le poème du ms. 739, 201, a été publié par J. G. O'Keeffe, *Irish Texts*, t. I, p. 25-52, d'après ce manuscrit ; le texte du ms. 535, 193 (PLUMMER, *Catalogue*, n° 109), a vu le jour dans la *Revue celtique*, t. XLIX, p. 185-87 ; le texte signalé, p. 1576, comme publié par Kuno Meyer d'après un autre manuscrit, a paru dans les *Analecta Bollandiana*, XLV, 75-83 d'après le témoin ici décrit. Le poème en 37 quatrains du ms. 535, 171, n'a point pour sujet les Béatitudes, mais le psaume *Beati immaculati*. Le petit traité sur les quatre saints fils d'Eogan mac Murchada (PLUMMER, *Catalogue*, n° 135), des mss. 535, 51, et 536, 233, a été imprimé par J. G. O'Keeffe, *Irish Texts*, t. III, p. 1-8. P. 1476, ligne 4, lire *superbus* ; p. 1666, fin du § 1, lire : *praemissa* ; p. 1704, 188, lire : *Fidelium*, c'est le début d'une collecte du missel romain ; p. 2020, lire : Keating, II, 274 ; p. 2059, au lieu de *unstuis* (?), lire : *viis tuis* ; p. 2784, lire : *partum, pariendo* ; p. 2840, ligne 1, lire : *potentia* ; les textes latins qui suivent sont défigurés dans la transcription, qu'on aurait dû laisser à un spécialiste comme le P. Shaw. Enfin, il y aurait lieu d'examiner les rapports qui existent certainement entre le ms. 781 et le ms. Add. 30512 du British Museum.

P. G.



R. A. S. MACALISTER. *The Ogham Inscription at Maumanorig, Co. Kerry*. Dublin, Hodges, Figgis, 1938, in-4°, pp. 241-47 (= *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Volume XLIV, Section C, n° 9).

Depuis près d'un siècle, l'inscription archaïsante de Maumanorig, près de Ventry, dans la péninsule de Dingle, est marquée de la *crua interpretum*. Elle est en ogam, c'est-à-dire en un alphabet épigraphique qui, n'étant plus compris, devint une sorte de cryptographie. M. Macalister montre clairement comment les difficultés de lecture se sont accumulées ici, à la suite de corrections du graveur. On y trouve même, chose assez rare, une annotation marginale, imitée des pratiques du scriptorium. Tout se tient parfaitement dans les observations et les déductions ingénieuses de M. M., et l'on ne contestera pas, croyons-nous, qu'il faille lire : ANM COLMAN AILITHIR. La traduction renferme un point douteux ; il est plus aisé de la marquer en une version latine, car l'inscription est inspirée du latin. On peut comprendre soit « Titulus Colmani peregrini », soit « Titulus Colmanorum peregrinorum ». Le terme *ailithir*, « pèlerin », revêt le plus souvent, au moyen âge irlandais, un sens religieux et s'applique à un saint homme qui choisit de quitter son pays pour vivre au loin dans une pieuse solitude. L'inscription garderait donc le souvenir d'un personnage ou de plusieurs, du nom de Colman, jouissant d'une réputation de sainteté.

Est-il possible d'aller plus loin que ne l'a fait M. M. et d'identifier le ou les Colman en question, dans les martyrologes et les listes hagiographiques de l'Irlande ? L'entreprise est ardue, car Colman comme nom de religion était fort répandu. Un passage de la Vie de S. Carthach, autrement dit Mochuda, de Lismore (*BHL*. 1624, éd. PLUMMER, ch. 50), le fait saisir. Comme les moines de Carthach étaient au travail près d'un cours d'eau, l'ancien chargé de la direction dit à un frère, nommé Colman : « Colman, jette-toi à l'eau ! » Aussitôt, douze moines de ce nom se jetèrent à l'eau, tout habillés. La liste des saints irlandais homonymes énumère près de trois cents Colmans, les martyrologes environ une centaine. Il faut tenir compte aussi des saints très nombreux appelés Colum : car en latin Columba ou Columbus et Columbanus étaient interchangeables, comme leurs correspondants gaéliques Colum et Colman. Un détail pourrait être ici d'un grand secours : le hameau voisin de Maumanorig, appelé sur la carte Kilcolman, « église de Colman », se prononce Ceall na gColmán, « église des Colmans ». Graves (*Transactions of the Royal Irish Academy*, t. XXIX,

p. 33) confirmait par là sa lecture, dont le sens serait en latin « Titulus trium Colmanorum », et apportait encore un texte concernant trois saints du nom de Colman, enterrés à Uch Máma. Nous avons depuis imprimé ce passage d'après les deux manuscrits connus, *Irish Texts*, t. III, p. 86-87. Il en ressort que ces trois Colmans, tous trois fils d'un nommé Lugaid, vécurent à Oughtmama, paroisse de la baronie de Burren, au comté de Clare, bien loin de Ventry. D'ailleurs, les recherches de M. M. ont relégué au royaume des imaginations érudites les trois Colmans de Graves. Le seul moyen de parvenir à une identification probable serait de dépouiller la liste de saints homonymes ainsi que les calendriers, martyrologes et compositions généalogiques en prose et en vers. Peut-être y reconnaîtrait-on le ou les saints commémorés à Maumanorig. Ce travail n'est pas encore possible, car si nous avons d'excellentes éditions de presque tous les calendriers et d'une recension des généalogies en prose, il reste des douzaines de manuscrits à imprimer et à indexer avant de savoir ce que contient le reste. C'est là une des tâches les plus utiles et les plus urgentes de l'hagiographie irlandaise. P. G.

Father CARTHAGE, O.C.S.O. *The Story of Saint Carthage*. Dublin, Browne and Nolan, 1937, in-8°, xvi-184 pp., ill.

Pour le troisième centenaire de la mort de S. Mochuda (ou Mochutu, connu aussi sous le nom de Carthach, en latin Carthagus), évêque et abbé de Lismore après qu'il eut été expulsé de sa propre fondation à Rahan, un moine cistercien de Mount Melleray a rassemblé dans cette Vie, destinée au grand public, tous les détails qu'il a pu glaner chez les anciens écrivains. Le P. John Ryan, S.I., auteur d'une excellente introduction, situe S. Mochuda dans son milieu historique. Il corrige la date acceptée jusqu'ici comme celle de l'expulsion de Rahan : celle-ci ne peut se placer qu'au temps pascal de 635, soit entre le 9 avril et le 28 mai, et non en 636 (p. xii). Signalons encore d'autres notes importantes du P. Ryan : p. 40-41, sur la chronologie de S. Mochuda ; p. 58, sur la Règle qui lui est attribuée et qui serait authentique pour le fond. Le P. Ryan a revu également la traduction de certains passages de la Règle (p. 53-58). La description de l'état actuel de Rahan est due au P. A. O'Connell, S.I. Des cartes et des plans, fort soigneusement exécutés, aident beaucoup à l'intelligence du récit. Quelques menues erreurs trahissent une certaine inexpérience. Ainsi, à propos de paléographie (p. 73), ou du Félire d'Óengus (p. 94,



l'éternelle confusion entre le texte et les commentaires postérieurs). S. Gall n'est pas le fondateur du monastère qui s'éleva sur sa tombe et porte son nom (p. 75). A la liste des supérieurs de la communauté des lépreux de Lismore, on peut ajouter un certain Mac Taidhg, fils de Toirrdelbach, petit-fils de Brian, qui vécut à la fin du XI<sup>e</sup> siècle (*Études celtiques*, n° 4, 1937, p. 274-75). P. G.

A. W. WADE-EVANS. *Nennius's « History of the Britons » together with « The Annals of the Britons » and « Court Pedigrees of Hywel the Good »; also « The Story of the Loss of Britain »*. London, S. P. C. K., 1938, in-8°, 156 pp., carte.

M. Wade-Evans compte publier très prochainement un corpus d'hagiographie galloise qui remplacera les *Lives of the Cambro-British Saints* de W. J. Rees (1853) et formera, pour cette moitié du monde celtique, le pendant des *Vitae Sanctorum Hiberniae* de Plummer. En attendant, il édite quelques travaux préparatoires. Nous avons signalé, entre autres, ses *Welsh Christian Origins* (*Anal. Boll.*, LIII, 423). Voici maintenant, en traduction anglaise, précédés d'une solide introduction et éclairés de notes érudites, que seule pouvait dicter une connaissance approfondie de l'ancienne histoire galloise, les textes principaux qui nous renseignent sur la Grande-Bretagne et le Pays de Galles pendant le haut moyen âge. La plupart sont accessibles en des éditions aussi parfaites qu'on peut le souhaiter : celle de Mommsen, dans les *Monumenta Germaniae historica*, ou celle de M. F. Lot, dans la *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, pour les textes latins, que complète le *Lebor Bretnach*, ancienne version irlandaise, récemment imprimée par M. A. G. van Hamel (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 216) ; enfin, pour les généalogies galloises et les annales, l'édition de Egerton Phillimore, dans *Y Cymmrodor*, t. IX (1888), p. 143-83. Cependant, bien des écrivains récents, non contents de passer sous silence les utiles travaux de M. W.-E., semblent n'avoir jamais lu les textes latins essentiels. Les extraits et les résumés que renferment des travaux périmés leur ont suffi jusqu'ici. Cette version anglaise les aidera sans doute à prendre connaissance des originaux.

Nennius, ou mieux Nemnius, parfois Nemnivus, est à l'ordre du jour. Sans parler des recherches de M. Lot et de M. van Hamel, M. Rudolf Thurneysen a consacré de longues pages à une critique du texte et à une traduction du *Lebor Bretnach*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XX, 1<sup>e</sup> partie (1933), p. 97-137. Il a rectifié

sur plus d'un point ses assertions et modifié considérablement ses conclusions dans la seconde partie du même tome (1935), p. 185-91. Toute la question devrait être exposée de nouveau et clairement, si l'on veut qu'elle fasse quelques progrès dans l'avenir, car elle s'embrouille à mesure qu'on s'en occupe, chacun partant de son point de vue, sans guère se soucier des résultats atteints. M. W.-E. s'efforce de mettre un peu d'ordre dans une tradition compliquée, en marquant nettement où les documents se copient l'un l'autre, où les recenseurs, férus de quelque chronologie fantaisiste, les étendent sur un lit de Procuste (par exemple p. 54, note 4). Les textes traduits par M. W.-E. sont d'abord les *Excerpta* de Nemnivus, auxquels l'érudition moderne a donné le titre de *Historia Britonum*. Outre un passage concernant S. Illtud, parmi les Merveilles de l'Ile de Bretagne, on y trouve deux Vies de Saints, celle de S. Patrice (*BHL*. 6501-6502) et celle de S. Germain d'Auxerre (*BHL*. 3461). Les *Annales Cambriae*, ainsi baptisées en 1848, sont une compilation brève mais importante qui se lit dans le ms. Harley 3859, du Musée Britannique. Elle relève ce qui concerne soit la Bretagne, soit l'Irlande et ses principaux saints. Le même manuscrit renferme d'anciennes généalogies, compilées dans l'entourage du roi de Galles Hywel le Bon, au x<sup>e</sup> siècle. Enfin, ce que M. W.-E. appelle « The Story of the Loss of Britain », c'est le *De Excidio Britanniae* anonyme, attribué à Gildas, qui date en réalité de l'an 708. Nous avons indiqué naguère (*Anal. Boll.*, LII, 424), comment l'auteur avait distingué, dans le *Liber Querulus* de Gildas, auprès d'une épître authentique de l'abbé de Rhuys (chapitres 1, 27-110), ce traité historique (chapitres 2-26). Ajoutons, pour être complet, que M. W.-E. imprime encore (p. 33-34) l'inscription généalogique du pilier d'Eliseg (ix<sup>e</sup> siècle).

P. 52, ligne 1, le mot *virtutibus* devrait être rendu non par « virtues » mais par « miracles », comme le montre la phrase correspondante de Prosper d'Aquitaine (*Anal. Boll.*, LV, 308). Le passage du *De Excidio* où il est question de bois, de déserts et de cavernes (p. 132), n'est peut-être qu'une réminiscence de *Hebr.* 11, 38. La note 3 de la page 130, à propos du chapitre intitulé *De sanctis martyribus*, est de la plus grande importance. M. W.-E. montre que l'auteur, écrivant au début du viii<sup>e</sup> siècle, a conjecturé, non sans raison, que beaucoup de tombes de martyrs, sinon la plupart, étaient aux mains des barbares, les Pictes au nord, les Saxons au sud et à l'est. Il ne restait, en fait de territoires indépendants, que le royaume de la Clyde, Galles et le



sud-ouest. Mais l'auteur anonyme ne perdait pas de vue non plus les tombes qui, à cette époque, appartenaient encore à ses compatriotes. Il semblerait qu'il ait songé particulièrement aux noms de lieux de Galles et du sud-ouest formés avec le substantif *merthyr*. Ces toponymes étaient autrefois plus nombreux que maintenant. *Merthyr* répond au latin *martyrium*, qui désigne une église construite en l'honneur d'un martyr, généralement sur sa tombe. C'est de cette étymologie qu'est parti l'auteur du *De Excidio*, mais à tort, car dans les noms de lieux gallois *merthyr* désigne simplement un saint, et non pas nécessairement un martyr. Il est souvent suivi d'un nom de personne, homme ou femme. Une étude attentive reconnaît dans ceux-ci des saints ou des saintes des <sup>v</sup><sup>e</sup>, <sup>vi</sup><sup>e</sup> et <sup>vii</sup><sup>e</sup> siècles, qui vécurent donc après l'époque supposée des persécutions. Ces personnages sont ainsi, selon les cas, des confesseurs, des vierges ou des veuves, mais l'ancien auteur a vu en eux de nombreux martyrs, de l'un et de l'autre sexe, en divers endroits. Poursuivant son investigation (p. 131, notes 2 et 3 ; p. 132, note 1), M. W.-E. examine le cas des trois martyrs que nomme le *De Excidio : sanctum Albanum Verolamiensem, Aaron et Iulium Legionum urbis cives*. Il remarque d'abord que les épithètes se rapportent expressément au lieu d'origine des trois saints. Nulle part, ni Verulam ni Caerleon ne sont donnés comme le lieu de leur martyre. Ensuite, reprenant une théorie exposée déjà dans ses *Welsh Christian Origins*, p. 16-19 (cf. *Anal. Boll.*, LII, 424), il montre que le site de Verulam ne correspond pas le moins du monde à la description qu'en fait la légende de S. Alban. Celle-ci suppose un centre militaire sur un fleuve important, qu'elle appelle la Tamise. Or, Verulam, aujourd'hui St. Albans, ne fut jamais une forteresse romaine et n'est pas situé sur une large rivière. Le nom de la Tamise doit avoir été introduit par un auteur dont les connaissances hydrographiques concernant la Bretagne se limitaient à ce nom de fleuve, mais la Tamise ne fut jamais fortifiée par les Romains. Les deux détails introduits dans la légende se vérifient au contraire à Caerleon sur la Wysg ou Usk, forteresse occupée dès l'an 75 par la Seconde légion Augusta. Qui plus est, devant l'ancienne forteresse, sur la rive méridionale, deux églises portent, dans une charte du <sup>ix</sup><sup>e</sup> siècle, les noms de S. Jules et de S. Alban ; une église de S. Aaron se trouve en face, sur la rive nord. M. W.-E. conjecture, non sans quelque apparence de probabilité, que les trois martyrs souffrirent à Caerleon. Nous savons, d'autre part, grâce au texte lui-même, que

le premier était originaire de Verulam, les deux autres de la ville même. Nous voudrions cependant demander à M. W.-E. d'expliquer plus clairement comment un centre du culte de S. Alban s'établit à Verulam, en dehors de la ville et à un site où l'endroit du martyr semble fixé par la tradition. Cette tradition n'est point méprisable. C'est même, à notre connaissance, la seule tradition chrétienne qui ait survécu dans le pays occupé par les Saxons. Bède écrit, en effet : *in quo videlicet loco usque ad hunc diem curatio infirmorum, et frequentium operatio virtutum celebrari non desinit* (*Hist. eccl.*, I, 7). Ces paroles semblent indiquer un culte ininterrompu depuis le temps des Romains, comme le fait observer M. J. N. L. Myres, *Roman Britain and the English Settlements* <sup>2</sup>, pp. 434, 452. Faut-il supposer que les concitoyens du martyr lui ont consacré un oratoire près de leur cité ? La chose n'est pas moins probable que d'imaginer les gens de Caerleon élevant une église à S. Alban non loin de celles de Jules et Aaron, si rien n'unissait les martyrs que le fait d'avoir souffert l'un à Verulam, les autres à Caerleon, sous les empereurs romains, avant la paix constantinienne. Cette seconde hypothèse ne doit pourtant point être négligée. Il convient de se rappeler la grande influence littéraire du *De Excidio* du pseudo-Gildas, employé par Bède et par tous les historiens des églises de Bretagne et d'Angleterre. Enfin, quel crédit mérite la *Passio Albani* (*BHL.* 206-210), dont l'origine devrait se chercher dans le sud de la Gaule et qui fut certes composée sans respect outré pour des documents primitifs, dont l'existence est encore à prouver ?

P. G.

F. WORMALD. *The Seal of St. Nectan*. Dans le *Journal of the Warburg Institute*, t. II (1938), p. 70-71.

On sait peu de chose de S. Nectan, martyr, patron de Hartland, dans le comté de Devon. Il est à espérer que la Vie récemment découverte dans le manuscrit de Gotha I. 81 par M. Wormald et que M. G. H. Doble compte prochainement publier, apportera des détails nouveaux, sinon sur l'histoire du saint, du moins sur son culte. M. W. a reçu communication du texte transcrit par M. Doble. Le récit de l'Invention des reliques est tardif et légendaire ; des erreurs de chronologie le montrent (p. 70, note 2). Il contient la description d'un sceau, trouvé dans le sarcophage, qui portait les mots : SIGILLVM NECTANI. M. W. compare à ce témoignage deux sceaux de l'abbaye de Hartland, conservés à Londres. Il incline à penser que



le plus ancien appartient aux prêtres séculiers établis à Hartland, dès le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle peut-être. Ceux-ci furent expulsés et remplacés, au <sup>xii</sup><sup>e</sup>, par les chanoines réguliers augustinien. Plus tard, quand le second sceau fut mis en service, la matrice de l'ancien, en ivoire, aurait donné lieu à la légende qui l'introduit dans la Vie du saint lui-même et dans le récit de l'invention de ses reliques. P. G.

C. J. A. OPPERMAN. *The English Missionaries in Sweden and Finland*. London, S. P. C. K., 1937, in-8°, xxii-222 pp. (= *Church Historical Society*).

G. VON WALTHER-WITTENHEIM, O.S.B. *Die Dominikaner in Livland im Mittelalter*. Roma, Istituto Storico Domenicano, 1938, in-8°, xiii-159 pp. (= *Dissertationes historicae*, fasc. IX).

Une thèse de doctorat à l'université de Londres, sur la Suède et la papauté de 822 à 1248, introduisit M. Oppermann à un sujet qui méritait bien un petit volume : le rôle des missionnaires anglais dans la conversion de la Suède et de la Finlande. M. O. a lu sans discrimination tous les ouvrages qui lui sont tombés sous la main. Son travail, fort diffus, est mal digéré et par endroits boursoufflé de digressions oratoires ou dévotes, pour le moins inattendues. Le fond appelle, d'ailleurs, les plus expresses réserves. Les lecteurs anglais ne devront pas se croire dispensés de recourir aux sources originales, parce que M. O. leur en fournit une traduction commode. La bibliographie, étrangement incomplète du côté français, fourmille d'erreurs. Citons la référence aux *Acta Sanctorum*, publiés à « Freiburg, Paris and Rome, n. d., 1864-8 ». Les textes latins sont souvent mutilés au point d'en devenir inintelligibles (p. 37, note 135 ; p. 43, note 169, où il faut sans doute *ex* au lieu de *et* ; *ibid.*, note 170 ; p. 50, note 192 ; p. 162, note 632, où il faut lire *momenta* au lieu de *monumenta*). La diplomatique n'est guère mieux traitée. M. O. relève comme extraordinaire une clause d'anathème dont l'omission seule eût été remarquable (p. 54, note 210). Il ne vaut pas mieux comme guide dans les calendriers et les martyrologes. Le choix arbitraire du jour de la commémoration d'un saint chez John Wilson dans son Martyrologe anglais est trop fréquent pour qu'il y ait lieu de s'en étonner (p. 73). Le passage des *Acta Sanctorum*, dans les *Praetermissi* du 5 avril, cité p. 73, note 281, consiste principalement en un extrait d'Adam de Brême, que l'auteur amalgame avec son propre jugement concernant la preuve du culte. Sur les calendriers de Cologne, il y a bien d'autres sources à alléguer que le *codex Lubeco-Colonien-*

sis de Du Sollier (p. 93). La date de la mort du roi S. Éric IX de Suède présente une difficulté, laissée sans solution (p. 174, note 678). Celle-ci est pourtant fort simple. Le texte *BHL*. 2594 indique expressément le jour de l'Ascension, peu après la messe solennelle, 18 mai 1160. Mais, en 1160, cette fête tombait le 5 mai. La date du mois semble assurée, car les martyrologes sont unanimes. L'hagiographe a bronché, sans aucun doute, sur le chiffre de l'année. Lire : 1161, où le 18 mai fut le dimanche dans l'octave de l'Ascension, confondu assurément avec la fête elle-même dans cette recension, qui paraît n'être qu'un remaniement d'une Passion perdue. P. 147, note 556, au lieu de *Vitae*, lire *Vitae Scholae*.

Plus graves encore sont les vices de méthode. Ainsi M. O. se réfère-t-il aux sagas islandaises pour peindre le paganisme suédois, en des pages faciles et colorées. Rien n'est moins prouvé que l'identité des traditions islandaises et suédoises, et d'ailleurs les sagas islandaises sont d'une antiquité moins haute que la période décrite par M. O. Pour la Suède, il faut se contenter de quelques témoignages directs, à contrôler et à compléter patiemment par les noms de lieux et de personnes, les inscriptions runiques, les pierres imagées. L'auteur mêle au hasard, sans discussion critique et au mépris de la perspective historique, les documents latins ou nordiques concernant les missionnaires : pièces d'archives, biographies, annales, passages d'historiens du bas moyen âge. La légende de S. Sigfrid, par exemple, se présente sous la forme la plus récente et la moins croyable, au stade où tous les saints sont devenus les membres d'une même famille.

Les sources sont parfois traitées de façon cavalière. A moins d'une attention soutenue, on n'apercevra pas les manipulations qu'elles ont subies. En voici un exemple. P. 126, note 500, M. O. date un document de 1150. C'est une source qui mérite confiance, bien qu'on y distingue la main d'un remanieur qui remplaça Sigtuna par Uppsala. Elle porte la date de 1129. Nous connaissons par ailleurs un Henrik à Sigtuna, mort en 1134 d'après le *Necrologium Lundense*. Mais M. O. veut voir dans le Henrik mentionné par ce document un personnage légendaire de ce nom, mort vers 1150. Il abaisse la date de la pièce, sans l'ombre d'une raison plausible, sans même prévenir le lecteur. Les références à des ouvrages modernes ne doivent pas non plus être acceptées les yeux fermés. Ainsi, p. 78 et note 302, une remarque de O. von Friesen sur la nationalité de S. Sigfrid, est intro-



duite par les mots : « it is now generally acknowledged that ». Friesen n'est pas historien. Il s'est intéressé aux inscriptions runiques, mais ses fantaisies érudites n'ont pas rencontré la faveur de vrais savants, comme M<sup>lle</sup> Lis Jacobsen. En réalité, la nationalité anglaise n'a jamais été reconnue à S. Sigfrid par l'ensemble des historiens. Il est même croyable qu'elle ne le sera jamais, aussi longtemps du moins qu'on remontera aux sources authentiques.

Enfin, M. O., qui a beaucoup employé les vieilles éditions et les livres périmés, ne semble guère familiarisé avec des travaux de réelle valeur, comme ceux de M. Malin (depuis quelques années : Maliniemi), de M. Jaakola, de M. Ahnlund. Il cite (pp. 112, 140) le *Chronicon episcoporum Arosiensium*, comme si M. Ahnlund n'avait pas démontré que c'était un faux de Nils Rabenius. Quant aux ouvrages de M<sup>lle</sup> T. Schmid, ils les a lus et il les pille consciencieusement, tout en se gardant de le montrer. Mais il n'a pas su profiter des travaux de M<sup>lle</sup> Schmid sur S. David et sur les premiers évêques de Växjö, qui lui eussent épargné quelques erreurs. La *Church Historical Society*, au lieu d'accepter le manuscrit de M. O., eût été mieux inspirée d'inviter plutôt son auteur à traduire et à adapter le *Sveriges Kristnande* de M<sup>lle</sup> Schmid. Les diatribes violentes et déplacées contre la papauté et l'Église catholique, dont M. O. a semé son ouvrage, ne méritent pas un instant d'attention. Il faut espérer que le public anglais ne se laissera pas tromper par ce livre d'une solidité tout apparente, et attendra que le sujet soit repris avec plus de compétence.

Le volume bien documenté de Dom G. von Walther-Wittenheim ne touche guère à la période hagiographique de l'histoire livonienne. On y trouvera tout ce que l'on peut désirer sur la *Natio Livoniae* et l'activité des Frères Prêcheurs dans ces parages. P. G.

<sup>1</sup>G. GABRIELI. *Apulia sacra bibliographica*, partie IV : *Agiografia*. Bari, 1936, in-8°, 33 pp. Extrait de *Iapigia*, N. S., t. VII.

Bien qu'elle soit rangée, avec d'autres travaux parus dans la revue *Iapigia* de 1930 à 1936, sous le titre général de *Bibliografia di Puglia*, cette étude de M. Gabrieli ne ressemble guère à ce qu'on est convenu d'appeler une « bibliographie ». Elle comprend deux parties, d'importance inégale. La première (*Toponomastica agiografica*) est une contribution à la toponymie religieuse des Pouilles et plus particulièrement du Salento ou Terre d'Otrante. On y trouve une liste

de lieux-dits, anciens et modernes, dérivés des vocables de la Madone et des noms de saints. A côté de formes énigmatiques, comme S. Liquori (Lecce), S. Caloiro (Ostuni), S. Sidero (Corigliano), S. Palmeta (Martina) et S. Scalona (Ostuni), on relèvera des noms si étrangement défigurés au cours des âges qu'ils en sont devenus méconnaissables ; ainsi le toponyme Sant' Ulegghie n'est, paraît-il, qu'une déformation de S. Elia.

La *Rassegna agiografica di Puglia*, qui forme la seconde partie de l'opuscule, est un catalogue alphabétique des saints vénérés dans la région, spécialement en qualité de patrons d'églises. La Sainte Vierge, à qui tant de paroisses sont dédiées, notamment sous le titre d'Assunta, vient en tête de la liste ; et les nombreux vocables sous lesquels on l'honore dans les vingt-quatre diocèses d'Apulie sont groupés d'après un ordre méthodique : noms rappelant une fête de Marie, comme Annunziata, Immacolata, ad Nives ; titres évoquant son activité bienfaisante, par exemple Notre-Dame des Grâces, ou de la Miséricorde ; noms d'origine, comme Carmine (Carmel), ou Sainte-Marie de Constantinople (« Odegitria »), appelée plus communément « dell' Idria », etc. Chaque nom de saint est suivi de l'indication des villes ou villages où son culte est en honneur et de références brèves aux *Acta SS.*, à la *BHL.*, parfois aussi à la *BHG.*, aux *Anal. Boll.* et à quelque monographie, savante ou populaire. Ce répertoire commode n'a aucune prétention à l'originalité ni à l'exhaustivité ; il nous est présenté par l'auteur comme un modeste « saggio » : un spécimen et un programme de recherches très utiles à entreprendre sur place pour permettre un jour d'écrire l'histoire du culte des saints dans les Pouilles. Le S. Maur vénéré à Gallipoli et Lavello n'est pas le disciple de S. Benoît, mais un martyr (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 236). S. Hypatius, fêté à Tigiano le 31 mars, doit être identifié avec l'évêque de Gangres (*Synax. Eccl. CP.*, 575-76 ; *BHG.* 759).

FR. HALKIN.

H. ZAYAT. *Al-khizanat ach-Charqiyat* (Bibliothèque Orientale). Notices et Extraits de manuscrits arabes pour l'étude de l'histoire, la littérature et la civilisation Orientales à l'époque des Abbassides. Tome II. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1937, in-8°, 169 + 4 pp. (En arabe). Extrait de la revue *al-Machriq*.

Il y a plus de 35 ans que M. Habib Zayat s'est fait connaître dans le monde des lettres orientales par un volume plein de renseignements inédits sur *Les bibliothèques de Damas, Şaïdanāiā, Ma'lūlā et Yabrūd*



(Le Caire, 1902). Depuis lors, son érudition n'a plus cessé de s'étendre et de s'affermir. Le présent ouvrage est composé de notes et d'articles que l'auteur a donnés à une revue arabe de Beyrouth, dans l'intervalle ou à l'occasion d'autres études de plus longue haleine. Rassemblées comme en une gerbe sans ordre ni dessein bien apparent, ces scolies détachées forment un de ces recueils de curiosités philologiques, dont le modèle a été créé, dans la littérature latine, par les *Noctes Atticae* d'Aulu Gelle. Pour ne pas nous exposer à la tentation de nous y trop attarder, nous irons droit aux quelques passages dont nos études peuvent profiter.

Au nombre des monastères chrétiens, dont les historiens et chroniqueurs arabes ont parlé assez complaisamment, M. Z. en a remarqué cette fois quatre, qu'on s'étonne à bon droit de ne pas trouver mentionnés avec autant d'honneur dans la littérature chrétienne. Deux doivent être cherchés dans la Syrie du Nord : le couvent de Rummānīn et celui de Qozmān. Tous deux étaient en ruines à l'époque du géographe Yāqūt (1178-1228), qui ne donne que des indications hésitantes, pour ne pas dire contradictoires, sur leur emplacement. On sait par lui que le couvent de Rummānīn s'appelait aussi *Daīr as-Sābān*, « ce qui en syriaque — c'est Yāqūt qui parle — signifie le couvent du vieillard » (*Mo'ğam al-Buldān*, éd. WÜSTENFELD, t. II, p. 666). Le chroniqueur Ibn al-'Adīm, plus connu sous le nom de Kemāl ad-Dīn, dans son histoire d'Alep, nous apprend que le couvent de Rummānīn était situé dans le Ġabal Sim'ān, sur le territoire d'un village qui s'appelait alors *Turmānīn* (ZAYAT, p. 11). Ce renseignement mérite d'être pris en sérieuse considération. Turmānīn, où se voient encore les ruines d'un important monastère, possédait jusqu'au début de la grande guerre, une église qui était l'un des joyaux de l'architecture religieuse dans la Syrie du Nord. Ni ce monument ni la localité dont il était l'honneur n'apparaissent jamais sous leur nom actuel dans nos histoires, syriaques ou arabes. *Rummān* signifie « grenade ». *Turmānīn* ne serait-il pas un nom vulgaire formé par altération du syriaque *beth Rumanin*, « place aux grenadiers » ? Le témoignage précis de Kemāl ad-Dīn permet au moins de se poser la question.

C'est par le même Kemāl ad-Dīn que s'est conservée la mention du couvent de Qozmān, insérée dans le « livre des monastères » d'Abū'l-Hasan de Samosate (ZAYAT, p. 103-104). Ce monastère était situé au sud de la Cyrrestique, en un endroit qu'il doit être possible

de déterminer exactement en s'aidant des points de repère indiqués par Kemāl ad-Dīn. Il n'est peut-être pas aussi inconnu que le ferait croire la forme insolite de son nom. M. Z. en rapproche le nom de *Māsarġisān* pour *Mār Sarġisān*, qu'on trouve chez le poète arabe Abū Nowās. Mais, précisément, l'analogie de ces deux vocables donne lieu de supposer que *Qozmān*, comme *Sarġisān*, est une sorte de faux duel, servant à désigner en abrégé, le premier S. Cosme et son autre lui-même, S. Damien, le second S. Serge et son inséparable compagnon, S. Bacchus.

Un troisième couvent remis en lumière par M. Z. portait le nom d'Ananie. Il se trouvait certainement dans la banlieue de Damas. Partout ailleurs ce vocable serait susceptible d'équivoque ; mais à Damas un monastère d'Ananie ne peut avoir eu d'autre éponyme que le disciple dans la maison duquel s'acheva la conversion de S. Paul. Le monastère d'Ananie florissait encore à l'époque de Saladin. Il semble avoir donné son nom au quartier où se trouvait le tombeau du khalife Mo'āwia I<sup>er</sup> (mort en 680). C'est en ce même sens apparemment, que *daīr Ḥananiā* passait pour le berceau de l'émir Dāḥel, petit-fils de Mo'āwia et fondateur de la dynastie Omayyade d'Andalousie. En dépit de la notoriété dont il a longtemps joui, le couvent d'Ananie est aujourd'hui une grandeur si complètement déchue, que M. Z. n'a pu en retrouver l'emplacement exact.

Du couvent de Ṣalībā, on sait au moins qu'il était situé dans la Ġūṭa, c'est-à-dire dans l'oasis de Damas, au nord de la ville, en face de la porte dite du « Paradis », à un mille de la porte Orientale. Il n'est pourtant pas certain que ces indications, dans les termes où elles nous sont livrées, se laissent accorder sans effort avec la topographie traditionnelle. C'est au couvent de Ṣalībā que Khāled ibn al-Walīd, le conquérant de la Syrie, avait ses quartiers pendant le siège de Damas. Il trouva chez les moines un accueil qui leur valut un traitement de faveur dans la capitulation de la place. Balāḍori raconte même qu'ils apportèrent au commandant arabe deux échelles, qui servirent à l'escalade du rempart (ZAYAT, p. 12).

Ni Daīr Ḥananiā, ni Daīr Ṣalībā n'apparaissent parmi les 58 signatures des archimandrites de la province d'Arabie qui ont souscrit en 567 la profession de foi reproduite dans le manuscrit Add. 14602 du British Museum. Même silence dans le commentaire de Nöldeke, qui a précisé et complété cette liste, avec toutes les ressources de son incomparable érudition (*Zeitschrift der Deutschen*



*Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIX, 1875, p. 419-44). Faut-il en conclure que le couvent d'Ananie et celui de Ṣalība n'existaient pas encore en 567 ? Ou bien qu'ils étaient restés fidèles à l'orthodoxie chalcédonienne, contre laquelle les signataires du manifeste avaient pris position ? Les deux points de vue peuvent se défendre.

Si des monastères chrétiens ont été célébrés en prose et en vers par les lettrés arabes, on se doute bien que ce fut pour d'autres motifs que l'austérité et la rigoureuse observance tant préconisées dans la Vie des Pères du désert et ailleurs. A travers les hyperboles de leurs admirateurs, la note bachique domine avec une sonorité qui prouve au moins que les moines de Syrie avaient trouvé dans leurs vignes un moyen d'exercer de larges reprises contre le Coran. Les musulmans de Damas qui, au temps du pèlerin Thietmar (vers 1217), allaient s'enivrer à Ṣaīdanāiā (cf. *Anal. Boll.*, LI, 435), payaient tribut, un assez lourd tribut, à une coutume solidement implantée un peu partout depuis de longs siècles et que visiblement la discipline canonique orientale n'avait pas beaucoup contrariée. D'autres abus, plus inquiétants, auraient dû lui faire froncer le sourcil. Le couvent de Ṣalībā (comme celui de Ṣaīdanāiā) était un monastère double, moines et nonnes habitant deux maisons, distinctes évidemment, mais soumises, semble-t-il, à une même juridiction. Et ce n'est pas à la communauté barbue que le khalife Mutawakkil et ses officiers réservèrent surtout leur attention au cours d'une visite qu'ils firent à Daīr Ṣalībā (ZAYAT, p. 14-16). Crier au scandale serait peut-être excessif, si l'anecdote se borne à ce qui nous en est rapporté. Mais trop certainement le monachisme syrien était engagé sur une pente scabreuse et prêtait déjà flanc aux accusations, en partie exagérées, voire calomnieuses, qui ne lui furent pas épargnées. Un autre ouvrage de M. Z. qui nous arrive à l'instant, nous donnera occasion de revenir à ce sujet.

P. P.

Jean GODEFROY. *L'histoire du prieuré Saint-Ayoul de Provins et le récit des miracles du saint*. Extrait de la *Revue Mabillon*, t. XXVIII, 1938, 62 pp.

L'étude qui a permis à M. Godefroy d'ajouter quelques précisions nouvelles à l'histoire du prieuré Saint-Ayoul, a eu son point de départ dans l'analyse du légendier manuscrit lat. 11759 de la bibliothèque Nationale. Ce recueil, qui date de la première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle, contient une centaine de pièces hagiographiques et une vingtaine de sermons (cf. *Catal. Lat. Paris.*, III, 99-108). Il était conservé autre-

fois à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés dont les religieux l'avaient reçu en don de M. Wion d'Hérouval. Papebroch, qui l'examina chez ce dernier, en 1662, et y copia plusieurs textes, le croyait originaire de Saint-Ayoul de Provins. C'est le sens d'une note de sa main que rapporte Stilting (*Act. SS.*, Sept. I, 759), et sur laquelle M. G. s'est mépris. M. G., par ailleurs, produit de bons arguments pour fixer la première origine du légendier à l'abbaye de Montier-la-Celle (*monasterium de Cella Trecensi*), dont le prieuré Saint-Ayoul était une dépendance. Non seulement le choix des saints dont le compilateur a groupé les Vies dans ce volume concorde entièrement avec le calendrier des anciens bréviaires de Montier-la-Celle (manuscrits 109 et 1974 de la bibliothèque de Troyes), mais les deux principaux, S. Frodobert, le fondateur de l'abbaye, et S. Ayoul, le patron du prieuré, y figurent avec l'indication des lectures à faire au réfectoire pendant l'octave de leur fête. L'état du parchemin, particulièrement usé par le frottement à ces endroits, montre à suffisance que les Vies des deux patrons ne cessèrent pas d'être lues et consultées par les moines ; et ceci est corroboré par diverses annotations marginales, déjà remarquées par Papebroch.

Dans ce recueil, la *Passio Aigulfi* d'Adrevald (*BHL.* 194) est suivie d'une série de Miracles (*BHL.* 196), dont on ne connaît pas d'autre témoin. Il s'agit de onze récits détachés, sans liaison logique ni ordre chronologique. M. G. nous en donne un intéressant commentaire, dont profite notamment la liste des prieurs de Saint-Ayoul. Dans l'appendice I de son travail, l'auteur complète la description du légendier, en transcrivant le titre des homélies, omises habituellement dans nos catalogues hagiographiques. L'appendice II nous donne « la suite et la fin » du récit de l'invention des reliques de S. Ayoul en 996 (*BHL.* 195). C'est un sermon de Sewin, archevêque de Sens ; il est tiré du manuscrit lat. 11755 de Paris, qui fit partie, lui aussi, du fonds Saint-Germain (*Catal. Lat. Paris.*, III, 59). Nous inclinons à croire que ce manuscrit, formé, comme le rappelle M. G., de plusieurs fragments de bréviaires, s'identifie avec les « antiquae membranae Herovallii », que dans les *Acta* (t. c., p. 755) on distingue du « codex ms. Herovallii » (p. 758). Du même coup, la critique adressée par l'auteur à Stilting dans une note de la p. 6 est sans fondement.

Ce substantiel article se termine par la publication de quelques pièces d'archives et une Note sur l'histoire de l'église Saint-Ayoul.

M. C.



Franz CUNY. *Reformation und Gegenreformation im Bereich des früheren Archipresbyterates Bockenheim*. Band I. *Das Archipresbyterat Bockenheim in der Vorreformationszeit*. Metz, « La Libre Lorraine », 1937, in-4°, 334 pp., illustrations, cartes.

Un coup d'œil sur les cartes que M. Cuny a eu l'heureuse idée de joindre à son livre, nous montre l'archiprêtré de Bockenheim formant une partie intégrante de l'archidiaconé de Sarrebourg, dans les limites anciennes du diocèse de Metz. Son territoire recouvrait les cantons actuels de Fénétrange (Finstingen), Sarre-Union, Drulingen et, partiellement, Lützelstein. Par la force de ses attaches politiques, il fut entraîné dans la Réforme, et c'est l'histoire de cette période mouvementée que l'auteur se propose d'étudier dans deux volumes, à paraître. L'ouvrage préliminaire que nous annonçons décrit en détail l'organisation ecclésiastique de l'archiprêtré à la fin du moyen âge et la vie religieuse des paroisses, en y comprenant les fondations pieuses, la pratique des indulgences, le culte des saints, les pèlerinages.

Les saints patrons des églises et des monastères ont attiré particulièrement notre attention. Certaines de ces églises sont, en effet, fort anciennes. A noter Mackweiler (S. Denis), Ottweiler (S. Martin), Hilbesheim (S. Brice), Barendorf (S. Remi), et quelques autres, attestées aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles comme propriétés de Wissembourg. Domfessel ou Dombasle, *Domnus Basolus*, garda le nom de l'ermite rémois du VII<sup>e</sup> siècle (voir aussi, p. 158, Bassel) ; de même, Lorenzen, appelé aussi jadis Sankt Laurenzien, et Michelingen, près de l'antique abbaye d'Herbitzheim, se dénomment d'après leur patron. Parmi les pèlerinages, le plus important est celui de S. Nicolas à Munster ; son origine remonte au début du XII<sup>e</sup> siècle. Remarquons, p. 142, que l'abbaye de Graufthal est parfois regardée, à tort, comme une fondation de S. Sigibald, évêque de Metz († 741) ; on rappelle que S<sup>te</sup> Hildegarde de Bingen y fit halte au cours d'un voyage, et adressa trois de ses lettres à ce monastère. De nombreuses pièces justificatives et des tables terminent le volume.

M. C.

Florio BANFI. *Re Stefano il Santo, fondatore della monarchia ungherese*. Roma, Istituto per l'Europa Orientale, 1938, in-8°, 58 pp. Extrait de *L'Europa Orientale*, t. XVIII.

Georg SCHREIBER. *Stephan I. der Heilige, König von Ungarn*. Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1938, in-8°, 55 pp., ill.

ID. *Stephan I. in der deutschen Sakralkultur*. Budapest, Stemmer, 1938, in-8°, 52 pp., illustrations (= *Études sur l'Europe Centre-Orientale*, n° 15). Extr. de l'*Archivum Europae Centro-Orientalis*, t. IV.

La célébration du neuvième centenaire de la mort de S. Étienne, roi de Hongrie († 15 août 1038), nous a valu de nombreuses études consacrées à la personne de ce monarque chrétien par excellence. Signalons, dans les pages de la revue *L'Europa Orientale*, l'aperçu présenté par M. Banfi de la vie et de l'œuvre du fondateur de la nation hongroise. Le très sombre tableau de la situation en Europe, sur lequel s'ouvre l'exposé, s'est déjà légèrement éclairci au moment où paraît Étienne, fils du duc Géza ; la réforme partie de Cluny commence à faire sentir ses effets. C'est elle qui, venant prolonger l'influence de S. Adalbert de Prague, inspirera toute l'activité de S. Étienne, et dont lui-même, instruit par l'expérience, transmettra les principes dans ses Exhortations à son fils S. Émeric. Fort de ces principes, il donnera une solution complète au problème qui l'attend et que l'auteur énonce en ces termes : Orient ou Occident, paganisme ou christianisme, vasselage ou indépendance souveraine, division en tribus ou unité nationale ? M. B. montre comment la décision du monarque engagea irrévocablement et victorieusement les destinées futures de son peuple. D'autres historiens regretteront peut-être qu'il n'ait pas insisté davantage sur les vues originales et personnelles dont le saint fit preuve dans son administration, par exemple dans son adaptation du système féodal ; la conception large que le pape Silvestre II et l'empereur Othon III se faisaient du Saint Empire Germanique lui laissait toute initiative à cet égard. Mais, tel quel, le portrait tracé par M. B. est vivant ; beaucoup d'érudition se cache sous ces quelques pages, et il est tenu compte des restrictions que la critique moderne a dû apporter aux affirmations des Vies, relativement tardives, de S. Étienne.

Mgr Schreiber, dans son étude, se place à un point de vue plus limité, qui n'en reste pas moins malaisé à définir. Disons, de façon générale, qu'il s'attache à découvrir les éléments qui contribuèrent à assurer la diffusion du culte de S. Étienne, principalement en Allemagne. De ce nombre furent : l'union prestigieuse, en une même personne, de la dignité royale et de la sainteté, la consécration officielle de par Rome, l'octroi de la couronne et de la croix, les relations avec l'Ordre bénédictin, universellement répandu, l'apparition de nouveaux saints dans la même dynastie, les fondations charitables d'Étienne à l'étranger, ses pèlerinages, etc. Son souvenir fut plus fidèlement gardé en certains endroits : à Scheyern, où la tradition plaçait le baptême d'Étienne ainsi que ses fiançailles et son mariage avec



Gisèle, sœur de S. Henri II ; à Bamberg, résidence de ce dernier prince. Des légendes y sont nées, qui revivront à la période « baroque » et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ailleurs, à Cologne, à Aix-la-Chapelle, les grands pèlerinages hongrois, contrastant singulièrement avec les terrifiantes invasions magyares qui désolaient ces mêmes contrées quelques siècles auparavant, apporteront les premiers éléments du culte. Mais en Allemagne, contrairement à ce qui se passe en Hongrie, le courant de dévotion ne sera jamais universel ; le culte restera strictement localisé, lié à des souvenirs précis.

C'est la conclusion à laquelle aboutit également le second travail de Mgr Schreiber. Certaines questions déjà traitées dans la première étude ont été reprises ici, celle, par exemple, d'une identification possible entre le célèbre Chevalier de Bamberg et S. Étienne ; d'autres développements sont plus neufs ; telle l'analyse détaillée des thèmes iconographiques et littéraires relatifs à la légende du saint.

P. DEVOS.

Peter BROWE, S.I. *Die eucharistischen Wunder des Mittelalters*. Breslau, Mueller et Seiffert, 1938, in-8°, XII-220 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie*, N. F., Bd. IV).

Dans le prologue d'une *Vita Pilati* métrique, rédigée au XII<sup>e</sup> siècle, l'auteur, que l'on croit être un chanoine de Saint-Bertin, Petrus Pictor, s'écrie :

*Et prodesse volens, aut delectare legentem,  
Scribam rem gestam multos hucusque latentem.  
Vera sit, an falsa, nihil ad me. Sic memoratur,  
Sic referunt homines ; ut scribo, sic teneatur.*

Rappelant, dès la première page de son livre, cette profession de foi, que l'on dirait empruntée au genre épique, le P. Browe met l'accent sur l'insatiable désir du merveilleux qui posséda toujours le public médiéval. Jamais, peut-être, cette fièvre endémique n'a autant sévi qu'à l'occasion du culte rendu au Saint-Sacrement, surtout depuis la fin du XII<sup>e</sup> siècle et pendant les deux siècles suivants, à cause du caractère plus sensible de la dévotion dans certains milieux et en réaction contre les hérésies qui se font jour. C'est l'impression qu'on garde en achevant de lire l'ouvrage du savant auteur sur les prodiges eucharistiques au moyen âge : sauf quelques exceptions dignes de tout respect, il constitue un véritable florilège de la crédulité. On a le regret de constater que l'intérêt qu'il suscite n'est pas seulement rétrospectif, puisque de trop nombreux

vestiges de ces aberrations du sens surnaturel subsistent encore aujourd'hui, dans diverses traditions locales, dans les opuscules qui prétendent à l'édification, dans les disputes d'une scolastique surannée.

Le P. B. a, depuis de longues années, parcouru en tous sens la vaste littérature du sujet ; plus d'une fois, nous avons loué ici même l'abondance et la sûreté de son érudition (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 217). Son nouveau livre, sorte de répertoire analytique des diverses sortes de prodiges, se divise en deux sections principales : I. Les miracles qui s'opèrent à l'occasion du culte de l'Eucharistie, sans altérer les espèces sacramentelles ; II. Les miracles qui sont censés produire des transformations dans l'hostie et le calice. Énumérons les thèmes les plus fréquents des récits conservés : I. Présence et action des anges autour du Saint-Sacrement ; colombe apparaissant au-dessus de l'autel ; phénomènes lumineux, irradiation, globe de feu ; communion par l'intermédiaire du Christ, des anges, ou par déplacement miraculeux de l'hostie ; disparition subite des espèces ; discernement du pain consacré ; influx sensibles de l'Eucharistie, odeur, saveur ; guérisons ; incendies combattus par ostension de l'hostie ; action sur les animaux et les plantes ; le Saint-Sacrement, arme contre les démons, etc. II. Le « Christ de pitié » dans l'hostie ; messe de Saint-Grégoire ; l'Enfant-Dieu contemplé et reçu par les communians ; la chair et le sang du Christ rendus visibles, soit passagèrement, soit de manière durable (avec un important relevé chronologique, p. 139-46) ; profanations des saintes espèces par les Juifs. L'auteur traite ensuite des pratiques de dévotion, indulgences, pèlerinages aux lieux où on conserve des « hosties miraculeuses » ; du but présumé de certains prodiges (conversion à la foi en la présence réelle, menaces ou châtement pour les pécheurs) ; de plusieurs cas de fraudes reconnues et jugées ; de la position théologique des diverses écoles par rapport aux phénomènes décrits.

Lorsqu'on examine les sources de la documentation réunie dans ce volume — récits hagiographiques, recueils de Miracles, *exempla* — on est frappé du rôle prépondérant joué en cette matière par les écrivains cisterciens, et cela dès l'origine. Les milieux mystiques féminins du XIII<sup>e</sup> siècle en pays liégeois et brabançon, notamment les Béguines, sont souvent évoqués, surtout dans la première partie du livre. A propos de la surenchère pieuse qui régnait dans certains couvents, on notera, p. 110-11, les graves paroles de David d'Augsbourg († 1272), mettant en garde contre les dangers trop réels d'illusion



que présentaient les visions et les révélations eucharistiques. Ces avis, dictés par le bon sens, montrent assez combien fréquemment l'accueil fait à l'Homme des douleurs ou à l'Enfant aperçus dans l'hostie risquait de provoquer, chez les dévots, un sérieux trouble des nerfs ou même les périlleuses complaisances d'une trop vive sensibilité.

M. C.

[Anselmo F. PECCI, O.S.B.] *Vita S. Iohannis a Mathera abbatis, Pulsanensis Congregationis fundatoris*, ex perantiquo ms. codice Matherano Cavensis Monachi cura et studio edita. Putineani, A. De Robertis, 1938, in-4°, x-83 pp.

L. MATTEI-CERASOLI, O.S.B. *La Congregazione benedettina degli eremiti Pulsanesi*. Cava, Badia, 1938, in-4°, 55 pp.

En 1906, le P. C. Mercurio avait montré que G. G. Giordani, dans son édition de la Vie de S. Guillaume de Verceil, fondateur de Montevergine (*Vita SS. patris Guilielmi Vercellensis... una cum Vita Iohannis Mathera*, Neapoli, 1643), s'était permis non seulement de bouleverser l'ordre des chapitres, mais de modifier le texte en plusieurs endroits et d'y insérer un chapitre entier (c. XII). C'est avec autant de désinvolture que, dans le même volume, il retoucha la *Vita* de S. Jean de Matera, fondateur de la Congrégation bénédictine de Pulsano sur le Mont Gargan, mort en 1139 (BHL. 4411). Il s'était servi d'un manuscrit, aujourd'hui perdu, provenant de Saint-Michel au Mont Gargan. Lorsque Papebroch, à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, composa le commentaire des Actes de S. Jean de Matera, il découvrit, au monastère de Saint-Séverin de Naples, un autre témoin de la *Vita*. Grâce à ce manuscrit, malheureusement incomplet, il se rendit compte que la publication de Giordani était sujette à caution. Il reproduisit le manuscrit de Naples et, pour les chapitres qu'il ne connaissait que par le travail de Giordani, il avertit le lecteur : « Impressionem Iordani licet satis imperfectam... sequi compellimur. » En 1909, le P. A. Poncelet signala dans son catalogue de la Bibliothèque Alessandrina (*Catal. Lat. Rom.*, p. 160) une troisième copie de la *Vita* de S. Jean de Matera. Elle avait été faite au début du xvii<sup>e</sup> siècle, d'après un codex de l'église cathédrale de Matera par Jean-François de Blasiis. Ce nouveau témoin montrait à l'évidence que les appréhensions de Papebroch n'étaient que trop justifiées et qu'une nouvelle édition était souhaitable. Elle vient d'être publiée par Mgr A. F. Pecci, archevêque d'Acerenza et de Matera, et le P. L. Mattei-Cerasoli, bibliothécaire de Cava. Il suffit de parcourir les variantes pour constater

que Giordani sur plus d'un point a manipulé le texte. Le chapitre dans lequel l'hagiographe parle des rapports que S. Jean de Matera entretenait avec Guillaume de Vercell, a été entièrement remanié. Abstraction faite des interpolations de Giordani, il semble bien que la *Vita* n'a pas été écrite en une seule fois et par le même auteur. Au terme d'un examen attentif, Mgr Pecci conclut : le prologue et les cinquante-cinq premiers paragraphes sont l'œuvre du premier rédacteur ; les chapitres 59 et 60 seraient de la plume d'un second rédacteur, enfin les chapitres 56, 57, 58, 61 et 62 auraient été ajoutés par un troisième, peut-être même un quatrième auteur. La *Vita*, y compris les additions successives, serait du XII<sup>e</sup> siècle.

Les éditeurs ont gardé les titres et les divisions adoptés par Papbroch. Les notes historiques, qui accompagnent le texte, permettent de se rendre compte de l'intérêt de ce document hagiographique et d'y recueillir les renseignements qu'il contient sur le monachisme de l'Italie méridionale au XII<sup>e</sup> siècle.

En appendice, le P. Mattei-Cerasoli a réuni les notices des anciens martyrologes qui mentionnent S. Jean de Matera. Le plus ancien provient de Pulsano. Longuement décrit par le P. Du Sollier (*Martyrologium Usuardi*, p. LVIII), il est maintenant conservé dans la bibliothèque des Bollandistes (ms. 634).

La Congrégation des ermites de Pulsano fondée par S. Jean de Matera prit un rapide essor et compta plus de vingt monastères, disséminés dans le royaume de Sicile, en Toscane, en Ligurie. Leur histoire est mal connue et on peut dire qu'elle n'a jamais été écrite. Presque toutes les archives de l'abbaye de Pulsano ayant péri lors du tremblement de terre de 1646, l'historien doit rechercher dans les fonds d'archives d'Italie les documents relatifs à la réforme de S. Jean de Matera. Depuis plusieurs années, le P. Mattei-Cerasoli s'est attaché à ce travail. Il a retrouvé au Vatican et dans des bibliothèques de Toscane un nombre suffisant de pièces pour retracer dans ses grandes lignes l'histoire de la Congrégation de Pulsano. Après avoir résumé la Vie de S. Jean, il passe en revue les principales fondations, et décrit le genre de vie mené par les ermites. Ceux-ci adoptèrent la règle de S. Benoît ; ils n'eurent jamais une règle propre. Il ne reste pas non plus de traces de *Consuetudines Pulsanenses*. Les documents pontificaux rappellent aux religieux qu'ils doivent vivre selon la règle de S. Benoît et *institutionem Fratrum Pulsanensium*. Jean de Matera interpréta la règle bénédictine dans un sens très rigoriste :



les ermites ne prenaient ni vin ni laitage, ils portaient de grossiers vêtements, marchaient pieds nus, — à Pise les moines étaient connus sous le nom de *Scalzi*. Ils travaillaient dans les champs, élevaient des troupeaux, et parfois faisaient des travaux de constructions, comme bâtir et entretenir des ponts. Les successeurs immédiats de S. Jean furent le B. Giordano, mort le 15 septembre 1145, et le B. Joël, mort le 21 janvier 1177. A partir du xiv<sup>e</sup> siècle, des signes de relâchement apparurent ; le départ des papes pour Avignon et l'état d'anarchie dans lequel l'Italie se débattait expliquent en partie cette décadence rapide. Antonio, le dernier abbé, meurt à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, et l'abbaye de Pulsano passe en d'autres mains. Toutes ses fondations ont le même sort : *Sublunarium omnium lex est, non poena, perire*, constate le P. M.-C.

L'auteur aurait pu insister davantage sur les supercheries de Giordani. Celui-ci, pour rehausser la gloire de S. Guillaume de Verceil, dont on désirait la canonisation, a remanié les documents et écrit l'histoire de Montevergine comme si plusieurs saints personnages : S. Amato de Nusco, S. Donat, S. Jean de Matera, avaient subi l'influence de S. Guillaume. Il serait souhaitable d'imprimer les principaux documents recueillis par le P. M.-C. et d'en composer un *Corpus Pulsanense*, qui comprendrait non seulement les pièces inédites mais aussi les actes publiés. Ces derniers, en effet, sont disséminés dans des ouvrages le plus souvent rarissimes. La brève esquisse du P. M.-C. nous laisse espérer qu'il réalisera un jour ce souhait.

B. G.

Watkin WILLIAMS. *Of Conversion*. A Sermon to the Clergy by Saint Bernard of Clairvaux. London, Burns, Oates, 1938, in-8°, xiv-102 pp., fac-similé.

Id. *Monastic Studies*. Manchester, University Press, 1938, in-8°, viii-199 pp.

Le manuscrit 372 de la bibliothèque de Douai provient d'Anchin. Écrit probablement avant 1180, c'est le plus ancien et le plus complet des recueils d'œuvres de S. Bernard. M. Williams l'a signalé et étudié dans *Speculum*, t. VIII (1933), p. 242-54. C'est celui qu'il met à la base de son édition du sermon *De conversione*, prononcé par S. Bernard, en 1140, devant les clercs de Paris. Il donne les variantes des manuscrits 852 de Troyes et lat. 2565 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui sont un peu plus récents, ainsi qu'un choix de leçons des éditions imprimées. Pour la première fois donc, ce traité de

l'abbé de Clairvaux est présenté au public avec le soin qu'on peut attendre de l'éditeur du *De diligendo Deo* et du *De gradibus humilitatis et superbiae*. Le texte est précédé d'une brève introduction et accompagné d'une traduction et de fort bonnes notes. Une édition mineure du même opuscule, publiée en même temps, ne contient pas le texte latin.

A l'exception d'un bref essai sur Pierre le Vénérable comme administrateur (p. 37-43), qui est inédit, les *Monastic Studies* renferment les articles que M. W. a donnés à diverses revues, au cours des dix dernières années. Il traite successivement de trois fondations mérovingiennes, Moûtier-Saint-Jean, Saint-Seine et Bèze ; de Cluny (nous relevons un chapitre inédit sur S. Odon, le deuxième abbé) ; des débuts de Cîteaux : l'*Exordium magnum*, la *Charta charitatis*, le Dialogue entre un clunisien et un cistercien. Citons encore, après *The Anchin Manuscript*, que nous venons de rappeler, l'étude sur le *Codex Aureaevalensis*, aujourd'hui à Tamié, d'où le P. Lechat a tiré les fragments de Geoffroy d'Auxerre (*Anal. Boll.*, L, 83-122). D'autres essais concernent S. Benoît d'Aniane, Guillaume de Dijon, Pierre le Vénérable, S. Robert de Molesme (cf. *Anal. Boll.*, LV, 150). M. W., dans sa préface, rappelle le travail récent de Dom Séraphin Lenssen et ajoute qu'il a cru devoir protester contre la sévérité du savant cistercien hollandais à l'endroit de Guillaume de Malmesbury. Les érudits seront heureux de trouver réunies tant d'études originales et abondamment documentées.

P. G.

Karl WARNKE. *Das Buch vom Espurgatoire S. Patrice der Marie de France und seine Quelle*. Halle, Niemeyer, 1938, in-8°, VIII-LII-178 pp. (= *Bibliotheca Normannica*, IX).

Il y a près de cinquante ans que M. Warnke édita, dans cette série de textes normands et anglo-normands de Suchier, les Lais de Marie de France; en 1898, il y publia les Fables du même auteur ; il achève son œuvre en donnant maintenant le Purgatoire de S. Patrice. Ce poème avait été imprimé déjà, d'après le seul manuscrit connu, Paris, bibliothèque Nationale, français 15407, par T. A. Jenkins, d'abord en 1894, sous forme de dissertation présentée à l'université Johns Hopkins de Baltimore, et de nouveau par le même érudit, en 1903, dans les *Decennial Publications* de l'université de Chicago. Le premier essai de M. Jenkins fut critiqué en détail par Gaston Paris, le second par A. Tobler. G. Cohn travailla aussi sur ce texte, et toutes ces corrections et suggestions ont été passées au crible par M. W., familia-



risé depuis un demi-siècle avec les écrits de Marie de France. Mais il ne s'est pas contenté de livrer au public un texte roman aussi satisfaisant que possible. Il imprime en regard l'original latin, dont on n'avait pas d'édition convenable, ou plus exactement les deux recensions de l'original *BHL*. 6510-6512, 6512 d-k, qui se rapprochent le plus de celle que Marie de France avait sous les yeux. Les recherches de M. W. permettent, en effet, de conclure que le récit du moine H. de Saltrey sur la visite du chevalier Owen au Purgatoire de S. Patrice ne nous est point parvenu sous la forme que traduisit, assez fidèlement, Marie de France, vers la fin du *xiii*<sup>e</sup> siècle. Cependant, grâce à cette version, il n'est pas trop difficile d'entrevoir ce que l'original a dû contenir. M. W. a su pourtant se garder d'une reconstitution qui eût été une sorte de rétroversion. Il préfère reproduire les deux recensions latines, qu'il nomme  $\alpha$  et  $\beta$ , correspondant plus ou moins à *BHL*. 6510 et 6511, respectivement. Pour la première partie de son œuvre (vers 9-2056), l'original de Marie de France ressemblait à *BHL*. 6510, pour la seconde (vers 2063-2997), à *BHL*. 6511 (p. XLVII). Quatre manuscrits fournissent le texte latin de la première recension : Bamberg, bibliothèque de l'État, E. VII. 59 (*xiv*<sup>e</sup> siècle) ; Utrecht, bibliothèque de l'Université, 173 (seconde moitié du *xv*<sup>e</sup> siècle ; voir l'ouvrage de C. M. VAN DER ZANDEN, *Anal. Boll.*, XLVII, 191) ; Londres, Musée britannique, Harley 3846 (*xvi*<sup>e</sup> siècle) et Arundel 292 (fin du *xiii*<sup>e</sup> siècle). Pour la recension  $\beta$ , le témoin principal est le Royal 13. B. VIII du Musée britannique (fin du *xii*<sup>e</sup> siècle) ; viennent ensuite Munich Clm. 15745 (*xiv*<sup>e</sup> siècle) et Paris, bibliothèque Nationale, lat. 13434 (*xiii*<sup>e</sup> siècle). D'autres représentants de la même famille sont utilisés à l'occasion : Heidelberg, bibliothèque de l'Université, Salem 931 ; Wolfenbüttel, 2331 (5) ; Vienne, bibliothèque Nationale, 592 ; Bâle, bibliothèque de l'Université, A. VI. 16 ; Munich, Clm. 7547 et Clm. 18286. Les trois derniers appartiennent à une revision plus récente. On voit que le volume de M. W. complète utilement tout ce qui a été publié sur cette pièce si populaire au moyen âge.

Il faut regretter qu'un aussi bon travail ne soit pas précédé d'une introduction qui en soit digne. M. W. ne semble guère s'être soucié de plusieurs publications qui ont vu le jour depuis qu'il a commencé de s'intéresser au Purgatoire de S. Patrice. Les dernières années de nos *Analecta* lui auraient fourni quelques renseignements utiles, et en particulier un fragment inédit (XLVI, 141-45). Il aurait pu puiser bon nombre de références et de citations dans l'ouvrage populaire,

mais sérieusement documenté, de M. Shane Leslie, *Saint Patrick's Purgatory* (London, 1932). Plusieurs passages appellent des corrections. Les remarques de littérature comparée dont l'éditeur accompagne le résumé du texte de H. de Saltrey (p. xi-xxiv) sont très insuffisantes. Ce sujet a été entièrement renouvelé par nombre de travaux sur les visions irlandaises, dont M. W. ne semble pas soupçonner l'existence. D'autre part, il va chercher bien loin, et jusque dans l'Apocalypse de Pierre (p. xxv), des sources auxquelles H. de Saltrey n'a certes rien emprunté, alors qu'il omet de noter des allusions très claires au texte même de la Vulgate, comme la mention du puits de l'abîme, *Apoc.* 9, 1 et 2. Il a mal compris la phrase de S. Augustin citée p. xiii, note 2 ; il ne s'agit point ici des défunts en général, mais du cas particulier des limbes. Ses considérations sur les mentions de S. Malachie (p. L-LI) sont pour le moins oiseuses. Il n'y a rien à tirer du fait que Marie de France donne parfois à ce personnage le titre de saint, et parfois l'omet. La date de la canonisation est fausse (p. LI) ; lire : 6 juillet 1190. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les redoutables complications que soulève l'incipit de H. de Saltrey : *Dicitur Magnus S. Patricius qui a primo est secundus*, mais l'explication proposée jadis par Colgan, qui fait de Palladius le premier Patrice, est tout à fait inadmissible ; elle est reproduite et approuvée, p. XLVII. Pour M. W. l'histoire du pèlerinage cesse en 1780 (p. XLV). En réalité, cette institution est encore bien vivante, et une nouvelle basilique, aux vastes proportions, s'élève, depuis quelques années, sur l'îlot du Loch Dearg. La fête de S. Patrice est fixée par erreur au 25 mars (p. XLIII). Le texte des Annales d'Ulster porte en réalité : *im fheil Padraig*, « vers la fête de Patrice ». La citation anglaise de Messingham, sans référence (p. XLIV, note 2), provient d'un ouvrage latin. P. 171, au lieu de *superne*, lire *super me*. M. W. semble se faire une idée fausse des Tuatha Dé Danann (c'est la bonne leçon, p. iv). Les quelques autres mots irlandais qu'il cite sont mutilés (pp. iii et iv), et dans le texte de Bède (p. xvi, note 4), il faut lire *nivium* avec Plummer au lieu de *nimium* ; M. W. s'est contenté de l'édition périmée de Holder. D'autres mots étrangers sont fautivement imprimés, p. xxxvi, notes ; lire, au même endroit, *Ibarniae* au lieu de *Iberiae*, et ajouter le mot *compendium* ; la date de l'édition Kelly est d'ailleurs 1850 et non 1820. P. xxxix, note 4, le héros du mystère breton est Louis Eunius, non pas Louis Eunio, et p. xxxviii, il faut lire *Sanctilogium* au lieu de *Sanctilegium*.

P. G.



Meta HARRSEN. *Cursus Sanctae Mariae*. New York, The Pierpont Morgan Library, 1937, in-4°, viii-68 pp., 33 pl.

Le manuscrit 739 de la bibliothèque Pierpont Morgan, à New York, du XIII<sup>e</sup> siècle, appartenait à un amateur de Halberstadt, quand Wattenbach en publia les obits (*Zeitschrift des Vereins für die Geschichte Schlesiens*, t. V, 1863, p. 107-115). Depuis lors, W. Schulte y est revenu dans la même revue, t. XLIX (1908), p. 331, et les historiens de la Bohême et de la Silésie s'en sont servis, mais il en manquait une description détaillée. C'est une lacune que M. H. a voulu combler. Son travail ne sera pas sans utilité. Il groupe nombre de renseignements précieux, et les planches, quoique médiocres au point de vue paléographique, fournissent du moins le texte du calendrier. Il y a lieu de se demander si M. H. a bien mesuré toutes les difficultés du travail dont il s'est chargé. Le manuscrit contient l'office de la Vierge et celui des défunts, ainsi que quelques autres offices votifs, pour tous les temps de l'année, selon l'usage des Prémontrés, et quelques prières. C'est du moins ce que l'on croit comprendre, car M. H. n'a même pas su dresser une table des matières. Son demi-savoir en fait de liturgie lui fait écrire que les vêpres des défunts couvrent à elles seules les feuillets 101<sup>v</sup> à 138, alors que l'ordinaire de vêpres (ou les vêpres de *Beata*, on ne sait) ne remplit qu'un peu plus de cinq feuillets (p. 14). Sans doute cette section contient-elle bien autre chose encore. Les transcriptions de textes latins sont fort incorrectes, pp. 13, 15-17, 20 (note 2 : l'original a certainement une suspension au lieu d'une contraction et le « sic » de M. H. ne nous fera pas croire qu'on pût écrire au moyen âge *fundatrix loci noster* ; les chances sont plutôt que la paléographie de l'éditeur soit ici encore en défaut) ; également aux pp. 35, 44, 50. Le petit poème *Huius mundi decus et gloria, quam sit falsa quam transitoria* (p. 34-35) mériterait qu'on s'y arrête un instant. On y respire le parfum des ballades de Villon en son Testament : *Mais où sont les neiges d'antan ? Mais où est le preux Charlemagne ?* Le rythme de quelques vers cloche assurément, mais le texte de M. H. est-il sûr ? Il écrit gravement (sans y mettre le « sic »), dans les litanies : *Spirite sancte*, et au début d'une oraison : *Quesumus, omnipotente deus*, ou ailleurs encore *omnibus vite sperantibus* pour *o. in te s.*

Aux pages 16-23, l'éditeur présente une transcription des obits et de quelques passages intéressants du calendrier. Il est possible ici de contrôler son travail, partiellement du moins, grâce aux planches, trop mal exécutées, hélas ! pour qu'on y aperçoive, par exemple, l'ad-

dition au 29 avril. Voici quelques corrections. Au 8 mai, lire *Stanislaui episcopi et martyris*. Cette mention a sa valeur pour l'histoire du culte de S. Stanislas de Cracovie. M. H. n'a pas remarqué, ici et ailleurs (23 avril, 23 juin, 12 août), la distinction très nette à établir entre un tel génitif dépendant de *festum* sous-entendu, et le nominatif sujet du verbe *obit* ou *obiit*. Il n'indique pas même exactement les mains auxquelles sont dues les insertions, de diverses dates, au texte primitif du calendrier. Ici encore, le fac-similé est trop indistinct pour asseoir des conclusions solides. Au 17 octobre, l'obit de Simon est une simple erreur du scribe. Cet obit, au surplus, est raturé, détail que l'éditeur a cru trop minime pour être signalé. Le nom de Simon figure à sa place, au 26 octobre. Au 12 novembre, M. H. n'a pas noté l'addition (du moins, on croit entrevoir sur la planche qu'il s'agit d'une addition) : *Quinque fratrum Benedicti, Mathei, Iohannis, Ysaac, Cristini*. Il s'agit des cinq « frères polonais », BHL. 1147-1148, sur lesquels on peut consulter P. DAVID, *Les Sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts*, p. 106-110. Aux 11 mai et 12 juillet, lire *Trebnis* au lieu de *Trebnitz*. M. H. confond, p. 33, au moins deux hymnes différentes dont l'incipit est le même, chose fréquente dans ce genre de littérature. La liste de noms divins hébreux et grecs, sous le titre *Primum nomen Domini ante omnia* (p. 43), n'a rien à voir, pensons-nous, avec le distique sur la mort du duc Břetislaus mentionné par Cosmas, dans ses Chroniques de Bohême, M. G., Scr., t. IX, p. 107. On lit de pareilles énumérations dans d'autres livres d'heures du bas moyen âge. L'origine de ces prétendus vocables hébreux fournirait la matière de curieuses recherches. Quant à l'expression de « members of the sect », pour dire « membres de l'Ordre de S. François », elle est au moins inattendue (p. 51).

Outre le calendrier, ce qui donne au manuscrit un intérêt hagiographique, c'est que, d'après M. H., il aurait été transcrit et enluminé au monastère de Louka, près de Znaim, sur l'ordre du margrave de Moravie Wladislas-Henri ou de sa femme Cunégonde, vers l'an 1215, pour être offert en présent à leur petite nièce, la B<sup>se</sup> Agnès de Bohême. Ces Heures restèrent, semble-t-il, dans la famille de la sainte. On y inscrivit les obits de rois et de saints de Bohême, de moniales de Saint-Georges de Prague, d'évêques de Prague, de ducs de Silésie, de moniales cisterciennes de Trebnitz. M. H. s'appuie sur le fait que S<sup>te</sup> Cunégonde est représentée avec S. Henri pour suggérer que le volume fut exécuté pour une Cunégonde, épouse d'un Henri. L'argu-



ment est sans portée aucune. M. H. oublie que S<sup>te</sup> Cunégonde était l'épouse de S. Henri, motif bien suffisant pour les représenter ensemble. Cependant, les autres indices constituent un faisceau de preuves assez résistant, semble-t-il, pour justifier la conclusion de M. H. Celui-ci consacre quelques pages à une brève esquisse biographique de la B<sup>se</sup> Agnès, et reproduit à la fin une miniature d'un manuscrit du xiv<sup>e</sup> siècle, conservé à Prague, dans la bibliothèque du grand-maître des Chevaliers de la Croix, représentant la princesse de Bohême. Signalons à ce propos une note de M. Hermann HOFFMANN, *Bilder der sel. Agnes von Böhmen*, dans *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, t. II (1937), p. 267-68, et l'article de M. Karl WENCK, *Hat sich Friedrich II. um die Hand der seligen Agnes von Böhmen beworben?* dans *l'Archivum franciscanum historicum*, t. XV (1922), p. 203-207.

P. G.

*Monumenta musicae byzantinae*. Série principale. Ediderunt Carsten HÖEG, H. J. W. TILLYARD, Egon WELLESZ. II: *Hirmologium Athoum. Codex monasterii Hiberorum 470*. Copenhagen, Levin et Munksgaard, 1938, in-fol., 28 pp. de texte, 300 pp. de fac-similés.

Série Subsidia. I, fasc. 1: H. J. W. TILLYARD. *Handbook of the middle byzantine musical notation*. Ibid., 1935, in-8°, 49 pp. I, fasc. 2: Carsten HÖEG. *La notation ekphonétique*, 1935, 162 pp.

Série Transcripta. I: E. WELLESZ. *Die Hymnen des Sticherarium für September*. Ibid., 1936, in-8°, 157 pp.

II: H. J. W. TILLYARD. *The Hymns of the Sticherarium for November*. Ibid., 1938, in-8°, xix-177 pp.

Lectonaria. I: C. HÖEG, G. ZUNTZ. *Prophetologium*, fasc. I. Hauniae, Einar Munksgaard, 1939, in-8°, 94 pp.

Lors de l'apparition du premier volume de la grande paléographie musicale grecque patronnée par l'Union académique internationale, nous avons fait connaître l'ensemble du projet dont l'exécution se poursuit avec plus de rapidité qu'on n'aurait osé l'espérer (*Anal. Boll.*, LIII, 202-205). Après le *Sticherarion*, l'*Hirmologion* était celui des textes musicaux médio-byzantins dont la publication était envisagée. Le voici dans la même forme que le précédent volume, d'après un manuscrit du monastère athonite des Ibères, en attendant que le même honneur soit fait à l'exemplaire de Grottaferrata. On est étonné de voir avec quelle perfection on est parvenu à reproduire ce volume de 150 feuillets au moyen de photographies prises par le procédé Leica; texte et neumes sont parfaitement lisibles, et les connaisseurs apprécieront la sûreté avec laquelle les éditeurs ont résolu les difficultés techniques résultant des agrandissements,

L'*Εἰμὸς* est la strophe modèle des tropaires dont se compose un canon : c'est l'air sur lequel le canon se chante. Les tropaires qu'il comprend appartiennent au même mode musical ; ils ont la même structure métrique et la même mélodie. Il est à remarquer que la tradition des canons est double dans les manuscrits. Les uns contiennent le texte complet des canons, sans notation musicale ; d'autres pourvus de notation ne contiennent que les hirmes : ce sont les *hirmologia*. En tête des hirmes se trouve, s'il y a lieu, le nom du mélode — c'est souvent S. Jean Damascène — et l'indication de la fête. Les canons ne sont pas disposés selon l'ordre du calendrier, mais selon les modes ; les modes I-IV authentiques, et les modes I-IV plagaux.

M. Höeg, qui nous donne ces détails, passe ensuite à la description du manuscrit : aspect extérieur, écriture du texte. Celle-ci offre les traits normaux des manuscrits musicaux du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle ; la notation musicale indiquerait que le manuscrit n'est pas postérieur au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Une étude sommaire du texte des hirmes, des titres, de l'ornementation, de la notation musicale complète l'introduction. Suivent un tableau analytique des hirmes, un index des canons et une liste des mélodes, parmi lesquels Jean et Étienne, cousins de S. Jean Damascène.

Un aperçu de M. Höeg sur le contenu et l'histoire de l'*hirmologion*, ainsi qu'une étude de M. Wellesz sur la notation et le style musical des hirmes, paraîtront dans les séries in-8°, dont on peut apprécier, rien que par les titres énoncés plus haut, le rapide développement et l'utilité. Grâce aux savants qui ont pris la direction de l'entreprise, les musicologues disposeront bientôt d'un outillage que d'autres ouvriers dans le champ du byzantinisme — les hagiographes par exemple —, pourront leur envier.

Dans le petit manuel qui ouvre la série des *Subsidia*, M. Tillyard, après avoir rappelé certains traits communs au plain-chant romain et à la musique byzantine avec ses huit modes, son rythme libre, son mode d'exécution à une voix ou à l'unisson, fait connaître les principes de la transcription des signes de la notation médio-byzantine, les caractéristiques des modes, avec des exemples de mélodies tirées de divers manuscrits et traduites en écriture moderne. M. Höeg nous donne, dans le second numéro de la série, un véritable traité de la notation dite ecphonétique, aussi complet et aussi documenté qu'on peut le souhaiter. Ce système, auquel on a donné un nom tout à fait moderne, n'appartient pas, à proprement parler, à l'écriture



musicale. C'est un ensemble de signes qui se trouvent exclusivement dans les textes de la *lectio sollemnis*, et qui ont servi d'aide-mémoire pour la lecture déclamée. Ces signes représentent probablement une très ancienne tradition.

C'est surtout dans la série *Lectionaria* que le système trouvera son application. Ce qu'on appelle ici le *Prophetologium* est le livre qui contient les péripécopes de l'Ancien Testament destinées à certaines fêtes et fêtes mobiles, à des vigiles comme celles de Noël, de l'Épiphanie, de l'Ascension. Le contenu exact est indiqué par RAHLFS, *Die alttestamentlichen Lektionen der griechischen Kirche*, dans *Mitteilungen des Septuaginta-Unternehmens*, t. I, 5. Cet auteur s'occupe aussi de l'histoire et de la composition de la collection. Mais il est à peu près le seul à s'y intéresser, et l'édition savante dont le premier fascicule vient de paraître, comprenant les leçons de Noël et de l'Épiphanie, comble une importante lacune.

Sans la série *Transcripta*, des éditions comme celles du *Stichera-rium* et de l'*Hirmologium* resteraient pour la plupart des lecteurs des livres fermés. Il n'en sera plus ainsi désormais, comme le montrent les deux beaux volumes où MM. Wellesz et Tillyard nous donnent, pour nous aider à les lire, le début d'un commentaire, jour pour jour, du premier de ces ouvrages. Ce commentaire, qui pourra être complété, comporte non seulement la transcription en belle notation occidentale des hymnes de chaque fête, mais aussi l'établissement du texte musical de chaque mélodie d'après plusieurs manuscrits, avec relevé des variantes. Dans certains cas, par exemple au 1<sup>er</sup> novembre, pour la fête des SS. Cosme et Damien, la notation neumatique *in extenso* accompagne la transcription. Les hymnes sont au nombre de 111 pour le mois de septembre, de 86 pour novembre. Cet ensemble constitue pour les musicologues un véritable trésor.

Ceux qui, grâce à ces savants ouvrages, auront accès à cette province, nouvelle pour eux, de l'art byzantin, éprouveront plus d'une surprise, et leur esthétique n'y trouvera peut-être pas son compte. Notre oreille habituée à la gamme tempérée, que nous impose l'usage des instruments à sons fixes, est devenue incapable de saisir certains intervalles et d'apprécier le chromatisme accentué de plus d'une mélodie byzantine. Si les éditeurs des *Monumenta* se sont livrés à d'énormes recherches dans les manuscrits, s'ils ont entrepris, pour les trouver, des voyages lointains, ce n'est pas dans le dessein de recruter des admirateurs pour les chants liturgiques des Grecs,

Ils ne s'attendent guère à voir les *maestri* introduire les mélodies byzantines dans les programmes de leurs concerts. Lorsque nous connaîtrons mieux la tradition musicale byzantine dans sa dernière expression et que nous saurons y démêler les influences asiatiques qu'elle n'a pas manqué de subir, nous aurons peut-être fait un pas de plus vers la connaissance de la musique des anciens Grecs, ancêtre lointain de notre plain-chant et de la musique raffinée des modernes.

H. D.

Constantin G. BONIS (Μπόννης). *Προλεγόμενα εἰς τὰς « Ἑρμηνευτικὰς Διδασκαλίας » τοῦ Ἰωάννου VIII. Ἐπιφιλίνου πατριάρχου Κπ. (1064-1075)*. Athènes, 1937, in-8°, 99 pp.

Id. *Ἰωάννης ὁ Ἐπιφίλινος, ὁ νομοφύλαξ, ὁ μοναχός, ὁ πατριάρχης, καὶ ἡ ἐποχὴ αὐτοῦ*. Athènes, 1937, in-8°, 163 pp. (= *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie*, 24).

Id. *Εὐθυμίου τοῦ Μαλάκη, μητροπολίτου Νέων Πατρῶν, τὰ σφζόμενα*. Athènes, 1937, in-8°, ια'-117 pp. (= *Θεολογικὴ Βιβλιοθήκη*, 2).

Philologue et théologien, M. Bonis prépare une édition de ce qu'on appelle communément les 54 « homélies » de Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople. De ce recueil, six pièces seulement figurent dans la Patrologie de Migne, t. CXX, 1201-1288 (la sixième est mentionnée dans la *Bibliotheca hagiographica graeca* <sup>2</sup>, sous le n° 428). En 1903, Mgr Sophronios Eustratiadès tira d'un manuscrit de Vienne vingt-sept autres « homélies » anonymes, qu'il inclinait à attribuer à Théophylacte de Bulgarie, tandis qu'elles appartiennent en réalité à la collection de Jean Xiphilin. Il est vrai que la tradition manuscrite assez abondante — M. B. a relevé 27 codices, dont une dizaine antérieurs au xvi<sup>e</sup> siècle — n'est pas unanime dans la désignation de l'auteur; mais l'accord des témoins les plus anciens et les meilleurs paraît suffisant pour qu'on maintienne au patriarche Jean VIII la paternité de l'ouvrage. Ce qu'on ne peut maintenir, après avoir lu les Prolégomènes de M. B., c'est le nom d'homélies donné à ces compositions qui n'ont rien d'oratoire, mais forment une sorte de commentaire exégétique des péricopes de l'évangile qu'on lit chaque dimanche à l'office. La préoccupation didactique justifie le caractère traditionnel et peu original de l'interprétation; les Pères de l'Église grecque, S. Jean Chrysostome surtout, y sont exploités constamment. A titre de spécimen de l'édition qu'il projette, M. B. publie en appendice (p. 73-93) le texte de la « didascalie hermèneutique » pour le neuvième dimanche de Luc.



Comme thèse d'agrégation à l'Université d'Athènes, M. B. a rédigé une ample monographie sur Jean Xiphilin et son époque, qu'il a dédiée à son professeur de Munich, M. Fr. Dölger. D'abord juriste et fonctionnaire dans la capitale, puis moine au mont Olympe de Bithynie, enfin patriarche de Constantinople, ce témoin de la renaissance byzantine du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, ce prélat soucieux de la réforme des mœurs méritait bien qu'on lui consacrat une étude aussi développée. Son héritage littéraire n'est pas comparable à celui de son ami et correspondant, l'illustre Michel Psellos (cf. *Anal. Boll.*, LV, 404-407) ; il présente cependant une certaine variété et contient notamment deux pièces qui intéressent directement nos études. En effet, bien qu'il ne faille pas le confondre avec son neveu et homonyme, Jean Xiphilin, émule et continuateur du Métaphraste (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 323-25), le patriarche nous a laissé deux écrits hagiographiques, consacrés l'un et l'autre à la gloire des saints patrons de sa ville natale, les martyrs de Trébizonde, Eugène, Canidius, Valérien et Aquilas. Le récit des miracles de S. Eugène, *BHG.* 610, a été publié, en 1897, par A. Papadopoulos-Kérameus, tandis que la Passion des quatre martyrs (Inc. *Εὐγένιον τὸν μέγαν*) n'a pas encore été imprimée intégralement. Toutefois, il en existe, depuis 1909, une édition partielle, faite par M. Paranikas d'après un manuscrit incomplet (*Vizantijskij Vremennik*, t. XIV, p. 14-22). Cette édition, signalée dans la *BHG*<sup>2</sup>. (p. vi, n. 1 ; cf. p. 295), a échappé à M. B., ainsi que le codex 85 de Halki (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 160).

Les œuvres d'Euthyme Malakès, métropolite de Neai Patrai à la fin du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, que M. B. vient de réunir dans un troisième ouvrage, n'étaient pas toutes inédites, mais presque toutes peu accessibles. L'édition, précédée d'une notice sur l'auteur (cf. G. STADTMÜLLER, dans *Orientalia christiana*, t. XXXIII, 1934, p. 306-312) et suivie de très copieux index (p. 95-116), sera donc la bienvenue auprès des historiens de la littérature et de la langue byzantines.

A part 35 lettres, dont plusieurs sont adressées à Michel Choniatès, métropolite d'Athènes, l'œuvre la plus considérable d'Euthyme Malakès est une monodie ou éloge funèbre d'Eustathe de Thessalonique, publiée par Tafel il y a exactement un siècle (*De Thessalonica*, Berlin, 1839). A ce texte, relativement court (p. 78-83), M. B. a été bien inspiré de joindre un document de la même catégorie : l'éloge funèbre de Malakès lui-même, prononcé par son neveu, Euthyme Tornikès (p. 83-94).

Fr. HALKIN.

Isak COLLIJN. *Handskrifter till Petrus de Dacia Vita Christinae Stumbelensis*. Dans *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, t. XXIII (1936), p. 1-12.

Id. *Codex Juliacensis*. Ibid., p. 213-14.

Id. *Vita B. Christinae Stumbelensis*. Uppsala, Almqvist och Wiksell, 1936, in-8°, xviii-83 pp. (= *Samlingar utgivna av Svenska Fornskriftsällskapet*. Série II: *Latinska Skrifter*, Band 2).

A part le texte *BHL*. 1744, inséré par Jean Gielemans dans son *Novale Sanctorum*, nous ne possédons pas à proprement parler de Vie de la B<sup>se</sup> Christine de Stommeln. Nous avons beaucoup mieux : le dossier formé par son confident intime, le dominicain Pierre, originaire du pays de Gothie, alors, comme maintenant, territoire suédois, mais connu sous le nom de Petrus de Dacia ; il appartenait en effet à cette province de son Ordre, qui comprenait presque tous les pays scandinaves. Sans doute Pierre méditait-il de composer un jour, selon les règles de l'art hagiographique, un bel ouvrage sur Christine. Il est à craindre que les documents originaux auraient perdu, au cours de cette élaboration, beaucoup de ce qui fait, à nos yeux, le plus clair de leur valeur. Ces différentes pièces, *BHL*. 1741-43, comportent, après une introduction en vers, une autobiographie de Christine écrite sous sa dictée par son curé Jean, *Iohannes Plebanus* ; les souvenirs de Pierre sur ses visites à Stommeln, du temps où il entendait à Cologne les leçons d'Albert le Grand, puis à Paris celles de Thomas d'Aquin ; une correspondance échangée entre le dominicain suédois et ses amis de Stommeln : lettres de Pierre à Christine, lettres de Christine à Pierre, également dictées au curé Jean, qui ne se faisait pas faute d'y mêler, à l'occasion, quelques réflexions de son cru, lettres adressées à Pierre par ses amis de Stommeln et rapportant les dernières nouvelles de la visionnaire ; une série de notes rédigées, d'après les interrogatoires qu'il avait fait subir à Christine en transe, par un second curé Jean de Stommeln, précédemment maître d'école au village, *Iohannes Magister* ; enfin, quelques fragments de moindre importance. Ces pièces, fort longues et du plus grand intérêt, ont été imprimées dans les *Acta Sanctorum*, Iun. t. IV, p. 273-434, par Papebroch, d'après un manuscrit de Juliers, dont Rosweyde avait obtenu une copie plutôt négligée, aujourd'hui absente des *Collectanea Bollandiana*. Le manuscrit de Juliers presque entier avait fait l'objet d'une édition moderne, très soignée, de J. Paulson. On n'en connaissait pas d'autre et, au grand déplaisir des érudits suédois, qui considèrent le dominicain Pierre comme le premier en



date de leurs écrivains, cet exemplaire unique avait disparu. M. I. Collijn l'a retrouvé, non par un effet du hasard, mais à force de patience. Il a suivi les traces du *codex Iuliacensis* depuis le moment où le chanoine Arnold Steffens, auteur d'une biographie (*Die selige Christina von Stommeln*, Fulda, 1912 ; cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 347-48) et si grand zélateur de la cause qu'il obtint de Rome, en 1908, la confirmation du culte, s'en était saisi pour le joindre à ses collections de documents. Grâce à S. É. le cardinal Giovanni Mercati et à M. C., tout est rentré dans l'ordre, et le volume repose de nouveau aux archives de l'église Sainte-Marie de Juliers. Cette odyssée fait en partie le sujet des deux articles de l'éminent bibliothécaire de Stockholm dans la revue qu'il dirige.

Mais les recherches de M. C. ont exhumé un second manuscrit, à l'abbaye d'Einsiedeln. C'est celui qu'il publie sous le titre de *Vita B. Christinae*. Il fut transcrit en 1635 par le P. Guigues Engelherz, de la Chartreuse d'Ittingen, en Suisse, pour entrer dans une énorme collection hagiographique qu'il avait entreprise, et nous permet, semble-t-il, de reprendre contact avec l'essentiel d'un manuscrit perdu, celui qui se conservait, au XVII<sup>e</sup> siècle, à la Chartreuse de Cologne, et dont Bollandus avait essayé vainement d'obtenir copie ou communication. L'Einsidlensis ne renferme pas tout ce qui se lit dans le Juliacensis, qui d'ailleurs est mutilé du début, mais seulement une série d'extraits, heureusement choisis. Quelle est la relation de l'Einsidlensis avec le Coloniensis disparu ? M. C. incline à y voir une copie assez fidèle. Une étude attentive des variantes caractéristiques qui distinguent l'Einsidlensis du Juliacensis nous conduit à conclure plutôt que le P. Guigues Engelherz ne s'est guère gêné pour remplacer les expressions médiévales par des tournures moins désagréables aux oreilles humanistes. Sa manière de reproduire le texte se rapprocherait donc du procédé de Surius : respect du fond, sans qu'il se prive de retoucher la forme en l'habillant d'élégances au goût du jour.

M. C. a introduit une ponctuation, ce qui permet au lecteur d'aujourd'hui de se tirer sans trop de peine de phrases souvent embrouillées. Ça et là, on se demande si une autre division ne serait pas plus conforme au sens ; par exemple, p. 73, il faut commencer une nouvelle phrase après les mots : *usque ad vigiliam Nativitatis Domini scilicet*, en enchaînant le paragraphe suivant. P. xv, l'éditeur n'a pas reconnu dans « un jésuite du nom de Rosweid » l'initiateur des

*Acta Sanctorum*. Attirons, en terminant, l'attention de nos lecteurs sur la meilleure étude critique qui ait paru à propos de la visionnaire du pays de Clèves : H. THURSTON, *The Case of Blessed Christina of Stommeln*, dans le *Month*, t. CLII (1928), pp. 289-301, 425-37.

P. G.

KORNÉL BÖLE, O.P. *Arpádházi Boldog Margit. Szenttéavatási üggye és a Legösibb Latin Margit-Legenda*. Budapest, in-4°, 1937, 44 pp. (= *A Szent István Akadémia*, III).

KÁLMAN TIMAR. *Die Legende der seligen Margareta von Ungarn. Die Legenden des Breviers* (en hongrois, avec résumé en allemand). Kalocsa, in-4°, 1934, 48 pp. (= *Pannonia*, n° 6).

Id. *Die Margareten-Legenden des Breviers. Textausgabe* (en hongrois, avec résumé en allemand). Ibid., 1934, 36 pp. (= Même collection, n° 7).

FLORIO BANFI. *Le stimmate della B. Margherita d' Ungheria*. Extrait de *Memorie Domenicane*, t. LI (1934), p. 297-312.

La plus ancienne Vie latine de S<sup>te</sup> Marguerite de Hongrie († 1270), qui ne nous était connue jusqu'ici que par une médiocre traduction en vieil allemand, a été récemment retrouvée par le P. Böle dans le manuscrit A des archives du couvent des dominicains de Bologne. Composée en 1275, un an avant que la commission pontificale envoyée par Innocent V, ne commençât son enquête (23 juillet - 20 octobre 1276 ; cf. *BHL*. 5330), elle se divise en deux parties, la Vie et les Miracles. Les informations contenues dans la première partie ne sont guère plus nombreuses ni plus précises que celles qui ont été transmises par les biographes postérieurs. Jusqu'ici on regardait la *Vita* comme l'œuvre du dominicain Jean de Verceil, général de l'Ordre (1264-1283). D'après le P. B., cette attribution est inexacte. Ce serait le confesseur de la sainte, le Fr. Marcel, provincial des dominicains de Hongrie, qui aurait rédigé le document. Nous nous contenterons d'enregistrer ici l'opinion de l'auteur, espérant qu'il reviendra sur ce sujet et ne réservera pas au public de langue hongroise le résultat de ses recherches.

En examinant l'ordre de dépendance des autres pièces du dossier hagiographique de S<sup>te</sup> Marguerite par rapport à la biographie de 1275, le P. B. a été amené à modifier sur un point le classement admis jusqu'ici. Des deux textes, *BHL*. 5331, 5332, on croyait que le premier, connu sous le nom de légende napolitaine, avait été écrit par Garin ou Guarin de Gy-l'Évêque et que le second n'en était que le résumé. D'après le P. B., l'épitomé a été composé par Garin, tandis que la lé-



gende napolitaine n'est qu'une amplification postérieure, due à un hagiographe anonyme.

M. K. Timar, dans deux articles très documentés, attire l'attention sur les légendes de S<sup>te</sup> Marguerite qui se rencontrent dans les bréviaires. Il en distingue trois différentes. Les neuf leçons de l'office approuvé par Pie II ont été empruntées à la *Vita* de 1275 ; les trois leçons de l'office en usage dans les diocèses de Hongrie dérivent de la *Vita* de Garin ; enfin, les leçons du nouveau bréviaire dominicain, édité en 1930, ont été rédigées d'après l'*Inquisitio* de 1276.

Un critique aussi peu exigeant qu'Imbert-Gourbeyre avait écarté les témoignages qui relatent la stigmatisation de S<sup>te</sup> Marguerite. M. F. Banfi est d'un avis différent. Par une série de déductions il arrive à la conclusion que le biographe de 1275 parlait des stigmates de la sainte. La *Vita* publiée par le P. Böle montre qu'il n'en est rien. Quant au passage des *Acta Capitulorum Generalium* cité par Ripoll et Bremond dans le *Bullarium Ordinis FF. Praedicatorum* (t. I, p. 545), il n'a pas été reproduit dans l'édition des actes capitulaires des Chapitres généraux dans les *Monumenta Ordinis Fratrum Praedicatorum*. Il est permis de se demander si ce texte est authentique.

B. G.

Jean DE LONGNY. *A l'ombre des grands Ordres. Histoire, spiritualité, constitution des huit principaux Tiers-Ordres*. Paris, Desclée De Brouwer, 1937, in-8°, 376 pp.

S'étant proposé le but tout pratique d'« inviter les fidèles à se grouper à l'ombre des grands Ordres » en devenant Tertiaires, M. de Longny a réuni, sur les principaux Tiers-Ordres et sur l'Oblature bénédictine, une série de huit monographies dues respectivement à deux Frères Mineurs anonymes, aux PP. Hugues Lavocat, O.P., Nicolas Merlin, O.E.S.A., Augustin Lépicié, O.S.M., Élisée de la Nativité, O.C.D., François Petit, O.Praem., et Paul Blanchon-Lasserve, O.S.B. ; outre l'introduction et le dernier chapitre, il a rédigé lui-même la notice du Tiers-Ordre Minime. Grâce à cette collaboration, l'auteur a pu éviter la monotonie et la partialité ; mais son recueil éveillera peut-être l'idée d'une compétition où chaque ordre religieux viendrait à son tour vanter ses mérites et réclamer la palme. N'y voit-on pas figurer S. Ignace de Loyola parmi les gloires du Tiers-Ordre franciscain (p. 58), et quatre-vingt-deux cas de stigmatisation revendiqués pour une seule famille religieuse (p. 95) ? De-ci de-là, pourtant, le lecteur constate avec plaisir que les résultats des travaux critiques

récents n'ont pas été ignorés. C'est le cas, par exemple, pour la Vie de la B<sup>se</sup> Christine de Spolète (p. 155-57), cette jeune mère et veuve, qui mena une vie dissolue avant de faire pénitence dans le Tiers-Ordre augustinien et qu'on vénéra longtemps comme une vierge innocente (cf. *Anal. Boll.*, XIII, 411). Fr. HALKIN.

*Das östliche Christentum*, Heft 2-7. Würzburg, Rita-Verlag, 1937-1938, 4 fasc. in-8°.

Sous ce titre général, les Pères Augustins d'Allemagne ont chargé M. Georg Wunderle, professeur à l'université de Wurtzbourg, de publier une série d'« Abhandlungen zum Studium der Ostkirche ». Le fascicule 1, consacré par le P. F. Gössmann à « l'idée d'Église chez Soloviev », a paru en 1936 et est déjà épuisé. Dans les n<sup>os</sup> 2 et 3, dus l'un et l'autre au directeur de la collection, on trouvera des considérations sur la spiritualité des moines athonites, fruit d'un séjour à l'Athos et d'une correspondance avec un religieux du couvent russe de Saint-Pantéléimon (G. WUNDERLE, *Aus der heiligen Welt des Athos. Studien und Erinnerungen*, 61 pp.), et une étude de psychologie religieuse sur le sens profond, « l'âme » des icones (ID., *Um die Seele der heiligen Ikonen. Eine religionspsychologische Betrachtung*, 48 pp. ; avec une planche reproduisant une icône de S. Charalampe).

Les deux fascicules doubles parus en 1938 intéressent plus directement nos études. En préparation au demi-millénaire du concile œcuménique de Florence (1439-1439), M. Adolf ZIEGLER a tâché d'établir comment et pourquoi l'union des Églises, conclue et proclamée en principe par les Pères du concile, ne fut réalisée en fait que dans une partie des terres russes : *Die Union des Konzils von Florenz in der russischen Kirche* (159 pp.). Dans toute cette affaire le rôle principal revient au métropolite Isidore de Kiev, le futur « cardinal ruthène ». La sympathie, l'admiration de M. Z. pour ce champion de la réunion est extrême, peut-être excessive. En une sorte de plaidoyer, habile autant que chaleureux, il s'applique à venger la mémoire d'Isidore de toutes les calomnies accumulées par ses adversaires. Il salue enfin dans son héros le véritable précurseur de l'union de Brest en 1596.

Publiée d'abord dans la rarissime *Φιλοκαλία τῶν ἱερῶν νηπτικῶν* de Nicodème l'hagiorite (Venise, 1782), et reproduite au t. CXLVII de la Patrologie grecque de Migne, la « Centurie » des moines Calliste et Ignace Xanthopoulos peut être appelée à juste titre « un manuel



de la mystique byzantine de basse époque ». Composée à la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, elle reflète bien la doctrine et les méthodes de contemplation préconisées par l'école de Grégoire Palamas. Le P. A. M. AMMANN, S.J., *Die Gottesschau im palamitischen Hesychasmus* (161 pp.), a rendu un bon service aux historiens de la spiritualité en prenant la peine de traduire ces cent chapitres et en soulignant, dans une introduction historique bien documentée, l'intérêt qu'ils présentent pour quiconque veut pénétrer dans la psychologie des ascètes orthodoxes. L'un des auteurs de la Centurie, le moine Calliste, devint patriarche de Constantinople en 1397 ; il est vénéré comme un saint, le 22 novembre (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 248, l. 35 et 38 ; K. DOUKAKIS, *Μέγας Συναξαριστής*, Nov., p. 482-83).

FR. HALKIN.

Paul PERDRIZET. *Le Calendrier de la Nation d'Allemagne de l'ancienne Université de Paris*. Strasbourg, 1937, in-8°, xiv-120 pp., 20 planches (= *Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, fascicule 79).

La Faculté des Arts de l'ancienne Université de Paris comprenait, on le sait, quatre Nations. Chacune d'elles avait ses écoles, sa chapelle, son sceau, ses privilèges, son titre honorifique. Il y avait l'*honoranda natio Franciae*, la *veneranda natio Normannorum*, la *fidelissima natio Picardorum*, la *constantissima natio Anglicana*. Cette dernière qui dès l'origine avait compté, outre les insulaires, des *Germani* ou *Continentes*, s'appela, depuis la guerre de Cent Ans, la Nation d'Allemagne. Son *Liber*, ou cartulaire, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque Nationale (manuscrit lat. nouv. acq. 535). Il contient, en tête, un calendrier disposé sur six feuillets, dont le fonds primitif, qui date des années 1364-1370, est constitué par une soixantaine de jours fériés, accompagnés de la mention : *festive, non legitur, non disputatur*. Denifle et Châtelain l'ont publié dans le tome I<sup>er</sup> de leur *Auctarium chartularii Universitatis Parisiensis*. Mais ils négligèrent de reproduire les très nombreux noms de saints qu'on y inscrivit à diverses époques, ces additions n'ayant généralement pas la même portée académique. M. Perdrizet, le regretté professeur d'archéologie de Strasbourg, a pris un vif intérêt à ce sanctoral d'un genre particulier. Avec une verve communicative, il a donné au public le résultat de ses observations, d'un tour parfois très personnel. Dans son ouvrage, agréablement illustré, il étudie successivement le caractère parisien et universitaire du calendrier ; les patrons des quatre Nations et plus spécialement celui de la Nation allemande, S. Char-

lemagne ; enfin les autres saints, distribués d'après les régions : les *Scotti*, la Scandinavie, la Pologne et la Hongrie, la Bohême, « les Allemagnes », Utrecht et son diocèse.

Que dans un domaine aussi touffu et à certains égards nouveau pour lui, l'auteur ait émis des opinions qui ne seront pas toujours entérinées par les liturgistes compétents, nul ne s'en étonnera. A propos de S<sup>te</sup> Élisabeth de Hongrie, M. P. écrit : « Son mariage ayant été un mariage blanc, elle comptait parmi les Vierges » (p. 77). On sait que l'union d'Élisabeth avec Louis, landgrave de Thuringe, fut au contraire féconde, et qu'une de ses filles, Gertrude, abbesse d'Altenberg, est honorée comme bienheureuse. Ailleurs, signalant la mention de S. Gommaire, le patron de Lierre, M. P. fait observer qu'on « le chercherait vainement au martyrologe Romain » (p. 92). Il s'y trouve inscrit, dès la première édition, au 11 octobre. Supposer, avec l'auteur (p. 113), que S. Willibrord et S. Lébuin ne figureraient peut-être pas encore au propre d'Utrecht à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, serait évidemment se tromper.

M. C.

Karl MENNE. *Deutsche und niederländische Handschriften*. Köln, Neubner, 1931-1937, 2 fasc. in-8°, x-697 pp. (= *Mitteilungen aus dem Stadtarchiv von Köln*. Sonderreihe : *Die Handschriften des Archivs*. Heft X, Abt. 1).

Par une note liminaire à cet ouvrage, entrepris en 1931, le directeur des Archives de Cologne, M. Kuphal, inaugurerait, dans le cadre des *Mitteilungen*, une série de fascicules spécialement consacrés au dépouillement des manuscrits du fonds dont il a la garde. En dressant le plan de ces publications, il annonçait qu'elles se suivraient sans périodicité régulière et seraient confiées à divers savants compétents. M. K. Menne, professeur de langue et de littérature à l'Université, vient de terminer la seconde partie de son copieux catalogue des manuscrits allemands et néerlandais, qui, dans le programme prévu, représente la première tranche de la section X ou *Miscellanea*.

Les collections réunies à l'Historisches Archiv, notamment le fonds Wallraf et l'ancienne Gymnasialbibliothek, contiennent un nombre considérable de livres de piété en langue vulgaire, psautiers de la Vierge, récits de la Passion, Miracles et *Exempla*, petits traités de la vie ascétique, formules de prières indulgenciées, litanies et autres exercices de dévotion. Dans cet arsenal, l'hagiographe peut puiser à pleines mains — les Tables du volume en font foi —



mais le butin enrichira moins l'histoire propre des saints que celle de la pratique pieuse, du folklore et de la langue.

Parmi les recueils du genre narratif, on peut signaler, outre les versions du *Vitae Patrum* et de la Légende Dorée, plusieurs récits concernant les Rois Mages, S. Antoine, S. François, S<sup>te</sup> Élisabeth, S<sup>te</sup> Brigitte de Suède et sa fille Catherine, le B. Herman Joseph, S<sup>te</sup> Dorothee de Montau, S. Reinold de Cologne. M. M. a mis tous ses soins à identifier les pièces, particulièrement les Miracles de la Vierge et les *Exempla*; il n'a pas craint de transcrire largement les *incipit*. Pour les prières, elles s'adressent aux saints les plus populaires, à ceux qui font partie du groupe des Auxiliateurs, aux quatre « Maréchaux ». Parmi ces derniers S. Hubert (« Sent Hupert Marschalck ») est souvent invoqué contre la rage (« raysserye »). P. 303, S. Jost n'est-il pas *Iudocus*, au lieu de *Iustus* ?

Ces manuscrits, qui pour une bonne part datent des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, sont de provenance fort variée. Notons surtout les Jésuites et les Croisiers, et divers couvents de femmes, qui ne sont pas toujours faciles à déterminer. Plusieurs recueils, parmi les meilleurs, firent partie autrefois de la bibliothèque du château de Blankenheim.

M. C.

Mary S. SERJEANTSON. *Legendys of Hooly Wummen* by Osbern BOKENHAM. London, Milford, 1938, in-8°, LXXX-323 pp. (= *Early English Text Society*, Original Series, 106).

Osbern Bokenham, chanoine régulier de Saint-Augustin au couvent de Stoke Clare, né dans les dernières années du xiv<sup>e</sup> siècle, mourut avant 1447. On a de lui un ouvrage en prose, la *Mappula Angliae*, où il rappelle qu'il a traduit de la Légende dorée et « d'autres fameuses légendes » les Vies de S. Cedde (Ceadda, évêque de Lichfield, ou Cedd, évêque en Essex et frère de Ceadda ?), de S. Félix (sans doute l'évêque de Dunwich et d'Est-Anglie), de S. Édouard (sans doute le Confesseur), de S. Oswald (le roi ou l'évêque ?), « et de beaucoup d'autres saints d'Angleterre ». Ce recueil est perdu. Il faut le regretter, car il aurait fait mieux connaître les collections hagiographiques anglaises du xv<sup>e</sup> siècle, dont le type le plus célèbre est la *Nova Legenda Angliae*. Il y en eut d'autres, dont quelques-unes subsistent et posent des problèmes intéressants : sources et choix des Vies, provinces d'origine, descendance des manuscrits, emprunts à des recueils déjà constitués de Vies d'évêques, de rois, d'abbés, de saintes femmes.

Si ces Vies de saints anglais d'Osbern Bokenham ont péri, nous

avons heureusement conservé de sa plume une autre production hagiographique, écrite, à ce qu'il semble, dans la cinquième décade du xv<sup>e</sup> siècle : les *Légendes de saintes femmes*, que renferme le manuscrit unique Arundel 327, daté de 1447, imprimé deux fois déjà. Aussi bien dans l'édition du *Roxburghe Club* (1836, tome L de la collection), que dans celle de Carl Horstmann (1883, tome I de l'*Alt-englische Bibliothek* de Kölbing), ces poèmes s'intitulent *Lives of Saints*. L'ancien index porte en effet : « seyntys lyuys ». Mais Osbern lui-même aux vers 5038-40 les appelle plus exactement : « legendys... of hooly wummen », et c'est ainsi que M<sup>lle</sup> Serjeantson les désigne. En 10671 vers, Osbern adapte, sans souci de concision, les *Légendes* ou les *Passions* de S<sup>te</sup> Anne, de S<sup>te</sup> Marguerite, de S<sup>te</sup> Christine, des Onze mille Vierges, de S<sup>te</sup> Foi, de S<sup>te</sup> Agnès, de S<sup>te</sup> Dorothee, de S<sup>te</sup> Marie Madeleine, de S<sup>te</sup> Catherine, de S<sup>te</sup> Cécile, de S<sup>te</sup> Agathe, de S<sup>te</sup> Lucie et de S<sup>te</sup> Élisabeth de Hongrie. Il travaille sur des originaux latins, mais n'indique que très rarement la source exacte. Une dissertation de Gottfried Willenberg (Marburg, 1888) a tenté de percer ce mystère, sans grande importance d'ailleurs, car il ne s'agit que de pièces courantes au bas moyen âge ; M<sup>lle</sup> S. résume ses conclusions (p. xxii-xxiii). En mettant à profit les progrès de l'hagiographie depuis un demi-siècle, un érudit patient atteindrait des résultats un peu plus précis encore, mais il est permis de croire que la critique a devant elle des tâches plus urgentes. Le volume de l'*Early English Text Society* fournit, selon les meilleures traditions de cette remarquable série, avec un texte parfaitement conforme au manuscrit, une très bonne introduction, surtout philologique, des notes explicatives, un glossaire choisi et un index complet.

P. G.

UMILE BONZI DA GENOVA, O. Cap. *L'Opus Catharinianum et ses auteurs. Étude critique sur la biographie et les écrits de sainte Catherine de Gênes*. Extrait de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XVI, 1935, p. 351-70.

*Vita Cateriniana. Per la conoscenza di S. Caterina da Genova*. Genova, Frati Minori Cappuccini, 1928-1934, 13 fascicules, in-8°.

CASSIANO DA LANGASCO, O.M.Cap. *Gli ospedali degli incurabili*. Genova, Spedali civili, 1938, in-4°, xvi-279 pp., illustrations.

S. CATERINA DA GENOVA. *Trattato del Purgatorio*, a cura del P. VALERIANO DA FINALMARINA. Genova, « Vita francescana », 1929, in-12, xxiii-65 pp.

Dans son important ouvrage : *The Mystical Element of Religion as studied in Saint Catherine of Genoa and her Friends* (Londres, 1908 ;



2<sup>e</sup> éd., 1923), Frédéric von Hügel avait étudié en détail l'origine, l'histoire et la valeur de l'*Opus Catharinianum*, qui comprend : 1<sup>o</sup> *Le livre de la vie admirable et de la doctrine sainte de la bienheureuse Caterinetta da Genova* ; 2<sup>o</sup> *Le Traité du Purgatoire* ; 3<sup>o</sup> *Le Dialogue spirituel*. Les conclusions auxquelles il était arrivé peuvent se résumer comme suit : 1<sup>o</sup> Entre 1495 et 1510, date de la mort de Catherine, quelques personnes de son entourage relatent par écrit plusieurs traits de sa vie et de nombreuses paroles. Parmi ces fidèles disciples, il faut citer en premier lieu Cattaneo Marabotto, son confesseur, et Ettore Vernazza, pieux laïc, qui seconda S<sup>te</sup> Catherine dans ses fondations charitables ; 2<sup>o</sup> en 1512, Marabotto met en circulation une première rédaction de la *Narration de l'agonie et du passage de Catherine* ; la même année, E. Vernazza donne une première rédaction du *Récit de la conversion et déclaration (Traité du Purgatoire)* ; 3<sup>o</sup> après 1530, la fille d'Ettore Vernazza († 27 juin 1524), Battistina, compose une Vie tripartite, qui reproduit, mêlés à des éléments nouveaux, les deux opuscules de Marabotto et d'Ettore Vernazza ; 4<sup>o</sup> Battistina Vernazza en 1549 et 1550 compose le *Dialogue* ; 5<sup>o</sup> en 1551 paraît à Gênes l'édition princeps, qui contient les trois mémoires. Catherine n'a donc rien écrit ; parmi les œuvres qui lui ont été attribuées, une des principales, le *Dialogue*, est tout entière de la plume de Battistina Vernazza.

Le P. Umile da Genova, tout en admirant la perspicacité de la critique de von Hügel, se refuse à en admettre les conclusions. Au cours de ses recherches, il a retrouvé un nouveau manuscrit de l'*Opus* et aussi un exemplaire de l'édition princeps, que von Hügel n'avait connue que par les dépositions des témoins au procès de canonisation. En confrontant les quatre copies manuscrites, l'édition de 1551, la traduction latine du XVIII<sup>e</sup> siècle et les témoignages relatifs aux écrits de S<sup>te</sup> Catherine, le P. Umile reconstitue de la manière suivante la lente élaboration de l'*Opus Catharinianum*. 1. Catherine, si elle n'a pas composé elle-même le Traité du Purgatoire, en a été l'inspiratrice principale. 2. Ettore Vernazza n'a pas eu, comme le veut von Hügel, une part prépondérante dans la rédaction de la Vie et du Traité du Purgatoire. 3. C. Marabotto est l'auteur de la Vie ; quant au Traité du Purgatoire, qui formait originairement un chapitre de la Vie et se retrouve dans tous les manuscrits, c'est sans doute Marabotto qui lui a donné la forme sous laquelle il nous est parvenu. 4. La première partie du *Dialogue* (liv. I) serait de Catherine ; les

livres II et III peuvent être attribués à Tomaso Doria ou à Angelo da Chivasso. 5. Il est impossible de découvrir le nom de l'auteur qui a préparé l'édition princeps de 1551.

Comme on le voit, le P. Umile diminue le rôle d'Ettore Vernazza et surtout de sa fille Battistina dans la rédaction des écrits catheriniens. D'autre part il ne réussit pas à restituer d'une manière certaine à la sainte de Gênes, les écrits qui ont été mis sous son nom ; même pour le Traité du Purgatoire il se contente de revendiquer en faveur de S<sup>te</sup> Catherine une sorte de paternité éloignée. Il y aura donc toujours une certaine difficulté à retrouver sans alliage la pensée et la doctrine de la célèbre mystique.

Pour préparer le deuxième centenaire de la canonisation de S<sup>te</sup> Catherine (30 avril 1737), les PP. Capucins de Gênes avaient commencé, en 1928, la publication d'une revue intitulée : *Vita Cateriniana*. Treize fascicules ont paru, dont le dernier porte la date : mai 1934. Nous ignorons si la revue sera continuée. Tous les articles sont consacrés à la sainte et à son œuvre charitable et mystique. Nous en signalerons quelques-uns. Le P. UMILE DA GENOVA, *La teologia purgatoriale di san Bonaventura e quella di santa Caterina da Genova comparate*. Le P. Valeriano da Finale reproduit le texte du nouveau manuscrit découvert par le P. Umile. Cette copie a été faite vers 1520 par Paolo da Savona, frère mineur, qui a sans doute connu S<sup>te</sup> Catherine : F. PAOLO DA SAVONA, *Vita di S. Caterina da Genova*. Malheureusement l'éditeur a publié le texte par fragments et seulement jusqu'au chapitre XXV. Le P. VALERIANO DA FINALE avait également commencé la publication d'un mémoire : *La Cronistoria del processo di beatificazione e canonizzazione*, dans lequel, se servant des archives de l'Université de Gênes et des familles Durazzo et Spinola, il retraçait les différentes phases du procès. La fin de cette étude n'a pas encore paru.

Dès le début de sa conversion, S<sup>te</sup> Catherine comprit que le service des infirmes et des pauvres était un des moyens les plus efficaces de se donner à Dieu. Une connaissance approfondie du milieu génois de la fin du xv<sup>e</sup> et du début du xvi<sup>e</sup> siècle a permis d'apprécier plus exactement l'influence exercée par Catherine Fieschi sur ses contemporains. Le P. TEODOSIO DA VOLTRI rappelle que, grâce à ses disciples, l'action bienfaisante de la sainte rayonna de Gênes jusqu'à Rome et à Naples : *S. Caterina de Genova e il movimento dell' Amor divino*.



Le même sujet a été repris par le P. Cassiano da Langasco dans son intéressant ouvrage : *Gli ospedali degli incurabili*. Après avoir rappelé les ravages provoqués par le *morbus gallicus* à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, il montre comment les membres de l'*Oratorio del divino Amore* fondèrent le *Ridotto degli incurabili*, qui dans les actes officiels s'appelle : *Societas Reductus infirmorum incurabilium sub titulo beatae Mariae*. Autour de cette première association charitable furent institués d'autres groupements, qui secouraient matériellement et spirituellement les convertis, les orphelins, les prisonniers. C'est également sous l'impulsion de l'*Oratorio* que fut créée la *Compagnia del Mandiletto*, dont le but était la visite des pauvres et des malades à domicile.

De Gênes, la confrérie dell' *Amor divino* essaime à Rome, à Naples. L'ouvrier le plus ardent de cette diffusion est Ettore Vernazza. Son nom se retrouve dans de nombreux documents. Chose étrange, le nom de S<sup>te</sup> Catherine ne se rencontre pas dans les pièces d'archives relatives à ces fondations. Jusqu'ici, on n'a aucune preuve directe que la sainte ait pris part à l'organisation de l'*Oratorio*. Mais, comme le fait remarquer le P. C. da L., ces documents ne citent aucune femme ; nous savons par les disciples et admirateurs de S<sup>te</sup> Catherine que c'est elle qui a suscité et encouragé ce magnifique mouvement de dévouement et de charité. Les nombreux actes que le P. C. da L. a trouvés dans les dépôts de Gênes et dont il publie quelques-uns en appendice, apportent des précisions fort intéressantes sur l'activité charitable en Italie au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Ainsi que le suggérait jadis Pastor, il y a là une belle page de vie chrétienne qui n'a pas encore été écrite. A côté de S<sup>te</sup> Catherine de Gênes, d'Ettore Vernazza, il faut citer le B. Bernardin de Feltre, le cardinal Bendinelli Sauli, S. Gaétan de Thienne. Les deux opuscules publiés naguère par Mgr Pio Paschini : *La beneficenza in Italia e le « Compagnie del divino Amore » nei primi decenni del Cinquecento* (Roma, 1925) ; *S. Gaetano Thiene, Gian Pietro Carafa e le origini dei Chierici Regolari Teatini* (Roma, 1926), présentent une brève esquisse de ce beau sujet. Le savant historien n'est-il pas tout désigné pour écrire le volume souhaité par Pastor ?

Nous rappelions plus haut que le P. Umile da Genova avait retrouvé un exemplaire de l'édition princeps de 1551 des œuvres de S<sup>te</sup> Catherine de Gênes. C'est d'après cet exemplaire que le P. Valeriano da Finalmarina a reproduit le texte du Traité du Purgatoire. Dans

son introduction, parue en 1929, il admettait encore que l'édition de 1551 avait été préparée par Battistina Vernazza. Le P. Umile da Genova a rejeté cette hypothèse, et dans l'article du *Dictionnaire de Spiritualité*, où il vient de résumer le résultat de son enquête, il écrit : « On est amené à voir dans cet éditeur un fils spirituel de Catherine, probablement un prêtre. Il faut donc écarter ici encore l'hypothèse de von Hügel, qui, en attribuant à Battistina Vernazza l'édition de 1551, contredit les témoignages que nous venons de citer et qui font de l'éditeur non une fille spirituelle mais un fils spirituel de Catherine » (t. II, col. 299). B. G.

Roberto RIDOLFI. *Le lettere di Girolamo Savonarola. Nuovi contributi con un' appendice sulla questione dello pseudo-Burlamacchi e della « Vita latina »*. Firenze, L. S. Olschki, 1936, in-4°, 34 pp., facsimilé.

Id. *La Vita del beato Ieronimo Savonarola, scritta da un anonimo del sec. XVI e già attribuita a fra Pacifico Burlamacchi*. Ibid., 1937, in-4°, xxiii-284 pp., illustrations.

En rendant compte de l'important travail de M. J. Schnitzer, *Savonarola, ein Kulturbild aus der Zeit der Renaissance*, nous faisons remarquer (*Anal. Boll.*, XLV, 207), que le problème de la priorité de la Vie latine de Savonarole sur la Vie italienne devait être étudié à nouveau et qu'une comparaison plus serrée des textes permettrait sans doute d'arriver à une conclusion définitive. C'est ce que vient de faire M. R. Ridolfi. On se rappelle que les érudits se séparaient en deux camps. D'un côté, Villari maintenait que la *Vita latina* est l'original, et que la Vie italienne en ses différentes recensions n'en est que la traduction plus ou moins fidèle. Dans l'autre camp, M. Schnitzer donnait la priorité au texte italien, qu'il attribuait au dominicain fra Pacifico Burlamacchi. La version latine aurait été faite non d'après Burlamacchi mais d'après un *rifacimento* assez incorrect.

De l'examen consciencieux auquel M. R. a soumis les documents, il résulte sans conteste que Villari avait raison. La biographie a d'abord été rédigée en latin, par un auteur anonyme, vers 1528-1529. Les recensions italiennes en dérivent et sont donc postérieures à 1528. Il ne peut plus être question de voir en Burlamacchi, mort en 1519, l'auteur de la Vie. Des différents remaniements italiens, celui qui est conservé dans le manuscrit Moreni (Bibl. prov. Flor., n° 219) passe à bon droit pour un des textes les moins altérés. Le prince



Piero Ginori Conti, qui possède une bibliothèque savonarolienne d'une richesse incomparable, a acquis récemment une nouvelle copie du texte italien, faite au xvi<sup>e</sup> siècle et qui ne le cède ni en intérêt ni en valeur à celle du codex Moreni. Il a confié à son neveu, M. R., le soin de la faire connaître au public. Dans la préface, l'éditeur nous avertit qu'il n'a pas eu l'intention de publier une édition critique de la recension italienne, tâche fort difficile, sinon impossible, vu les divergences profondes qui séparent les différents témoins. Il a voulu donner une reproduction fidèle du nouveau manuscrit, tout en le corrigeant de-ci de-là à l'aide du texte latin et du codex Moreni. Une des caractéristiques des versions italiennes est de comprendre des paragraphes qui ne sont pas dans la *Vita latina*. M. R. s'est efforcé d'éclairer les passages obscurs de ces additions en les collationnant avec une troisième copie (Firenze, Biblioteca Nazionale, Conventi soppressi, I, VII, 43), qui a parfois suggéré une meilleure interprétation.

Grâce à la munificence du prince Ginori Conti, c'est dans un volume luxueux, d'une typographie irréprochable, que se présente la version italienne de la Vie de Savonarole. B. G.

J. GESSLER. *De vlaamsche baardheilige Wilgefortis of Ontcommer*. Antwerpen, De Sikkel, 1937, in-8°, 199 pp., illustrations.

Id. *La Vierge barbue. La légende de sainte Wilgeforte ou Ontcommer*. Bruxelles, Édition universelle, 1938, in-8°, 160 pp., illustrations.

Stimulé par le beau travail de MM. G. Schnürer et J. M. Ritz sur S<sup>te</sup> Kummernis (cf. *Anal. Boll.*, LII, 451), M. Gessler a entrepris des recherches, souvent minutieuses, pour préciser quelques points de détail ou apporter un complément d'information. En 1935, il publiait une Vie flamande, de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle, contemporaine des plus anciens documents que nous possédions jusqu'alors sur S<sup>te</sup> Wilgeforte : *Une version inédite de la légende de Sainte Wilgeforte ou Ontcommer* (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXXI, p. 93-99). L'hagiographe anonyme, à propos de l'origine du second nom de la sainte : *Ontcommer*, raconte ce qui suit. Au moment d'expi- rer, la vierge martyre entendit une voix céleste qui lui disait : « Wilgeforte, épouse et fille de Dieu, réjouis-toi en Dieu, car Dieu a exaucé ta prière et il changera ton propre nom ; désormais tu t'appelleras *Ontcommer*, c'est-à-dire que tu seras une mère pour tous les cœurs opprimés, qui seront soulagés par tes prières. »

L'année suivante, dans un long article du *Folklore Brabançon*

(t. XV, 1936, p. 307-401), M. G. réunissait toutes ses trouvailles relatives à S<sup>te</sup> Wilgeforte. Cet article, enrichi de plusieurs compléments, a été réimprimé dans un volume à part, d'abord en flamand, puis en traduction française.

L'exposé a une allure quelque peu décousue et prend souvent le ton d'une conversation familière, qui rappelle les doctes explications données par un collectionneur aux visiteurs qui examinent ses pièces rares. Des éléments nouveaux apportés par M. G. au problème de S<sup>te</sup> Wilgeforte, nous ne signalerons que quelques-uns qui méritent de retenir plus spécialement l'attention. Analysant le livre de M. Schnürer, nous émettions un doute au sujet d'une des thèses principales de l'ouvrage, à savoir que le berceau de la légende devrait être cherché à Steenberg, à l'ouest de Bréda. Or, deux documents, mis en lumière par M. G., révèlent en Flandre des traces de culte plus anciennes. Par une charte, datée de 1400, Gheeraert Soetamys institue un anniversaire dans une église de Gand « ten autare vor Sente Guilleforte die men noumt Sente Ontcommere » (éd. flamande, p. 55). Un autre acte, mentionnant une transaction conclue en 1430, atteste qu'à cette date la fête de S<sup>te</sup> Ontcommer était célébrée dans l'église N.-D. de Pamele à Audenarde : *Omme jaerlyx te doene een sermoen op sente Ontcommeren dach als men haren dienst doet* (éd. flamande, p. 62).

Récemment, en déblayant la crypte de Saint-Bavon, on a découvert des fresques, qui datent vraisemblablement de la fin du x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle (cf. P. VERHAEGEN, *La crypte de la cathédrale Saint-Bavon de Gand*, dans *Revue belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. VI, 1936, p. 289). On y distingue très nettement S<sup>te</sup> Élisabeth, S. Christophe et une sainte mise en croix, au-dessous de laquelle il est écrit : *S. Oncommena*.

Dans le Nord de la France, le culte de S<sup>te</sup> Wilgeforte a été très répandu. Complétant l'enquête de M. Schnürer, M. G. énumère de nombreuses localités de cette région où la sainte était honorée d'une manière spéciale.

Au cours de ses recherches, M. G. a découvert deux pierres tombales du xvi<sup>e</sup> siècle, l'une à Wemeldinge, l'autre à Biezeling, deux villages de Zélande. L'image de S<sup>te</sup> Wilgeforte y est très clairement gravée. Voir l'article *Wilgefortiana*, paru dans *Eigen Volk*, t. X, 1938, p. 1-12.

B. G.



Chandler Rathfon Post. *A History of Spanish Painting*. T. VII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1938, 2 vol. in-8°, xxx-936 pp., illustrations.

Nos lecteurs connaissent déjà les premiers volumes que M. Post a consacrés à l'histoire de la peinture espagnole (*Anal. Boll.*, LIV, 449-53). Nous avions craint que la guerre civile n'arrêtât les recherches du savant professeur de Harvard ; heureusement, sa documentation avait été recueillie avant 1936 et l'œuvre pourra être poursuivie. M. P. fait remarquer que les douloureux événements ont eu un contre-coup inattendu. Si de nombreuses œuvres ont été détruites, quelques-unes, dont on ignorait l'existence, ont reparu à la lumière.

Ainsi que l'indique le sous-titre du t. VII : *The Catalan School in the Late Middle Ages*, l'auteur analyse ici la production de l'école catalane pendant le xv<sup>e</sup> siècle. Si nous exceptons Lluís Dalmau, qui subit fortement l'influence de Van Eyck, les peintres de la Catalogne, dans l'ensemble, demeurent fidèles aux traditions et à la technique de la vieille école autochtone. Dalmau du reste est loin d'avoir une personnalité aussi forte que Jaime Huguet, le plus brillant représentant du groupe traditionaliste. Jusqu'en ces derniers temps, par excès de confiance dans le travail de S. Sanpere i Miquel, *Los Cuatrocentistas Catalanes* (Barcelone, 1905), on avait attribué à Pablo Vergos des œuvres qui appartiennent sans conteste à J. Huguet. Déjà l'étude attentive des œuvres de ce dernier avait permis de lui restituer quelques pièces importantes, tel le célèbre retable de S. Antoine, qui fut détruit à Barcelone pendant les émeutes de 1909. Tout récemment, ainsi que le rapporte M. P., M. A. Duran y Sanpere a retrouvé le protocole du contrat par lequel Huguet s'engageait à peindre ce retable. L'acte est daté du 14 novembre 1454.

Du point de vue iconographique, cette œuvre n'était pas sans offrir quelques difficultés, et il n'est pas surprenant que M. P. n'ait pu l'expliquer dans toutes ses parties. Grâce au travail de M<sup>lle</sup> R. Graham (*A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot*, Oxford, 1937 ; cf. *Anal. Boll.*, LVI, 154), nous connaissons maintenant la source à laquelle le peintre catalan a puisé. C'est la légende encore inédite que le dominicain Alphonse Bonhomme (Alphonsus Hispanus) traduisit de l'arabe en latin tandis qu'il séjournait dans l'île de Chypre (1341-1342). Toutefois deux scènes du retable ne correspondent pas exactement au récit de la *Magna Legenda*. Dans celle-ci il est dit que S. Antoine, après avoir fait le signe de la croix sur la main du prévôt André, lui ordonna de toucher le porcelet, sans yeux ni pattes, que

lui présentait la truie, et le guérit. *Tunc sanctus accepit manum prepositi et impressit illi signum crucis et posuit eam super oculos porcelli et statim illuminatus est...* (Munich, manuscrit latin 5681, fol. 68<sup>v</sup>). Huguet, après avoir peint S. Antoine transmettant son pouvoir de guérisseur à André, représente celui-ci exorcisant la reine ou sa fille en présence de la famille royale. Dans la légende, au contraire, cet exorcisme est accompli par Antoine en personne. *Et eadem hora sanctus venit cum rege ad palatium suum et oravit pro uxore eius et filia et statim exiverunt ab eis demonia* (ibid., fol. 69<sup>r</sup>). Peut-être retrouverait-on un jour une version latine ou catalane, qui concorde de tout point avec le cycle iconographique figuré par Huguet. Il serait aussi intéressant de savoir si la traduction d'Alphonse Bonhomme fut connue en Espagne par l'intermédiaire des religieux de Saint-Antoine de Viennois. Les rapports de la Catalogne avec Avignon et le midi de la France étaient fréquents, et les textes désignent souvent S. Antoine d'Égypte sous le nom de S. Antoine de Vienne.

Les peintures étudiées par M. P. permettent de se rendre compte de la popularité de quelques saints en Catalogne à la fin du moyen âge, par exemple des martyrs Abdon et Sennen. On sait que d'après la légende les reliques des deux saints furent transférées de Rome à Arles-sur-Tech. Les épisodes de cette translation ont été représentés avec beaucoup d'art par J. Huguet sur les panneaux du retable de Tarrasa. Du monastère d'Arles-sur-Tech, le culte des deux martyrs se répandit en Catalogne et dans la région de Valence. En feuilletant des répertoires tels que celui de J. SANCHIS Y SIVERA, *Nomenclator geográfico eclesiástico de los pueblos de la diócesis de Valencia* (Valencia, 1922), on s'aperçoit que bon nombre d'églises leur étaient consacrées ou célébraient leur fête d'une manière spéciale. M. P. dit que les SS. Abdon et Sennen sont particulièrement invoqués contre la grêle. Ajoutons, aussi contre les sauterelles. Nous voyons, par exemple, que, le 27 juillet 1687, le peuple de S. Félix d'Alella choisit les deux martyrs comme patrons « en remediare la plaga grande les llogostes » (J. MAS, *Notes històriques del bisbat de Barcelona*, t. III, p. 54).

Il serait difficile d'identifier l'évêque Anianus, peint par Gabriel Guardia, s'il n'était placé entre les SS. Crépin et Crépinien. Ceux-ci orientent nos recherches vers la corporation des Cordonniers. Or, S. Marc, dit la légende (BHL. 5276), arrivant à Alexandrie, fit réparer ses chaussures par un certain Anianus, qui se blessa en exécutant



Chandler Rathfon Post. *A History of Spanish Painting*. T. VII. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1938, 2 vol. in-8°, xxx-936 pp., illustrations.

Nos lecteurs connaissent déjà les premiers volumes que M. Post a consacrés à l'histoire de la peinture espagnole (*Anal. Boll.*, LIV, 449-53). Nous avons craint que la guerre civile n'arrêtât les recherches du savant professeur de Harvard ; heureusement, sa documentation avait été recueillie avant 1936 et l'œuvre pourra être poursuivie. M. P. fait remarquer que les douloureux événements ont eu un contrecoup inattendu. Si de nombreuses œuvres ont été détruites, quelques-unes, dont on ignorait l'existence, ont reparu à la lumière.

Ainsi que l'indique le sous-titre du t. VII : *The Catalan School in the Late Middle Ages*, l'auteur analyse ici la production de l'école catalane pendant le xv<sup>e</sup> siècle. Si nous exceptons Lluís Dalmau, qui subit fortement l'influence de Van Eyck, les peintres de la Catalogne, dans l'ensemble, demeurent fidèles aux traditions et à la technique de la vieille école autochtone. Dalmau du reste est loin d'avoir une personnalité aussi forte que Jaime Huguet, le plus brillant représentant du groupe traditionaliste. Jusqu'en ces derniers temps, par excès de confiance dans le travail de S. Sanpere i Miquel, *Los Cuatrocentistas Catalanes* (Barcelone, 1905), on avait attribué à Pablo Vergos des œuvres qui appartiennent sans conteste à J. Huguet. Déjà l'étude attentive des œuvres de ce dernier avait permis de lui restituer quelques pièces importantes, tel le célèbre retable de S. Antoine, qui fut détruit à Barcelone pendant les émeutes de 1909. Tout récemment, ainsi que le rapporte M. P., M. A. Duran y Sanpere a retrouvé le protocole du contrat par lequel Huguet s'engageait à peindre ce retable. L'acte est daté du 14 novembre 1454.

Du point de vue iconographique, cette œuvre n'était pas sans offrir quelques difficultés, et il n'est pas surprenant que M. P. n'ait pu l'expliquer dans toutes ses parties. Grâce au travail de M<sup>lle</sup> R. Graham (*A Picture Book of the Life of Saint Anthony the Abbot*, Oxford, 1937 ; cf. *Anal. Boll.*, LVI, 154), nous connaissons maintenant la source à laquelle le peintre catalan a puisé. C'est la légende encore inédite que le dominicain Alphonse Bonhomme (Alphonsus Hispanus) traduisit de l'arabe en latin tandis qu'il séjournait dans l'île de Chypre (1341-1342). Toutefois deux scènes du retable ne correspondent pas exactement au récit de la *Magna Legenda*. Dans celle-ci il est dit que S. Antoine, après avoir fait le signe de la croix sur la main du prévôt André, lui ordonna de toucher le porcelet, sans yeux ni pattes, que

lui présentait la truie, et le guérit. *Tunc sanctus accepit manum prepositi et impressit illi signum crucis et posuit eam super oculos porcelli et statim illuminatus est...* (Munich, manuscrit latin 5681, fol. 68<sup>v</sup>). Huguet, après avoir peint S. Antoine transmettant son pouvoir de guérisseur à André, représente celui-ci exorcisant la reine ou sa fille en présence de la famille royale. Dans la légende, au contraire, cet exorcisme est accompli par Antoine en personne. *Et eadem hora sanctus venit cum rege ad palatium suum et oravit pro uxore eius et filia et statim exiverunt ab eis demonia* (ibid., fol. 69<sup>r</sup>). Peut-être retrouvera-t-on un jour une version latine ou catalane, qui concorde de tout point avec le cycle iconographique figuré par Huguet. Il serait aussi intéressant de savoir si la traduction d'Alphonse Bonhomme fut connue en Espagne par l'intermédiaire des religieux de Saint-Antoine de Viennois. Les rapports de la Catalogne avec Avignon et le midi de la France étaient fréquents, et les textes désignent souvent S. Antoine d'Égypte sous le nom de S. Antoine de Vienne.

Les peintures étudiées par M. P. permettent de se rendre compte de la popularité de quelques saints en Catalogne à la fin du moyen âge, par exemple des martyrs Abdon et Sennen. On sait que d'après la légende les reliques des deux saints furent transférées de Rome à Arles-sur-Tech. Les épisodes de cette translation ont été représentés avec beaucoup d'art par J. Huguet sur les panneaux du retable de Tarrasa. Du monastère d'Arles-sur-Tech, le culte des deux martyrs se répandit en Catalogne et dans la région de Valence. En feuilletant des répertoires tels que celui de J. SANCHIS Y SIVERA, *Nomenclator geográfico eclesiástico de los pueblos de la diócesis de Valencia* (Valencia, 1922), on s'aperçoit que bon nombre d'églises leur étaient consacrées ou célébraient leur fête d'une manière spéciale. M. P. dit que les SS. Abdon et Sennen sont particulièrement invoqués contre la grêle. Ajoutons, aussi contre les sauterelles. Nous voyons, par exemple, que, le 27 juillet 1687, le peuple de S. Félix d'Alella choisit les deux martyrs comme patrons « en remediare la plaga grande les llogostes » (J. MAS, *Notes històriques del bisbat de Barcelona*, t. III, p. 54).

Il serait difficile d'identifier l'évêque Anianus, peint par Gabriel Guardia, s'il n'était placé entre les SS. Crépin et Crépinien. Ceux-ci orientent nos recherches vers la corporation des Cordonniers. Or, S. Marc, dit la légende (BHL. 5276), arrivant à Alexandrie, fit réparer ses chaussures par un certain Anianus, qui se blessa en exécutant



ce travail. Guéri par l'évangéliste, il se convertit et devint évêque d'Alexandrie.

Plus d'une fois les peintres espagnols ont figuré S. Macaire. Il est revêtu du costume bénédictin, une crosse à la main, et est accompagné d'un petit diable qu'il tient en laisse. Il s'agit sans doute de S. Macaire de Scété (cf. *BHL*. 5093-5095) ; mais on ne sait pour quelle raison son culte devint populaire dans la péninsule.

M. P. décrit deux retables consacrés à la légende des saintes Justine et Rufine de Séville. Les peintres se sont inspirés de la Passion qui a été récemment étudiée par M. Fr. Cumont (*Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville*, dans *Syria*, t. VIII, p. 330-41 ; cf. *Anal. Boll.*, XLVIII, 403). Une scène, la première, ne correspond, dit M. P., à aucun épisode de la légende. Elle représente les saintes occupées à verser un liquide au travers d'un tamis (p. 470). Est-il nécessaire de voir dans cette scène une allusion à un fait miraculeux ? L'artiste n'a-t-il pas voulu simplement rappeler le métier des deux saintes, qui gagnaient leur vie en vendant des vases de terre cuite ?

L'inventaire méthodique des peintures catalanes a fait découvrir deux nouveaux tableaux représentant le rapt d'un jeune saint par le diable (cf. *Homenatge a Antoni Rubió i Lluch*, t. II, 1936, p. 33-58). Dans la collection Deering, à Tamarit, près de Barcelone, se trouve un retable du <sup>xiv</sup>e siècle, de l'école d'Aragon. Au centre S. Barthélemy, tenant le diable enchaîné. A droite et à gauche sont disposés quatre scènes, dont une montre le saint nourri par la biche après qu'il a été lâché par le diable. Le second tableau est conservé dans l'église de la Garriga et se rapporte à S. Étienne. Le jeune diacre auréolé rentre à la maison paternelle et chasse le diabolin qui lui a été substitué dans son berceau. Notons qu'aux peintures italiennes que nous avons signalées naguère (t. c., p. 35), il faut ajouter un retable du musée de San Gimignano, et les fresques de San Lucchese. Le retable, œuvre de Lorenzo di Nicolo di Piero Gerini, représente quelques épisodes de la vie de S. Barthélemy ; la première scène rappelle aussi le rapt du saint par le diable. Les fresques de San Lucchese, près de Poggibonsi, ont été découvertes au début de ce siècle. Elles retracent la légende de S. Étienne. L'artiste montre le petit Étienne enlevé par un groupe de démons qui s'enfuient dans un navire (cf. *Städel-Jahrbuch*, t. V, 1926, p. 25-28).

Jusqu'ici nous n'avions rencontré le thème de l'enfant volé par le diable que dans des légendes ou des peintures relatives aux SS.

Barthélemy, Étienne et Laurent. Tout récemment, M. V. Pacifici a dégagé des fresques médiévales dans une chapelle de Tivoli. On y voit le diable qui s'empare de S. Onuphre au berceau et lui substitue un cambion ; abandonné par le démon, l'enfant est nourri par une biche. Le dossier hagiographique de S. Onuphre ne contient, à notre connaissance, aucun texte qui raconte sous cette forme l'enfance du futur ermite (cf. *Atti e Memorie della Società Tiburtina di Storia e d'Arte*, t. IX-X, 1929-30, p. 285-99 ; t. XVII, 1937, p. 250).

B. G.

*Concilium Tridentinum. Diariorum, actorum, epistularum tractatum nova collectio.* Edidit Societas Goerresiana. T. XI ; t. XIII, vol. prius. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1937, 1938, 2 vol. in-4°, XLIV-1058, XII-737 pp.

Entre les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui doit se placer le tome XII, le premier des *Tractatus*, dont nous avons entretenu nos lecteurs lors de son apparition en 1930 (*Anal. Boll.*, t. XLIX, 454-56). La série des Traités est continuée dans le t. XIII de la collection, qui porte le titre spécial de *Tractatum partis alterius volumen prius complectens tractatus a translatione Concilii usque ad sessionem XXII conscriptos*. Cette seconde partie avait été préparée par Vincent Schweitzer, enlevé par la mort avant d'y avoir pu mettre la dernière main. M. H. Jedin, qui a été chargé de la terminer, s'est trouvé devant une tâche difficile. Il a fallu compléter la documentation et parcourir les bibliothèques et les archives de l'Italie du Nord et du Centre, y trouver de nouveaux textes et collationner des manuscrits non encore utilisés, tenir compte des livres imprimés à l'époque du Concile : c'est plus qu'il n'en faut pour expliquer et au besoin excuser les retards qu'a subis la publication. M. Jedin s'explique sur la place qu'occuperont dans le volume suivant certains appendices, comme le Mémoire de F. de Vargas sur la manière de régler le concile, et le traité du B. Jean d'Avila sur la réforme, dédié à l'archevêque de Grenade en 1561 ou 1562. La matière du volume actuel est groupée dans l'ordre suivant : traités se rapportant à la translation du concile, au concile de Bologne, aux sessions du pontificat de Jules III ; documents sur la réforme de l'Église sous Jules III avant et après le concile ; documents sur la réforme sous Marcel II et Paul IV ; traités se rapportant aux sessions XVII à XXII (1562). Toutes ces pièces, au nombre de 112, sont publiées avec le soin et d'après la méthode qui sont de règle dans cette belle collection. La section



des *Tractatus* ne sera pleinement appréciée que lorsqu'elle sera munie de tables complètes comme celles dont M. G. Buschbell a enrichi le t. XI.

Ce volume, précédé d'une importante introduction, contient des suppléments à la première partie des *Epistulae*, allant du 13 mars 1547 à la suspension du concile en 1552. L'exécution est de qualité supérieure, et peut servir de modèle à toutes les publications de ce genre. Nous n'insistons pas sur l'importance, pour l'histoire de l'Église et l'histoire générale de l'époque, d'un recueil de plusieurs centaines de lettres dont un bon nombre sont écrites par des personnages célèbres, entièrement mêlés aux événements. On conçoit que nous ne puissions ici entrer dans le détail. Il nous sera permis de citer un personnage dont le nom est devenu fameux en hagiographie : c'est l'évêque de Vérone, Aloisius Lippomano, que volontiers dans les milieux littéraires on désignait familièrement par son prénom. Dans une lettre au cardinal Marcel Cervino (le futur pape Marcel II), datée du 5 mai 1550, p. 554, où il est également question de S. Pierre Canisius et du P. Claude Lejay, il parle de sa collection de Vies de Saints : « Ad avviso di V. S. Rma ho messo all' ordine et fatti già 4 libri de vitis Sanctorum et sono numero 163 con alcuni scolii contra tutte le moderne heresie. Et preparo ancora un altro libro di esse vite li quali non spiaceranno a V. S. Rma per essere tutte scritte da probati et buoni autori. Se quella mo mi vorrà servire del Paladio, faremo di lui un sesto libro. Et in vero in queste parti serà cosa utile et necessaria, perchè non v' è più cosa buona. » A ce moment, Lippomano imprimait le premier volume de ses Vies de Saints, qui devait être suivi de sept autres. Grâce aux nombreuses traductions qu'il a fait exécuter pour en enrichir sa collection, il a établi le premier contact sérieux des latins avec la littérature hagiographique de Byzance.

H. D.

Arnold VAN GENNEP. *Manuel de folklore français contemporain*. T. III ; t. IV. Paris, Picard, 1937-38, 2 vol. in-8°, 1078 pp.

Ce qui, dans la pensée de l'auteur, ne devait occuper que le premier chapitre et quelques appendices des deux tomes du *Manuel de folklore français*, s'est développé dans la suite au point de remplir deux volumes de plus de 500 pages chacun. On y trouve : 1) une série de questionnaires types, généraux et particuliers (tel celui qui porte sur le folklore des grèves), universels, régionaux ou locaux ; 2) un relevé des anciennes provinces et des pays de France ; 3) enfin,

à partir de la page 93, une bibliographie méthodique. Celle-ci comprend une liste de 6510 titres d'ouvrages. Il est évident qu'il était impossible de classer toutes ces études d'après un seul principe ; aussi l'auteur a-t-il pris une multiplicité de points de vue, et le lecteur novice risque bien d'y perdre son chemin. M. van Gennepe s'en excuse, cédant, dit-il, à un cas de force majeure : la nécessité même de sa discipline particulière, où le sujet étudié et la situation géographique se conditionnent mutuellement. D'ailleurs, il veut bien nous assurer que le plan adopté pour la bibliographie est constamment conforme à celui du texte. Nous ne demandons qu'à en croire l'auteur, qui se fonde, avec raison, sur sa vieille expérience, et nous attendons les deux volumes annoncés auxquels ceux-ci viennent faire suite.

P. DEVOS.

L'institution des diaconesses et des veuves consacrées à Dieu (cf. I *Tim.*, 5) a duré plusieurs siècles, en Occident comme en Orient. Mais le plein jour n'a pas encore été fait sur l'histoire de son évolution. Persuadée que, dans l'Église latine du moins, il n'y avait pas de distinction entre les vierges, les veuves et les diaconesses, M<sup>me</sup> Joséphine MAYER a réuni, dans le fascicule XLII du *Florilegium Patristicum*, une série de témoignages anciens qui lui paraissent favorables à sa thèse : *Monumenta de viduis, diaconissis virginibusque tractantia* (Bonn, P. Hanstein, 1938, xii-71 pp.). Les textes, ordinairement très courts, sont empruntés à des documents latins, grecs, syriaques, de nature très variée : Nouveau Testament et apocryphes, Pères apostoliques, écrivains de marque et obscurs anonymes, décisions conciliaires, formules liturgiques, enfin récits hagiographiques, tels que la Vie de S<sup>te</sup> Olympiade (*BHG.* 1374), le Pré spirituel de Jean Moschus, la Vie de S<sup>te</sup> Radegonde par Venance Fortunat et celle de S. Nil de Rossano (*BHG.* 1370), qu'il ne faudrait plus attribuer, même dubitativement, à S. Barthélemy de Grottaferrata. La Vie du grand S. Euthyme de Palestine, par Cyrille de Scythopolis, n'aurait pas dû être citée d'après la traduction latine de Surius, mais dans le texte grec original (*BHG.* 647-648).

Trois nouveaux volumes des *Patristic Studies* (LIII, LV et LVI) nous sont parvenus de Washington. La méthode suivie dans la plupart des tomes de cette collection est assez connue de nos lecteurs (voir en dernier lieu *Anal. Boll.*, LVI, 231) pour qu'il soit superflu



d'ajouter un commentaire aux titres, d'ailleurs très explicites, des dissertations suivantes : M. B. SCHIEMAN, *The Rare and Late Verbs in St. Augustine's De Civitate Dei* (Washington, Catholic University, 1938, xvii-85 pp.) ; M. A. C. PRENDERGAST, *The Latinity of the De Vita Contemplativa of Julianus Pomerius* (xvii-185 pp.) ; J. H. GILLIS, *The Coordinating Particles in Saints Hilary, Jerome, Ambrose and Augustine* (xx-237 pp.).

Une autre série, publiée par la même université sous le titre général de *Studies in Medieval and Renaissance Latin*, s'est enrichie de trois volumes : VI, F. A. BIETER, *The Syntax of the Cases and Prepositions in Cassiodorus' Historia Ecclesiastica Tripartita* (ibid., 1938, xxi-220 pp.) ; VII, R. M. HAUBER, *The Late Latin Vocabulary of the Moralia of Saint Gregory the Great* (xiii-153 pp.) ; IX, M. G. ENNIS, *The Vocabulary of the Institutiones of Cassiodorus* (1939, xvi-171 pp.).

Une revue locale, *Rassegna del Comune di Terni*, t. II (1935), a publié sous le titre de *Studio critico illustrativo sul martire S. Valentino di Terni* (28 pp. in-4°) un travail du P. EDMONDO M. DELLA PASSIONE (FUSCIARDI) sur la basilique et le culte de S. Valentin, appuyé d'un bon nombre d'inscriptions païennes et chrétiennes et de bonnes photographies. Parmi ces dernières, une reproduction du sarcophage de Castula, sur lequel on relève également les noms d'Agape et de Domnina, que nous regardons comme une addition de date postérieure (*Origines du culte des Martyrs* <sup>2</sup>, p. 316). L'auteur, après examen, déclare reconnaître dans ces deux noms les caractères de l'inscription principale. Nous avouons ne pas avoir la même impression. Quant à leur absence sur la copie de Doni, elle est expliquée ici par *una svista*. La partie la plus importante de la dissertation se rapporte à la question des deux saints Valentins, l'un de Rome, l'autre de Terni. Nous en admettons un seul, le titulaire de la basilique de la voie Flaminienne, aux portes de Rome, spécialement honoré à Terni, où il est devenu le patron du lieu. C'est un cas de dédoublement qui est loin d'être unique. Le P. E. se prononce pour la distinction et reproduit, en faveur de son opinion, les arguments connus. P. 20-21, l'auteur s'occupe de l'invention du corps de S. Valentin à Terni en 1605. P. 24-25, il cite le texte d'une note hagiographique insérée dans le *Bullettino Comunale* de Rome, par le P. Delehaye, lequel n'a jamais eu l'honneur de collaborer à ce savant recueil.

Il y a exactement un demi-siècle que M. Celestino BORDONI, alors séminariste, fit ses débuts dans l'hagiographie en publiant une Vie populaire de S. Dominique, abbé de Sora : *Vita di S. Domenico da Colfornaro* (Foligno, 1889, 51 pp.). Plus tard, il réunit, sous le titre de *Glorie cittadine* (Foligno, 1905, 40 pp.), une série de brèves notices sur les saints et bienheureux de sa petite patrie, depuis S. Félicien et S<sup>te</sup> Messaline jusqu'à la B<sup>se</sup> Angéline de Marsciano (cf. *Anal. Boll.*, LV, 424). Après la guerre, devenu chanoine et archiprêtre de la cathédrale, il consacra une monographie à un saint local dont la légende latine fut, partiellement du moins, publiée ici même (VIII, 365-69) par Mgr Faloci Pulignani : *Il B. Pietro Crisci da Foligno* (Foligno, 1923, 30 pp.). Récemment enfin, il a puisé dans la Passion de S. Félicien, qui n'est assurément pas un document historique de tout repos (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 367 ; Fr. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, p. 446-53), les éléments principaux d'une nouvelle biographie édifiante : *San Feliciano e i suoi tempi* (Foligno, T. Sbrozzi, 1936, 155 pp., ill.). Conformément au goût du public auquel il est destiné, l'opuscule se recommande plus par l'éloquence du style que par la rigueur de la critique.

La première brochure d'une série qui devait bien s'accroître avec le temps, avait été consacrée par M. G. H. DOBLE au patron de la paroisse de St. Mawes, dans le Cornwall. En voici une nouvelle édition entièrement refondue (*Saint Mawes, Abbot and Confessor*. Shipston-on-Stour, King's Stone Press, 1938, in-8°, 28 pp., ill. ; = *Cornish Saints*, n° 1). On y trouvera, avec une notice sur l'histoire de la chapelle, tirée des papiers de C. Henderson, des informations très complètes concernant le culte du saint abbé en Cornwall et en Bretagne, où il est connu sous le nom de Maudez, en latin Maudetus. La brochure sur *Saint Petrock, Abbot and Confessor*, qui constitue le n° 11 de la collection, paraît en troisième édition (ibid., 1938, 59 pp., ill. ; cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 177). M. D. utilise la Vie inédite de Petrock du manuscrit de Gotha, récemment découvert par M. F. Wormald. Enfin deux autres monographies ont été traduites en français par dom J.-L. MALGORN, O.S.B. : *Saint Maugan, évêque et confesseur* (Extr. des *Mémoires de l'Association Bretonne, Congrès de Dinan 1937* ; Saint-Brieuc, Presses Bretonnes, 1938, 15 pp., ill.), et *Saint Budoc* (Extr. des *Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord* ; ibid., 1938, 17 pp., ill.).



M. E. A. B. Barnard a fait un choix parmi les travaux historiques et archéologiques de feu John HUMPHREYS concernant le comté de Worcester (*Studies in Worcestershire History*. Birmingham, Cornish, 1938, viii-233 pp., ill.). M. H., qui s'est occupé des sujets les plus divers, avait projeté un volume sur le comté de Worcester et la conspiration des Poudres. Deux chapitres seulement ont pu en être publiés. Mais on trouvera dans ce beau volume une foule de détails sur le comté au xvi<sup>e</sup> siècle, et notamment (p. 174-87) une étude sur le nombre des catholiques qui refusèrent de se conformer à la religion d'État, de 1558 à 1603. Le chapitre le plus intéressant, pour l'hagiographe, est celui qui concerne S. Kenelm et l'église de Romsley, lieu de pèlerinage très fréquenté, à l'endroit même où gisait le corps du jeune prince assassiné.

Le huitième volume des *Analecta Hibernica*, publiées par la Commission des manuscrits d'Irlande (Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1938, vii-447 pp.), renferme, avec des documents modernes ou contemporains, une édition des *O'Donnell Genealogies*, par M. Paul Walsh, qui mérite d'être tenue pour un modèle du genre : l'ancien texte irlandais n'est pas seulement transcrit, comme on se contente trop souvent de le faire, mais éclairci en cours de route par des additions et suppléments, suivi de notes et d'index complets. Enfin, en appendice, une description du manuscrit 167 de la bibliothèque Nationale de Dublin, recueil de poèmes adressés aux membres de cette famille princière. M. Robert C. SIMINGTON a publié pour la même Commission le tome IV de *The Civil Survey*, qui couvre le comté de Limerick et une portion de la baronnie de Clanmaurice, au comté de Kerry (Dublin, 1938, xlviii-532 pp.).

Les fascicules pour 1934-1936 complètent le tome VIII du *County Louth Archaeological Journal* (Dundalk, Tempest, 1935-37, pp. 117-374, ill. ; tables des tomes I-VIII, 38 pp.). Nous y notons la suite des études de M. L. P. Murray sur le registre de l'archevêque Cromer, de 1519 à 1529, deux articles du même érudit sur le dernier abbé de Mellifont, André Matthews (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles), et d'excellentes descriptions archéologiques et historiques de paroisses ou de hameaux, où l'hagiographe glanera quelques traces de culte. Dans le premier fascicule du tome IX, daté de 1937, mais qui a paru en 1939, signalons la description de *St. Mochta's House, Louth*, par M. H. G. Leask (p. 32-35). Ce vieux monument, qui ne remonte certes pas à l'épo-

que du saint (début du VI<sup>e</sup> siècle,) mais est antérieur au XIII<sup>e</sup>, a été récemment restauré. Dans *The Down and Connor Historical Society's Journal*, tome VII (Belfast, Quinn, 1936, 96 pp., ill.), une fort bonne étude de M. Henry Morris sur l'iconographie de S. Patrice (p. 5-29) et une note de M. A. H. Ryan sur la patrie de Jean Duns Scot (p. 30-32), un article de M. L. MacKeown sur les monastères du comté de Down (p. 48-52), une étude anonyme sur le baptême et la consécration épiscopale dans l'ancienne Église irlandaise (p. 65-74). Dans ce tome (p. 75-84) et dans le suivant (1937, p. 82-89), se poursuit la publication des notes de M. P. Magill sur la toponymie gaélique du comté d'Antrim. M. H. Morris recherche en quel lieu S. Patrice passa sa captivité en Irlande, *The Wood of Foclut* (p. 5-16). Enfin une étude de M. J. Smyth, *Blessed Oliver Plunkett in Down and Connor* (p. 76-80).

En latin et en français, en traduction française seulement pour les autres langues, M. Joseph CALMETTE, avec la collaboration de M. J.-J. GRUBER, présente une anthologie historique médiévale (*Textes et documents d'histoire. II. Moyen âge*. Paris, Presses universitaires de France, 1937, 233 pp.; = *Clio*, Introduction aux études historiques, tome XI, fasc. 2). Des invasions des barbares à la mort du Téméraire, ce ne sont pas seulement les extraits les plus essentiels, mais encore une foule de détails curieux et attachants. Le recueil est destiné aux étudiants. Il n'est pourtant aucun médiéviste qui n'ait plaisir et profit à le parcourir et qui n'y rencontre quelques passages neufs, car les auteurs ont mis à contribution des centaines d'écrivains divers, des quatre coins de l'Europe, de Byzance à l'Irlande et de Memel aux îles du Cap Vert, avec des chapitres sur le proche et l'extrême Orient. La littérature hagiographique, sans être négligée, ne tient que peu de place.

Ce n'est pas en qualité d'hagiographe que Rathier de Vérone, écrivain et polémiste, captive l'attention de l'historien des lettres. Certes, on compte parmi ses œuvres une Vie de S. Ursmer (*BHL*. 8417), simple remaniement littéraire de celle du moine Anson, et une *Invectiva de translatione S. Metronis*, sorte de plaidoyer rédigé à l'occasion d'un vol prétendu des reliques du saint dans la basilique Saint-Vital à Vérone (*BHL*. 5942); mais ce sont là des compositions de circonstance et sans intérêt documentaire. Aussi M. Giuseppe MONTICELLI, le récent biographe de notre grand compatriote, ne s'est-il guère appesanti sur ces *opera minora*. Dans son remar-



quable ouvrage (*Raterio, vescovo di Verona*. Milano, Bocca, 1938, 400 pp., illustré), il s'est proposé de dépeindre, en puisant à toutes les sources d'investigation, la vie inquiète et passionnée du moine de Lobbes, qui, devenu évêque, dut par trois fois s'exiler de son siège de Vérone et durant quelques mois occupa celui de Liège, bref « la tragedia dello spostato », comme écrit quelque part l'auteur. M. M. vibre souvent à l'unisson de Rathier, âpre censeur des mœurs de son siècle, théologien original aussi, dont il analyse longuement la doctrine. Les commentaires personnels qu'il y ajoute parfois révèlent un esprit indépendant ; il ne se rend volontiers docile qu'au magistère scientifique de M. Loisy (cf. p. 328).

Le *Bernhard von Clairvaux* de M. Olavi CASTRÉN (Lund, Ohlsson et Gleerupska Universitetsbokhandeln, 1938, 382 pp.) n'est point une biographie mais une thèse érudite, pourvue de références aussi nombreuses que précises, sur quelques aspects principaux de la pensée de S. Bernard : Dieu, le Christ, le monde, l'homme, la voie de la perfection.

Nous avons signalé le *Saint Maurice, abbé de Langonnet et de Carnoët* du P. A. DAVID (*Anal. Boll.*, LVI, 203). Cette biographie populaire n'était qu'une esquisse de l'excellent chapitre consacré au saint dans le grand ouvrage du même auteur, *Notre-Dame de Langonnet 1136-1936* (Paris, Vermaut, 1936, 404 pp., ill.). Les érudits y trouveront (p. 53-85) toutes les « preuves » qui manquaient à la petite Vie. Le reste de cette belle monographie, composée à l'occasion du huitième centenaire de l'abbaye, grâce à la collaboration d'un comité de recherches où l'on rencontrait les meilleurs historiens bretons, n'est pas moins remarquable.

Depuis des siècles les gens de Prato, en Toscane, vénèrent, comme une relique insigne, un objet qu'ils appellent « la ceinture de la Vierge » et qui aurait été rapporté de Palestine en 1141. Deux rédactions italiennes de la légende ont été publiées, l'une en 1722, par G. Bianchini, *Notizie istoriche della SS. Cintola di Maria Vergine* (3<sup>e</sup> édition, Prato, 1822, p. 30-34), l'autre par C. Guasti, dans sa *Bibliografia pratese* (Prato, 1844, p. 244-49). Sans trop s'embarrasser de ces vieux textes, le chanoine Gioacchino PELAGATTI avait composé naguère un opuscule de vulgarisation, où il avait mis son érudition au

service de la piété locale (1895). Une seconde édition, allégée en maints endroits, mais enrichie d'un appendice et de planches, vient de paraître, par les soins de M. le chanoine Francesco PICCARDI : *Il S. Cingolo Mariano in Prato fino alla Traslazione del 1395* (Prato, 1937, in-12, viii-88 pp.). On ne peut s'empêcher de rappeler, à propos de ce petit livre, le jugement sévère que l'érudit florentin Jean Lami portait, dès 1766, sur les *Notizie* de Bianchini et dont C. Guasti s'est fait l'écho il y a près d'un siècle (t. c., p. 31-32). A noter aussi que d'autres églises d'Orient et d'Occident se flattaient de posséder une authentique ceinture de la Vierge (cf. *Synax. Eccl. CP.*, pp. 600, 935, 1004, 1037 ; St. BEISSEL, *Geschichte der Verehrung Marias in Deutschland während des Mittelalters* [Freiburg, 1909], pp. 295, 301).

Pour satisfaire aux demandes des tailleurs et des marchands, qui réclamaient une Vie de leur patron, S. Homobonus (cf. *BHL.* 3971), M. l'abbé Rosolino SACCANI vient de publier une biographie sans prétentions, illustrée de quelques planches hors texte : *Sant' Omo-bono* (Cremona, E. Maffezzoni, 1938, in-16, 74 pp.).

Ce n'est pas sous le rapport de l'idéologie que nous avons à apprécier ici la thèse de doctorat, fort compacte, de M. Hans RALL : *Zeitgeschichtliche Züge im Vergangenheitsbild mittelalterlicher namentlich mittellateinischer Schriftsteller* (Berlin, Ebering, 1937, 298 pp.), publiée dans la série des *Historische Studien* (fasc. 322). M. R. a beaucoup lu. Son effort pour s'assimiler, d'après les méthodes critiques, une imposante documentation, est assurément méritoire. L'hagiographie y prend la plus grande place ; c'est, en effet, dans cette branche de la littérature qu'au moyen âge l'image du passé se peignait le plus fréquemment avec les couleurs, les tendances d'esprit, les vues intéressées du présent. Que l'on songe aux Actes du pape Silvestre, aux légendes « apostoliques » de tant de diocèses en Occident, aux « Visions » à caractère politique, à certaines productions littéraires de l'époque des Croisades, où les écrivains transformaient Charlemagne et ses guerriers en des chevaliers de leur temps. M. R. a partagé son livre en quatre sections principales, dont voici les titres : 1. Papsttum ; 2. Sonstige Hierarchie ; 3. Reich ; 4. Stände und Nationalitäten. Un index des noms cités n'aurait pas été superflu.



Pour sa thèse de doctorat, M. Karl RÜHL a choisi un sujet bien aride mais qui, traité avec soin, présente un réel intérêt documentaire et facilitera plus d'une recherche (*Das Auctarium de scriptoribus ecclesiasticis des Johannes Butzbach*. Bonn, Röhrscheid, 1937, iv-140 pp.). L'humaniste Jean Butzbach (1477-1516), qui se fit moine à Laach, a laissé des écrits variés, parmi lesquels des mémoires sur ses pérégrinations littéraires, connus sous le nom d'*Hodoeporicon*. Il était l'ami de Trithème, et composa un répertoire d'auteurs ecclésiastiques, destiné à servir de complément à celui de l'abbé de Sponheim. Cet *auctarium* est conservé en manuscrit à la bibliothèque de l'université de Bonn dans le second volume des œuvres de Butzbach. M. R. a fait une minutieuse analyse des 1172 articles qu'il contient ; pour chacun des noms, il indique les sources de la notice. Parmi ces auteurs, les hagiographes ne manquent pas.

Sur Butzbach, on peut lire aussi un article récent de Dom St. HILPISCH, O.S.B. : *Unbekanntes aus des Priors Johannes Butzbachs Laacher Zeit*, dans les *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LVI (1938), p. 151-60.

Les nombreuses démarches entreprises pour obtenir la canonisation du B. Herman Joseph, dont le procès a plusieurs fois été ajourné, ont familiarisé M. Joseph BROSCH avec l'organisation de la Congrégation des Rites et les méthodes suivies en ces matières dans les temps modernes. Il nous donne le résultat de ses études et de son expérience dans un volume qu'il a intitulé *Der Heiligsprechungsprozess per viam cultus* (Roma, Herder, 1938, in-8°, xi-131 pp.). Après un rapide coup d'œil sur la procédure ancienne, où il aurait pu citer le volume *Sanctus* de nos *Subsidia hagiographica*, n. 17, il étudie la réforme d'Urbain VIII et ses développements jusqu'à Benoît XIV, spécialement le *Casus exceptus a decretis Urbanianis*. Dans la seconde partie de l'ouvrage, il expose les modifications introduites dans la pratique jusqu'à nos jours, notamment par les décrets de Clément XIII, de Léon XII, de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X, pour terminer par l'institution de la section historique de la Congrégation des Rites sous Pie XI, en 1930. On trouve réunis dans ce volume et classés un grand nombre de renseignements difficiles à rassembler pour qui ne dispose pas d'une bonne bibliothèque. Beaucoup d'exemples concrets de la procédure en ses diverses phases sont fournis par les actes du procès du B. Herman Joseph.

M. Harry Wolcott ROBBINS n'est pas seulement l'auteur, mais encore l'imprimeur et l'éditeur de *Le Merure de Seinte Eglise by Saint Edmund of Pontigny... and Richard Rolle's Devout Meditacioun* (Lewisburg, chez l'auteur, sans date, in-8°, XLVII-78 pp., suivies d'un tiré à part des *Publications of the Modern Language Association of America*, t. XL, 1925, p. 240-51, et d'un glossaire non paginé). On trouvera dans ce volume l'œuvre de S. Edmond Rich, archevêque de Cantorbéry, si populaire au moyen âge que M. R., dans son excellente introduction, n'en énumère pas moins de 58 manuscrits en latin, en français et en anglais, et 14 éditions imprimées. Ensuite, la *Devout Meditacioun* de l'ermite de Hampole, qui est une traduction partielle du *Speculum Ecclesiae* en moyen anglais.

Le 2 avril 1934, le Chef du B. Carinus, meurtrier de S. Pierre Martyr, devenu convers dominicain, fut solennellement transféré de Forlì à Balsamo (Milan), village natal du sicaire repent (cf. *Memorie domenicane*, t. LI, p. 137-41). En vue de répandre la dévotion au bienheureux et d'obtenir la confirmation du culte, déjà sollicitée de Rome en 1822, l'abbaye San Mercuriale de Forlì a fait publier une brochure de 16 pages intitulée *Vita del B. Carino da Balsamo* (Forlì, 1938, in-16). On y trouvera reproduit, en un style légèrement retouché, un des quatre chapitres de l'ouvrage rarissime du P. Francesco M. MERENDA, O.P., *Brevi compendi delle vite morienti e vive morti di quei Beati e Servi di Dio che nella chiesa di San Domenico di Forlì... gloriosamente riposano* (Forlì, 1654). Malgré son âge déjà respectable, ce « document du culte » (p. 1) est par trop postérieur aux événements qu'il rapporte — le martyre de l'inquisiteur Pierre de Vérone remonte à 1252 — pour donner toute satisfaction aux historiens. On voudrait voir groupés et critiqués les témoignages les plus anciens. En attendant, on se reportera, faute de mieux, à l'article de F.-X. Faucher, paru en 1905 dans les *Annales dominicaines* (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 139). A noter que la date de la mort du B. Carinus est incertaine ; les uns la fixent au 7 avril, d'autres au 3 août, d'autres enfin au 12 novembre.

A l'occasion d'une solennité jubilaire, M. Piero ZAMA consacre un volume, agréablement présenté et luxueusement illustré, à l'histoire du monastère fondé à Faenza par S<sup>te</sup> Humilité : *Il Monastero e l'educando di Santa Umiltà di Faenza, dalle origini ai nostri giorni, 1266-1938* (Faenza, Lega, 1938, 271 pp.). Les débuts de l'institution



et le rôle de la fondatrice sont exposés d'après les travaux des historiens locaux et les biographies de la sainte, publiées en 1910 et 1935 par Dom Ercolani et la Sœur Pietromarchi (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 262). A signaler, p. 24, une lettre inédite du regretté Mgr F. Lanzoni, annonçant à la Mère abbesse de Santa Umiltà la découverte qu'il venait de faire (il ne dit malheureusement pas où) du nom du premier biographe de l'illustre vallombrosienne : il se serait appelé *Blasius indignus presbiter et monachus*. Sans doute s'agit-il du même Blaise qui transcrivit, en la remaniant, la plus ancienne Vie de St<sup>e</sup> Verdiana (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 464).

Reprenant avec plus de détail une portion du vaste sujet esquissé naguère par M. Owst (*Anal. Boll.*, LIII, 191), M. Homer G. PFANDER consacre une dissertation à *The Popular Sermon of the Medieval Friar in England* (New York University, 1937, 66 pp.). Dans ce travail fort bien fait, nous relevons une esquisse de l'influence sur les sermons rimés des Vies de saints en vers (p. 2) et l'édition de deux textes : un sermon en vers sur les sept demandes du Pater (p. 41-44) et un autre, en prose, de l'Augustinien Jean Gregory, début du xve siècle (p. 54-64).

Robert Kilwardby († 1279), après ses années d'étude et d'enseignement à Oxford, fut successivement provincial de son Ordre en Angleterre, archevêque de Cantorbéry et cardinal. M<sup>lle</sup> Ellen M. F. SOMMER-SECKENDORFF lui consacre un volume très érudit, *Studies in the Life of Robert Kilwardby O.P.* (Rome, Istituto Storico Domenicano, 1937, xviii-191 pp. ; = *Dissertationes historicae*, VIII).

Uhtred de Boldon, moine de Durham et plus d'une fois prieur de Finchale, joua un rôle honorable dans l'Église anglaise au cours de la seconde moitié du xiv<sup>e</sup> siècle. Il se distingua dans ses disputes contre les Ordres mendiants, où il épousa la cause de Wyclif et de Richard FitzRalph, archevêque d'Armagh. On cite parmi ses opposants le Dominicain Guillaume Jordan. M<sup>lle</sup> Mildred Elizabeth MARCETT a cru trouver là un lien avec le poème de Guillaume Langland, d'où sa dissertation *Uhtred de Boldon, Friar William Jordan and Piers Plowman* (chez l'auteur, Department of English, New York University, 1938, in-8°, viii-75 pp.). Elle y réunit tous les renseignements dispersés dans la littérature concernant Uhtred et Guillaume Jordan, et présente en appendice la liste des écrits attribués à Uhtred

par les anciens bibliographes, ainsi que des manuscrits qui en ont été retrouvés. M<sup>lle</sup> M. a pris son grade à la Faculté d'anglais. Elle a voulu cependant éditer (p. 25-37) le traité latin d'Uhtred *Contra querelas Fratrum*. C'est une authentique curiosité, car M<sup>lle</sup> M. ignore à la fois les éléments du sujet et ceux de la langue latine. On jugera d'ailleurs de sa formation classique par cette petite phrase : « He died on the Kalends of February (January 28), 1396 » (p. 24). Ce travail ne saurait être utilisé sans un rigoureux contrôle.

Pour composer son *Bruder Klaus von Flüe* (Freiburg, Kanisiuswerk, 1936, 302 pp.), M<sup>lle</sup> A. VON SEGESSER s'est inspirée surtout du monumental ouvrage de Robert Durrer, paru en 1921 (cf. *Anal. Boll.*, XL, 454). On ne pouvait prendre un guide plus sûr et mieux informé. Toutefois l'auteur n'a pas cru devoir passer sous silence les légendes qui ont peu à peu germé autour de la figure historique du B. Nicolas. Afin d'offrir au lecteur l'image du saint patron de la Suisse telle que l'admiration de ses concitoyens se la représente, elle a gardé dans son récit plusieurs traits empruntés aux traditions populaires.

Sous le titre *La prétendue captivité de S. Vincent de Paul à Tunis*, M. P. Grandchamp a publié, il y a une dizaine d'années, à Tunis, deux articles qui ont amené l'attention sur certains épisodes de la vie du saint et notamment sur deux lettres dans lesquelles il raconte son aventure, sa captivité et sa délivrance. On sait que jamais il n'a parlé de son esclavage, et qu'à la fin de sa vie il a réclamé ces lettres pour les détruire, suppliant « par les entrailles de Jésus-Christ notre Seigneur » de lui faire la grâce de les lui restituer. Dans un zèle louable sans doute, mais peut-être moins bien inspiré pour la gloire du saint, quelques-uns se sont persuadé que les nouvelles opinions sur sa jeunesse un peu agitée étaient de nature à jeter une ombre sur son auréole, et se sont donné la tâche de « rétablir la vérité ». M. J. GUICHARD consacre tout un volume à *S. Vincent de Paul esclave à Tunis* (Paris, Desclée De Brouwer, 1937, in-8°, 331 pp., illustré). C'est un travail très érudit, dans lequel il y a bien des renseignements utiles sur l'époque et le milieu. Mais c'est en même temps un plaidoyer, qui n'est pas de nature à entraîner la conviction. Il était bien inutile d'ailleurs de se livrer à pareil exercice, dangereux de sa nature, à propos d'un saint dont la sainteté a brillé d'un assez vif éclat pour faire oublier un épisode quelque peu obscur de sa jeunesse.



Américaine longtemps établie en Angleterre et auteur de poèmes qui avaient conquis la faveur d'un public de choix, M<sup>lle</sup> Louise Imogen GUINEY mourut en 1920, laissant un manuscrit déjà bien avancé des *Recusant Poets* dont le tome I vient de paraître (London, Sheed and Ward, 1938, xv-420 pp.). L'idée en remonte à 1913. Mgr Goodier avait souhaité la publication d'une brève anthologie des poètes catholiques anglais depuis la Réforme jusqu'à la fin du régime des lois d'exception. Il en avait chargé M<sup>lle</sup> Guiney et le P. Geoffrey Bliss, S.I., qui y contribua pour une bonne part. On trouvera, dans ce premier volume, des œuvres de trente-cinq poètes, de S. Thomas More à Ben Jonson, car le grand dramaturge fut catholique pendant quelques années. Dans ce xvi<sup>e</sup> siècle anglais, beaucoup de lettrés catholiques payèrent de leur tête leur fidélité à l'Église romaine. Les notices biographiques et les notes sont de toute première valeur et ces morceaux, choisis avec beaucoup de goût, révéleront à bien des lecteurs quelques poètes trop oubliés.

Publiée pour la première fois en 1911, *The Life of the Venerable Francis Libermann*, du P. G. LEE, C.S.Sp., est reproduite sans autre changement que l'addition d'un chapitre sur la Congrégation des Pères du Saint-Esprit et ses missions (London, Burns, Oates, 1937, xii-333 pp.). Cette Vie, destinée à l'édification du grand public, a mis largement à profit les biographies plus anciennes, ainsi que les lettres du P. Libermann.

Nul plus que Don Bosco n'avait sa place marquée dans une galerie d'« Idéalistes et Animeurs ». Le P. David LATHOUD, A.A., fait à son tour revivre cette physionomie attachante d'homme de prière et d'homme d'action. Son livre, *Saint Jean Bosco, l'entraîneur des jeunes* (Paris, Bonne Presse, 1938, 196 pp.), qui s'inspire principalement des *Memorie biografiche*, ne prétend pas apporter de l'inédit ; signalons toutefois certaines pages relativement neuves touchant les procédés de composition de Don Bosco écrivain, ainsi que les rapports qu'il eut avec divers auteurs italiens et français. Le récit du P. L. est alerte et vif, plein d'une bonne humeur à laquelle le héros du livre eût donné son entière approbation. S. Jean Bosco nous est montré en action, au milieu de la jeunesse qui était son élément propre. Il la comprenait et s'en faisait obéir, avec un discernement sûr qui, chez lui, était sans nul doute un don de nature, auquel sa première édu-

cation et sa précoce expérience avaient donné un plein développement.

Pour M. Henri GHÉON, plus un saint est authentiquement saint, moins aussi il ressemble à tout le monde. Ainsi en est-il de S. Jean Bosco, dont il retrace la vie. Avec raison, l'auteur s'attache avant tout à l'originalité intérieure, dont il note les caractéristiques et suit l'épanouissement à travers les événements extérieurs. On conçoit dès lors que la jeunesse du saint et sa préparation à son futur apostolat l'aient intéressé presque à l'égal de cet apostolat lui-même. De la vie proprement active, M. G. retient surtout les épisodes qui lui semblent significatifs ; le reste est esquissé ou laissé dans l'ombre. Une traduction due à M. Franz SCHMAL, *Der heilige Johannes Bosco* (Freiburg i. Br., Herder, 1937, xvi-221 pp.), permet désormais à M. Ghéon d'atteindre le public d'Outre-Rhin. M. Schmal remarque judicieusement, dans sa préface, que ce livre doit donner au lecteur le désir d'aller puiser aux documents fondamentaux.

Le zèle apostolique a déjà inspiré au P. Augustin LAMPRECHT, S.I., divers opuscules d'édification ; l'hagiographie y tient une place notable. Voici deux petits ouvrages du même auteur que nous n'avons pas encore signalés. Sous une couverture illustrée, où se trouve reproduite une gracieuse statuette de la B<sup>se</sup> Hemma, fondatrice d'Admont et de Gurk, le P. L. a réuni une série de courtes notices sur tous les saints qui ont eu des relations avec la Carinthie : *Heilige und Heiligenreliquien in Kärnten* (Klagenfurt, Verlag Carinthia, 1936, 88 pp.). Dans une autre brochure, d'aspect tout semblable et dont, pour une part, le contenu est presque identique, le P. L. traite de la Styrie : *Heilige in Steiermark* (Graz, Verlag Styria, 1936, 48 pp.). On s'étonnera du grand nombre de personnages qui ont été admis dans cette double galerie. Pour tels d'entre eux, le lien qui les unit à la région est vraiment fort ténu ; ou bien encore leurs titres à la « sainteté » doivent être pris au sens large du terme. Un seul exemple : Jean Roothaan, qui ne fit que traverser la Styrie et la Carinthie, en juin 1820, lors de son voyage de Russie en Italie. Aux reliques mentionnées par l'auteur, il se mêle plusieurs corps de « saints catacombaire », sans que la moindre réserve soit formulée à leur sujet.

L'étude consacrée par M. Brunetto QUILICI à *La Chiesa di Firenze nell' alto medio evo* (Firenze, Le Monnier, 1938, 83 pp. Extr. des *Studi in memoria di A. V. Crocini*) s'étend sur une période de



dix siècles, depuis l'âge apostolique jusqu'à la dynastie des rois saxons de Germanie. Bien qu'il s'intéresse particulièrement à l'histoire des institutions (évêché, cathédrale, chapitre, paroisses, etc.), M. Q. n'a pu négliger, surtout dans le tableau des origines du christianisme à Florence, les maigres renseignements que les textes hagiographiques nous fournissent sur l'histoire des personnes, évêques ou martyrs. Contre l'avis de Mgr Lanzoni, auquel il se rallie habituellement, il croit devoir maintenir (p. 8-9) la distinction traditionnelle entre S. Minias (San Miniato), patron de Florence, et son quasi-homonyme, le fameux S. Ménas d'Égypte. Sur l'activité de S. Zénobe (San Zanobi), il a recueilli quelques indications dans la Vie de S. Ambroise, écrite par le diacre Paulin, non en 405 (p. 12), mais au plus tôt en 422 (cf. *Anal. Boll.*, LII, 398-99). Il incline à faire remonter jusqu'au <sup>vi</sup>e siècle (p. 13-14) l'introduction à Florence du culte de S<sup>te</sup> Reparata, vierge et martyre, que la légende rattache à Césarée de Palestine et à la persécution de Dèce, mais dont l'histoire ne sait exactement rien. Sauf erreur, la plus ancienne mention connue de cette sainte énigmatique se trouve, à la date du 8 octobre, dans une copie du <sup>ix</sup>e siècle du martyrologe de Bède (H. QUENTIN, *Les Martyrologes historiques*, p. 21).

Sous le titre d'*Analecta Patristica* (Roma, Pontificio Istituto Orientale, 1938, 251 pp. ; collection *Orientalia christiana Anallecta*, 117), un des maîtres des études patristiques et théologiques en Allemagne, Mgr Franz DIEKAMP vient de réunir une série de douze « Abhandlungen zur griechischen Patristik ». Ces mémoires, d'étendue et d'importance très variées, ont tous pour point de départ l'édition de textes grecs nouveaux, généralement assez courts et tirés de manuscrits peu accessibles. Quatre études, parmi les plus considérables, doivent être signalées à nos lecteurs. 1<sup>o</sup> *Gelasius von Caesarea in Palaestina* (p. 16-49). Contre A. Glas et d'autres, Mgr D. revendique pour Rufin d'Aquilée la paternité des livres 10 et 11 de son Histoire ecclésiastique (cf. *Anal. Boll.*, L, 30-33) et démontre la priorité du texte latin sur la rédaction grecque de l'*Historia monachorum*. Au cours de la discussion, plusieurs documents hagiographiques lui fournissent des arguments, p. ex. les Vies de S. Spyridon, des SS. Métrophane et Alexandre, de Porphyre de Gaza, et la notice de S. Cyrille de Jérusalem dans les ménées (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 545). 2<sup>o</sup> *Gennadius von Konstantinopel* (p. 54-108). Sur ce patriarche († 471), Mgr D.

n'a pas omis de consulter, de préférence au panégyrique de Néophyte le reclus (*BHG.* 667), la Vie de S. Daniel le stylite. Il mentionne avec quelque détail les translations de Syméon stylite l'ancien et de S<sup>te</sup> Anastasie de Sirmium (cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier Romain*, 1936, p. 161) qui eurent lieu sous le pontificat de S. Genade. Au nombre des petits textes qu'il publie, on remarquera un bel éloge du « tome » de S. Léon et de l'attitude de ce pape à l'égard des hérétiques (pp. 77-78, 93-96) et une sorte de message adressé à S. Éleuthère, vénéré dans un sanctuaire de la capitale (pp. 84, 105 ; cf. H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 238). 3<sup>o</sup> *Arethas von Caesarea* (p. 230-36). Plusieurs indices, relevés dans la Vie de S. Euthyme de Constantinople (*BHG.* 651), dans l'œuvre de Nicéas le Paphlagonien, disciple d'Aréthas et hagiographe comme lui, et surtout dans une lettre du *πρωτόθρονος* à Constantin Porphyrogénète, éditée ici pour la première fois, permettent à Mgr D. de reculer jusqu'avant 860 la date de naissance du fameux humaniste byzantin. Dès 1913, dans un livre trop peu connu (*Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes, 1913 ; cf. *Byzant. Zeitschrift*, t. XXIII, p. 265-67), M. Socrate Kougéas avait prouvé qu'Aréthas est né aux environs de l'année 850. 4<sup>o</sup> *Stephanus von Hierapolis* (p. 154-60). Le court traité contre les Agnoètes publié ici n'intéresse pas directement nos études ; mais son auteur semble bien devoir être identifié à l'évêque Étienne d'Hiérapolis (Mabbug) dont Évagrios rapporte qu'il composa avant la fin du vi<sup>e</sup> siècle la Vie (aujourd'hui perdue) de S<sup>te</sup> Golanduch. Un détail, pour finir. Il est inexact d'écrire (p. 9) que S. Pachôme ne dormait jamais couché, mais appuyé contre un mur ; au témoignage de la plus ancienne des Vies grecques, ce n'est qu'au début de sa carrière ascétique et durant une quinzaine d'années qu'il s'imposa cette rude mortification de prendre son repos assis au milieu de sa cellule, sans même s'appuyer contre la muraille (*S. Pachomii Vitae graecae*, Bruxelles, 1932, p. 9).

---



## OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

*Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu  
dans un prochain numéro de la revue*

- ABEGHIAN (A.). *Neuarmenische Grammatik*. Berlin, de Gruyter, 1936, x-292 pp. (= *Lehrbücher des Seminars für orientalische Sprachen*, 36).
- ABEL (F.-M.), O. P. *L'Ile de Jotabè*. Extr. de la *Revue Biblique*, octobre 1938, p. 510-38.
- AIGRAIN (R.). *Saint Pierre*. Paris, Spes, 1938, 255 pp.
- ANGELIS D'OSSAT (G. DE). *La geologia delle catacombe romane*. Fasc. 1. Città del Vaticano, 1938, in-fol., 91 pp., illustrations (= *Roma sotterranea cristiana*, 3).
- Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens*. 7. Band. Münster i. W., Aschendorff, 1938, 346 pp.
- BELLINI (G.). *Storia della tipografia del seminario di Padova, 1684-1938*. Padova, Gregoriana editrice, 1938, viii-453 pp., illustré.
- S. Bernardino da Siena. Operette volgari*. Edite a cura di P. D. PACETTI O.F.M. Firenze, Libreria Editrice Fiorentina, 1938, 335 pp., portrait.
- BOSDAS (D.). *Περὶ τοῦ γάμου... κατὰ τὴν Ἐκλογὴν τῶν Ἰσαύρων*. Athènes, 1937, in-4°, 80 pp.
- BURDACH (K.). *Der Gral. Forschungen über seinen Ursprung und seinen Zusammenhang mit der Longinuslegende*. Stuttgart, Kohlhammer, 1938, xv-580 pp. (= *Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, 14).
- BURRONI (G.), O.F.M. *I Francescani in Asti*. Asti, Michelerio, 1938, xiii-348 pp.
- CAFFARINI (T.). *Vita di S. Caterina da Siena*. A cura del P. G. TINAGLI, O.P. Siena, Cantagalli, 1938, 189 pp.
- CANIVEZ (J.-M.). *Statuta Capitulorum generalium Ordinis Cisterciensis. 1116-1786*. T. VI. Louvain, 1938, viii-790 pp.
- CASELLI (G.). *Memorie storiche di Monteprandone*. Montalto Marche, Tipogr. Sisto V, 1938, 4 fasc.
- A Union World Catalog of Manuscript Books*. VI. Summary of Method by E. C. RICHARDSON. New York, Wilson, 1937, vi-85 pp.
- CLASSEN (W.). *Das Erzbistum Köln. Archidiakonat von Xanten*. Teil I. Berlin, de Gruyter, 1938, ix-466 pp. (= *Germania Sacra*, Abt. III, Bd. I).
- DAVID (P.). *Les Bénédictins et l'Ordre de Cluny dans la Pologne médiévale*. Paris, Les Belles Lettres, 1939, xxv-113 pp., carte, ill.
- Denkschrift der neuen Kirche zu St. Karl Luzern*. Luzern, Aktionskomitee, 1938, 59 pp., ill.
- Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*. Fasc. 59-60. Paris, Letouzey et Ané, 1938, col. 993-1520.
- Dictionnaire de Spiritualité*. Fasc. 8. Paris, Beauchesne, 1938, col. 241-496.
- DÖLGER (F.). *ΙΧΘΥΣ*. 5. Band, 5.-6. Lieferung. Münster i. W., Aschendorff, 1939, pp. 391-480, pl. 304-315.
- FOSTER (J.). *The Church of the T'ang Dynasty*. London, S.P.C.K., 1939, xvi-168 pp., cartes.

- FOUCAULD (Ch. de). *Sermons in the Sahara*. Translated by Donald ATTWATER. London, Burns, Oates, 1938, viii-79 pp.
- GAILLARD (G.). *Les débuts de la sculpture romane espagnole*. Paris, Hartmann, 1938, in-8°, xxxv-269 pp., 128 pl.
- Id. *Premiers essais de sculpture monumentale en Catalogne aux Xe et XI<sup>e</sup> siècles*. Paris, Hartmann, 1938, 111 pp., 16 pl.
- GHILAIN (A.). *Essai sur la langue parthe*. Louvain, 1939, viii-156 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 9).
- GUIRAUD (J.). *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, t. II. Paris, Picard, 1938, viii-600 pp.
- HABIG (M.). *The Franciscan Martyrs of North America*. S. l., s. a., 29 pp. Extr. de *The Franciscan Educational Conference*.
- HAU (J.), O.S.B. *Der Rosenkranz in Vergangenheit und Jetztzeit*. Trier, 1938, 8 pp., illustr.
- Id. *Die Heiligen von St. Matthias in ihrer Verehrung*. 2. Aufl. Gebweiler, Verlag « Alsatia », 1938, 203 pp., illustré.
- HUCK (J. Ch.). *Joachim von Floris und die joachitische Literatur*. Freiburg i. Br., Herder, 1938, ix-309 pp.
- Hugonis de Sancto Victore Didascalicon. De studio legendi*. A Dissertation by C. H. BUTTIMER. Washington, 1939, lii-160 pp. (= *Studies in Mediaeval and Renaissance Latin*, 10).
- Elsass-Lothringisches Jahrbuch*. XVII. Band. Frankfurt a. M., Diesterweg, 1938, viii-308 pp.
- KARST (J.). *Codes médiévaux de la Géorgie*. I. *Code d'Aghbougha*. II. *Code du Roi George V*. Strasbourg, Heitz, 1938, 200 pp. (= *Corpus Iuris Ibero-Caucasici*, sect. I, t. 2).
- LABELLE (E.). *Frédéric Ozanam*. Paris, Bonne Presse, 1939, viii-188 pp. (= *Idealistes et animateurs*, 18).
- LAKE (K. and S.). *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the Year 1200*. Fasc. VII, VIII, IX. Boston, The American Academy of Arts and Sciences, 1937-1938, 3 albums in-fol. (= *Monumenta palaeographica vetera*, 1).
- LAPORTE (J.). *Inventio et Miracula sancti Vulfranni*. Rouen, Lainé, 1938, 81 pp. Extr. des *Mélanges publ. par la Soc. de l'hist. de Normandie*, 14<sup>e</sup> sér.
- S. Laurentii a Brundusio Opera omnia*. Vol. V, pars II. Patavii, 1939, in-4°, 492 pp., illustré.
- LAZZATI (G.). *Introduzione allo studio di Clemente Alessandrino*. Milano, « Vita e Pensiero », 1939, viii-92 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, S. IV, 32).
- LEFORT (L. Th.). *Le Pasteur d'Hermas en copte sahidique*. Louvain, 1938. Extr. du *Muséon*, t. LI, p. 239-76.
- Lettres de Sainte Thérèse*. Traduction nouvelle épurée des lettres apocryphes par la M. MARIE DU SAINT-SACREMENT, T. I. Paris, Bloud, 1938, 344 pp.
- LETURIA (P.), S. I. *El Gentilhombre Iñigo López de Loyola en su Patria y en su siglo*. Montevideo, Mosca, 1938, xvi-303 pp., pl.
- Hessens Irisches Lexikon*. II. Band, 2. Lieferung. Halle (Saale), M. Niemeyer, p. 81-160.
- LORENZON (G.). *La Basilica dei SS. Felice e Fortunato in Vicenza*. Quaderno N. 4. Vicenza, 1938, 23 pp., ill.



- LUKMAN (F.-Ks.). *Izbrani Spisi Sv. C. Cipriana*. I. Celje, Družba sv. Mohorja, 1938, vi-215 pp.
- MACNEILL (J. T.), GAMER (H. M.). *Medieval Handbooks of Penance*. New York, Columbia University Press, 1938, xiv-476 pp. (= *Records of Civilization*, XXIX).
- MARINESCU (C.). *Mélanges d'Histoire générale*. Vol. II. Bucarest, 1938, vi-584 pp., pl. (= *Publ. de l'Institut d'Histoire générale de l'Université de Cluj*).
- MARTIN (V.). *Les origines du Gallicanisme*. Paris, Bloud et Gay, 1939, 2 vol., 366, 382 pp.
- MONNERET DE VILLARD (U.). *Storia della Nubia cristiana*. Roma, P. Institutum Orientalium Studiorum, 1938, 250 pp., 10 cartes (= *Orientalia christiana Analecta*, 118).
- Monumenta Hofbaueriana. Acta quae ad vitam S. Clementis Hofbauer referuntur*. Fasc. 11. Toruń (Pologne), Rédemptoristes, 1939, 344 pp.
- Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable*. Traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul d'Oosterhout. T. VI. Bruxelles, Vromant, 1938, 324 pp.
- Passio SS. Perpetuae et Felicitatis*, latine et graece. Adnotavit Corn. I. M. I. VAN BEEK. Bonn, P. Hanstein, 1938, 63 pp. (= *Florilegium patristicum*, 43).
- PEERS (E. A.). *The Church in Spain. 1737-1937*. London, Burns, Oates and Washbourne, 1938, 41 pp.
- PERADZE (G.). *An Account of the Georgian Monks and Monasteries in Palestine*. Extr. de *Georgica*, 1937, pp. 181-246.
- Id. *Epistola B. Dionysii Areopagitae ad Timotheum de morte apostolorum Petri et Pauli*. Extr. de *Ἑλπίς*, t. XI (Varsovie, 1937). [En polonais].
- PERRELLA (G. M.). *I Luoghi Santi*. Piacenza, Collegio Alberoni, 1936, iv-484 pp., illustré (= *Monografie del Collegio Alberoni*, 15).
- PORTALE (A.). *La Città di Naso e S. Cono Abate*. Palermo, Bellotti, 1938, 380 pp.
- Quaranta due lettere del cardinale B. Gregorio Barbarigo a Giovanni Pastrizio*. Con note di S. SERENA. Padova, Seminario, 1938, in-4°, xxviii-51 pp.
- SERENA (S.). *Il cardinale Gregorio Barbarigo e l'Oriente*. Roma, Soc. Italiana per il progresso delle scienze, 1938, 24 pp.
- Id. *Il cardinale Gregorio Barbarigo ed il conclave del 1691*. Padova, 1933, 31 pp.
- Extr. du *Bollettino diocesano di Padova*, XVIII.
- SYMONDS (H. E.). *The Church Universal and the See of Rome*. London, S.P.C.K., 1939, viii-296 pp.
- TAKAICHVILI (E.). *Expédition archéologique en Kola-Olthissi et en Tchangli, 1907*. [En géorgien]. Paris, 1938, 88 pp., 5 pl.
- UNGRUND (M.). *Die metaphysische Anthropologie der heiligen Hildegard von Bingen*. Münster, Aschendorff, 1938, xvi-122 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums*, 20).
- VINCENT OF BEAUVAIS. *De Eruditione filiorum nobilium*. Edited by A. STEINER. Cambridge, 1938, xxxii-236 pp. (= *The Mediaeval Acad. of America*, 32).
- WATTENBACH (W.). *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*. Herausgegeben von Robert HOLTZMANN. *Deutsche Kaiserzeit*. Bd. I, 1. Berlin, Ebering, 1938, xv-162 pp.
- WILMART (A.). *De Vera Pace. Contra Schisma Sedis Apostolicae*. Romae, 1938, lxxi-232 pp. (= *Lateranum*, N.S., IV, 2).

BX  
4655  
93

45  
JAN 20 1940

# ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LVII. — Fasc. III et IV.

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE  
PAULUS PEETERS MAURITIUS COENS  
BALDVINUS DE GAIFFIER  
PAULUS GROSJEAN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES  
24, boulevard Saint-Michel

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD  
82, rue Bonaparte

1939

REVUE TRIMESTRIELLE SUBVENTIONNÉE PAR LA FONDATION UNIVERSITAIRE



## HOC FASCICULO CONTINENTUR

François HALKIN. Le mois de janvier du « Ménologe impérial » byzantin . . . . .	225
C. BRUNEL. Vita, Inventio et Miracula S. Enimiae . . . . .	237
Paul PEETERS. La Passion de S. Pierre de Capitolias († 13 janvier 715) . . . . .	299
Iohannes MAC ERLEAN. Silva Focuti . . . . .	334
Paulus GROSJFAN. Vitae S. Roberti Knaresburgensis. I. . . . .	364
1. Vitae antiquioris fragmenta . . . . .	365
2. Vita recentior . . . . .	375
Bulletin des publications hagiographiques . . . . .	401

ATTWATER. Names and Name-Days 401.	STÜWER. Die Patrozinien von Xanten 424.
— Dictionary of the Popes 401.	HAU. Die Heiligen von St. Matthias 428.
Texte und Untersuchungen 403.	WATTENBACH, HOLTZMANN. Deutschlands Geschichtsquellen 430.
LAKE. Dated Greek Minuscule Manuscripts 405.	SCHUBEL. Die süden glische Legende von den elftausend Jungfrauen 431.
FOX. The Times of St. Basil 409.	FERRARI. S. Nicola Greco 432.
ZAYAT. Les couvents chrétiens en terre d'Islam 410.	— Lepanto e il P. G.-B. da Guardia-grele 432.
ABEL. L'île de Jotabè 415.	WHITE. Latin Monasticism in Norman Sicily 433.
SOL. Les évêques de Cahors 416.	PORTALE. La città di Naso e S. Cono 434.
MULCHRONE. Tripartite Life of Patrick 417.	WESTPFAHL. Untersuchungen über Jutta von Sangerhausen 437.
MCNEILL, GAMER. Medieval Hand-books of Penance 419.	BAR. Raoul le Tourtier 438.
LAISTNER. Was Bede the Author of a Penitential? 419.	GUIMARÃES. Santa Iria 440.
STEPHENS. Cuthman, a neglected Saint 420.	DENOMY. French Lives of St. Agnes 442.
KER. Epistola Cuthberti de Obitu Bedae 421.	BATES. L'Hystore Job 442.
WORMALD. English Kalendars before A.D. 1100 421.	MANDONNET. S. Dominique 444.
— English Benedictine Kalendars after A.D. 1100 421.	WILLIAMS. St. Robert of Newminster 447.
ROBERTSON. Anglo-Saxon Charters 423.	BLATT, HERMANSEN. Diplomatarium danicum 447.
CLASSEN. Archidiakonat von Xanten 424.	MAC CIONNAITH. Dioghluim Dána 448.
	EYGUN. Sigillographie du Poitou 449.

## LE MOIS DE JANVIER DU « MÉNOLOGE IMPÉRIAL » BYZANTIN

Tenant le milieu entre les grands ménologes, ou recueils de pièces hagiographiques complètes et développées, et les synaxaires, formés de notices très condensées, les ménologes abrégés sont composés de *βίοι ἐν συντόμῳ* ou Vies brèves <sup>1</sup>.

Le plus intéressant de ces ménologes abrégés <sup>2</sup> est sans doute le « ménologe anonyme », dont V. Latyšev a publié, en 1911 et 1912, les deux seuls volumes connus alors <sup>3</sup>. Le premier, conservé dans le manuscrit 376 (*alias* 183) de la Bibliothèque synodale de Moscou, contient les Vies des saints pour les mois de février et mars. Le second nous est parvenu dans le n° 17 de la Bibliothèque du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et renferme les mois de juin, juillet et août <sup>4</sup>.

A part un témoin indirect et incomplet des mois d'avril et de mai, découvert à Patmos par C. R. Gregory et analysé pour le compte de Mgr A. Ehrhard par M. W. Heng-

<sup>1</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 324-27.

<sup>2</sup> On pourrait dire : le seul existant, si Mgr Ehrhard n'avait décelé dans le ms. athonite Koutloumousiou 23, du XII<sup>e</sup> s., des restes d'une collection analogue. Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXI (1912), p. 241-42 ; A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, t. I (Leipzig, 1937), p. x.

<sup>3</sup> *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, fasc. 1-2 (Petropoli, 1911-1912). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 324-26 ; *Byzant. Zeitschrift*, t. XXI, p. 239-46, et t. XXIV, p. 120-21.

<sup>4</sup> De ce trimestre on connaît quatre autres témoins : Jérusalem, Saint-Sépulcre 16 (copie récente du n° 17) ; Athos, Dionysiou 83, du XII<sup>e</sup> s. ; Milan, Ambros. B 1 inf. (quinze Vies seulement : du 13 au 30 août) ; enfin Vatic. 1991 (six ou sept textes).



stenberg<sup>1</sup>, aucune autre partie manquante du ménologe de Latyšev n'a été signalée au cours du bon quart de siècle écoulé depuis 1912.

Or voici que, par une chance inespérée, nous avons pu retrouver un des volumes perdus, le mois de janvier, dans un joyau de la Walters Art Gallery, de Baltimore. Décrit sommairement dans le récent catalogue général des manuscrits conservés aux États-Unis et au Canada<sup>2</sup>, ce « Byzantine Menologion for January », copié sur parchemin au XI<sup>e</sup> siècle et illustré de 24 miniatures, nous a aussitôt remis en mémoire un recueil hagiographique disparu depuis cinq lustres au moins, le codex 33 du Patriarcat grec d'Alexandrie, mentionné en ces termes laconiques dans l'ancien *Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibliothèque patriarcale du Caire*<sup>3</sup>: *Βίοι ἁγίων ἰανουαρίου μηνὸς μετὰ εἰκονογραφῶν 24*. Même contenu, même nombre d'illustrations, ne s'agissait-il pas du même manuscrit?

Interrogée sur la provenance du volume, la bibliothécaire et conservatrice des mss. de la Walters Art Gallery, Miss Dorothy Miner, voulut bien nous répondre que le n° 521 (16 dans le *Census*) avait été acheté par M. Walters, à Paris, en 1930, et que, s'il fallait en croire le vendeur, il avait été sauvé de la destruction, lors du pillage des monastères, à Trébizonde. Cette indication, lancée par le marchand sans l'ombre d'une preuve, était apparemment destinée à égarer les recherches éventuelles de l'acquéreur sur l'origine du précieux manuscrit.

Par bonheur, les notes prises au Caire, en 1901, par feu le professeur C. R. Gregory<sup>4</sup> et, d'autre part, les photogra-

<sup>1</sup> Cf. *Byz. Zeits.*, t. XXI, p. 242, note 1 : ms. Patmos 736 (*alias* 380), du XIV<sup>e</sup> s., décrit par D. KALLIMACHOS, dans l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. X (1912), p. 246-57. Cette collection inédite, formée d'éléments hétérogènes, comprend, outre 16 textes pour le mois de mars, 21 Vies pour avril et mai, dont 15 proviennent du « ménologe impérial ». Cf. A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand*, t. I, p. 587-88.

<sup>2</sup> Seymour DE RICCI et W. J. WILSON, *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada*, t. I (New York, 1935), p. 760, n° 16. Depuis la rédaction du *Census*, le ms. a reçu la cote 521.

<sup>3</sup> Rédigé par A. Mavrommati, en 1895, ce *Κατάλογος* a été publié par M. P. VAN DEN VEN dans *Le Muséon*, N. S., t. XV (1914), p. 65-82.

<sup>4</sup> Elles nous ont été gracieusement communiquées par Mgr A. Ehrhard, à qui

phies que nous devons à l'obligeance de Miss D. Miner nous ont permis d'identifier avec certitude le ménologe de Baltimore à l'ancien n° 33 du Patriarcat d'Alexandrie<sup>1</sup>. Toutes les indications concordent exactement : nombre de pages<sup>2</sup> et de lignes, analyse du contenu, incipit des différentes Vies, lacunes suppléées partiellement sur papier au xvi<sup>e</sup> siècle, insertion d'un texte pour le 12 février au bout de ce ménologe de janvier, etc. Une seule divergence, relative au format, pourrait faire difficulté, si elle n'était due à une faute d'impression dans le *Census* ; en réalité, bien que le manuscrit, dont la couverture ancienne est restée au Caire<sup>3</sup>, semble avoir été légèrement rogné pour être présenté dans une nouvelle reliure, il a gardé sensiblement les dimensions qu'avait notées Gregory<sup>4</sup>.

Le n° 521 (*Census*, 16) de Baltimore, dont nous venons d'établir la provenance, n'est pas seulement apparenté par l'écriture, le format, le style des miniatures, au ms. de Moscou, utilisé par Latyšev ; il représente le volume de janvier de ce même « ménologe anonyme ». C'est ce qu'il faut montrer brièvement.

Les caractéristiques du ménologe ont été minutieusement exposées par Latyšev lui-même dans une importante publication, malheureusement peu accessible à la masse des érudits occidentaux<sup>5</sup>. En dehors d'une série de particularités

nous renouvelons ici l'expression de notre vive reconnaissance. Cf. *Byz. Zeits.*, t. XXIV, p. 194 ; *Überlieferung und Bestand*, t. II (1938), p. 566-67.

<sup>1</sup> En 1914, à la demande de Mgr Ehrhard, le regretté Carl Schmidt voulut examiner sur place le ms. n° 33 et compléter les notes un peu rapides de Gregory ; mais le bibliothécaire lui déclara que le codex avait été « volé ». Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'important ménologe ne figure pas dans le *Catalogus codicum hagiogr. graecorum bibliothecae patriarchatus Alexandrini in Cahira Aegypti*, publié ici même par le P. Delehaye (t. XXXIX, p. 345-57).

<sup>2</sup> La dernière page écrite (l'actuel fol. 294v) est numérotée 577.

<sup>3</sup> Du moins jusqu'en 1928 ; car, à cette date, la bibliothèque patriarcale fut transportée à Alexandrie (cf. *Échos d'Orient*, t. XXXV, 1936, p. 336, n. 2). La couverture de l'ancien n° 33 est signalée par N. Phirippidès dans l'*Εκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. XXXVII (1938), p. 357-58.

<sup>4</sup> Soit 30,7 cm. × 23,7 et non 21 cm. × 15.

<sup>5</sup> V. V. LATYŠEV, *Vizantijskaja « carskaja » mineja* (Petrograd, 1915, in-4°, 327 pp.) = *Mémoires de l'Académie impériale des sciences*, VIII<sup>e</sup> série, t. XII, n° 7.



d'ordre stylistique, toutes les Vies contenues dans les deux fascicules de Latyšev se distinguent de prime abord par la manière uniforme dont leur texte se termine : au lieu de la doxologie habituelle, c'est une prière pour l'empereur, mise en vers politiques et à l'optatif (« Que Dieu accorde à notre pieux souverain... ») ; l'auteur s'ingénie à varier la formule de ces vœux chaque jour renouvelés, mais le sens reste toujours celui d'un souhait pour le succès temporel et le salut éternel du βασιλεύς.

Or, cette caractéristique, qui a valu au recueil son nom de « ménologe impérial »<sup>1</sup>, se retrouve dans tous les textes du manuscrit de Baltimore, sans autre exception que les pièces ajoutées au xvi<sup>e</sup> siècle. Même l'homélie de S. Grégoire de Nazianze εἰς τὰ ἅγια φῶτα (6 janvier) est suivie, en guise de conclusion, d'une prière pour le chef de l'État.

L'intérêt que présentent ces appendices ou « épilogues »<sup>2</sup> n'est pas seulement d'ordre littéraire. Ils vont nous permettre de dater avec précision le « ménologe impérial ». En effet, aux données assez vagues qu'ils fournissent sur la carrière de l'empereur et sur les ennemis qui le menacent, ils ajoutent, du moins dans l'exemplaire de Baltimore, l'indication chaque fois répétée du nom même du souverain. Ce nom, il est vrai, n'est pas cité explicitement, mais il est écrit en toutes lettres et en lettres capitales sous la forme d'un acrostiche qu'il faut lire ΜΙΧΑΗΛΙΙ. Qui est cet empereur Michel P.<sup>3</sup> ?

On ne peut songer à aucun des trois Michels du ix<sup>e</sup> siècle, le ménologe n'étant manifestement pas si ancien. D'autre part, Michel VIII Paléologue (1259-1282) est exclu pour la

<sup>1</sup> A. EHRHARD, dans *Byz. Zeits.*, t. XX, p. 259 ; t. XXI, p. 239.

<sup>2</sup> C'est ainsi que les appelle LATYŠEV, *Viz. carskaja mineja*, p. 20-30. Dans ce chapitre de dix pages in-4°, le savant russe, en comparant entre eux tous ces « épilogues », a bien montré qu'ils sont tous sortis de la même plume. Mais il n'a pas remarqué l'acrostiche qui marque chacun d'eux d'une précieuse note chronologique. Il prétend même (p. 29) que, si le nom de l'empereur n'est pas indiqué dans ces prières, c'est là chose toute naturelle et facilement explicable, le compilateur ayant voulu que son œuvre restât lisible durant plus d'un règne.

<sup>3</sup> A vrai dire, rien ne prouve que le ΙΙ soit l'initiale du nom de famille de l'empereur ou de son surnom. Mais cette interprétation nous paraît la plus vraisemblable, et nous nous y tiendrons, aussi longtemps qu'on ne nous en aura pas proposé de meilleure.

raison opposée. Des quatre Michels qui ont occupé le trône dans l'intervalle, on ne peut retenir ni Michel V Calaphatès, qui n'a régné que quatre mois (1041-1042), ni Michel VI Stratiotikos, dont l'autorité, bientôt battue en brèche, ne se soutint pas plus d'un an (1056-1057). Le choix reste donc limité entre Michel IV le Paphlagonien (1034-1041) et Michel VII Ducas Parapinakès (1071-1078).

Aucun argument péremptoire en faveur de l'un ou de l'autre ne semble pouvoir être tiré du texte des prières pour l'empereur. A l'un comme à l'autre on devait souhaiter « des victoires et des trophées sur les innombrables ennemis », « la défaite des peuples barbares ennemis de Dieu », « un règne long et pacifique ». A tous deux peuvent s'appliquer les expressions, banales chez les rhéteurs byzantins, de βασιλεὺς ὁρθόδοξος, τὰ πάντα χρηστός, φιλόθεος καὶ φιλομάρτυς, etc.

Cependant, n'y aurait-il pas dans le vœu que l'auteur adresse à S. Agapetos pour la destruction des « Agaréniens », Ἀγαρηνῶν ἀνομούντων τὴν ἐξολόθρευσιν<sup>1</sup>, une allusion assez transparente aux demi-victoires remportées par Michel IV sur les pirates sarrasins d'Asie Mineure et sur les Arabes de Sicile? La Vie de S. Zoticos (8 janvier) se termine par un éloge dithyrambique du pieux empereur, qui pousse le souci d'imiter le Christ jusqu'à aller soigner de ses mains les pauvres malades aux bains thérapeutiques de Saint-Zoticos. Or, Psellos raconte précisément que Michel IV n'hésitait pas à fréquenter les miséreux couverts d'ulcères, à les embrasser, à leur procurer du soulagement par des bains, enfin à les servir comme ses maîtres<sup>2</sup>.

De plus, n'est-il pas vraisemblable que, sous Michel VII Ducas, on eût inséré dans l'acrostiche l'initiale Δ de son nom de famille plutôt que la première lettre du peu glorieux surnom de Παραπινάκης<sup>3</sup>? Enfin, les manuscrits de Moscou et de Baltimore paraissent bien remonter au XI<sup>e</sup> siècle, et plu-

<sup>1</sup> LATYŠEV, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 1, p. 106. Cf. *Byz. Zeits.*, t. XX, p. 259.

<sup>2</sup> PSELLOS, *Chronographie*, l. IV, c. 35, éd. É. RENAULD, t. I (Paris, 1926), p. 74.

<sup>3</sup> Sur le sens de ce surnom voir H. MORITZ, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten*, I (Landshut, 1897), p. 27-28.



tôt à la première moitié du siècle qu'à la seconde ; et comme celui de Moscou du moins n'est qu'une copie, où l'acrostiche n'était déjà plus comprise du copiste, il faut lui supposer un modèle plus ancien. Ce qui nous reporte nécessairement plus haut que le règne de Michel VII. Nous croyons donc pouvoir soutenir que le ménologe impérial a été rédigé sous Michel IV le Paphlagonien, entre 1034 et 1041 <sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, puisqu'il mentionne à la fin de chaque Vie un empereur du nom de Michel, il ne peut être identifié à la compilation hagiographique dédiée par Jean Xiphilin, neveu du patriarche homonyme, à l'empereur Alexis Comnène (1081-1118). D'ailleurs, ce recueil de Xiphilin <sup>2</sup> ne comprenait que les mois d'été (février-août), tandis que le ménologe impérial s'étendait apparemment à toute l'année et contenait en tout cas un mois d'hiver, le mois de janvier, heureusement retrouvé à Baltimore.

Avec la bienveillante autorisation des Trustees de la Walters Art Gallery, nous nous proposons de publier un jour une partie au moins des textes nouveaux <sup>3</sup> du manuscrit 521 (*alias* 16) <sup>4</sup>. En attendant cette échéance peut-être encore

<sup>1</sup> Dans une lettre, datée du 5 mai 1939, Mgr Ehrhard nous apprend qu'il est arrivé à la même conclusion, comme il l'exposera au t. III de son *Überlieferung und Bestand*.

<sup>2</sup> La collection hagiographique de Xiphilin n'est connue que par une traduction géorgienne, signalée par C. Kekelidze en 1912. Dès 1913, Latyšev inclinait à reconnaître dans son « ménologe anonyme » l'œuvre même de Xiphilin. Malgré les graves objections formulées par le P. Peeters et par Mgr Ehrhard, il n'avait pas renoncé à cette idée en 1915. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 323-25 ; *Byz. Zeits.*, t. XXII, p. 583-85 ; LATYŠEV, *Viz. carskaja mineja*, p. 100-117.

<sup>3</sup> Les 24 miniatures feront prochainement l'objet d'une publication spéciale de M<sup>lle</sup> S. Der Nersessian, dont nos lecteurs connaissent les beaux travaux sur les mss. arméniens illustrés et sur le cycle iconographique de Barlaam et Joasaph (cf. *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 454 ; t. LV, pp. 188, 434).

<sup>4</sup> Nous essaierons aussi d'indiquer, pour chacune des 26 pièces anciennes qui composent le recueil, les sources où le rédacteur a puisé et la place qui revient aux nouveaux textes dans le dossier de ces 26 saints ou groupes de saints. Dès maintenant on peut affirmer, sans crainte d'erreur, que le compilateur n'a pas hésité à plagier, en l'abrégéant souvent, le ménologe de Syméon Métaphraste, presque chaque fois qu'il y a trouvé un modèle à démarquer. L'emprunt est manifeste pour les nos 5, 10, 11, 12, 14, 16, 17, 19, 22, 24-27, où l'incipit a été repris littéralement au logothète. Par contre, dix ou onze textes ne peuvent

lointaine, il ne sera pas inutile sans doute de mettre sous les yeux de nos lecteurs une description provisoire du volume et l'analyse sommaire de son contenu.

Des 33 pièces qui composent actuellement le recueil, la première et les six dernières (nos 28-33) ont été entièrement suppléées au xvi<sup>e</sup> siècle. Elles sont empruntées à la collection métaphrastique de janvier, sauf les nos 1 (Vie et Miracles de S. Basile), 31 (sermon de Jean d'Euchaïtes sur les Trois Hiérarques), et 33, qui se rapporte au 12 février.

D'autres textes, conservés en partie seulement dans ce qui reste du codex original, ont été complétés, par le même scribe du xvi<sup>e</sup> siècle, à l'aide des Vies correspondantes du Métaphraste. C'est le cas des nos 2, 5, 22, 27.

Un seul feuillet de l'ancien ms. 33 du Caire a été publié jusqu'à présent<sup>1</sup>. Il doit cet honneur à une circonstance toute fortuite : détaché du reste du volume, il fut acquis par le consul allemand Brugsch et envoyé par lui, en 1866, à la Bibliothèque de Berlin, où il est classé sous la cote Gr. Fol. 31 (*alias* cod. gr. 269)<sup>2</sup>. La découverte du ms. de Baltimore, sans nous restituer le texte complet de cette Vie de S. Silvestre, permettra du moins d'en apprécier plus pertinemment le caractère et l'intérêt.

Les nos 4, 9, 13 et 21 méritent une mention spéciale. Ce sont les Vies ou Passions des SS. Théopemptos et Théonas (4 janvier), Zoticos « le nourricier des pauvres » (8 janvier), Tatiana vierge et martyre (12 janvier), Théodote de Cyrène (19 janvier). Pour ces quatre fêtes, en effet, ou bien on ne connaît aucun texte ancien, ou l'on ne dispose que de textes (ou de fragments de textes) inédits. Comme en maints cas analogues<sup>3</sup>, les Vies abrégées nous tiendront lieu des originaux disparus.

provenir de cette source, puisqu'ils sont consacrés à des saints qui ne figurent pas dans la *Synopsis metaphrastica* (BHG<sup>3</sup>, p. 286-88).

<sup>1</sup> D'abord par M. KRAŠENINNIKOV, dans *Revue byzantine*, Suppl. au t. I (Jurjev-Dorpat, 1915), p. 91-92 ; ensuite par M. W. LEVISON, *Konstantinische Schenkung und Silvester-Legende*, dans *Miscellanea Fr. Ehrle*, t. II (1924), p. 231-32.

<sup>2</sup> *Catal. graec. Germ.*, p. 160. C'est encore à Mgr Ehrhard que nous devons la connaissance de ce fragment. Cf. *Überlieferung und Bestand*, t. II, p. 567, note 1.

<sup>3</sup> Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 325.



On remarquera aussi la Vie de S. Cyrille d'Alexandrie (n° 20) qui fait double emploi avec une autre notice du même saint, insérée au 27 juin <sup>1</sup>.

Signalons enfin quelques pièces dont la longueur relative a de quoi surprendre dans un recueil de βίοι ἐν συντόμῳ : nos 12 (Théodose le cénobiarque, 16 folios), 18 (S. Antoine l'ermite, item), 19 (S. Athanase d'Alexandrie, 22 folios), 22 (S. Euthyme de Palestine, 42 folios), 25 (Clément d'Ancyre, 21 folios) et 27 (S. Grégoire le Théologien, 24 folios) <sup>2</sup>.

François HALKIN.

## CODEX BALTIMORENSIS, WALTERS ART GALLERY

521 (ALIAS 16)

OLIM CAHIRENSIS, BIBLIOTHECAE PATRIARCHATUS ALEXANDRINI, 33

Membraneus, foliorum 294, olim signatorum pag. 1-577, cm. 30 × 23,7, binis columnis exaratus saec. XI, sanctorum depictis imaginibus 24 insignitus.

Folia chartacea non pauca (1-11, 22, 34, 178-191, 255-294), saec. XVI lineis plenis exarata, in locum deperditarum membranarum supposita sunt.

Fol. 1 : Ἀριθ. 32 (non 33). Deinde (Fol. 1-1<sup>v</sup>) : Πίναξ τοῦ παρόντος βιβλίου, bipartitis paginis descriptus.

1. (Fol. 1<sup>v</sup>-11) Ἀμφιλοχίου ἐπισκόπου Ἱκονίου εἰς τὸν βίον καὶ εἰς τὰ θαύματα τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βασιλείου ἀρχιεπισκόπου Καισαρίας Καππαδοκίας = BHG. 247-252, 254-255. Ian. 1.

2. (Fol. 12-22) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Σιλβέστρου ἀρχιεπισκόπου Ῥώμης. Ian. 2.

Inc. Καὶ πάντων μὲν τῶν ἄλλων ἁγίων τὸν θεάρεστον βίον — Des. ut BHG. 1632.

Huius Vitae folium primum, a codice Cahirensi avulsum, nunc Berolini servatur (« cod. Graec. Fol. 31 », de quo supra p. 231).

<sup>1</sup> LATYŠEV, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2, p. 112-14.

<sup>2</sup> Dans la description qui suit, nous avons d'ordinaire indiqué comme *desinit* les premiers mots de la prière pour l'empereur et marqué par une majuscule la première lettre de l'acrostiche ΜΙΧΑΗΛ.

3. (Fol. 23-24<sup>v</sup>) <Υπόμνημα περὶ τοῦ προφήτου Μαλαχίου>.

Ian. 3.

Inc. mutil. καὶ διδάσκαλον, ὡς μετὰ βραχὺ δηλωθήσεται —  
Des. Καὶ νῦν ἐστὶν ἐν οὐρανίοις σκηνώμασιν ... Θεὸν ... τῷ  
ὀρθοδόξῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ ἡμῶν βασιλεῖ διαπαντὸς ἐξευ-  
μενιζόμενος, Μακρὰν τούτῳ ζωὴν ἐξαιτούμενος ...

4. (Fol. 25-27<sup>v</sup>) Ἀθλήσεις τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ  
μαρτύρων Θεοπέμπτου καὶ Θεωνᾶ.

Ian. 4.

Inc. Πολλοὶ μὲν καὶ πολλάκις κατὰ χριστιανῶν βασιλεῖς  
ἐκινήθησαν — Des. Ὡν ταῖς εὐχαῖς φυλαττόμενος εἴη ὁ  
πιστὸς βασιλεύς, κακῶν πάντων ἀμέτοχος, Μυρίοις τοῖς κατὰ  
ἐπανισταμένων τροπαίοις κοσμούμενος ...

5. (Fol. 28-35<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Παύλου  
τοῦ Θηβαίου.

Ian. 5.

Inc. ut BHG. 1468. — Des. Θεὸς δὲ ... δοίη τῷ πιστῷ βα-  
σιλεῖ πάντα δὴ τὰ αἰτήματα · Μήκιστον καὶ ἄλυπον χρόνον  
ζωῆς, Ἰσχὺν ...

6. (Fol. 36-37<sup>v</sup>) Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον καὶ ἐνδοξον προφήτην  
Μιχαῖαν.

Ian. 5.

Inc. Ὁ προφητῶν ἀπάντων ὑπέρτερος Μιχαίας ἐκ τῆς Ἰου-  
δαίων μὲν χώρας — Des. ὃς ταῖς εὐπροσδέκτοις αὐτοῦ παρα-  
κλήσεσι Μακρότητα ἡμερῶν καὶ βίον χαρμόσυνον ... Παρά-  
σχοι τῷ πιστωτάτῳ ἡμῶν βασιλεῖ ...

7. (Fol. 38-48) Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου τοῦ θεο-  
λόγου λόγος εἰς τὰ ἅγια φῶτα.

Ian. 6.

= P.G., t. XXXVI, col. 336-60 ; sed ita des. : ἐκ μιᾶς τῆς  
θεότητος ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν · ὃς καὶ παρά-  
σχοι τῷ πιστῷ ἡμῶν βασιλεῖ Μήκιστον καὶ ἄλυπον χρόνον  
ζωῆς ...

8. (Fol. 48<sup>v</sup>-50) Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον καὶ ἐνδοξον τοῦ Χριστοῦ  
προφήτην, πρόδρομόν τε καὶ βαπτιστὴν Ἰωάννην.

Ian. 7.

Inc. Τὸν θεῖον τοῦ Χριστοῦ προφήτην, πρόδρομόν τε καὶ  
βαπτιστὴν Ἰωάννην τὸν πάνν, τὸν παλαιᾶς καὶ νέας μεσί-  
την — Des. Σὺ δὲ, ὁ τοῦ Πατρὸς ἀπόστολος, ὁ τοῦ Υἱοῦ βα-  
πτιστής ... φύλαξ γίνου τῷ εὐσεβεῖ ἡμῶν ἄνακτι ἀσφαλέστα-  
τος, Μεσίτης πρὸς Χριστόν ...

9. (Fol. 50<sup>v</sup>-56) Βίος καὶ πολιτεία καὶ μαρτύριον τοῦ ἐν ἁγίοις  
πατρὸς ἡμῶν Ζωτικοῦ τοῦ πτωχοτρόφου.

Ian. 8.

Inc. Πολλοὶ μὲν τῶν ἁγίων πολυειδῶς τῷ Θεῷ εὐηρέστησαν  
— Des. Διὸ καὶ πάντα τὰ κατ' ἔφρσιν λήπεται πρεσβείαις τοῦ  
ὁσιομάρτυρος Ζωτικοῦ καὶ θείαις ἐντεύξεσι · Μακρότητα  
ἡμερῶν ...



10. (Fol. 56<sup>v</sup>-60<sup>v</sup>) Ἀθλησις τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Πολυεύκτου. Ian. 9.

Inc. ut BHG. 1568. — Des. ὁ Θεὸς ἐξετέλεσεν εἰς τιμὴν τοῦ σεπτοῦ αὐτοῦ μάρτυρος Πολυεύκτου · ὃς καὶ αὐτὸν ἀεὶ ἐξευμενίζεται τῷ πιστῷ ἡμῶν βασιλεῖ, Μακρὰν τούτῳ ζωὴν παρασχεῖν δυσωπῶν ...

11. (Fol. 61-70) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Μαρ-  
κιανοῦ πρεσβυτέρου καὶ οἰκονόμου τῆς μεγάλης ἐκκλησίας. Ian. 10.

Inc. ut BHG. 1034. — Des. θεολόγον ἐπαγγελίαν · οὗ ταῖς πρὸς Θεὸν παρακλήσεσιν ὁ εὐσεβὴς ἡμῶν καὶ πιστὸς βασι-  
λεὺς εὖροι ὅσα ἐλπίζει καὶ εὐχεται · Μακρὰν ζωὴν καὶ ἀνώ-  
δυνον ...

12. (Fol. 70<sup>v</sup>-85<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν  
Θεοδοσίου τοῦ κοινοβιάρχου. Ian. 11.

Inc. ut BHG. 1778. — Des. τῇ γῇ δίδοται τὸ τίμιον ἐκεῖνο ...  
σῶμα τοῦ θεσπεσίου τούτου πατρὸς · ὃς γένοιτο τῷ πιστῷ  
ἡμῶν βασιλεῖ Μεσίτης πρὸς Χριστὸν ...

13. (Fol. 86-87<sup>v</sup>) Ἀθλησις τῆς ἁγίας καὶ ἐνδόξου παρθενομάρ-  
τυρος Τατιανῆς. Ian. 12.

Inc. Οὐδὲν ἀληθῶς ἐμπόδιον γίνεται τοῖς ὡς Θεῷ ἀρέσκον  
ζῆν βουλομένοις — Des. Δι' ἧς Χριστὸς ὁ Θεὸς παράσχοι τῷ  
πιστοτάτῳ ἡμῶν βασιλεῖ Μήκιστον καὶ ἄλυπον χρόνον ζωῆς ...

14. (Fol. 88-92) Ἀθλησις τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ  
μαρτύρων Ἑρμούλου καὶ Στρατονίκου. Ian. 13.

Inc. ut BHG. 745. — Des. ἡ ἄνω λῆξις, ἡ ἐφ' ἐνὶ τόπῳ τού-  
των κατάθεσις. Ὡν πρεσβείαις τὰ κατ' ἔφεσιν εὖροι ὁ πιστὸς  
βασιλεὺς · Μυρίας κατ' ἐχθρῶν νίκας καὶ τρόπαια ...

15. (Fol. 92<sup>v</sup>-95<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία καὶ ἄθλησις τῶν ὁσίων πα-  
τέρων ἡμῶν τῶν ἐν Σινᾷ καὶ Ῥαῖθοι ἀνηρεθέντων. Ian. 14.

Inc. Καὶ ἐνὸς βίον τις διαγράψαι βουλόμενος τῶν θεαρέστως  
ζῆσαι προελομένων — Des. Θεὸς δὲ ὁ τούτους τε καὶ κείνους  
εἰς τὴν αὐτοῦ προσλαβόμενος βασιλείαν, μεσιταῖς αὐτῶν  
παράσχοι τῷ εὐσεβεῖ ἡμῶν βασιλεῖ ὅσα ἐλπίζει καὶ εὐχεται ·  
Μακρότητα ἡμερῶν, πλατυσμόν τε τοῦ κράτους καὶ αὐξησιν...

16. (Fol. 96-104<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν  
Ἰωάννου τοῦ διὰ Χριστὸν πτωχοῦ. Ian. 15.

Inc. ut BHG. 869. — Des. ἀκολουθὸν τῷ καρπῷ. Ἀλλ' ὃ  
πάντων ἀσκητῶν καὶ ὁσίων Χριστοῦ καλλονή ... Μὴ ἐλλίποις  
αἰτῶν αὐτὸν ὡς φιλόανθρωπον ...

17. (Fol. 105-113) Λόγος εἰς τὴν προσκύνησιν τῆς τιμίας ἀλώσεως τοῦ ἁγίου καὶ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Πέτρου. Ian. 16.

Inc. ut BHG. 1486. — Des. Πρὸ δὲ πάντων τὸν εὐσεβῆ καὶ πιστότατον ἡμῶν αὐτοκράτορα ... καθόπλισον ... τούτῳ βράβευσον ἅπαντα ὅσα ἐλπίζει καὶ εὔχεται· Μονὰς τὰς οὐρανίους...

18. (Fol. 113<sup>v</sup>-129) Ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον πατέρα ἡμῶν καὶ θαυματουργὸν Ἀντώνιον. Ian. 17.

Inc. Φαιδρὸν ὑμῶν ὁρῶν, ὃ παρόντες, τὸν σύλλογον — Des. Ἀλλ' ὃ πατέρων ἀπερίτρεπτε στάθμη ... τὴν σὴν νέμοις χάριν ἡμῖν καὶ βασιλεῖ ἡμῶν τῷ πιστῷ πάντα τὰ κατὰ γνώμην καὶ θέλησιν· Μακαρισμὸν τὸν ἄνω ...

19. (Fol. 129<sup>v</sup>-150<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν καὶ ὁμολογητοῦ Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας. Ian. 18.

Inc. ut BHG. 183. — Des. ἵνα ταῖς παρ' ἐαυτοῦ λαμπρότησι ... ἀξίως τοῦτον ἀμείψῃται. Ὃς καὶ ταῖς αὐτοῦ παρακλήσεσι βραβεύσοι ... Μακρότητα ἡμερῶν πλατυσμόν τε τοῦ κράτους καὶ αὔξησιν ...

20. (Fol. 151-155) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κυρίλλου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας. Ian. 18.

Inc. Πολλοὺς μὲν κατὰ διαφόρους χρόνους ἡ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησία — Des. ὑφ' οὗ καὶ φυλαττόμενος εἶη ὁ εὐσεβὴς ἡμῶν βασιλεὺς κακῶν πάντων ἀμέτοχος, Μακρότατον βίον καὶ ἀλυπότατον ζῶν ...

21. (Fol. 155<sup>v</sup>-158) Βίος καὶ πολιτεία καὶ μαρτύριον τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Θεοδότου ἀρχιεπισκόπου πόλεως Κυρηνίας τῆς Κύπρου. Ian. 19.

Inc. Λικιννίου τοῦ δυσσεβοῦς βασιλεύοντος καὶ τὴν μισερὰν τῶν εἰδώλων θρησκείαν — Des. ὃν καὶ δυσωπεῖ ἐκτενῶς ὁ αἰόδιμος τῷ ὀρθοδόξῳ ἡμῶν βασιλεῖ παρασχεῖν τὰ κατ' ἔφεσιν ἅπαντα· Μήκιστον καὶ ἄλυπον χρόνον ζωῆς ...

22. (Fol. 158<sup>v</sup>-199<sup>v</sup>) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Εὐθυμίου. Ian. 20.

Inc. ut BHG. 649. — Des. παρ' οὗ πάντα δὴ τὰ αἰτήματα λήψεται ὁ εὐσεβὴς ἡμῶν βασιλεὺς καὶ ὀρθόδοξος, Μακρὰν ζωὴν καὶ λύπης ἀπάσης ἐπέκεινα ...

23. (Fol. 200-203) Ἀθλησις τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Νεοφύτου. Ian. 21.

Inc. Πολλοῖς μὲν ἡ Νικαέων πόλις καὶ ἄλλοις λαμπρύνεται — Des. Ἀλλ' ὃ Χριστοῦ μάρτυς Νεόφυτε, τῷ πιστῷ ἡμῶν ἀνακτι τὰ κατ' ἔφεσιν πάρεχε· Μαχιμωτάτων βαρβάρων κατὰ λυσι ...



24. (Fol. 203<sup>v</sup>-207) Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον καὶ ἔνδοξον ἀπόστολον τοῦ Χριστοῦ Τιμόθεον. Ian. 22.

Inc. ut BHG. 1848. — Des. ὅς ταῖς πρεσβείαις αὐτῶν παράσχοι τῷ εὐσεβεῖ ἡμῶν βασιλεῖ ὅσα ἐλπίζει καὶ εὐχεται, Μεγάλως αὐτὸν λαμπρύνων τοῖς κατ' ἐχθρῶν τροπαίοις ...

25. (Fol. 207<sup>v</sup>-227<sup>v</sup>) Ἀθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Κλήμεντος ἐπισκόπου Ἀγκύρας καὶ Ἀγαθαγγέλου. Ian. 23.

Inc. ut BHG. 353. — Des. Ὃς καὶ παράσχοι ταῖς τῶν αὐτοῦ μαρτύρων πρεσβείαις τῷ πιστῷ ἡμῶν βασιλεῖ τὰ κατ' ἔφεσιν ἅπαντα · Μακρότατον βίον καὶ λυπῶν ἀπαράδεκτον ...

26. (Fol. 228-234) Βίος καὶ πολιτεία τῆς ὁσίας Εὐσεβίας τῆς μετονομασθείσης Ξένης. Ian. 24.

Inc. ut BHG. 634. — Des. οὗ ταῖς πρεσβείαις καὶ τῆς ὁσίας αὐτοῦ Χριστὸς ὁ πάντων βασιλεὺς καὶ Θεὸς τῷ ὀρθοδόξῳ ἡμῶν βασιλεῖ παράσχοι τὰ κατὰ θέλησιν ἅπαντα · Μακρότητα ἡμερῶν ...

27. (Fol. 234<sup>v</sup>-258) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ θεολόγου = BHG. 723. Ian. 25.

28. (Fol. 258-267) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου Ξενοφῶντος, τῆς συμβίου καὶ τῶν τέκνων αὐτοῦ Ἀρκαδίου καὶ Ἰωάννου = BHG. 1878. Ian. 26.

29. (Fol. 267<sup>v</sup>-272) Ὑπόμνημα τύπον ἱστορίας κεφαλαιώδους ἐπέχον ἐπὶ τῇ ἀνακομιδῇ τοῦ τιμίου λειψάνου τοῦ θείου καὶ ἱεροῦ Χρυσοστόμου = BHG. 877. Ian. 27.

30. (Fol. 272-277) Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἐφραίμ τοῦ Σύρου = BHG. 584. Ian. 28.

31. (Fol. 277-285) Ἰωάννου τοῦ μακαρίτου Εὐχαϊτῶν λόγος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τοὺς ἁγίους πατέρας καὶ διδασκάλους Ἰωάννην τὸν Χρυσόστομον, Βασίλειον τὸν μέγαν καὶ Γρηγόριον τὸν θεολόγον = BHG. 747. Ian. 30.

32. (Fol. 285<sup>v</sup>-291<sup>v</sup>) Βίος καὶ μαρτύριον τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων θαυματουργῶν Κύρου καὶ Ἰωάννου = BHG. 471. Ian. 31.

Statim post ἀμὴν additum est: τέλος μηνὸς Ἰαννουαρίου.

33. (Fol. 291<sup>v</sup>-294<sup>v</sup>) Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Χρυσοστόμου ἐγκώμιον εἰς τὸν Μελέτιον ἀρχιεπίσκοπον Ἀντιοχείας καὶ εἰς τὴν σπουδὴν τῶν συνελθόντων = BHG. 1244, Febr. 12,

## VITA, INVENTIO ET MIRACULA SANCTAE ENIMIAE

Le bourg de Sainte-Énimie s'élève dans un site aujourd'hui largement connu <sup>1</sup>, sur la rive droite du cours supérieur du Tarn (arr. de Florac, Lozère). Ce lieu s'est appelé Burlatis avant de prendre le nom du prieuré de l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier (arr. du Puy) qu'y établit en 951 Étienne, évêque de Mende <sup>2</sup>. Les moines de l'Ordre de saint Benoît furent introduits, nous dit l'acte de fondation <sup>3</sup>, pour relever de la décadence l'église de Sainte-Marie où reposait le corps de la vierge sainte Énimie. Des restes de cette sainte sont encore honorés dans l'église paroissiale <sup>4</sup>, l'église conventuelle ayant été détruite à la suite de la suppression du prieuré lors de la Révolution française. La liturgie du diocèse de Mende conserve seule <sup>5</sup> aujourd'hui l'office de la sainte célébré depuis 1858

<sup>1</sup> Voir la description des accidents du pays et divers récits de ses traditions dans l'ouvrage du chanoine Costecalde publié sans nom d'auteur, *Voyage au pays des merveilles* (Mende, 1892). Plan du bourg dans P. MARRES, *Les grands causses*, t. I (Tours, 1935), p. 345. Vue du monastère dans J. TAYLOR, Ch. NODIER et A. DE CAILLEUX, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Languedoc*, t. I (Paris, 1834), pl. 105 bis.

<sup>2</sup> F. ANDRÉ, *Histoire du monastère... de Sainte-Énimie*, dans *Bullet. de la Soc. d'agriculture... de la Lozère*, t. XVIII (1867), 2<sup>e</sup> partie.

<sup>3</sup> Pièce souvent publiée qu'on consultera dans l'édition du chanoine U. CHEVALIER, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier* (Paris, 1884), p. 127.

<sup>4</sup> Sur les reliques de la sainte, voir Abbé A. SOLANET, *Authenticité des reliques de sainte Énimie et Translation des reliques de sainte Énimie*, dans *Semaine religieuse du diocèse de Mende*, 1890 ; E. BADEL, *Une tante de saint Sigisbert, Sainte Énimie*, dans *Le pays lorrain*, t. XII (1920), p. 176.

<sup>5</sup> Mabillon, *Annales Ordinis sancti Benedicti*, t. I (Paris, 1703), p. 438, dit que le culte de sainte Énimie était répandu dans l'Albigeois (*in pago Gabalitano et Albiensi honorata*), ce que Dom Vaissete a repris dans son *Hist. génér. de Languedoc*, t. I (Toulouse, 1872), p. 680. Mon confrère, feu Ch. Portal, archiviste



à la date du 5 octobre, après l'avoir été à celle du 6. C'est à cette date que dans le volume des *Acta Sanctorum*, paru en 1770 (t. III, pp. 406-413) figure l'étude sur sainte Énimie, due au Père C. Suyskens. L'auteur n'a malheureusement pas connu le manuscrit du *xiv<sup>e</sup> s.* (*Bibl. nat.*, lat. 913) qui est la source de toute l'information sur le sujet. La Vita et l'Inventio suivie de Miracula (BHL. 2549-2551) contenus principalement dans ce manuscrit, ne sont sans doute pas restés inédits, ils ont été imprimés en 1883, mais les exemplaires de l'édition<sup>1</sup> sont si rares et le travail procède si peu d'une intention scientifique, que nous croyons utile de publier une nouvelle fois des textes d'un intérêt particulier pour l'histoire religieuse de la province de Languedoc, l'histoire littéraire du Midi de la France et l'exégèse des légendes hagiographiques.

Énimie, rapportent nos opuscules composés, comme on le verra, vers le début du *xii<sup>e</sup> siècle*, était fille de Clovis, fils de Dagobert, lui-même arrière petit-fils de Clovis, premier roi chrétien de France. Promise à l'un des grands qui demandaient sa main, malgré son désir de se consacrer à Dieu, elle échappe au mariage grâce à la lèpre qui l'atteint subitement. Quelques années plus tard, le Seigneur a pitié d'elle. Il lui ordonne de se laver pour être guérie dans la fontaine de Burla. A la recherche de cette fontaine inconnue, Énimie arrive en Gévaudan. Elle s'enquiert. Une femme essaie en vain de la détourner vers des bains qui sont renommés et déjà aménagés. En cet endroit, on éleva plus tard, pour rappeler le passage de la sainte, une église qui lui est dédiée. Énimie découvre près de

du Tarn, a bien voulu m'assurer que rien de tel n'avait existé. Je suppose que l'erreur est due à l'ancien nom de Sainte-Énimie, *Burlatis* dans l'acte de 951, identifié à tort avec Burlats, cant. de Roquecourbe, arr. de Castres. — Le ms. 53 (*xv<sup>e</sup> s.*) de la *Bibl. d'Albi* ne contient que la mention *Enimie virginis* dans le calendrier qui est en tête, p. 10, à la date du 6 octobre. Ce livre n'est pas un bréviaire, mais un livre d'heures à l'usage de Mende, comme l'a montré M. l'abbé V. Leroquais, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. IV (Paris, 1934), p. 338, n° 915. Sur les offices de sainte Énimie, voir ci-après.

<sup>1</sup> *Acta sanctae virginis Enimiae* publ. par l'abbé P. POURCHER. L'auteur a imprimé lui-même son livre dans son presbytère de Saint-Martin-de-Boubaux (arr. de Florac. Lozère). Un passage des *Miracula* (vers 297-336) avait déjà été publié dans un rapport de L. Delisle, *Revue des sociétés savantes des départements*, 2<sup>e</sup> série, t. VIII (1862), p. 69.

la rivière du Tarn la fontaine qui répond au nom miraculeusement révélé, elle s'y baigne et elle est guérie. On voit encore l'empreinte de son corps moulé dans la pierre. Elle part, aussitôt la maladie la reprend. Guérie par un nouveau bain, elle prend une seconde fois le chemin du retour. La lèpre ne tarde pas à la ressaisir. Désespérée, la jeune fille ose se plaindre à Dieu, c'est pourquoi le lieu où elle s'indigna s'appelle Indignatus, en langue vulgaire Denhas. Le lieu voisin s'appelle Brasas dans l'idiome du pays, à cause de l'ardeur de son accès de colère. Guérie une fois de plus par l'eau de la fontaine, la sainte comprend qu'elle ne doit pas quitter les abords de la source salubre. Elle mène dans une grotte de la montagne une vie austère. Elle opère des miracles. Entre autres, elle sauve l'enfant d'une mère de famille, appelée Murta, d'où le nom de Murtanum, donné, en souvenir du prodige, au mas où habitait cette femme. Énimie entreprend la construction d'une église en l'honneur de la Vierge, mais un dragon dévaste sans cesse le chantier. Un jour que l'évêque du Gévaudan Hilarus (Ile)<sup>1</sup> était venu rendre visite à la sainte, le monstre apparaît. Poursuivi par l'évêque, il s'échappe, perçant une pierre. Les vestiges de cette fuite sont toujours visibles. Après une course de 8000 pas, sur l'ordre du saint évêque, le dragon se précipite dans le Tarn. Les pierres tombant de la montagne l'écrasent sous un amas de rochers que chacun peut encore voir. L'église de la Vierge est achevée, puis, près d'elle, une autre église est construite en l'honneur de saint Pierre. L'évêque établit un monastère de femmes dont sainte Énimie devient l'abbesse. Clovis et Dagobert, son fils, enrichissent la maison. Bien que dépourvue de titres écrits, elle jouit sans contestation de personne, des donations qu'ils lui ont faites. Après avoir prescrit de déposer au-dessus de son propre corps, celui d'une des religieuses qui porte le même nom qu'elle et mourra bientôt, Énimie rend son âme à Dieu.

Suivant le second opusculé, Dagobert, à la recherche de reliques pour en doter la basilique de Saint-Denis, vint en

<sup>1</sup> La traduction de Hilarus par Ile est donnée par le poème du XIII<sup>e</sup> siècle en langue provençale dont il sera question plus loin. Les églises auxquelles ce saint a donné son nom s'appellent aujourd'hui Saint-Chély; voir ci-après.



Gévaudan et voulut emporter le corps de sa sœur. Trompé par l'inscription du premier sépulcre rencontré, il ne prit que le corps d'une simple religieuse. Les véritables restes de la sainte, demeurés sur les bords du Tarn furent plus tard révélés par prodige à un moine nommé Jean. De nombreux miracles s'obtiennent devant eux. Retenons-en quelques-uns seulement. Portées à Mende à l'occasion d'un concile dans lequel on établit la paix de Dieu, les reliques produisent plusieurs guérisons. Étienne, évêque du Puy, réunit aussi un concile pour la paix et obtient que les restes de sainte Énimie figurent avec d'autres reliques dans les fêtes célébrées. Aussi bien pendant leur dépôt dans l'église Notre-Dame que pendant leur retour, ils provoquent des miracles. L'auteur avait déjà clos son œuvre par une formule pieuse quand il reprend la rédaction pour ajouter la mention de prodiges dont il connaît les témoins, des guérisons obtenues pendant le dernier concile de Mende, au moment où les évêques allaient donner la bénédiction finale.

Comme d'autres récits hagiographiques ou épiques<sup>1</sup>, notre légende paraît en grande partie inspirée par le désir d'associer la vie d'un héros, ici la sainte dont le tombeau attire les pèlerins, aux accidents naturels du pays, à ses monuments et à ses dénominations, surtout à une fontaine. On nous explique le choix du vocable de l'église d'une antique station balnéaire, Bagnols (cant. du Bleymard, arr. de Mende), la forme de divers rochers, l'origine de l'éboulement qui, à quelques kilomètres en aval de Sainte-Énimie, obstrue le cours du Tarn au Pas-de-Souci, l'étymologie des noms des hameaux voisins Dignas, Brenèdes et Mamertos, l'existence de la chapelle ou « lit sainte Énimie », établie dans une grotte du causse de Sauveterre, la fondation du monastère, la construction de l'église Saint-Pierre et de l'église conventuelle Sainte-Marie<sup>2</sup>.

Un autre souci que ceux de soutenir la piété et de satisfaire la curiosité se décèle encore ici. M. l'abbé L. Saltet, qui a

<sup>1</sup> Cf. H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*<sup>3</sup> (Bruxelles, 1927), ch. II.

<sup>2</sup> Il a existé d'assez nombreux monastères ayant deux églises dédiées l'une à la Vierge, l'autre à saint Pierre : Fleury, Jumièges, Saint-Bertin, etc. Voir J. HUBERT, *L'art pré-roman* (Paris, 1938), p. 43.

consacré à la formation de la légende un article pénétrant<sup>1</sup>, a mis en rapport la vie de sainte Énimie avec les vies des saints les plus célèbres de l'église de Mende, les évêques Privat et Hilarus. Il a pu dégager avec vraisemblance le travail de réflexion savante qui s'est ajouté à la fantaisie de l'imagination populaire. Saint Privat, victime des violences du roi barbare Crocus, figurait déjà au VI<sup>e</sup> siècle parmi les saints les plus vénérés, comme saint Denis, saint Saturnin, saint Martin, saint Martial, saint Julien. Nous le connaissons par l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, de laquelle procède une Vie anonyme antérieure au XI<sup>e</sup> siècle. L'évêque de Gévaudan, Aldebert III a recueilli vers 1170 une tradition suivant laquelle le corps du saint, d'abord déposé à Mende, aurait été transporté par le roi Dagobert dans l'abbaye de Saint-Denis, d'où il aurait été d'ailleurs ramené plus tard au lieu de sa première sépulture. En fait, si aucun texte ne témoigne de la présence à Saint-Denis du corps de saint Privat, nous savons que, dès 777, un prieuré de l'abbaye, celui de Salone, en possédait des reliques<sup>2</sup>. Saint Ile est connu de façon assurée par sa souscription aux actes du concile de Clermont tenu en 535 et par la Vie de saint Lubin, attribuée à Fortunat. Sa Vita, qui n'a pas été écrite plus tard que le X<sup>e</sup> siècle, contient des allusions exactes aux événements et aux usages de l'époque mérovingienne. Son corps était dès le VIII<sup>e</sup> siècle déposé dans la basilique de Saint-Denis, où il resta jusqu'en 1793<sup>3</sup>. Les translations des restes des évêques Privat et Ile dans l'abbaye fondée par Dagobert étaient le signe d'un prix éminent. N'est-il pas probable qu'on a voulu conférer autant de dignité aux reliques de sainte Énimie ? Pour leur donner un rang égal à celles des plus saints patrons du pays, n'était-il pas bon de les faire également distinguer par Dagobert ? C'était un artifice ingénieux que d'imaginer une parenté entre Énimie et Dagobert. Malgré la mécon-

<sup>1</sup> La formation de la légende de sainte Énimie, dans *Bulletin de littérature ecclésiastique* publié par l'Institut catholique de Toulouse, 1903, p. 457.

<sup>2</sup> Sur saint Privat (BHL. 6932), voir C. BRUNEL, *Les Miracles de saint Privat suivis des opuscules d'Aldebert III évêque de Mende* (Paris, 1912; Coll. de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, 46), p. xvi.

<sup>3</sup> Sur saint Hilarus (BHL. 3910), voir C. BRUNEL, *Saint Chély*, dans *Mélanges d'hist. du Moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot* (Paris, 1925), p. 83.



naissance de la filiation des rois mérovingiens <sup>1</sup>, on n'a peut-être pas craint d'y avoir recours.

Il n'est qu'un nom capable de soutenir quelque réalité dans notre récit, celui d'Hilarus. Ce saint, nous dit sa légende, construisit près du fleuve du Tarn un monastère où il réunit de nombreux frères. Le couvent n'est pas dénommé, mais il n'est pas trace, sur les rives gévaudanaises du Tarn, d'autre monastère que celui de Sainte-Énimie. La *Vita sanctae Enimiae* a emprunté à la *Vita sancti Hilari* le nom du fondateur de la maison religieuse qui veillait sur le tombeau de la sainte. Elle n'a pas craint, semble-t-il, pour attribuer à Énimie la dignité révéérée d'abbesse, de changer le monastère d'hommes en un monastère de femmes, dont aucun autre texte ne fait mention.

Si les intentions du récit se laissent assez bien deviner, le nom même de la sainte demeure inexpliqué <sup>2</sup>. Il lui est propre. Dans le patois actuel, au latin *Sancta Enimia* correspond *Sontremio* ou *Senteremio* <sup>3</sup> et on a voulu voir dans le nom de la solitaire du causse de Sauveterre la personnification d'une abstraction, *sancta eremia*, la sainte solitude, le saint ermitage <sup>4</sup>. Une méprise de ce genre ne serait pas sans autre exemple, mais les témoignages anciens, tout comme le sens habituel de l'évolution phonétique, assurent qu'il faut partir d'une forme, *Enimia* ; le développement en *Eremia* est récent.

<sup>1</sup> On sait que Dagobert, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis, était fils de Clotaire II, non d'un roi Clovis, petit-fils de Chilpéric I<sup>er</sup>, non d'un roi Dagobert. On verra plus loin la correction introduite en 1619 dans la tradition de la légende.

<sup>2</sup> Paul Meyer, ouvr. cité plus loin, a pensé que le nom était peut-être le résultat d'une faute de lecture. A la vérité, le nom de femme *Eninna* a été signalé par l'*Onomasticon* du dictionnaire de Forcellini dans deux inscriptions de Pannonie supérieure (*C.I.L.*, III, n° 3823, 3860), mais il est tout aussi inexplicable que celui d'*Enimia* et aussi rare. La forme *Enimia* se rencontre le plus anciennement dans l'acte de 951 et dans l'inscription du tombeau de sainte Énimie, qu'on attribue au XI<sup>e</sup> siècle et qui est aujourd'hui déposée au musée de Mende. Cf. Germer DURAND, dans *Bullet. de la Soc. des Antiquaires de France*, 1884, p. 274, et Abbé A. SOLANET, dans *Semaine religieuse du diocèse de Mende*, 1903, p. 377. Dans les vers latins, l'accent est sur la seconde syllabe ; il est sur la troisième dans le poème provençal cité plus loin. On pense au grec *ἐναιμία*, qui serait un nom de personne de bon augure analogue à *ὀγλία*. La mère de la sainte porte un nom grec, *Eustorgia*.

<sup>3</sup> A. SOLANET, ouvr. cité, p. 411. Sur les anciennes formes vulgaires du nom, voir C. CHASTELAIN, *Martyrol. universel* (Paris, 1709), t. I, p. 504 et t. II, p. 984.

<sup>4</sup> A. SOLANET, ouvr. cité, p. 411.

Nous venons de relever, en examinant la légende, une connaissance si précise du pays, que c'est assurément dans le Gévaudan qu'elle a été écrite. La Vita est en réalité, au moins dans sa fin, comme le montre un passage (fol. 49), un panégyrique prêché un jour de fête de la Sainte. Son auteur est aussi celui de l'*Inventio et Miracula*, puisque le second récit est annoncé dans le premier. Le style est d'ailleurs identique dans les deux ouvrages. Ses caractères sont assez marqués. L'auteur se défend d'être éloquent, il déclare n'écrire qu'à la prière des anciens et il ne cite expressément que l'Écriture sainte. Il avait pourtant des prétentions littéraires. Il a pris plaisir à introduire dans la prose des *Miracula* cinq passages écrits en vers. Ils ne relèvent pas, à la vérité, de la métrique classique, ce sont des vers de huit syllabes à rimes plates<sup>1</sup> terminés par un mot proparoxyton. Notre auteur n'en avait pas moins lu les poètes de l'antiquité et il s'en souvient : « *Interea Phebus, missis habenis, superas oras relinquens, equoreis se tinxit in undis* » (fol. 24), « *Postquam lucifuge noctis tempora adjuere... nudo sub aeris axe* » (fol. 28). Il recherche les mots poétiques et les mots d'origine grecque : *scyllei canes* (20 b), *heros* (21 b), *sonipes* (28 b), *limpha* (30, 30 b, 32, 39 b), *gyrus*, *plaga* (37), *xenia* (44 b), *hera* (37 b), *herilia dicta* (37 b), *cosmi climata* (21 b, 53), *agones* (45), *phalanga* (55 b), *cleptes* (57, 58 b), *pneuma* (37 b). Parmi les mots d'emprunt, l'un est étrange, il apparaît dans l'expression : « *ad laudem eterni et summi imperatoris totiusque ficulmatis effigiatoris magnificentiam* » (21). Il semble bien l'équivalent de *creatura* ou *res*, ce qui s'explique au mieux en admettant une faute, *ficulma* serait écrit pour *fiteuma*, en grec *φύτευμα*, non au sens de « plante », mais au sens général, non attesté mais plausible, de « chose engendrée ». Or, la même forme, avec le même élargissement de sens se rencontre dans les *Miracula sancti Privati* (p. 13, 139) « *totius ficulmatis conditor Deus* ». Si nous continuons la comparaison des textes rapprochés par l'observation

<sup>1</sup> L'assonance peut remplacer la rime assez souvent, ainsi *pignora*: *conveniat* 48, *proceres*: *depromere* 68, *tentoria*: *collocant* 80, *valeat*: *magnalia* 132, *nobilis*: *Laurentii* 142, aussi vers 150, 169, 228, 250, etc. Les seize premiers vers ont la même rime. Les vers sont dans le manuscrit écrits l'un à la suite de l'autre, sans se distinguer de la prose.



dans l'un et l'autre d'une faute si singulière, des deux côtés se remarquent les mêmes particularités d'un style original. Ajoutons qu'à la rédaction en prose des *Miracula sancti Privati* est jointe une rédaction partielle en vers rythmiques qui, comme ceux des *Miracula sanctae Enimiae*, comptent huit syllabes et se terminent par un proparoxyton. Les textes sur sainte Énimie sont, à n'en pas douter, du même auteur que les Miracles de saint Privat. Nous pouvons avoir recours à tous deux pour dégager la date à laquelle vivait le clerc du Gévaudan qui les a écrits.

La Vita n'offre aucun repère chronologique de sa composition, il en est de même du chapitre sur l'Inventio. Les *Miracula*, par contre, parlent d'événements notables, dont l'auteur aurait connu les témoins. Nous avons relevé la mention d'un concile du Puy, réuni par l'évêque Étienne. Or, ce concile est cité dans les *Miracula sancti Privati* (ch. 7), avec plus d'information. Nous apprenons que Raimon, évêque de Mende, s'y rendit avec les reliques de saint Privat et aussi saint Odilon, abbé de Cluny. C'est dans le second quart du XI<sup>e</sup> siècle seulement que ces personnages ont pu se rencontrer. D'autre part, il est fait allusion dans les *Miracula sancti Privati* (ch. 4) à un évêque de Mende du nom d'Aldebert avec qui l'auteur aurait été en relation (ch. 12). Il ne peut être question que de l'évêque Aldebert I<sup>er</sup>, de qui on trouve des traces entre 1053 et 1095, ou de son neveu Aldebert II, qui apparaît en 1099 et 1109. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, l'époque à laquelle vécut notre auteur reste à peu près la même. Suivant l'hypothèse de M. l'abbé Saltet, c'est Aldebert II qui serait visé. Les *Miracula sancti Privati* citent en effet un concile réuni à Mende qui doit être l'un des deux auxquels font allusion les *Miracula sanctae Enimiae*. Ce concile est sans doute la réunion de prélats dont nous a conservé le souvenir l'un des opuscules d'Aldebert III, évêque de Mende, sur l'invention du corps de saint Privat. D'après ce récit, la déposition de la mâchoire inférieure du saint dans le grand autel de la cathédrale aurait eu lieu en présence de Gibelin archevêque d'Arles, Pierre archevêque d'Aix, Albert archevêque de Tripoli, Pons évêque du Puy, Raimon évêque de Marseille, soit entre les années 1102 et 1112. De telles rencontres devaient être rares dans la petite ville épiscopale du Gévaudan, qui était d'un accès long et dif-

ficile. On imagine volontiers que la réunion des premières années du XII<sup>e</sup> siècle dont Aldebert III nous fait mention, est l'un des conciles de Mende cités dans nos deux recueils de miracles. Ajoutons que c'est seulement au début du XII<sup>e</sup> siècle qu'a pu devenir célèbre le pèlerinage, cité par nos *Miracula*, qu'avait déterminé le transfert en Viennois au cours de l'année 1095, des reliques de saint Antoine, la fondation à cette occasion d'un prieuré en 1101 et la consécration d'une église en 1119<sup>1</sup>.

Entrée donc dans la tradition écrite vers les premières années du XII<sup>e</sup> siècle, la légende de sainte Énimie a joui depuis d'un succès dont nous pouvons suivre les traces. Dans la première moitié du siècle suivant, elle a été l'objet d'une rédaction de deux mille vers en langue provençale. L'auteur qui ne nous a pas caché son nom, maître Bertran de Marseille, a écrit en Gévaudan et dans l'idiome du pays. C'était un conteur alerte qui a transposé l'œuvre pédante de son devancier en un poème populaire, sans doute destiné à être récité devant les pèlerins<sup>2</sup>.

Le manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle, qui a transmis les plus anciens textes de la légende a conservé aussi deux abrégés édifiants de la Vita que l'abbé Pourcher a publiés sous les noms de *Panegyricus prior* et *Panegyricus posterior*. L'un et l'autre introduisent, on ne sait d'après quelle source, le nom de la mère d'Énimie, Eustorgia, et la date de la mort de la sainte : la veille des nones d'octobre. Les mêmes précisions figurent aussi dans l'œuvre de Bertran de Marseille, sans qu'on puisse discerner à quel texte revient l'initiative de ces additions. Le *Panegyricus prior* est le plus étendu et le plus original. Il laisse de côté nombre de puérilités et il se garde bien de répéter que la sainte osa se plaindre à Dieu. L'auteur du *Panegyricus posterior*

<sup>1</sup> Dom J.-M. BESSE, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, t. IX (Paris, 1932 ; *Arch. de la France monastique*, XXXVI), p. 25.

<sup>2</sup> Voir P. MEYER, *Vie de sainte Énimie*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXII (1898), p. 82. L'édition du poème a été donnée en dernier lieu par C. BRUNEL, *Bertran de Marseille. La Vie de sainte Énimie* (Paris, 1917 ; *Les classiques français du Moyen âge*, 17), puis par F. REMIZE et J. BARBOT, *La Vie de sainte Énimie*, dans *Société des lettres... de la Lozère, Archives gévaudanaïses*, t. III (1922), p. 193.



nous a confié l'origine de son information et le but qu'il visait : « sunt autem que sequuntur ex antiquioribus illius gestis excerpta non ut verius sed ut brevius vel parum accuratius habeantur ». Il emprunte assez souvent les mots mêmes du texte ancien qu'il abrège dans le détail des faits et paraphrase au contraire dans les développements pieux.

C'est dans les leçons de l'office de la sainte que se continue ensuite la légende. Un office propre de sainte Énimie est indiqué dès les années 1297-1323 par le *Directorium chori* de l'évêque de Mende, Guillaume Durand le Jeune <sup>1</sup>. Le début du manuscrit latin 913 en a transmis les pièces de chant notées. Les neuf leçons ont été conservées dans quelques feuillets d'un manuscrit du *xiv*<sup>e</sup> s. connu sous le nom de Livre de saint Privat <sup>2</sup>. Elles ont été publiées par le Père V. De Buck dans sa dissertation sur la Vie de saint Hilaire, évêque de Mende, au t. XI d'octobre (1864) des *Acta Sanctorum* (p. 628-630). Elles sont mot pour mot empruntées au *Panegyricus posterior*.

C'est au même texte que sont empruntées également les huit courtes leçons propres de l'office de sainte Énimie, transmis dans le bréviaire manuscrit (*xv*<sup>e</sup> siècle) de l'abbaye de Saint-Chaffre <sup>3</sup>.

Le premier bréviaire connu de Mende a été imprimé en 1542 <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> « Enimie. Festum S. Enimie duplex est. Proprium habet officium. Cetera ut supra de officio unius virginis ordinata sunt » et plus loin, dans la liste des fêtes doubles : « in octobri. Enimie ». Voir Abbé F. REMIZE, *Le « Directorium chori » de Guillaume Durand*, dans *Bullet. de la Soc. d'agriculture... de la Lozère, Archives gévaudanaïses*, t. I (1906-1908), p. 371, 374. Sur l'ouvrage, voir en dernier lieu la notice de P. VIOLLET, *Guillaume Durand le Jeune*, dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXXV (1921), p. 134.

<sup>2</sup> Archives de la Lozère, G 1446, fol. 70-73. Cf. nos *Miracles de saint Privat*, p. ix.

<sup>3</sup> Bibl. nat., ms. lat. 1278, 3, fol. 133, dans le *Sanctuarium*. Cf. Abbé V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. III, p. 117, n° 551. Le chanoine U. CHEVALIER, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre*, p. xvi, a publié des extraits des livres liturgiques de Saint-Chaffre, dont partie de nos leçons, d'après les notes de Dom Estiennot, *Fragmentorum historiae Aquitaniae* t. 3, aujourd'hui Bibl. nat., ms. latin 12765, p. 264-266.

<sup>4</sup> On ne connaît qu'un exemplaire de ce bréviaire. Voir C. BRUNEL, *Leçons des offices des saints du Gévaudan dans le bréviaire de Mende de 1542*, dans *Bullet. de la Soc. d'agriculture... de la Lozère, Chroniques et Mélanges*, t. II (1909-1915), p. 205.

A la date du 6 octobre (Sanctorale speciale, fol. CLXXXIV) figure l'office de sainte Énimie. Les neuf leçons reproduisent les trois premières leçons du XIV<sup>e</sup> siècle et une partie de la quatrième.

En 1619 est publié un Propre du diocèse de Mende<sup>1</sup>. Seules sont spéciales les trois leçons du second nocturne. Leur rédaction est originale. Elles abrègent la légende, mais introduisent des nouveautés. Pour défendre l'autorité du récit, Énimie est dite fille de Clotaire II, qui est, comme on sait, le père de Dagobert, et non plus d'un roi nommé Clovis. Pour donner à la vie de la sainte un cours plus conforme au développement édifiant de la piété, c'est après avoir été abbesse, et non plus avant, qu'Énimie mène une vie d'anachorète.

En 1720, parut un nouveau Propre<sup>2</sup>. Il abrège le texte de 1619. Il n'y a plus qu'une leçon propre, la seconde, dans le bréviaire de Mende de 1764<sup>3</sup>. Elle se contente de résumer en quelques phrases les trois leçons de 1720.

Le bréviaire de Mende de 1828 n'introduit aucun changement<sup>4</sup>. Il n'en est pas de même du Propre, qui a été ordonné en 1858 et qui est toujours en usage<sup>5</sup>. Il change la tendance qui, depuis le XIV<sup>e</sup> siècle avait réduit la légende à quelques lignes. Les leçons 4 à 6 lui sont consacrées. Elles reprennent, en les condensant un peu, les parties correspondantes du Propre de 1720.

Si la légende de sainte Énimie fait mention de saint Hilarus, celle de cet évêque, dans sa forme la plus ancienne, ne connaît pas le nom d'Enimia. Par une addition au texte tradition-

<sup>1</sup> Je n'ai pu consulter aucun exemplaire de ce livre paru à Lyon et intitulé *Officium sanctorum peculiarium insignis ecclesie Mimatensis*. Les leçons de l'office de sainte Énimie ont été reproduites dans la notice du Père Suyskens (p. 407) et, d'après ce dernier sans doute, par l'abbé Pourcher (p. 161-164).

<sup>2</sup> *Officia propria sanctorum peculiarium insignis ecclesie cathedralis et dioecesis Mimatensis* (Mende, 1720). Un exemplaire est conservé à la bibliothèque des Archives de la Lozère, 8° O 9. L'office continue à être double.

<sup>3</sup> *Breviarium Mimatense* (Paris, 1764), t. IV (Bibl. nat. B 42351). L'office est semi-double.

<sup>4</sup> *Breviarium Mimatense* (Dijon, 1828), t. IV (Bibl. nat., B 42450), toujours à la date du 6 octobre. L'office est semi-double.

<sup>5</sup> *Officia propria dioecesis Mimatensis* (Paris, 1859), à la date du 5 octobre (Bibl. nat., B 13331). L'office est double.



nel, on l'y a fait entrer dès le début du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. On lisait dans la Vita beati Hilari : « *In villa Marcianille virginis per septem annos fons aruit... quem in locum socia virgine venerabilis pater advenit... mox recepto cursu unda rediit.* » Le passage est devenu dans la cinquième leçon de l'office (1<sup>er</sup> décembre) au Propre de 1619, dont nous retrouvons l'initiative audacieuse : « *Huius precibus, virgine comitante Enymia, arido per septennium Margavilleo fonti uberes aquas Deus restituit.* » La modification n'est pas maintenue dans le Propre de 1720, mais la leçon 6 de l'office ajoute par contre : « *Beatam Enimiam Deo consecravit.* » Cette addition a été reprise jusqu'à nos jours dans les diverses rédactions des leçons de l'office de saint Hilarus.

Dans la littérature historique, la parenté prétendue entre Énimie et les rois de France n'a pas manqué d'attirer particulièrement sur notre texte l'attention des anciens auteurs, avant que le progrès de la critique ait fait rejeter des sources de l'histoire mérovingienne un récit si manifestement fabuleux. La conservation à Paris du manuscrit qui le contient rendit aisé de connaître de bonne heure une généalogie des rois mérovingiens qui contredisait les faits les plus solidement établis. Par hésitation entre la filiation transmise par le manuscrit du moyen âge qui donnait comme père d'Énimie un roi Clovis, et la leçon du Propre de 1619 qui faisait de notre sainte une fille de Clotaire II, d'Adrien de Valois à A. du Moustier, à Lecoinge, à Mabillon, au Père Dominique de Jésus, à Dom Vaissete, nombre de discussions ont été développées qui sont devenues sans intérêt et que le Père Suyskens a longuement suivies. Elles se sont plus ou moins continuées jusqu'à nos jours dans la littérature historique, pieuse ou simplement récréative qu'entretient dans le diocèse de Mende le culte de la sainte, la présence de ses reliques et l'attrait des gorges grandioses du Tarn <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Notice sur la bienheureuse vierge Énimie [par l'abbé OLLIER] (Mende, 1892), qui contient une Vie de la sainte par le Père Adrien (1787). — Abrégé de la Vie de sainte Énimie (Toulouse, 1846), ouvrage anonyme dû sans doute à G. de BURDIN. — Abbé PASCAL, Recherches historiques et critiques sur sainte Énimie (Paris, 1846). — Abbé PASCAL, La Vie de sainte Énimie, fille de Clotaire II (Paris, 1849). — Abbé J. CHARBONNEL, Dissertation historique sur sainte Énimie,

Il nous reste à examiner la tradition manuscrite des textes dont nous offrons une édition nouvelle. Un inventaire des livres possédés en 1380 par le chapitre de Mende signale un volume « in quo est extrema pars vite sancte Enimie et quedam ystorie antique »<sup>1</sup>. Ce manuscrit est perdu. L'est également le manuscrit d'une Vie latine de notre sainte, dont le Père Dominique de Jésus a signalé la présence au XVII<sup>e</sup> s., dans la bibliothèque du prieuré de Sainte-Énimie<sup>2</sup>. Seul le manuscrit latin 913 de la Bibliothèque Nationale de Paris nous a transmis le texte dont nous donnons l'édition<sup>3</sup>. Ce livre, relié en 1856, est un petit volume qui comprend un feuillet A et 78 feuillets de parchemin mesurant 25 sur 18 centimètres. Il a été écrit sur deux colonnes de 19 lignes par une même main, d'une belle écriture du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est orné de miniatures et de lettrines en rouge, bleu et or. Au bas de la première page ont été peints deux écus, à gauche, l'écu de France, d'azur chargé de fleurs de lis d'or sans nombre, à droite, l'écu d'or à trois pals d'azur et au chef de gueules qui est celui des Châteauneuf-Randon,

dans *Bullet. de la Soc. d'agriculture... de la Lozère*, t. XV, 2<sup>e</sup> partie (1864), p. 305. — Abbé JORY, *Histoire de sainte Énimie* (Mende, 1873). — G. (B), *La légende de sainte Énimie et de la perte du Tarn*, dans *Bulletin du bibliophile*, 1887, p. 450. — Résumé en latin de la légende, dû à l'abbé POURCHER et par lui publié en 1898 à Saint-Martin-de-Boubaux, *Manuscrit ou livre de saint Privat par Aldebert le Vénérable précédé et suivi de ce qui a été écrit en latin sur les saints du diocèse de Mende* (pp. 467-471). — Abbé A. SOLANET, *Sainte Énimie*, dans *Semaine religieuse du diocèse de Mende*, 1903, p. 382. — Ajouter diverses notices citées au cours de cet article.

<sup>1</sup> F. ANDRÉ, *ouvr. cité*, p. 68.

<sup>2</sup> *La monarchie sainte... de France...*, comp. en latin par le R. P. DOMINIQUE DE JÉSUS [Géraud Vigier]... trad. et enrichies par le R. P. MODESTE de SAINT-AMABLE, t. I (Clermont, 1670), p. 307 : « Dans la Bibliothèque royale on trouve un vieil manuscrit... l'on trouve une autre Vie assez longue de cette religieuse princesse dans les légendes du monastère de Sainte-Énimie, d'où je l'ai tirée, transcrite et collationnée avec l'original et signée d'un notaire public. Celle-ci est beaucoup inférieure à celle de la Bibliothèque royale et en l'élégance du style et à l'élite des choses. Il faut savoir qu'un certain Guillaume Imbert, qui ne nous est connu que par ce seul nom, a traduit cette vie de la Bibliothèque royale en français et l'a dédiée à Monsieur Adan de Heurteloup qui gouvernait l'église de Mende depuis 1586 jusqu'à 1608, laquelle traduction nous avons par devers nous. »

<sup>3</sup> *Catal. codic. hagiograph. latinorum... qui asservantur in Bibliotheca nationali Parisiensi*, t. I (Bruxelles, 1889), p. 22, art. XV,



célèbre famille de barons du Gévaudan <sup>1</sup>. L'écu de France figure également à la fin de la Vita (fol. 49 b) et entre l'Inventio et les Miracula (fol. 52 b). Une miniature représentant sur fond cramoisi sainte Énimie sous l'aspect d'une reine, vêtue d'une robe bleue semée de fleurs de lis d'or, tenant de la main gauche un livre et de la main droite une branche de fleurs de lis, se remarque aux feuillets 1 b, 5, 20, 20 b, 21. Le manuscrit est si soigné qu'il peut être tenu pour un livre d'hommage et c'est avec vraisemblance que Ferdinand André a supposé qu'il aurait été offert à un membre de la famille Châteauneuf-Randon, soit Austorc, soit Gui, qui furent prieurs de Sainte-Énimie entre 1301 et 1318. Il a porté le numéro 1592 du Catalogue de la Bibliothèque du roi fait en 1622 par Nicolas Rigault <sup>2</sup>, le n° 1165 du Catalogue de Pierre et Jacques Dupuy (1645) <sup>3</sup>, le n° 4235 du catalogue de Nicolas Clément (1682). Il est désigné par la cote actuelle depuis le Catalogus publié en 1744 (t. III, p. 73).

En tête du volume figurent les pièces de chant notées de l'office de la fête de sainte Énimie et de l'octave qu'a publiées l'abbé Pourcher (p. 145-157). Suivent la Vita (fol. 20), l'Inventio (fol. 50) et les Miracula (fol. 53), puis le Panegyricus prior (fol. 62 b, BHL. 2552) et le Panegyricus posterior (fol. 71, BHL. 2553 et Suppl.), enfin une pièce de vers Virgineos flores (fol. 77, éd. Pourcher, p. 157-160).

Le scribe était plus élégant calligraphe qu'exact copiste et connaisseur assuré du latin. C'est à lui sans doute qu'on doit la forme méconnaissable de quelques noms de lieu. Il emploie *hiis* pour *his* avec tant de rigueur que nous respectons dans notre édition une faute qui est un caractère du manuscrit <sup>4</sup>. Par con-

<sup>1</sup> Voir le Père ANSELME, *Histoire généalogique*, t. III (Paris, 1728), p. 808, et C. BRUNEL, *Almois de Châteauneuf et Iseut de Chapieu*, dans *Annales du Midi*, t. XXVIII (1916), p. 469.

<sup>2</sup> H. OMONT, *Anciens inventaires et catalogues de la Bibl. nationale* (Paris, 1908-1913).

<sup>3</sup> Les frères Dupuy prêtèrent le manuscrit au religieux Ph. Oudin. Voir de celui-ci la lettre d'envoi du volume accompagnée d'une courte appréciation historique de la légende qualifiée de « grandement erronée », Bibl. nat., Coll. Dupuy, t. 746, fol. 185.

<sup>4</sup> Que l'auteur ait voulu employer *his*, c'est ce que montre assez la mesure des vers dans lesquels le mot ne compte que pour une syllabe.

*tre les méprises de transcription et les erreurs accidentelles de graphie et d'accord ont été corrigées, quand elles auraient pu gêner le lecteur, sans qu'il y ait dommage pour une copie de si basse époque. Nous n'avons pas hésité d'autre part à subdiviser notre imprimé en chapitres plus courts que ceux du manuscrit.*

Paris.

C. BRUNEL.

### VITA SANCTAE ENIMIAE

1. Prologue. — 2. Parenté de sainte Énimie. Piété de son enfance. — 3. Pour la préserver du mariage, Dieu rend la jeune fille lépreuse. — 4. Un ange lui ordonne de se baigner dans la fontaine de Burle. Elle se rend en Gévaudan. L'ange la détourne des bains de Bagnols. — 5. Elle trouve la fontaine, se baigne, est guérie et opère des miracles dans la pierre. — 6. Elle prend le chemin du retour. La lèpre se manifeste de nouveau et disparaît après un nouveau bain. Énimie essaie encore de quitter le pays. — 7. Nouvelle apparition de la maladie, nouvelle guérison. — 8. La sainte s'établit dans une grotte. — 9. Guérison d'un homme qui avait une main desséchée. Guérison d'un lépreux. Résurrection du fils d'une femme de Mamertos. — 10. Construction d'une église en l'honneur de la Vierge. Dévastation d'un dragon. Visite de saint Ile. Poursuite du dragon englouti au Pas-de-Souci. Construction d'une église dédiée à saint Pierre. Fondation d'un monastère. — 11. Mort de sainte Énimie. — 12. Invocation à sainte Énimie le jour de sa fête.

1. — [fol. 20] **Incipit prologus in Vita beate Enimie virginis.** Victorias martirum et sanctorum triumphos ad laudem Creatoris et notitiam futurorum schedulis imprimere calamo utile est satis atque honestum. Hac de re, si michi  
5 eloquentie subpeditaret facundia, optarem beatissime Enimie virgineum triumphum et gloriosam victoriam ad honorem summi Imperatoris et ipsius sacratissimam memoriam describere cartis, sed, cum norim me philosophico non adeo  
fretum eloquio, precor vos omnes, qui hec legeritis, ne me  
10 audacem et inutilem presumptorem ob hoc adiudicetis, sed certum tenete sermone simplicitatis rem veram virginis gestarum et incultis potius verbis quam oratoriis rethorum a me fore prolatam. Neque hec mee eloquentie imputetis



ausibus, sed magis humilitatis industria hoc me fecisse arbitremini, quoniam ne inobediens essem, senioribus [b] parui. Tantum approbet istud sublimitas elegantie vestre gratum satis fore pluribus per meam imperitiam tam egregium bonum  
5 ad multorum notitiam pervenisse, quam per philosophorum ignaviam diu ignotum iacuisse. Unde non vereor emulos nec scylleos dilaniantes pertimesco canes, dum a me magis sit petitum vera proferendo ut placeam bonis et ad communem notitiam tam honesta facta pertingam quam silendo  
10 evadam quosdam malorum latratus. Neque enim est bonum quod non participatione plurimorum et notitia multorum amplius elucescat. Unde fecisse opere pretium mihi visum quod vitam sanctissime Enimie virginis exemplo aliis profuturam descripsi, in quo non ab hominibus inanem gloriam  
15 riam queram, sed eternum ab omnipotente Deo premium expecto. **Explicit prologus.**

2. — [fol. 21] **Incipit Vita beatissime Enimie virginis Christi.** Beatissime Enimie virginis illustrissimam prosapiam et probe vite actus, ad laudem eterni et summi Imperatoris totiusque ficulmatis effigiatoris magnificentiam calamo tradere visi sumus, quo fideles omnes moderni ac postremum futuri ad quos hec precipua fuerit devoluta relatio, exemplis ipsius ac meritis roborati discant pro eternis terrena ac pro magnis respuere modica. Etenim Deus noster omnipotens,  
25 cum lumen sit inaccessibile nec sit personarum acceptor, tamen quia novit omnia antequam fiant eiusque nutu cuncta consistunt, cui nemo ausus dicere est in aliquo facto : «Cur ita est? », dumque de stercore erigat pauperem et sublimem ad humilia redigat, ita bonitatis sue insignia prestat ut maioribus  
30 quandoque maiora et in se [b] sapientibus sapientiora proveniant. Denique post Petrum humilem piscatorem, prostratus est superbissimus Paulus, atque inde electus predicator fidelissimus Paulus, sicque post Mariam Dei piissimam genitricem, multe virgines ex regio semine adepte sunt humilitatis ac patientie culmen, ex quibus una extitit Enimia preclarissima virgo, cuius refert subsequens sermo nobilissime genealogie talia extitisse exordia.

Igitur post Ihesu Christi Domini nostri veram ac perfectam sumptam humanitatem, cum iam totius cosmi climata veritatis per apostolorum successores susciperent semi-  
40

na, licet sero, Germanie fines celestis dogmatis acceperere documenta, si quidem dum in illis partibus inter plebeias turmas divini eloquii germina pullularent, ad ipsos usque magnates atque eroas et regios viros christiane fidei pervenere rudimenta, de quorum proceritate, egregie indolis ac bone memorie Enimia originem duxit. Denique in provincia illa Germanie que Francia nuncupatur oriunda extitit, scilicet progenita de patre rege nomine Clodoveo filio Dagoberti cuius attavus [fol. 22] eodem nomine Clodoveus inter Francorum  
10 reges veri dogmatis Christi primus suscepit fidem. Huius ergo sacratissime virginis originem propterea suggestio primum nostri sermonis insinuat ut nullus incredulitatis obstaculo vel dubietatis pusillanimitate de eius saluberrimis gestis offensus abscedat, quoniam non divisa plurimorum  
15 intentio Deum facit integro diligere amore, sed unita fidei multitudo. Hec divina gratia que in sanctis est mirabilis, speciali iudicio fuscata universorum intuitu clarescere prevalet, sed in propatulo exorta, omnibus fit speculum perfecte credulitatis. Itaque a Deo preelecta virgo Enimia ex regi-  
20 bus, ut prefati sumus, orta, parentibus in propria patria alita est atque, ut dici assolet, velut rosa inter sentium cuneos sic ista inter coetaneos effloruit virgines. Etenim in ipsis prime rudimentis infantie, ceu iam cana, probis cepit vivere moribus atque in primevo iuvenili flore quasi in ultima senec-  
25 tute, totam sese divinis studuit mancipari obsequiis, omni modo fervens affectu in amore summi Conditoris. Cumque diatim eius probitatis [b] ubertas succresceret, ceperunt pauperum turbe ad eam confluere, ut alimoniarum subsidium ab ea capientes, suam possent sustentare inedia. Quibus virgo  
30 Domini copiam benedictionis plena manu prebebat. Nec erat, Deo annuente, difficultas in munere, maxime cum et regia potestas subpeditaret in cunctis et amor parentum integre tantam diligeret sobolem. Hoc enim ei iuge erat studium et frequens instantia ut pauperes Christi alendo et pedes propriis  
35 manibus lavaret, et lectorum strata illis prepararet, insuper et ulcera ac diversarum scabies infirmitatum curaret. Dignitatemque illam quam a seculo habebat parvi pendens, humilitatem semper habere studebat et, ut diximus, sedulum pauperibus exhibendo officium, memor erat illius dominici man-  
40 dati : « Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis. »



Denique cum foret regia proles, non gemmatis aut sericis vestibibus utebatur, sed mediocri tegmine contenta, inter aulicos trabeata incedebat. Deinde, cum ad templorum oracula, fidei monitu promulgante, crebrius discurreret et libratis patientie [fol. 23] moribus tenerositatis temperaret annos, proprie voluntatis arbitrio mundi huius illecebras vitando despexit, et revolvens secum omni festinantia precum illud Psalmographi preceptum : « Quod si forte affluerint divitiarum onera, in hiis cor haud esse apponendum nunquam », sicque concentu  
10 consono suarum vota precum sedule solvebat Altitrone quo ab huius ergastulo vite ac fallaci pondere mereretur relevari aliquando. Ergo virgo prudentissima, animo pariter conversa et opere morumque claritate precellens, confestim per totam Germaniam conversatione precipua claruit et apud  
15 cunctos mentis puritate sincera resplenduit. Etenim nunquam se letitie ubertate plus extulit, nunquam meroris acerbitate turbavit. Semper tolerans fuit in adversis, mitis in prosperis, cunctos honorans, omnibus grata extitit, egentibus quoque larga miseratione succurrens. In universis, calcato vitiorum  
20 fomite, angusti callis tramitem gressu sancte conversationis surgente conscendit. Quid plura? Ut possideret celum, hospes cernebatur in terra. Hiis namque et quam pluribus rutilans in sanctis moribus [b] Enimia, virgo prestantissima, pompis abstrusis seculi, vestigia Domini expedite iugiter delibe-  
25 rabat exsequi.

3. — Sed ceperunt mordaces seculi succrescere cure et contra virginem hostis invidus molitionis sue malitiosa intulit iacula. Nam virginis pulcritudinis atque decoris pernix fama per cunctam Germaniam universos perculit proceres  
30 et magnatum atque potentum animos vulneravit. Mittuntur propterea legati et veredarii currunt et multi comites pro amore virginis regiam interpellant maiestatem. Denique promittuntur opes, et gazarum innumeras copias cum dignitatibus et honoribus quisque, ut prevalet, profert. Itaque precellunt  
35 alios alii et potentes in dandis muneribus superant potentiores. Quid multa? Rex prebet assensum et filie nuptias fieri repromittit. Interim thalamus collocatur et nuptiarum impensas prepositi palatii ac regie domus vernaculi cum maxima preparant affluentia. Denique letatur patria et ad gaudia nuptiarum  
40 divites ac pauperes gratulantur. Dum vero talia geruntur,

pater cum matre [fol. 24] voluntatem inquirunt puelle atque ad celebrandas nuptias et ad legitimam sobolem procreandam eius inclinare satagunt animum. Abnegat hoc Enimia beatissima virgo et Christi sponsi fidem, cui se devoverat ab  
5 infantia, integram servare promittit, sed urget vis parentum et regia auctoritas prevalet, nec sacre virgini evadendi iam ullus superest aditus. Interea Phebus, missis habenis, superas oras relinquens, equoreis se tinxit in undis, noxque secuta nociva, cum iam mortalium quiescerent artus et acies lumi-  
10 num sopirentur a sompno, Enimia virgo Deo devota nec ad modicum indulisit quieti, sed, manibus expansis, assiduas preces fundebat ad Dominum, orans ut eam eriperet ab Inimico et a sponsali thoro nunquam se sineret contaminari. Cumque noctem pervigilem duceret et multarum precum ad  
15 Dominum funderet vota, tandem in finem hiis ora verbis resolvit: « O Deus omnipotens, immense misericordie pater cunctorumque rector magnifice, sine cuius nutu nec folium arboris nec unus passerum cadit ad terras, adesto ancille tue precibus, et qui nulli fidelium usquam [b] abes, presto  
20 adesto michi famule tue et propriis calamitatibus miseriarum subveni, et qui ubique servis et ancillis tuis gratie tue dona largius impendis, benignissime Domine, tua quod obsecrat famula, rogo, concede, clementissime. Confer michi, almi-  
25 pollutionum genere me libera, fiatque cor meum et corpus meum immaculatum, ut non confundar. Deduc me, queso, in viam voluntatis tue, quam peragrans ducere valeam vitam ab omni prorsus reatu securam. Creator itaque rerum omnium atque effigiator mirifice, spes et requies fidelium, aufer a me  
30 cupidinem cunctarum voluptatum, facque me nivei pudoris custodire integram castitatem et in huius vite stadio tribue discurrere felici calcaneo, quatenus celicum, te dispensante, cum sanctis angelis et virginibus tuis queam adipisci tripudium et Christum Ihesum Dominum nostrum filium tuum, quem  
35 super omnia desidero, cernere queam sine fine, perpetuum sponsum, cum quo tibi, Deo Patri in unitate Sancti Spiritus laus et imperium ac perenne iubilum per secula [fol. 25] infinita. Amen. » Hiis peroratis, virgo beatissima corpus et animam suam perpetuo commisit Domino. Illico divina cle-  
40 mentia que sibi eam preelegerat, ita ejus corporis fuscavit



pulcritudinem ne amplius peteretur ad maritale connubium, namque elephantie morbus per eius inrepsit corpus et virginea caro infecta lepra reddita est maculosa. Hec autem summe Maiestati ideo facere placuit ut et famulam suam a terrena  
5 seiungeret amore et per patientie fructum ad coronam perduceret victorie. Cum enim salutaris intonet Scriptura: « Quem diligit Dominus corripit, et flagellat omnem filium quem recipit, » sicut beatum Iob et Tobiam, ita famulam suam Enimiam omnipotens Deus per patientiam circumquaque  
10 populis suis voluit innotescere. Et sicut Dominus mellifluo sermone asserit in Evangelio, in patientia virgo beatissima possedit animam suam, et secundum Apostolum, ut fieret socia consolationum, extitit in presenti socia passionum. Etenim cum Salvator dicat: « Qui vult post me venire ab-  
15 neget semetipsum et tollat cotidie crucem suam et sequatur me, » beata Enimia, abiectis regalibus pompis, [b], corporis mortificatione ac diuturna maceratione effecta est discipula Christi. Et quanquam effusione sanguinis non sit martir, tamen cotidiano cruciatu martir extitit sine dubio, quoniam  
20 etsi martirii lictor defuit, illa semetipsam mortificans palmam martirii non amisit, quia martirium non solum effusione sanguinis, sed etiam abnegatione et mortificatione corporis fieri in Scripturis sacris verissime comprobatur. Hec vero idcirco retulimus, ne beatissimam Enimiam, longo squalore corporis  
25 et diuturna lepre infectione passam, aliquis deneget martirem. Sed rerum pretermissa gestarum redeamus ad articula.

4. — Igitur subite plage virginis relatio regias perculit aures et germane vulnus ad fraternos pervenit amores, ac per natos et affines rei accidentis fama discurrit. Mox insonat  
30 luctus et clamor immensus ad sidera tendit. Lugent natam genitores et germanam propinqui, denique familia omnis ac militaris manus quasi mortuam dominam amare lamentabantur, et velut ad exsequias funeris lugubres emittebant ploratus. [fol. 26] Queruntur postmodum medici et cura  
35 medentis infirme exhibetur puelle, fiunt genera balnearum et contra elephantinum morbum ars omnis expenditur medicine. Sed nichil prosunt herbe, nec ulla in hoc prevalet confectio specierum. Neque enim fas erat ut quam omnipotens Deus per vulnera glorificare volebat, medicamentis posset  
40 relevari humanis. Itaque, cum in processu temporis, multis

evolventibus annis, supradicta virgo Enimia pro corporis infirmitate superne Maiestati immensas rependeret grates, volens pius Dominus eius remunerare patientiam et multis eam in exemplo prebere, divino oraculo ammonita est et  
5 visione angelica alloquta, ut ad partes tendere deberet Gabalitannas, quoniam hec foret Dei omnipotentis voluntas ut illuc pergens fontem vivum, cui nomen erat Burla inveniret, in quem dimersa ac lota pristinae salutis recuperaret effectum. Mox vero virgo devotissima, hac visione leta effecta,  
10 omnipotenti Deo gratias egit surgensque, cum iam solis radius terris spargeret diem, regi patri ac matri regine [b] divinae sue recuperande salutis monita refert, qui multum gratulati viatici expensas ac comites fideles celeriter prebent et adnumerant filie. Tunc Dei famula, sumptis expensis cum  
15 ancillarum ac vernaculorum comitatu, quatenus visionis manifestate non segnis executrix inveniretur, paucis admodum transactis diebus, a supradicta provincia Francia egressa, carpebat iter, Gabalitanam ad patriam tendens, cumque plurima hospitiorum peragrasset loca, ventum tandem est  
20 ad Gabalitanum desideratissimum solum, per quod perficiens itinera venerabilis virgo circumquaque per locorum spatia oculorum sepius dirigebat acies, certans invenire rectam semitam qua possit ad promissum fontem ocius pergere, et quod sibi iniunctum fuerat, sanctum explere mandatum.  
25 Itaque ad quedam rusticorum perveniens habitacula, dum ab incolis expeteret quam viam pergere deberet, eminus aspiciens eam ipsius loci matrona cum tanto comitatu incedere, illico properans cominus, tali affamine [fol. 27] illam exorsa est prius : « Heu ! tu, inquit, quibus ab oris istas adisti sedes  
30 quibusque negotiis cum tantis cuneis promiscui sexus nostras transis per partes ? Nempe arbitror te fore magni generis senatricem, sed cerno in forma speciei tue signa alicuius fide infirmitatis. Unde credo non sine causa hanc te pervenisse patriam. Qua de re, age, et cuius rei gratia huc veneris michi  
35 intimare curato, quoniam, si tui secreti me effeceris consciam, fortassis negotio tuo ero profutura. Et cum loca ista bene habeam nota, si dictis meis fidem accomodaveris, certissime quod optas, invenies. » Ista vero cum famula Dei auribus audisset, intra cordis secreta rimari cepit utrum dicte visio-  
40 nis expanderet causas et sui secreti eam assereret sociam.



Iterum atque iterum hec animo revolvens et cogitans quoniam ad hoc fortasse illam ei Deus direxerit ut sue calamitati impenderet consilii adminiculum et promissi fontis notas faceret vias, compellenti ex ordine rei geste texit historias, que acciderint, qua causa [b] venerit, queque visio propter hanc rem [sibi fuerit demonstrata. Tunc illa paululum in terra defigens aspectum et nescio quid animo pertractans, sic demum ora resolvit : « O hera, quam Deus omnipotens de hac opacissima infirmitate ad pristinam et serenissimam reducat sanitatem ! illius quam asseris limphe penes nos nulla habetur notitia, sed non procul hiis locis saluberrimas scio emanare aquas, in quibus et lavacri balnei (sic) et utensilia, que ad hoc pertinent opus, inveniuntur parata : ad has ergo si ingressa fueris limphas et harum undis si sepius maculas tui infuderis corporis, non incassum forsitan tuos emittes conatus, nam potens est ille in hiis aquis tue carnis cutem infectam curare, qui per Elizei prophete mandatum Naaman Syrum in Iordani flumine a lepra mundavit. » Hiis monitis, Enimia virgo sacratissima, non minime pre-  
mota, titubabat corde utrum in eis se tingeret aquis quas ignorabat fore illas quas sibi superna promiserat visio. Tamen Dei omnipotentis [fol. 28] freta pietate, mox iubet hospitari socios et victualia preparare dispendia, seque Deo totam committens, postquam lucifuge noctis tempora adfuere, adita  
linquens tecti, nudo sub aeris axe, indefessa speculatrix assistit vigiliisque et orationibus vacans, Salvatoris expectabat clementiam, ut quod ei erat dubium tribueret certum. Cum igitur conticinii hora appropinquasset, illaque nec ad modicum indulsisset quieti, subito ei cum splendore  
angelus apparuit, eoque perorante, ammonita est ne illas expeteret aquas, quoniam non in manu factis balneis foret purganda, sed in virtute Omnipotentis per frigidum et simplicem fontem recuperaret sanitatem. Tunc virgo castissima creatorem magnificans rerum, immensas ei protulit laudes,  
primoque diluculo evocans sodales, eis que audierat refert, atque haud segnis obtemperatrix quod supererat ovans itineris carpit. In illo vero loco in quo virgo Domini angelicam videre promeruit visionem, post eius transitum, in ipsius sanctitate [b] et nomine basilica que usque hodie extat  
fabricata est.

5. — Sed ne rei geste historiam pretermittamus, post ardua itinera montium, cum pergeret per concava collium ac defossa terrarum, Deo iam prosperante, adpropinquat ad locum in quo tantum negotium acciperet finem. Etenim, virgo  
5 ratiocinando cum sociis, cum post longas ambages, per convexa rupium ac decliva terrarum incidissent que Tarno et fonti adiacent Burle, et adhuc in scrupulo pergerent loci, mox, Domini tribuente providentia, audiunt pecudum pastores ac boum subulcos querelarum submittere voces, quoniam  
10 niam eventu rei, aut taurus aut bucula errando amiserat gregem. Cumque alter alteri proclamaret et si pecus vidissent unus inquireret, aliis respondit quidam : « Vere, ut credo, ad fontem Burlam aquam descendit potare. » Illico, virgo hanc audiens vocem, Deo gratias protulit et ut celeriter equita-  
15 rent sodalibus innuit ; at illi, calcaribus urgentes sonipedes pastoribus illis se nectunt per vices. Tum infirma puella, uni [fol. 29] adherens, taliter fando eum alloquitur : « Heu ! tu, fili, qui hunc locum indigena excolis et fontium venas ac rivulorum cursus bene dinosti, esto dux noster et illum fontem  
20 Burlam quem denominari modo audivimus, fideliter nobis ostende, quoniam pro illo de longinqua patria, multo confecto itinere, huius soli adivimus oras ; quod si feceris, munus non deerit gratum. » Tunc rusticus pastor, magnum hoc reputans, ita respondit : « En, domina mater, si mea non me fallit opinio,  
25 te ex magno genere ortam affirmo, sed, ut apparet, non corpore crederis sana. Unde, quia cum tanto comitatu huc adventasti tamque diligenter Burlam fontem inquiris, precipuum in hoc tui secreti spero fore misterium. Quapropter si michi digna que pro tali facto debentur premia rependis,  
30 Deo favente, ad locum et fontem te cito deducam quem optas, quo tuo negotio perfectionis finem imponas, quatenus hiis, pro quibus tanti itineris laborem assumpsisti, peractis, ovans repedare ad propria queas. » Cuius verba cum Deo devota [b] virgo audisset, largiter protulit donum nullaue in munere  
35 extitit difficultas, ideoque ad sue salutis fontem previum habuit agrestem pastorem. Est autem fons ille prope alveum Tarni in imo vallis emanans, cuius una ex parte arduus mons rupibus supereminet, ubi in excelso specu postea eadem virgo eremiticam vitam duxit. In altera vero parte, que ad  
40 ortum solis adiacet, in honorem sancte virginis monasterium



habetur ubi sacra eius pignora nunc condita requiescunt. Aque autem que inde emanant, facto rivulo, in predictum Tarnum fluvium largiter fluendo decurrunt. Ad hunc ergo fontem per divinam visionem veniens Enimia beatissima, 5 prius flectis poplitibus totoque corpore humiliato, cum cunctis qui secum aderant, communem Dominum benedicendo ac magnificando ad sue salutis subsidium amminiculatorem invocabat eum ac protectorem, cumque diutissime fusas preces omnipotenti Deo obtulisset, surrexit ab oratione, obse- 10 quentibusque ancillis, lacerna cum ceteris se exuit vestibus, ac trino [fol. 30] divinitatis invocato nomine, ter se in undis infudit totumque corpus abluit limphis. Illico mira Dei potentia adfuit et virtus perennis famulam suam illustravit: nam subito, cum ex salutifero surgeret lavacro, 15 apparuit caro eius munda ut pueri caro et instar nivis alba ac velut lacte candida ostensa est virgo Christi, ut comprobarent qui aderant omnes, quantam gratiam ei pietas Domini concedebat, que eam ideo ad tempus flagellaverat, ut, post eius verissimam patientiam, mirabili modo decoraret in 20 terris atque exaltaret in celis. Quantas tunc laudes vel gratias virgo benedicta cum suis comitibus protulit procreatori suo, omnipotenti Deo, non est nostre facultatis evolvere. Illa vero miracula que in purgatione virginis clemens Dominus intulit loco, opere pretium huic rerum seriei adnectere 25 iudicavimus. Denique cum beata Enimia sepius in fontis fluentia corpus infunderet, in ipsius margine fragiles artus sublevando, rupibus incedit, extemplo, mirabile dictu, ut quondam per Moisen Dominus (*sic*) [b], percussa silice, in eremo aque fluxerunt in abundantiam, sic in obsequium famule 30 sue, apertis fistulis rupium, limphe egresse sunt virginis carnem irrorando largissime. Sed et corporis eiusdem effigies, videlicet sessionis dorsi et laterum, scopulo ita inpressa est, ut ad laudem Creatoris et virginis testimonium usque ad presens ibi volentibus cernere appareat. Nec mirum, si ille, 35 qui populo Ebreorum mare rubrum divisit et in Cana Galilee aquas vertit in vinum, hic, potentia sua volens clarificare famulam suam, et aquam de petra produxit et vestigia eius in rupe depressit.

6. — Mox denique, peractis laudibus, cum festinatione retro- 40 gradum iter arripientes, virgo cum sodalibus festinantes re-

gredi curabant, ut regibus et magnatibus cunctisque satellitibus recuperate salutis reportarent plurima gaudia. At rex immense glorie Christus noluit famulam suam reverti ad propria, ne per vanam et caducam gloriam amitteret sempiternam et per terrenas divitias ac curiales honores divinos ac [fol. 31] celestes perderet thesauros, nam repatriandi denegat iter et eius tales conatus ad inane reducit. Interea, illis celeriter repedantibus sed necdum procul secedentibus, divinitus oblata castigatio affuit, et inoffensam virginem vindice  
10 verbere Dominus omnipotens hoc modo retinuit. Subito etenim validus horror eam invasit et gelidus algor per ossa cucurrit ac lividum vulnus, instar prioris lepre, totum per corpus inrepsit. Proclamat virgo, sentiens plagam, variosque gemitus ad sidera mittens, inter cetera talia fatur: « Heu!  
15 heu! omnipotentissime Domine, ecquid in me sic facere voluisti? Nonne hactenus gaudebam de plaga, nec gravabar de vulnere, nec sollicitabar ex alligaminibus lepre? Et ecce post longa fastidia vulnerum, post immensos labores, post multa dispendia rerum, cum pietas tua me ad optatam incolumitatem deduxit, tam cito, promerentibus peccatis meis, ruinosam me invadit calamitas, ut sint michi peiora prioribus! Nonne erat dignum, Domine, si tibi placitum foret, ut saltem ad patriam rediens, letitiam de salute recepta caris genitoribus [b] et propinquis inferrem, et tunc demum sic in me  
25 verteres manum? » Talia memorans virgo oculosque ad superos tendens, cui insederat equo fixa manebat. Stupefacti qui aderant comites, dum dominam miserabilem vident, maiora et ipsi proclamant, tundunt pectora pugnis manibusque evellunt capillos et vestibus scissis, diris implent loca  
30 mugitibus. Adeunt tamen languidam dominam, et eam, orbati consilio de basterna suscipiunt, quodque supererat diei cum nocte lamentabile ducunt. Sed non defuit pietas Christi nec Domini misericordia famulam suam Enimiam unquam dimittere potuit. Nam per opaca noctis silentia, quanquam  
35 gravi merore perculsa, virgo Domini, more solito, preces fundebat ad illum qui omnia gubernat et regit, cuius providentia nec terminos maria nec flumina cursus audent transgredi suos. Mox vero, tenebras rumpente diluculo, Enimia sancta convocat socios, blandequae consolatos ut ad saluberrimum redeant imperat fontem, quoniam hoc sibi sug-



gereret suprema Maiestas, ut iterum lavando se salutifero  
[fol. 32] lavacro ad salutis remedium foret ventura. Nec mora,  
iussa perficiunt subditi et ad sepius dictum fontem cum do-  
mina veniunt. Orat illa, ut prius, et Dominum maiestatis  
5 ad suam misericordiam provocat; sic demum in latice fontis  
corpus dimittit infectum, statimque ut limpharum liquor  
maculosam tetigit carnem, invocato trino nomine omni-  
potentis Dei, ad speciem reddidit pristinae sanitatis. Statimque  
post merorem nova surgunt gaudia facti danturque laudes  
10 Deo et gratie duplicantur, nec illis ulla potuit esse tristitia  
quibus tanta ac talis accidit letitia. Itaque mirantur eventum  
fidem extollendo sodales et ut iam segura redeundi inchoa-  
ret gressus ammonent dominam, quoniam nequaquam am-  
plius virtus divina illi foret nocitura, quam bis mundando  
15 tanto clarificaverat miraculo. Extemplo hiis dictis fidem con-  
tulit virgo, et vice reciproca tendere ad patriam viribus niti-  
tur.

7. — Attamen immense pietatis et ineffabilis misericordie  
omnipotens Dominus, qui eam illis in locis, ad multorum  
20 beneficia atque exempla preordinaverat profutura, non est  
passus [b] ultra ut palatinos honores vel regias dignitates  
semel reiectas et ad perniciem pertingeret suam, sed quan-  
quam nolentem primitus tamen invitam retinere curavit,  
ut postea pacatissimum bone voluntatis ei redderet fructum  
25 atque per tricesimum virginitatis et patientie ceterarumque  
virtutum sexagesimum, ad centesimum martirii, quod iugi-  
ter in sui corporis mortificatione portavit, usque pertingeret,  
quatenus pluribus sertis ac celesti diademate cunctorum me-  
ritorum ornata, magni sponsi thalamo inter filias Iherusalem  
30 una radiaret eximia. Enimvero, cum dicat Salvator: « Nemo  
mittens manum suam in aratro et aspiciens retro aptus reg-  
no Dei, » et secundum Apostolum « Melius est non agnoscere  
viam veritatis quam postea retrorsum redire, ne fiat sicut  
canis reversus ad vomitum suum, aut sus lota ad volutabrum  
35 luti, » utile satis fuit Enimie beatissime virgini ne post ascen-  
sam Domini mandatorum arcem, ad huius vanam mundi redi-  
ret gloriam [fol. 33]. Ergo, cum stipata sociorum catervis,  
veloci fuga dirigeret gressum et necdum eminus sue salutis  
fontis transgrederet fines, superna increpatio ceu fugitivam,  
40 modis ut supra, eam irretivit, soloque prostrata evadendi

nulla iam superfuit fides. Cumque commilitones eius graves  
 voces ac luctuosos sonitus circumquaque per aera sparge-  
 rent, primum virgo Domini velut indignata, torvo vultu et  
 animo amaro querelas non modicas intulit Creatori. Dehinc  
 5 Dei nutu correpta, interiori examine, equa lance pensavit  
 non hoc casso fieri eventu nec sine superna Providentia  
 has ei accidere corporis calamitates, unde credidit fore ce-  
 dendum et contra stimulum potentissimi Gubernatoris ar-  
 bitrata est durum sibi esse recalcitrare. Extemplo, muniens  
 10 animum ad iniurias, patientie preclarissimis se induit armis.  
 Quod vero, secundum virginis rei eventum, etiam loca soli  
 illius hausere vocabula, non sum oblitus huic inserere pa-  
 gine. Nam [b] vetus est fama et ad modernos usque descendit  
 quoniam fuerunt duo pagi oppositi, quorum ob indignationem  
 15 illius, unus Indignati vulgariter Denhias usurpatus est nomen,  
 alter vero ob incendium sue accensionis, iuxta lingue idio-  
 ma Brasas nactus est vocabulum <sup>1</sup>. Itaque Enimia beatissi-  
 ma ter Domini omnipotentis iam verberibus cesa atque ter  
 elephantie lepra infecta, tres, ut credimus, pro vere patientie  
 20 mercede, a celesti sponso in paradisi equa amenitate prome-  
 ruit habere coronas. Denique post Dei omnipotentis tertio  
 oblatum vulnus, virgo comitata ancillulis atque vernaculis  
 ad sue salutis regreditur saluberrimum fontem, stansque su-  
 per oram ipsius, post innumeras gratias ac benedictiones quas  
 25 pro infirmitate illata obtulit Salvatori, hanc fundit orationem :  
 « Omnipotentissime Domine, totius creature mirifice con-  
 ditor, cuius voluntati nemo resistit, Pater ingenite, Fili uni-  
 genite, Spiritus ab utroque procedens, dignare ad preces hu-  
 militatis [fol. 34] mee tuas inclinare serenissimas aures et  
 30 me tanto squalore ac prurigine lepre perfusam pia et mollita  
 visita bonitate, et, si tibi placitum est, benignissime Pater,  
 hos meos munda infectos et fragiles artus, et pristina resti-  
 tue sanitati et ne amplius patiaris ad hanc me redire miseriam,  
 quoniam non deinceps ad terrenos honores seu secularem  
 35 opto pertingere pompam, sed parata sum, amantissime Do-  
 mine, hoc in loco celibem deducere vitam, castoque amore

<sup>1</sup> ms. ob incendium semey accencionis iuxta lingue idioma Brasa nactus est  
 sortitus vocabulum,



tibi, Deo omnipotenti, servire ac munia tua devota implere, et ideo nunc adesto misericors et has meas pusillulas ne despicere preces. Verumptamen, in hiis et in cunctis petitionibus meis tua, non mea, voluntas fiat, ipsa enim que michi expediunt, magis nosti quam ego. Propterea, si tibi videtur et in tua decretum est Providentia ut in hac permaneam lepra, plus deinceps non ipsa causabor, fiat voluntas tua!» Sic perorata, in aquarum descendit fluenta et invocato trino nomine Maiestatis infirmos revolvit artus in undis. Nec [b] 10 mora, ut prius etiam tertio divina affuit virtus, et famulam suam puram a balneo et candidatam exire corpore fecit. Quas tunc laudes, quasque gratiarum voces virgo cum sociis reddidit Domino creatori, quia proferre nequimus, silentio tectas studio preterimus.

15 8. — Igitur Dei famula Enimia, non amplius de patria sollicita, nullas inde querimonias facit, tantum tacita, quid de contubernalibus agat, non parvo discrimine deliberat. Tandem advocat cunctos et tali eos oratione alloquitur: « Gratulor de vobis, consodales optimi, quoniam nulla vos 20 formido, nulla austeritas rerum mei dissociabiles fecit, et reor, ni mea opinio fallit, quia si hoc ferret eventus, nec persecutorum tormenta, nec etiam ulla genera mortis, collegia nostra seiungere possent. Unde gratias refero Conditori, et vobis, quas possum, mercedes et grates parata sum red- 25 dere. Sed quia inter spem et metum magnum est discrimen, non parva angustia meum sollicitat animum. Namque vos bene noscitis, cum in cunctis semper mecum [fol. 35] fuistis, quanta et qualia passa sim et quoties repatriari desiderans, iniecta infirmitate a Domino sim repulsa, et quia ei resistere 30 impossibile est. Hec duo sunt que me angunt, unum, quod tam carissimos habeam genitores, taceam de fraterno amore ac propinquorum omnium dilectione; aliud, quod divinum preceptum est ut patrem et matrem, sorores et fratres et universa que huiusmodi sunt, relinquendo, Deum tota 35 mente et modis omnibus diligamus, sine quo neque hic vivere, neque in futuro certum est quia regnare nequimus. Quapropter, si primum eligam, quod tamen, Dei renuente potentia, agere nequeo, secundo me carere non dubito, sed quid proderit, sicut Dominus dixit, si universum mundum 40 homo lucretur, anime vero sue detrimentum patiatur, aut

quam commutationem aliquis dabit pro ea, si illam amiserit? Nonne melius est modico tempore hic carere divitiis, victu solummodo quisque contentus ac vestitu, ut postea etiam sine fine omni ornatus honore omnique bono refertus, feliciter regnare possit cum Christo? Credo [b] plane, nec inest michi ulla dubitatio, o dilectissimi comites, ista vos et animo pertractare et mente discernere et fide integra credere et ut ad hec perveniatis toto desiderio anhelare. Hee sunt cause, carissimi, quibus hiis inretior locis; hec res est, que me facit relinquere omnia et paternum censum ac regales honores pro nichilo ducere. Tantum superest vobis omnibus, dico, ut qui Deum mecum vult sequi et mee parvitati adherere concupiscit, comitetur michi, quoniam deinceps, si est servus aut ancilla fruatur una libertate mecum in Domino. Quibus vero ista non placent, redeant ad patrios honores, et ut datum est desuper terrenam possideant patriam. » Hiis dictis, exoritur clamor et preter paucos, quos Deus, ut ista referrent in patria, previdit seclusos, omnes unum prebent assensum, pulcrumque dicunt et honestum pro premio eterno omnia pati, peregrinari in terra et regnare in celo, exiliari in mundo et letari cum Christo. Talis flagrabat ardor in sociis talisque amor ad contubernium virginis erat in subditis. Tunc Enimia beatissima [fol. 36] Salvatoris extollendo clementiam pro comitum salute gratias reddidit, convocatisque illis qui ad patriam redire deliberaverant, talia monita infert: « Ecce, carissimi, usque adeo mei in remotis facti estis comites, ut nichil vos lateat meorum accidentium. Quapropter, pergite propere et de hiis que secus nos peracta sunt, rem veram intimate regibus genitoribus cunctisque nostris familiaribus, insuper mee conversionis studium et divinam gratiam quam possidere opto, illis occultare nolite. Itaque propalate quomodo me totam Deo devoverim, qualiter virginitatem meam cum omni puritate mentis et corporis ei obtulerim, et, ut iocundum illi in corde meo habitaculum preparare valeam, totam me ei offero, quicquid sibi placuerit de hostia sua faciat; quoniam in illo sum id quod sum, et ab illo quod me separari queat nusquam est sub celo. Etenim michi vivere ipse Christus est et pro eo et mori inestimabile lucrum. Hac de re, omni voce rogo omnique instantia exposco ut domini mei genitores seu germani, aut illi quos sanguinis linea reddit [b] propin-



quos, ne de me doleant aut quasi amissam lugeant, quoniam in veritate dico, non illis deero, sed communem Dominum iugi prece pro illorum salute exorabo, ut et in presenti regnum ipsorum pacatissima pace conservet integrum et in  
5 futuro ad commune sanctorum omnium felici transmigratione regnatos faciat pervenire. Et ideo, mei ex parte, illis supplicando suggerite ut patrimonium et que ad me pertinent, pauperibus erogare non renuant. » Hiis ita prolatis, virgo preclarissima de hiis que secum attulerat affluentiori dono per-  
10 recturos remunerat comites, eosque singillatim deosculans ac benedicens, non se a lacrimis poterat continere. Tandem in ultimo valere dicendo, remisit cum pace. Illi vero nimium flentes ac vario eiulatu lamentantes, quod tante ac talis regine ac domine sue Deique omnipotentis amantissime  
15 sponse amitterent presentiam, tristes ad patriam redeunt, et quibus iusserat, non sine gravi merore eius mandata profuerunt. Post hinc, virgo precellentissima non demorata [fol. 37] est predicti fontis loca perlustrare contigua. Nam scandit ardua rupium et secus Tarni fluentia queque speculatur ad-  
20 iacentia, cumque sedula exploratrix per girum cuncta perlustrasset, in cacumine ardui montis, qui ad occidentalem plagam fontis supereminet, antrum invenit concavum cuius in latere saxeo fons habebatur quam modicus, ex quo satis largiter aque fluxerunt ipsius ad subsidium. Hanc speluncam  
25 a Deo sibi preparatam beata Enimia ingrediens unam tantum virginem, quam de fonte fidei susceperat filiam, suo retinuit in obsequio. Ceteros vero commilitones per devexa montis et ima vallis iuxta rivulum fontis et decurrentia Tarni strenue ad habitandum ordinavit, dans universis monita, quibus  
30 in laboribus se exercere et qualiter proprios actus seu insidias demonum vel quicquid accideret, sibi referre deberent. Ingressa igitur in specum, tanto superno flagravat amore ut quasi paradisi amenitatem solitudinem heremi adprobaret, credens se tanto [b] feliciorem ac proximior fore ante  
35 Deum, quanto artius ardua et remotiora incoheret loca. Denique mundialibus spretis honoribus hominumque abiectis consortiis, contemplative vite effecta est particeps. Supernorum civium audire delectans concentus, divinorum hymnorum atque psalmorum melliflua efficitur modula-  
40 trix. Etenim honestatis insignia dona illius perlustrare pre-

cordia et spiritu contrito animaque devota, semper secum  
pertractabat herilia dicta, nempe Neumatis Sancti gratia ir-  
radiata voce personabat psalmifona : « Humiliasti me, Domine,  
quamobrem bonum est michi adherere tibi, atque sinceri-  
5 ter tuis deservire mandatis super auri et argenti millia valde  
delectabile est michi ; unde insidunt meorum penetralia  
secretorum eloquia ineffabilis oris tui. Quapropter, Pater  
omnipotens, concede michi spiritualium carismatum munera,  
quibus per vocis organum cum collegio sanctarum virginum  
10 merear decantare epithalamium, quod os protulit Salomo-  
nicum : « Introduxit me rex, inquit, in cellam suam, » [fol. 38]  
ubi multiplex commoratur grex sanctorum, in qua exultarem  
iugiter atque absque fine leter in te confidens. » In hac quippe  
unanimitatis diu permansit virgo beatissima confessione,  
15 edomans artus corporis ardua inedia contritione, nam eius  
in edulio herbe erant cum modico pane, atque preoptans  
percipere eternorum promissionem premiorum, humillima  
supplicatione ut ei concederetur Domini invocabat opem.

9. — Cumque per longevum tempus hanc celibem duceret  
20 vitam, volens omnipotens Dominus eam clarificare virtutibus,  
longe lateque eius innotuit fama et eius sanctitatis opinio  
Gabalitanas passim divulgata est per partes. Ceperunt interea  
ad eam confluere multi et suarum remedia inquirere infir-  
mitatum. Precibus et meritis virginis crebra coruscabant  
25 miracula, nam ceci visum et claudi recipiebant gressum,  
mundabantur leprosi, demones effugabantur et membra  
mancis restituebantur sana, vulnera curabantur cuncta et  
universis infirmitatibus reddebatur salus, insuper et mortui  
de funere surgebant. Quod si vellem [b] omnes quas clemens  
30 Dominus per famulam suam Enimiam operatus est virtutes  
inscribere schedulis, modum mensura excederet codex. Tamen,  
ut quanta eius ante Deum sint merita palam fiat, pauca de  
pluribus huic operi inserendo, cunctis publicare curavimus.

Igitur cum ubertim per virginem patrarentur miracula,  
35 venit ad eius specu homo terre illius indigena, qui manum  
ab infantia possidebat aridam. Qui ad beate se prosternens  
vestigia, precabatur ut sue subvenire dignaretur miserie ac  
manum sibi restitueret sanam, qua operando victum posset  
acquirere necessarium. Mox, deicola virgo Enimia, cernens  
40 illius tantam calamitatem, Salvatoris Domini invocando



clementiam, suis obtinuit precibus ut mancum hominem ad plenam perduceret sospitatem.

Leprosus erat illa in patria qui per multorum annorum voluntia tempora maculosum corpus fovebat. Hic tam crebram  
5 virginis audiens famam, nisus [fol. 39] est eius ad tugurium tendere. Cumque ipsius insignem adisset presentiam, vocibus eam cepit sollicitare infestis : « Miserere mei, inquit, virgo Enimia, miserere mei, quoniam si vis, tuis obsecrationibus me mundare potes. Certus sum enim nec titubo quia ille qui  
10 tuos tam mirabiliter, pulsus maculis, decoravit artus, cui famularis incessanti obsequio, meam, si placet, per te potest repellere scabiem. » Illico virgo beata illius miserie compassa ad solita orationis recurrit arma, ac sic demum, more Salvatoris leprosi tangens corpus, potenti imperat fiducia  
15 ut, omni recedente lepra, homo efficiatur mundus. Statim, opitulante Domino, leprosus mundatur et curatrici sue plurimas reddens gratias, incolumis repedavit ad propria.

Oppidum haud procul ab ipsius spelunca trans Tarni fluminis ripam, terre illius habebatur in fundo, in quo mater familias degebat, nomine Murta, de cuius vocabulo post peractum  
20 miraculum virginis, Murtanum est dictum. Hec matrona, nescio pro quibus negotiis, predicti amnis alvei cum filio proprio transmeare inceperat [b] aquas, cum ecce veloci limpharum impetu et undarum subito vertigine, tenera  
25 pueri membra merguntur in fluminis ima ac vario rotatu deorsum volvuntur. Quid moror? Adolescens extinguatur et sorbendo aquas animam redit ad superos. Proclamat mater natum cernens necatum et variis vocibus littora implet. Tandem inventum exanime corpus orbata super humeros vehit  
30 ac perpeti cursu ad specum saluberrime virginis scandens, ante fores demittit. Concurrunt plurimi et ad flebile spectaculum uterque confluit sexus, subulci arva inarata relinquunt et rustici pastores custodias pecorum non curando conveniunt, omnes virginis factum cupiunt videre, cuncti gratulantur eius virtutem perspicere. Que voces, qui luctus vel  
35 quantus clamor sit fusus ab omnibus quis potest imprimere cartis? Tamen genitrix pro sobole functa plurimas facit querelas et ad resuscitandum natum precatibus multis virginem interpellat, [fol. 40] denique miserabiliter fando talia  
40 infert : « O Enimia, beatissima virgo, flecte animum ad mi-

sericordiam misere mulieris, ignosce audacie mee, ignosce necessitati mee, ne avertas oculos nec me fugias rogantem, noli me aspicere mulierem sed miseram. En tota vite mee securitas, en mee senectutis baculus ante tue cellule aditus  
5 confractus iacet atque extinctus. Heu! michi misere, quid faciam vel quid dicam? Tota salus vite mee periit, totam mee senectutis fiduciam amisi. Quis vetulam dictam matrem amisso filio amplius pascetur? Quis longeve anus mortuos sepeliet artus deinceps et abscondet sub terra? Pro dolor!  
10 Quid michi accidit? Quare non perii? Quare in ipsis undis non me precipitem dedi? Cur superstes vivo? Cur non me quibus possum vulneribus interficio? » Hec misera vociferans triste prebebat spectaculum cunctis et tamen fixa manendo iterum agebat ad virginem : « Miserere mei, domina, miserere  
15 mei, et tuis orationibus mortuum meum resuscita filium [b]. Quid dubitas? Quid moraris? Roga Deum tuum et meum, michi vivum restitue filium. Certe si non feceris, nunquam hinc recedam, sed iuxta mortuum et ipsa moriar filium. Sepelies tandem vel hos miseros artus. » Cumque has eiulando  
20 aliasque quam plures effunderet voces, omnesque, qui aderant, pariter flerent, commota Enimia virgo beatissima, et ipsa similiter flebat et obnixe Dominum maiestatis exorans, ad defuncti auxilium diuturnis precibus eum invocabat. Postea vero egressa de cella stansque supra corpus defuncti  
25 iuvenis largas fundebat lacrimas sicque invocato trino nomine Deitatis ait : « Adolescens, tibi dico, surge, resuscitat te Dominus meus Ihesus Christus. » Ad hanc vocem mox qui fuerat mortuus surrexit iuvenis, et tenens eum per manum reddidit matri sue dicens : « Secura esto, ecce habes filium tuum  
30 qui tuam deinceps in omnibus habeat curam. » Quas tunc laudes Deo pro pueri vita obtulit virgo, quasque mater seu qui cuncti aderant, superfluum est enarrare [fol. 41]. Tantum rogo vos omnes qui hanc virginis vel legeritis vel audieritis vitam, ut animo perpendatis quantam in celis ante Deum  
35 habeat gratiam, cum in terris tantis et talibus eam dignatus sit clarificare virtutibus. Nam post eius transitum gloriosum tot ipsius extitere miracula atque usque in hodiernum diem per eius sacra pignora coruscant ut multis sit incredibile quorum ad aures pervenirent. De quibus, Domino favente,  
40 plura conscribemus in postero. Nunc iam, hiis obmissis, ad



eius referendam, in quantum adhuc superest, mirabilem conversationem et de corpore transmigrationem scribendi reducamus articulum.

10. — Cum igitur Dei famule virtutis discurrente egregia  
5 fama, secundum evangelicum dictum : « Nec civitas in monte  
posita abscondi, nec lucerna super candelabrum occultari  
nequiret, sed ut magis luceret omnibus, » cepit virgo Christi  
cunctis ad se concurrentibus pabula impendere vite, honesta-  
que sanctimonialibus preparare habitacula et in honore  
10 sancte Dei genitricis prope Tarni fluminis [b] ripam ac  
secus decursum fontis Burle construere basilicam. In qui-  
bus edificiis, plurimas pertulit insidias demonum. Nam fraus  
diabolica immanis draconis, qui predicti fluminis discurrebat  
per alveum et ceu colonus littoris observabat cavernas, se fu-  
15 dit per artus et quicquid per septimanas ebdomadarum ci-  
mentarii implebant in opere, nocturnis horis pestis illa dolosa,  
facto impetu, ruebat ad ima. Erat tunc temporis Gabalita-  
ne ecclesie presul nomine Ylarus, vir bonitate preclarus ac  
mirabili infula decoratus, qui virginis audiens pudicitiam et  
20 illustrem meritis vitam, non est cunctatus accessum habere  
ad eam, sed properans religioso officio episcopus Dei omni-  
potentis honorare studuit sponsam. Ad cuius adventum virgo  
venerabilis non modicum gratulata, ceu celestem nuntium  
excepit Domini sacerdotem. Tunc inter divina convivium et  
25 colloquia dulcia, post longas de eterna vita sermocinationes,  
Enimia sancta sancto Ylaro, quas iniqui zabuli sit perpessa  
insidias hiis patefecit affatibus : « Eu ! domine pater et al-  
tissimi Dei egregie sacerdos, [fol. 42] multis evolutis annorum  
curriculis, hiis in locis, per diversos anfractus et corporis  
30 dispendia misera, omnipotens Dominus famule tue huius  
vite indulsit caducos dies et iam superest michi ab ea dis-  
solvi et esse cum Christo. Sed unum est quod me tantum solli-  
citat et visceribus meis nimium infundit dolorem, scilicet  
quia familie mee que michi propter celeste desiderium adhesit  
35 et illis quas Dominus postea in hoc exilii loco bonitate sua  
coniungere est dignatus, ecclesiam et domos quas construere  
hucusque sum visa, diabolica ruina et moles cuiusdam valida  
draconis sepissime convertit ad solum. Pro qua re, pater  
optime, ut communem Dominum exores humillime supplico. »  
40 Ad hec vir Dei Ylerus sacratissime virgini consolatoria pro-

tulit verba, ac pro hiis supreme Divinitatis se pulsaturum clementiam repromisit. Dehinc Domini sacerdos, propriam ad cellam revertens, non est oblitus Dei omnipotentis famulam, sed sedule ad eam revertendo mutuo colloquio ac reci-  
5 proca oratione ex supernis dapibus et celesti nectare suas reficiebant animas. Unde accidit ut [b] quadam die, dum de divinis scripturis fabularentur ad invicem, vir Domini Ylarus in gremio beate virginis reclinato capite obdormiret, et ecce repentino sonitu sinuosi flexus ac vasti conatus draconis  
10 ad ruinam operis properantis aures beate Enimie perculere. Que procul erectis luminum aciebus illum intuens, uberrime lacrimare et ab imo pectore suspiria emittere cepit, ita ut Domini sacerdos expergefactus, causas tanti ploratus inquireret. Tum virgo cum gravi merore sic eum affatur: « Ecce,  
15 pater, illa pestis iniqua comminus respice quomodo, ut adsolet, ad operis nostri nunc inrepere festinat ruinas; sed pelle moras, et ut prevalet, de Domini auxilio amminiculum prebe et ne patiaris hanc nefandissimam draconis molem hiis adesse amplius in locis. Dic divine verbum virtutis et gladio  
20 ancipiti percute pestem, iace acutas Domini potentis sagittas et ab hoc nefas libera famulos atque famulas Dei. » Nec mora, miles Christi imperterritus Ylarus arma salutaria sumit et per montis devexa contra [fol. 43] immanissimum draconem velocissimo gressu viarum dispendia transit.  
25 Forte in ipso itineris tramite, casu rei, duo iacebant ligna, que sumens cito in modum crucis ea composuit atque ad sidera erigens, vexillo Christi munitus, ad prelium cum dracone ineundum celeriter appropinquat. Illico draco haud procul illum conspiciens, celestis militis extimuit vires, nec  
30 ausus inchoare duellum, terga vertendo velocem se rupit in fugam. Tunc videres mirum in modum superni tironis insequendo audaciam et antiqui draconis vastos per rupes ascensus ac per petrarum fissuras celeros transitus et varias quas mittebat per fugam ruinas. Etenim, ut fert multorum  
35 opinio, immane saxum sibi in fuga extitit obex, quem cum pernix insequeretur sanctus, facto a dracone valido impetu, disruptum est saxum ac facto foramine pestis iniqua transitum per medium habuit. Cuius vaste molis impressa vestigia in rupe apparent usque in hodiernum diem. Dehinc fraus  
40 maligna per ripas fluminis, per concava montium, per de-



fossa terrarum, per rupium [b] arduos ascensus ac per devexa collium tot varios cepit habere fuge eventus, ut vir Dei Ylarus illam nequiret adiungere. Denique cum fere per octo millia passuum post insecutus fuisset, cernens miles Christi  
5 ti diabolicum hoc fore nec in serpente hec esse velocitas, sed maligni spiritus potius videretur temptatio, totum se vertit ad Dominum, fuisque precibus, quam ferebat contra draconem crucem erexit et potenti virtute precepit draconi ne magis fuge expenderet vices, sed pulsus de summis ad ima  
10 rueret soli. Statim ad Dei hominis iussum ruit diabolica moles et immanis draco deiectus in profundum crepuit medio. Tunc servus Christi Ylarus montibus ac rupibus imperat ut sui ponderis moles super infandum deiiciant monstrum. Nec mora, ruunt montes et saxa rescindunt, magnaue eluvie  
15 facta pudendi draconis operiunt artus. Que ruina ob virtutis testimonium usque ad presens apparet in loco. Mox emerite militie tiro pro Inimici victoria eterno Imperatori innumeras protulit grates, revertensque ad virginem de hoste [fol. 44] reportat triumphum. Nec minus famula Dei cum suis  
20 omnibus benedicens Creatoris magnalia pro tanto eventu, summis laudibus precipuum victorem beatissimum extulit Ylarum. Tum demum Enimia sacratissima virgo, confidenter ceptum opus ad calcem deducere optat. Denique universi, nec in hoc discernitur sexus, necessarias impensas, ut pre-  
25 valent, preparant : alii enim e montibus lapides evellunt, alii ad conficiendum opus propriis humeris devehunt, cimenta preparant alii, atque alii in opere pondera levant, ac more apium, facto agmine, ad iniunctos discurrunt labores. Sed et presul Ylarus ancillis Christi non modica xenia tribuit,  
30 sicque, favente Domino, propere opus ad unguem deducitur. Post hec in Dei genitricis honore a predicto patre reverentissimo episcopo constructa dedicatur basilica, sed et aliam secus illam in beatissimi Petri apostolorum principis nomine consecravit ecclesiam. Deinde multis in illo sancto collegio  
35 undique congregatis virginibus, pater Ylarus sanctissimam Enimiam matrem constituit [b] puellarum, impositaque ei manu, in omnipotentis Dei virtute, abbatissam benedixit atque prefecit sanctimonialibus. Que fuerint deinceps sacratissime virginis ad subditas de divina philosophia seu de  
40 contemptu mundi rerum, de ciborum exiguitate, de instan-

tia orationum ac vigiliarum custodia, de castitatis puritate ac virginitatis castimonia, seu de omnibus que ad Christi pertinent disciplinam, magnifica dogmata, non facili relatu dinoscere potest. Ceperunt interea de longinquis partibus  
5 nobiles et potentes viri ac femine ad eam confluere et eius se benedictionibus commendare ac de suarum divitiarum copiis munera conferre. Misit preterea rex Clodoveus progenitor eius, ac Dagobertus, germanus ipsius, curiales ac prefectorios legatos qui monasterium virginis de redditibus propriis dita-  
10 rent atque adiacentes et contiguos mansos ac proximas villulas ab omni inquisitione vindicatas, datis muneribus, in illius iura transfunderent. Unde accidit ut, iure hereditario, illorum deliberatione, multos mansos ac vicos monasterium beatissime virginis, usque in hodiernum diem, sine aliquo scripto  
15 et absque ulla hominum [fol. 45] interpellatione, possideat. Verum quia eius nequimus vivacia facta in hoc volumine cuncta describere, studio multa pretermittentes, qualiter celicis ad sedes migraverit dicere incipiamus.

11. — Igitur Enimia beatissima, post immensos quos contra hostem decertavit agones atque post innumeras temptationum victorias, cum iam martir, corporis omnimodo cruciatus ferendo et mortificationis crucem usque in finem, digna foret ad celestes transire triumphos, divina revelatione obitum suum longe ante prescivit, et quod non post multos dies dissolvenda  
25 esset, sibi adherentibus omnibus nuntiavit. Cumque cotidie pro sua de hoc carnis ergastulo transmigratione omnipotenti Deo gratias redderet, die qua se transituram cognovit, cunctas Christo dicatas virgines que secum superno regi illo in tempore famulabantur, pariter cum presbiteris ac fidelibus laicis  
30 qui forte tunc aderant advocavit, atque hiis omnibus allocuta est verbis: « Condelector, dilectissimi fratres atque sorores, quoniam post longa huius fastidia vite, vocata a Domino [b] meo iam migrare incipiam, illique gratias refero, qui me dignatus est ad suum invitare convivium, quique prout  
35 placuit, suis me castigavit verberibus, et post flagella misericorditer ad incolumitatem transduxit, et bonitatis sue potentia in hoc retinuit loco, ne ad inanes ac caducos redirem honores. Quapropter vos moneo ut in quo cepistis bonum imitando me, vestram exiguam et humillimam matrem, usque  
40 in finem perseveretis, quatenus ab eterno sponso Christo,



virginitatis ac patientie ceterarumque spiritualium virtutum  
palmam percipere mereamini. Me vero hodie de hac fragili  
ac labili vita ad perpetuam regionem migrare sciatis, ut illum  
possim cernere regem quem amavi, quem quesivi, quem to-  
5 tis visceribus concupivi, pro cuius desiderio et regio honores  
et paternas dignitates pro nichilo reputavi; sed peto ne meus  
vos sollicitet transitus, nec ullas doloris inferat querimo-  
nias, quoniam magis in hoc convenit vobis gaudere, quod me  
premiseritis matrem ut communem Dominum pro vestra in-  
10 terpellem salute, si monitis [*fol. 46*] meis inherendo mee  
parvitatatis imitemini mores. Etenim sors ista communis nulli  
parcere novit, sed pariter omnium pauperum ac divitum  
pulsat corporum tabernas. Unde beati erunt qui in illa ho-  
ra parati fuerint occurrere ei. Hac de re, o filie, ne differatis  
15 de die in diem, sed iugiter vigilantes eius terribilem prestola-  
mini adventum, quoniam nescitis diem neque horam. Nam ecce  
ut michi a Domino revelatum est, filia mea carissima que  
nomine fungitur meo, cito post obitum meum de hac vita mi-  
grabit et mecum, cui hactenus indesinenter adhesit, fruetur  
20 eterno sponso Domino Iesu Christo. Hoc enim precibus  
meis ab ipsius obtinui largitate, ne diutius sine illa in ce-  
lesti thalamo commorarer. Cuius corpus penes meum in alio  
loculo impero ut sepeliatis, sed altius quam meum, quoniam  
ostensum est michi a divina clementia quare hoc fieri de-  
25 beat.» Cumque sanctimoniales simulque clerici et omnes qui  
audientes quod beatissima foret migranda illuc convenerant,  
ut illius se commendarent orationibus, gravi merore confecti  
inremeabiliter flerent, sanctissima [*b*] virgo blande eos con-  
solabatur, atque omnipotenti Domino suis precibus commen-  
30 dabat, iamque appropinquante hora qua a carne sanctissima  
eius anima solvenda erat, sacerdotibus precepit ut Christi  
sacramenta sibi deferrent. Que oblata, confessa est domini-  
cum corpus et sanguinem, et Redemptorem benedicens, cum  
magna letitia viaticum sue salutis accepit. Illico hilaris facta,  
35 celesti splendore circumfusa est, atque psallentes alii et alii  
pre gaudio lacrimas effundentes, illa animam reddidit: quam,  
credimus, sancti angeli cum sanctorum choris et virginum  
turmis in celesti palatio eterno sponso Domino obtulerunt.  
Cuius sacratissimum corpus cum ad abluendum a discipula-  
40 bus virginibus detectum fuisset, testate sunt se virginis

vidisse gloriam, nam quasi in futura iam resurrectione vultus luce clarior renitebat, ceteraque membra lacte niveque candidiora apparebant, ita ut carnis natura mutata videretur. Quis istam iniqua fame maceratam, quis cilicio tectam aut  
 5 diuturno cruciatu [fol. 47] crederet confectam? Visum est hoc superne Majestati ut defuncte virginis corpus ob testimonium castitatis ad multorum exempla puritate atque splendore claresceret. Fiunt interea ipsius exequie, non funeris sed triumphi [...] cunctis non flenda foret, sed magis gauden-  
 10 da. Itaque sanctissime virginis excubie, modulantes organicis vocibus celestes hymnos pro eius transitu ante Deum sancti omnes, a discipulis et a turba non modica que con-  
 venerat pio consonante concentu, in Dei genitricis basilicam, quam ipsa construxerat, deportantur atque post missas ac  
 15 debita officia more ecclesiastico decantata, in preparato sarcofago, in imis, ut ipsa jusserat, saxi, digno conduntur honore. Atque non post multos elapsos dies, convirginalis et irremota in Dei famulatu eius consodalis, ab ea nominata Enimia, sicut predixerat, has deserens miseras oras, celicas migravit ad  
 20 sedes, cuius beatum corpus iuxta sepulcrum ipsius in loco eminentiori collocatum est, quod [b] postea a Dagoberto qui multa sanctorum corpora de Gabalitani partibus transpor-  
 tavit, inter reliqua, Enimie sancte sororis sue putans se deferre corpus, in Franciam delatum est. Unde credimus  
 25 sanctissime virginis hoc fore ad futurorum presagium, quod se deorsum et comitem suam superius sepelire precepit, nolens a sue peregrinationis loco corporis sui pignora unquam transducere vel separare.

12. — O vere beata, o ineffabilis virgo Enimia, que sic in  
 30 terris totis visceribus dilexisti Christum Dominum, ut eum nunc in celis celestem possideas sponsum! Iam laus tua ille est, cuius laudes in ore tuo iugiter decantasti. Ne spernas, quesumus, famulos tuos, sed precibus tuis illum nobis obtine placatum, quo bonitate sua nostros cunctos deleat reatus.  
 35 Ergo, fratres, in huius virginis gloriosa memoria, laudes depromere dulce ac delectabile est. Nam si Dominum in sanctis mirabile est laudare, in huius castimonia virginis eum benedicere pulcrum est atque magnificare. Dicit enim Scrip-  
 tura : « Laudate Dominum in sanctis suis, » et in alio loco ait :  
 40 « In memoria eterna erunt iusti. » [fol. 48] Si ergo Dominus



omnipotens in sanctis est laudandus et iusti in eterna memoria sunt, si iustos laudamus, Dominum extollimus, qui illos iustificavit et ut essent in eterna memoria mirifice exaltavit. Sed scriptum reperimus : « Ne laudes hominem in vita sua, »  
5 quasi dicat, lauda post mortem, mors enim huius finis est vite. Et secure laus probi hominis in fine canitur vite, nam Psalmus ait : « Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum eius. » Igitur, quia sancta est Enimia beatissima, laudetur Dominus in ea, quoniam laus eius ipsius est quem amavit,  
10 quem dilexit, quem totis cordis desideriis concupivit. Quia vero iusta est, in eterna vivit memoria, nosque illius memores, quamdiu istos caducos Deus omnipotens nobis indulerit dies, ab eius memorie laudibus non cessemus, quoniam et ipsa erit memor, et nostrorum veniam delictorum meritis  
15 suis apud eternum sponsum Dominum Christum facile impetrabit. Sed quod dicit Scriptura : « Ne laudes hominem in vita sua, » quoniam speciosissima virgo ad celestes migravit concives, secure laudabimus, et dum in fine laus sit omnis [b] canenda, istius beatissime finis, cum primordiis et mediis  
20 cunctis laus extitit Creatoris, cumque eius mors in conspectu Domini sit preciosa, eam post mortem laudare pretiosum est atque iocundum. Accipe itaque, virgo sanctissima, nostras exiguas laudes et in presentia divine Maiestatis nostras offerre satage preces. Sitque tibi cura pro alumpnis tuis apud Do-  
25 minum intercedere quia cui in terris iocundum in corde tuo habitaculum preparasti, ipse te in celis gratanter exaudiet sponsam, et quicquid pro nostra fragilitate petieris, apud eum sine dubio obtinebis. Ave, iam beatissima, ave, quoniam inter virginum cohortes per lilia convallium, rosas, atque per  
30 amena paradisi vireta, canticum novum modulando, sequeris Agnum quocumque vadit. Tu illius, post Mariam reginam celorum, in odorem curris unguentorum atque ut balsamum aromatizans et sicut cinnamomum odorem tribuis mirre suavitatis. Tu inter filias Ierusalem pulcra incedis ut luna  
35 electa, rutilans ut sol, speciosa appares ut columba. Tu propter Dei omnipotentis [fol. 49] amorem terrenos honores sprevisi, et ideo consecuta es celestes thesauros. Respuisti regiam aulam et summi Imperatoris eternum invenisti palatium. Tu curiales non curasti dignitates et ideo acquisisti supernas heredi-  
40 tates. Mortalis et caduci hominis in terra despexisti nuptias

et in celo perpetui regis et eterni sponsi adepta es thalamos. Tu exul a patria in ardua propter Deum non timuisti habitare spelunca et ideo exaltata in celis cum sanctis omnibus, in paradisi gratularis amplitudine. Tu sprevisi rem presentium ob spem futurorum et idcirco consecuta es regnum celorum. Inter flagella corporis et rerum omnium penuriam firma permansisti in patientia et ideo celesti redimita diademate virtutibus coruscas mirabilis et tuis opulentiam tribuis in dispendiis universis. Ergo memor esto nostri in necessitatibus  
 10 universis et subveni omnibus qui ad tuum confugiunt subsidium. Obtine etiam pro delictorum indulgentia cunctis apud Deum generale remedium, quod speciale solemnitatis tue hodie mundo prestitisti ornamentum. Nam tuis, ut credimus, Christus [b] favet precibus, teque semper habet in honore ut  
 15 amantissimam sponsam, et ideo que fueris deprecata, sine ulla dissimulatione ab illo erunt concessa. Quapropter surge et pro peccanti populo te confer murum atque tollendo malum, non cesses augere bonum. Etenim mundus iste scelertus crebris labat ictibus, equidem ordo, gradus, etas, sexus  
 20 viam vite deserunt, virtus vera procul abest, sanguis tangit sanguinem et ideo celorum Domini nimis fervet ira et ultor sevit gladius. Hac de re, mater Enimia, non differas clamare ante regem sponsum Christum tuum quo miseriis subveniat omnibus, et sit salus cunctis periclitantibus, atque  
 25 fidelium Ecclesiam totis regat manibus, donec illuc tendat per eius gratiam regnatura ubi iam tecum miro modo omnes sancti iubilant, adorantes Trinitatem, unum Deum pariter, qui vivit et regnat per eterna saecula. Amen.

## INVENTIO ET MIRACULA

1. *Invention du corps de sainte Énimie.* — 2. *Miracles pendant un concile tenu à Mende pour la paix de Dieu. Les reliques déposées dans l'église Sainte-Colombe restituent la vue à un certain Ramnulfus. Guérison d'un paralytique. Guérison d'un estropié.* — 3. *Prodiges pendant un concile réuni au Puy par l'évêque Étienne pour la paix de Dieu. Réception des reliques. Inviolabilité miraculeuse du lieu où elles furent déposées. Guérison des femmes aveugles Lantildis et Dominica. Guérison dans le village de Baccus d'un aveugle appelé Girbaldus.* — 4. *Un noble de Saint-Laurent nommé Abbon dévaste le village de Roasac,*



*appartenant au monastère. Il devient fou. Il est guéri après avoir fait plusieurs dons. — 5. Un chevalier, Nicetius, vole des ânes aux hommes du monastère. Le vicomte du pays n'obtient qu'une restitution partielle. Admonesté par un moine de Sainte-Énimie devant le tombeau de saint Fulcran, le coupable répond par des injures. Il meurt bientôt possédé du démon. — 6. Le chevalier Theotardus ravage et brûle des biens du monastère. Il avait placé dans son sein une plaque de fer enlevée à une porte. Elle brûle son corps qui tombe en décomposition. — 7. Guérison d'une mère de famille de Mamertos, Stephana, qui était estropiée, impotente, sourde et muette. — 8. Un criminel fait pénitence. Vêtu d'un cilice, serré dans des liens d'airain, les bras cerclés de fer, il se rend en pèlerinage dans de nombreux sanctuaires qui sont indiqués. Il obtient d'être délivré des cercles de fer. L'un d'eux demeurait incrusté dans la chair, il est brisé par l'intercession de sainte Énimie. — 9. Miracles récents : à la fin du dernier concile de Mende, devant le pavillon dans lequel étaient placées les reliques de la sainte, sont guéries quatre femmes infirmes et un enfant possédé du diable, qui vomit trois charbons.*

**Incipit Inventio corporis beatissime virginis Enimie.**

1. — [fol. 50] Cum rex Clodoveus, vir strenuus et in rerum administratione preclarus, post indultum sibi a Deo regnum migrasset de corpore, filiusque eius Dagobertus regni Francorum adeptus foret gubernacula et in sancti Dionisii  
5 martiris decorandis edibus multo deflagrasset amore, ac de diversis regni sui partibus ad predicti martiris basilicam plurima rerum ornamenta et sanctorum pignora detulisset, ad Gabalitanas usque pervenit fines, quas peragrando locum  
in quo beatissime Enimie, sororis sue, sepultum fuerat corpus,  
10 sedulus explorator inquirere cepit, ardens scilicet desiderio ut secum illud deferret ad patriam, et sue germane innumerabilibus extolleret laudibus et honoribus exornaret. Nam sanctissime virginis probabilis vita et virtus insignis, non solum ipsius verum omnium circumquaque per finitima  
15 regna confluerat ad notitiam. Quapropter ad eius gloriosam memoriam conveniebant multi [b] et illius sacratissima pignora ad proprias sedes deportare certabant, sed Dei omnipotentis peractum est providentia ut virgo regina, que propter celorum regnum, terrenum respuerat et palatinos honores con-  
20 tempserat, arduum et solitarium locum quem vivens incoluerat pauper et humilis, post transitum a suis exulem nunquam sineret excubiis. Etenim veterum est fama et antiquorum vera relatio, quoniam Enimia beatissima virgo, adhuc vi-

vens celica sit visione ammonita, quod, post obitum suum, Dagobertus rex, germanus ipsius, ad eius inveniendum et transferendum pertingeret corpus. Hac de re sollicita, sanctis virginibus illi in transitu adherentibus fertur imperasse ut  
5 eius corpus in imo et vili loco tumularent, et sancte consodalis atque convirginalis a suo nomine vocitata Enimia, in eminentiori loco honorifice penes suum collocato sarcofago cum nomine insculpto, sepelirent, scilicet ut veniens predictus rex, dum sororis corpus se transferre arbitraretur, inven-  
10 tum ipsius comitis [fol. 51] Dei nutu et loco et nomine delusus, suum transportaret ad regnum ; quod negotium ita foret peractum apud nos nulli dubium est. Igitur post hec, multis annorum evolutis curriculis metisque evi transactis, volens pius Dominus virginis sue pretiosum thesaurum, quod vili  
15 in urna tectum occultabatur, fidelibus suis facere in propatulum, cuidam famulo suo Iohanni monacho divinitus revelare dignatus est quo in loco et qualiter quibusque indiciis pretiosissima reperiretur margarita. Cumque predictus Dei omnipotentis famulus ex hac visione anceps, per ali-  
20 quantos dies vario examine teneretur suspensus, iterum atque tertio ei similis apparuit visio, atque postremum eum superna Pietas increpavit cur tam diu in re tam salubri multisque profutura dubius foret et non magis propalaret cunctis quod sibi fuerat iniunctum secundum mandatum.  
25 Tum ille pro tertia ammonitione, abiecta omni ambiguitate, securus revelatori suo Domino immensas protulit grates totumque ducens quod supererat noctis in laudibus, prius quam [b] solis globus iubare suo mundi spatia ampla repereret, sancte manifestationis divinum oraculum suis omnibus  
30 patefecit comitibus. Qui multum gratulati Creatoris extolunt magnalia, illumque benedicendo, ocius properant optatum invenire secretum. Mox namque ad presulem legatos dirigentes Mimatensem, in cuius diocesi habebatur locus, atque ad reliquos quos in circuitu viros noverant  
35 religiosos, rogant ut ad celestem concurrant reperendum thesaurum. Illi vero celeriter convenientes nullas ad inveniendum tam mirabile munus conficiunt moras. Denique memoratus Dei servus ostense visionis notator adsistit, et locum et spatium infra sancte Dei genitricis basilicam,  
40 quam ipsa beatissima virgo construxerat, omnibus qui



aderant, designat. Nec mora, episcopus et qui confluxerant clerici, imposita de virginitate antiphona, dederunt voces hymnorum in excelso, atque vile terre solum fodientes loculum sacrum inferius habens bustum illico reperiunt. Tunc  
5 magis [fol. 52] altisonas laudum voces depromentes patefecere locellos, sicque magni et inestimabilis pretii pretiosissima inventa est margarita. Exinde tanta odoris flagrantia, tantaque mire suavitatis egressa est ubertas, ut presentes qui aderant velut ex paradisi omni amenitate ac  
10 plenitudine dulcedinis se existimavere repletos. Sed et aliud quoddam mirabile accidit, quod silentio preterire diiudicavimus absurdum fore. Nam, letantes pro miro suavitatis odore universi, subito lux celitus emissa accensos extinxit cereos et sicut ad Salomonis orationem in dedicatione Templi, ne-  
15 bula totam domum implevit, ita in inventione corporis beatissime Enimie virginis intus et foris basilice nubes clara apparuit, in tantum ut penes se alter alterum pro luce videre nequiret. Cumque post non modicum intervallum, emissa nebula celo reciperetur, candeles omnes extincte per  
20 seipsas incendi atque illuminari ceperunt. Tunc pariter universi, glorificantes Deum rerum omnium creatorem, Enimiam sanctissimam virginem summis laudibus extulere. Que autem infirmitatum [b] virtutes meritis ipsius tunc patrate fuerint, non est facultas paucis sermonibus enucleare. Et-  
25 enim, aperto tumulo, cum suavissimus, ut prefati sumus, odor emissus fuisset, omnes qui aderant egroti, ita illius sunt sanati flagrantia ut Deum omnipotentem et sanctam virginem benedicentes, incolumes domos reverterentur ad proprias. Itaque evacuato loculo, cum hymnis et laudibus,  
30 maximum thesaurum virginis superius ad monasterium recter constructum transtulerunt ibique eum cum magno recondentes honore collocaverunt, ubi ad memoriam illius, omnipotens Dominus, usque in presens, innumeras virtutes atque preclara operatur miracula, quorum que prima exti-  
35 tere per negligentiam non sunt scripta. Illa vero que nostris temporibus, aut fieri vidimus aut facta certe cognovimus, silentio tegere nolumus, sed, favente Domino, conscribere procuravimus. **Explicit Inventio.**

**Incipit de miraculis eiusdem virginis.**

2. — [fol. 53] Per ampla cosmi climata

Terrarumque per spatia  
Cluunt sanctorum merita,

4 Dei nostri potentia,  
Qui illos ad sublimia  
Duxit poli palatia  
Quo fruuntur per secula

8 Parisiaca gloria.  
Horum sunt per collegia  
Serta mire micantia  
Et variantur munera

12 Secundum actualia  
Terrena que per stadia  
Peregerunt magnalia,  
Imperatoris munera

16 Implendo devotissima.  
Angelorum cum civibus,  
Patriarcharum cuneus  
Et prophetarum numerus

20 Chorus et apostolicus,  
Martirum simul populus,  
Una cum confessoribus  
Cetus viget virgineus

24 Nexus cum continentibus,  
Maria Dei genitrix,  
Regina horum beatrix,  
Quam secuntur pediseque

28 Virginum omnes anime,  
Quarum una eximia  
Vocitatur Enimia,  
Cuius constant miracula

32 In seculo splendentia,  
Que schedulis nunc calamus  
Noster tradat humillimus,  
Cuius facta viventia,

36 Quo maneant per tempora  
Atque sint in herilia



- Exempla quam precipua  
 Modernis simul omnibus  
 40 Cum futuris hominibus!  
 Mimatense est [b] oppidum  
 Inter nostra precipuum <sup>1</sup>  
 Gabalitanis finibus <sup>2</sup>,  
 44 Que structa manent turribus.  
 Pergant ut ad consilia  
 In hoc sunt data monita,  
 Ut sacra ferant pignora  
 48 Omnis ordo conveniat.  
 Propterea christicole  
 Cenobii Enimie  
 Eius magnas excubias  
 52 Deferunt ad basilicas,  
 Predicto in oppidulo,  
 Cernente omni populo,  
 Et collocant ad gloriam  
 56 Ipsius et victoriam.  
 Illico virtus virginis  
 Adest in beneficiis  
 Infirmis ac debilibus,  
 60 Claudis et cecis omnibus,  
 Pellens cuncta demonia  
 Pariter et vesanias <sup>3</sup>,  
 Prestat salutem singulis  
 64 Suis sanctis remediis.

**Aliud.** Igitur in Mimatense predio, ut prefati sumus, in Beate Columbe, que ibi tunc erat, basilica, sanctissime Enimie collocata sunt pignora. Mox vero illuc, cum primo ductore homo sine oculis pervenit nomine Ramnulfus, qui morabatur  
 5 in rure de Dignaco ad iura pertinens beatissime virginis. Hic magnis horis ac fidei vocibus sanctam interpellavit Enimiam ut ei denegata, suis precibus apud Deum obtinendo prestare dignaretur lumina. Parvo interiecto intervallo ac vix uno effluente momento, [fol. 54] discussa cecitatis cali-  
 10 gine, denegatum cepit aspicere lumen et Conditorem om-

<sup>1</sup> ms. omet nostra. — <sup>2</sup> ms. in finibus. — <sup>3</sup> ms. vesania.

nium pariterque datricem sue lucis gloriosissimam Enimiam multis laudum vocibus exorsus est extollere. Repente confluunt sine numero egroti miroque potestatis effectu infirmorum sanantur corpora. Porro ante eius, qua vehebantur  
 5 sacre relique urnam, paraliticus est depositus quem omnium debilitas membrorum diverso iure discrete dampnaverat; meritis sanctissime virginis pristinae incolumitatis augmenta suscipere meruit et salutis obtinere gloriam, ut vigor artubus redditus singulis, confestim, subfragante remedio, astaret il-  
 10 lesus.

**Aliud.** Alius etiam debilis, qui rectus ire nequibat, reptando se trahens per terram, ut pote qui officio destitutus erat omnium membrorum, advenit implorans omnipotenti Deo, per famulam illius Enimiam, sibi preberi auxilium. Illico  
 15 miro modo ceperunt se nervi diu contracti extendere et aridi meatus venarum sanguinis mundatione humectari, atque [b] ita, Deo volente, per famulam suam, accepto robore, letus super pedes constitit, et curatrici sue, communem Dominum benedicendo, maximas grates contulit.

65 Hiis denique virtutibus

Attonitus est populus.

Vulgus et omnes proceres

68 Laudes certant depromere.

Enimiam sanctissimam

Vocant et beatissimam.

Sic offerendo plurima <sup>1</sup>

72 Munera in basilica,

Loci nequit angustia

Perferre tot donaria.

Mox exeunt ab oppido

76 Et in loco gratissimo,

Cuius erat per spatia

Amplitudo quam maxima,

Ibi fingunt tentoria

80 Et sancta membra collocant.

Tunc celebrant concilia

Deo satis complacita,

<sup>1</sup> ms. E. s. offerendo vocant et b. plurima.



- Que decent nam conficiunt  
 84 Et pacem omnes statuunt.  
 Interim virtus valida  
 Discurrit per discrimina  
 Vulgi cunctarum aurium  
 88 Quod est sancte miraculum.  
 Tunc videres confluere  
 Hominum turbas undique,  
 Ceve cum magno impetu,  
 92 Arenarum, pro sonitu  
 Ventorum, currit cumulus  
 Aut palearum tumulus,  
 Ut cernant tam deifica  
 96 Que fiunt mirabilia.  
 Cunctis datur omnimoda  
 Salus atque continua  
 Eius fiebant precibus,  
 100 Quarum non erat modulus,  
 Nec est qui possit scribere  
 [fol. 55] Que accidere, munere  
 Ipsius beatissime,  
 104 Miracula magnifice.  
 Cecis redduntur lumina,  
 Currunt claudi per tramita,  
 Leprosi mundat maculas  
 108 Omnesque fugat demonas,  
 Egros curat in corpore,  
 Pellit langores anime,  
 Nec est illi difficile  
 112 Implere quod vult facere.

## 3. —

- Post hec, multis temporibus  
 Decursis atque solibus,  
 Urbs dicitur Anicium,  
 116 Sancte Marie Podium,  
 In qua multis concivibus  
 Conveniunt et millibus  
 Circumquaque de finibus,  
 120 Cum sanctorum pignoribus.  
 Illuc sancta Enimia

- Defertur cum letitia,  
 Recipitur cum gloria,  
 124 Ponitur in basilica  
 Que genitricis Domini  
 In honore mirabili  
 Omni constat emblemate  
 128 Decorata mirifice.  
 Ibi eam Altitronus  
 Ditavit in muneribus.  
 Non est qui fari valeat  
 132 Que fuerunt magnalia :  
 Curantur demoniaci,  
 Omnes sanatos effici <sup>1</sup>  
 Christus prestat rex glorie  
 136 In eius sancto nomine.

**Aliud.** Priscorum est fama, quoniam cum infra templi edes pretiosa foret locata margarita, crebra illico sunt perpetrata miracula. Nam demonum falanga tetrīs ululatibus emissis, a corporibus exiebat instar scabrosi reptilis [b] seu scorpīi horrende similitudinis. Cecorum vero atque claudorum ac debiliū et omnium egrotantium reddita tanta extitit salus, ut pro ipsa magnitudine omīssa sit ad scribendum. Dehinc vero a templi liminibus, presul nomine Stephanus, qui illis sacris tunc presidebat sedibus, cum 10 ceteris qui aderant episcopis, egrediens, sanctissime Enimie excubias ad locum qui cominus habebatur ad celebrandum concilium transportare fecit. Cumque ventum foret illuc, plus satis beatissime virginis increvere miracula. Denique multos promiscui sexus quos debilitas miseranda membro- 15 rum contraxerat, restitutis usibus, virtutis medela indiscreta resolvebat. Plurimis quoque purgatis tenebris, lumine oculorum presidium contemplationis indulxit et redivive lucis compendia desertis habitaculis restauravit. Fertur etiam a multis, quod valde mirabile est, quod post finitum concilium, cum eius sacra membra ad propriam ecclesiam delata 20 essent, locus ille in quo posita et venerata sunt ita foret horribilis et meritis virginis metuendus, ut nullum pecus

<sup>1</sup> ms. omet sanatos.



nullaque bestia inibi remorari aut solum calcare auderet, quod [fol. 56] si faceret, mox in dispendio accideret mortis. Unde ab incolis pro hoc necis timore undique septus mace-  
rie confirmatur.

5 Itaque innumera virtutum suarum insignia, que ibi per eam  
Conditor rerum operatus est pretermittendo, tantum duarum  
matronarum quas in suo retinuit usque in finem famulicio,  
huic operi gesta inscribere opere pretium arbitratus sum.  
Harum vero nomina unius Lantildis, alterius autem Domi-  
10 nica. Quarum prima Lantildis nobili stirpe progenita dicitur,  
sed Dei omnipotentis, amissis luminum aciebus, verbere  
castigata, a familiaribus suis quod illuminari posset, Ani-  
cium, ad genitricis Domini nostri basilicam deducta est.  
Statimque ad strepitum vulgi et ad laudantium voces Eni-  
15 miam extollentes sanctissimam virginem, commoto animo,  
inter amara suspiria et crebros pectoris singultus, Dominum  
invocabat maiestatis, ut per famulam suam quos amiserat  
intuitus ei restitueret acierum. Nec mora, oculi, spirantibus  
lacrimis, denegatum recipiunt lumen, et dudum orbata fe-  
20 mina, claram intuens lucem, ultra quam fari postest, illu-  
minatrici [b] sue retulit grates. Haud procul aderat altera  
quam superius Dominicam nominavimus, que non dissimili  
miraculo, nec minus et ipsa gratiarum exhibuit laudes. Tum  
dum cum vellent ad proprias domos retrogradum incipere  
25 iter, virtus hoc denegavit superna. Quapropter virginis  
excubias usque ad eius monasterium consecute sunt nimium  
merentes. Dehinc Dominica eque lancis probo hoc dispensans  
examine, virginis beate animo persensit voluntatem, sicque  
immobilis postmodum in eius permansit servitio. Lantildis  
30 vero nobiliori ceu se reputans genere, ad maiorem procuran-  
dam familiam conata est sepius ad proprium progredere  
solum. Sed virgo beatissima illius ad nichilum defrustata  
est nisus. Nam quotiens repatriandi, adventantibus germanis  
et propinquis plurimis, adgressa est iter, totiens ceca fines  
35 monasterii nequivit transire. Unde post multos repulsos  
iam castigata, usque ad obitum, miraculorum virginis testis  
ibi permansit.

**Aliud.** Unum vero quod in reddito ab urbe Aniciens  
[fol. 57] virgo operata est miraculum, hic curavi inserere.  
40 Cecus erat in vico qui dicitur Baccus, cuius nomen Girbal-

dus. Hic obviavit sanctissime glebe, audiens voces et laudes  
 redeuntium, seque cum reverentia, fide plenus in medio  
 5 turmarum ingessit, obnixe rogans ut ei pietas divina per  
 famulam suam subvenire dignaretur ut denegata restitueret  
 lumina. Mox, conferente Domino, meritis beatissime vir-  
 ginis, clare cepit videre, et post sanctissimas reliquias, gra-  
 tias reddendo, sine ductore simul cum aliis perrexit festi-  
 10 nanter.

#### 4. — Aliud miraculum.

- 137 Quod remanebat oblitum <sup>1</sup>  
 Iam nunc pergat in publicum.  
 Roasac erat viculus,  
 140 Iuri virginis subditus,  
 Quem Abim, homo nobilis  
 Castri Sancti Laurentii,  
 Cleptes invasit pessimus,  
 144 Predam deducens ocus,  
 Sed virtus admirabilis  
 Nexuit eum vinculis,  
 Nam captus a demonibus  
 148 Sensum amisit funditus.  
 Tunc debacchando cursitans,  
 Laniabat quos poterat.  
 Hinc inretitur funibus  
 152 Vixque tenetur acrius.  
 Deliberant post comites  
 Illum quod [b] ducant limites  
 Ad templi beatissime  
 156 Et predam quam citissime  
 Colonis reddant rusticis,  
 Ut veniam piaculis  
 Hiis mereatur accipi.  
 160 Nec mora, fit quod retuli:  
 Pergit nam ad auxilium,  
 Capite ferens cacabum,  
 Sicque incedens pedibus

<sup>1</sup> ms occultum.



- 164 Nudis, in hiemalibus  
Brimis, atque vestigia  
Eius fiunt mox languida  
De glaciali frigore.
- 168 Hac fretus plenitudine  
Intrat sancte basilicam,  
Sua proclamans crimina,  
Sed non beata illico
- 172 Homini parcit frivolo,  
Sed tendit in propatulo  
Quod cernat illum concio,  
Ut pluribus sit notio
- 176 Ipsius depredatio,  
Ne magis in confinio  
Ullius sit ablatio.  
Tunc ille valde penitens
- 180 Atque postremo rediens,  
Ad Mimatense oppidum  
Tendit requirens, presulum  
Sic cetus in presentia,
- 184 Suam luxit malitiam  
Et ex rebus donaria  
Dat virgini non modica,  
Sed Domini clementia
- 188 Non sibi est propitia  
Donec suis de prediis  
Cenobio fert virginis.  
Hac de re in iudicio
- 192 Presulis, teste populo,  
Iure hereditario  
Contulit monasterio  
Ecclesiam episcopi
- 196 Amancii sanctissimi,  
Simul gloriosissimi  
Sepulcri Iesu Domini  
Et villam de Broxh dictam <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Les vers 199 et 200 sont altérés comme le montrent les fautes de mesure et de rythme.

200 Una fontem de Boldoyram.  
 Post [fol. 58] hec sanus efficitur  
 Christusque benedicitur.

5. — **Aliud miraculum.** Aliud est miraculum quod huic innectere utile iudicavimus. Quondam rei eventus fuit ut rustica multitudo de virginis vicis ad negotium cum asinis tenderet, quos sale vel quibus indigebat aliis rebus oneratos reduceret. Casu accidit ut ei tunc eques, cum comilitonibus suis, nomine Nicetius obviaret. Qui tantam asinorum multitudinem cernens, cupiditate ductus, eos rapuit ac depredatus est. Sed patrie vicecomes, vi exigente, preter duos, cunctos restituere fecit. Sanctissima vero Enimia non  
 10 protulit diutius predatorem suum vivere multum. Nam dum quidam eius monasterii monachus ad beati Fulcranni convenisset memoriam, illumque ibi intueret miserabilem militem, cepit eum increpare cur tamdiu asinos pertinentes ad virginis monasterium ausus esset retinere. Tum ille, nul-  
 15 lam ei reverentiam exhibens sed diabolico spiritu tumens, contumelias inferre magis curavit. Ad quem vir Dei sic fatus est : « Ecce in tua vultus specie iam despicabilem ac leprosum [b] te conspicio, nec ultra mea frustrabitur spes, quoniam cominus aderit hora qua in te Enimia beatissima suam  
 20 expendet virtutem. » Nec mora, servus Dei retulit regressus ad hospitium, miles diaboli captus a domino est, omnesque dilacerare cupiens, scamnum etiam in quo vinctus tenebatur, morsu corrodebat atque inter varios ululatus et teterrimos mugitus, voces asininas fortiter inclamabat, et penam reatus  
 25 sui virginisque potentiam, volens nolens, confitebatur. Sic deinceps vinctus et catenatus ad castrum proprium delatus, post nimios cruciatus pessima morte vitam finivit.

6. — **De verbere cuiusdam militis a sancta virgine.**

Alter erat in proximo  
 204 Illius monasterio,  
 Teotardus de nomine,  
 Omni pravus in opere,  
 Qui cedem dabat rusticis  
 208 Iniurias et feminis,



- Cleptes et avarissimus  
 In cunctis ac stultissimus.  
 Hic accedit ad casulam  
 212 In rure tunc contiguam  
 Quod virgini attigerat,  
 Ut raperet quod poterat.  
 Sublatis namque omnibus  
 216 Ignem imponit trabibus.  
 [fol. 59] Sicque repente rediens  
 Atque a multis audiens :  
 « Noveris te certissime  
 220 Pro hiis vindictam capere  
 Que gessisti in subdita  
 Virgini nunc mapalia, »  
 Ille blasfemat plurimum  
 224 Nec se timere iaculum  
 Eius plus quam alterius  
 Asserit in hominibus.  
 Ferri forsitan crustulam  
 228 Ab ostio quam traxerat,  
 In sinu tunc posuerat.  
 Dumque ad domum properat,  
 Sentit in carne pustulam  
 232 Et maculam quam pessimam,  
 Nam ferrum illi heserat  
 Ardorem et incenderat.  
 Hoc ab eo seiungere  
 236 Aliquid nec abstrahere  
 Valet nec potest, varia  
 Iniecta post luctamina,  
 Pluresque mittit gemitus  
 240 Et proclamat diutius.  
 Ultricem penam meruit  
 Nec peniteri potuit,  
 Noctem namque pervigilans,  
 244 Se furibundum increpans, <sup>1</sup>

<sup>1</sup> dans le ms. les vers ont été intervertis dans l'ordre 243, 247, 248, 244, 245, 246.

- Verbum quod contra virginem  
 Ausus fuisset dicere.  
 Ceve inferni furias  
 248 Respiceret sic clamitat :  
 « Eheu ! Agens me miserum,  
 Quid faciam iam amplius ?  
 Ergo qui prope sistitis,  
 252 Quod patior non cernitis !  
 Nam sancta est Enimia  
 Que me flagellis verberat  
 Nec vivere diutius  
 256 Pro hiis queo vulneribus,  
 Sed iam pergam ad herebum,  
 In potestatem demonum. »  
 Sic[que] stans vertit lumina  
 260 Et mala sua indicat.  
 Totus plenus prurigne [b]  
 Efficitur et scabie.  
 Tunc eius caro putrida  
 264 Per offas cadit ocia.  
 Postea miser moritur  
 Ad ima et deducitur.

7. — **De muliere surda et muta sive contracta.** Multorum est relatione probabile quod inscribere curavi miraculum. Mater familias que vocabatur Stephana in vico degebat Murtaño nomine, prope sito a virginis cenobio. Hec, ingruente  
 5 fame, cum viro suo alias perrexit ad partes, ut suam perigrinando sustentaret inopiam. In quibus cum diutius perigrinata foret, Dei iudicio accidit ut, contractis manibus et brachiis ceterisque membris debilibus factis, muta efficere-  
 10 tur et surda. Tunc vir eius nimium ei compassus, post longos dolores, recordatus beatissime Enimie innumerorum beneficiorum que infirmis et debilibus prebebat, per diversa viarum itinera illam vehendo, ad eius deduxit memoriam. Cumque in virginis oratorio ceu immobilem truncum collocasset, assiduas pro illius miseria cepit effundere preces  
 15 et Dominum implorare maiestatis ut [fol. 60] per meritum sancte Enimie sibi uxorem dignaretur incolumem tradere. Itaque cum diutissime in hiis commoraret precibus, virtus



divina affuit et virgo beatissima mulieri egrote adminiculum prebuit. Nam continuo nervi relaxantur contracti et membra debilia roborantur. Extenduntur brachia et manus digitis erectis innectatur vigor et per venas sanguis discurrit. Si-  
 5 mulque gutturis organis reparatis, os solvitur mutum et aures clause pariter reserantur. Mirum in modum, in una fragili persona, ad laudem beatissime Enimie, tria perpetrantur miracula. Nam debilis atque contracta gratulatur consurgens, et muta loquens laudes Salvatoris proclamat, simulque  
 10 surda auribus percipiens voces ovanter auscultat.

8. — **Aliud.** Quod sequitur miraculum,

- 268 Maximum est prodigium,  
 Nam virtus admirabilis  
 Enimie est virginis,  
 Que luit inter sidera  
 272 Stella ulla eximia,  
 Cuius constat memoria  
 Gloriosa per secula.  
 Vir fuit valde noxius,  
 276 Facinorosus, impius,  
 Multa committens [b] crimina  
 Prava implendo opera.  
 Tandem conversus postea,  
 280 Dei nostri clementia,  
 Venit ad penitentiam,  
 Atque utendo aspera,  
 Indutus est ciliciis,  
 284 Vinculis constrictus ereis,  
 Utrumque et per brachium  
 Circulum duxit ferreum.  
 Sicque luens peccamina  
 288 Plura vixit per tempora  
 Enimvero post talia,  
 Sanctorum querit limina,  
 Veneratur et cineres.  
 292 Ipsorum loca intuens,  
 Petit eis remedia  
 Solvant ut vincla ferrea  
 Sibique dando veniam,

- 296 Indulgeant facinora.  
 Adiit Iherosolimam,  
 Petit Betleemiticam  
 Aulam Marie Virginis,  
 300 Sepulcrum orat Domini,  
 Et ad presepe supplicans  
 Merita sancta invocat.  
 Tomam querit in India,  
 304 Andream in Achaia,  
 Iohannem rogat Effesim,  
 Sicque Constantinopolim  
 Sophie Dei supplicat  
 308 Apostolos [et] invocat,  
 Iudam, Lucam et Simonem,  
 Stephanum protomartirem.  
 Post transmarinos exiit,  
 312 Romam quam cito pervenit <sup>1</sup>,  
 Petrum et Paulum inrogat,  
 Bartholomeum excitat,  
 Salerno Matheum provocat <sup>2</sup>,  
 316 Marcum et in Venetia.  
 Peragrando Italiam,  
 Pervenit Alemanniam,  
 Non est oblitus Flandriam,  
 320 Se transit ad Britanniam,  
 Sic Normanniam adiit,  
 Michaellem expetiit.  
 Post revertens [fol. 61] per Franciam,  
 324 Dionisi basilicam <sup>3</sup>  
 Remigii et pignora  
 Queque sanctorum alia,  
 Non est oblitus aliqua.  
 328 Nam Martini reliquias  
 Quesivit et Hilarias,  
 Martialis Lemovicas,  
 Sancte Marie Podium,

<sup>1</sup> ms. Romam venit quam citius. — <sup>2</sup> vers trop long d'une syllable. —  
<sup>3</sup> ms. Dionisii ad basilicam,



- 332 Fidis in Conchis vallium,  
Egidii ad Rodanum,  
Antonii Viennium <sup>1</sup>,  
Tolose et Saturnium <sup>2</sup>,
- 336 In Spaniis et Iacobum.  
Ab hiis atque ab aliis  
Petitis amminiculis,  
Ipsorum patrociniis
- 340 Binis caruit circulis.  
Unum solum in brachio,  
Caro crescens cum corio,  
Mansit inferens arduum
- 344 Dolorem illi putridum.  
De hoc nunquam ab aliquo  
Suo in adiutorio  
Ullum fuit auxilium,
- 348 Vel habuit remedium,  
Donec virgo Enimia,  
Apparendo per sompnia,  
Ei per suam gratiam
- 352 Talia dedit monita :  
« Eheu, tu, inquit, languide,  
Consurge quam citissime,  
Ad meum domicilium
- 356 Vade atque presidium.  
Meum erit post Dominum,  
Tibi dare subsidium. »  
Nec mora ; ille ocius
- 360 Pergens querit a pluribus  
Iter quod erat dubium  
Eius ad monasterium.  
Tandem venit per aspera
- 364 Terrarum multa spatia  
Ad templum sancte virginis,  
Confidens eius meritis.  
Asilum tunc ingrediens,

<sup>1</sup> *ms.* Antonii mavaronium. — <sup>2</sup> *ms.* Tolose Saturninum.

- 368 Preces fudit assidue.  
Cumque spectat optabilem  
Salutem et pervigilem<sup>1</sup>  
Noctis servat confinium
- 372 Usque [b] ad conticinium,  
Adest virgo Enimia,  
Ferens sancta presidia.  
Tum videbatur languidi
- 376 Quod frangeret cum malleis  
In ulna sua circulum  
Quod habebatur ferreum.  
Quod dictum est mirabile
- 380 Sed non est incredibile.  
Confractum ferrum resilit,  
Plures in partes cecidit,  
Una ad crucem pervenit,
- 384 Alia glebe ingruit <sup>1</sup>.  
Frustum quod fuit tertium  
Super altare subitum  
Saliens facit strepitum.
- 388 Clavus confixus, sonitum  
Faciens, non apparuit.  
Statim homo obstupuit  
Et ceve cadens mortuus,
- 392 Amens fuit sermonibus.  
Sicque surgens post modicum  
Suumque videns brachium  
Iam caruisse circulo,
- 396 Illico regi Domino  
Grates immensas protulit  
Ac pavimento inruit,  
Benedicens Enimiam,
- 400 Curatricem precipuam.  
Quantas tunc laudes dederint  
Praesentes in miraculis,  
Non est facultas dicere
- 404 Vel calamo conscribere.

<sup>1</sup> ms. sancte glebe.



Benedictus sit Dominus  
 In virginis virtutibus,  
 Cuius honor et gloria  
 408 Per cuncta viget secula.  
 Amen.

9. — **Aliud.** Non antiquum est quod refero, nam adhuc sunt viventes et idonei testes, qui asserunt in proximo peracto in [fol. 62] Mimato concilio, se mirabiles gloriosissime virginis Enimie perspexisse virtutes. Dicunt enim quod finis ade-  
 5 rat placiti presulesque iam ascenderant pulpitum, ut in ultimo sermone benedicerent populum quo gratulantes universi remearent ad propria, cum ecce nova consurgunt gaudia et repente letitia oritur. Etenim ante glebam beatissime virginis positam in papilione, mulieres debiles due mancas  
 10 cum brachiis sanas receperunt manus. Tertia, restauratis a debilitate pedibus, ad laudem virginis exilivit et leta cucurrit. Quarta que magis miserabilis erat et muta, loquendo amissos recepit gressus et innumeras curatrici sue protulit grates. Affirmant etiam puerum a demonibus posses-  
 15 sum potenti virtute ibi fore curatum. Nam multis intuentibus, ab ore tres carbones evomuit et sic deinceps sana mente permansit. Plures fuerunt et alie que ibi virginis bonitate perpetrate comprobantur virtutes, quas nos, studio brevita-  
 20 tis, in relatione pretermittere curavimus, quoniam operante Deo, ita eius diatim exuberant beneficiorum miracula ut si per ordinem scriberentur, mensuram excederet codex.

---

#### INDEX NOMINUM

*Les nombres désignent les feuillets du manuscrit précisés par le numéro du vers quand il y a lieu.*

- |   |  |
|---|--|
| Abim, homo nobilis castri Sancti Laurentii, 57 (vers 141).<br><i>Corriger</i> Abbon. Cf. ANDRÉ, <i>ouvr. cité</i> , p. 133. | Andreas (Sanctus) honoratus in Achaia, 60 <i>b</i> (vers 304).                     |
| Achaia (sanctuarium Sancti Andreae in), 60 <i>b</i> (vers 304).   | Anicium, 55 (vers 115), 55 <i>b</i><br>Aniciensis urbs, 56 <i>b</i> . Voir Podium. |
| Alemannia, 60 <i>b</i> (vers 318).  | Antonius (Sanctus) honoratus in pago Viennensi 61 (vers 334).                      |

- Baccus, vicus, 57.  
 Bartholomeus (Sanctus), 60 *b* (vers 314).  
 Betleemitica aula, 60 *b* (vers 298).  
 Boldoyram (fons de), 57 *b* (vers 200).  
 Bonneterre (*comm. de St-Laurent-d'Olt, cant. de Campagnac, arr. de Millau. Aveyron*). Voir Sancti Amancii ecclesia.  
 Brasa[s], pagus, 33 *b*. Branede dans le poème de Bertran de Marseille, aujourd'hui Brenèdes (*comm. de Sainte-Enimie*).  
 Britannia, 60 *b* (vers 320). *La Grande-Bretagne*.  
 Broxh, villa, 57 *b* (vers 199).  
 Burla, 26, 28 *b*, 29, 41 *b*. *Burle, fontaine située au milieu du bourg de Sainte-Enimie*.  
 Clodoveus [primus], rex Francorum, 22.  
 Clodoveus qui dicitur filius Dagoberti et pater Dagoberti et Enimiae, 21 *b*, 44 *b*, 50.  
 Conchis (Sancta Fides de), 61 (vers 332). *Conques (arr. de Rodez)*.  
 Constantinopoli (Ecclesia Sophiae Dei), 60 *b* (vers 306).  
 Dagobertus qui dicitur pater Clodovei, 21 *b*.  
 Dagobertus, fundator abbatis Sancti Dionisii, qui dicitur filius Clodovei et germanus Enimiae, 44 *b*, 47 *b*, 50, 50 *b*.  
 Denhias, 33 *b*; Dignacum, 53 *b*. *Dignas (commune de Sainte-Enimie)*. Cf. Indignatus.  
 Dionisius (Sanctus) honoratus in Francia, 61 (vers 324).  
 Dominica, matrona quaedam, 56, 56 *b*.  
 Effesi (Sanctus Johannes in), 60 *b* (vers 305).  
 Egidius (Sanctus) honoratus ad Rodanum, 61 (vers 333).  
 Enimia, monialis quaedam, 47, 50 *b*.  
 Fides (Sancta) honorata Conchis, 61 (vers 332).  
 Flandria, 60 *b* (vers 319).  
 Francia, provincia Germaniae, 21 *b*, 26 *b*, 47 *b*. Beatus Dionisius in Francia, 61 (vers 323).  
 Fulcranni (memoria Beati), 58. *Tombeau de S. Fulcran à Lodève*.  
 Gabalitanæ partes, 26, 26 *b*, 41 *b*, 50, 53 (vers 43); Gabalitanum, 47 *b*. *Le Gévaudan, pays de la cité romaine de Javols, devenu le diocèse de Mende*.  
 Germania, 21 *b*, 23, 23 *b*.  
 Girbaldus, quidam, 57.  
 Hilariæ reliquiae, 61 (vers 329). *Reliques de S. Hilaire à Poitiers*.  
 Hilarus (Sanctus), voir Ylarus.  
 Hispania, voir Spania.  
 Iacobus (Sanctus) honoratus in Hispania, 61 (vers 336).  
 Iherosolima, 60 *b* (vers 297).  
 India (Sanctus Tomas apostolus in), 60 *b* (vers 303).  
 Indignatus, pagus, 33 *b*. Cf. Denhias.  
 Iohannes (Sanctus) honoratus Effesi, 60 *b* (vers 305).  
 Iohannes, monachus quidam, 51.  
 Italia, 60 *b* (vers 31).  
 Iudas, apostolus, 60 *b* (vers 309).  
 Lantildis, matrona quaedam, 56, 56 *b*.  
 Lemovicis (Sanctus Martialis de), 61 (vers 330). *Limoges*.  
 Lucas, apostolus, 60 *b* (vers 309).  
 Marcus (Sanctus) honoratus Venetiis, 60 *b* (vers 316).  
 Martialis (Sanctus) honoratus Lemovicis, 61 (vers 330).  
 Martinus (Sanctus) honoratus Turonis, 61 (vers 328).  
 Matheus (Sanctus) honoratus Salerni, 60 *b* (vers 315).  
 Michael (Sanctus) honoratus in Normannia, 60 *b* (vers 320).



- Mimatensis praesul quidam, 51 *b*.  
 Mimatense concilium, 61 *b*. M.  
 oppidum 53 (vers 41), 57 *b*  
 (vers 181). M. praedium 53 *b*.  
*Mende.*
- Murta, mater quaedam familias,  
 39. *Corr. sans doute Marta.*
- Murtanus vicus, 39 *b*, 59 *b*. *Ha-  
 meau sur la rive gauche du  
 Tarn, dont il subsiste des ruines  
 à trois kilomètres environ en  
 aval de Sainte-Énimie et dont  
 le nom est conservé par le lieu  
 dit Mamertos (section G, dite  
 du Pont, du cadastre de Sainte-  
 Énimie).*
- Nicetius, eques quidam, 58.
- Normannia, 60 *b* (vers 321).
- Paulus (Sanctus) honoratus Ro-  
 mae, 60 *b* (vers 313).
- Petrus (Sanctus) honoratus Ro-  
 mae, 60 *b* (vers 313). Patronus  
 novae ecclesiae in villa Sanc-  
 tae Enimiae, 44.
- Podium Sanctae Mariae, 55 (vers  
 116), 61 (vers 331). *Le Puy. Cf.  
 Anicium.*
- Ramnulfus, habitator Dignaci,  
 53 *b*.
- Remigius (Sanctus), 61 (vers 325).
- Roasac, viculus, 57 (vers 139).
- Rodanum (Sanctus Egidius ad),  
 61 (vers 333).
- Roma, sedes sanctuariorum Sanc-  
 ti Pauli et Sancti Petri, 60 *b*  
 (vers 312).
- Salernum, 60 *b* (vers 315).
- Sanctae Columbae ecclesia in op-  
 pido Mimatensi, 53 *b*.
- Sancti Amancii ecclesia, 57 *b* (vers  
 196). *Saint-Amans, prieuré  
 à Bonneterre, qui était à la  
 collation du prieur de Sainte-  
 Énimie. Cf. J. TOUZERY, Les  
 bénéfices du diocèse de Rodez  
 (Rodez, 1906), p. 333.*
- Sanctus Laurentius, castrum, 75  
 (vers 142). *Saint-Laurent-d'Olt  
 (cant. de Campagnac, arr. de  
 Millau, Aveyron), près de Bon-  
 neterre.*
- Saturninus (Sanctus) honoratus  
 Tolosae, 61 (vers 335).
- Sepulcrum Domini visitatus a  
 peregrinis 60 *b* (vers 300).
- Sepulcri (ecclesia Sancti) in Ga-  
 balitano, 57 *b* (vers 198).
- Simon, apostolus, 60 *b* (vers 309).
- Sophia Dei honorata Constanti-  
 nopoli, 60 *b* (vers 307).
- Spaniis (Sanctus Iacobus in), 61  
 (vers 336).
- Stephana, mater quaedam fami-  
 lias, 59 *b*.
- Stephanus martyr (Sanctus) ho-  
 noratus, 60 *b* (vers 310).
- Stephanus, praesul Aniciensis,  
 55 *b*.
- Tarnus, 28 *b*, 29 *b*, 37, 39, 41.  
*Le Tarn, affluent de rive droite  
 de la Garonne, qui prend sa  
 source en Gévaudan.*
- Teotardus, eques, 58 *b*.
- Tolosa (Sanctus Saturninus de),  
 61 (vers 335).
- Tomas (Sanctus) apostolus in In-  
 dia, 60 *b* (vers 303).
- Venetia (Sanctus Marcus de),  
 60 *b* (vers 316). *Venise.*
- Viennium (Sanctus Antonius), 61  
 (vers 334). *Saint-Antoine [de  
 Viennois] (arr. de Saint-Mar-  
 cellin, Isère).*
- Ylarus (Sanctus), episcopus Ga-  
 balitanus, 41 *b*, 42 *b*, 43 *b*, 44.  
 Ylerus, 42.

## LA PASSION DE S. PIERRE DE CAPITOLIAS

(† 13 janvier 715)

En 1917, le professeur C. Kekelidze a publié au t. V de *Hristianskij Vostok*, p. 1-69, une Passion géorgienne de S. Pierre de Capitolias, en Transjordanie, mis à mort par les Arabes au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle. Un document hagiographique géorgien, paru à cette date, dans une revue russe, ne pouvait se promettre d'obtenir une bien large attention. Mais l'oubli où celui-ci a été laissé dépasse la mesure d'indifférence à laquelle les découvertes de la philologie orientale doivent s'attendre, même en des temps beaucoup moins troublés.

Nous voudrions essayer de réparer selon nos modestes moyens l'injuste négligence, dont la renommée qui fait le sort des livres s'est rendue coupable, une fois de plus. On verra que le texte présente par lui-même une valeur historique qui est loin d'être négligeable. En plus de son importance propre, il nous donnera occasion d'observer sur le fait le procédé de composition de la chronographie de Théophane. Dans le genre littéraire auquel elle appartient, cette narration se distingue de plus par un certain accent pathétique, qui paraît bien tenir à la sincérité des souvenirs évoqués par le panégyriste. Nous laisserons au lecteur le soin d'en juger.

### I

S. Pierre de Capitolias, le héros du récit, n'était pas entièrement inconnu <sup>1</sup>. Mais le peu qu'on croyait savoir de lui se

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Oct. t. II, p. 494-98.



réduisait à des mentions si vagues et si confuses qu'elles semblaient se rapporter à des personnages différents. Nous commencerons par faire abstraction de ces témoignages inconsistants, qui, on le verra, dérivent tous de l'original représenté par la Passion géorgienne. Il sera temps de les introduire dans le débat quand nous posséderons l'ensemble des données qui permettent d'en résoudre les contradictions <sup>1</sup>.

La Passion de S. Pierre de Capitolias est tirée du manuscrit qui était en ce temps-là le numéro 4 de la bibliothèque du monastère de Gelathi en Iméreth. Il a été achevé, à Gelathi même, en 1565, par un certain Manuel Inanikišvili, sur l'ordre du catholikos d'Aphkhazie, Eudémon Čhetidze, ainsi qu'il appert notamment du colophon qui se lit au recto du dernier feuillet. Le catholikos Eudémon a laissé, dans la littérature géorgienne, la réputation d'un mécène éclairé. Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent peut-être que c'est grâce à son initiative que le ménologe de Xiphilin a survécu dans une version géorgienne, qui fut aussi une heureuse trouvaille de M. Kekelidze <sup>2</sup>. De son côté, le copiste Manuel a mérité une mention spéciale dans l'histoire de la paléographie géorgienne <sup>3</sup>. Mais sa biographie nous éloignerait un peu trop du sujet de la présente recherche.

Quant au codex de Gelathi, c'est un volume de papier, comptant 668 folios, de 0,43 m. × 0,27. Il contient un ménologe pour les mois de septembre et octobre. M. Kekelidze se borne à nous dire que la plupart des pièces y sont empruntées à Métaphraste <sup>4</sup>. Nous ne pouvons que nous en tenir à cette indication, jusqu'à plus ample informé. Sur toutes les particularités par où la langue du document peut intéresser la philologie géorgienne le savant éditeur s'est prononcé

<sup>1</sup> Pour avoir suivi une marche opposée, M. Kekelidze a dû s'attarder à discuter des problèmes qui sont demeurés sans solution satisfaisante, parce qu'ils sont insolubles, du moment qu'on attribue aux notices du synaxaire et au récit de Théophane une valeur de traditions indépendantes.

<sup>2</sup> Voir : CORN. KEKELIDZE, *Ioan Ksifilin, prodolžatel' Simeona Metafrasta*, dans *Hristianskij Vostok*, t. I (1912-1913), p. 325-47 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 323-25 et ci-dessus p. 230, note 2.

<sup>3</sup> N. MARR, *Hristianskij Vostok*, t. III (1915), p. 205-207.

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 16 ; cf. t. I (1912), p. 340.

avec le soin et la netteté que l'on pouvait attendre de son exceptionnelle compétence. La pièce demande à être analysée avec quelque détail.

Intitulé. *Mense octobri (die) IV. Sancti beatique patris nostri Iohannis, monachi et presbyteri Damasceni, oratio de vita et facinoribus illustrissimi hieromartyris Petri novi, qui passus est in urbe Capitoliade.* Ce lemme pose déjà une question, qui peut-être perdra beaucoup de son intérêt au cours de l'examen qui va suivre. Nous la réservons pour un autre moment.

Ch. I (p. 23-25). Prologue. Cet obligatoire morceau d'éloquence tranche sur la banalité ordinaire, en ce sens tout au moins qu'il annonce avec précision le caractère propre du héros qui va être présenté à l'admiration du peuple fidèle : un martyr qui a volontairement cherché la mort, en s'obstinant, de dessein formé, à écarter toute chance d'échapper au supplice ou d'en atténuer les horreurs.

Ch. II (p. 25-27). En la ville de Capitolias, dans le gouvernement du Jourdain, c'est-à-dire en Palestine Seconde, existait un homme du nom de Pierre. Il était prêtre, de belle prestance, et jouissait de tous les avantages du rang et de la fortune. Il paraît s'être marié de bonne heure, et sa femme, encore vivante, lui avait donné un fils et deux filles. Néanmoins, toutes ses pensées et toutes ses aspirations se tournaient vers l'étude des Saints Livres et la méditation des choses éternelles. A l'âge de 30 ans, il conçut et réalisa le dessein de vivre désormais dans la pratique du détachement absolu. Sa femme accepta de s'enfermer dans une retraite, où il pourvut largement à ses besoins. Pierre lui demeura uni par un lien spirituel plus étroit que jamais. C'est le narrateur qui l'assure, mais il néglige d'expliquer pourquoi le saint ne laissa pas ses jeunes enfants aux soins de leur mère. Les deux filles furent conduites dans un monastère situé au sud-ouest de la ville, près d'une église du saint martyr Savinien <sup>1</sup>. Il sera reparlé plus loin de ce sanctuaire, avec certains détails qui aideront peut-être à en déterminer la position. Le cou-

<sup>1</sup> S. Savinien, originaire de Damas, martyrisé avec son frère Paul et sa sœur Tatta. Mémoire dans *Synax. Eccl. CP.*, au 25 sept., p. 77.



vent de Saint-Savinien était habité par huit religieuses qui vivaient là en recluses depuis leur enfance. Pierre leur confia ses deux petites filles : elles avaient alors un peu moins de deux ans, ce qui doit s'entendre de la plus jeune, car elles n'étaient pas jumelles <sup>1</sup>. Le panégyriste a beau dire que leur père les offrit à Dieu, ornées et parées des plus somptueux atours. Force nous est de remarquer que le saint homme, qui va se découvrir la vocation du martyre, n'avait pas médité avec autant d'attention ses devoirs d'époux et de père de famille.

Ch. III (p. 27-30). Digression sur l'aînée des deux filles de S. Pierre. La beauté de cette jeune enfant inspira des craintes à ses éducatrices. Pour la soustraire aux périls de la tentation, ces rigides moniales la soumirent à la discipline de la piété la plus sévère. Elles y réussirent si bien que la sainte fille, à l'achèvement de sa trentième année, mourut d'une maladie affreuse, causée par l'excès de ses austérités. Son père, encore en vie à ce moment, devait approcher de la soixantaine.

Ch. IV (p. 30-35). Le fils de S. Pierre, qui paraît avoir été plus âgé que ses sœurs, eut aussi sa part de la sollicitude paternelle. Quand il eut atteint ses douze ans, son père lui construisit une petite cellule près de l'église de la Vierge à Capitolias. Dans cette cellule il l'enferma comme il l'eût mis tout vif au tombeau : ვითარცა ცოცხლივ ხაფიაგბა მკაფენა იგი <sup>2</sup>. Et jugeant cette précaution encore insuffisante pour défendre le jeune garçon contre l'étourderie de son âge, Pierre se construisit à lui-même tout à côté une seconde cellule, où il s'installa pour veiller sur l'enfant et le conduire dans les voies spirituelles. Suit une longue description des prouesses d'ascétisme auxquelles se livrent le père et le fils. On en connaît par avance tout l'essentiel, sauf quelques traits moins ordinaires, celui-ci, par exemple. Le jeune homme prenait son bref repos sur une natte grossière, sachant bien qu'au Paradis terrestre Adam dormait non dans un lit, mais sur le sol, littéralement : « sur le plancher » (ou « le pavement »), იატაკსა ზედა. On regrette d'a-

<sup>1</sup> Ch. III ; voir ch. V, ci-après, p. 303.

<sup>2</sup> P. 30.

voir à relever ces choses étranges, mais il faut pourtant les signaler ; car elles ne laissent pas exactement au même point l'idée qu'on doit se faire du narrateur, si elles sont inventées et du héros lui-même, si elles sont vraies.

Notons aussi que la cellule de S. Pierre paraît avoir été moins étroite que celle de son fils et sa réclusion pareillement, car elle lui permettait différentes œuvres de zèle, qui supposent une certaine liberté d'action et de mouvements : il accueillait et secourait les pauvres, donnait l'hospitalité aux étrangers, visitait les malades et ne manquait pas d'aller constater et stimuler les progrès de ses filles dans la vertu. Nous apprenons à ce propos qu'entre l'église de la Vierge à Capitolias et le couvent de Saint-Savinien, la distance ne dépassait pas cinq milles <sup>1</sup>.

Ch. V (p. 35-39). Dix ans après que le saint eut ainsi réglé la dislocation de sa famille, sa femme passa à une vie meilleure. Il faut remarquer ici que le biographe ne s'astreint pas à suivre l'ordre chronologique. Pierre devait être veuf depuis près de quinze ans déjà, quand il perdit sa fille, dont la fin a été racontée au ch. 3. Il ne paraît pas non plus que la mort de sa femme ait marqué le moindre changement dans ses habitudes et dans ses résolutions antérieures. L'hagiographe se borne à expliquer longuement, mais sans établir de liaison entre les faits, qu'ayant dépêché son épouse avant lui, auprès de Dieu, en hostie pure et sans tache <sup>2</sup>, Pierre sentit s'éveiller en lui une aspiration au martyre et un dégoût violent pour le monde pervers et blasphémateur où il lui fallait vivre.

Ch. VI (p. 39-45). En proie à cette oppression intérieure, le saint la supporta de son mieux pendant longtemps : vingt ans peut-être ou davantage, si cet état d'esprit a quelque rapport avec le deuil que le narrateur vient de mentionner d'un ton assez distrait, s'il faut tout dire. De chagrin ou autrement, Pierre finit par tomber malade, si gravement qu'il se demanda si son espoir de verser son sang pour la

<sup>1</sup> P. 31 ; cf. ci-après, p. 314.

<sup>2</sup> ცოლიცა იგი მიხი ... წინა თჳსსა წარავლინა წმიდად და უბოლოდ ძღუენად ღმრთისა, p. 35.



foi allait lui échapper. Plutôt que d'y renoncer, il s'avise d'un stratagème qui peut être diversement apprécié. Il engage à son service un serviteur pour lui rendre les soins réclamés par son état. Ceci ne paraît pas bien clair. Son propre fils, arrivé à l'âge d'homme, habitait près de lui, porte à porte, et partageait son genre de vie. Peut-il avoir ignoré que sa place était au chevet de son père en danger de mort? Mais avec un panégyriste, ne cherchons pas à tout comprendre.

Le garde-malade de S. Pierre s'appelait Qaïouma. Ce nom n'est pas arabe, mais syriaque, **ܩܝܘܡܐ**, et comme le narrateur ne dit pas expressément que ce *Qāiumā* fût mahométan, on doit présumer qu'il était chrétien. Le saint lui commande de parcourir les rues, jusqu'au « temple des Arabes », et d'inviter les notables musulmans à se rendre chez lui pour être témoins d'un testament qu'il se propose de dresser en sa faveur, à lui, Qaïouma. Ainsi dit, ainsi fait. Des cheïkhs importants se réunissent au logis de Pierre et quand ils se sont assis, le malade leur fait une profession de foi chrétienne accompagnée de vitupérations et d'invectives contre la religion islamique. Au lecteur d'imaginer la scène et le vent de tempête qui dut passer dans ces barbes et ces turbans. Sous le coup de leur indignation, les assistants pensèrent assommer sur place le provocateur. Mais le voyant presque à l'agonie, ils renoncèrent à l'achever, et pour le moment, dit le narrateur, la prière du saint demeura sans effet, Dieu ayant décidé qu'il serait exécuté par jugement et en public, pour ne pas donner sujet de dire qu'il était autant que mort, avant d'avoir été martyrisé. Ce serait fort sagement observé si tout le récit n'était calculé comme pour ôter à la condamnation du saint ce caractère de disposition providentielle. On ne dit pas non plus ce que Qaïouma reçut de son côté en retour de l'invitation dont il avait été le porteur. Et cette omission aussi est à noter, car elle ne laisse pas d'avoir sa petite signification pour la moralité de l'histoire.

En quittant le malade, les musulmans vont tenir conseil à la mosquée. Au récit du scandale qui vient d'avoir lieu, des fanatiques exaspérés parlent d'aller faire prompt justice du blasphémateur. Mais, en ce moment, la nouvelle se répand que celui-ci vient d'expirer et l'émeute s'éteint comme un feu de paille. Cela se passait, au début de no-

vembre, en la douzième indiction <sup>1</sup>. Contrairement à toute attente, le saint recouvre la santé, les forces lui reviennent, et il recommence de plus belle ses prédications incendiaires, cette fois dans les rues et sur les places publiques.

Ch. VII (p. 45-48). Résolus à mettre fin à ces bravades, les musulmans de Capitolias rédigent un rapport et l'adressent à « Omar, fils d'Olid, tyran des Arabes », lequel Omar commandait aux Arabes établis sur le territoire du Jourdain <sup>2</sup>. Toutes les circonstances du récit qui va suivre montrent, sans hésitation possible, que le khalife en question est Walid, premier du nom, fils de 'Abd al-Malik, qui régna d'octobre 705 à février 715. Walid eut de nombreux enfants : quatorze selon les uns <sup>3</sup>, dix-neuf selon d'autres <sup>4</sup>. L'un de ses fils s'appelait en effet « Omar ». Il paraît n'avoir joué qu'un rôle assez effacé, mais les annalistes arabes ne l'ignorent pas complètement <sup>5</sup>. Rien n'autorise à mettre en doute les titres et qualités que notre Passion lui prête, même si elle est seule à les attester. Omar saisi de l'accusation portée contre le prêtre de Capitolias, la renvoya pour examen à l'émir qui le représentait dans le territoire de *Trikhoro*, ტრიხორი. Ce nom revient deux fois, sans variante notable, dans les chapitres suivants : ch. X, p. 54 : ტრიხორი ; ch. XI, p. 55 : ტრიხორი. M. Kekelidze propose de lire et de traduire : Trachonitis <sup>6</sup>. Correction plausible, mais qui ne s'impose pas. Géographiquement, Capitolias n'appartenait pas à la Trachonitide, qui formait une sorte d'unité territoriale nettement séparée de la région au sud du Yarmouk. De plus, dans le Nouveau Testament géorgien, *Τραχωνίτιδος χώρα* (Lc., III, 1) est rendu par ტრაქონელთა ხოვანი. Peut-on admettre que le traducteur géorgien ou son co-

<sup>1</sup> Voir ci-après, p. 308.

<sup>2</sup> P. 45.

<sup>3</sup> MAS'ŪDI, *Murūğ ad-dahab*, édition de Boulaq, t. II, p. 109 ;

<sup>4</sup> ALI AL-MADĀ'INI, dans TABARI, t. II, éd. I. GUIDI, p. 1670, et IBN AL-ATHIR, édit. de Boulaq, t. V, p. 4.

<sup>5</sup> TABARI, t. II, éd. GUIDI, pp. 1235, 1270, 1273, 1682, 1776 ; IBN AL-ATHIR, t. IV, p. 256 (année 89 H.).

<sup>6</sup> P. 9-10.



piste aurait commis trois fois la même faute de lecture sur un nom de l'histoire évangélique qui devait lui être familier? Au total, il est plus simple de supposer que l'original grec portait ici une dénomination administrative comme \**Τριχώρα*<sup>1</sup>, pour désigner l'ensemble de trois districts qui seront nommés dans la sentence finale de l'émir<sup>2</sup>.

Le lieutenant d'Omar s'appelait Zora. A en juger par son nom araméen, *ܙܘܪܐ*, c'était un Syrien arabisé, renégat ou descendant de chrétiens passés à l'islam. Omar lui prescrit ses devoirs d'enquête. Il s'assurera que les propos imputés à Pierre ne sont pas de simples divagations de cerveau troublé. Si tout se borne à des insanités de fiévreux ou de malade, il n'y a pas lieu de poursuivre. Mais si le prévenu a parlé de sang-froid, en pleine possession de ses facultés, il faudra le mettre aux fers et lui donner lecture des instructions contenues dans la lettre du gouverneur.

Zora se transporte à Capitolias. Il fait comparaître Pierre, et aux réponses véhémentes qu'il en reçoit, il se rend compte qu'il a par devers lui un homme froidement résolu, qui ne reculera devant aucune menace. Séance tenante, Zora rédige le procès-verbal de l'interrogatoire et l'expédie à Omar. Il fait enchaîner le saint et ordonne de le garder étroitement sans permettre à aucun chrétien de l'approcher. Du fond de son cachot le saint distribue de larges aumônes, pour obtenir du Ciel le don de force et de constance.

Sur ces entrefaites, Walīd tombe gravement malade. Sentant approcher sa fin, qui advint en effet deux mois plus tard, le khalife convoque auprès de lui ses enfants et ses proches. Omar accourt à cet appel. Ayant toute fraîche dans sa mémoire l'affaire du prêtre de Capitolias, il la raconte à son père. Walīd, toujours prêt à verser le sang, ordonne qu'on lui amène le coupable sans retard.

Ch. VIII (p. 48-50). Un courrier parti de Damas, bride abattue, arrive à Capitolias le 1<sup>er</sup> janvier. Il était porteur d'un

<sup>1</sup> Le mot *χώρα*, désignant une subdivision territoriale du *κλίμα*, a été repris par les Arabes à la terminologie administrative byzantine. Voir M. HARTMANN, *Beiträge zur Kenntniss der Syrischen Steppe*, dans *Zeitschrift des Deutschen Palaestina-Vereins*, t. XXII (1899), p. 153, note.

<sup>2</sup> Ci-après, p. 313-4.

ordre écrit, sur le vu duquel on lui remit le prisonnier, qui avait déjà passé un mois en prison, une chaîne au cou et les menottes aux poignets. Le soir du vendredi suivant, S. Pierre était amené sous escorte « à *Kasia*, qui est une montagne dominant la ville de Damas. Là avait été autrefois fondé<sup>1</sup> par de respectables moines, un beau monastère de Saint-Théodore. Mais dans la suite, les tyrans arabes l'avaient enlevé à ses possesseurs et s'y étaient construit des palais pour eux-mêmes. C'est là que se trouvait alors Walīd, tyran des Arabes, retenu par la maladie<sup>2</sup>. »

Tout ce récit s'emboîte, sans le moindre effort, dans une histoire bien connue, et peut même servir à en préciser quelques détails. Walīd I<sup>er</sup><sup>3</sup> passa les dernières semaines de sa vie à Daīr Murrān, sur le plateau du mont *Qāṣiūn*, au nord de Damas. *Daīr Murrān*, le « couvent aux frênes », est mentionné assez fréquemment dans la littérature arabe musulmane<sup>4</sup>. Les auteurs qui en parlent paraissent avoir oublié qu'il était autrefois dédié à S. Théodore<sup>5</sup>. Ils ne disent pas non plus que les conquérants arabes l'avaient confisqué. Il convient probablement de distinguer les époques<sup>6</sup>. Quand Damas cessa d'être la résidence des khalifes, sous Marwān II<sup>7</sup>, le monastère peut avoir été rendu à ses anciens possesseurs.

Walīd expira à Daīr Murrān le 23 février 715. S'il a été

<sup>1</sup> Au lieu de *მდიდარი*, « opulent, somptueux.... », nous lisons *მღვდლარე*.

<sup>2</sup> P. 49. Toutes les circonstances de ce récit suffisent à établir avec la plus complète évidence que S. Pierre fut mis à mort sous Walīd I<sup>er</sup>.

<sup>3</sup> Walīd II, proclamé khalife en février 743, mourut assassiné au poste de Bakhrā, dans le désert de Palmyre, le 17 avril 744.

<sup>4</sup> Les textes qui le concernent ont été réunis par H. ZAYAT, *Les couvents chrétiens en terre d'Islam* (Beyrouth, 1938), pp. 18, 21-22, 28, 33, 55, 59, 64, 107.

<sup>5</sup> M. Kekelidze suggère que le couvent de *Kasia* (*Qāṣiūn*) pourrait être le monastère de Saint-Théodore où se passa le prodige rapporté dans la Vie de S. Antoine le Qoraïšite (p. 12). Yāqūt, sans faire allusion précise à une statue miraculeuse, dit seulement que l'église de Daīr Murrān possédait une image merveilleuse, d'une expression délicate (*Mo'ğam al-buldān*, éd. F. WÜSTENFELD, t. II, p. 696). L'hypothèse mérite d'être examinée.

<sup>6</sup> Le poète de cour de Saïf al-Daula, abū 'l-Farağ « le Perroquet », mort en l'année 1008, recevait l'hospitalité au couvent de Daīr Murrān (H. ZAYAT, *Les couvents chrétiens*, p. 59). A l'époque de Yāqūt, et plus tard encore, le monastère avait conservé ou repris son ancienne destination.

<sup>7</sup> Après 744.



entre la vie et la mort pendant deux mois, comme le dit notre auteur<sup>1</sup>, le mal doit l'avoir terrassé vers la fin de décembre. Au dire des chroniqueurs arabes, le khalife passa un temps notable dans le coma, en sorte que l'avis officiel de son décès fut expédié prématurément<sup>2</sup>. Mais ceci ne contredit en rien les assertions de l'hagiographe. La comparution de S. Pierre devant le « tyran des Arabes » à Daïr Murrān, telle que notre auteur va la rapporter, peut avoir eu lieu dans l'un des intervalles lucides que Walīd eut encore après l'aggravation de son état.

Un seul détail reste en suspens. Les premiers démêlés de S. Pierre avec les autorités arabes remontent, nous a-t-on dit, au début<sup>2</sup> de novembre de la 12<sup>e</sup> indiction (1<sup>er</sup> septembre 713-31 août 714). Son arrestation eut lieu un peu moins de trois mois avant la mort de Walīd, au mois de décembre de la 13<sup>e</sup> indiction (1<sup>er</sup> septembre 714 - 31 août 715). Entre la conférence théologique de S. Pierre avec les cheïkhs arabes réunis à son chevet et la reprise de ses provocations tapageuses, il se serait écoulé plus d'une année. Ce n'est pas impossible, mais le récit donne une impression nettement contraire. Il est certainement plus simple de supposer une erreur dans le chiffre de l'indiction. Dans un nombre exprimé en lettres géorgiennes hiératiques, il est aisé de lire 12 pour 13. Un copiste a pu s'y tromper.

Au prix de cette correction très plausible, les faits se succèdent dans un ordre conforme de tous points aux données historiques connues d'ailleurs. Walīd, tombé malade après la mi-décembre, aura été saisi par Omar du rapport de Zora, dans les derniers jours du mois. Le courrier porteur de ses ordres arrive à Capitolias le mardi 1<sup>er</sup> janvier 715. Il en repart dès le lendemain avec son prisonnier et le remet entre les mains de ses chefs à Daïr Murrān le soir du vendredi 4 janvier. Dans la suite du récit, les dates qui seront indiquées plus vaguement doivent se déduire de celles-ci.

Après avoir mentionné l'arrivée à Qāṣiūn, le narateur revient en arrière pour décrire l'émoi qui s'empara des bonnes gens de Capitolias au départ de leur prêtre. Les chrétiens

<sup>1</sup> Ch. VI, ci-dessus, p. 306.

<sup>2</sup> TABARI, t. II, éd. GUIDI, p. 1272 ; IBN AL-ATHIR, t. V, p. 4.

de la ville, qui probablement s'attendaient à ne plus le revoir, s'attroupent sur son passage. Hommes, femmes, jeunes filles, enfants des écoles oublient leurs occupations et leurs autres devoirs pour dire un dernier adieu au martyr et recevoir sa suprême bénédiction. Une scène toute pareille est décrite en des termes analogues par S. Basile, dans son panégyrique de S. Gordien<sup>1</sup>. L'hagiographe qui dans sa péroration (ch. 15) citera expressément la Passion du martyr de Césarée laisse ici un peu trop voir qu'il savait tirer parti de ses lectures et prenait son bien où il le trouvait.

On arrive ainsi au village de Maro, à deux milles de Capitolias<sup>2</sup>. Là, on se sépare. Le saint se retourne vers la foule qui l'a suivi en continuant de se lamenter et en répétant le *Kyrie eleison*, et la congédie après avoir tracé sur elle le signe de la croix. Une localité du nom de Meru est encore marquée sur les cartes actuelles, à quelque distance au N.-E. de Baït-Rās, qui est généralement regardé comme situé sur l'emplacement de l'ancienne Capitolias<sup>3</sup> : nouvelle preuve en faveur de cette identification. Il faut encore noter ici incidemment une touche de littérature conventionnelle. Sur la route de Damas, dit le narrateur, partout où le saint rencontrait un monastère, il y entrait pour y faire sa prière<sup>4</sup>. Un pieux pèlerin n'y aurait pas manqué ; mais notre auteur paraît oublier d'abord que le voyage du saint n'a eu d'autres témoins que ses gardes, et ensuite que le chef de l'escorte n'avait certainement ni le goût ni le loisir de s'attarder dans les églises.

<sup>1</sup> P. G., t. XXXI, col. 501. Le même plagiat a été relevé par M. P. Franchi dei Cavalieri, dans la Passion de S. Ménas. *Hagiographica*, dans *Studi e Testi*, t. 19 (1908), p. 15-16.

<sup>2</sup> P. 50.

<sup>3</sup> Depuis Seetzen, qui a vainement cherché à repérer la position de Capitolias, la question a été souvent reprise, parfois sans beaucoup de méthode, par des explorateurs qualifiés et quelques voyageurs en chambre. L'état présent des recherches est fort bien résumé par le P. F.-M. ABEL, *Géographie de la Palestine*, t. II (Paris, 1938), p. 294-95. On n'omettra pas de consulter aussi le substantiel article de Benzinger, dans PAULY-WISSOWA, t. III, col. 1529. G. Schumacher a visité les ruines de Baït-Rās ; mais ses observations semblent jusqu'ici n'avoir rien livré à l'épigraphie et à l'archéologie chrétiennes,

<sup>4</sup> P. 50.



Ch. IX (p. 50-53). Le lendemain matin, Omar, qu'on a averti dès la veille, se fait amener l'accusé et lui adresse à peu près ce discours : « J'avais appris qu'étant malade tu as tenu des propos impies. Je les avais attribués à un égarement de ta raison ; mais voici que, revenu à la santé, tu retombes dans le même tort. Par humanité, je t'offre une occasion d'échapper au châtement : reconnais ta faute et choisis toi-même entre la vie et la mort. » A cette proposition, le martyr riposte sur un tel ton qu'Omar, outré de fureur, le renvoie immédiatement devant le khalife. Walid, que la maladie a rendu encore plus féroce qu'à l'ordinaire, commence pourtant par interpeller le prisonnier en des termes où l'accusation est circonscrite avec une précision digne de remarque : « Libre à toi de reconnaître comme Dieu Jésus qui est un homme et un esclave du Créateur. Mais pourquoi blasphémer notre religion et appeler notre pacifique prophète maître d'erreur et père du mensonge <sup>1</sup> ? » La suite du dialogue ainsi engagé ne manquerait pas de grandeur, si l'hagiographe avait renoncé à être éloquent. La vraisemblance aussi y aurait gagné. Le khalife, accablé par la maladie, n'était sûrement pas d'humeur à se laisser braver en longues tirades.

Ch. X (p. 53-55). Walid prononce la sentence, dont Omar devra assurer l'exécution. Il renverra le coupable dans sa patrie. Là ordre sera donné de rassembler toute la population : citoyens, étrangers, hommes, femmes, enfants, et tout d'abord les fils et parents du condamné. En leur présence, on lui arrachera la langue jusqu'à la racine. Le lendemain, devant la même assistance, on lui coupera la main et le pied droits. On le laissera souffrir pendant une journée ; puis le quatrième jour, on rassemblera tous les chrétiens de la *Trikhora*, spécialement les prêtres et les moines. Devant tout ce peuple, moines et prêtres se tenant debout et la tête découverte, on coupera au supplicié l'autre pied et l'autre main et on lui brûlera les yeux au fer rouge. Puis, on le mettra sur un brancard et on le promènera dans toute la ville, précédé de trompettes et de hérauts, qui inviteront les spectateurs à considérer cet exemple. Après quoi le condamné

<sup>1</sup> P. 52,

sera mis en croix. On l'y laissera cinq jours, au bout desquels le cadavre sera brûlé dans un four porté à incandescence. Membres coupés, vêtements, croix, tout sera réduit en cendres, qu'on ira jeter dans le Yarmouk. Le four sera lavé soigneusement et l'eau versée dans une fosse desséchée. Toute trace de sang sera effacée, et on veillera rigoureusement à empêcher qu'il ne se procure une relique.

On a lu pire que ces horreurs dans mainte Passion épique ; mais celles-ci n'ont point l'air d'être uniquement de la littérature. Il y a, heureusement, dans le récit même de sérieuses raisons qui permettent de croire que cet affreux programme n'a pas été exécuté ainsi de point en point. C'est déjà beaucoup trop qu'un autocrate en colère ait pu le décréter. Ceux qui connaissent le caractère de Walīd objecteront peut-être qu'on ne peut lui donner ainsi la figure d'un monstre. C'est une question à débattre. Au reste, il n'y a pas encore deux siècles que des cours de justice européennes, composées de chrétiens et de philosophes, combinaient savamment, pour certains criminels, un choix de tortures à déconcerter l'imagination d'un bourreau chinois.

Ch. XI (p. 55-60). Omar transmet par écrit à Zora les instructions du khalife. Le supplice du martyr commence un jeudi, le 10 janvier probablement. Zora ordonne de rassembler le peuple. Comme il en avait reçu l'ordre, il fait placer au premier rang les enfants du saint. L'hagiographe ajoute cette réflexion d'une naïveté atroce : reclus dès leur plus tendre enfance, ils furent, à cette occasion, tirés de leurs cages, გადღატა მათიგან გამოიზიდვოდეს<sup>1</sup>. Le saint est amené. On lui lit la sentence, il y répond en récitant à haute voix les derniers versets du psaume 95 : *Laetentur caeli et exsultet terra*. Puis, levant les yeux au ciel, il récita encore tout le psaume 120 : *Levavi oculos meos in montes....* Quand il l'eut achevé les exécuteurs lui coupèrent la langue jusqu'à la racine. Mais, poursuit le narrateur, le martyr n'en perdit pas la parole ; et tout en arrosant la terre de son sang, il continua de discourir et de louer Dieu en un langage plus clair et mieux articulé qu'auparavant.

<sup>1</sup> P. 56.



Ici, il n'y a plus de bonne volonté qui tienne ; le mauvais cas est par trop clair : l'hagiographe a de nouveau copié un modèle et il l'a fort mal choisi. Le même miracle qu'il vient de raconter a été introduit après coup dans la Passion de S. Romain d'Antioche, par un faussaire <sup>1</sup>, qui ne l'avait peut-être pas inventé. Un autre plagiaire en a surchargé les Actes authentiques de S. Maxime le Confesseur et de ses compagnons <sup>2</sup>. Après notre auteur, un troisième ou un quatrième imitateur <sup>3</sup> s'en est servi pour embellir, croyait-il, la légende du pape S. Léon III <sup>4</sup>. On ne voit guère comment le panégyriste de S. Pierre peut échapper au soupçon d'avoir sacrifié aux grâces, c'est-à-dire aux conventions du genre. Or ce miracle, compromis par des précédents littéraires trop caractérisés, conditionne ici toute la mise en scène des épisodes suivants, et d'autre part, il est en opposition irréductible avec la donnée essentielle du récit. Comment fermer les yeux sur une incohérence aussi flagrante ? Voilà un martyr que l'on torture avec une férocité sauvage, à dessein précisément de faire un exemple. On lui arrache la langue sans autre résultat que de le rendre plus disert. Et non seulement les tortionnaires demeurent inertes devant leur sinistre déconvenue, mais ils s'obstinent à donner la plus large publicité à ce prodige qui les condamne. Ce qui est plus grave encore que tout le reste comme indice, c'est que l'hagiographe n'a aucunement l'air d'avoir remarqué cette contradiction.

Autre réminiscence peut-être. Le fils de S. Pierre, voyant

<sup>1</sup> Voir *Anal. Boll.*, t. L, p. 274 et suiv.

<sup>2</sup> Les assertions de la Vie de S. Maxime, et de l'*Hypomnesticum*, dit de Théodore et de Théodose (*BHL*. 5844 ; voir maintenant le texte grec, édité par Mgr Devreesse, *Anal. Boll.*, t. LIII, p. 68-69), sont sur ce point inconciliables avec le récit autobiographique de S. Anastase l'apocrisiaire (*BHL*. 5843).

<sup>3</sup> Sans compter les contrefacteurs qui ont pullulé dans l'hagiographie de basse époque. Tel, par exemple, celui à qui appartient l'épisode du martyr Aphrodisius, dans la Passion de S. Montan de Terracine, *BHL*. 6011. *Acta SS.*, Iunii t. III, p. 280.

<sup>4</sup> Mort en 816. Voir L. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. II, p. 36, note 23, se référant à Ch. BAYET, *L'élection de Léon III, la révolte des Romains en 799 et ses conséquences*, dans *Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 1893, p. 186.

le sang de son père couler à flots, y trempe son doigt et trace sur lui-même le signe de la croix, répétant ainsi le geste de l'un des deux condamnés, qui furent crucifiés à Dvin avec S. Isbozetes, le 9 novembre 553<sup>1</sup>. Comme celui-ci encore, il fut cruellement battu pour cet acte de piété. Cette ressemblance peut s'expliquer autrement que par une contrefaçon littéraire. Mais le contexte où elle se présente la défend mal contre le soupçon.

Le martyr est ensuite promené par les rues. Personne n'ose toucher aux traces de sang qu'il laisse sur le sol et que Zora fait laver immédiatement. Le narrateur, en commentant la scène, s'écrie sur un ton pathétique que la langue de l'Esprit qui parlait par la bouche du saint — au sens littéral ou figuré, la phrase ici n'est pas bien claire — réduisait au silence les blasphèmes des Juifs et des « K'obarites ». Ce nom de *K'obarites*, კობარიტელები, qui a intrigué M. Kekelidze<sup>2</sup>, ne saurait cacher rien de très mystérieux. Il remonte probablement par quelque faute de lecture au nom *Σαμαρείται*, qui reparaît dans les abrégés grecs.

Ch. XII (p. 60-62). Le lendemain, vendredi, le théâtre se remplit de nouveau. On coupe au martyr la main droite, puis, en trois coups de cimeterre, on lui abat le pied gauche. Walīd avait ordonné : main droite et pied droit<sup>3</sup>, variante sans conséquence, mais qui doit pourtant être notée. Aux prières et aux discours qu'il prononce avant et après cette double mutilation, le saint mêle une moquerie acerbe pour ses bourreaux.

Ch. XIII (p. 62-64). Après la journée d'interruption qui avait été prévue, les articles restants de l'horrible programme achèvent de se dérouler. Le dimanche suivant (13 janvier), de grand matin, la population, convoquée sous la menace d'un châtement sévère, arrive de tous les villages entourant

<sup>1</sup> *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 212.

<sup>2</sup> P. 12. Capitolias comptait un fond de population juive. C'est même la littérature rabbinique qui a livré une partie des renseignements que l'on possède sur la ville romaine (cf. E. SCHÜRER, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 547, t. II, p. 93, note). Les Samaritains font ici aux Juifs une compagnie presque obligée.

<sup>3</sup> Ch. X ; ci-dessus, p. 310.



Capitolias, de Gadara et d'Abila<sup>1</sup> : ces trois districts représentent selon toute vraisemblance le territoire de la Trikhora<sup>2</sup>. Le martyr est apporté devant cette assistance. Au moment où il passait devant l'église de la Mère de Dieu, il demanda de pouvoir y entrer, pour y faire sa prière. La permission lui fut refusée ; mais on lui accorda de recevoir la Sainte Eucharistie, qu'on lui fit avaler avec un peu d'eau. Il faut donc supposer qu'en ce moment, la liturgie était en cours de célébration. Le narrateur a oublié qu'à la même heure tous les chrétiens, clergé en tête, devaient être rangés sur la place publique pour assister à l'exécution.

On coupe au martyr la main et le pied qui lui restent ; on l'aveugle avec un cautère à marquer les bestiaux ; on le replace sur un brancard et le cortège reprend sa marche dans l'appareil prescrit.

Ch. XIV (p. 64-65). L'exécution devait s'achever *გარეგან ქალაქისა. ადგილსა მაღალსა. ახურთა გმითა ტურლიპარად სახელდებულ[ი]სა. რომელი გამოითარგმანების მთაჲ, extra urbem edito loco, qui Syrorum voce Turlipara appellatur, quod interpretando dicitur mons.*

D'une indication qui sera ajoutée un peu plus loin, il ressort que l'endroit ainsi désigné était situé près du monastère de Saint-Savinien, où les deux filles du saint avaient été recluses et où l'une d'elles vivait encore. Telle est peut-être la raison qui l'avait fait choisir par Zora ou ses satellites pour y achever leur abominable besogne. Saint-Savinien, on nous l'a dit<sup>3</sup>, était situé à cinq milles au sud-ouest de Capitolias. Le nom de *Turlipara* est inconnu. Dans l'interprétation qui

<sup>1</sup> Le texte porte *Ašilsa*, აშილსა : confusion de lettres fréquente dans les manuscrits en écriture hiératique. Il s'agit ici nécessairement du territoire d'Abila, *Abila Lysianiae* (cf. *Luc.*, III, 1), limitrophe de Gadara et de Capitolias.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 306.

<sup>3</sup> Ch. 4 ; ci-dessus, p. 303. Au ch. 2 (p. 26-27), la traduction russe donnerait à penser que le couvent de Saint-Savinien était situé au lieu dit *Noto* (cf. *KEKELIDZE*, p. 10). En fait le texte géorgien, l. c., ne porte qu'une périphrase un peu ambiguë pour dire entre le sud et l'ouest : *და არს ადგილი ეხე ნოტოდთ კერძოდ. დასავლით ქალაქისა მის, qui locus est austrum versus (πρὸς νότον), ad occidentem urbis.*

en est donnée, il manque un second terme déterminant Tur, *ial*, qui en effet, signifie « mont » ou « colline ». L'élément nominal correspondant à *lipara* doit avoir passé par plusieurs transcriptions, du syriaque en grec, du grec en géorgien. Soit en écriture « hiératique » soit en écriture « cavalière », plusieurs substitutions ou transpositions de lettres sont possibles en supposant à l'origine un mot comme *Arbel* ou *Arbed*, qui est encore celui de la ville d'Irbid, l'ancienne Arbel<sup>1</sup>. Mais cette hypothèse doit être abandonnée aux topographes qui sont en mesure de la vérifier sur le terrain<sup>2</sup>.

Après une dernière prière à haute voix, le saint est attaché à la croix et, par manière d'insulte à la Sainte Trinité, on lui perce le côté de trois coups de lance. Aux termes de leurs consignes, les exécuteurs devaient garder le supplicié sur la croix, cinq jours durant. Il faisait alors un froid intense, tel qu'on n'en avait pas subi depuis des années. Pour s'en défendre, les soldats du poste allumèrent un grand feu. Quant aux spectateurs qui ne consentirent pas à s'éloigner, force leur fut de chercher un abri dans les maisons voisines.

Au bout de cinq jours, les restes du martyr, ses vêtements, la croix et tous les accessoires de l'horrible scène furent incinérés devant témoins, dans un foyer voisin du couvent de Saint-Savinien, probablement un four à chaux, car un fourneau ordinaire n'aurait pu se prêter à l'opération. De pieux fidèles prirent le cadavre sur leurs épaules, mais le commandant arabe ne voulut point leur laisser cette consolation. On tint à distance les chrétiens, et des Juifs furent requis pour la funèbre besogne. Tout ce qui restait du martyr ayant été brûlé, les cendres furent recueillies dans un sac, qu'on mit sous scellés, et des soldats allèrent le jeter dans le Yarmouk. Pour finir, on rinça le four avec de l'eau qui fut déversée dans une fosse abandonnée.

Ch. XV. Péroration, exaltant les mérites propres du saint, qui est comparé à S. Gordien et à plusieurs autres martyrs

<sup>1</sup> G. LE STRANGE, *Palestine under the Moslems* (Londres, 1890), p. 457.

<sup>2</sup> En attendant, le lecteur trouvera profit à relire la relation de voyage du R. P. Abel, qui a passé à Baït-Rās (Capitolias) et à Irbid. *Le circuit de Transjordanie*, dans *Revue biblique*, t. XXXVII (1928), p. 425-48.



illustres, qui se sont livrés eux-mêmes aux persécuteurs. Ce qu'il faut y relever, c'est un passage apologétique où le panégyriste s'attache à justifier S. Pierre d'avoir volontairement cherché la mort par ses provocations et ses invectives contre les impies.

## II

Telle est en résumé la Passion de S. Pierre de Capitolias. Elle repose certainement sur un fond de souvenirs authentiques, qui, à l'analyse, laisse cependant apparaître plusieurs défauts.

Suffisamment précis et circonstancié quand il arrive à l'arrestation du saint et à son martyre, le récit est d'une surprenante inconsistance dans toute la partie antérieure. Sur l'origine du saint, sa jeunesse, sa vocation au sacerdoce et le reste, tout ce que l'hagiographe nous apprend se réduit à quelques banalités vagues et confuses. Il paraît même ignorer le nom de la femme de S. Pierre et celui de ses enfants. Détails secondaires, futiles, si l'on veut, mais qui, à défaut d'autre importance, ont au moins la valeur d'un élément de contrôle. Par le vague qu'il laisse flotter sur ce chapitre d'histoire domestique, le narrateur prouve qu'il n'était déjà plus très voisin des événements. S'il avait été le porte-parole d'une tradition vivace et jaillissant de source, il ne se serait pas oublié à traiter comme des figurants anonymes les membres de la proche famille du saint. Leurs souvenirs personnels se feraient jour en maint endroit de son récit et lui donneraient une autre couleur et une plus ferme tonalité.

A l'encontre de ces symptômes défavorables, on dira que la pièce peut avoir subi des retouches et des coupures, par la faute de quoi bien des détails pris sur le vif ont disparu. C'est probablement vrai jusqu'à un certain point. Mais au total trop d'indices suspects trahissent, dans cette narration verbeuse, les procédés de l'amplification hagiographique et un commencement déjà sensible d'évolution légendaire. Son caractère d'authenticité s'accuse beaucoup plus nettement dans le cadre historique que dans le nœud et la marche de l'action principale. Les personnages y sont comme des figures mobiles, appliquées sur une bonne toile de fond,

On les sent dessinés d'après nature ; ils se meuvent dans un milieu réel, mais leurs gestes et leurs attitudes ne s'enchaînent pas et leur relief coupe les surfaces environnantes sans y faire d'ombre.

La Passion de S. Pierre de Capitolias doit donc être lue avec circonspection. Sa valeur documentaire, si haut qu'on la classe, n'est pas celle d'un témoignage indiscutable devant lequel la critique perd ses droits.

Ce texte qui, en plusieurs points, appelle des réserves, est pourtant placé sous la très grave autorité de S. Jean Damascène, et on verra que Théophane déjà acceptait cette attribution <sup>1</sup>. Peut-elle être regardée comme acquise ? On en jugera. Nous n'objecterons pas que Jean Damascène, en décrivant le supplice infligé à S. Pierre de Capitolias, eût vraisemblablement rappelé, ne fût-ce que par une allusion voilée, que lui-même aurait eu le poignet tranché par ordre du khalife de Damas. Ce trait, entièrement fabuleux, est d'invention tardive, et qui sait si le faussaire qui l'a introduit dans la légende de l'illustre docteur ne l'aurait pas trouvé précisément dans la Passion de S. Pierre de Capitolias ? Mais le doute est commandé par des raisons plus sûres. S. Jean Damascène, mort peu avant 749 <sup>2</sup>, était dans la pleine force de l'âge au moment du martyre de S. Pierre. S'il avait raconté ce drame, son récit eût porté la marque d'un témoignage personnel, dicté par une expérience directe des hommes et des choses. Mais on doit tenir pour moralement sûr et certain que, du poste d'observation où il était placé, Jean Damascène n'eût pas adopté, pour l'essentiel, le point de vue de notre hagiographe.

Par sa naissance, Jean appartenait à une lignée de hauts fonctionnaires du gouvernement Omayyade. Son grand-père était ce même Manṣūr ibn Sargūn <sup>3</sup> qui, lors de la conquête

<sup>1</sup> Ci-après, p. 320.

<sup>2</sup> S. VAILHÉ, *Date de la mort de saint Jean Damascène*, dans *Échos d'Orient*, t. IX (1906), p. 28-30.

<sup>3</sup> H. LAMMENS, *Études sur le règne du Calife Omayyade Mo'âwia I<sup>er</sup>*, 3<sup>e</sup> sér., XIX, dans *Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, t. III, 1 (1908), p. 248-65 ; à mettre au point d'après le même auteur, *La Syrie. Précis historique*, t. I (Beyrouth, 1921), pp. 56, 60-61, 110.



arabe, était aux côtés de l'évêque de Damas, pour négocier avec les envahisseurs la capitulation de la ville, dans des conditions assez troubles <sup>1</sup>. Ibn Sargūn, ancien administrateur des finances de l'empire byzantin, passa au service des nouveaux maîtres de la Syrie. Mo'āwia Ibn abī Sofīān lui confia « le diwān des impôts et la comptabilité de l'armée <sup>2</sup> ». Après lui, d'autres membres de sa famille firent carrière dans les bureaux et à la cour des khalifes, et l'un d'eux poussa même sa fortune assez loin pour devenir le commensal et le compagnon favori de Yazīd I<sup>er</sup>. Avant de dire adieu au monde, S. Jean Damascène avait suivi, non sans éclat, l'exemple de ses ancêtres. Mais sous 'Abd al-Malik (685-705), le concours des fonctionnaires chrétiens cessa de paraître indispensable. L'arabe fut introduit, à côté du grec, comme langue de l'administration et finit par l'évincer complètement sous les derniers Marwanides <sup>3</sup>. Jean paraît s'être retiré dans un monastère, à Mār Sabas peut-être, sous le règne de Hišām (724-743) <sup>4</sup>. Mais on se refuse à concevoir que, jusque sous l'habit monastique, il n'ait pas gardé quelque souvenir de ses anciennes fonctions. Pouvait-il se déchaîner, contre le « tyran des Arabes » dans les termes employés par notre hagiographe, pour glorifier un réfractaire, qui, à force de provocations gratuites, s'était attiré les foudres de Walīd, du temps que lui, Jean, était au service de ce même Walīd ? Et s'il ne lui en coûtait rien d'encourir à son tour la colère du khalife régnant, il n'aurait cependant pas oublié qu'il avait laissé à Damas une famille exposée à payer pour lui <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Les sources historiques chrétiennes à consulter sur la reddition de Damas ont été réunies par le prince L. Caetani au t. III de ses *Annali dell' Islam*, p. 180-83. On peut s'en tenir aux témoignages principaux discutés par M.-J. de Goeje, *Mémoire sur la conquête de la Syrie*, 2<sup>e</sup> éd. (Leiden, 1909), p. 82-103.

<sup>2</sup> LAMMENS, *La Syrie*, t. c., p. 70.

<sup>3</sup> Cl. HUART, *Histoire des Arabes*, t. I (Paris, 1912), p. 266 ; LAMMENS, *La Syrie*, t. c., p. 84.

<sup>4</sup> LAMMENS, *La Syrie*, t. c., p. 110.

<sup>5</sup> Son neveu, S. Étienne le Sabaïte, qui mourut à la laure du Cédron le 31 mars 794, naquit à Damas au début de 725, selon le calcul le plus probable. VAILHÉ, *Échos d'Orient*, t. c., p. 29.

## III

En regard du texte de la Passion, on peut maintenant placer les documents dont se composait autrefois tout le dossier de S. Pierre de Capitolias.

Ils se ramènent à deux. Le premier est la notice du saint dans les livres ecclésiastiques grecs au 4 octobre. La voici sous la forme où elle se lit dans le synaxaire de Sirmond. Le texte des ménées ne présente pas de variantes notables <sup>1</sup>.

*Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Πέτρου Καπετωλέων. Οὗτος ἦν γέννημα καὶ θρέμμα τῆς αὐτῆς πόλεως σοφὸς ἄγαν καὶ συνέσει πολλῶν διαφέρων. Γάμῳ δὲ προσομιλήσας καὶ παῖδας τρεῖς ἀποτεκὼν τὸν μονήρη βίον ὑπῆλθε, καὶ πρεσβύτερος τιμηθεὶς λίαν παρὰ τοῦ τὸν θρόνον <ἰθύνοντος> Βόστρας, ὡς διδάσκαλος χριστιανῶν διαβάλλεται τῷ τῶν Ἀγαρηνῶν ἐθνάρχῃ. Καὶ ἐν τῇ τῶν Δαμασκηνῶν ἀχθεὶς διὰ τὴν τοῦ Χριστοῦ ἀγάπην πρῶτον μὲν τὴν γλῶτταν τμηθεὶς τρανότερον καὶ ὀξύτερον ἐξεβόησεν· εἴθ' οὕτως τὴν δεξιὰν χεῖρα ἀφαιρεῖται καὶ τοὺς πόδας· εἶτα τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξορύττεται καὶ στανρῶ προσπήγνυται καὶ αὖθις τὴν κεφαλὴν ἀποτέμνεται. Καὶ πνρὶ τὰ ὀστέα πνρποληθεὶς τῷ ποταμῷ ἀπερρίφη <sup>2</sup>.*

Le second texte à prétentions historiques, duquel on a essayé de tirer quelques renseignements sur S. Pierre le martyr, est un passage, en deux parties, de la Chronographie de Théophane, sous l'année 623 (743-744), première et dernière du règne de Walid II <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voir pourtant ci-après, p. 321, note 2. Dans le Ménologe de Basile, notre S. Pierre est représenté à cette même date par un éloge réduit à des banalités sans aucune attache avec l'ancienne tradition. Pierre était un païen de Capitolias. Éclairé par la lumière de la foi, il se fait baptiser avec toute sa famille, devient évêque et, pour son zèle à convertir les infidèles, il est arrêté au cours d'une persécution suscitée par les idolâtres. Sur son refus d'apostasier, il est mis en croix et décapité après divers supplices. Aucune date ni aucun synchronisme qui en tienne lieu. Plus rien ne rappelle seulement que le saint soit un néomartyr de l'époque musulmane. Ce ravaudage insignifiant ne mérite pas autrement qu'on s'y arrête.

<sup>2</sup> *Synax., Eccl. CP.*, p. 105-106.

<sup>3</sup> Éd. DE BOOR, p. 416-17.



Οὐαλὶδ δὲ Πέτρον, τὸν ἀγιώτατον μητροπολίτην Δαμασκοῦ, γλωττοτομηθῆναι ἐκέλευσε ὥς ἀναφανδὸν ἐλέγχοντα τὴν τῶν Ἀράβων καὶ Μανιχαίων δυσσέβειαν, ἐξώρισέ τε αὐτὸν κατὰ τὴν Εὐδαίμονα Ἀραβίαν, ἔνθα καὶ τελειοῦται μαρτυρήσας ὑπὲρ Χριστοῦ καὶ τρανῶς ἐκφωνήσας τὴν θείαν λειτουργίαν, ὥς οἱ διηγησάμενοί φασιν ἰδίαις ἀκοαῖς τοῦτο πεπληροφορηθῆσαι.

Τούτου ζηλώτης καὶ ὁμώνυμος Πέτρος, ὁ κατὰ τὸν Μαιουμᾶν, ἐν τοῖς αὐτοῖς ἀνεδείχθη χρόνοις μάρτυς ὑπὲρ Χριστοῦ αὐτόμολος. Νόσῳ γὰρ συσχεθεὶς προσεκαλέσατο τοὺς τῶν Ἀράβων προὔχοντας, ἅτε συνήθεις αὐτῷ ὄντας χαρτουλαρίῳ τελοῦντι τῶν δημοσίων φόρων, καὶ φησι πρὸς αὐτούς· « Τὸν μὲν ὑπὲρ ἡμῶν ἐπισκέψεώς μου μισθὸν παρὰ Θεοῦ λάβοιτε, καὶ ἂν ἄπιστοι τυγχάνητε, φίλοι. Τῆς διαθήκης δέ μου μάρτυρας ὑμᾶς εἶναι βούλομαι, τοιαύτης οὔσης· πᾶς ὁ μὴ πιστεύων εἰς Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Πνεῦμα ἅγιον, τὴν ὁμοούσιον καὶ ζωαρχικὴν ἐν μονάδι τριάδα, πεπῆρωται τὴν ψυχὴν καὶ τῆς αἰωνίου κολάσεώς ἐστιν ἄξιος. Τοιοῦτός ἐστι καὶ ὁ Μουάμεδ ὁ ψευδοπροφήτης ὑμῶν καὶ τοῦ Ἀντιχρίστου πρόδρομος. Ἀπόστητε οὖν, εἰ ἐμοὶ πείθεσθε μαρτυρομένῳ ὑμῖν σήμερον τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, τῆς ἐκείνου μυθολογίας — εὐνοῶ γὰρ ὑμῖν — ἵνα μὴ σὺν ἐκείνῳ κολασθῆτε. » Ταῦτα καὶ ἄλλα πλεῖστα θεολογοῦντος αὐτοῦ ἀκούσαντες, θάμβει τε καὶ μανίᾳ συσχεθέντες μακροθυμεῖν ἔδοξαν, ὥς ἐκ τῆς νόσου παραφρονοῦντα τοῦτον οἰόμενοι. Μετὰ δὲ τὸ διαγενέσθαι αὐτὸν ἐκ τῆς νόσου, ἤρξατο μεγαλοφωνότερον ἀνακράζειν· « Ἀνάθεμα Μουάμεδ καὶ τῇ μυθογραφίᾳ αὐτοῦ καὶ πᾶσι τοῖς πιστεύουσιν αὐτῇ. » Τότε τὴν διὰ ξίφους τιμωρίαν ὑποστάς μάρτυς ἀνεδείχθη. Τοῦτον ἐγκωμίῳ λόγων τετίμηκεν ὁ ὁσιος πατὴρ ἡμῶν Ἰωάννης, ὁ καλῶς ἐπικληθεὶς Χρυσορρόας διὰ τὴν ἐπανθοῦσαν αὐτῷ τοῦ πνεύματος ἐν τε λόγῳ καὶ βίῳ χρυσανγῇ χάριν, ὃν Κωνσταντῖνος ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς ἐτησίῳ καθυπέβαλεν ἀναθέματι διὰ τὴν ὑπερβάλλουσαν ἐν αὐτῷ ὀρθοδοξίαν καὶ ἀντὶ τοῦ παππικοῦ αὐτοῦ ὀνόματος Μανσούρ, ὃ ἐρμηνεύεται λελυτρωμένος, Μάνζηρον ἰουδαϊκῶ φρονήματι μετωνόμασε τὸν νέον τῆς ἐκκλησίας διδάσκαλον.

A moins de tout ignorer de la migration des thèmes hagiographiques, on reconnaît immédiatement que ces trois notices se rapportent à un seul et même personnage et se ramènent à une source commune, qui est la Passion représentée par notre version géorgienne. Ces trois abrégés ne dérivent pas l'un de l'autre, car chacun d'eux a gardé du récit original

quelque trait caractéristique omis ou dénaturé dans les deux textes parallèles. On dirait que les trois abrégiateurs se sont partagé à l'amiable le fonds commun qu'ils mettaient au pillage.

Il y a lieu de noter quelques détails précis par où ces résumés s'écartent de la Passion originale. Le moins gravement altéré est la notice du synaxaire de Constantinople. Comparée à la version géorgienne, elle s'en distingue par plusieurs variantes qui ne semblent pas toutes imputables à l'abrégiateur. S. Pierre était natif de Capitolias. Ses compatriotes le tenaient en grande réputation de sagesse. L'hagiographe doit avoir souligné ceci avec intention, pour démentir le soupçon des Arabes qui ont d'abord traité le martyr en maniaque irresponsable<sup>1</sup>. Au dire du synaxaire, Pierre n'aurait été élevé à la prêtrise qu'après s'être voué à la solitude : dérogation surprenante à la pratique ordinaire sinon à la discipline canonique<sup>2</sup>. L'abrégiateur note à ce propos que Pierre possédait toute la confiance de l'évêque de Bostra. Il est permis d'en inférer que celui-ci était nommé dans le document original. Cette supposition est d'autant plus plausible que, dans tout le récit, on ne voit nulle part apparaître la figure ou l'ombre d'un évêque de Capitolias<sup>3</sup>. Le martyr est accusé devant le commandant arabe de Damas, qualifié d'« ethnarque », par réminiscence de 2 Cor. 11, 32, et aussi parce que le synaxariste ignorait que Damas eût été autrefois le siège du khalifat. Qu'en cherchant de quoi étoffer les phrases de ses notices, il ait lu ou cru lire dans son original que S. Pierre, jugé à Damas, y avait aussi subi le martyre, c'est une de ces menues inadvertances couvertes par les immunités de sa profession.

Quant à Théophane, il a été induit en erreur par un acci-

<sup>1</sup> Voir ci-après, p. 333.

<sup>2</sup> Au lieu de : *προσβύτερος τιμηθεὶς λίαν*.... le texte des Ménéas porte la leçon plus intelligible : *προσβύτερος βίᾳ τιμηθεὶς*.

<sup>3</sup> Un évêque de Capitolias nommé Anianus siégeait au concile de Chalcedoine. Le Quien mentionne encore, d'après Jean Moschus, un moine nommé Théodose, ancien évêque de Capitolias, vers l'an 600 (*Oriens christianus*, t. III, col. 717-18). Capitolias était située non loin du Yarmouk, sur les rives duquel se livra la bataille qui décida du sort de la Syrie. La conquête arabe peut lui avoir porté un coup fatal.



dent plus grave de la transmission. La bévue d'avoir juxtaposé bout à bout, sans les reconnaître, deux formes, pourtant assez ressemblantes, d'une même histoire, ne comporte pas d'excuse satisfaisante. Mais elle serait positivement inexplicable si les documents employés par le crédule compilateur n'avaient été plus ou moins gravement dénaturés. Un rapide coup d'œil sur le texte de la Chronographie confirmera cette présomption. Commençons par l'anecdote qui a été le moins malmenée.

Il faudrait de très fortes raisons pour accuser Théophane d'avoir lui-même falsifié sciemment son original en remplaçant Capitolias par Maïouma et en ôtant à S. Pierre sa qualité de prêtre, pour faire de lui un *χαρτουλάριος τῶν δημοσίων φόρων*. Mais Théophane étant mis hors de cause, qui doit répondre de cette double altération? A notre avis, il n'est pas nécessaire de chercher un faussaire qui l'aurait commise de propos délibéré.

Le martyre de S. Pierre a eu pour théâtre un coin perdu de la Transjordanie. Dans cette région, qui avait été arrachée à l'empire grec depuis près d'un siècle, le syriaque était demeuré à cette époque et devait rester longtemps encore la langue usuelle de la population. Il est donc non seulement possible mais probable, que la Passion du prêtre de Capitolias ait d'abord été rédigée en syriaque ou du moins qu'elle se soit répandue chez les chrétiens de Transjordanie par le canal d'une recension ou d'un abrégé syriaque. Il faut bien se dire qu'elle ne devait pas uniquement servir à leur édification. Elle était aussi au premier chef un pamphlet d'opposition. Toutes les violences de langage qui avaient coûté la vie au martyr y étaient reproduites, commentées et glorifiées. Croit-on que les musulmans qu'elles avaient mis en fureur, les eussent trouvées inoffensives par écrit? Pour dissimuler à leur attention ce libelle séditieux, une précaution toute simple était de le faire circuler dans une langue que les lettrés arabes méprisaient profondément<sup>1</sup> et qu'ils prenaient rarement la peine d'apprendre.

Partant de là, on peut, croyons-nous, écarter l'hypothèse

<sup>1</sup> Il faut bien ajouter que les Grecs leur donnaient l'exemple. Cf. *Anal. Boll.* t. XXX, p. 409-410.

d'une falsification préméditée. *Χαρτουλάριος* se dit en syriaque **ܝܠܕܝܐ**. Mais la graphie **ܝܠܕܝܐ** ou **ܝܠܝܐ**, au lieu de **ܝܠܕܝܐ ܝܠܝܐ** se rencontre déjà dans la traduction de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (l. V, ch. 20), d'après un manuscrit daté de l'an 462<sup>1</sup>. Le nom composé **ܝܠܕܝܐ** correspondant à cette forme, n'a donc rien d'inadmissible. Entre **ܝܠܕܝܐ** et **ܝܠܕܝܐ. ܝܠܕܝܐ**, « Capitolias », la ressemblance est assez marquée pour tromper le regard d'un traducteur inattentif et peu familier avec le nom romain de Capitolias. Ce toponyme, introduit à l'époque impériale, appartient à la nomenclature pédante. Jamais il n'est entré dans le parler vulgaire, pas plus que le nom d'Aelia pour dire Jérusalem. Il était beaucoup moins employé que le terme *charṭulārā*, qui était d'usage courant. Une méprise était donc possible, et celle-ci expliquerait en même temps pourquoi, dans le récit de Théophane, où S. Pierre est qualifié de *χαρτουλάριος*, le nom de Capitolias a disparu.

Si l'on préfère dire que le nom de la ville a été sciemment démarqué par un faussaire, nous n'insistons pas. Mais on daignera convenir qu'une simple fin de non-recevoir est ici doublement insuffisante : 1<sup>o</sup> notre version géorgienne elle-même contient plusieurs traces certaines d'emprunts directs à une tradition locale syriaque ; et 2<sup>o</sup> Théophane pareillement a trouvé dans son original, ou il y a introduit d'après une autre source, un jeu de mots qui est nécessairement d'origine arabe<sup>2</sup>.

En fait, par erreur de lecture ou autrement, le nom de Capitolias s'est volatilisé. Il resterait à expliquer comment il a été remplacé par celui de Maïouma.

De nouveau, le dilemme se pose dans les mêmes termes que tantôt : méprise ou imposture. Il est permis de s'en tenir à une explication qui écarte l'hypothèse d'un mensonge effronté.

La Passion de S. Pierre, dans son état actuel, est étrangement sobre de détails sur la jeunesse du héros. A proprement

<sup>1</sup> Éd. P. BEDJAN (Leipzig, 1897), p. 427.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 320. La glose (*Μανσούρο*), *ὁ ἐρμηνεύεται λελυτρωμένος*, vient d'un *Graeculus* imprudent. *منصور* correspondrait à notre *Vincentius*,



parler, elle ne nous apprend même pas d'où il était originaire. Walid en le condamnant ordonne que pour l'exemple, il soit exécuté dans sa patrie, მამულად თჳხსა<sup>1</sup>. Mais ce terme ne doit pas nécessairement s'entendre au sens officiel, et, en quelque sorte, exclusif. Il reste légitime d'admettre qu'avant de venir se fixer à Capitolas, Pierre aurait appartenu à la localité qui a repris possession de lui après sa mort. On vient de voir que le synaxaire grec a gardé trace d'une indication précise qui aurait fort probablement dû se lire aussi dans la version géorgienne<sup>2</sup>. Le nom de Maïouma peut avoir disparu de même par quelque accident de la transmission.

On connaît plusieurs Maïouma.

Celui dont la mention revient le plus fréquemment, Maïouma de Gaza, sur la côte de Palestine, n'a pas besoin d'être rappelé.

Maïouma d'Ascalon, enregistré par les anciens géographes et les itinéraires, portait encore le même nom au temps de Guillaume de Tyr<sup>3</sup>.

La carte du voyage de Ed. Robinson et El. Smith, dressée par H. Kiepert, note une localité appelée Mîmis, sur un contrefort ouest de l'Hermon, près de Ḥasbejā, dans la région de l'ancienne Césarée de Philippe<sup>4</sup>.

*Mîmis*, ميمس est certainement réductible à ميماس, *Mîmās*, forme sous laquelle Maqdisi et d'autres géographes anciens désignent Maïouma de Gaza.

La mosaïque de Madaba marque aux environs de Kerak, mais à une distance et dans une direction assez vagues un *Βητομαρσεα ἢ καὶ Μαιονυμᾶς*<sup>5</sup>. Clermont-Ganneau, mis en éveil par ce nom énigmatique, l'a pris pour thème d'une investigation hardie, poussée à travers tout vers la conclusion

<sup>1</sup> Ch. X, p. 54; voir ci-dessus, p. 310.

<sup>2</sup> Voir ci-dessus, p. 321.

<sup>3</sup> ABEL, *Géographie de la Palestine*, t. c., p. 375.

<sup>4</sup> Dans *Biblical Researches in Palestine and the Adjacent Regions* (London, 1856), cf. p. 384.

<sup>5</sup> LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, p. 508.

<sup>6</sup> Cf. ABEL, *Géographie de la Palestine*, t. c., p. 284.

que *Bētomarsea* est une transcription de בית מרזח et désigne l'endroit où se célébraient les rites du *marzea*, assimilé dans le Talmud aux orgies de Beelphegor et à la fête licencieuse du maïoumas<sup>1</sup>. Le P. Abel, juge compétent s'il en fut, paraît s'être rallié à cette opinion<sup>2</sup>. Avec tout le respect dû à une aussi grave autorité, nous avouons qu'il nous reste un doute. Un lieu qui devrait son nom et sa notoriété à des turpitudes païennes se recommandait peu à être mis en évidence sur le pavement d'une église chrétienne, à côté des sanctuaires les plus sacrés de la Terre Sainte. Le mosaïste de Madaba aurait-il tenu à montrer aussi la route de ce pèlerinage? Pour avoir mérité l'honneur d'être signalé dans un édifice religieux, sur ce panorama de topographie palestinienne, il faut que *Bētomarsea* se soit recommandé de quelque souvenir chrétien antérieur à la fin du VI<sup>e</sup> siècle.

Enfin, il reste à mentionner encore un Maïouma qui pourrait nous intéresser plus directement. Il a été remarqué par J. Wellhausen<sup>3</sup>, dans le dictionnaire géographique de Yāqūt, où le nom de *Mīmās*, میماس, est donné comme celui du cours supérieur de l'Oronte. Par manière de contribution à cette recherche onomastique, A. Fischer a cité<sup>4</sup> aussi un passage du *Kitāb al-Aḡāni*<sup>5</sup>, où il est raconté que des musulmans de Ḥomṣ étaient allés s'amuser aux environs de leur ville en un lieu de plaisance appelé *Mīmās*. L'anecdote est de telle nature que Fischer a coupé la citation dès les premiers mots, sans la traduire. Sur cette donnée, un savant dont la circonspection est rarement en défaut a cru retrouver à Daïr Mīmās un nouveau centre de réunion fréquenté par les dévots du maïoumas<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> *Recueil d'archéologie orientale*, t. IV, pp. 276, 340-45 (cf. *ibid.*, t. III, p. 28-29). L'idée est reprise à M. Büchler (*Revue des études juives*, t. XLIII, 1901, p. 125), mais le savoir et la force d'affirmation de Clermont-Ganneau en ont fait la fortune.

<sup>2</sup> *Géographie de la Palestine*, l. c.

<sup>3</sup> *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XL (1906), p. 245-46. Daïr Mīmās avait déjà été reporté sur les listes de G. LE STRANGE, *Palestine under the Moslems*, p. 431.

<sup>4</sup> *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t.c., p. 246, note.

<sup>5</sup> T. XII, p. 146.

<sup>6</sup> R. DUSSAUD, *La digue du lac de Ḥomṣ et le « mur égyptien » de Strabon*,



La réalité est moins affriolante pour les connaisseurs des mystères orgiaques. Il suffit de lire en entier la notice de Daïr Mīmās dans la liste des couvents dressée par Yāqūt <sup>1</sup>. Le couvent de Mīmās, c'est-à-dire de Maïouma, s'élevait près de Ḥomṣ, dans un site agréable au bord de l'Oronte. C'était un de ces monastères grecs et syriens qui possédaient des vignobles renommés. Une partie du vin qu'ils produisaient était vendue dans des hôtelleries séparées des bâtiments claustraux. Il repartait de là dans des outres vivantes et sonores, parmi lesquelles la poésie arabe musulmane compte un bon nombre de ses virtuoses les plus distingués. On peut le regretter pour l'honneur du monachisme oriental. Mais devant les témoignages recueillis et coordonnés récemment par M. H. Zayat <sup>2</sup>, aucun doute ne reste possible sur l'existence de ces tavernes monastiques, s'il faut les appeler par leur nom. Tel était le lieu de plaisance qui reçut un jour la visite racontée par le Kitāb al-Aḡānī. Les rites païens du maïoumas n'y sont exactement pour rien.

Voici maintenant où semble reparaître de la façon la plus imprévue la piste que nous sommes venus rechercher si loin. Daïr Mīmās possédait aussi des souvenirs religieux. On y voyait un tombeau de martyr, qui passait pour miraculeux. Or il advint qu'un poète arabe nommé Boṭāin <sup>3</sup>, tombé gravement malade, se fit transporter à Daïr Mīmās, dans l'espoir d'y retrouver la santé. Ses gens le déposèrent devant le tombeau du thaumaturge et l'y oublièrent. Le malade se trouva seul à un moment où il lui aurait convenu de s'écarter, et... comment tourner cela ? Le mot arabe n'a que le tort d'être d'une précision inusitée en bonne compagnie. Peu après

dans *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Fondation Eugène Piot, t. XXV (1921-1922), p. 137-38 ; Id., *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris, 1927), p. 405.

<sup>1</sup> *Mo'jam al-Buldān*, éd. WÜSTENFELD, t. II, p. 702-703.

<sup>2</sup> *Les couvents chrétiens en terre d'Islam* (Beyrouth, 1938, extrait de la revue *al-Machriq*), spécialement le chapitre intitulé, hélas ! « les cabarets des couvents », et les chapitres qui suivent.

<sup>3</sup> Nous avons ne le connaître que par la notice du regretté P. Cheïkho, شرح المجاني, p. 265-66. La poésie arabe aurait dû prendre le deuil de ce phénomène en l'année 227 de l'hégire (843).

Boṭaïn mourut, et le bruit courut parmi les chrétiens qu'il avait été puni pour cet acte d'irrévérence. Les musulmans d'Égypte résolurent de le venger. Yāqūt poursuit en ces termes :

وقصدوا الدير ليهدمموه وقالوا: نصراني يقتل مسلماً لا نرضى. أو تسلموا

الينا عظام الشاهد حتى نحرقها: فرشا النصارى امير حمص حتى رفع عنهم العامة.

*Atque profecti sunt ad coenobium ut illud diruerent. Et dixerunt: « A christiano moslemum interfici (posse) non assentimur. Aut tradite nobis ossa huius martyris ut ea concrememus. » Christiani autem pecunia flexerunt Emesae principem, ut plebem ab iis coaceret.*

Nous nous excusons de mêler ces malséantes bouffonneries au souvenir d'un martyr chrétien. Mais pour reconstituer la trame de sa légende, il faut bien en rechercher les fils là où ils traînent, comme on irait reprendre un vase sacré dans la boutique d'un brocanteur interlope.

Yāqūt, fils d'un esclave grec, natif de Ḥamāh sur l'Oronte<sup>1</sup>, est ici l'écho d'une légende locale de son pays d'origine. Il l'avait peut-être apprise de ses parents, mais on peut être assuré que les chrétiens de Ḥomṣ en racontaient une version fort différente. Les bribes qu'il en a retenues se sont enlacées dans sa mémoire à des imaginations extravagantes, qui, à première vue, ne leur laissent aucune ressemblance avec rien de connu. Mais en y regardant mieux, il se trouve que nous tenons au moins trois faits non dépourvus de signification :

1. Il existait près de Ḥomṣ un monastère de Maïouma. Ce nom demeure énigmatique, et les topographes n'ont trouvé pour en rendre compte que des explications inconsistantes.

2. Dans l'église de ce monastère on vénérât les reliques d'un martyr, dont nous ignorons le nom, mais qui ne peut avoir été anonyme. Il était regardé comme le thaumaturge de Maïouma. Peut-être même était-ce par lui que le couvent avait reçu son vocable. Or jusqu'à présent, on ne connaît qu'un seul martyr de Maïouma et c'est notre S. Pierre.

<sup>1</sup> Il mourut à Alep, en 1229. Voir R. BLACHÈRE, *Extraits des principaux géographes du moyen âge* (Paris-Beyrouth, 1932), p. 265-66.



3. De ce même saint de Maïouma, la tradition locale racontait que les musulmans ameutés avaient voulu brûler ses ossements. On accordera que ceci ressemble fort à l'épisode, d'un tour si nettement original et authentique, sur lequel se clôt notre document. Peu importe que la ressemblance soit incomplète, puisque les variations n'y affectent pas ce qu'on pourrait appeler la constante hagiographique. A Capitolias, les musulmans ne s'en sont pas tenus à la menace, comme à « Maïouma ». Ils ont effectivement brûlé, avec un déploiement minutieux de précautions, tous les restes de leur victime. Mais ce qu'ils n'ont pu jeter au feu, c'est la volonté, incombustible celle-ci, de posséder la tombe du martyr. Plus ils s'opiniâtraient à rendre impossible la vénération de ses ossements, plus ils ajoutaient de force à l'envie de récupérer (ou de remplacer) ce trésor. Le jour où l'occasion propice s'est présentée, à Capitolias ou ailleurs, il aura bien fallu apporter une retouche à l'histoire vraie. La littérature des Inventions de reliques a tourné des obstacles plus gênants que celui-là.

En fin de compte, nous sommes encore loin de posséder tous les éléments d'une explication satisfaisante. Mais les faits constatés donnent ouverture à plusieurs suppositions plausibles. Le nom de Maïouma a pu se trouver associé à la mémoire de S. Pierre, sans fraude ni supercherie proprement dites, à raison d'une circonstance qui nous échappe aujourd'hui.

En passant de Capitolias à Maïouma, S. Pierre le martyr devenait homonyme d'un personnage qui appartient à une autre région de l'hagiographie. Pierre l'Ibère, évêque de Maïouma, eut son heure de célébrité<sup>1</sup>. C'était un monophysite militant. Mais beaucoup d'orthodoxes qui ne savaient plus rien de son histoire ont lu son nom, soit dans les martyrologes de l'Église jacobite soit chez des auteurs qui mentionnaient sans autre explication S. Pierre évêque de Maïouma. Ainsi a pu se préparer la dernière équivoque qui s'est produite à propos de S. Pierre de Capitolias, prêtre et martyr.

En dehors de quelques citadelles où s'est retranchée une

<sup>1</sup> BHO. 954-956.

philologie attardée, il ne paraît plus contestable que Théophane, avec le secours d'un truchement ou de traductions écrites, a dû mettre à contribution des chroniques syriaques aujourd'hui perdues<sup>1</sup>. C'est dans une source de ce genre que l'auteur de la Chronographie aura trouvé une attestation du martyre de S. Pierre, métropolitain de Damas<sup>2</sup>. Avec la notice de ce personnage, il a emprunté la date précise — et fautive — sous laquelle le chroniqueur l'avait rangée, en la rapportant à l'année unique du khalifat de Walid II. Le compilateur lui-même ne connaissait probablement qu'un résumé de la Passion. En y voyant que « l'évêque » S. Pierre avait été jugé à Damas, il aura pu en inférer que Damas était sa ville épiscopale. Son imagination et sa négligence ont fait le reste.

A moins pourtant qu'un calcul moins innocent ne se cache ici sous l'apparence d'une méprise. Un souvenir pénible pesait sur la liste épiscopale de Damas. Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut<sup>3</sup>, ce fut l'évêque de la métropole<sup>4</sup> syrienne qui prit sur lui d'en ouvrir les portes aux assiégeants arabes, après un douteux essai de résistance. Il fut, comme on le pense bien, durement jugé à Constantinople, et ses apologistes n'ont pas gagné sa cause devant la postérité. On ne sait trop comment les historiographes locaux s'y sont pris pour laver pareille tache ; car à partir de cette date, l'Église de Damas subit une longue éclipse dans les fastes ecclésiastiques de l'Orient byzantin. Le premier nom qui reparaît sur la liste épiscopale est précisément celui du martyr S. Pierre. Le quiproquo qui a permis de l'y inscrire fut-il entièrement involontaire ?

<sup>1</sup> E. W. BROOKS, *The Sources of Theophanes and the Syriac Chroniclers*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XV (1906), p. 578-87 ; cf. P. PEETERS, *Πασαγνάθης-Περσογενής*, dans *Byzantion*, t. VIII, 2 (1933), p. 405-432.

<sup>2</sup> Ci-dessus, p. 319.

<sup>3</sup> Ci-dessus, p. 317-318.

<sup>4</sup> Nous l'appelons métropole par prolepse, car Damas l'était devenue à l'époque de Théophane. Elle ne l'était pas à l'origine, ainsi que Martin Hartmann l'a justement fait remarquer, art. cité, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXIII, p. 153, note 1.



## IV

La Passion de S. Pierre de Capitolias a laissé peu de traces dans la tradition hagiographique. Les persécuteurs avaient pris leurs mesures pour empêcher qu'un culte ne fût rendu à leur victime et tout porte à croire qu'ils y ont énergiquement tenu la main. Du reste, l'Église de Capitolias semble avoir dépéri de bonne heure sous le régime arabe ; ses gloires locales ont dû partager son déclin. C'est par la voie littéraire que le culte de S. Pierre aura pu se propager ou se transplanter, et dans les synaxaires byzantins son anniversaire ne continue certainement pas une tradition ancienne, car il est placé à une date en contradiction flagrante avec le jour vrai attesté par la Passion.

Néanmoins, sur le moment, la fin courageuse du martyr de Capitolias doit avoir reçu, même en dehors de l'Église grecque, le tribut d'admiration qu'elle méritait. Il semble qu'on en reconnaisse une imitation ou une réplique dans l'histoire d'un héros arménien, mort pour la foi, une vingtaine d'années plus tard.

Il s'appelait Vahan, fils de Khosrov, prince de Golthan<sup>1</sup>. Son père avait été massacré dans l'un de ces carnages qui se répétèrent quatre fois en Arménie sous 'Abd al-Malik et durant la première année de son fils Walīd. Il était du nombre des *nakharars* qui furent brûlés vifs dans l'église de Nakhichevan par ordre de Qāsim en 699-700<sup>2</sup>. Au moment où le jeune Vahan devint orphelin, il était âgé de quatre ans. Les égorgeurs l'épargnèrent. Il fut, avec d'autres prisonniers emmené à Samarra, où ses qualités de race et la précoce vivacité de son intelligence le firent remarquer. On l'éleva dans la religion musulmane, et sous le nom arabisé de *Vahap*, *ⲱⲁⲏⲱⲡ*, c'est à dire : *وهاب*, *Wahhāb*, il devint un fonctionnaire important du gouvernement arabe. Assez longtemps plus tard, sous le règne plus tolérant d'Omar II, les

<sup>1</sup> BHO. 1235. Une seconde rédaction, BHO. 1236, s'en distingue surtout par un style moins amphigourique.

<sup>2</sup> Éd. DULAURIER, *Recherches sur la chronologie arménienne* (Paris, 1859), p. 238-41.

prisonniers arméniens furent rendus à la liberté. Wahhāb demanda à rentrer avec eux dans sa patrie. Le khalife hésita, ne se résignant pas sans peine à se passer d'un serviteur utile. Il fit prendre des informations à une source sûre, et sur l'assurance que Wahhāb était bien réellement héritier légitime d'une principauté arménienne, il lui donna son congé ! Wahhāb, redevenu Vahan de Golthan, rentra en possession des domaines de ses ancêtres. Ses compatriotes, heureux de le revoir, se hâtèrent de le marier à une fille du prince de Siounie. Mais la grâce divine l'avait touché. Déjà chrétien de cœur, il se résolut à le devenir publiquement, ce qui, devant la loi musulmane, faisait de lui un apostat, passible de la peine capitale.

A la mort d'Omar <sup>1</sup>, le néophyte comprit que son ancienne faveur ne le protégerait plus ; mais aucune crainte ne l'arrêta. En vain sa femme et ses proches cherchent-ils à le retenir. Il leur échappe, passe en Géorgie, rentre dans son pays, se cache quelque temps dans différents monastères, où il s'exerce à la vie ascétique. Mais comprenant que sa situation est sans issue, et que sa présence risque de compromettre ses hôtes, il prend le parti d'aller se livrer au khalife Hišām. Après des aventures qui étaient déjà une bonne préparation au martyre, il arrive à Rosapha, la cité de S. Serge, dont Hišām avait fait sa résidence préférée. Mais ne pénètre pas qui voulait auprès de l'ombrageux autocrate. Vahan cherche en vain un dénonciateur bienveillant, qui le signale au khalife. Un « chef du divan », qui avait été autrefois son professeur, se dérobe par compassion. Un commandant des « Élamites » le renvoie rudement, par peur de se compromettre lui-même. Enfin un émir de Ḥoms, nommé Habs, exécuter des hautes œuvres, se montra plus accessible. Vahan lui expose le but de sa démarche et lui donne à lire une lettre dont il était porteur <sup>2</sup>. N'y comprenant rien, l'émir demande à ce singu-

<sup>1</sup> L'hagiographe ou un copiste, opérant en son lieu et place, abrège ici la suite des faits. Omar II mourut le 9 février 720. Entre son règne et celui de Hišām, sous lequel S. Vahan fut martyrisé, s'écoulèrent les quatre ans du khalifat de Yazīd II. Dans la seconde rédaction de la Passion BHO. 1236, la plupart des noms propres ont disparu, en même temps que les fleurs de rhétorique trop nombreuses dans la première.

<sup>2</sup> Սոփերք Հայկականք, t. XIII (Venise, 1854), p. 39. Plus haut (p. 33),



lier solliciteur si l'air des glaciers d'Arménie ne lui a pas porté à la tête. Mais après de vains essais pour raisonner cet insensé qui s'obstine à vouloir mourir, l'Arabe, qui a perdu patience, le fait mettre dans les ceps.

Marwān, le futur khalife <sup>1</sup>, était alors en Mésopotamie. On lui porte, d'extrême urgence, l'ordre de vérifier sur place ce qu'il en est de ce prétendu Arménien musulman, prince de Golthan, qui aurait passé au christianisme. L'enquête de Marwān apporte la preuve certaine que les dires de Vahan ne sont pas un radotage de malade. Toutes les tentatives qui sont essayées pour le ramener à l'islam, le laissent inébranlable. Le khalife, poussé à bout, prononce la sentence. Le martyr est décapité hors de l'enceinte de Rosapha, le 27 du mois de mareri (17 mars), lundi de la Semaine Sainte, à la neuvième heure, en l'année 737 <sup>2</sup>.

Il y a de l'apprêt littéraire dans ce récit, que nous abrégeons. Mais rien ne permet d'en contester le fond et les circonstances principales. Vahan de Golthan est un personnage réel. Son histoire n'est pas une contrefaçon de la Passion de S. Pierre de Capitolias. Et néanmoins, à comparer point par point les deux récits, on est amené irrésistiblement à la conclusion que l'hagiographe arménien avait l'œil ouvert sur l'originale figure dont son héros à lui était comme un second exemplaire. Ce n'est pas à dire qu'il l'ait copiée ou contrefaite. Au contraire il s'est étudié à la transposer, dans un jour plus satisfaisant pour la raison et, il faut bien le dire, pour la conscience pareillement. Comme S. Pierre, Vahan a volontairement sa-

il a été parlé, en termes peu clairs, d'une lettre qu'un moine de Mak'enotz avait remise à Vahan, au moment de son départ. La Passion BHO. 1236 dit en langage plus intelligible que Vahan présenta au satellite un écrit où son histoire et le but de sa visite étaient exposés : *միանգամայն եւ գրով զիրոյն ստուգեալ՝ զգաստեան պատճառսն ցուցանելով բնաւորին* (ibid., p. 80). A rapprocher des procès-verbaux et des rapports écrits dont il est fait bon emploi dans la Passion de S. Pierre.

<sup>1</sup> S'il s'agissait d'un homonyme, le narrateur ne se serait pas contenté de le nommer.

<sup>2</sup> Ce synchronisme appelle une correction. En 737, le 17 mars était un dimanche. Il y a donc erreur sur le quantième hebdomadaire. Voir DULAURIER, *Chronologie arménienne*, p. 242 ; cf. BROSSET, *Deux historiens arméniens....*, fasc. I (Saint-Petersbourg, 1870), p. 35, note 2.

crifié sa vie pour le Christ. Mais sa résolution généreuse à moins l'air d'un coup de tête et elle ne porte la marque d'aucune exaltation morbide. Elle est le dénouement, un peu hâtif si l'on veut, mais logique et par ailleurs inévitable, d'une situation initiale que le martyr n'avait pas créée et qui l'exposait à devenir un danger pour beaucoup d'autres. Tôt ou tard, Vahan devait se trouver placé en face de l'issue fatale au devant de laquelle il a couru. Il ne s'y est acheminé par aucun acte qu'on puisse justement taxer d'indiscrétion, comme la ferveur surchauffée de ce père de famille qui, pour se faire ermite, quitte sa jeune femme et porte à la crèche ses enfants en bas âge. Les compagnons et les serviteurs qui aident le prince de Golthan dans son héroïque dessein font aussi une figure moins falote que le pauvre Qaïouma.

De même que S. Pierre encore, S. Vahan s'est d'abord fait prendre pour un cerveau fêlé. Son panégyriste ne se contente pas d'affirmer que ce reproche n'était pas fondé. Il évite judicieusement d'y donner prétexte. Que le khalife ait réellement mis en campagne un prince de sa famille pour vérifier sur place ce point de fait, on le croira si on le veut bien. Mais le biographe de S. Vahan paraît avoir tenu, pour un sérieux motif, à établir par une preuve éclatante que le martyr arménien était au-dessus du soupçon d'avoir été atteint de démence mystique. Ce motif ne serait-il pas que, sur d'autres encore que les musulmans de Capitolias, le bon S. Pierre avait produit l'impression de n'avoir pas la judiciaire en équilibre?

Par son fond historique, par la nature et la date des faits qu'elle relate, et plus encore par le tour donné au récit, la Passion de S. Vahan de Golthan est à la fois une antithèse et un document interprétatif de la Passion de S. Pierre. Il en part comme un effet de lumière, qui prend à revers la figure du martyr de Capitolias. Mais en éclairant les côtés par où celle-ci peut sembler mal venue, elle apporte, à la vérité foncière du portrait, une sérieuse confirmation.

P. P.



## SILVA FOCLUTI

Quicquid unquam ad historiae fidem de gestis S. Patricii, Hibernorum apostoli, conscribetur, id totum in Confessione, *BHL.* 6492, et Epistula, *BHL.* 6493, quas ab ipso exaratas esse vix quisquam inficiabitur, fundetur et stabiliatur oportet. Quod autem plurimi conquesti sunt, incerta et obscura multa in istis inesse, id Patricio neutiquam tribuendum est, cum profecto nihil non perspicuum clarumque fieret, si alia exstarent coeva monumenta quorum auxilio fulti Patricii opuscula compleremus et complanaremus. Perpaucae traduntur in Confessione temporum et locorum notae, neque fortasse inter eruditos ullis aliis de rebus acrius controversum est quam de duabus sententiis quae loci nomen complectuntur, adeo ut inter tot tamque diversas doctorum hominum opiniones, nulla prorsus adhuc digna quae suffragium tollat esse videatur. Equidem, neglecto Confessionis articulo 1, ubi de natali *vico Banavem Taberniae*, in illum intendo numerum 23, in quo silva memoratur unde voces Patricium in Hiberniam revocaverunt. Qui talis est: *Et iterum post paucos annos in Britanniis eram cum parentibus meis, qui me ut filium susceperunt et ex fide rogaverunt me ut vel modo ego post tantas tribulationes quas ego pertuli nusquam ab illis discederem. Et ibi scilicet vidi in visu noctis virum venientem quasi de Hiberione, cui nomen Victoricus, cum epistolis innumerabilibus. Et dedit mihi unam ex his, et legi principium epistolae continentem, Vox Hiberionacum; et dum recitabam principium epistolae putabam ipso momento audire vocem ipsorum qui erant iuxta silvam Focluti quae est prope mare occidentale, et sic exclamaverunt quasi ex uno ore: Rogamus te, sancte puer, ut venias et adhuc ambulas inter nos. Et valde compunctus sum corde et amplius non potui legere, et sic expertus (alias: expergefactus) sum. Deo gratias, quia post annos plurimos praestitit illis Dominus secundum clamorem illorum.*

Inde priusquam ultra progrediatur argumentum, tria colligenda sunt quae citra dubitationem sunt posita: 1° Patricium, quando illa sibi videre visus est, in Britanniiis fuisse; 2° Patricium silvam et silvae accolas cognovisse sive dum captivus est in Hibernia sive dum ab ero fugit; 3° Patricium, postquam Hiberniam repetiit, iterum adivisse silvae accolas, et *post annos plurimos* voti compotes fecisse, sacro baptismate abluendo.

*Silvam Focluti*, sic enim habetur in Libro Ardmachano, genuinam esse lectionem nemo dubitavit donec S. Patricii libros critice edidit v. d. Newport J. D. White<sup>1</sup>, qui ostendit *silvam Focluti* Libro Ardmachano propriam esse lectionem, ceteris dissentientibus.

Exstant Confessionis codices omnino septem, saec. IX-XII exarati alii in aliis regionibus aliisque temporibus, nec alii ab aliis pendent, si v. d. N. J. D. White fidimus<sup>2</sup>, praeter C et F4, eiusdem exempli deperditi apographa. Uno aspectu percipies codicum varietatem:

COD.	SAEC.	ASSERVATUR	LECTIO
A	IX	Dublino, Coll. SS. Trin. (Liber Ardmachanus)	<i>Focluti</i> (= * <i>Vocluti</i> )
P	X	Parisiis, Bibl. Nat., lat. 17626	<i>Virgulti velutique</i>
C	XI	Londini, Mus. Brit., Cotton. Nero E. 1	<i>Virgulti volutique</i>
F4	XI-XII	Oxonii, Bodl., Fell. 4	<i>Virgulti volutique</i> (hoc verbo punctis sub- scriptis deletis)
R	XI-XII	Rotomagi, Bibl. publ., 1391	<i>Virgulti veluti</i>
F	XII	Oxonii, Bodl., Fell 3	<i>Virgultique</i>
B	XII	Atrebatii, Bibl. publ., 450	<i>Virgulti</i>

<sup>1</sup> *Libri Sancti Patricii, the Latin Writings of Saint Patrick*, Dublin, 1905 (= *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXV, C, num. 7); iterum eodem titulo, London, 1918 (= *Texts for Students*, IV).

<sup>2</sup> Ed. 2, p. 3.



Observo primum formam *Focluti*, quae in Ardmachano legitur, saeculo VII vel VIII non antiquiorem esse. Nulla enim erat saeculo V in hibernica lingua *f* initialis, cui proinde tunc sufficebatur *v*; quam ob rem Patricius, si tamen Patricius haec litteris mandavit, *Vocluti* scripsit, quam formam ideo superius uncis inclusam restitui.

Folio avulso, locus in B desideratur, sed Vitam ex eodem ipso codice typis dederunt anno 1668 Godefridus Henschenius et Daniel Papebrochius, apographo usi quod transmisserat P. Andreas Denis, S. I. (1591-1670). Legerunt in textu: *Focluti*, adiecta annotatione: « *Virgulti* habebat MS. »; verum, utrum *voluti* vel aliquid simile apponeretur annon, haud significaverunt<sup>1</sup>.

Ante annos aliquot de variis illis lectionibus coram Regia Hiberniae Academia egregie disseruit v. d. Iohannes Mac Neill<sup>2</sup>, et haec tria effecit, quae illi equidem omnia in praesentiarum assentior: 1<sup>o</sup> varietates omnes deduci posse ex lectione primigenia hac: *iuxta silvam virgulti voluti*; 2<sup>o</sup> voculam *-que*, in codicibus P, C, F4, meram esse duplicationem sequentis *quae*; 3<sup>o</sup> vocem *voluti* effinxisse Patricium ut redderet sub specie melius ad latinum sermonem accommodata vocem hibernicam *Uluti*, quae « Ultoniensem, Ultoniae seu potius Ulidiaae incolam » significat<sup>3</sup>.

Haud genuinam esse formam *silvam Focluti*, hibernice *coill Fochlad*, ideo suspicor quod miram omnino diversitatem praeferunt prisci fontes, ut ex hoc catalogo luculenter apparebit:

1. *Focluti*, *Confessio S. Patricii*, in Libro Ardmachano;
2. *Foclitae*, MUIRCHU (*BHL.* 6497), Lib. Ardm., fol. 2, col. 1;
3. *Foclade*, ID., in codice Bruxellensi 64, fol. 299<sup>v</sup>, col. 1;
4. *Fochlithi*, TIRECHAN (*BHL.* 6496), Lib. Ardm., fol. 10<sup>v</sup>, col. 2; fol. 11, col. 1; fol. 14<sup>v</sup>, col. 2;
5. *Fochloth*, ID., *ibid.*, fol. 10<sup>v</sup>, col. 1;

<sup>1</sup> Act. SS., Martii t. II, p. 536, annot. b.

<sup>2</sup> *Silva Focluti*, by Eoin MAC NEILL, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXXVI, C, num. 14, p. 249-55.

<sup>3</sup> De quo paulo fusius infra, p. 342.

6. *Fochlothi*, ID., ibid. ;
7. *Fochluth*, ID., ibid., fol. 14<sup>v</sup>, col. 2 ;
8. *Fochluc*, Vita secunda (BHL. 6504), cap. 21, ed. COLGAN, p. 13 ;
9. *Fortaich* (lege : *Foclait*h), Vita tertia (BHL. 6506), cap. 20, ed. COLGAN, p. 22 ;
10. *Foclui*g, Vita quarta (BHL. 6503), cap. 25, ed. COLGAN, p. 38 ;
11. *Fochlad* (hibernice), FIECC, ed. COLGAN, *Trias Thaumaturga*, p. 1 ; ed. STOKES et STRACHAN, *Thesaurus palaeohibernicus*, t. II, p. 312.

Nomen terdecies obvium habemus, undecim variis modis descriptum, quo vix implicatius quicquam in hibernicis literis reperiesset. Ex illis formis, ultimam tantum ad obrussam statim exigere licet, nam in carmine isto hibernico, ubi extremis syllabis versum consonare oportet cum proxime antecedenti, *Fochlad* metricè respondet voci *forochlad*, unde firme comprobatur *Fochlad*. Ceterum, diversae sunt, ut grammatici loquuntur, declinationes, diversa genera, nam aliae formae genetivum casum exhibent masculini generis, aliae generis feminini, aliae singulari sunt numero, aliae plurali.

Probabilis est coniectura, formam *Focluti-Fochlad* saeculo VII mediante haud recentiorē esse, neque librario, qui Librum Ardmachanum exaravit anno c. 807, Ferdornacho deberi, quippe qui, si varias formas, quas exhibebant sive Muirchu sive Tirechanus, ad aequalem et congruentem speciem redigere proposuisset, qualem sua ipsius aetate passim Hibernos efferre audiret, minime credendus esset adhibuisse formas sex inter se diversas. Quod mihi magno argumento est, varias istas nominis formas repperisse Ferdornachum in exemplo suo. Idem de Tirechano pronuntiandum opinor, quem vix finxeris silvae nomen, quo omnino sexies utitur, quattuor diversis modis expressisse nisi ipse varie descriptum legisset.

Id si verum est, Tirechanus formam *Focluti* non commentus est. Qua in re dissentio a d. v. Iacobo F. Kenney, cuius sententia sic latine reddi potest : « Tirechanum suspicor omnia ista excogitasse, quippe qui propriam causam



tueretur dum patriam suam tam intime conectit cum iis quae Patricius narravit, et alio loco lubens volensque Patricii verba perperam esset interpretatus ut suos ipsius proavos rei gestae participes efficeret <sup>1</sup>. » Placuisse Tirechano sine ulla controversia lectionem *Focluti-Fochlad*, ex qua honor accrescebat solo natali, equidem non inficior; at nego a Tirechano lectionem esse fictam et Confessioni insertam, quam in suo exemplo varie expressam legebat.

Ad unam originem, quae primigenia genuinaque videatur, nemo unquam formas reducet quas in codicibus induit vox *Focluti* seu *Fochlad*, diversas in scribendi et declinandi ratione, in generibus et numeris, nec unde vox educta sit idonee ostendetur. Solent quidem eruditi viri illam conflare ex *fo*, « sub », et *coill*, « silva », nomenque loci Fochoill, haud procul a Killala, adducitur ad fulciendam coniecturam qua contendunt quidam silvam illam, de qua Patricius, in hodierna provincia seu comitatu Mayo fuisse sitam. Verum tamen ex *fo* et *coill* componi prorsus nequit *Focluti*; nam ex *fo* et *coill*, genetivo casu, ortum esset, in lingua qua saeculo v passim utebantur Hiberni, *vo-kallit-(os)*<sup>2</sup>; minime *Focluti* aut *Vocluti*. Haud aliter sentit v. d. Iohannes Mac Neill: « Si *Fochloth* istud continuisset vocem quae apud priscos Hibernos est *caill*, « silva », casus genetivus in illorum sermone fuisset *Fochleth*, minime *Fochloth*... Tempore autem S. Patricii nomen, si tamen reapse nomen fuit, scriptum esset sive *\*Uocallit-* vel *\*Uocallet-*, sive, detracta syllaba per syncopen, *\*Uochlit* vel *\*Uochlet*. Verum in nulla ex tot tamque variis formis quas praebent codices, deest *u* in paenultima syllaba <sup>3</sup>. »

Idcirco negandum est *Focluti* a *fo* et *caill* derivatum esse. Unde efficio portas statim esse claudendas iis qui sibi Silvam *Focluti* seu *Caill Fochlad* reperire visi sunt in alterutro

<sup>1</sup> *St. Patrick and the Patrick Legend*, seorsim impressum ex *Thought* (New York, June and September 1933), p. 20.

<sup>2</sup> Whitley STOKES, *Urkeltischer Sprachschatz...* übersetzt... von Adalbert BEZZENBERGER (Göttingen, 1893), pp. 82, 281; cf. R. THURNEYSSEN, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. VIII, p. 590.

<sup>3</sup> *Silva Focluti*, p. 253.

loco nuncupato Fochoill, sive, qui antiquis scriptoribus placuerat, Fochoill prope Killala, sive Fochoill, in comitatu Antrimensi, prope Cushendall, quod proposuit olim quidam Giolla Pádraig <sup>1</sup> et nuper tuitus est v. d. Henricus Morris <sup>2</sup>. Nec ullas radices grammatici eruerunt quae felicius vocem explanarent. Quam ob rem, id primum memoria tenendum est, adversari philologos historicis illis qui eadem nomina esse somniati sunt Silvam Focluti, Caill Fochlad, Fochoill.

Multis ceteroquin de causis abnegandum est, Patricium in Connacia fuisse, aut captivum aut fugitivum. Quam ob rem silva, cuius mentionem in Confessione inicit, alia sit oportet a Silva Focluti seu Coill Fochlad, in Connacia, haud procul Killala. Etenim inde a priscis temporibus perpetuo traditur, quod litteris saeculo VII primum mandatum est et hodie in ore vulgi circumfertur, captivum vixisse Patricium in Dalaradia, quae regio est comitatus Antrimensis, in Ulidia. Istic locorum nomina omnia manent quae meminerunt antiqui scriptores : Scired (hodie Skerry), Montem Miss (Sliab Mis, Slemish) ; nomen tribus, ad quam pertinebat Patricii erus Milchu Maccu Buain, Boonrige, adhuc exstat in nomine decanatus Dal Buain (Dalboyne), ad orientalem ripam lacus qui gadelice Loch n-Ethach, anglice dicitur Lough Neagh.

Nemo, qui Patricii gestis studuit, coniecturam ignorat d. v. J. B. Bury <sup>3</sup>, qui captivitatem transtulit ex Sliab Mis, in comitatu Antrimensi, ad Crochan Aigli (Croagh Patrick), in comitatum Mayoensem, sed adeo debilibus argumentis ut nemo illi adhuc sit astipulatus. Etenim, quamvis raptim legenti videri possit Probus <sup>4</sup>, cum loquitur de monte Egli in mente habuisse montem Crochan Aigli in Connacia, perperam affirmat Bury Probum, qui tamen Muirchu, antiqui scriptoris, hic narrationem refert, pro monte Miss subrogavisse Crochan Aigli <sup>5</sup>. Reapse Probus inter montem Egli et montem

<sup>1</sup> In *The Catholic Bulletin*, t. VII (1917), p. 159-60.

<sup>2</sup> In *Down and Connor Historical Society's Journal*, t. VIII (1937), p. 5-16.

<sup>3</sup> *The Life of St. Patrick and his Place in History* (London, 1905), pp. 274, 335.

<sup>4</sup> *BHL*. 6508, lib. I, cap. 12, 29 ; ed. COLGAN, pp. 48, 49.

<sup>5</sup> P. 335.



Crochan Aigli facit discrimen, cum totidem verbis moneat montem Egli, ubi degit Milchu et servivit Patricius, in Cruthenorum regione, hoc est in Dalaradia, fuisse <sup>1</sup>. Cruach Patraic (Croagh Patrick), in comitatu Mayoensi, in quo monte Patricius quadraginta dies ieiunium servavit, vocat Probus, dum miracula refert a Patricio in Connacia patrata, montem *Cruochan Egli* <sup>2</sup>. Unde apparet, quomodocumque tandem explanandum erit nomen Mons Egli apud Probum, certo locari montem ab illo scriptore in Dalaradia, procul a Connacia, et apprime distingui a Crochan Egli, Connaciae monte.

Subdunt alii, plures dominos alium post alium habere potuisse S. Patricium, quorum unus in Connacia vixisset, prope Coill Fochlad. Et re quidem vera asserunt Muirchu et Tirechanus, prisci scriptores, nomina quattuor indita esse Patricio, inter quae memorant *Cothraige*, quo dum captivus est dignoscebatur, vocisque originem promunt his verbis: *<Cothraige> quia servivit quatuor domibus magorum... Contice* (lege: *Cotrice*) *quando servivit* <sup>3</sup>; *Cothirthiacus, quia servivit quatuor domibus magorum* <sup>4</sup>; *Batar ili Cothraige: cetharthrebe dia fognad* <sup>5</sup>, id est latine: « Multi erant quibus Cothraige quattuor domorum serviebat. » Sed ostenderunt philologi istud *Cothraige* antiquam esse formam nominis quod est latine Patricius, seu pressius genuinam esse formam gadelicam quae saeculo v ad amussim respondebat nomini Patricii quale ab incolis Britanniarum efferebatur. Quam ob rem abiciendum est istud argumentum, ceteroquin debilissimum, nam ipse Patricius ita scribit, ut unum tantum erum habuisse videatur: *Conversus sum in fugam et intermissi hominem cum quo fueram annis sex* <sup>6</sup>; haud aliter rem exprimunt ii qui popularem illam nominis *Cothraige* originationem tuentur, qualis est Muirchu: *Annorum XVI puer, cum ceteris captus in hanc barbarorum insulam adductus est, apud*

<sup>1</sup> Lib. I, cap. 27, 29.

<sup>2</sup> Lib. II, cap. 18-20.

<sup>3</sup> MUIRCHU, *BHL*. 6497, in cod. Bruxellensi, fol. 299, col. 1.

<sup>4</sup> TIRECHAN, *BHL*. 6496, in Libro Ardmachano, fol. 9, col. 2.

<sup>5</sup> FIECC, ed. COLGAN, *Trias Thaumaturga*, p. 1; ed. STOKES et STRACHAN, *Thesaurus palaeohibernicus*, t. II, p. 309.

<sup>6</sup> *Confessio*, num. 17.

*quendam gentilem immitemque regem in servitute detentus*<sup>1</sup>; et Tirechanus: *Et empsit illum unus ex eis, cui nomen erat Miliuc Maccu Boin, magus; et servivit illi VII annis omni servitute*<sup>2</sup>. Ex quibus argumentis concluditur, totum captivitatis tempus egisse Patricium in Dalaradia, nec adivisse Coill Fochlad in Connacia quamdiu in Hibernia servivit.

Sed dixerit quispiam, etsi Patricius captivus in comitatu Antrimensi semper degisset, tamen navim invenire potuisse, quam ut in patriam rediret conscendit, ducentis passuum milibus a loco ubi servierat, onerariam aliquam in portum invectam comitatus Mayoensis. At nihil prorsus, saeculo v, incredibilius esset. Solebant quippe naves, quae Hiberniam inter et Galliam vel Britanniam traiciebant, ad portus appellere in orientali et meridionali Hiberniae ora sitos, devitatis nempe, quantum poterant, Oceani fluctibus procellisque. Ceterum, veri simile vix videbitur, naves saeculo v, inter comitatum Mayo et Britanniam vel Galliam triduo transmittere posse, ut diserte monet Patricius: *et post triduum terram cepimus*<sup>3</sup>.

Accedit quod mirum omnino et praeposterum commemorare videtur Tirechanus dum refert quo pacto Patricius Temoriae agens in memoriam redierit vocum quas olim audierat: *Ecce duo namque viri nobiles confabulabantur post tergum sibi* (nempe Patricio), *et dixit alter alteri: «Verum est quod dixisti a circulo anni quae praeteriit ut veniisses huc (vel hic, sup. lin.) in illis diebus. Dic mihi nomen tuum, quaesso, et patris tui, et campi tui, et ubi est domus tua.» Respondit Endeus: «Filius Amolngid sum ego, filii Fechrach, filii Echach, ab occidentalibus plagis, de campo Domnon et de silva Fochloth*<sup>4</sup>. » Magis etiam mirum et longius quaesitum est quod habet Vita Tripartita, ubi easdem voces Patricio in memoriam reducit Endei illius filius, Conall poeta<sup>5</sup>. Fac enim reapse Patricium in illis *occidentalibus plagis* captivum de-

<sup>1</sup> In codice Bruxellensi, fol. 299, col. 1.

<sup>2</sup> In Libro Ardmachano, fol. 9, col. 2.

<sup>3</sup> *Confessio*, num. 19.

<sup>4</sup> In Libro Ardmachano, fol. 10<sup>v</sup>, col. 1.

<sup>5</sup> *BHL*. 6509, ed. COLGAN, p. 140, cap. 77; ed. STOKES, p. 128; ed. MULCHRONE, ll. 1464-1487.



gisse; si vel paucos dies inibi fugitivus latuisset, profecto novisset Amolngad et filios regnare in Tir Amolngid, ubi sita est Caill Fochlad, neque fortuitis colloquiis indiguisset ut recordaretur res quas vix oblivisci potuisse verius dixeris.

Haud ita pridem auctor fuit v. d. Iohannes Mac Neill<sup>1</sup> ut silvam illam, unde voces sibi audire visus est Patricius, eandem esse opinaremur quae gadelice nuncupatur An Choill Ultach, anglice Killultagh, latine Silva Ultoniensis<sup>2</sup>. Haec regio est ad orientem lacus Loch n-Ethach, in baronia Upper Massereene, et pertinuit olim ad agros Dal Buain, quos tenebat Miliucc, Patricii erus. Postquam inconcusse ostendit idem vir doctus antiquissimam in codicibus lectionem, quam quidem novissemus, fuisse *silvam virgulti voluti*, conatus est ut probaret *voluti* latine exprimere verbum *Uluti*, quod « hominem Ultoniensem », id est ex Ulidia, Hiberniae provincia, oriundum significat. Primus ille viderat eos qui apud Ptolemaeum<sup>3</sup> *Οὐολούντοι* perperam scribuntur, re vera fuisse Ouloutos seu Ulutos, eosdem qui postea gadelice Ulaid<sup>4</sup>. Mox exemplum adduxit Kuno Meyer ex antiquo codice hibernico qui Ballymotensis Liber vulgo dicitur: *in tempore Uolutorum*<sup>5</sup>. Haec ad quaestionem solvendam, quam agimus, maximi pretii esse nemo inficiabitur, ideoque iam, reiecta *silva Focluti* inter perversas lectiones, agemus de *silva virgulti Uluti*. Verum, cum equidem Iohanni Mac Neill haud assentiar silvam illam asserenti eandem esse quae hodie Killultagh nominatur, quo clarius deinceps argumenter, sententiam emendatam describo: *Putabam ipso momento audire vocem ipsorum qui erant iuxta silvam virgulti Uluti, quae est prope mare occidentale.*

<sup>1</sup> *Silva Focluti*, loc. cit.

<sup>2</sup> William REEVES, *Ecclesiastical Antiquities of Down, Connor and Dromore* (Dublin, 1847), p. 234.

<sup>3</sup> PTOL. 2, 2, 8.

<sup>4</sup> John MAC NEILL, *Early Irish Population-groups*, in *Proceedings of the Royal Irish Academy*, t. XXIX, C, p. 62, num. 21.

<sup>5</sup> *Zur keltischen Wortkunde*. VIII, num. 158, in *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1918, p. 619.

Ut demonstretur *silvam virgulti Uluti* ad amussim respondere toponymo recentiori *An Choill Ultach*, necessario rescindenda est vox *virgulti*, quippe cui nihil respondeat in *An Choill Ultach*. At vero vocem illam *virgulti* unam delere nefas est, cum firmissimo prorsus testimonio codicum communiatur; nam sex codices e septem qui omnino exstant Confessionis, pro voce *virgulti* suffragantur. Formam *voluti* exhibent codices duo, *veluti* duo alii, at hi quattuor perspicue adscribunt: *virgulti*. Recentior forma *Focluti*, quam in Libro Ardmachano legimus, septimo codice, ad genuinam S. Patricii elocutionem minime pertinet, sed consulto et cogitate nomen exhibet certi loci quem antiquo nomine significari aliquis credidit, sive librarius sive corrector. Quam ob rem, si unum eligere oportuerit e duobus, rescindenda erit vox *voluti* seu *veluti*, servanda omnino vox *virgulti*, quae, consentientibus codicibus fere omnibus, certa manet.

Iamvero, si scripsisset Patricius: *iuxta silvam Uluti*, nequiquam voces illas immutasset librarius latine Patricii Confessionem describens, qui perspicue sibi visus esset intellegere ita significari vel hominis nomen qui silvam possedisset, vel etiam loci seu regionis in qua silva esset. Qui librarius etsi forte non perspexisset vim vocis *Uluti*, nihil tamen causae erat cur immutaret et scriberet seu *voluti* seu *veluti*. Nam dictionem obscuram fecisset obscuriorem si sponte posuisset: *iuxta silvam voluti*, quasi « revoluti » vel « volutati » nescio cuius hominis, vel: *iuxta silvam veluti quae est prope mare occidentale*, ut puta, silvam « quae esset quasi prope mare », vel quidpiam simile. Neque vocem *voluti* neque *veluti* adhibebit cordatus quisquam nisi ut alius alicuius vocis sensum aut immutet aut deflectat. Ex codicibus teneamus vocem, cui adhaeret *voluti* seu *veluti*, nempe *virgulti*. Ideo, quisquis tandem sensus esse potuerit, retineatur oportet illud *virgulti*, quod in primigenio textu fuisse ostendunt ipsae variae lectiones *voluti* et *veluti*.

Verum tamen, cum excidisset v. d. Iohannes Mac Neill *virgulti*, asperum verbum, ita fere progressus est: *Silva Uluti* = *Silva Ulutorum* = *An Choill Ultach*. In quibus nihil non est inaccurate positum, nam *Silvae Ulutorum* proprie et presse non respondet *An Choill Ultach*, responderet *Coill*



*Uladh* vel *Coill na n-Ultach*. Nominis *An Choill Ultach* una tantum est latina interpretatio, *Silva Ultoniensis*, vel, ut ad scribendi rationem qua Patricius utebatur propius accedamus, *Silva Uluta* seu *Silva Ulutaca*. Quod si *An Choill Ultach* latine reddideris « regionem silvestrem Ulutorum »<sup>1</sup>, credent profecto qui in lingua hibernica et latina minus sunt versati, *Ultach* esse nomen substantivum in casu genetivo plurali, cum reapse adiectivum sit adhaerens nomini *Coill*. Pertenuē discrimen fortasse utrimque videbitur, sed commemorare velim omnia in hoc negotio minutiis grammaticis constare, neque fas esse vel unam voculam deflectere ad praeiudicatam opinionem.

Verum, spissius etiam quam istud opus esset, probare *silvam Uluti* eandem esse ac *silvam Ulutorum*. Docet vir eruditus saeculo VII *Silvam Uluti* latine reddere gadelicum nomen \* *Caill Uloth* vel \* *Fid Uloth*<sup>2</sup>. Id contra leges grammaticas indubie pugnat, nam casus genetivus singularis latinus (*Uluti*) perperam redditur genetivo plurali hibernico (*Uloth*). Gadelice illo aevo *Silva Uluti* esset *Caill Uluith* vel *Caill Uloth*, nempe « Silva hominis cuiusdam Ultoniensis »; *Caill Uloth* vel *Fid Uloth* esset *Silva Ulutorum*.

At postremo tamquam gravissimum et firmissimum suggeritur argumentum, vocem *Uluti* in ista clausula *iuxta silvam* in casu genetivo singulari non esse, sed nominativum pluralem contra grammaticas leges omnes hic adhiberi pro genetivo plurali<sup>3</sup>, nec aliam ob causam quam quod respuit

<sup>1</sup> « Meaning the woody district of the Ulaidh », MAC NEILL, *Silva Focluti*, p. 250.

<sup>2</sup> « *Silva Uluti* would represent such a name as \* *Caill Uloth* or *Fid Uloth* in seventh century Irish », ID., *ibid.*, p. 252.

<sup>3</sup> Adeo incredibilia praestigia ipsis verbis anglie referre consultius videtur : « \* *Uluti* is in fact the early form of the name *Ulaidh*; we have the Old Irish accusative plural *Ultu* < \**Ūlutūs*, and genitive plural *Uloth n-* < \**Ūluton*. But *Uluti* is nominative plural. We might expect St. Patrick to have written a genitive *Ulutorum*, or even *Ulutum*, parallel with the *uox Hiberionacum* of the same passage; but the fact that all the variants end in *-ti* seems fairly decisive evidence that the word originally written had the same ending. My view is that St. Patrick, in latinizing an Irish name, might well have used a nominative plural where a better latinist would have used a genitive plural. I mention, but do not accept, the possibility that he might have used *Uluti* as an adjective in concord with *uirgulti*. » ID., *ibid.*, p. 251.

vir eruditus vocem *Uluti* adiectivam esse, eodem nempe casu ac *virgulti*. Ubi advertere quispiam potest, casus et numeros grammaticos in sententiis semel scriptis, res esse quas nemo unquam pro lubitu respuendo immutabit. Inconcussa, plana, lucida sententia manet, in qua nihil rescindere fas est, nec eligendum est nisi utrum libeat *Uluti* facere vocem adiectivam, casu genetivo singulari, voci *virgulti* appositam, an potius substantivam, eodem casu genetivo singulari, pendentem a voce *virgulti*. Nec aliter unquam latine intellegi potuit, cum desit verbum, seu expressum seu tacitum, ad quod pertineat vox in casu nominativo plurali.

Vix autem concesseris *Uluti* esse nominativum pluralem, genetivum singularem non esse, doceberis repentino istud positum esse a Patricio, qui barbare scribebat, pro genetivo plurali. Id a veri similitudine adeo abest, ut mihi quidem prorsus incredibile videatur, Patricium sermone latino, qui tandem aliquando ipsi patrius nativusque erat, dixisse: *iuxta silvam Uluti*, dum vult significare: *iuxta silvam Ulutorum*. Nec alia ratio ostenditur cur id fecerit, quam quod saeculo v, vi, vii in titulis Britanniae occidentalis haud raro casus perperam ponuntur<sup>1</sup>. Hoc nullum omnino est argumentum. Nam quod Britones aliquot casus inter se miscebant, id minime probat Patricium Britonem casus miscuisse; immo vero et si ipse aliquoties talia admisisset, inde non ostenditur hoc loco Patricium peccasse. Sed quo melius id totum futile esse ostendatur unum restat quod advertam: si reapse in sententiis planis et perspicuis soleret Patricius grammaticos casus adeo absurde et perplexe adhibere, profecto tot tamque absonis erroribus replevisset Confessionem et Epistulam, ut ex Britannia occidentali inscriptiones pro testimonio huc adducendae non fuissent.

Procul equidem absum ut negem in Confessione, qualis in codicibus prostat, multa barbare esse posita, sed quae et

<sup>1</sup> « In the Latin inscriptions of Western Britain, from Selkirkshire to Devonshire, there is abundant evidence, that, in the period immediately following the Roman evacuation of Britain, in the fifth, sixth and seventh centuries, the case-inflexions of Latin had quite broken down, and were no longer correctly used even by the more or less literate persons who devised the inscriptions. » Id., *ibid.*



satis intellegibilia sint legentibus et excusatione aliqua non careant, cum anni sex in captivitate procul acti adulescentem prorsus impediverint quin latine perdisceret, immo et ad gadelici sermonis usum cottidianum compulerint; adde lustra ferme quinque dum evangelii lumen terris barbaris infert, ut ipse scribit: *quia non didici sicut et caeteri... sermones illorum ex infantia nunquam mutarunt, sed magis ad perfectum semper addiderunt; nam sermo et loquela nostra translata est in linguam alienam*<sup>1</sup>. Esto ut voluit. Sunt tamen in dicendo lapsus quos ne imperitissimus quidem unquam admittet, ii nempe quibus necessario audientes sive legentes in errorem inducat dum sermone cottidiano perspicuum et simplex argumentum tractat, quale est profecto loci pernotum nomen. Referre tandem iuvat d. v. J. B. Bury opinionem de stilo Patricii, quem cum rudem et inexpertum esse pronuntiasset, subdit Patricium tam rustice scribere quam Marcum et Matthaeum<sup>2</sup>.

Quae omnia ut simul colligam, has ob causas nego idem esse *An Choill Ultach* et *Silvam Focluti*: primo, quod rescindenda esset vox *virgulti*, qua nulla alia certius in codicibus traditur; dein, quod cumulandae essent et exaggerandae coniecturae prorsus improbabiles et grammaticam subvertentes, immo verius incredibiles omnino si meminimus Patricium ab infantia latine esse locutum et aliquot annos in Gallia egisse cum viris latine eruditis; tandem, etsi omnia ista nobis persuasissemus, minime appareret cur uteretur Patricius voce *Ulut*, nam, ut indicaret *An Choill Ultach*, melius planiusque scripsisset *iuxta Silvam Ulutam* vel *iuxta Silvam Ulutaçam*, nec ulla causa fuisset cur poneret *Ulut* et errores congereret quos se recens scriptor perspicere arbitratur.

Erudita femina nuper, quamvis sibi summe placere significaverit coniecturam v. d. Iohannis Mac Neill et in ipso, quod conscripsit, opere<sup>3</sup> *Silvam Focluti* eandem esse tenue-

<sup>1</sup> *Confessio*, num. 9.

<sup>2</sup> « He writes in the style of an ill-educated man. His Latin is as « rustic » as the Greek of St. Mark and St. Matthew. » Op. c., p. 206.

<sup>3</sup> Mrs. Thomas CONCANNON, *Saint Patrick, His Life and Mission* (Dublin, 1931), p. 41-43.

rit ac *Coill Fochlad*, in extremo libro<sup>1</sup> rem nova coniectura explanare adoritur, quae talis est : *Silva Virgulti* latine reddit nomen gadelicum *Coill Cleithe*, quod ipsa finxit et putat significare silvam prope ecclesiam dictam gadelice Cell Cleithe, anglice Kilclief, ubi cum mari communicat sinus dictus Loch Cuan, anglice Strangford Lough, in hodierno comitatu Dunensi. Quod ut comprobet, multa est in ostendendo hac de causa Patricium, cum primum in Hiberniam venit, istam regionem visisse. Bronaca enim, mater S. Mochaoi Noendruimensis, qui ab insula Noendruim, in medio Loch Cuan, cognomen duxit, filia erat domini, qui fuerat, Patricii, Miliucc. Haec conicitur nupsisse regulo cuipiam prope Cell Cleithe, nam legimus Patricium, dum iter facit haud procul, secus viam inter Saball, anglice Saul, et Brechtain, anglice Bright, obvium habuisse Mochaoi puerum subulcum. Ea omnia optime intellegi contendit, si finxerimus Patricium olim captivum illam Bronacam probe cognovisse in regione quae iuxta Montem Miss iacet, ideoque spem magnam habuisse, fore ut libenti animo se hospitem reciperet Brónach.

Contra quae varia argumenta astruimus : 1° *Coill Cleithe* male reddit *Silvam Virgulti*, nam et gadelicum pro *virgulto* est *fualascach*<sup>2</sup>, et latine *crates* dicitur quod gadelice *cliath*, casu genetivo *cléithe*<sup>3</sup>. 2° Mira est appellatio *Silva Cratis*; melius fortasse probarem *Silvam Cratum*, sed exhibent codices vocem *Virgulti*, casu genetivo singulari. 3° Nullum exemplum usquam apparuit aut in monumentis antiquis aut in hodierno sermone nominis istius *Coill Cleithe*. 4° Minime sic explanatur alterum nominis elementum, quod est *veluti*, *voluti*; nam, quamvis parum veri simile esse videatur istud *Silva Cratis*, omnino intellegi nequit *Silva Cratis veluti*, « Silva, ut ita dicam, Cratis », vel *Silva Cratis voluti*, « Silva cratis revolutae », « Silva cratis cuiusdam hominis Ultoniensis ». 5° Cum nulla prorsus appareat ratio cur Patricium credamus, dum captivus est, prope Coill Cleithe vixisse, coni-

<sup>1</sup> In appendice I, p. 235-41.

<sup>2</sup> Ita in codice palaeohibernico Mediolanensi, 48 c 24, edd. STOKES et STRACHAN, op. c., t. I, p. 148.

<sup>3</sup> Whitley STOKES, *Irish Glosses* (Dublin, 1860), p. 126.



cere oportebit Patricium novisse accolae silvae Coill Cleithe dum fugit a Sliab Mis. Verum, ut mox ostendam, incredibile est Patricium illa aufugisse, qua vehementer formidandum erat ne repertus et agnitus ad erum reduceretur donec Dalaradiae fines transisset; nec aut potuisset aut ausa esset Brónach, quae conicitur ibi cum viro tunc manere, detrectare patris iussa servum repetentis.

Postquam singillatim exposui quid obiciendum videatur eruditibus hominibus quotquot Silvam Virgulti Uluti esse opinati sunt sive Coill Fochlad, sive Fochoill, sive An Choill Ultach, sive Coill Cleithe (neque hucusque ullum, praeter ista, in Hibernia locum designatum novi), superest ut quaestionis solutionem probabilem ipse proponam. Age vero primum nobis explicanda erit pars utraque nominis, *Virgulti* et *Uluti*; deinde, silva sita sit oportet ubi sive captivus homines noverit Patricius, sive fugitivus in itinere inter Sliab Mis et portum, qui ducenta passuum milia a Sliab Mis aberat; tandem, eandem silvam ostendere debebo a Patricio revissam, post multos annos, dum evangelium in Hibernia nuntiat.

Et re quidem vera in aperto iacet enodatio, immo quasi ex ipsis Patricii verbis eruitur. Sicut e *voluti*, quod superius ostendimus, dempto uno elemento *o*, vox intellegitur et fit *Uluti*, item unum elementum *r* rescinde in voce *Virgulti*, omnia illustrantur: pellucidum enim est illud, *Silva Virgulti Uluti*, nempe «Nemus hominis Ultoniensis nomine Vigulti», in quo nihil omnino peccat aut contra grammaticam aut contra philologiam, nam Vigultus gadelice nomen est viri, rarum quidem, ut videtur, immo fortassis ἀπαξ λεγόμενον, quae res tamen ad propositum nostrum peropportune contingit, cum eo certius ostendatur idem hoc esse loci nomen.

Iuxta phoneticas leges quibus gadelicus sermo regitur, haefuerunt nominis variae formae a tempore quo scribebat Patricius ad hunc diem *Vigultus* > *Vigult* > *Figult* > *Figalt* > *Fioghalt*, quod ultimum ita effertur ut anglice reddatur *Felt*. Iam vero unum est in Hibernia loci nomen quod contineat illud *Vigult* — *Fioghalt* — *Felt*, nempe Machaire Rátha Fioghailt, anglice Magherafelt, oppidum in septentrio-

nali parte dioecesis Ardmachanae, ad meridiem hodierni comitatus Derriensis. Septem fere passuum milia ad septentrionem distat vicus, cuius simillima est appellatio, Machaire Rátha Luraig (anglice Maghera, in ultimam syllabam accentu cadente). Novimus Machaire Rátha Luraig duxisse nomen a quodam Lurach mac Cuanach; unde assumere licet alterum Machaire Rátha reducendum esse ad hominis nomen quod fuit Vigultus seu Fioghailt. Gadelice *ráth* « val- lum » significat, vocabulum in toponymia usurpatum de arcibus seu regulorum priscorum castellis vallo fossaque communitis. Haud semel, labentibus saeculis, ecclesiastica aedificia erecta sunt intra vallum fossamque pridem desertam, quae aedificia saepe dicuntur *tech*. Percensuit P. Edmundus Hogan, in *Onomastico Goedelico*, trecentas ferme locorum appellationes quibus praemittitur illud *tech*, ex quibus centum fere sunt ecclesiasticae. Inde pronum est credere Tech Fioghailt nomen fuisse ecclesiastici domicilii, sive templum sive cella fuit, dum vulgo perseverat nomen Ráth Fioghailt, laica, ut ita dicam, arcis antiquae appellatio.

Quae cum ita sint, varias nominis formas percurram ex priscis monumentis, ecclesiasticis plerumque, unde apparebit quam salebrosum fuerit nomen cum Hibernis librariis tum alienis.

Annis 1245, 1322	Vigalta (ecclesia de) <sup>1</sup>
1302-1306	Taffdulta <sup>2</sup>
1425	Teoffigalta <sup>3</sup>
1460	Taghfeld <sup>4</sup>
1534	Thenafigad <sup>5</sup>
1534	Teathfygalt <sup>6</sup>
1609	Magherliffioll ( <i>lege</i> : Magheraffiolt) <sup>7</sup>

<sup>1</sup> *Calendar of Papal Registers*, t. II, 1305-1342 (London, 1895), p. 226.

<sup>2</sup> *Calendar of Documents, Ireland, 1302-1307* (London, 1886), p. 202.

<sup>3</sup> *The Register of John Swayne, Archbishop of Armagh and Primate of Ireland, 1418-1439*, ed. D. A. CHART (Belfast, 1935), p. 41.

<sup>4</sup> James B. LESLIE, *Armagh Clergy and Parishes* (Dundalk, 1911), p. 364.

<sup>5</sup> M. A. COSTELLO, *De Annatis Hiberniae...*, 1400-1535, t. I (Dundalk, 1909), p. 13.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>7</sup> *Archivium Hibernicum*, t. I (Dublin, 1912), p. 40.



- 1609 Magherifeoll <sup>1</sup>  
 1613 et seqq. Maghere Fealte, Magherifetty (*lege* : Magherifelty), Balle Mahere Felt *cet.* <sup>2</sup>  
 1641 Machaire Rá Fioghad, Machaire Rá Fio-gad <sup>3</sup>.

Ex quibus inter se collatis apparet plenum nomen fuisse *Baile Machaire Rátha Fioghailt Ulaidh*, quo apte describitur et locus et loci historia, nam id latine significat « Vicus campi Arcis Vigulti Uluti ».

Et de *Vigulto* quidem satis. Iam ostendam quam apte ad hominem accommodetur appositum verbum *Uluti*. Etenim ante septuaginta ferme annos quam Patricius in servitum abreptus est, Ulidiae praecipuum oppidum, dictum E-main Macha, prope civitatem Ardmachanam, destruxerant tres fratres, illustres principes, quos tres Collaeos vocant Hiberni historiographi, finemque fecerant Ultoniensis imperii ad occidentem Loch n-Ethach (anglice Lough Neagh). Colla Uais, maximus inter eos natus, idemque olim totius Hiberniae supremus rex, ad Sliab Callann progressus, mortuus sepultusque est ubi adhuc ostenditur illius tumulus, vel etiam, si aliis quibusdam fides habenda est, tres tumuli trium illorum fratrum visuntur. Eo fere loco ab indigenis inhibitae aliquamdiu saltem Collaeorum copiae, inter Sliab Callann et Tuamensem vicum (anglice Toome, in comitatu Antrimensi), ita ut fines novi regni plerumque describeret flumen quod hodie Moyola dicitur, inclusa Arce Vigulti Uluti, quamquam paulo longius progressae sunt Collaeorum copiae

<sup>1</sup> *Inquisitiones Cancellariae Hiberniae*, p. 377.

<sup>2</sup> In monumentis anglice conscriptis de occupatione Ultoniae saeculo xvii ineunte.

<sup>3</sup> *Friar O Mellan's Journal*, ed. Tadhg O DONNCHADHA, in *Analecta Hibernica*, num. 3 (1931), pp. 6, 7. Haec mera sunt adversaria de bellis in Hibernia gestis annis 1641-1650, ubi locorum hominumque nomina aliquando raptim et perperam scribuntur; exemplo sint omissum elementum *l* in *Cill Saugain*, pro *Cill Salugain* (p. 37), omissum elementum *i* in *Port Leastar*, pro *Port Leastair* (p. 25). Ex formis antiquioribus et latine et anglice traditis, quas indicavimus, et ex modo quo vel hodie nomen ab accolis et incolis effertur, certum est *l* ad nomen pertinere.

ad orientalem fluminis oram, quo securius obtinerent vadum Tuamense. Huius enim ad rem bellicam administrandam summum erat momentum.

Quicquid agrorum a meridie fluminis patebat, obtigit cuidam Fiachra Tort, ex quo ortum duxerunt procures optimatesque tribus ideo dictae *Úi Tuirtri*, id est « Nepotes Torti ». Hunc Fiachrium alii Collaei Uais filium fuisse tradunt, nepotem alii. Perstitere iidem fines inter *Úi Tuirtri* et *Fir Li*, quibus inde a saeculo xii Ardmachana et Derriensis dioeceses inter se dividuntur, hodieque manent.

Ex iis quae de Silva Vigulti Uluti legimus et de adventu Patricii *post annos plurimos* ad illam regionem, credibile videtur, Vigultum illum, a quo Silva nomen accepit, iam mortuum fuisse quando Patricius ab ero aufugit, anno 411-412. Permultis enim exemplis apparet, tenacissime meminisse Hibernicum vulgus ultimi cuiusque regis vel reguli, qui ex aliqua stirpe ortus esset, ideoque haud improbable videbitur Vigultum Ulutum fuisse ultimum regulum ex Ultoniensi genere qui in illis partibus imperitaverit, in Arce Vigulti sedem habuisse, occubuisse in praelio adversus Collaeos, nomen loco reliquisse.

Silvam Vigulti haud procul fuisse oportet ab Arce Vigulti, neque defuerunt in illis regionibus nemora et saltus, ad annum 1603 usque, quando ab Anglis bello subactae sunt, etiamtum fere inaccessis et inviis, ut scriptum reliquerunt militum praefecti quibus agros illos describere obtigit<sup>1</sup>. Nul- lum repperimus nomen universae illi silvestri regioni inditum, quae, exeunte iam medio, quod dicitur, aevo, bifariam dispertita videtur. Tunc nuncupatam legimus *An Choill Íocht-arach*, id est « Silvam Inferiorem », partem quae iacebat ad meridiem vel ad meridiem et orientem Arcis Vigulti ; altera pars silvarum, ad occidentem nempe et inter septentrionem et occidentem, vocatur Silva de Glenn Concadhain. Neutrum nomen antiquum credo. Potuit ergo Silva Vigulti Uluti significare vel utramque silvam simul vel alterutram, neque quicquam adhuc repperi quod dubitationem removeret,

<sup>1</sup> *Calendar of State Papers, Ireland, 1608-1610* (London, 1874), pp. 8, 16, 89, 208, 294 et seqq.



quamquam veri similis arbitror ita indicari silvae partem quae proxime adiacebat Arci Vigulti. Nec arduum est intellegere quam ob causam pridem desierit nomen Silva Vigulti, nam, praecisa illa ipsa parte silvae et ad agrorum culturam accommodata, regio nuncupata est Machaire Rátha Fioghailt, id est « Campus Arcis Vigulti », quod nomen, ut supra ostendi, adhuc manet, anglice Magherafelt. Iamvero vicus seu urbs Magherafelt in medio territorio iacet quod ab ea regitur et pendet, nomine « the Townparks of Magherafelt », longe ampliore quam solent in Hibernia talia esse territoria, quippe quod acras anglicas contineat 1219 seu hectaros 493. Ideo, si ad partem aliquam pristinae silvae coangustandum videatur nomen Silvae Vigulti, credibile erit idem fuisse solum quod hodie obtinent illi agri municipales Magherafelt.

Ex Sliab Mis ceterisque collibus comitatus quem Antrimensem vocamus, Patricius, quando *cotidie pecora pascebat et in silvis et in monte manebat*<sup>1</sup>, conspiciebat ille quidem Silvam Vigulti Uluti, sed posthaec tantum, cum a domino aufugeret, credendus est Silvae incolas et accolae propius novisse. Omnia enim quae excogitantur argumenta, eodem vergunt. Pergebat quippe Patricius ad portum, ducenta passuum milia distantem, ubi illum navem inventurum, qua in patriam reveheretur, angelus pollicitus erat. Qui portus vix alibi situs intellegitur ac in Hiberniae oris quae ad meridiem et orientem spectant. Quam ob causam, fugitivus ad meridiem iter carpere debuit, quod duxit Patricium iuxta Loch n-Ethach, anglice Lough Neagh, sive orientalem sive occidentalem ripam tenuit. Agedum, vix dubium esse potest utram ripam elegerit, nam occidentalis tuta erat, orientalis plena erat summi periculi. Haec ipse: *Et veni in virtute Dei, qui viam meam ad bonum dirigebat, et nihil metuebam donec perveni ad navem illam*<sup>2</sup>.

Id namque primum servo fugitivo occurrat necesse est, ut quantocius digrediatur a regione in qua dominus ius suum

<sup>1</sup> *Confessio*, num. 16.

<sup>2</sup> *Ibid.*, num. 17.

exercet. Cuius dignitatis fuerit Miliucc, Patricii erus, parum definite significatur; at profecto vir erat ille primarius in Dalaradia. Ita Patricius Miliucc nuncupat: *hominem cum quo fueram annis sex*<sup>1</sup>, nec amplius quicquam addit. In antiquis Vitis dicitur *homo gentilis, magus, potens, regulus*; a Muirchu *tyrannus* semel<sup>2</sup>, *rex* iterato<sup>3</sup>. Commentator prisci hymni quem Fieccus composuisse fertur, regem fuisse dicit aquilonaris Dalaradiae<sup>4</sup>, Tripartita Vita regem Dalaradiae<sup>5</sup>, itemque breviarium Tripartitae Vitae homiletice conscriptum<sup>6</sup>. Ex quibus satis apparet Patricium, si iter flexisse ad orientem, summa continuaque pericula aditurum fuisset cum transeundum esset per Dál Buain, ipsius Miliucc avita, bona, et An Choill Ultach; si perrexisset ad Coill Cleithe, octoginta vel centum passuum milia incedendum fuisset antequam Dalaradiae fines attigisset; contra, electo itinere ad occidentem lacus, sine ullo negotio horis quinque perveniebat ad Tuaim, ubi, vado transmisso, liberabatur a potestate illius Miliucc; nam, ultra flumen, consederant homines Dalaradiensium et Ultoniensium inimicissimi.

Eodem etiam itinere, quod brevissimum fugitivoque tutissimum fuisse demonstravi, perrexit Patricius, post annos multos, a Sliab Mis (anglice Slemish) et Scired (anglice Skerry) ad meridiem. Haec enim Tirechani verba, postquam Patricium duxit a Cuil Raithin (anglice Coleraine), trans fluvium Buas (anglice Bush), ad Sliab Mis: *et exiit ad montem Scirte (Skerry) ad locum petrae super quam vidit angelum Domini... dixitque (angelus): « Navis tua parata est; surge et ambula. » Venit vero sanctus per Doim (Tuaim, Toome) in regiones Tuirtri ad Collunt Patricii (Sliab Callann), et baptizavit filios Tuirtri*<sup>7</sup>. Ita angeli monita hic interiecta sunt, inter locorum nomina Scired (Skerry) et Doim (Too-

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> In codice Bruxellensi, fol. 299, col. 2.

<sup>3</sup> Ibid., col. 1; in Libro Ardmachano, fol. 3, col. 1.

<sup>4</sup> Whitley STOKES, *The Tripartite Life of Patrick*, p. 414; STOKES et STRACHAN, op. c., t. II, p. 310.

<sup>5</sup> BHL. 6509, ed. STOKES, p. 16; ed. MULCHRONE, l. 199.

<sup>6</sup> STOKES, *The Tripartite Life*, p. 448.

<sup>7</sup> In Libro Ardmachano, fol. 15<sup>v</sup>, col. 1.



me), ut sponte inducamur ad credendum utroque tempore eadem ivisse sanctum virum. Quid enim alias sibi vellet istic apud Tirechanum angeli commonentis, fugae navisque mentio? Iamvero via a Doim (Tuaim) ad Collunt Patricii (Sliab Callann) per Silvam Vigulti Uluti (Magherafelt) ducebat, unde sibi visus erat Patricius audivisse voces quibus in Hiberniam revocabatur: « *Rogamus te, sancte puer, ut venias et adhuc ambulas inter nos*<sup>1</sup>. » Quas ob causas, cum filios Tuirtri Patricium legimus baptizare, speratis tandem potitum intellegimus, qui scripturus erat: *Deo gratias, quia post annos plurimos praestitit illis Dominus secundum clamorem illorum*<sup>2</sup>.

Prope Arcem Vigulti (Ráith Fioghailt), flectebatur via ad meridiem ad Ard Trea, inde ad Ard Macha et porro. Prudens erat consilium ut fugitivus servus homines cognosceret qui erant iuxta Silvam Vigulti Uluti<sup>3</sup>; quo in negotio, etiamsi aliquot dies insumeret, operam non perderet. Quod, aliquot post annos, novissima incolarum verba etiam-tum animo tenuerit Patricius, id arguit mutuam caritatem inter illum et viros summos principesque civitatis. Nec incongrue conicietur signum quodpiam Patricio datum, quo significaretur tutela praesidiumque magnatum per universum Collaeorum regnum, ut ipse scribit: *et nihil metuebam donec perveni ad navem illam*<sup>4</sup>. Iam autem, quando fugit ab ero Patricius, bello subegerat Fiachra Tort totum campum dictum Conaille Muirthemne, in hodierno comitatu Lugmadiensi (Louth), adeoque patebat Collaeorum regnum ab Arce Vigulti, quae proxime aberat a septentrione, ad eas partes ubi se fluvius Bóand, anglice Boyne, in mare effundit ad meridiem. Quam ob rem haud scio an satis grave videatur priscorum illorum scriptorum testimonium, qui saltem unum locum certum commemorent in narranda fuga Patricii; hi omnes enim sanctum adducunt ad septentrionalem oram ostii illius<sup>5</sup>. Illos errare quidem opinamur, cum ibi navim

<sup>1</sup> *Confessio*, num. 23.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Confessio*, num. 17.

<sup>4</sup> *Ibid.*, num. 23.

<sup>5</sup> PROBUS, *BHL.* 6508, ed. COLGAN, cap. 13; Vita tripartita, *BHL.* 6509,

a Patricio inventam scribunt qua traiecit in patriam, nam locus via occidentali a Sliab Mis non ducentis passuum milibus abest sed milibus anglicis 110 tantum; at tamen eosdem scriptores ad verum proxime accedere credo, dum significant Patricium ad meridiem per Collaeorum regnum perrexisse. Ceterum, quid prohibet quominus ad ostium fluvii Boyne reppererit Patricius orariam navim, qua vectus pervenerit ad portum ex quo tandem ab Hibernia discessit? Hunc esse opinor Inber Dé, seu Arklow, milibus anglicis 184 a Sliab Mis, id est, ut Romani computabant, milibus 200.

Etsi iam ab ineunte saeculo xvii plurimos agros prope Silvam Vigulti Uluti obtinuerunt Angli et Scoti protestantes, manent tamen adhuc Patricii vestigia in fontibus, lapidibus, crucibus, templis. Quae utrum ad fugam pertingant an ad iter episcopi post aliquot annos, dispici non potest. Pauca tamen colligam, quae ad rem facere videntur.

In lacu dicto Loch Beg, prope vadum Tuama neque procul ab Arce Vigulti, insula est Inis Toite, anglice Church Island, ubi satis magnus adhuc visitur Lapis Patricii, in quo oravisse ille fertur, et genus manusque signa impressisse; aqua in concavis illis vestigiis collecta ad morbos curandos apta creditur.

Apud Arcem Vigulti fons est antiquus, ex quo olim cives aquam hauriebant; in imo fonte, lapis iacet incisus seu insculptus, quem ibi a Patricio positum tradunt. Olim, cum fons purgaretur, sublatus est lapis; exaruit extemplo fons donec iterum in eundem locum collocatus est lapis, quem nemo posthac auferre ausus est<sup>1</sup>.

Poll Pátraic, anglice Polepatrick, territorium est sui iuris valde exiguum, acrarum anglicarum 101, id est hectarorum 41, proxime vicinum agrorum, de quibus diximus, « the Town-parks of Magherafelt ». Nomen gadelice significat « Caver-

ed. COLGAN, p. 120, cap. 24; commentator de hymno S. Fiecc, ed. COLGAN, p. 4, num. 9; ed. STOKES, *The Tripartite Life*, p. 416; edd. STOKES et STRACHAN, op. c., t. II, p. 310.

<sup>1</sup> Thomas Fagan, inter *Ordnance Survey Letters*, die 4 octobris 1836, in Regia Academia Hibernica.



nam Patricii », antrum fortasse ad silvae oram in quo latuit donec certior factus est se ab iis, qui Arcem occupabant, amice receptum iri. Ibi parvum templum aliquando constitisse ferunt, de quo praeterea nihil omnino traditum audivimus; nec mirum, cum omnes circumquaque agros Protestantes diu obtinuerint. Memorare iuvat Poll Gránda, in quo latuisse fertur Galfridus Keating historiographus, dum de rebus gestis Hibernorum praeclarum opus componit.

Iam supra adduximus Tirechani verba: *venit per Doim in regiones Tuirtri ad Collunt Patricii et baptizavit filios Tuirtri*<sup>1</sup>. Alibi non repperi nomen Collunt Patricii, sed cum in Vita Tripartita, ubi de eadem Patricii sacra expeditione in illis regionibus, memoretur Sliab Callann<sup>2</sup>, haud iniuria mihi videor intellegere unum locum utroque nomine significari, praesertim cum in illis regionibus Tuirtri nullum aliud nomen occurrat quod Collunt seu Callann referat similitudinem. Iamvero mons Sliab Callann, 1735 pedes anglicos altus, quinque milia passuum abest ab Arce Vigulti, ad occidentem solem; in eandem partem quattuor passuum milibus distat a Sliab Cualann inter colles, in tescis locis, lacus parvus Loch Pátraic dictus, id est « Lacus Patricii », quo post hominum memoriam adire solent accolae pietatis exhibendae causa. Traditur Patricius, dum evangelium praedicat, ibi quievisse aliquamdiu, calorum molestiis defessus, et ut sociorum precibus faceret satis unaque operarum, qui ad templum aedificandum lapides comportabant ex latomiis quibusdam sitis in Sliab Cualann, herbam a solo convellisse. Scatuit ilico ex humo aqua, sitique expleta viam iterum arripuere omnes. At mox, cum retrospicerent, aquas in immensum dilatari vident. Monet socios Patricius, grates Deo nondum esse actas de beneficio tam prodigiose concesso. Quas cum egissent, lacus crescere desivit. Haec quae feruntur. Pia itinera ad illum locum adhuc quotannis fiunt a die 29 iunii ad 15 augusti. Peregrini ter nudis pedibus lacum circumeunt in asperis locis et per acutas ericas, totidemque simul Rosaria B. Mariae Virginis recitant. Post singulos circuitus, lectum seu

<sup>1</sup> In Libro Ardmachano, fol. 15<sup>v</sup>, col. 1; supra, p. 353.

<sup>2</sup> BHL. 6509, ed. COLGAN, p. 148; ed. STOKES, p. 168; ed. MULCHRONE, l. 1957.

cellam paenitentialem, qualem describit David Rothe apud Colganum<sup>1</sup>, genu flexi circumreptant. Morbis exonerari creduntur, quotquot in lacu lavantur. Quibus ex rebus haud scio an eruendum sit vestigium in accolarum memoria permansisse baptizatorum in iisdem aquis filiorum Tuirtri, primordiorumque fidei in sua provincia. Quae si coniectura verum attigit, eo ipso loco satis factum est Patricii optatis: *Deo gratias, quia post annos plurimos praestitit illis Dominus secundum clamorem illorum*<sup>2</sup>.

Sex milibus anglicis ab Arce Vigulti ad meridiem distat vicus gadelice dictus Cros Pátraic, anglice Crosspatrick, id est « Crux Patricii », ubi fuit olim Tobar Pátraic, seu « Fons Patricii », prope S. Patricii crucem, ad quam olim certis diebus sollemni ritu peregrini adventabant. At cum in Protestantium manus fundus devenisset, crux iam pridem destructa est, tandemque fons ipse lapidibus atque aggere obstructus. Hac transivit Patricius cum pergeret ad Ard Trea, ubi Cairthenn Bec regem constituit et baptizavit cum uxore, cuius filiae etiamtum in utero benedixit, S. Treae virgini, quae postea a Patricio sacrum velum accepit<sup>3</sup>. Certe dignum est quod advertamus, hic, ubi reapse fuit Silva Vigulti Uluti, esse *Cros Pátraic* et *Tobar Pátraic*, et iisdem prorsus nominibus memorari loca duo in Connacia, prope Coill Fochlad<sup>4</sup>, ubi Silvam eandem fuisse quidam scriptores commenti sunt.

Proximo quaerendum quod mare significaverit Patricius cum scriberet Silvam Vigulti Uluti esse *prope mare occidentale*<sup>5</sup>. Tirechanus scriptoresque omnes, inter quos eminet y. d. J. B. Bury<sup>6</sup>, ad hunc diem, cum Silvam illam eandem esse opinarentur ac Coill Fochlad, haud procul a Killalla, mare intellexerunt oceanum Atlanticum. Verum id approbari minime potest, quod nullum uspiam exemplum

<sup>1</sup> *Trias Thaumaturga*, p. 287.

<sup>2</sup> *Confessio*, num. 23.

<sup>3</sup> *Vita Tripartita*, BHL. 6509, ed. COLGAN, p. 148; ed. STOKES, p. 168; ed. MULCHRONE, ll. 1954-71.

<sup>4</sup> COLGAN, p. 141; STOKES, p. 132; ed. MULCHRONE, ll. 1527-31.

<sup>5</sup> *Confessio*, num. 23.

<sup>6</sup> *The Life of St. Patrick and his Place in History*, p. 27.



reperitum est saeculo ix antiquius, in quo oceanum significat mare occidentale. Ex priscis scriptoribus qui de re geographica et historica egerunt innumeras sententias collegit v. d. Alfredus Holder, in *Altceltischer Sprachschatz*, et paginas quadraginta complevit binis columnis de vocibus Albion, Britannia, Caledoniis, Iveriu, Pictis, Scottis, aliisque formis inde ductis; *mare occidentale* nequicquam tot inter exempla inveneris usurpari pro oceano Atlantico, qui semper et ubique Oceanus dicitur, nullo verbo ad nomen adiuncto nisi forte indicanda est pars certa totius Oceani, qualia sunt: *Oceanus occidentalis*, *Oceanus Hibernicus*, Ὠκεανὸς Οὐεργιοῦτιος, Οὐεργύλονος<sup>1</sup>; *mare occidentale*, nusquam.

Ceterum *mare* vocari solet aequor inter Hiberniam et Britanniam. Sic Tacitus de *mari quod Hiberniam insulam aspectat*<sup>2</sup>. Saeculo ix Nennius primus omnium, ut videtur, id vocat *mare Hibernicum*<sup>3</sup>. Inter Hibernos, invenio *mare nostrum* apud Muirchu<sup>4</sup> et Probum<sup>5</sup>. Idem Muirchu *primum mare* vocat<sup>6</sup>, ut a *secundo mari* distinguat, nempe naviganti ex Hibernia in Europam; hoc autem est inter Britanniam et Galliam. Probus idem dicit *mare occidentale*<sup>7</sup>.

Nemo igitur reperitur qui usurpaverit nomen *mare occidentale* praeter Patricium, saeculo v, et Probum, saeculo ix, ut partem significet maris quod Hiberniam circumfluit. Alius est apud Patricium, alius apud Probum orationis contextus; quare inquirendum est utrum idem mare quisque significet necne. Probus quidem nomen adhibet ubi de loco quo Patricius natus est: *de vico Bannave Tiburniae regionis haud procul a mari occidentali*<sup>8</sup>, et perspicue indicat mare quod interiacet inter Britanniam et Hiberniam. Patricius autem memorat prope idem mare fuisse Silvam Vigulti Uluti, unde voces audivit quae eum in Hiberniam revocabant. Probus

<sup>1</sup> HOLDER, t. II, col. 103, 105; t. III, col. 213.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid., col. 109.

<sup>4</sup> In Libro Ardmachano, fol. 2, col. 2.

<sup>5</sup> BHL. 6508, ed. COLGAN, lib. I, cap. 25.

<sup>6</sup> In Libro Ardmachano, fol. 2, col. 1.

<sup>7</sup> BHL. 6508, ed. COLGAN, lib. I, cap. 1.

<sup>8</sup> Ibid.

quamquam res quas narrat haurit ex fontibus hibernicis, credendus est in continenti Vitam Patricii composuisse. Patricius, etsi vix non certe scribebat in Hibernia<sup>1</sup>, visum refert quod in Britannia viderat<sup>2</sup>. Facile intellegeremus Patricio, vel in Hibernia scribenti, sponte occurrisset nomen *mare occidentale*, si fuisset illa appellatio vulgata in Britanniis et ab iis qui potestate publica fungebantur passim usitata; verumtamen, quamvis aptum omnino videatur nomen et quale Romanis scriptoribus quasi sponte occurrat, fateor nullum adhuc repertum esse monumentum, quod *mare occidentale* hoc indubio sensu contineat. Haec tamen, ex variis, quae excogitatae sunt, sententiis, simillima veri videtur et recentissimis scriptoribus acceptior<sup>3</sup>.

Recta regione triginta passuum milibus distat Magherafelt a *mari occidentali*, si tamen id fuerit quod Hibernicum vulgo nuncupamus. Igitur dispiciendum est quo iure scripserit Patricius Silvam Vigulti Uluti, haud procul a Magherafelt, esse *prope mare occidentale*. Id in limine adverto, vocem *prope* certum intervallum nunquam significare, sed adhiberi ratione longioris spatii, quod quantum fuerit multis a rebus pendet, quippe quod obscure dubieque animo concipiat, ab aliis aliter, ab eodem homine aliter aliis temporibus. Iamvero ex summo monte Sliab Mis perspiciebat Patricius mare ad orientem solem, ad occidentem Loch n-Eathach silvasque, ad quas paucis horis se deventurum sperabat, securas fugitivo servo latebras. In his si se abderet, vix a mari deerrare credebat, quod sibi traiciendum noverat. Praeterea, quoties agitabat animus diuturnum iter conficiendum in patriam, sive illa Britannia sive Gallia fuerit, prope abesse secum reputabat Silvam Vigulti Uluti. Tristi longum spatium videri solet, quod idem animoso et alacri viro breve esse apparebit. Verum, cum de libertate recuperanda ageretur, praecipuo ingenui adolescentis bono, bre-

<sup>1</sup> KENNEY, *St. Patrick and the Patrick Legend*, p. 11.

<sup>2</sup> *Confessio*, num. 23.

<sup>3</sup> MAC NEILL, *Silva Focluti*, p. 252; CONCANNON, *op. c.*, p. 240; KENNEY, *op. c.*, p. 20.



vius profecto intervallum credebatur quam si minora quaedam consecraretur. Quas ob causas haud aegre mihi persuadeo Patricium scripsisse, prope abesse mare, a quo triginta fere passuum milibus distabat, seu iusto itinere unius diei.

Verum et aliis ex locis diiudicare licet quid Patricio prope abesse dicatur. Et primo quidem in Confessione, ubi pauca advertam de variis codicum lectionibus. Locus in editis talis est: « *Ecce navis tua parata est.* » *Et non erat prope, sed forte habebat ducenta milia passus* <sup>1</sup>. Ita Liber Ardmachanus <sup>2</sup>, Muirchu <sup>3</sup>, Tripartita <sup>4</sup>, Vita altera <sup>5</sup>, tertia <sup>6</sup>, quarta <sup>7</sup> apud Colganum. Quae si vera genuinaque lectio est, nemo non mirabitur adhibitam vocem *prope*, quando satis erat memorare spatium ducentorum milium. Quid enim sibi vult additum illud, navim *non prope* fuisse? Verum, omittunt Probus <sup>8</sup> et Iocelinus <sup>9</sup> voces: *et non erat prope*. Rem paulo minutius pervestigare iuvat, quamquam ad propositum nostrum satis fuerit adnotare, si Patricius operae pretium arbitratus sit scribere, ducentorum passuum milium spatium esse *non prope*, inde colligi sextam fere partem, seu triginta milia, fuisse *prope*. Attamen perspicio ex novissima Confessionis editione <sup>10</sup>, cum sex codices omnino locum exhibeant, omnes, uno Libro Ardmachano excepto, voculam *non* omittere, ut sententia sit: « *Ecce navis tua parata est.* » *Et erat prope, sed forte habebat ducenta milia passus*. Ita codices B, C, F, F4, P, de quibus supra egimus <sup>11</sup>. Cui lectioni favet quinque librorum consensus adversus unum Ardmachanum, praeterquam quod lectio difficilior praeferenda esse solet. Hic autem perspicue intellegitur *non erat*, praesertim cum proxime sequatur *sed*; nec ullus unquam librarius sponte et ultro omississet *non*,

<sup>1</sup> *Confessio*, num. 17.

<sup>2</sup> Fol. 23 col. 2.

<sup>3</sup> In codice Bruxellensi, fol. 299, col. 2.

<sup>4</sup> *BHL*. 6509, ed. COLGAN, p. 120.

<sup>5</sup> *BHL*. 6504, ed. COLGAN, p. 13.

<sup>6</sup> *BHL*. 6505, ed. COLGAN, p. 22.

<sup>7</sup> *BHL*. 6503, ed. COLGAN, p. 38.

<sup>8</sup> *BHL*. 6508, ed. COLGAN, p. 51.

<sup>9</sup> *BHL*. 6513, ed. COLGAN, p. 68.

<sup>10</sup> WHITE, op. c., ed. 1918, p. 10.

<sup>11</sup> P. 335.

si hanc vocem in exemplo habuisset, at potius addidisset *non*, si forte defuisset. Verum quinque librarii variis in regionibus scribentes, variis temporibus, omnes propensae animi voluntati restiterunt, neque vocem *non* adscripserunt.

Fac omittendam esse voculam *non*, una restat explanatio: spatium ducentorum milium, si cum toto itinere conferretur, breve visum Patricio. Qui si reapse scripsit navim *prope* abesse, quae ducentis milibus a se distabat, certe scripsisse credendus est Silvam Vigulti Uluti *prope mare occidentale* fuisse, triginta milium intervallo.

Equidem utramque lectionem corruptam opinor. Nam in Vitis secunda<sup>1</sup>, quarta<sup>2</sup> et Tripartita<sup>3</sup>, prima vox in ore angeli ponitur: *Propera*, quae in codicibus Confessionis non legitur. Haec ergo sententia est: « *Propera, ecce navis tua parata est* ». Et (alias: *sed*) *non erat prope, sed* cet. Quas varias lectiones conicio ortas in antiquo exemplo, ex confusione quapiam, occurrentibus *prope erat* et *propera*.

Mox advertendum quod traditur de condito templo apud Clochar. Cum enim quereretur S. Mac Cairthinn, mox primus episcopus Clocharensis futurus, quod sociis suis Patricius singulis concredisset ecclesias, se uno excepto, respondit Patricius: *Fotuigebsa dano i cill napa roacus arnapa dimicnithi; nipa rochian dano coroastar immathigid etronn*<sup>4</sup>, id est: « Relinquam te in ecclesia quae non erit nimis propinqua, ne sit contemptibilis; non erit tamen nimis longinqua, ut mutua visitatio inter nos perduret<sup>5</sup>. » Iamvero Clochar ab Ard Macha 27 1/2 milibus passuum distat via publica. Quare si Patricio vel saltem Vitae scriptori, neque *nimis prope* neque *nimis longe*, inter solita rerum adiuncta, visum est interval- lum 27 1/2 milium, certe iure optimo opinari licet, etsi triginta milibus a mari abest Silva Vigulti Uluti, usum esse Patricium verbis *prope mare occidentale* inter singularia prorsus rerum adiuncta, nempe dum de fuga in libertatem agit.

<sup>1</sup> BHL. 6504, loc. c.

<sup>2</sup> BHL. 6503, loc. c.

<sup>3</sup> BHL. 6509, loc. c.

<sup>4</sup> BHL. 6509, ed. Stokes, p. 176; ed. MULCHRONE, ll. 2041-51.

<sup>5</sup> Cf. COLGAN, *Trias Thaumaturga*, p. 96, cap. 143; p. 149, cap. 3.



Nihil addendum restat, nisi ut summatim singula referam argumentorum capita quae sive comprobant sive suadent Silvam Vigulti Uluti nemus fuisse prope Arcem Vigulti (Ráith Fioghailt), quae hodie vocatur Machaire Rátha Fioghailt, anglice Magherafelt, in australi parte comitatus Derriensis.

1. Ita intellegendo, utraque vox perspicue explanatur *virgulti* et *voluti*, quibus silvam designat Patricius; nullam video aliam explicationem, ex iis quas adhuc varii scriptores excogitaverunt, quae aut utramque aut alterutram vocem obscuram non relinquat.

2. Nihil obicere possunt seu palaeographi seu etymologiarum periti seu grammatici seu historici, dum ceterae explanationes vel in singulas vel in omnes istas disciplinas offendunt.

3. Satis facio verbis *prope mare occidentale*, ita saltem intellectis ut credibile videtur.

4. Locus adiacet viae brevissimae et tutissimae qua fugitivus servus procul a domini potestate abierit.

5. Inde elucet cur scripserit Patricius se dum fugit nihil habuisse quod reformidaret: *et nihil metuebam donec perveni ad navem illam*<sup>1</sup>.

6. Quadrat in id, quod Patricius memorat se posthac eandem silvam adivisse et accolae baptizasse: *Deo gratias, quia post annos plurimos praestitit illis Dominus secundum clamorem illorum*<sup>2</sup>.

7. Rem confirmat quod, *post annos plurimos*, Patricius eodem itinere a Sliab Mis ad meridiem perrexerit, quo fugitivum ivisse opinor.

8. In altera parte collis qui Sliab Callann nuncupatur, pergenti ad meridiem a Silva Vigulti Uluti, haud longe abest Lacus Patricii (Loch Pátraic); eo se conferunt homines inde ab antiquissimis temporibus, religionis ergo; ibi traduntur primordia iacta a S. Patricio in illa regione ecclesiarum christianarum.

9. Quadrant omnia ista ad historicorum monumenta de

<sup>1</sup> *Confessio*, num. 17.

<sup>2</sup> *Confessio*, num. 23.

Ulidia a Collaeis occupata, et praesertim de agris qui ad occidentem iacent lacus dicti Loch n-Ethach.

10. Intellegitur qua de causa ab aliquot priscis scriptoribus narretur Patricius navem invenisse in australi angulo regni Collaeorum.

11. Perspicitur cur ad septentrionem eo usque, nec ultra, pertingat dioecesis Ardmachana ut Silvam Vigulti Uluti contineat.

Et haec quidem ad rem comprobendam satis conferunt, etsi alia possunt adduci. Mirum est, quae de S. Patricio in illis regionibus traduntur tot rerum vicissitudinibus iam pridem abolita non fuisse, nam saeculo ferme x sedibus eiecti sunt Nepotes Tuirtri a Nepotibus Néill, saeculo xvii exeunte catholicorum Hibernorum agri publicati ab Anglis, et convenis Anglis Scotisque illuc turbatim confluentibus concessi, dum legitimi possessores in paludes montesque pelluntur; manet tamen ipsi, ut ita dicam, solo impressa memoria S. Patricii fidesque quam ut ad se reversus sibi annuntiaret precabantur voces illae e Silva Vigulti Uluti.

*Dublin.*

Iohannes MAC ERLEAN, S. I.



## VITAE S. ROBERTI KNARESBURGENSIS

### I

*Post editam Vitam S. Roberti abbatis Novi Monasterii in Anglia<sup>1</sup>, accedimus ad alterum Robertum quem saepe cum illo confuderunt scriptores, quippe qui ex eadem Eboracensi regione originem duxisset et in eodem Novo Monasterio aliquandiu vixisset, antequam ad solitudinem confugit.*

*Roberti eremitaе Knaresburgensis tres Vitae latinae in codicibus latent. Edimus primo fragmenta Vitae antiquioris ex codice Londiniensi Musei Britannici Harleiano 3775, fol. 74-77, ubi unum folium excidit post 74, et reponendum est fol. 76 ante fol. 75. Sequitur Vita recentior ex codice qui nuper penes illustrissimum virum ducem Novi Castelli asservabatur in Clumber, prope Worksop, hodie item Londiniensi Eger-toniano 3143, fol. 15-31<sup>v</sup>; capitula partim 22, 23 et 24 typis mandavit Iohannes Richardus Walbran, qui in annotationibus reliqua breviter complectitur<sup>2</sup>. Tandem ex eodem codice Vitam metricam eruemus, et de iis, quae videbuntur, fusius disputabimus.*

P. G.

<sup>1</sup> *Anal. Boll.*, t. LVI, p. 334-60.

<sup>2</sup> *Memorials of the Abbey of St. Mary of Fountains*, t. I, p. 166-71 (= *The Publications of the Surtees Society*, t. XLII, Durham, 1863).

## I

## VITAE ANTIQUIORIS FRAGMENTA

*Ex codice Harleiano 3775, fol. 74-77.*

**Incipit prologus in vitam sancti Roberti heremite a Ricardo Stodlay editam.**

1. <P>lerique modernorum inter mortales, luculento pol-  
lentes ingenio, quos mundani favoris amor illaqueat, et ob  
hoc circa verborum pungnas inutiliumque questionum<sup>1</sup> ad-  
invenciones langentes<sup>2</sup> efficit et liventes, dum sui sudoris  
se plurimum consecuturos arbitrantur emolumentum si fa-  
voribus extollantur humanis, quasi interposita vanitatis  
nebula caligenosa<sup>3</sup> concuciantur et ad cognitionem vere sa-  
piencie non pertingunt. Hii nimirum, secundum Apostolum  
semper sunt discentes, sed ad veritatis scienciam nuncquam  
pervenientes<sup>4</sup>. Dum enim, circumplectentibus diale<c>tico-  
rum laberintis rethorumque sillogismis eloquencie leporum<sup>4</sup>  
illitteratos<sup>5</sup> seu simplices fallentibus, aut motibus planetarum  
corporumque celestium dispositionibus<sup>6</sup> speculandis, vel na-  
turis rerum profunde rimandis studia dedunt<sup>7</sup> continua, ad  
auctorem rerum spiritualiter contemplandum interna lumina  
aut ignorant aut renuunt attollere. Unde horum, temporali-  
ter florere affectantium, extimplo perit memoria, dum per-  
curicia<sup>8</sup> sequuntur, caducis innituntur et gloriam non in  
conciencia sed in lingua ponunt aliena, que tanquam favilla  
in momento evanescit<sup>9</sup>. Quid proderit illis cum mathematicis  
abstractas a materia quantitates<sup>9</sup> considerare, quantitatem

**Lemma.** — *Haec trita fere et excisa corrector* : Incipit prologus in Vita sancti Roberti heremiti A Richardo Stodley ; *et in margine* : Robertus de Knasburgh.

1. — <sup>1</sup> questionim *cod.* — <sup>2</sup> litt. gen in ras., *forsan manu correctoris.* — <sup>3</sup> sic *cod.* — <sup>4</sup> litterae lep in ras. ; prius sapor vel savor ; locus, ut videtur, corruptus, nisi forte leg. leporem. — <sup>5</sup> prius illitatos. — <sup>6</sup> dispocionibus *cod.* — <sup>7</sup> post corr. dederunt. — <sup>8</sup> leg. pereuncia, percuriosa ? — <sup>9</sup> quantitatis *cod.*

1. — <sup>a</sup> 2 Tim. 3, 7. — <sup>b</sup> Cf. Isai. 29, 5.



vero malorum quibus tenentur irretiti nullatenus attendere<sup>10</sup>? Aut quid proderit geometrie studio vacantibus de altitudine celi terreque latitudine loquaciter disputare, et de terrenis ad celestia cor nunquam levare? Infructuosum quidem arbitror et<sup>11</sup> inutile sermonibus habundare peritis et moribus egere meritoriis, maxime cum in fine uniuscuiusque, pristina<sup>12</sup> conversatione denudata, dicetur: « Ecce homo et opera eius. » Attendendum est quod non dicetur: « Ecce homo et dignitas eius, seu potestas, vel facultas, aut sciencia vel eloquencia, » quia hec tam reprobis quam electis sunt communia; sed: « Ecce homo et opera, » que procul dubio bonorum et malorum in summo disgregativa sunt et discretiva. Opera enim illorum secuntur illos<sup>c</sup>, vel ad condemnationem si mala, vel ad coronam si fuerint bona. Unde ipsa Veritas ait: « Qui bona egerunt, ibunt in resurrectionem vite; qui vero mala, in resurrectionem iudicii<sup>d</sup>. » Omni igitur rationi fit consonum illorum studia devitare, qui nec luce previa sapientie sanctorum se moribus pie vivendo conformare. Hiis contemptis tamquam ociosis tota die, hoc est toto tempore p<r>esentis vite stantibus in foro mundi variabilis<sup>e</sup>, congruum censui et generationi venturae forsitan expediens, cuiusdam deicole, quem in spiritu et rigore penitentie Helye<sup>f</sup> ad desertum misit Omnipotens, vitam<sup>13</sup> notare gloriosam; omnium sanctorum qui, mundo iam divicto, in regno triumphant superno, sperans subsidia, instante mortis articulo, michi affutura et profutura, si quem illorum laudibus commendavero devotis. Illius ergo remunerationem exoptans, qui calicem aque frigide pro eius nomine prebenti se daturum pollicetur mercedem<sup>g</sup>, ad quedam exaranda de gestibus sancti Roberti, qui vitam Domino paravit<sup>14</sup> in heremo iuxta Knareburg', calamum convertito. In exordio latere nolo lectorem me tamen<sup>15</sup> scripsisse compero hoc<sup>16</sup> tantum, eo ordine, quo patrate noscuntur, ea subsequenti opusculo inserui, sed prout

<sup>10</sup> litt. e media correct. — <sup>11</sup> in ras. manu corr. — <sup>12</sup> una litt. erasa. — <sup>13</sup> vita cod. — <sup>14</sup> litt. par manu corr. in ras. — <sup>15</sup> tamen ex tantum correctum videtur. — <sup>16</sup> manu corr. in ras.; leg. hic? hec?; locus corruptus.

<sup>c</sup> Apoc. 14, 13. — <sup>d</sup> Ioh. 5, 29. — <sup>e</sup> Cf. Matt. 20, 6. — <sup>f</sup> Cf. Luc. 1, 17. — <sup>g</sup> Cf. Matth. 10, 42.

ab ore cuiusdam senioris grandevi, qui per plurimos < annos > viro sancto ministraverat, dedi<s>cebam. Hic quidem, familiarius illi adherens, secretorum eius con<s>cuis erat; hunc etenim baptismatis unda renatum nomine suo appellaverat. Istum igitur cum Dei omnipotentis nomine et proprie anime periculo adiurassem ut vera tantum referret, vultu respondit sevo dicens: « Nuncquid vir sanctus, cum Christo iam regnans in patria eterne iocunditatis, meis indiget mendaciis? An ad tantam devenisse capitis insaniam me reputas, ut gratis menciendo propriam velim occidere animam? Per professionem, inquit, qua Deo teneor obligatus, » (habitum fratrum laicorum <sup>17</sup> apud Fontes paulo ante susceperat) « nulla tibi referam, nisi que et ipse vidi et ab ore ipsius audivi. Pauca tamen de plurimis sum dicturus, quia, debilitata pre senio vi preteritorum retentiva, a memoria plura evanuerunt. » Aperiens igitur os suum, a patre sancti viri, qui comitatus <sup>18</sup> Flos nuncupabatur, et matre eius Summia, qualiter sub lege degentes coniugali ambo Deum timerent <sup>19</sup> et de sua substantia honorarent <sup>h</sup>, manus largas extendendo pauperibus, narrationem texere cepit subscriptam. Ego autem hiis que procedebant de ore senioris diligenter intendens, a viro rurali rudi prolata eloquio, stilo communi notare curavi, ut nascituri seu iam nati quos ille a quo omne datum optimum et omne donum perfectum descendit <sup>i</sup> dono amplioris sapientie voluerit insignire, saltem materiam <sup>20</sup> et viam haberent patenciozem vitam viri Dei verbis componere fa[s]cietis. Noverintque qui opus subiunctum sunt lecturi, quod <sup>21</sup> aniles fabulas <sup>i</sup> vulgique detestans adinvenciones, eo quod modicum fermentum totam massam corrumpere solet <sup>k</sup>, de miraculis que Dominus ad honorem servi sui post eius transitum operari dignatus est, fide dignum non habens <sup>22</sup> relatozem, compilationem facere supersedi. Sed ne videar in prohemio verbis effluere, seriem vero narrationis succincte transcurrere, hic claudendum est <sup>23</sup>.

<sup>17</sup> alicorum cod. — <sup>18</sup> coitu cod. — <sup>19</sup> tenuerent cod. — <sup>20</sup> materia cod. —

<sup>21</sup> add. manu corr. — <sup>22</sup> bis in cod. sed semel del. — <sup>23</sup> in marg. manu corr.: Explicit Prologus. Incipit Vita.

<sup>h</sup> Cf. Prov. 3, 9. — <sup>i</sup> Iac. 1, 17. — <sup>j</sup> 1 Tim. 4, 7. — <sup>k</sup> 1 Cor. 5, 6; Galat. 5, 9.



2. <B>eatus igitur Robertus, ad gloriam patrie predestinatus superne, advesperascente iam mundo, mortalibus in quos fines seculi devenerunt <sup>a</sup>, in hoc caliginoso errantibus exilio tanquam sidus nove claritatis viam iusticie sue conversationis <sup>1</sup> ...

3. ... ceperat, monasterium relinquens ad propria reversus est. Hinc nonnulli solo nomine religiosi, sibi placentes <sup>a</sup> et de specie sanctitatis singulariter gloriantes; qui oculos nucis <sup>1</sup> habuerunt, ut in oculis alienis festucam clare viderent <sup>b</sup>; quorum erat studium detestandum meliorem vitam dente carpere canino, aliorum profectui invidere <sup>2</sup>, aliene perfectioni derogare, Dei famulum Ordinis fugitivum apostatamque appellabant. O execrabile Phariseorum fermentum quod est ypocrisis <sup>c</sup>! Ut enim maiorem ab hominibus sibi vendicarent favorem, quasi sub pretextu vere religionis, coram populo Dei servo detrahere non desistebant. At miles Christi supra firmam petram fundatus <sup>d</sup> a verbis impiorum non timuit nec iaculis convi[s]ciorum cessit, set indutus lorica iusticie <sup>e</sup>, scuto protectus paciencie, per infamiam et bonam famam <sup>f</sup> cum Apostolo surda aure transivit <sup>g</sup>.

4. <I>nterea <sup>1</sup> cum in domo paterna per dies aliquod moraretur, anxius ad superna suspirans, quorundam didicit relatione virum quemdam heremiticam vitam ducentem non longe a villa que Knaresburg' appellatur sub rupe latere. Erat quidem vir ille miles famosus et dives; verum <sup>2</sup>, ut iram regis Ricardi ob quandam offensam eius animam querentis ad tempus declinaret, in habitu heremitico <sup>3</sup>, ne a satellitibus regis agnosceretur, latitare decrevit <sup>4</sup>. Instinctu igitur illius cuius moderamine universa reguntur, parentibus eius inconsultis, urbem occulte relinquens ad militem prenotatum ar-

2. — <sup>1</sup> unum folium hic excidit. Quae sequuntur damus e foliis 76, 75 et 77.

3. — <sup>1</sup> sic cod. — <sup>2</sup> inuudere? cod.

4. — <sup>1</sup> in marg. manu corr.: De primo eius adventu in heremum de Knaresburgh. — <sup>2</sup> (d. v.) prius dives opum? — <sup>3</sup> litt. ico in ras. — <sup>4</sup> corr.; prius decernit?

2. — <sup>a</sup> 1 Cor. 10, 11.

3. — <sup>a</sup> Cf. 2 Pet. 2, 10. — <sup>b</sup> Cf. Matt. 7, 3; Luc. 6, 41. — <sup>c</sup> Luc. 12, 1. —

<sup>d</sup> Cf. Matt. 7, 24-25; Luc. 6, 48. — <sup>e</sup> Cf. Eph. 6, 14. — <sup>f</sup> Cf. 2 Cor. 6, 8. —

<sup>g</sup> Cf. Psalm. 37, 14.

denti animo vir Dei <sup>5</sup> devotus confugit. De cuius adventu plurimum ille gavisus gratias egit Omnipotenti, qui ad suum comitatum <sup>6</sup> collegam ei transmisit ingenuum <sup>7</sup>. Habitaverunt itaque simul, in loco horroris et vaste solitudinis <sup>a</sup>, donec rex Ricardus, lege mortis compellente, viam universe carnis <sup>b</sup> ingrediens, mundo valefaceret. Rege igitur de medio sublato, memoratus miles non Christi set mundi, qui putabatur ad aratrum Dei manum misisse, respiciens retro <sup>c</sup>, ad uxorem et filios, ut canis ad vomitum <sup>d</sup>, reversus est.

5. <P>ost fugam vero militis ignavi<sup>1</sup>, miles Christi humano destitutus solacio, sedere solitarius et tacere <sup>a</sup> nondum didicerat. Unde ad quandam matronam nobilem Helenam nomine, in partibus illis habitantem, eis elemosinas confer[r]endo suffragium petiturus humiliter accessit. Quem mulier pietate plena tanquam angelum Dei vultu suscipiens gratulabundo, dedit ei ecclesiam Sancte Hilde in saltu de Knaresburg constructam, ubi quondam villa grandis que Rothferlingtoun vocabatur a rege Stephano subversa refertur. De terra autem adiacente quantum ei fodere placuit concessit, et victui necessaria liberaliter impendit. Habitavit igitur in loco memorato, semotus a conturbacione hominum, fere per annum, carnem suam continua penitencia affligens, et cum viciis et concupiscenciis <sup>b</sup> crucifigens. Quod videns ille cuius invidia mors introivit in orbem terrarum <sup>c</sup>, ad infestandum Dei famulum sua excitavit membra, latrunculos scilicet, qui illum supra <sup>2</sup> inquietarent, ad eius cellam veniendo et pauperum alimenta diripiendo. Conturbatum est igitur cor eius intra se <sup>a</sup>, ita ut vivere tederet a pio desiderio fraudatum. Quesiverat enim pectoris pacem et ecce turbacio <sup>e</sup>, illo procurante qui eum ab arce sancte conversacionis nitebatur deicere. Tandem memor illius evangelii : « Si vos persecuti fuerint in una civitate, fugite in aliam<sup>f</sup>, » relicto latronum latibulo, ad matro-

<sup>5</sup> sic cod. — <sup>6</sup> comitatum? cod. — <sup>7</sup> ante corr. ingenium.

5. — <sup>1</sup> in marg. manu corr. : De mora eius fere per annum in foresta. — <sup>2</sup> sic cod.

4. — <sup>a</sup> Deut. 32, 10. — <sup>b</sup> Cf. 3 Reg. 2, 2. — <sup>c</sup> Cf. Luc. 9, 62. — <sup>d</sup> Cf. Prov. 26, 11; 2 Pet. 2, 22.

5. — <sup>a</sup> Cf. Thren. 3, 28. — <sup>b</sup> Galat. 5, 24. — <sup>c</sup> Sap. 2, 24. — <sup>d</sup> Cf. Psalm. 142, 4. — <sup>e</sup> Ier. 14, 19. — <sup>f</sup> Cf. Matt. 10, 23.



nam superius memoratam revertebatur, mala que a ministris Sathane frequenter pertulerat <sup>3</sup> illi per ordinem exponens. At illa eius condolens angustie et afflictioni pie compaciens, cum comperisset quod sub pariete ecclesie de Spoford manere et Deo vacare desideraret, votis illius clementer inclinata, postulacioni servi Dei illico prebuit assensum, eius inopiam ex sua habundancia prout pridem consueverat temperare <sup>4</sup> non desistens. Cumque dulcedine superne patrie iugiter intentus, ibidem per dimidium annum moram fecisset, cepit multitudo plebis circumiacentis <sup>5</sup> patrie ad eum catervatim confluere et tanquam sanctum venerari. Attendens igitur vir Deo plenus, rebus secundis multo plures in retroactis seculis seductos quam adversitatibus superatos, favorem transitorium populorumque frequentiam declinare proposuit. Inter duo denique pericula constitutus, anime scilicet, si <sup>6</sup> illic moram faceret diuturnam, et substantie, si locum peteret priorem, elegit potius sua visibilibus exponere <sup>7</sup> predonibus, quam invisibilium hostium ruinam anime querencium circumveniri <sup>8</sup> astuciis. Noverat siquidem quod species mulieris multos decepit<sup>s</sup>. Igitur timens ne forte <sup>9</sup> oculus depredaretur <sup>10</sup> animam <sup>h</sup> illius si in medio mulierum diucius commoraretur, cum beato Iob pepigit fedus cum oculis suis ne cogitaret quidem de virgine<sup>1</sup>. Et quia non expedit intueri quod licite non potest concupisci, de medio incendii antequam ureretur saluberrimum fore fugere decrevit. Precavens etiam ne de verbo ocioso in extremo accusaretur examine<sup>j</sup>, turbarum tumultuancium cohabitationem vitando, digitum ori suo cogitavit imponere <sup>k</sup>. Sciebat quippe in multiloquio peccatum non deesse<sup>l</sup>. Dum <sup>11</sup> hec itaque animo revolveret gemebundo et qualiter desiderium suum perduceret ad effectum penitus ignoraret, monachi de monasterio Sanctae Trinitatis Eboracensis apud Heldlay commorantes omnem ei se exhibituros

<sup>3</sup> pretulerat *cod.* — <sup>4</sup> prius temporare. — <sup>5</sup> circumacentis *cod.* — <sup>6</sup> *sup. lin. manu corr.* — <sup>7</sup> prius eponere. — <sup>8</sup> circumveni *cod.* — <sup>9</sup> (ne f.) *bis in cod.* — <sup>10</sup> prius deprecaretur. — <sup>11</sup> *in marg. manu corr.*: De conversacione eius apud Hedlay.

<sup>s</sup> Cf. Eccli. 9, 9. — <sup>h</sup> Cf. Thren. 3, 51. — <sup>1</sup> Cf. Iob 31, 1. — <sup>j</sup> Matt. 12, 36. — <sup>k</sup> Cf. Iudic. 18, 19. — <sup>l</sup> Prov. 10, 19.

spoponderunt humanitatem, si eorum copularetur collegio. Quod audiens athleta Christi semper invictus, talibus fidem adhibens promissis, ad locum eorum celeri gressu <sup>12</sup> destinavit. More igitur consueto semetipsum ibidem celestibus extenuans <sup>13</sup> disciplinis, accinxit fortitudine lumbos suos <sup>m</sup>, omnem voluptatem et carnis petulanciam viriliter coartando, et roboravit brachium suum armis penitencie, contra principatus et potestates tenebrarum <sup>14</sup> harum <sup>n</sup> indefessis viribus pugnaturus. Videntes itaque monachi quod illorum conversationi viri Dei perfectio longe transcenderet, livoris facibus mox inflammati, oderant eum nec poterant ei quicquam pacifice loqui <sup>o</sup>. Unde et dixerunt: « Gravis est nobis ad videndum homo iste singularis, quia contrarius est operibus nostris <sup>p</sup> et nobis in habitu et victu omnino dissimilis <sup>15</sup>. » Erat autem eius indumentum una tantum alba cuculla vetusta, desuper panniculis undique consuta, que potius nuditatem utcumque excluderet quam vitalem corpori calorem conferret. Discalcinatus <sup>16</sup> etiam usque ad extrema vite sue tempora semper pergebat. Alimenta quidem, quibus artus <sup>17</sup> nimis maceratos <sup>18</sup> ieiuniis qualitercumque sustentavit, erant tantum panis et olera. Panis vero non de adipe frumenti <sup>q</sup> sed de quatuor partibus farine ordeacie et quinta cineris cribrati proportionaliter commixtis conficiebatur. Pulmenta quidem, a pulmentis Esau de venacione <sup>r</sup> delicatis multum distancia, erant de marcidis olerum foliis sub fabarum modica sine sale minuta <sup>19</sup> ordeï farinula <sup>20</sup>. Et ut omnem <sup>21</sup> gutturi delectabilem adimeret saporem, pulmento semel cocto per septimane circulum solebat esse contentus. Quod quidem spacium tot dierum ita acidum reddiderat et insipidum, ut de eo si quis modicum degustaret, cum filiis prophetarum olim sub Elyseo conversancium: « Mors in olla, vir Dei <sup>s</sup>! » protinus conclamaret. Nullum denique edulium de creaturis quas anima movit sensitiva confectum voluit ore contingere.

<sup>12</sup> gressum cod. — <sup>13</sup> litt. tenuans in ras. manu corr. — <sup>14</sup> sup. lin. — <sup>15</sup> dissimilis cod. — <sup>16</sup> sic cod. — <sup>17</sup> apostus cod. — <sup>18</sup> maceratus cod. — <sup>19</sup> minita cod. — <sup>20</sup> farunula cod. — <sup>21</sup> omne cod.

<sup>m</sup> Prov. 31, 17. — <sup>n</sup> Cf. Eph. 6, 12. — <sup>o</sup> Gen. 37, 4. — <sup>p</sup> Cf. Sap. 2, 12. — <sup>q</sup> Cf. Psalm. 80, 17; 147, 14. — <sup>r</sup> Cf. Gen. 25 et 27. — <sup>s</sup> Cf. 4 Reg. 4, 40.



Huic igitur fidei quem Dominus pane lacrimarum cibaverat <sup>t</sup> et de fonte voluntatis sue suaviter potaverat, immo ebriaverat, cuius conversacio iam in celis erat <sup>u</sup>, que quondam tangere nolebat anima eius <sup>v</sup> pre amaritudine tamquam paradysi delicie placuerunt. O mira viri Dei sollicitudo circa cordis custodiam! Nam ut thesaurum in vase fictili contentum <sup>w</sup> securius conservaret, vas illud afflictionis igne extra modum <sup>22</sup> non cessabat solidare.

6. <C>uius <sup>1</sup> rei causa <sup>2</sup> se monachis displicere patenter addiscens, maxime quia illis in moribus renuit conformari, ad ecclesiam Sancte Hilde, quam prius deseruerat, assensu matrone prenotate iterum requisito, redire proposuit, malens cum feris et furibus quam cum fratribus malignantibus commorari. Mulier igitur clarissima, clementer illius miserta, manum suam inopi aperire non distulit. Mox etenim de terra circumiacente <sup>3</sup>, quantum scelere <sup>4</sup> una potuit carruca, deiecit <sup>5</sup>, eidem duos boves cum vacca et equo in subsidium <sup>6</sup> agri colendi iungendo. Vicini etiam, Deum timentes et servum eius, de suis facultatibus pari devocione sustentare volentes illi tot animalia <sup>7</sup> agriculture <sup>8</sup> necessaria protinus contulerunt. Edificavit igitur ibi, nobili matrona manum porrigente adiutricem, habitaculum in quo tam transeuntes quam ei famulantes congrue reciperentur <sup>9</sup>. Constructo etiam postmodum horeo <sup>10</sup> in quo fruges recondiderentur, vir Deo deditus, cui scurilitates et stultiloquia semper erant inimica, suorum vaniloquia devitans in ecclesia cibum sumere et in orationibus pernoctare <sup>11</sup> consuevit. Quatuor quippe habens famulos eorum tali modo ordinavit officia <sup>12</sup>: duos quidem agriculture deputavit, tertium necessariis domi preparandis, quartum servum per provinciam <sup>13</sup> habuit occupatum in elemosinis colligendis quas erogaret egenis.

<sup>22</sup> in ras. manu corr.

6. — <sup>1</sup> leg. <H>uius? — <sup>2</sup> in marg. manu corr.: De regressione eius ad ecclesiam Sancte Hilde. — <sup>3</sup> ornicaceme? cod. — <sup>4</sup> leg. scindere? sulcare? — <sup>5</sup> leg. devolvit? die dedit? — <sup>6</sup> supersiduum cod. — <sup>7</sup> locus corruptus ad cuius marginem crux apposita est. — <sup>8</sup> agriculture? cod. — <sup>9</sup> recipientur cod. — <sup>10</sup> horee cod. — <sup>11</sup> (o. p.). moraccibus peruocare cod. — <sup>12</sup> efficia cod. — <sup>13</sup> puniciam cod.

<sup>t</sup> Cf. Psalm. 79, 6. — <sup>u</sup> Phil. 3, 20. — <sup>v</sup> Iob 6, 7. — <sup>w</sup> Cf. 2 Cor. 4, 7.

7. <D>olens igitur<sup>1</sup> hostis generis humani, machinamentis eius prius<sup>2</sup> ibi iam irritatis, adversum Christi militem nondum se prevaluisse, adversarium ei crudelissimum, Domino permittente, suscitavit. Eo namque tempore vir nobilis et baronum famosissimus in Anglia Willelmus de Stutewille, cum venandi gracia saltus loca ibidem lustrasset opaca, contigit ut per servi Dei transiret habitacula. Elevatis itaque oculis, cum edificia cerneret de novo constructa, et nonnullis referentibus quemdam sancte conversationis habitare heremitam cognovisset, totus incanduit ira illumque simulatorem ac latronum fautorem indignanti voce appellans, iuravit per oculos Dei (tali quidem iuracione assuescebat os eius) quod in suo nemore ulterius non habitaret. Convocatis igitur absque mora qui eum sequebantur satellitibus, iussit ut habitatore protinus expulso, domos eius demolerentur et subverterent. Adiecit insuper et hec: « Si, inquit, seductor ille callidus, qui mentes simplicium suis immutat prestigiis<sup>3</sup> et alienat, de isto loco iuxta preceptum meum egredi contempserit, cum universis ad eum pertinentibus vivum illum incendite. » At illi, subtracta<sup>4</sup> de loco domini sui presencia, Altissimum metuentes et ob hoc eius famulo defferentes, indiscreta imperia opere adimplere discrete dissimulabant<sup>5</sup>. Verum, quoniam multe tribulationes iustorum<sup>a</sup> et omnes qui pie vivere volunt persecucionem patientur<sup>b</sup>, ut huic iusto temptacio minime deesset, Domino volente accidit ut peragratiss saltus angulis in quibus erat ferarum maior copia, ad cellam servi Dei vir prenotatus leone ferocior iterum diverteret. Cumque vidisset sua imperia ad effectum nondum perducta, dentibus suis fremens<sup>c</sup>, gravi interposito sacramento, suis comminabatur subiectis eorum oculos fore eruendos si quod superius preceperat perficere deferrent. Qui sevientis domini sui manus timentes ultrices, omnia servi Dei habitacula, licet inviti, diruerunt et terre funditus coequaverunt. Unde versa est in luctum cithara eius et organum eius in

7. — <sup>1</sup> in marg. manu corr.: Qualiter Willelmus de Stutevilla persecutus est eum. — <sup>2</sup> prior cod. — <sup>3</sup> prestidiis cod. — <sup>4</sup> subtacta cod. — <sup>5</sup> in ras.

7. — <sup>a</sup> Cf. Psalm. 33, 20. — <sup>b</sup> Cf. 2 Tim. 3, 12. — <sup>c</sup> Cf. Psalm. 111, 10,



vocem flencium <sup>d</sup>. Terrores enim Dei contra eum militabant, cuius sagitte in eo erant infixae <sup>e</sup>. Potuit quidem ea hora, cum sancto Iob <sup>f</sup> facultatibus caducis spoliato et super <sup>g</sup> modum afflicto, premissa gemendo recitare et que secuntur conqui-rundo <sup>h</sup> subiungere : « Mutatus es michi, Domine, in crude-lem et in duricia manus tue adversaris michi ; set licet affli-gens me dolore non parcas, iustificationem meam quam cepi tenere, te assistente nunquam deseram adversitate fractus vel quavis temptatione pulsatus. » Et quia iustum non con-tristavit quicquid ei accidit <sup>g</sup>, Domino fortitudinem et con-stantiam prestante <sup>7</sup>, in voces prorupit consimiles : « Dominus michi adiutor, non timebo quid faciat michi homo <sup>h</sup>. Iudica-bit enim nocentes me et impugnabit impugnantes michi <sup>i</sup>. Illi quidem derelictus sum iam pauper <sup>j</sup>, qui est adiutor in opportunitatibus, in tribulatione <sup>k</sup>. » Conversusque ad eos qui eius domata in terram detraxerant, confidenter ait : « Re-vertimini et renunciate domino vestro, qui confidit in virtute sua et in multitudine diviciarum suarum gloriatur <sup>l</sup>, prevalens in vanitate sua, cuius superbia et indignacio plus quam eius fortitudo <sup>m</sup>, quem castrum muro inexpugnabili cum propugna-culis vallatum recipit et, ut credit, ab omni hoste reddit se-curum, quod, velit nolit, non procul a suo castello castra mea, immo Dei excelsi, in proximo sum metaturus, et tabernacula in seculum permansura iuxta turrem eius fixurus <sup>8</sup>. »

<sup>g</sup> sic cod. — <sup>7</sup> prerante ? cod. — <sup>8</sup> desinit imperfecta.

<sup>d</sup> Cf. Iob 30, 31. — <sup>e</sup> Cf. Iob 6, 4 ; cf. Psalm. 37, 3. — <sup>f</sup> Iob 30, 21 ; 27, 6. — <sup>g</sup> Prov. 12, 21. — <sup>h</sup> Cf. Psalm. 117, 6. — <sup>i</sup> Cf. Psalm. 34, 1. — <sup>j</sup> Cf. Psalm. 10 (Hebr.) 14. — <sup>k</sup> Cf. Psalm. 9, 10. — <sup>l</sup> Cf. Psalm. 48, 7. — <sup>m</sup> Cf. Isai, 16, 6.

## II

## VITA RECENTIOR

*Ex codice Egertoniano 3143, fol. 15-31<sup>v</sup>.*

**Hic incipit Prologus de Vita sancti Roberti iuxta Knaresburgum cum capitibus sequentibus seriatim scriptis.**

Scribere aliquid de virtutibus sancti Roberti, viri eximii, iuxta Knaresburgum quandoque conversantis, caritas me compellit, sed imperfectionem meam atque impericiam diligencius contemplando compulsus sum<sup>1</sup> silere. Sed tandem de divino adiutorio non diffido, sed timeo de quorundam improprio, ne dicant de me illud Mathei primo : « Unde huic hec sapientia \*? » Utique ab eo qui Moysi dixit : « Quis fecit os hominis, aut quis fabricatus est surdum et mutum, loquentem et cecum? Nonne ego? Perge ergo, et ego ero in ore tuo doceamque te quid loquaris<sup>b</sup>. » In hoc utique verbo confisus, assumpta mihi fiducia, presens opus prout mihi Deus dederit ad effectum deducere non formido. Nam, sicut in legenda ecclesiastica de sanctis legi solet, qui sanctorum merita religiosa caritate miratur quique iustorum gloriam frequenti laude colloquitur, eorum mores sanctos atque virtutes imitetur, quoniam quem delectat alicuius meritum, delectabile est ei procul dubio et imitabile par circa cultum Dei obsequium. Nec enim difficile est nobis quod ab ipsis geritur imitari, cum sine precedenti<sup>2</sup> exemplo ab antiquis talia gesta conspiciamus, ut non ipsi aliorum emuli redderentur, sed emulande virtutis seipsos nobis preberent exemplum, quatinus, dum nos ex ipsis et ex nobis alii proficiunt, sic Christus in suis semper magnificetur et angelica ruina, completo in eternis electorum numero, cicius restauretur. Hinc profecto viri sanctissimi cum considerarem opera et animad-

**Prologus.** — <sup>1</sup> cum *cod.* — <sup>2</sup> precedenti *cod.*

**Prologus.** — \* Matt. 13, 54. — <sup>b</sup> Exod. 4, 11-12.



verterem virtutum incrementa, comperi mirum in modum non hominis virtutem <sup>3</sup>, sed Dei. Recordatus proinde illius evangelicae sententiae quam Magister bonus et Salvator omnium Iesus Christus protulit, dicens: « Ex fructibus eorum cognoscetis eos; » et quia: « non potest arbor mala fructus bonos facere <sup>o</sup>, » contuli me ad arborem unde tot et tanti fructus processissent indagandam. Dumque paulo diligentius rei originem <sup>4</sup> et radicem perquirerem, occurrit mihi pie ac reverende memorie pater et patronus Robertus de quo, prout ratio et narrationis ordo suggesserit, eorum que de ipso legitimo et fideli testimonio ab aliis narrata didici ac in paginis quedam legi, pauca summatim perstringam. Et ne sermo continuus et prolixus lectori fastidium <sup>5</sup> ingerat, hoc ipsum, quoad diligenter potero, distinctim per capitula ordinare et titulis annotare curabo, ab eodem prefato patre ac patrono competens dicendi sumens exordium qui huius habitaculi primus extitit. Ipse me inchoare et finire ad suam laudem ac honorem faciat, qui sine initio ac fine semper vixit ac vivit, regnans ac moderans secula cuncta. Amen.

De ortu beati Roberti et eius parentela. Capitulum primum.

Quomodo Robertus ivit ad Novum Monasterium ad fratrem ibidem conversantem. Capitulum secundum.

Quomodo devenit Knaresburgo ad heremitam. Capitulum tertium.

Quomodo latrones eum de alimentis spoliaverunt. Capitulum quartum.

Quomodo Hedelay declinavit, ubi monachus est effectus. Capitulum quintum.

Quomodo secundo ad capellam Beate Hylde revenit. Capitulum sextum.

Quomodo mater eius defuncta eidem dormienti apparuit. Capitulum septimum.

Quomodo dominus Wyllelmus de Scutivilla prostravit habitacula. Capitulum octavum.

<sup>3</sup> virtutum *cod.* — <sup>4</sup> oregonem *cod.* — <sup>5</sup> fastigium *cod.*

<sup>o</sup> Matt. 7, 18 et 20.

Quomodo ad capellam Sancti Egidii est reversus. Capitulum nonum.

Quomodo dictus Wyllelmus prosterni precepit idem habitaculum. Capitulum decimum.

Quomodo Walterus frater eius edificavit sibi capellam cum cellula. Capitulum undecimum.

Quomodo Yvonem sibi associavit. Capitulum duodecimum.

Quomodo Yvo fregit tibiam, et a Roberto est curata. Capitulum decimum tertium.

Quomodo latrones spoliantes eius cellulam interfecti sunt. Capitulum decimum quartum.

Quomodo mendicavit vaccam, et de fautore. Capitulum decimum quintum.

De cervis in segete eius captis et inclusis. Capitulum decimum sextum.

Quomodo Sathanas eidem apparuit in precibus pernoctanti. Capitulum decimum septimum.

Quomodo aqua benedicta eundem demonem effugavit. Capitulum decimum octavum.

Quomodo demon cellam eius incendere attemptavit. Capitulum decimum nonum.

Quomodo Iohannes rex illustrissimus Robertum visitavit. Capitulum vigesimum.

Quomodo rector de Knaresburgo decimas vendicavit. Capitulum vigesimum primum.

Quomodo prophetavit Robertus, domino Briano mortem predicendo <sup>6</sup> <et> de Fontanensibus. Capitulum vigesimum secundum.

Quomodo Robertus morti appropinquavit. Capitulum vigesimum tertium.

Quomodo Fontanenses irruebant pro corpore capiendo. Capitulum vigesimum quartum.

De exequiis <sup>7</sup> Roberti et post mortem miraculis. Capitulum vigesimum quintum.

De recapitulacione historie supradicte. Capitulum vigesimum sextum.

**Expliciunt capitula.**

<sup>6</sup> precedendo *cod.* — <sup>7</sup> exiqliis *cod.*



**1. De ortu et parentibus sancti Roberti Knaresburgensis. Capitulum primum.** Sanctus Robertus iuxta Knaresburgum, natione Anglicus, ex <sup>1</sup> preclaris parentibus originem duxit. Extitit in civitate Eboracensi oriundus, patre videlicet dicto Flore <sup>2</sup>, matre vero Siminima <sup>3</sup> nomine, qui inter nobiliores dicte civitatis preclari extiterunt, christianissimam vitam sequi decreverunt. Inter quos <sup>4</sup> filium genuerunt, cui nomen Robertus imposuerunt, et educaverunt gratia et virtute. Adultum autem moribus et sciencia cum singulis virtutibus instruxerunt. Qui quidem cepit bone indolis esse. Nullius profecto lascivie sive inquietudinis <sup>5</sup> animum exercicio dedit. Crebris in oracionibus ac in omnibus aliis sanctitatis studiis se frequentabat. Nulli unquam voluptati se subdidit. Sic ornatus adolescens undique virtutibus ac Spiritus sancti gratia perfusus intusque illustratus et inspiratus, cepit in perfeccione Dei perfectissimus esse. Sepe ecclesias sive monasteria Robertus sepius frequentabat et proponebat animo electus adolescens in ordine sacerdocii Deo devocius deservire, sed quid eum ab hoc incepto proposito retraxit, penitus ignoro. Ergo Deo totum committimus, cui nullum latet secretum, melius quam nostris ignoranciis aliquid temere diffinire. Unde iste vir Deo devotus, episcopo declinans, ordinem subdiaconi sibi dare cum instantia postulavit; cui benigne <sup>6</sup> episcopus annuebat, et manu episcopali ordinatus, maturo gressu recedebat.

**2. Quomodo Robertus ivit ad Novum Monasterium ad fratrem ibidem conversantem. Capitulum secundum.** Post aliquod tempus elapsum, Robertus occidentales secessit in partes, sic ducendo ad quoddam monasterium vocatum Novum Monasterium, Ordinis Cisterciensis, in quo fratrem habuit conversum, utpote minus litteratum, sed conversatione precipuum. Mutua facta salutatione inter Robertum et fratrem illius monasterii conversum, ait frater: « Scholam <sup>1</sup> perfeccionis et virtutis ingredi devotus, ubi regulas spirituales et sanctorum sancciones discas discipli-

1. — <sup>1</sup> et *cod.* — <sup>2</sup> (d. F.) *Doccoflores cod.* — <sup>3</sup> *vel Simivima?* — <sup>4</sup> *sic cod.* — <sup>5</sup> *inequitudo cod.* — <sup>6</sup> *benegne cod.*

2. — <sup>1</sup> *scalam cod.*

ne. » Auditis monitis salutaribus, ab abbate et dicti loci fratribus est gratanter acceptus. Videns autem abbas eius perfectissimam conversacionem ac mirabilia quae per eum Dominus ostendere est dignatus, ait : « O religiosi, celi volatilia attendite quomodo huic obediunt, et quomodo Robertus carnem macerat, mundi cuncta declinans oblectamenta. » Quatuor mensibus et una quindena completis, Spiritu sancto revocante <sup>2</sup>, ad parentes priores Robertus est reversus.

**3. Qualiter devenit Knaresburgo ad heremitam. Capitulum tertium.** Elapsis autem diebus paucis, parentibus inconsultis, vir Deo devotus confugit, divina inspiracione vocatus, Knaresburgo ad heremitam quendam vitam arciorem sub rupe ducentem, secum in consorcio eligens habitare. Viso autem ab heremita Roberto et honestate qua de-  
cui recepto, ait heremita : « Gracias omnipotenti Deo refero, qui mihi collegam strenum ac devotissimum trans-  
mittere est dignatus. » Nam post hoc per aliquod temporis intervallum, milite heremita, instigante diabolo, tanquam canis ad vomitum <sup>3</sup>, ad uxorem et filios reverso, Robertus solus remansit, omni humano solacio destitutus, ubi miris abstinenciis carnem macerabat. Postea autem abiit Robertus ad quandam devotam matronam non procul a cella, cuius fama pluribus applaudebat, ab ea elimosinam petiturus, dicens : « O mulier Deo devota, de tua substantia mihi libenter elimosinam <sup>1</sup> elargiri digneris. » Que ait : « Do tibi capellam Sancte Hylde virginis, et de terra adiacente quantum tibi fodere complacebit. » Accepta itaque elimosina, ibidem Robertus fere per annum carnem suam continua pena affligens solus remanebat, contemplacioni divine et aliarum virtutum exercicio vacans, Domino complacebat.

**4. Quomodo latrones eum de alimentis spoliaverunt. Capitulum quartum.** Quodam autem tempore, dum vir Dei in oracionibus et aliis sacris meditacionibus immobilis pernoctavit, latrones ad eum divertentes eius cellam fregerunt et pauperum alimenta, videlicet panem, caseum, cum

<sup>2</sup> revolante *cod.*

3. — <sup>1</sup> da *add. sed del. cod.*

3. — <sup>3</sup> Cf. Prov. 26, 11 ; 2 Pet. 2, 22.



hiis similibus <sup>1</sup>, rapuerunt, et tunc cum omni festinancia abire sunt conati. Non enim vir Dei propter hoc turbatur, sciens manum Dei in temptationibus semper adesse, sed potius, memor illius Evangelii, sic dicens: « Si vos persecuti sunt homines in una civitate, fugite ad aliam <sup>a</sup>. » Tunc autem, ab eo loco fugiens, ad villam de Spofford in animo ire proponebat, ubi aliquandiu moram tenens, in oracionibus et aliis afflictionibus vacans prolixius persistebat. Cuius sanctitatis fama <sup>2</sup> crebrescente, multitudo circumiacentis patrie ad eum confluendum catervatim confluebat et eidem tanquam sancto <sup>3</sup> laudes et honores satis optulerunt. Unde vir sanctus, semper vanam gloriam respuens, clam discessit <sup>4</sup>, nec ibidem remanere voluit.

**5. Quomodo Hedelay declinavit, ubi <sup>1</sup> monachus est effectus. Capitulum quintum.** Audito enim de Roberti recessu, invitatus est et rogatus a monachis de Hedlay ut cum eis remaneret. Quod vir Dei modeste annuit, ac eorum collegio se humiliter sociavit et cum eis disciplinis <sup>2</sup> spiritualibus se mancipavit. Erat enim huius <sup>3</sup> modestissimi viri indumentum, quo indutus erat, una solummodo alba cuculla, que potius nuditatem corporis cooperiret quam vitalem <sup>4</sup> corporis calorem exhiberet. Panis vero eius de quatuor partibus farine ordiacie et quinta cineris, cribro proportionaliter commixtis, conficiebatur. Carnes quoque coctas sive assata[ta]s, gustato sapore, cito repellebat. Pulmentum de in crudis eleorii <sup>5</sup> foliis vel fabarum modicum, adiecto sale, sibi condiebatur. Farinula semel in ebdomada <sup>6</sup> tantum eis infusa fuit. O vos delicati viri, qui omne genus vestiment<or>um superbiendo queritis, et ventres vestros cibis et potibus <sup>7</sup> delicatis reficitis et excessivis, huius sancti viri vestitus simplicitatem et cibariorum insipiditatem ante mentis oculos ponite <sup>8</sup>. Demum Robertus, vir modestus ac mitis, cuius conversacio cum celi senatoribus extitit (semper enim celestia sapiebat et non que super terram <sup>a</sup>), perversis <sup>9</sup> dissolutisque

4. — <sup>1</sup> similia *cod.* — <sup>2</sup> fame *cod.* — <sup>3</sup> sanctum *cod.* — <sup>4</sup> disessit *cod.*

5. — <sup>1</sup> vir *cod.* — <sup>2</sup> discipulis *cod.* — <sup>3</sup> huic *cod.* — <sup>4</sup> vitali *cod.* — <sup>5</sup> *leg.* elleborii? — <sup>6</sup> ebdomata *cod.* — <sup>7</sup> potibus *cod.* — <sup>8</sup> posite *cod.* — <sup>9</sup> perversus *cod.*

4. — <sup>a</sup> Cf. Matt. 10, 23.

5. — <sup>a</sup> Cf. Philipp. 3, 20; Col. 3, 2.

in omnibus displicebat, habens in m<em>oria illud Pauli, qui dicit : « Si hominibus placerem, Christi servus non essem <sup>b</sup>. » Monachos de suis <sup>10</sup> insolenciis palam arguebat. Unde ab eisdem dissolute viventibus et sue sanctissime conversacioni invidentibus inpugnatus, ad capellam Sancte Hilde virginis, ubi prius habitavit, denuo est reversus, mallens in herimo cum feris in furoribus habitare quam cum fratribus malignis et sibi expu[n]gnantibus. Quia secundum Pauli se<n>ten-  
ciam, « periculum » est « in falsis fratribus <sup>c</sup> ».

**6. Quomodo secundo ad cappellam Beate Hilde revenit. Capitulum sextum.** Reversus est ilico Robertus ad priorem locum habitare. De cuius glorioso adventu beata matrona supra memorata plurimum congaudebat. Que, postposita dilacione, conductis artificibus, ceteris necessariis ac orreis <sup>1</sup> pro frugibus reponendis <sup>2</sup>... Vaniloquia vero hospitem ac serviencium ubique declinavit, et precipue dum cibum sumere consuevit. In oracionibus et vigiliis crebris sepius pernoctavit. Sompnum ad mensuram capiens, se prostravit pavimento. Quatuor autem habens famulos, duos pro agriculture operibus deputavit, tertium vero pro aliis necessariis alibi faciendis retinuit. Quartum utique secum tenuit perambulando patriam pro elimosinis fidelium, pauperibus et egenis, quos sibi congregavit, sollicite colligendis.

**7. Quomodo mater eius defuncta eidem dormienti apparuit. Capitulum septimum.** Conti<n>gebat quoque quodam die Roberto in ameno prato inter redolentes flosculos dormienti, mater eius nuper defuncta tota tristis, pallida ac deformis apparere, dicens se pro usuris et mensuris aliis-  
<que> malificiis, quibus vivens usa est, penis pregravibus deputari, nisi eius piissimis precibus Domino pro ea fuis subvenire dignaretur. Cui Robertus, matris mesticia vehementer motus, facere repromisit. Deprecante autem Roberto Domino per totum anni circulum pro matre fuis lacrimis, tandem a Domino exauditus est, secundum illam Domini sententiam quam dixit discipulis suis : « Quodcumque pecieritis <Pa-

<sup>10</sup> eius *cod.*

6. — <sup>1</sup> orni (?) *cod.* — <sup>2</sup> *supple vocem instruxit vel aliam similem.*

<sup>b</sup> Galat. 1, 10. — <sup>c</sup> 2 Cor. 11, 26.



trem> in nomine meo, dabit vobis <sup>a</sup>.» Iterum autem, ut profertur, dormitanti Roberto mater eius facie serena vultuque letabundo apparuit, immensas Deo et filio gratias agens ac benedicens, se ad sempiternam requiem dixit pervenire.

**8. Quomodo dominus Willelmus de Scutivilla prostravit habitacula. Capitulum octavum.** Probatum itaque vir Dei Robertus, ut superius dictum est, in proposito iam per omnia dignus inventus, ut etiam secundum hoc evidentior super eum divine Providencie op[er]atio appareret, iuxta illud quod scriptum est : « Qui diligit filium suum, assidue illi flagella <sup>a</sup>, » repetitur adhuc examine maioris temptationis exquirendus <sup>1</sup>. Nam cum post hoc incredibili se ieiunio et abstinencia maceraret, die nocteque vigiliis et oracionibus insistendo, accidit die quadam quendam dominum Willelmum de Scutivilla, dominatorem terre, per cellam suam casu pervenire. Cernens autem eius edificia et cuius hec essent diligenter inquirebat. Cui famuli dixerunt quod quidam heremita, Robertus nomine, Deo devotissimus, ibidem habitabat. Ad quos Willelmus animo perturbatus, invidia diabolica stimulatus ait : « Nequaquam, sed hic furum et latronum fautor est et receptor. » Tunc iuravit per oculos Dei quod eum a foresta sua exp[er]elleret, necdum ulterius ibidem habitare sineret. Sic servis suis minaciter prorumpibat : « O satellites, quantocius hunc Robertum ypocritam expellite ; simul eius edificia funditus subvertite. Quod si exire contempserit, ipsum vivum ignibus curate concremare. » Satellites profecto indiscretum imperium principis discrete dissimulantes implere noluerunt <sup>2</sup>. Post aliquot autem dies elapsas, idem Willelmus, velut leo pre furore ire fremens, est reversus, vidensque servientes imperium suum minus peregissee <sup>3</sup> et ad effectum minime perduxisse, ait : « Per oculos Dei, vestros oculos eruam, si ulterius imperium differatis. » Satellites vero, domini sui manus ultrices timentes, Roberti servi Dei benignissimi edificia terre funditus coequarunt. Videns autem vir modestus tribulationes succrescere et angustias va-

8. — <sup>1</sup> exquiretur *cod.* — <sup>2</sup> voluerunt *cod.* — <sup>3</sup> peragisse *cod.*

7. — <sup>a</sup> Ioh. 14, 13 ; 16, 23.

8. — <sup>a</sup> Eccli. 30, 1.

rias sibi ex adverso accidere, quas humani generis hostis callidus adversus eum excitaverat, et prostrata habitacula, prorupit in hec verba : « Renunciate <sup>4</sup> domino vestro quia, nollit velit, tabernacula iuxta turrin suam in eternum sum <sup>5</sup> fixurus, malicias eius sive minas minime metuendo. Quia Dominus est mihi protector, ideo <sup>6</sup> non timebo quid faciat mihi homo <sup>b</sup>. »

**9. Quomodo ad capellam Sancti Egidii est reversus. Capitulum nonum.** Abhinc declinabat ad locum ubi prius habitaverat iuxta Knaresburgum. Nullam ibi habitationem <sup>1</sup> inveniens preter capellam Sancti Egidii, de pa<u>xillis ramusculis rupi annexis ibidem sibi modicum <sup>2</sup> tugurium construebat, in quo quicquid Domino <sup>3</sup> contemplando vacaret et plebis strepitum ubique declinaret. Multa de tanto patre narrari possunt, sed tamen plurima preteribuntur <sup>4</sup>, quia non contingit uni alicui scire cuncta que per illum Deus operatus est. Erat enim vera lucerna ardens <sup>a</sup> satis temporibus modernis spectabilis, lumen non sub modio sed super montem positum <sup>b</sup>, ut qui ingrediuntur <sup>c</sup> lumen veritatis palam queant intueri. Dispersa itaque sanctitatis fama Roberti longe late in provincia, ad eum tam nobiles quam ignobiles utriusque sexus confluebant invicem sibi differentes, eius aspectu letificati ac collegio edificati et in amore Christi radicati recesserunt. Agellum inter rupem et flumen ad virtutem viri Dei populus <sup>5</sup> suis propriis colen<dum> carucis tradiderunt. Post hec autem a quodam fide digno ut asseruit, ut audivit †, demonem lugubri voce clamantem et dicentem : « Heu ! heu ! Hominem de paradisi gaudiis deieci, hunc autem Robertum inopem et inermem convincere non valeo. » Sic dolebat humane salutis adversarius Dei famulum non prevaluisse et a fragili corpore se tociens fuisse superatum, quia maior est eius versucie et subtilitatis arrogancia quam fortitudo. Quid igitur, o lector, de homine hoc animadvertendum est ? Nunquid spiritibus

<sup>4</sup> renunciate *cod.* — <sup>5</sup> sive eum *cod.* — <sup>6</sup> idio *cod.*

9. — <sup>1</sup> habitationi *cod.* — <sup>2</sup> modicam *cod.* — <sup>3</sup> Domini *cod.* — <sup>4</sup> preterimibuntur *cod.* — <sup>5</sup> populis *cod.*

<sup>b</sup> Psalm. 55, 11 ; 117, 6 ; Hebr. 13. 6.

9. — <sup>a</sup> Ioh. 5, 35. — <sup>b</sup> Matt. 5, 15. — <sup>c</sup> Luc. 11, 33.



inmundis subtili examinatione <sup>6</sup> obviare potuit, nisi sancti Spiritus infusio et gracia superhabundans eum docuisset?

**10. Quomodo dictus Willelmus precepit prosterni idem habitaculum. Capitulum decimum.** Artificiosa demonis huius calliditate iniquitatis, ipse demon tocus quietis inpaciens et pacis quieti nullatenus adquiescens <sup>1</sup>, cum locum sue seductionis apud Robertum nullum haberet, volatu facili <sup>2</sup>, sicut levis est velocitate naturali, exiit et, ut prius, excitavit dictum dominum Willelmum adversum famulum Dei Robertum, ut sic eum callide precipitaret. Non longe post, adveniens Willelmus de Scutivilla de australi parte et die quadam casu iuxta Roberti cavernaculam pergens, vaporem[que] fumi in sublime tendentem <sup>3</sup> a domo Roberti, quam noviter construebat, conspexit. Quid ille vapor fumi pretenderet, sollicite requirebat. Cui responderunt astantes, hanc esse Roberti heremite [de] domunculam in vicinis <sup>4</sup> habitantis. « An, inquit Willelmus, hic idem est quem de foresta mea, prostratis habitaculis, expellere feci? » Dicunt: « Sic utique. » Tunc enim turbatus animo Willelmus iuravit: « Per oculos Dei, sompnum oculis meis non dabo priusquam istius Roberti tabernaculum funditus evertam. » Sed pro nocturnis tenebris quod vovit perficere non valuit, sed domum vadens et cum incaluisset mero, iuravit in crastino se Robertum a domicilio penitus expulsurum. Dormiente dicto Willelmo in cubili, apparuerunt ei tres viri terribili et horribili aspectu, fuligine nigriores, quorum duo, traham ferream igne flammantem deportantes asperrimis aculeis ardentibus plenam, lateribus dormientis incusserunt; tertius vero, vir procere stature, duas clavas ferreas manibus ferens ad cubile militis cum impetu accessit, dicens: « Crudelis princeps et diaboli instrumentum, surge velocius et alteram clavam accipe, ac propriam cervicem defende propter iniurias quas viro Dei inferre satagis, quia tecum pro eo pugnaturus huc missus sum. » Attonitus autem animo et territus Willelmus, expansis in altum manibus, exclamavit, dicens: « Misere mei, o homo, et parce anime mee. Promitto me omnia

<sup>6</sup> exanimacione *cod.*

10. — <sup>1</sup> adquiessens *cod.* — <sup>2</sup> facilis *cod.* — <sup>3</sup> tendentes *cod.* — <sup>4</sup> divinis *cod.*

dampna per me sibi nequiter illata quantocius emendare et ulterius nunquam iterare. » Et confestim ab eius oculis tota terribilis visio horribilium hominum evanuit. Tunc autem Willelmus in mente sedulus revolvebat quod hec revelacio a Deo facta est propter tyrannidem quam Roberto, Dei famulo, facere proponebat. Sed immensas Deo gratias referebat eo quod ad effectum hec terribilis visio <sup>5</sup> venire non sinebat. Sic enim princeps divinitus est correptus. De lupo factus est agnus, de persecutore protector, et quem prius expugnauerat, postea genu curvato humiliter adoravit. Mane autem facto, surrexit et cum omni festinancia ad domunculam <sup>6</sup> Roberti, viri Dei, humiliter et devote accessit. Viso vero Dei famulo Roberto, Willelmus, flexis genibus manibusque in altum expansis, cum gemitu ait : « O Roberte, Deo dilecte, ne remiscaris iniquitatum mearum quas tibi prius, nesciens tuam sanctitatem, nequiter <sup>7</sup> perpetravi. Miserere <sup>8</sup> mei veniam postulantis et amplius perpetrata emendare proponentis. » Exposita viro Dei tota predicta visio<ne>, ait : « Remittat tibi Dominus, dator venie et indulgentie, quicquid mihi deliquisti. » Et erexit eum de terra, dicens : « Accede, Willelme, ad pacis osculum. » Quod et factum est. Tunc Willelmus mero motu Roberto contulit totum et quicquid terre quod continetur inter rupem et Grymbald Kyrkestane in perpetuam elimosinam, et ut terra inculta non iaceret, duos boves cum duobus equis et totidem vaccis ilico conferebat. Dedit etiam ei singulis annis successivis a festo Nativitatis dominicae usque in crastinum Epiphaniae Domini alimenta pro tresdecim <sup>5</sup> egenorum pauperum sustentacione et cum aliis infinitis elimosinis pauperibus suis erogandis penuria <sup>9</sup> pregravatis. O stupenda mutacio dextere Excelsi <sup>10</sup> ! Nam Roberti humilitate et sanctitate mutatur seviens in sanctitatem, tyrannus in tutorem, derisor in defensorem et persecutor in protectorem et in coadiutorem famuli Dei Roberti.

**11. Quomodo Walterus, frater eius, edificavit sibi capellam cum cellula. Capitulum undecimum. Erat**

<sup>5</sup> sic cod. — <sup>6</sup> domunculam cod. — <sup>7</sup> nequeter cod. — <sup>8</sup> meserere cod. — <sup>9</sup> penuriam cod.

10. — <sup>10</sup> Psalm. 76, 11.

ANAL. BOLL. LVII. — 25.



enim severus in corripiendo et blandus in eloquio, et cum multi iam ad eum confluebant, totum spiritum eorum, docente Spiritu sancto, exhauriebat<sup>1</sup>, ut, evacuato spiritu superbie, idem Spiritus sanctus in eis locum melius inveniret. De corporalibus cura, preter de pauperibus, vix aliqua erat. Universum vero eius studium ad spiritualia contulerat, Scripturas divinas sequi et Christum ducem habere. Eo autem tempore, fama creberrime et celeberrime ob insignia tanti hominis percurrente, Walterus, frater Roberti et maior civitatis Eboracensis, accessit ad eum eo quod de eo multa audisset; sed cum adhuc maiora, Spiritu sancto perdcente, qui per eum operabatur, invenisset, ait: « Dulc<issim>e frater Roberte, habitacio tua est nimis arta et angusta et omnimodis commoditatibus inanis et sterilis, et ab hoc ulterius in ea non debes remanere. Si autem meo consilio adquiescens [et] abhinc discedere volueris, collegio quorumcunque regulariter vivencium, ubicumque tibi locum elegeris<sup>2</sup>, te honeste associabo. » Cui vir Dei, constantissimus in proposito incepto, respondit: « Haec requies mea in seculum seculi; hic habitabo, quoniam elegi eam<sup>a</sup>. » Videns autem Walterus frater, Roberti constanciam et quod nullo modo sibi consentire voluit, reversus est Eboracum. A quo quidem missi sunt artifices arcium diversarum, ut Sancte Crucis capellulam ibidem construere niterentur. Locato igitur fundamento in Christo Iesu, ut ait Apostolus: « Fundamentum positum est, quod est Christus Iesus<sup>b</sup>, » paulatim de vivis et bene sectis et politis lapidibus crescebat edificium et domus ampliabatur ad suscipiendos pauperes et peregrinos spontaneam adeuntes peregrinationem et ad Ierusalem celestem festinantes. Sed non defecere<sup>3</sup> temptationes inimici et adversantis hostis insidie, qui plantata eradicare, fundamenta evellere, congregata dispergere, dispersa morti tradere, multiformi dolositate et multimoda calliditate laboravit.

**12. Quomodo Yvonem sibi associavit. <Capitulum> duodecimum.** Sunt etenim cuncta premissa ex multis pauca

11. — <sup>1</sup> exhauriabat *cod.* — <sup>2</sup> eligeris *cod.* — <sup>3</sup> deficere *cod.*

11. — <sup>a</sup> Psalm. 131, 14. — <sup>b</sup> 1 Cor. 3, 11.

que gessit priusquam socium colligeret. Nunc autem plurima restant, que per verbum Dei et Spiritus sancti gratiam conservavit <sup>1</sup>. Quodam denique tempore, paululum procedens, vidit quendam <sup>2</sup> virum, nomine Yvonem, mitem et modestum, cui ait : « Yvo, sequere me <sup>a</sup>, et faciam te dispensatorem Domini Salvatoris. » Ad quem Yvo : « Ad te concito, omnibus relictis, veniam. » Huic enim Robertus super singulas elemosinas pauperibus erogandum potestatem prebuit. Sanctus itaque vir, qui novum noviter acceperat, sicut a Deo postulaverat, socium, ne in tanta penitencie asperitate titubaret, verbis huiuscemodi alloquebatur eum et multis ammonitionibus sustentabat, et ne paupertatem abhorreret, multa sanctorum exempla proponebat, volens ut ille paulatim, siccitate estus secularis postposita, hauriret celestis refrigerii et dulcedinis fontem, idem ei promittens quod a Veritate promissum est, scilicet : « Qui bibit ex eo, non sciet umquam <sup>b</sup>. » Docebat etiam eum quomodo reconsiliari Deo et appropinquare peccator debeat ; quibus studiis, quibus laboribus quibusve virtutibus iustus quilibet ad beatorum spirituum consortium pertineat ; quante sit virtutis humilitas astruens, qua venit ad celum, quantaque simplicitas, qua penetratur ; qualisque sit obedientia, qua ad <sup>3</sup> oculorum Dei noticiam pertingitur ; qualis penitencia, qua virtus animi possidetur ; qualis castitas, que proximum facit Deo ; qualis virginitas, que ambulat cum Christo ; qualis paupertas, que regnum <sup>4</sup> celorum possidere facit. Hec et hiis similia vir Deo plenus multociens de die in diem exhortacionis gracia Yvonem repetebat.

**13. Quomodo Yvo fregit tibiam, et a Roberto est curata. Capitulum decimum tertium.** Hec profecto predicante pastore, lupo invidebat, et qui non potuit pastorem prosternere, ovile insidiando, ovem nititur deglutire. Rapido procul dubio lupo ore ovibus molitur insidias. Insidias vere dixerim quia, ex adverso caulas earum <sup>1</sup> effodiens, latenter

12. — <sup>1</sup> lege commemoravit vel supple memoria. — <sup>2</sup> quondam cod. — <sup>3</sup> ecclesiarum add. sed del. cod. — <sup>4</sup> rignum cod.

13. — <sup>1</sup> eorum cod.

12. — <sup>a</sup> Cf. Matt. 4, 19. — <sup>b</sup> Ioh. 4, 13 ; 6, 35.



ingreditur, ut piis terrorem excuciat, territo malleo caude sue deiciat, deiectos mactet, mactatos postea hyante ore devoret et perdat<sup>a</sup>. Quia vero maior est eius arrogancia quam fortitudo, iste quidem temptator Yvonem aggreditur et multum calamitatum temptationibus eum instigavit, in tantum quod eum prevalebat. Tunc Yvo, sufferre tam diversarum temptationum genera exquisita non valens, clam recedere proponebat. Conti<n>gebat eum, per silvam incaute gradientem, casu cadere, unde tibia eius ramo cuiusdam arboris fracta est, prostratus fovea. Hoc autem vir Dei in spiritu factum agnoscebat. Unde ad eum, ut prius, in omni temptatione sublimandum, assolebat, cicius accurrebat. Invenit autem Yvonem pedis dolorem nimium plangentem, et subridendo paululum: « Ubi est, ait Yvo, hic sermo<sup>2</sup> quem sepius solebas dicere et opere te implere, scilicet te gaudere cum gaudentibus et flere cum flentibus<sup>b</sup>? » Ad quem Robertus ait: « Rideo plane, quia istud infortunium divina miseracione et dispensacione actum est, et pro emendacione tua et non anime mortificacione. Recordare illius sermonis qui dicit: « Nullus mittens manum ad aratrum et retro respiciens, aptus est regno Dei<sup>c</sup>. » Eius autem pedem graviter cruentatum benedictione sue sanctissime manus sanum et incolumem, ut prius, in integrum restauravit, et Yvonem sic sanatum ad cellam suam concito cursu reducebat<sup>3</sup>. Sic autem captus est coluber et recessit, scilicet antiquus ille et malignissimus insidiator tociusque bonitatis et veritatis expers, et cunctorum scelerum adinventor.

**14. Quomodo latrones spoliantes eius cellam interfecti sunt. <Capitulum> decimum quartum.** Mansit itaque ibidem. Socius vero suus Yvo, de quo superius mencio facta est, in caritate non ficta<sup>a</sup> indissolubili<sup>ue</sup> amoris vinculo cum Roberto usque ad vite finem in omni tranquill<l>itate et pace et sanctitatis<sup>1</sup> proposito...<sup>2</sup>. Post

<sup>2</sup> (h. s.) hunc sermonem *cod.* — <sup>3</sup> (c. r.) cui sic raducebat *cod.*

14. — <sup>1</sup> sanctetate *cod.* — <sup>2</sup> locus corruptus; adde vocem perstitit, vel allam similem.

13. — <sup>a</sup> Cf. Ioh. 10, 10. — <sup>b</sup> Rom. 12, 15. — <sup>c</sup> Luc. 9, 62.

14. — <sup>a</sup> 2 Cor. 6, 6.

hec Yvo discalciatus Eboracum venit, elimosinam pauperibus petiturus, cuius pedum vestigia sanguine tincta et rubricata in gelu et glacie a cunctis agnosci potuerunt. Eodem autem tempore, quinque latrunculi qui virum Dei in capella Sancte Hylde prius habitantem de pane et caseo et consimilibus spoliaverunt, interfecti sunt ultrice validaque nostri Plasmatoris manu. Sic enim subsequitur, ut ait propheta, mors peccatorum pessima<sup>b</sup>. Erat utique in hiis omnibus supra quam dici et credi potest Robertus paciens in vigiliis, sedulus in laboribus spiritualibus, gratus in verbis, graciosus in visu, benignus in simplices, severus contra hostes et malefactores. Ad reficiendum autem nullam preparare, non mensam apponere sibi vir sanctus sinebat. Terra<sup>3</sup> sedes et genua mensa illi multociens erat. Fercula salis condimento condita sunt, et non alio; potus, aqua. Panis rude conficitur. Carnes, gustatas nasi odore, omnino commedere respuebat.

**15. Quomodo mendicavit vaccam, et de fautore.**  
**<Capitulum> decimum quintum.** Si igitur rei veritas et veritatis ordo succedencium adiungitur causis precedentibus<sup>1</sup>, legentibus et audientibus fastidium<sup>2</sup> et derogandi occasionem generare nullatenus debet; quia, etsi quedam[que] tediosis vel quibuscunque emulis superflua videantur, vera tamen et ab hiis qui viderunt et audierunt retextuntur et [que] pretermitti nequeunt, eo quod alio modo seriatiim res geste negant<sup>3</sup> [et] scire volentibus satisfacere. Non enim pretermittendum est quoddam mirabile quod per eum Conditor noster ostendere dignabatur. Quadam vice, vir iste modestissimus adivit dominum, <ad> vaccam sibi et egenis penuriam patientibus protinus postulandam, quam dominus sibi benigne ac libenter annuebat. Habuit enim dominus iste quandam vaccam in foresta sua ferocissimam, quam nullus serviencium appropinquare ausus est. Quam vero dominus, quo animo quave intencione, contulit, ignoro, Roberto <et> ad secum deducendum<sup>4</sup> gratanter assignavit. Pergens quan-

<sup>3</sup> terciam cod.

15. — <sup>1</sup> precidentibus cod. — <sup>2</sup> fastigium cod. — <sup>3</sup> leg. nequeunt? — <sup>4</sup> deducendam cod.

<sup>b</sup> Psalm. 33, 22.



tocius vir Dei Robertus ad forestam, cepit eam in manibus circum collum complexis <et> quasi agnum mansuetissimum ad domum unde exivit deducere festinavit. Omnibus autem istud miraculum non procul distantibus et iugiter intuentibus et ultra quam credi potest admirantibus, prorumpebat quidam servorum domini in hec verba domino : « Sciatis me, domine, vaccam Roberto elargitam mihi ab eo concito optinere. » Cui dominus : « Ad hoc autem nullum assensum prebeo. » Sed ille quidem fautor, sano consilio <sup>5</sup> domini sui non adquiescens, [se] in veste pauperis desuper clavata et inveterata superindutus et pede se finxit claudicare, oculis retro versis ac contractis digitis. Roberto ivit in obviam, voce quoque lugubri multiplicatisque gemitibus et fletibus, sibi et pueris inedia, ut <sup>6</sup> asserebat, depressis, erogari flebiliter postulavit. Quam vir Christi, licet actus subtilitatis agnovit in spiritu, benigne tribuebat, dicens : « Deus dedit et Deus habebit. Sed tibi continget quod fingere presumpsisti. » Cumque fautor iste cum vacca decedere attemptasset, immobilis permanebat et, cum procedere vellet, ex facto claudicavit. Et cum percipisset divinam vindicationem super se evenisse eo quod virum Dei deludebat, dimissa vacca, clamavit post tergum Roberti dicens : « O vir Dei, mihi de iniuria tibi illata clementer indulgere digneris. » Cui vir strenuus modeste ac benigne indulgebat. Et homo, sanitati pristinae restitutus, cum gaudio ac leticia ad propria remeavit.

**16. De cervis in segite eius captis et inclusis. Capitulum decimum sextum.** Magnificavit autem Dominus electum suum Robertum crebris et inauditis miraculorum signis et de die in diem nomen sanctitatis eius ac famam ampliavit ac nobilitavit, addens magna maioribus, miraculis succedentibus, ut esset universis cohabitantibus spectaculum sanctitatis ac informacio omnium bonorum miris operibus que per eum Dominus ostendere est dignatus. Choruscavit enim multis miraculis, que pro multitudine ac temporis brevitate et prolixitate historie nequeunt enarrari. Sed inter cetera unum preterire nolo, quod de cervis de foresta sepius segetes viri Dei invadentibus, conculcantibus et consumentibus

<sup>5</sup> concilio cod. — <sup>6</sup> add. sup. ltn. alia manu.

adivit dominum, de dampnis sibi per cervos illatis corditer conquerendo, et deprecando ut eorum tutam custodiam adhiberet. Cui dominus: « Tibi plenam facultatem, o Roberte, tribuo ut hos in horrio tuo includere valeas donec tibi de dampnis constiterit plenissime satisfactum. » Exivit autem homo Dei in agrum et cervos captos in segite coram eo, motu virge, ut agnos mansuetissimos <sup>1</sup> fugavit, ac in horrio suo, ut iusticiâ exigit, tutissime includebat. Deinde Robertus regressus domino factum insinuavit, precipiens nichilominus ut eos a clausura sua educere festinaret. Quod videns dominus et ultra quam credi potest admirans, intra se dicebat: « Tibi concedo et libere possidendos tribuo captos cervos in segete et ad inponendos aratro sive in consimilibus quibuscunque aliis operibus agriculture, prout melius et commodius tibi videris <sup>2</sup> expedire. » Cui gratias exhibens, ad cellam est reversus. Quid plura? Cervos horrio reducebat et in aratro suo coniunctim copulavit, et per singulos dies ad terram suam excolendam more bovino coegit attractare. Pretactum miraculum viderunt qui tunc temporis aderant et quidam qui successerunt. Sed et succedentes amplius videbunt, quia, teste Veritate, qui credit, opera que facit « et ipse faciet et maiora horum faciet <sup>a</sup> »; et alibi: « Si credideritis, maius hiis videbitis <sup>b</sup>. »

**17. Quomodo Sathanas eidem apparuit in precibus pernoctanti. <Capitulum> decimum septimum.** Quadam autem nocte, cum vir Domini Robertus proposuisset totam sequentem noctem insomnem ducere et adorando Deum rogare, ut ipse, qui est dator recti consilii <sup>1</sup> et bonorum operum adiutor, secundum beneplacitum voluntatis sue consilium <sup>2</sup> dirigeret et propositum adiuveret, et <sup>3</sup> sic in oratione pernoctasset, summo diluculo paulatim maxillam manu sustentam pavimento declinans dormitavit. Et ecce adversarius, iniquitatis tocius auctor, affuit, sperans aliquid se facere per ipsum, cum nihil prius in membris suis, per quos adversus eum molitus fuerat, potuisset, in subsannando et

16. — <sup>1</sup> (a. m.) agni mansuetissimi *cod.* — <sup>2</sup> videns *cod.* — <sup>3</sup> ut *cod.*

17. — <sup>1</sup> concilii *cod.* — <sup>2</sup> concilium *cod.*

16. — <sup>a</sup> Ioh. 14, 12. — <sup>b</sup> Cf. Ioh. 1, 50,



insultando loquens : « Eya! eya! Multa proposuisti, sed ad quem finem pervenire speras, qui nec in unius noctis proposito perseverare potuisti? » Tunc demon ille omnia vasa Dei viri, pulmenta, panem et consimilia turpissimis manibus tangere presumebat. Cui vir Dei ait : « Egredere, miser, egredere, et me tuis fraudulenciis non obtemperantem ulterius non presumas inquietare. » Taliter ergo spiritus malignus confusus ab eo recedebat. Omnium ergo destitutus subsidio, dominico <sup>4</sup> tantum fultus <sup>5</sup> auxilio, oracionibus et psalmodiis iugiter incumbibat. Vanitati et voluptati secularium contrarius prorsus existens, contemplacioni intendebat.

**18. Quomodo aqua benedicta eundem demonem efugavit. <Capitulum> decimum octavum.** Huic autem falso et maligno spiritui non sufficit nec miratur si absorbeat mare <sup>a</sup>, sed etiam Iordanem totum sorbere nititur. Qui manifeste ad integrum seducere non potuit, iterum occulciores presumptuose sumens insidias, redire non metuebat. Alio quoque tempore, idem artificio<su>s deceptionis aliud genus exquirebat. Apparuit namque in effigie unius niger<r>imi rustici, fuliginis turpioris. Stridentibus dentibus, Roberto se opposuit et eum ab inceptis oracionibus impedire conabatur. Sed vir sanctus eius insidias, quas frequencius sustinebat minime formidans, arrepto aspersorio, proiecit aquam benedictam super demonem sibi insultantem. Quam nequaquam ferens, cum impetu exiliit ab oratorio, fetidum post se odorem dereliquit. Tunc Robertus : « O miser et infelix et omnibus creaturis deterior, tu, inquam, qui signaculum similitudinis Dei fuisti et superbiendo veritatis huius cognicionem perdidisti et sic in tua pertinacia perseverans dampnacionis eterne sentenciam mereberis introire! »

**19. Quomodo demon cellam eius incendere attemptavit. <Capitulum> decimum nonum.** Verumptamen de adversario interim pretermittendum non est quod viro Dei, sicut sepius, aggredi et insultari occurrebat. Apparuit enim Roberto preces continuanti, flexis genibus, in effigie pueri duodecim annorum, ut chachinnis et ingenti strepitu a

<sup>4</sup> dominum *cod.* — <sup>5</sup> stultus *cod.*

18. — <sup>a</sup> Cf. Iob 40, 18.

fructu deprecationum impediret. Sed virum Dei in precibus perseverantem videns quod impedire non valebat, omne stramentum capellule sue in unum collectum in igne deiecit, ut sic domum concremare niteretur. Sed crucis signaculo facto, ut vapor fumi ad nichilum est redactum. Alio quoque tempore, Sathanas in specie pueri sexdecim annorum se transformavit ut Robertum terreret, sed non prevaluit, quia eum virga cedebat, ut sepius facere consuevit, et sic flagellatum deiecit. Et sic inmundus spiritus, nullas paciens moras, fetentissimi <sup>1</sup> virus feda relinquens vestigia, aufugit. Plura quoque tentamentorum genera antiqui serpentis calliditate exquisita passus est, que seriatim pro multitudine eorum in codicibus inserere nequimus; que procul dubio electus Dei Robertus divinitus a sua cellula procul abiecit et abire coegit.

**20. Quomodo Iohannes rex illustrissimus Robertum visitavit. <Capitulum> vigesimum.** Quoniam igitur divinis omnino mancipatus obsequiis, quasi pro nichilo celestium respectu reputabat secularia cuncta, sic ei fere per omnia, Domino favorem et gratiam incipiente <sup>1</sup>, ad vota successit, ut summo regi in nullo defuerit et terreno principi in suis agendis nusquam defecerit, tanquam Deo[que] rectore sic actus suos librans ac moderans, ut ordine competenti semper divina preponens, que Cesaris erant Cesari et que Dei Deo <sup>2</sup>. Igitur ut aliqua ex hiis generaliter dicta sunt, specialiter dicantur. Audita fama huius viri et in patriis divulgata, illustris rex Iohannes, precibus domini Briani rogatus, ad cellam Roberti cum comitibus suis humiliter descendebat. Ingressi autem capellulam, virum Dei coram altari in oracionibus prostratum reperierunt, qui vero pro nimio strepitu ingrediendum ab incepta oracione desistere nolebat, quanquam <sup>2</sup> in spiritu agnosceret regis sui adventum gloriosum. Videns autem Brianus quod regi non assurgebat nec ei debitam reverenciam exhibebat, ait: « Frater Roberte, surge velociter. Ecce presens est dominus noster rex Iohannes. » Qui continuo

19. — <sup>1</sup> fetentissime *cod.*

20. — <sup>1</sup> *locus corruptus; lege concedente vel aliam similem vocem.* — <sup>2</sup> *qua enim cod.*

20. — <sup>2</sup> Matt. 22, 21; Marc. 12, 17; Luc. 20, 25.



surgens, ait ad Brianum : « Indica mihi quis istorum est rex meus. » Cui Brianus : « Iste est rex meus Iohannes, regum illustrissimus. » Tunc vir Domini, arrepta quadam spica, quam in palma porrigebat regi, sic inquires : « Potesne, domine mi rex, tale tua virtute ex nichilo creare ? » Tunc quidam de astantibus dixerunt : « Hic homo insani capitis est, et factum factis evidentibus se apertissime fatetur. » Ad quos quidam sic responderunt : « Nequaquam, sed hic Dei famulus sapiens est et prudens, quia eum interius habet [per] inhabitantem Spiritum sanctum, in quo continetur omnis sapientia divinitatis. » Videns autem rex Domini electum cultoremque Trinitatis, proprio stimulatus animo, ait : « Pete, Roberte, de me quicquid tibi necesse fuerit, et postulata queque dare tibi non differam. » Robertus respondit : « Omnia mihi bona transitoria <sup>3</sup> habundant, et pecunie non indigeo. Nihil enim christiano ambiendum est preter Christum. » Tunc exivit rex cum suis et ad propria declinavit. Audito ab Yvone quod elemosinas pauperibus a rege non postulasset, obiurgavit Robertum, sibi imponendo crimen captivitatis eo quod noluit prece pia apud regem pauperibus subvenire. Qua[in]re Robertus regi reversus ait : « Mementote, domine mi rex, quod mortalis es et peccata elemosinis piis redimere deberes. Unde caritatis pauperibus et egenis meis elemosinam erogare digneris. » Respondens autem rex, ait : « Ego de vicin<i>ore nemore meo, quantum potes una caruca in agriculturam redigere, tibi tribuo in perpetuam elemosinam. » O virum singularis gracie munere pollentem, et <sup>4</sup> tremendis tyrannis cunctisque terribilem, coram quo principes loqui cessabant ! Ut propriam fragilitatem attendebat sive inpotenciam, intrepida voce Iohannem monebat, regem reverendum !

**21. Quomodo rector de Knaresburgo decimas vendicavit. <Capitulum> vigesimum primum.** Mira Dei virtus et mira viri Dei gracia, quod principis animus Wilhelmi de Scutivilla et consilium, qui tam effrenis et efferus fuit, necnon et paulo ante graviter offensus, in ipso viri graciosi adventu, incontinenti mitescere<t>, quod statim

<sup>3</sup> transitorie cod. — <sup>4</sup> qui cod.

ipsum Willelmum in osculo suscepit<sup>1</sup> et digno debitoque cum honore tractaverit, et elimosina<m> munifice erogaverit. Inter cetera a<u>tem huius Deo dicati viri insignia, unum occurrit memorie, quod preterire renuo. Cumque totam terram ar[r]abilem quam ex donis et concessionibus magnatum vir Dei ad usus pauperum excoluisset, seminasset et ad maturos fructus pertulisset<sup>2</sup>, et ad orrium suum inducere proposuisset, occurrit rector ecclesie Knaresburgensis cum magno impetu decimas de eis petiturus. Cui Robertus subnititur, dicens nequaquam se de novis assertis sive de novilibus et de elimosinis pauperum debere[t] decimare. « Animadvertite, inquit, qualiter hic iurisperitus, immo iure perditus, donum Deo plus diligens, pecuniam pietati preferens, nummum misericordie<sup>3</sup> anteponens, de frugibus meis decimas, suadente diabolo, exigere presumit. » Rector ait Roberto : « Tu, Roberte, velis nolis, mihi decimas prestabis. » Ad quem Robertus : « Tu a me decimas violenter exigis, ego autem tibi do maledictionem Dei et pauperum eius, quorum bona sibi pro sustentatione eorundem caritative erogantur, que ab eis iam rapere non pertimescis. » Legista enim †corrigite lingue tue† lanista modicum illud membrum quo egregium Dei virum frequenter offendeat, Deo vindicante, horribiliter dilaniavit. Rector vero, dum aliena bona sibi appropriare ac usurpare nititur, e mundo egressurus nec sua distribuere est iusto Dei iudicio permissus. Sic utique iste devotissimus Dei famulus, in sanctitate proficiens, perturbatores et cismaticos omnes persequens et detestans, bonos amplectens, desolatis dans consilium<sup>4</sup>, pauperes, orphanos et viduas sustentans, seipsum tam minoribus quam maioribus affabilem exhibens, divine largitatis et gracie non immemor, Domino Deo suo per singulos dies bone opinionis et intime suavitatis et dulcedinis offerebat †consciencia†.

**22. Quomodo prophetavit Robertus, Bryano mortem predicendo et de Fontanensibus<sup>1</sup>. <Capitulum> vigesimum secundum.** O quanta Dei pietas, bonitas et gracia quantaque descendens in terram deorsum celestis gracia,

21. — <sup>1</sup> suscepit *cod.* — <sup>2</sup> protulisset prostravisset *cod.* — <sup>3</sup> minime *cod.* — <sup>4</sup> concilium *cod.*

22. — <sup>1</sup> Fontinensibus *cod.*



tam pio benignitatis studio temporis malicie remedia prestans, quod in hiis ultimis diebus, quibus mundi tam caritas frigescit <sup>a</sup> quam etas per sanctorum quorundam merita simul et exempla fides gelidior excitatur et inflammatur... <sup>2</sup>! De signis, virtutibus, meritis et miraculis quibusdam, que gloriose Dominus noster propter honorem nostri patroni Roberti egregii operari est dignatus, nunc divina opitulante clemencia planis admodum verbis et non polito stilo <sup>3</sup> explicare curavi et curabo prout primitus. Inter multa quoque gesta nostri patroni laudabilia et cunctis collata beneficia ac preconia, silendum esse non censui quomodo Salvator, qui in sanctis suis semper est mirabilis <sup>b</sup>, sanctum suum prophetico illustravit spiritu. Brianus vero, de quo superius mencionem fecimus, mandato domini regis pro certis rebus et causis regnum concernentibus †sive expediendum† ad australes partes missus extitit. Ob quam causam prosperandam, ad Robertum reversus, munus sue virtuose benedictionis et allocucionis humiliter expetivit, et se suis devotis precibus intime commendavit. Cui data benediccione iste vir strenuus prophetice est proloquutus: « Ibis enim cum tuis ad destinata loca cum pace et tranquillitate, et omnes actus tui prosperabuntur, ad propria minime reversurus. » Tristis exiens † et secundum viri Dei vaticinium omnia sibi evenerunt. Ibi-dem autem aliquandiu moram faciens, bonis operibus et elemosinis plenus, in pace quievit. Hoc eciam inter cetera notabile censui quod idem vir perfectissimus ante obitum suum prophetavit dicens quod monachi Fontanensis cenobii magna cum instancia ruerent ac instarent, egressa anima, corpus exanime de hoc habitaculo deportare secum in monasterio suo humandum <sup>4</sup> cum honore. Quibus precepit brachio seculari resistere eciam, si necesse fuerit, volens ut ubi corpus ultimum exhalaret <sup>5</sup> spiritum, ibidem corpus perpetuo remaneret. Quod et factum est. Magne denique debilitatis erat vir strenuus in suo corpore, utpote longa et gravi attritus asperitate penitencie, sed multo amplior crevit infirmitas cum labor

<sup>2</sup> *verbum deest.* — <sup>3</sup> (p. s.) politus stilus *cod.* — <sup>4</sup> humando *cod.* — <sup>5</sup> exaltaret *cod.*

itinerantium et domestice cure sollicitudo ac mutatio diversorum dierum et inquietudinis assiduitas... <sup>6</sup> Cuncta autem que per eum Dominus operari dignatus est, non est possibile alicui soli narrare, nec alicui soli possibile fuit scire vel cognoscere.

**23. Quomodo Robertus morti appropinquavit.** <Capitulum> **vigesimum tertium.** Cum igitur hiis et similibus moribus et actibus vir sanctus in terra se perornaret ac venustaret, in brevi rapiendus e medio ne posset <in> deterius forte mutari <sup>a</sup>, graviter infirmatus ac egritudine exagitatus, demum, gravescente morbo, cum diem novissimum sibi videret imminere, iussit sibi viaticum afferri, parans interim lampadem suam, ut, veniente Domino, posset ei prudenter occurrere <sup>b</sup>. Porro quam preclaram lampadem, quam preciosum oleum penes se haberet reconditum, testantur ipsa verba evangelii. Audientes autem Fontanenses monachi de transitu huius viri gloriosi, cum habitu suo festinantes venerunt, in quo corpus involvi ac sepeliri deberet. Quibus vir Dei ait: « Sufficit mihi vestis propria, nec aliam concupisco. » Appropinquante illo morti, Yvo cum ceteris lacrimabiliter ait: « Nobis, pater, petimus, tue benedictionis munus impende. » Ac hos ilico benedixit. Nec mora, morbo urgencius invalescente, vir sanctitate conspicuus, rebus humanis exemptus, feliciter ab hac vita migravit ad Dominum. Tunc Yvo cum astantibus lugubres voces cum crebris singultibus emittentes dixerunt: « Heu! heu! Ad quem in tribulationibus et pressuris constituti ibimus? » Defuncto itaque beate et digne memorie patre nostro Roberto, advocato et patrono, spirituque suo ad summe felicitatis eternitatem vocato, sanctoque corpore ipsius exanimi relictio, idem cum omni diligencia preparavit ad humandum.

**24. Quomodo Fontanenses <sup>1</sup> irruebant pro corpore capiando.** <Capitulum> **vigesimum quartum.** Cum autem corpus patroni nostri benignissimi omni quo decuit honore conditum fuisset, et huiusmodi fama in patria divulgata

<sup>6</sup> *deest verbum.*

24. — <sup>1</sup> Fontanenses *cod.*

23. — <sup>a</sup> Cf. Sap. 4, 11. — <sup>b</sup> Cf. Matt. 25, 1-13.



fuisset <sup>2</sup>, iterum occurrerunt Fontanenses et eum habitu suo induerunt, [per] quod, eo vivente, facere permissi <sup>3</sup> non fuerunt. Insuper, secundum propheciam viri Dei, Fontanenses corpus rapere et secum in monasterio humare <sup>4</sup> vi et armis studuerunt. Sed illis utique multitudo non minima castrum Knaresburgensis restitit armatorum. Dicebant enim Fontanenses quod magis conveniens esset ac decencius, corpus talis egregii viri in sollemniori loco humari quam in loco sterili et fere ex toto desolato. Alii autem denegabant <sup>5</sup>, dicentes quod precipue cum adhuc vivens hoc <sup>6</sup> precepisset et usque finem <sup>7</sup> hoc voluntatis devocio postulans demonstrasset quod inter fratres suos et filios, quos Deo et Dei verbo paupertatis sue tempore genuerat, sepeliri et requiescere debuisset. Hec erat contencio et evidens utrimque <sup>8</sup> proponebatur certeque rationis responsio. Tandem autem Fontanenses tristes ad propria sunt reversi. Expletis autem funeralibus omnibus, cum honore summo corpus deferunt in capella Sancte Crucis, quam frater eius Walterus sibi construxerat, tumulandum scilicet coram altari in sarchofago <sup>9</sup>, in quo nondum quisquam antea positus fuerat <sup>a</sup>, ubi, in tumulo diligenter s....tate <sup>10</sup> adornato, diem exspectat novissimum in spe certe resurrectionis et gloria.

**25. De exequiis Roberti et post mortem miraculis.**  
**<Capitulum> vigesimum quintum.** Convenerunt utique ad eius exequias celebrandas solempniter conventicula non modica egenorum, divitum et pauperum, necnon agmina religiosorum, utriusque sexus populus; non mediocriter dolentes quod tam sanctissimi privarent<ur> pastoris presencia, qui tam frequenter eos in omni tribulatione solebat consolari, sed potius congaudentes quod ad superna tenderet pro eis Dominum perpetuo rogaturus, precis patrociniis. Quis autem exprimere posset quanta <sup>1</sup> virorum et mulierum ad corpus in capella iam positum catervatim accedencium et

<sup>2</sup> fuerat *cod.* — <sup>3</sup> promissi *cod.* — <sup>4</sup> humando *cod.* — <sup>5</sup> denegebant *cod.* — <sup>6</sup> homo *cod.* — <sup>7</sup> sue *cod.* — <sup>8</sup> utrumque *cod.* — <sup>9</sup> sarchofogo *cod.* — <sup>10</sup> spertinitate (?) *cod.*

25. — <sup>1</sup> quanto *cod.*

24. — <sup>a</sup> Luc. 23, 53.

feretrum osculancium, et ad corpus sacrum ac laudabili presumptione pariter et devocione nondum tumultatum, nondum signis et miraculis clarificatum aut canonizatum<sup>2</sup>, aurumque et argentum offerencium multitudo currunt? Unde et tanta tamque conferta<sup>3</sup> utriusque sexus hominum ad hec in ipsa capellula turba confluit, quod vix infra et extra loci ambitus compressi stare non valebant. Ad cuius gloriosam tumbam singulis afflictis sive in aliqua egritudine depressis, precibus huius sancti viri refugium est eis celitus inpensum, Domino sanctum suum diversorum miraculorum signis magnificante, prout scripturis et pictis figuris circa tumbam dependentibus<sup>4</sup> poterit unusquisque evidenter oculis aspicere. Post eius autem obitum inauditis cepit iste inclitus Domini confessor Robertus choruscare miraculis, cecis visum, claudis gressum, surdis auditum, loquelam mutis restituens. Deinde leprosos mundans, consolidans paraliticos, ydropisim et omnia morborum<sup>5</sup> incurabilium genera curans, resuscitans mortuos, demonibus eciam et elementis omnibus mirabiliter imperans, ad inusitata quoque et inaudita signa potencie sue manum extendebat. Unde clerici plurimi <et> laici, Deum publice laudantes, vocibus ac votis huiuscemodi preconia Deique magnalia prorumpentes: « Mirabilis Deus in sanctis suis et magnus in operibus suis<sup>a</sup>; » item: « Magnus Dominus et laudabilis nimis, et magnitudinis eius non est finis<sup>b</sup>, » quique, de fine in finem attingens fortiter et disponens omnia suaviter<sup>c</sup>, vivit et vincit, regnat et imperat in secula seculorum. Amen.

**26. De recapitulacione libri. Vigésimum sextum capitulum.** Hic sunt pauca de multis comperta, que non silere pium existimavimus, quia tam ex Lege quam ex Evangelio honorem patris nostri et patroni pariter et advocati non negligere commonemur. Et si defectus, ut puto, modicus, causa obscuritatis cuiusdam libelli mihi destinati non plene actus huius clementissimi patroni nostri exprimentis, in presenti opusculo reperiatur, caritative, scriptorem non inculpando,

<sup>2</sup> canonicatum *cod.* — <sup>3</sup> conserta *cod.* — <sup>4</sup> dependentes *cod.* — <sup>5</sup> membrorum *cod.*

25. — <sup>a</sup> Cf. Psalm. 67, 36. — <sup>b</sup> Psalm. 47, 2; 144, 3. — <sup>c</sup> Cf. Sap. 8, 1.



calamo cor<r>igatur, quia profecto non mihi satis historialis series elucebat. Ipse quoque, qui tanta nobis perfeccionis dereliquit exempla, pro nobis et nostro habitaculo cum suis incolis apud Christum, uti securi confidimus, intervenire non desinet, quatenus et tanti precessoris imitemur vestigia, et cum lucro meritorum, post huius miserie<sup>1</sup> terminum, eterna cum illo recipiamur in gloria. Que omnia nobis prestare dignetur qui cum Patre, et cetera.

*(Reliqua edentur in fasciculo sequenti).*

26. — <sup>1</sup> misirie *cod.*

## BULLETIN

### DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

---

Donald ATTWATER. *Names and Name-Days*. London, Burns, Oates and Washbourne, 1939, in-8°, xiii-124 pp.

Id. *A Dictionary of the Popes*. Ibid., 1939, in-8°, vi-337 pp.

La collaboration de M. Attwater avec le P. Thurston dans la révision des Vies de saints de Butler a fait de lui un bon connaisseur de l'hagiographie. Le petit livre sur les patrons, qu'il vient de publier, est un répertoire précieux. Il répond à ces questions si souvent posées : quel est mon patron ? quelle est la date de sa fête ? M. A. a fait un choix parmi les noms de baptême les plus communément usités en Angleterre, en Irlande, en Écosse, dans le Pays de Galles. Il indique pour chacun la forme latine, la langue d'où le nom est tiré, la signification, deux lignes sur le plus célèbre des saints qui l'ont porté, enfin, éventuellement, d'autres saints populaires homonymes, avec les dates de fêtes. L'anthroponymie ne se range pas encore parmi les sciences exactes et nous aurions tort de reprocher à M. A. quelques menus défauts fort excusables. En appendice, un calendrier, des listes de patrons des différents métiers et professions, de saints invoqués dans certaines maladies ou contre certains dangers, de patrons des pays, des patrons des diocèses de Grande-Bretagne et d'Irlande. Bref, un petit volume très utile, qui devrait avoir un équivalent en français.

Voici quelques notes sur des points particuliers, en vue d'une seconde édition. Les deux ouvrages de Padraig de Bhulbh (Patrick Woulfe) sur les noms irlandais méritaient d'être cités et consultés : *Shloinnnte Gaedheal is Gall*, deux fascicules, Dublin, 1922, et *Irish Names for Children*, Dublin, 1923. L'informateur irlandais de M. A. l'a induit plus d'une fois en erreur. L'irlandais Coilín, qui représente probablement Caelán, Coelán, n'a de commun que l'homophonie avec l'écossais Colin, qui n'est pas nécessairement une forme de Colum



Cille et peut bien provenir aussi de Nicolas. L'étymologie de Brendan, nom purement celtique, n'a rien à voir avec le germanique *Brand*. Il n'est guère vraisemblable que Domhnall et Doughal soient le même nom ; O'Gorman mentionne un S. Domnall au 26 avril. Pour Donogh, le saint à citer est Dunchad, abbé d'Iona, 25 mai. Murtagh n'est pas à l'origine de Murphy, génitif anglicisé de Murchadh, et non de Muiredach ; le sens n'est sans doute pas « sea-protector ». Liam n'est pas un diminutif de Uilliam, mais une forme abrégée ; ni Lughaidh « an Irish version of Louis », mais un très vieux nom celtique, dérivé de celui du dieu Lug ; plusieurs saints irlandais l'ont porté. Kenny, dans la plupart des cas, ne représente pas Cainnech ou, comme l'écrit M. A., Canicus ; il correspond plutôt, de même que Kennedy, au vieux nom contenu dans le patronymique moderne Ó Cinnéide. C'est un nom de famille ; ceux qui le portent pourraient choisir un patron parmi les saints appartenant aux Uí Cinnéide. Gildas ne signifie pas « serviteur de Dieu » ; peut-être simplement « serviteur », mais le sens est vraiment douteux. La forme latine de Diarmuid n'est pas Diarmada, génitif en irlandais ; on trouve Dermitius déjà chez Adamnán. Que l'on emploie en Irlande Earnán pour Ernest, c'est une simple fantaisie, comme on en rencontre beaucoup dans l'onomastique irlandaise. Il existe une demi-douzaine de saints irlandais de ce nom, plus une douzaine d'Ernin et Erníne. Edna n'est probablement pas une forme féminine de Aodhan ; l'irlandais moderne serait bien plutôt Éadaoin, rendant plus ou moins exactement les noms divers de la sainte honorée le 5 juillet, qui n'est peut-être qu'un double de Modwenna ; on peut songer aussi à S<sup>te</sup> Medana (19 novembre, bréviaire d'Aberdeen). L'irlandaise Damhnait est de nouveau identifiée à tort avec S<sup>te</sup> Dymrna de Gheel. Au nom d'Aodh, ajouter Aodh mac Bric, 10 novembre. Fanny est parfois employé comme une forme de Stéphanie plutôt que de Françoise. Il est douteux que Ita provienne du vieil irlandais ítu, « soif » (c'est ainsi qu'il faut lire). Evan n'a pas de rapport, croyons-nous, avec Eoghan ; c'est une forme galloise de Jean. Alice est en réalité le même nom qu'Adélaïde, mais diffère d'Adèle et d'Adeline ; M. A. écrit à tort qu'il n'existe pas de S<sup>te</sup> Alice ou Alix : S<sup>te</sup> Alice de Schaerbeek est fêtée le 12 juin chez les Cisterciens, le 15 dans le diocèse de Malines ; on peut citer aussi la vénérable Alix Le Clerc, le 9 janvier. La fête de S<sup>te</sup> Alène ou Aline est célébrée le 19, et non le 18 juin dans le diocèse de Malines. Jocelin ne vient ni de *iocosus*, ni de *iustus* ; c'est le vieux nom allemand Gaudelenus, dont on a relevé quelques dizaines de variantes ; le saint patron est

l'abbé Goslinus, 12 février. Quelques autres étymologies sont pour le moins douteuses : Cordelia, celtique « fille de la mer » ; Conán, celtique « sagesse » ; Enid, celtique « pure » ; Bède, « prière ». Le B. Maurus Scott, O.S.B., avait pris en religion le nom de S. Maur, disciple de S. Benoît, et ne doit pas être proposé pour patron à ceux qui s'appellent Morris ou Maurice. Pour trouver une patronne à Lily, il suffit de se rappeler que Susanne a la même signification ; cela vaut certes mieux que de suggérer la fête de l'Annonciation, à cause du lys qui figure dans l'iconographie de cette scène évangélique. Pour patron des abeilles et des apiculteurs, au lieu de S. Bernard, cité évidemment comme *Doctor mellifluus*, on peut suggérer l'Irlandais S. Modomnóc de Tipra Fachtna, dont on rapporte qu'il introduisit les abeilles en Irlande (PLUMMER, *Miscellanea hagiographica hibernica*, n° 152), ainsi que les nombreux saints sur la tête desquels des abeilles se sont posées. Au mot Amyas, lire Amadeus ; au mot Antoinette, Compiègne ; au mot Evelyn, Eibhlín ; au mot Macaire, Makarios ; au mot Jarlath, Iarfhlaith, forme qui doit sans doute son origine à une étymologie fantaisiste, car les documents les plus anciens portent Iarlaithe, Iarlaithi, Iarlathi.

Le *Dictionary of the Popes* contient par ordre chronologique les principaux événements de la vie de chacun des pontifes romains, depuis S. Pierre jusqu'à Pie XII. Ces biographies varient en longueur de cinq lignes à plusieurs pages, selon l'importance du sujet. M. A. s'intéresse à l'aspect ecclésiastique et religieux de chaque règne plutôt qu'à la politique. Le volume correspond dans son genre au nouveau Butler : concision et conformité scrupuleuse à la vérité historique. P. G.

*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*. Herausgegeben von E. KLOSTERMANN und C. SCHMIDT. Band XLVIII, 3 ; XLIX, 1 ; L, 4, 5 ; LI, 1-5. Leipzig, Hinrichs, 1937-1938.

Les souscripteurs de la collection si régulièrement poursuivie des *Texte und Untersuchungen* auront remarqué une lacune après le premier numéro du t. XLIX. Elle a été prévue pour permettre au grand travail de Mgr Ehrhard (*Anal. Boll.*, LIV, 382) de se développer sans arrêt à partir du t. L. Dès maintenant, ce volume est complet, et n'a pas tardé à être rejoint par le t. LI, qui se termine par la description détaillée du ménologe de Métaphraste. Les fascicules de la publication se sont succédé avec une telle régularité que nous avons l'espoir fondé de voir paraître bientôt la suite de cet ouvrage d'une



importance capitale pour les études hagiographiques. Au lieu de signaler au fur et à mesure de leur apparition les diverses parties de l'ouvrage dont le développement est encore tout en détail, nous nous attacherons à faire valoir, quand le moment sera venu, les résultats principaux de cette vaste enquête si brillamment et, j'oserais ajouter, si courageusement menée.

Le t. XLVIII se termine par un travail de M. W. FRANKENBERG, *Die syrischen Clementinen mit griechischem Paralleltext* (xxxvi-383 pp.), qui se présente comme une contribution à l'étude du problème littéraire des écrits Clémentins. Le texte syriaque est celui des *Recognitiones*, correspondant à peu près à *BHL*. 6644, I, 1-IV, 1, et aux Homélies *BHG*<sup>2</sup>. 331-335, tel qu'il a été publié par Lagarde, *BHO*. 197-201. On en connaît deux manuscrits, les *Addit.* 12150 et 14609 du British Museum, que le premier éditeur a reproduits, non sans quelques inexactitudes, se contentant d'ailleurs d'imprimer le texte du premier avec les variantes du second. Ce dernier, quoique plus récent de quatre siècles environ, a dans bien des cas conservé la bonne leçon. M. F. a entrepris de donner une édition critique pour laquelle il y avait lieu de tenir compte du texte grec publié et parfois du latin. Les manuscrits de Paris grec 930 (celui dont s'est servi Cotelier) et l'Ottobonien 443 ont servi à contrôler les éditions. Mais il est à remarquer que le grec publié en regard du syriaque n'est pas une recension critique d'un texte connu. Il est conçu comme une traduction aussi fidèle que possible de la nouvelle édition du syriaque. Pour la partie correspondant aux pp. 2-24, 236-336, on possède des parallèles grecs; ils n'ont pas été simplement transcrits, mais dûment retouchés de manière à se mouler sur la phrase syriaque. Pour le reste il a fallu se livrer à un travail de rétroversion, procédé que les directeurs de la collection ont jugé préférable à une traduction en latin ou en langue vulgaire. L'auteur s'est plié à ce travail difficile, et il faut apprécier ce consciencieux effort. Souhaitons qu'il produise le résultat qu'on en attend, et que ce texte grec artificiel ne crée pas quelque confusion dans les opérations critiques qui restent à faire.

Une importante étude de M. W. VÖLKER, *Fortschritt und Vollendung bei Philo von Alexandrien* (xiv-350 pp.), est placée en tête du t. XLIX. L'auteur, qui s'était distingué par un volume sur l'idéal de la perfection dans Origène, poursuit ici ses recherches de prédilection, qui relèvent plutôt de la théologie ascétique et mystique que de la branche spéciale dont nous aimons à entretenir nos lecteurs. M. V. a eu la bonne idée de faire précéder son livre d'un examen cri-

tique des nombreux ouvrages consacrés au philosophe alexandrin et de s'expliquer sur la méthode à suivre dans l'étude de sa pensée ; après quoi il aborde le sujet par une étude sur le péché et le combat contre le péché. Il traite ensuite du combat contre les passions (πάθη) et le monde ; des deux voies qui conduisent à la perfection, la μάθησις et l'ἀσκησις, et enfin de la perfection elle-même comme but suprême du progrès moral. L'auteur a fait un louable effort pour introduire de la clarté dans un cercle d'idées où l'imprécision semble presque de rigueur, et rien qu'au point de vue de la langue des mystiques, dont les hagiographes byzantins font un fréquent usage, son livre sera lu avec fruit.

H. D.

Kirsopp LAKE and Silva LAKE. *Dated Greek Minuscule Manuscripts to the year 1200*. Fasc. I-IX. Boston, American Academy of Arts and Sciences, 1934-1938, 9 albums in-folio (= *Monumenta Palaeographica Vetera*, First Series).

Pour assurer le progrès de la paléographie, rien ne vaut l'étude comparée des manuscrits datés : seules les indications chronologiques précises, données par le copiste lui-même, dans le colophon ou ailleurs, fournissent une base objective et sûre pour déterminer aussi exactement que possible l'âge des innombrables manuscrits non datés. C'est pourquoi les *Fac-similés des mss. grecs datés de la Bibliothèque nationale du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, publiés dès 1891 par M. H. Omont, doivent être considérés comme un instrument de travail de tout premier ordre. Mais ce recueil, et d'autres similaires, parus depuis, notamment les *Exempla codicum graecorum* de Cereteli et Sobolevski (Moscou, 1911-1913), ne présentaient que les mss. d'un ou deux fonds : Paris, Moscou, Saint-Petersbourg. Il fallut attendre 1932 pour voir paraître, à Louvain, un premier essai de *corpus* de tous les manuscrits grecs datés, écrits en minuscule au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècles. Dans les 100 planches photographiques de leur *Album palaeographicum codicum graecorum minusculis litteris saec. IX et X certo tempore scriptorum*, les professeurs L. Th. Lefort et J. Cochez ont réuni des spécimens de l'écriture d'environ quatre-vingts mss. datés, antérieurs à l'an 1000. Vers le même temps, de l'autre côté de l'Atlantique, M. et M<sup>me</sup> Lake mûrissaient le projet, ébauché depuis longtemps, de publier un recueil vraiment complet et qui ne s'arrêterait qu'au seuil du XIII<sup>e</sup> siècle. Pour englober ainsi, outre les codices plus anciens, tous les mss., au nombre de plusieurs centaines, datés d'une année quelconque entre 1000 et 1200, il fallait pouvoir compter sur le généreux appui de mécènes américains. Il fallait surtout



se faire ouvrir la porte de toutes les bibliothèques intéressées, non seulement en Occident, mais jusque dans les pays slaves, grecs et musulmans. Les difficultés inouïes et sans cesse renouvelées n'ont pas rebuté les auteurs. Avec un courage et une persévérance dignes d'admiration, ils ont mené à bien et presque terminé une œuvre que l'on pouvait croire irréalisable. Le succès de leur entreprise mérite mieux que des félicitations : la reconnaissance de tous les érudits.

Les neuf fascicules parus à ce jour comprennent 673 planches détachées, de grand format et d'une netteté parfaite, représentant 362 manuscrits conservés dans les dépôts suivants : Vatican (83 mss.) ; Paris (60), Athos (38, dans 6 monastères), Leningrad (24, dont 5 feuillets arrachés par Porphyre Uspensky à des mss. du Sinaï), Londres (23), Moscou (20), Patmos (17), Messine (15), Jérusalem (14 au Patriarcat grec et 1 à l'église de la Panaghia), Oxford (14 à la Bodléienne et 6 à Christ Church), Athènes (11), Ambrosienne (10), Vienne (9), Venise (8), Naples (5), Berlin (4). Chaque album est accompagné d'un fascicule d'une trentaine de pages in-folio, où l'on trouve une très courte notice de chacun des mss. reproduits ; qualité et aspect du parchemin, couleur de l'encre, signatures des cahiers, réglage des feuillets et position de l'écriture par rapport aux lignes, tous ces éléments paléographiques sont relevés avec précision et brièveté. Une attention spéciale a été accordée au réglage : chaque fascicule se termine par six grands tableaux où sont représentés schématiquement les 150 « ruling types » désignés par des sigles dans les descriptions des mss. (On peut se demander s'il était bien nécessaire de reproduire ces six tableaux dans chacun des fascicules). Les colophons et notes qui fournissent les points de repère chronologiques sont transcrits intégralement et éclairés, le cas échéant, par des remarques fort concises sur leur authenticité ou leur interprétation. Par contre, le contenu des mss. est indiqué très sommairement, le plus souvent d'un seul mot, choisi parfois au petit bonheur. C'est ainsi que les nombreux volumes du Ménologe de Syméon Métaphraste sont appelés tantôt « Menology », tantôt « Martyrology », ou encore « Bioi », ou « Lives ». Mais ce détail n'a guère d'importance, puisque les auteurs nous renvoient expressément aux catalogues des différents fonds pour tous les renseignements qui ne figurent pas dans leurs courtes notices.

Parmi les 362 manuscrits illustrés jusqu'à présent, la proportion des Vies de saints est relativement élevée. En dresser la liste nous mènerait trop loin. D'ailleurs, beaucoup de ces pièces ont déjà été

signalées soit dans les nos 5, 7, et 13 de nos *Subsidia hagiographica* (*Catalogus codicum hagiogr. graecorum Bibl. Nationalis Parisiensis*, 1896 ; — *Bibl. Vaticanae*, 1899 ; — *Germaniae, Belgii, Angliae*, 1913), soit dans les catalogues moins considérables insérés dans cette revue de 1897 à 1928. Même dans ce cas, la publication de M. et M<sup>me</sup> Lake ne laisse pas d'apporter parfois des précisions utiles. Ainsi, la planche 133 permet d'établir que le ms. Add. 13654 du British Museum a été écrit avant 1103, puisqu'il a été donné à un monastère en février de cette année (cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 276-277 ; A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur*, t. II, 1938, p. 368, note 3). De même, on peut tirer du colophon, reproduit à la planche 240, que le n° 497 de Paris, offert à une église en 970-971 (14<sup>e</sup> indiction), mais copié en septembre de la 10<sup>e</sup> indiction, doit être daté de 966 (cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 8).

Mais ce qui assure au nouveau *corpus* une valeur inestimable pour nos études, c'est la reproduction de manuscrits pratiquement inaccessibles ou du moins appartenant à des fonds qui n'ont pas encore été inventoriés dans nos publications. De ce point de vue, les fascicules I, III et VI présentent un intérêt tout particulier. Dans le premier nous relevons, à la pl. 13 (ms. Sabaiticus 259, de 1089-1090), la fin d'une Passion inédite des SS. Eutrope et Cléonique et le début d'une Passion de S<sup>te</sup> Fébronie ; aux pl. 40 et 41 (ms. 245 de Patmos, écrit en 1057), la fin de l'homélie BHG. 1486 sur les Chaînes de S. Pierre, le commencement et la fin de la Vie de S. Antoine par S. Athanase (cf. EHRHARD, t. c., p. 537-38) ; à la pl. 53 (Patmos 262, daté de 1192), la fin d'une Vie de S. Pierre d'Argos (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 652-54) et les premières lignes d'une *Μνήμη τῶν ὁσίων πατέρων ἡμῶν καὶ ἀδελφῶν Ἰωάννου καὶ Ἡσαίου* ; aux pl. 54 et 55 (Patmos n° 9, même date), deux pages de la *Vita tertia* de S. Pachôme éditée naguère d'après ce ms. ; aux pl. 56 et 57 (Patmos 120, copié avant 1194), deux passages du roman de Barlaam et Joasaph (intitulé par distraction : « Joseph and Barlaam ») ; enfin, à la pl. 61 (Athènes, Suppl. 544, qu'il faut probablement dater de 1036), le commencement de l'homélie de Georges de Nicomédie pour le vendredi saint (BHG. 1139).

Le fascicule III est consacré aux monastères de l'Athos et à la Bibliothèque Ambrosienne. Nous y relevons les quatre manuscrits hagiographiques suivants : 1) Lavra 426 (Δ 50), ménologe de septembre à décembre, écrit en 1039 (cf. EHRHARD, op. c., t. I, p. 349-353). La pl. 174 reproduit la première page de l'homélie BHG. 1104



sur la Présentation de la Sainte Vierge ; 2) Ivron 16, daté de 1042. Contient le 10<sup>e</sup> et dernier volume du recueil métaphrastique (cf. EHRHARD, t. II, p. 617). Au fol. 1<sup>r</sup> (pl. 176), on peut lire le commencement de la Vie de S. Arsène (cf. *BHG.*, p. 291) ; 3) Dionysiou 83, Vies de saints pour le quatrième trimestre de l'année liturgique (juin-août), copiées en 1137. La pl. 199 ne permet pas d'identifier le dernier texte du recueil, on n'en voit que la doxologie finale, suivie du colophon ; 4) Ambros. C. 186 inf., dernier volume du Métaphraste, copié en 1073 (cf. EHRHARD, t. II, p. 621). Les pl. 217 et 218 reproduisent la première page de la Passion des SS. Manuel, Sabel et Ismaël (*BHG.* 1024) et la fin du *Λόγος* pour la Décollation de S. Jean Baptiste (*BHG.* 837). Le ms. Ambros. F. 100 sup. (pl. 219 et 220) est plutôt ascétique qu'hagiographique, et le fragment du ms. P. 121 sup. (pl. 225, écriture du xiv<sup>e</sup> s.,) n'a rien d'hagiographique du tout, en dépit du titre de « Menology » qui lui a été donné par erreur.

Dans le fascicule VI, parmi les trésors réunis au Musée historique de Moscou et à la Bibliothèque publique de l'État à Leningrad, il faut signaler : 1) le n<sup>o</sup> 380 de l'ancienne collection du Saint-Synode, copié en 1022. Les planches 396-398 donnent le début de la Passion des XLII martyrs (*BHG.* 1213), la fin d'un panégyrique de S. Démétrius (*BHG.* 535) et la fin d'une Passion inédite des SS. Onésiphore et Porphyre qui se lit aussi, à la même date du 9 novembre, sur trois feuillets du xi<sup>e</sup> siècle, conservés dans le même fonds, en tête du manuscrit n<sup>o</sup> 94 (cf. *Act. SS.*, Nov. IV, 8) ; 2) Saint-Synode 382, daté de 1063. Encore un exemplaire du dixième et dernier volume des métaphrases du Logothète (cf. EHRHARD, t. II, p. 622-23). Aux pl. 408 et 409 on lit le début de la Vie de S. Arsène (8 mai) et celui du *Λόγος* sur la Sainte Vierge (15 août) ; 3) Leningrad 375, « Menology », écrit en 1199. D'après le colophon, il s'agit d'un *ἐξάμηνον* pour le premier semestre (septembre-février). La pl. 444 reproduit la fin du dernier texte, une Invention du Chef de S. Jean Baptiste (24 février), suivie de la liste des fêtes du 25 au 28 : S. Tarasius de Constantinople, S. Porphyre de Gaza, S. Procope le Décapolite, enfin S. Basile le confesseur, compagnon du précédent.

Pour couronner dignement la première série des *Monumenta palaeographica vetera*, il ne reste plus à inventorier qu'un petit nombre de collections importantes (la Laurentienne, Munich, l'Escorial, le Sinaï...) et une série de fonds secondaires. Des suppléments nous apporteront sans doute des fac-similés de quelques manuscrits omis pour une cause ou pour une autre, comme p. ex. le Parisinus 1598, écrit

vers 993 (cf. LEFORT-COCHEZ, pl. 69) ; le Marcianus 346, daté de 991-992 (ibid., pl. 63) ; le Theol. 5 de Vienne, copié en 938 (cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 1) ; le Cromwell 23 de la Bodléienne, qui est de 1064-1065 (ibid., p. 326-27 ; cf. EHRHARD, t. II, p. 21-23). Enfin on nous promet des tables très complètes. La plus précieuse, sans doute, sera celle qui classera les manuscrits en ordre chronologique et remédiera ainsi, dans une certaine mesure, à ce que peut présenter de factice et d'incommode le groupement par bibliothèques. D'autres tables, celles des scribes et des provenances, permettront peut-être d'établir les caractéristiques de certains *scriptoria* et rendront par là d'inappréciables services pour l'étude des manuscrits non datés.

Fr. HALKIN.

Margaret Mary Fox. *The Life and Times of St. Basil the Great as Revealed in His Works*. Washington, Catholic University, 1939, in-8°, xvi-172 pp. (= *Patristic Studies*, t. LVII).

Le titre de cete dissertation pourrait être mal compris : il n'y est pas question de la vie de S. Basile et de son époque, mais de la vie économique, sociale, politique et religieuse au iv<sup>e</sup> siècle telle qu'elle nous est révélée par les œuvres du grand évêque de Césarée. Suivant une méthode assez mécanique, l'auteur s'est contenté de parcourir, la plume à la main, les *Opera omnia* de S. Basile ; elle a noté, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, les renseignements relatifs à son sujet ; puis elle a classé ses fiches sous quatre chefs principaux, avec plus ou moins de subdivisions d'après l'abondance des passages relevés ; enfin elle nous livre ces matériaux, soigneusement étiquetés, mais à peine mis en œuvre. En effet, pour apprécier la portée et l'intérêt de ces mille détails, il faudrait les comparer à ce que nous apprennent les autres sources contemporaines, montrer ce qu'ils apportent de neuf ou parfois d'inconciliable avec les données d'autres documents. Ce travail, à vrai dire, eût dépassé les forces d'une étudiante, et l'on ne doit pas trop regretter que la Sœur Fox se soit arrêtée à un plan plus modeste.

Deux sections du dernier chapitre ont surtout retenu notre attention. Consacrées aux synodes et fêtes religieuses et au culte des martyrs, elles n'occupent que peu de pages (140-50) et semblent trahir une certaine lassitude. A côté de redites et autres négligences de rédaction, on remarque dans le texte et dans les notes des traces trop manifestes d'emprunts non contrôlés à des ouvrages de seconde main. L'homélie sur S. Barlaam BHG. 223 est considérée comme une œuvre de S. Basile dont l'authenticité n'aurait été mise en doute



que par « Baudrillart » ; entendez : le P. Janin, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. La référence « Philostratus II, 5 » (p. 147, note 66) doit se lire : Philostorgius, *Hist. Eccl.*, II, 5 ; il n'est d'ailleurs pas question d'Eutychès dans ce passage de l'historiographe arien. Sur quelle autorité la Sœur F. s'appuie-t-elle pour affirmer que le « martyr » Eutychès, mentionné dans la lettre 164, recevait des honneurs spéciaux tous les ans à Césarée ? Une référence n'eût pas été superflue à cet endroit. Pour faire connaître un S. Barlaam d'Antioche, un S. Sabas le Goth, est-il permis de se contenter d'un renvoi au *Dictionary of Christian Biography*, alors que ces martyrs ont fait l'objet de mémoires développés (*Anal. Boll.*, XXII, 129-45 ; XXXI, 216-24, 288-91) ? Rien n'indique que les « synodes » de Césarée se soient tenus de préférence en juin et en septembre (p. 142) ; les évêques des environs se réunissaient sans doute à l'occasion de toutes les fêtes des martyrs locaux : S. Euphrosyne, S. Damas et compagnons, le 7 septembre (cf. *Anal. Boll.*, XLIX, 41-44 ; LIV, 176) ; S. Gordius, le 3 janvier ; S<sup>te</sup> Julitte, le 31 juillet ; S. Mamas, le 2 septembre ; les martyrs anonymes de Phargamoun, vers le milieu du mois de juin ; les XL martyrs de Sébaste, le 9 mars, etc. Avant d'écrire cette partie de sa dissertation, il est vraiment dommage que la Sœur F. n'ait pas songé à lire, dans *Les origines du culte des martyrs*, du P. Delehaye (2<sup>e</sup> éd., 1933), les quatre ou cinq pages (172-176) consacrées à la Cappadoce et particulièrement à Césarée.

Fr. HALKIN.

Habib ZAYAT, *Les couvents chrétiens en terre d'Islam*. Beyrouth, 1938, in-8°, 131 pp. Extrait de la revue *al-Machriq*, t. XXXVI. En arabe.

Jusqu'à présent, les historiens du monachisme oriental n'avaient accordé aucune attention aux renseignements qu'ils auraient pu tirer de la littérature islamique. Les uns ont reculé, semble-t-il, devant la difficulté de les recueillir ; les autres en ignoraient paisiblement l'existence. M. H. Zayat a pris sur lui la tâche très épineuse de réparer cette omission. Parmi le public auquel s'adresse son intéressant volume, il se trouvera probablement plus d'une âme pieuse pour regretter qu'il n'ait pas laissé les éléments de ce dossier dans la poussière où ils dormaient sans détriment aucun pour l'édification. Le fait est qu'il en sort des révélations, qui tranchent d'une note un peu trop piquante sur les peintures idylliques des *Vitae Patrum* et du *Pré Spirituel*.

Pour éviter de s'exagérer les difficultés qui peuvent surgir des

témoignages exhumés par M. Z., il est bon de se demander tout d'abord où et comment les écrivains arabes ont été en mesure d'observer la vie et l'organisation des monastères chrétiens. Toute l'histoire du proche Orient montre que, depuis la conquête, l'Islam et le christianisme y ont vécu séparés par une cloison étanche que, de part ni d'autre, aucune curiosité ne songeait sérieusement à percer. Aujourd'hui encore, malgré tous les changements survenus dans l'état social de ces pays, l'ignorance ou l'incompréhension réciproques en sont restées à peu près au même point, en tout ce qui concerne les choses religieuses. Mais sans tenir le moins du monde à connaître les institutions chrétiennes et la vie monastique en particulier, beaucoup de musulmans ont eu l'occasion de les observer de plus ou moins près. Certains d'entre eux et non des moindres ne se privaient pas d'aller chercher aventure aux grandes fêtes des chrétiens et dans les centres de pèlerinage, un peu comme en tous pays la dédicace de l'église attire encore un certain public tout autre que dévot. En temps ordinaire, les sanctuaires chrétiens n'étaient pas gardés avec la même intolérance farouche que les mosquées. La charité des moines d'Orient a toujours été très accueillante. Plusieurs de leurs couvents étaient célèbres par l'hospitalité qu'ils donnaient généreusement aux voyageurs et aux étrangers. Un des premiers explorateurs modernes du Turkestan oriental a fait remarquer en 1899, dans un mémoire adressé à la commission de l'Académie des inscriptions, que l'atlas catalan, dit de Charles-Quint, indique près du Chatir-Koul, dans les Thian-Chan, au col de Tach-Robat, une hôtellerie nestorienne, analogue à notre Grand Saint-Bernard, mais bien antérieure, qui donnait asile aux voyageurs se rendant en Chine par la voie septentrionale du Turkestan chinois (G. SAINT-YVES, *Le Correspondant*, t. CCXVIII, 1914, p. 577-78). Plus près de nous, en terre d'Islam, cette forme traditionnelle de la charité chrétienne était communément pratiquée. Les conquérants arabes et les khalifes eux-mêmes en ont profité sans retenue. Ils ont élargi à leur convenance les anciennes règles de l'hospitalité monastique. Certains couvents plus agréablement situés sont devenus pour eux des lieux de villégiature, où ils s'imposaient sans façon, quand ils ne les confisquaient pas (ZAYAT, p. 28-32 ; cf. supra, p. 307). Les monastères doubles et même les monastères de religieuses n'étaient pas à l'abri de leurs intrusions. Ces hôtes plus qu'encombrants y portaient des habitudes et un genre de vie qui, on le pense bien, n'étaient pas ceux de la stricte observance. On voudrait pouvoir rendre aux moi-



nes de Syrie et de Mésopotamie le témoignage qu'ils ont mis en action tous les moyens dont ils disposaient pour atténuer les inconvénients d'une si fâcheuse servitude. Mais, sans le vouloir peut-être, quelques-uns ont eux-mêmes ouvert la voie à des abus dont leur réputation n'arrivera pas à se laver complètement. En plus des hôtelleries ou des « chambres d'hôtes », destinées à un service charitable qui ne mérite que des éloges, on voit, dès une époque relativement ancienne, apparaître dans les dépendances de certains monastères ce que M. Z. appelle « les cabarets monastiques » : nom qui a le tort de sembler reconnaître une sorte d'existence canonique à cet état de choses, alors que les témoignages ne permettent d'incriminer que des cas de relâchement blâmables, mais locaux et exceptionnels. Les monastères, sur lesquels le fisc arabe et les conditions générales de la vie économique pesaient très lourdement, n'étaient pas tous en situation de se créer des ressources irrépréhensibles comme la culture de leurs champs, de leurs vergers ou de leurs safranières (ZAYAT, pp. 32-33, 50-57). Quelques-uns possédaient des vignobles, qui leur ont valu une peu enviable célébrité. Entre le vin des moines et les interdictions du Coran la casuistique musulmane a trouvé des accommodements ou a jugé inutile d'en chercher. Les poètes arabes ont célébré l'ivresse avec le lyrisme le plus débridé. Ce délire est déjà peu supportable quand il s'en tient à des divagations bachiques. Mais la poésie arabe a de quoi couper la respiration même à des lecteurs qui ont traversé les parages les plus méphitiques de l'anthologie grecque. M. Z. fait remarquer à plusieurs reprises qu'il y a une large part d'invention poétique dans les exploits dont se vantent ces métromanes dévergondés. On ne peut que lui donner raison, à la condition de ne pas perdre de vue que les moines ne sauraient être tenus pour responsables de toutes les insanités que leur vin a fait dire en prose et en vers. Dans les fragments cités par M. Z., les mêmes thèmes reparaissent avec des détails et des circonstances si étrangement pareils, que ces fâcheuses envolées lyriques semblent des variations sur un thème banal, devenu un simple prétexte à des assauts de virtuosité verbale. Il y a donc beaucoup à rabattre de ces vantardises plus qu'anacréontiques. Mais après qu'on a fait la part large, comme il se doit, à l'exagération et, en bien des cas, au mensonge caractérisé, mieux vaut passer simplement condamnation sur tout le reste. Aucune raison valable n'excuse les quelques monastères qui ont ouvert aux ivrognes musulmans et autres ces lieux de réunion, où des voix avinées continuaient encore

de chanter quand, à l'aube, les simandres appelaient les moines à matines (ZAYAT, p. 88-90). Il a manqué au monachisme oriental la vigilance tutélaire d'une autorité capable de l'arrêter sur la pente où ses anciennes traditions d'hospitalité dégénéraient de leur noblesse première. Séparé du patriarcat grec par le schisme d'abord, puis par la conquête arabe, il n'a pu, par ses seules forces, se défendre contre le relâchement, dont en Occident l'institution monastique n'a été sauvée que grâce à l'intervention énergique des papes, des conciles et des grands réformateurs animés de leur esprit. A la longue, d'étranges abus ont pu entrer si bien dans les mœurs que personne n'en remarquait plus l'inconvenance. Le 15 juillet 1850, E. Sandreczki assistait, au monastère nestorien de Mār Mattai, au nord-ouest de Mossoul, à une fête champêtre, par laquelle les paysans du voisinage y célébraient le dimanche, sous les regards paternes de leur évêque. Sans donner lieu de soupçonner aucun désordre proprement dit, il fait de ce « lustiges Kloster » une peinture qui prête un air de vraisemblance à quelques-unes des scènes évoquées par un Ibn Ġahīzat ou un Abū Nowās (C. SANDRECZKI, *Reise von Smyrna bis Mosul*, t. II, Stuttgart, 1857, p. 204-207). Qu'on se figure, si on le peut, un des glorieux législateurs du monachisme mésopotamien, un Maraba ou un Babaï, reparaissant tout à coup au milieu de ce bal campagnard. Pour bien des raisons, la cause de ces « cabarets monastiques » était impossible à gagner en droit. M. Z. a pourtant bien mérité de ses clients, moins par l'habileté avec laquelle il a plaidé en leur faveur les circonstances atténuantes, que par le soin avec lequel il a constitué son dossier. Pour tout esprit non prévenu il en ressort que, si le nom de couvent (*daïr*) a pris dans la poésie arabe un sens trop coloré, c'est par la faute de quelques abbayes de Thélème qui sont demeurées une triste exception. Rien ne permet d'étendre l'accusation à la généralité des monastères chrétiens du pays arabe.

Sur un point, M. Z. aura la satisfaction d'avoir abattu définitivement une vieille injustice. Au dire du poète al-Nāğim Abū 'Othmān, répété par al-Šābušti, dans son « Livre des Monastères », le couvent de religieuses de *daïr al-Ḥuwāt* à 'Okbara solennisait le premier dimanche du carême par une vigile accompagnée de turpitudes innommables (cf. E. SACHAU, *Vom Klosterbuch des Šābušti*, dans *Abhandlungen der preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1919, fasc. 10, pp. 11, 26). Cela s'appelait la nuit du *Māšūš*. Se fondant sur un témoignage de l'historien Ḥamza d'Ispahan, M. Z. en infère que, loin d'être particulières à un monastère chrétien, ces turpitudes



appartiennent à un fond de pratiques abjectes déjà introduites à Bagdad, sous les Abbassides, par des sectaires de Perse. Sous cette forme, l'explication est incomplète. Barhebraeus aussi parle de la « nuit du *Māšūš* », comme d'une orgie rituelle en usage chez les Borboriens, appelés, dit-il, en syriaque *malionāie* et qu'il englobe sous la dénomination générique de manichéens. Ce qu'il en sait est emprunté principalement à un livre d'al-Bīrūni. En comparant ce témoignage au texte d'al-Šābustī, G. Hoffmann a reconnu qu'ils dérivent tous deux de la notice de S. Épiphanes sur les *Zacchéens* ou Nicolaïtes (*Haeres.* 26, 5 ; cf. G. HOFFMANN, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer*, p. 126-27). D'autre part, le même al-Bīrūni, chez qui Barhebraeus est allé se renseigner sur les Borboriens, compte la *laīlat al-Māšūš* parmi les fêtes des nestoriens, sans toutefois lui attribuer aucun caractère licencieux (*Chronologie orientalischer Völker*, éd. E. SACHAU, p. 311). Il n'a pas manqué de souligner que les témoins n'étaient pas d'accord sur la date où elle était célébrée. Le nom même de ce rite demeure énigmatique. Barhebraeus avoue n'en connaître ni l'origine ni la signification. Sachau croit que *laīlat al-māšūš* signifie « la nuit du porc », qui serait en effet le terme approprié à la chose, mais laisse inexplicé le fond du problème. Tout porte à croire qu'il s'agit ici d'un de ces mythes errants, qui reprennent racine partout où ils trouvent le terrain préparé par la crédulité ou la malignité populaires. Pour qu'il se soit localisé à daīr al-Ḥuwāt, il faut nécessairement que ce beau monastère se soit signalé à l'attention publique au moins par une certaine élasticité de son observance. Mais de là à la calomnie infâme rapportée par al-Šābustī, il y a une distance que ni la raison ni la justice n'accepteront de franchir.

En récompense du zèle qu'il a déployé à ses difficiles recherches, M. Z. a mis la main sur un témoignage dont l'intérêt dépasse la question présente. Dans un recueil arabe de tables astronomiques et astrologiques contenant des dissertations géographiques et historiques, un auteur arabe anonyme qualifie en termes très durs cette fable odieuse du *Māšūš* et flétrit ceux qui la répandent contre des hommes d'une vie irréprochable. Cet hommage rendu par un musulman aux prêtres et aux religieux chrétiens est motivé en des termes presque trop beaux. L'ouvrage où il se lit est intitulé *dastūr al-munağğimīn*. Il a été composé au v<sup>e</sup> siècle de l'hégire par un écrivain šī'ite demeuré inconnu. Le manuscrit qui l'a conservé, Paris, bibliothèque Nationale 5968, date du xiv<sup>e</sup> siècle (E. BLOCHET,

*Catalogue des manuscrits arabes des nouvelles acquisitions*, p. 151). Un complément d'information sur ce curieux document aurait été reçu avec reconnaissance. P. P.

F.-M. ABEL, O. P. *L'île de Jotabè*. Extrait de la *Revue Biblique*, t. XLVII (1938), p. 510-38.

Plusieurs problèmes intéressant la géographie biblique et ecclésiastique se posent à propos de l'île de Iotabè, appelée aujourd'hui Taran, à l'entrée du golfe d'Aqaba, vers la pointe sud de la péninsule sinaïtique. Ils sont discutés à fond dans un article, dont on a déjà caractérisé l'importance et le mérite en disant qu'il est du R. P. F.-M. Abel, O. P. Iotabè a porté plusieurs noms, et les témoignages qui la concernent sont les uns trop laconiques, les autres ambigus et discordants, au point que des géographes sérieux ont pu hésiter sur la position de l'île. Le P. A. a classé et interprété ces données non seulement à la lumière d'une impeccable méthode philologique, mais encore avec le coup d'œil réaliste et la perspicacité d'un observateur, à qui la connaissance directe des lieux et de tout le pays environnant ont appris bien des choses que les meilleures cartes et les descriptions les plus détaillées n'enseignent pas. Dans l'histoire ecclésiastique, Iotabè a fait figure comme siège d'un évêché qui a subsisté depuis une date inconnue jusqu'après le milieu du vi<sup>e</sup> siècle. Les suscriptions du concile de Chalcédoine nous apprennent l'existence d'un *Μαρκιανὸς ὁ εὐλαβέστατος ἐπίσκοπος Ἰωτάπης*, — évidemment pour *Ἰωτάβης*, comme portent les Actes du synode de Jérusalem en 536. Le P. A., d'accord avec M. Alt, se prononce résolument contre la correction *Ἰωτάνης* introduite dans le texte par M. Schwartz (*Acta Concilii Chalcedonensis*, vol. I, pars 2, p. 103). Les hagiographes remarqueront avec encore plus d'intérêt que Iotabè fut l'une des bases navales où le roi éthiopien Élesbaas arma, en 524, la flotte qui écrasa la révolte de *Dū-Nowās*, le persécuteur des chrétiens *ḥimyarites*. On ne saurait trop recommander à leur attention les p. 514-29, où le P. A. expose le rôle joué par Iotabè à raison de sa position géographique. Siège des douanes impériales, elle commandait le trafic de la mer Rouge par le golfe d'Aïla (Aqaba) vers la Syrie et l'Asie antérieure. Elle fut pour ce motif entraînée dans les rivalités qui mirent aux prises l'empire romain, le royaume éthiopien d'Axoum, la Perse, les principautés saracènes du désert de Syrie et les établissements juifs d'Arabie. La révolte de *Dū-Nowās* et son expédition contre la ville de *Naḡrān* fut un épisode de ces luttes séculaires. Le fanatisme religieux n'en



fut pas le seul mobile ; et il est impossible d'accepter comme rigoureusement historique un récit où ces dessous politiques ont complètement cessé d'être reconnaissables. P. P.

E. SOL. *L'Église de Cahors. I : Évêques des premiers siècles*. Paris, Beauchesne, 1938, in-8°, 145 pp.

M. le chanoine Sol, archiviste diocésain, s'est surtout fait connaître par de nombreuses publications sur la Révolution en Quercy. L'histoire ancienne de Cahors aussi a tenté sa plume. Divers articles sur les premiers évêques du siège, notamment sur le plus célèbre d'entre eux, S. Didier (ou Géry), viennent d'être réunis en volume ; ils forment la première section d'un ouvrage d'ensemble. M. S. n'a pas manqué de s'apercevoir qu'il se trouve ici sur un terrain bien moins ferme que celui de ses études d'archives. A Cahors, comme ailleurs en Gaule, l'histoire des origines chrétiennes a été singulièrement altérée par des couches successives de « traditions » sans antiquité véritable. Si le sens de l'investigation scientifique a fait saisir à M. S. l'inanité des légendes de S. Martial et de S. Amador, on peut regretter qu'il ait, un peu partout, alourdi les pages de son livre par l'exposé de thèses depuis longtemps périmées : c'est là une manière de leur prêter une importance qu'elles ne méritent point. La longue fréquentation des vieux auteurs quercynois, imprimés ou manuscrits, qu'il énumère dans son Introduction, a, cette fois, moins bien servi M. S., trop soucieux, assurément, « de ne rejeter aucune donnée que nous ont transmise les siècles » (p. 89). En un compartiment de l'histoire dont la plupart de ces écrivains avaient perdu la clef, il n'y a nul dommage, croyons-nous, à passer sous silence leur avis. Ainsi, l'opinion de Guillaume de Lacroix († 1614) sur l'état des finances épiscopales d'un Exupère de Cahors au iv<sup>e</sup> siècle, n'a pas besoin d'être réfutée, lorsqu'au préalable il a été établi que Lacroix a faussement pris pour un évêque cet Exupère, lequel était en réalité un rhéteur fameux, loué par Ausone (p. 67). Mais c'est là faute vénielle.

Plus confiant que Mgr Duchesne dans les traditions tardives concernant S. Genulphe (ou Genou), M. S. fait état, en outre, d'un martyrologe du xi<sup>e</sup> siècle pour reconnaître dans ce solitaire le premier évêque de Cahors. Le témoignage de ce manuscrit, cité en français (d'après l'historien Lacoste ?), ne renforce guère, quoi qu'en pense M. S., la thèse dite traditionnelle. L'auteur s'écarte encore de la liste chronologique dressée dans les *Fastes épiscopaux* (t. II<sup>a</sup>, p. 44-47), en y admettant, au v<sup>e</sup> siècle, un S. Anatole, et en faisant remonter

du VIII<sup>e</sup> siècle au VII<sup>e</sup> l'évêque Agarnus (ou Awarnus). Celui-ci est mentionné à l'occasion d'un miracle posthume par le biographe de S. Didier ; mais on aurait tort de regarder cet écrivain comme contemporain de son héros (cf. *M. G.*, *Scr. rer. merov.*, t. IV, p. 556).

Un mot sur S. Alithius, successeur de S. Florent. Ces deux évêques, correspondants l'un et l'autre de S. Paulin de Nole, ont été, sans preuve, tenus pour frères. Leur parenté serait établie par l'adresse de la lettre 33 de Paulin. Un coup d'œil sur l'édition critique de Hartel, à cet endroit, suffira pour montrer à M. S. que l'inscription, telle qu'il nous la traduit, n'appartient pas au texte original. Il n'est nullement prouvé non plus qu'Alithius de Cahors doive être identifié avec le gendre de S<sup>te</sup> Paule. On remarquera, enfin, que cet évêque n'a jamais été honoré comme saint avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, où sa fête apparaît pour la première fois, au 8 juillet, dans un bréviaire de 1746. A ce propos, le chanoine Albe avait déjà fait observer que, le 8 juillet précisément, un Alithius est mentionné au martyrologe hiéronymien, dans un groupe de martyrs de Nicée. Cette homonymie a pu guider les liturgistes de Cahors dans le choix d'un jour de fête pour leur lointain évêque. M. C.

Kathleen MULCHRONE. *Bethu Phátraic. The Tripartite Life of Patrick*. T. I, Dublin, Royal Irish Academy, 1939, in-8°, x-158 pp.

C'est aux nombreux passages latins dont elle est farcie que la Vie Tripartite de S. Patrice, le plus ancien texte narratif irlandais de quelque longueur, a dû d'être rangée dans la *Bibliotheca hagiographica latina*, où elle porte le n° 6509. Elle paraît avoir été composée pour fournir la matière des trois sermons à prêcher chaque année en la fête de S. Patrice qui, nous le savons par une note du Livre d'Armagh (fol. 16, col. 1), durait trois jours de suite. Elle peut dater du IX<sup>e</sup> ou du X<sup>e</sup> siècle, mais les manuscrits qui nous l'ont conservée ne remontent qu'au XV<sup>e</sup>. Un abrégé, dans plusieurs manuscrits, sous forme d'homélie également, a fait l'objet des savantes recherches de M<sup>lle</sup> Mulchrone dans son étude *Die Abfassungszeit und Überlieferung der Vita Tripartita*, dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XVI (1926), p. 1-94. Ces solides travaux d'approche avaient préparé M<sup>lle</sup> M. à donner au public une édition de la Tripartite qui se faisait vivement désirer. Colgan, qui disposait de trois manuscrits aujourd'hui perdus et différents de ceux qui ont survécu, composa une paraphrase latine qui permet de combler certaines lacunes. Il y a quelque cinquante ans, Whitley Stokes donnait, dans la collection du Maître des Rôles, une édition dont deux défauts princi-



paux furent l'occasion de vives controverses entre celtisants. Tout d'abord, c'était une transcription plutôt qu'une édition à proprement parler ; et sans doute Stokes avait-il pris le parti le plus sage, dans l'état où se trouvait alors la connaissance de l'ancien irlandais. Ensuite, le moins bon des deux manuscrits avait malencontreusement été pris comme base. L'édition de M<sup>lle</sup> M. ne pourra être jugée avec équité que lorsque l'introduction, la traduction et les index promis (p. v) seront venus la compléter. C'est, en tout cas, une heureuse inspiration de ne point attendre plus longtemps avant de publier le texte même, qu'on espérait depuis tantôt quinze ans. Le travail est exécuté avec tout le soin désirable. Non seulement des notes critiques, mais, au bas des pages, toute la série des sources auxquelles a pu puiser le rédacteur de la Tripartite, viennent l'éclairer et la compléter. Ce sont principalement les passages divers de S. Patrice et sur S. Patrice que renferme le Livre d'Armagh. La ponctuation, introduite dans ces textes latins par l'éditeur, n'est pas toujours heureuse, et voici encore quelques détails à corriger. Dans le passage de la paraphrase de Colgan cité p. 10, on relève un certain nombre d'expressions marquées à tort d'un *sic*. Il faut certainement lire : *magis ac magis accrescebat amor Dei*, en comparant le texte de la Confession, *BHL.* 6492, § 16 : *magis ac magis accedebat amor Dei*. Un peu plus loin, *ubi* est intelligible, au sens temporel de *quando*. Cela n'empêche qu'il soit permis de croire aussi à quelque négligence de Colgan, qui s'écarte ici des manuscrits existants. Mais il n'est pas impossible que nous ayons affaire à une autre recension. Un peu plus bas, *excitabur* et *fundebam* sont évidemment chez Colgan de simples coquilles : lire *excitabar* et *fundendam*. Quant à *sed* au lieu de *sicut*, la leçon conservée par Colgan nous paraît préférable. P. 17, note, il n'y avait pas lieu de respecter une autre coquille, *dilecti* pour *delicti* ; et dans le texte de Muirchu, p. 22, note, il convenait de corriger *potest ea* en *postea*, conjecture évidente et d'ailleurs attestée par le manuscrit de Bruxelles, au lieu de garder une phrase inintelligible. A la ligne 47, la meilleure leçon était *intelligentiam*. P. 149, note 3000, la particule *et*, devant *reliqua*, est redondante (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 122). P. 133, note, lire : *et revixit sanus*. L'extrait du manuscrit Cotton Otho E. XIII, que nous avons étudié naguère (*Anal. Boll.*, LII, 411-12), ne devrait-il pas trouver sa place parmi les sources de la Tripartite ?

Un passage latin, à la fin de la troisième homélie, lignes 3021-3028, mérite un moment d'attention. Il se lit dans le seul manuscrit

Egerton, fol. 18, col. 1, lignes 8-18. Stokes, dans son édition, p. 264, avait tenté, mais sans grand succès, de restaurer par des conjectures aussi brutales qu'arbitraires cet épilogue fort corrompu. M<sup>lle</sup> M., plus respectueuse du texte, n'a pas réussi non plus à le rendre compréhensible. Voici, pensons-nous, comment il faut lire. Nous ne modifions la ponctuation qu'en un point, et ne proposons que six corrections exigées par le sens et paléographiquement très explicables : *Haec ergo quae denuntiavimus opera quae divina gratia per virum sanctum Patricium ut essent conces<s>it, quamvis (quodvis cod.) audientibus gravia et magna videant<ur>, pauca tamen sunt de pl[a]urimis, parva de multis ; na<m>, si memorie ex ipsis commendata sunt, sum<m>atim excerpta videntur. Quis enim (si cod., erreur de lecture du symbole insulaire h) sen<s>us, quae recordatio continere potest, quis scriptor perstringere valet singula quaeque (quique cod.) signa, miracula, prodigia quae in singulis regionibus, provinci[i]s, vicis, castellis, locis confecit ?* P. G.

John T. McNEILL et Helena M. GAMER. *Medieval Handbooks of Penance*. New York, Columbia University Press, 1938, in-8°, xiv-476 pp., fac-similés (= *Records of Civilization*, XXIX).

M. L. W. LAISTNER. *Was Bede the Author of a Penitential ?* Dans *The Harvard Theological Review*, t. XXXI, 1938, p. 263-74.

C'est une entreprise quelque peu hasardeuse que s'est proposée M. McNeill en offrant une traduction anglaise des principaux pénitentiels du moyen âge. Ceux qui ont dû recourir à ces textes savent qu'il n'en existe que bien rarement une édition satisfaisante. Mais c'est ce qui fera, aux yeux des spécialistes, le prix de cette traduction : les notes nombreuses, les excellentes introductions aux divers documents, sont en réalité des contributions à l'établissement du texte, et la version anglaise elle-même en offre un commentaire fort utile. La part prise à la rédaction du volume par M<sup>lle</sup> Gamer est plus importante encore. On lui doit la troisième partie de l'introduction générale, p. 51-71, sur l'état des textes, et l'appendice V, p. 432-50, la liste de manuscrits la plus complète qui ait jamais été dressée. Les textes traduits comprennent les pénitentiels et les documents de même caractère de l'Irlande et du Pays de Galles au haut moyen âge, ainsi que de l'Église anglo-saxonne ; des pénitentiels irlandais qui paraissent avoir été écrits sur le continent ; les pénitentiels francs et visigothiques du VIII<sup>e</sup> et du IX<sup>e</sup> siècle, et d'autres encore qui eurent cours en pays franc ; enfin un choix de documents moins anciens, jusqu'à S. Charles Borromée, et un aperçu



des éléments pénitentiels dans les lois civiles du moyen âge, comme aussi des décisions conciliaires et des opinions théologiques en la matière. En appendice, notons les extraits des coutumes de Tallaght et la traduction des canons irlandais du manuscrit 265 de Corpus Christi College, à Cambridge, transcrit à Worcester vers l'an mil. Les plus importants de ces documents sont seuls présentés en traduction intégrale ; pour d'autres, un choix de passages a été fait ; un bon nombre enfin sont simplement omis. Le volume forme cependant, grâce au jugement sûr de M. M., une bonne introduction à la littérature pénitentielle, et il rendra service aux nombreux érudits qui n'auront ni le temps ni le courage de lire les originaux. Nous aurions mauvaise grâce à relever les négligences et les erreurs un peu trop nombreuses qui déparent cet ouvrage ; on en trouvera un aperçu, de la plume de M. T. P. Oakley, dans *Speculum*, 1939, p. 254-56, et de celle de M. Claude Jenkins dans le *Journal of Theological Studies*, 1939, p. 202-204. P. 136, le texte n'offre pas de sens ; voir la correction indiquée, *Anal. Boll.*, LV, 144.

M. Laistner se demande si Bède est l'auteur d'un pénitentiel, et en particulier, s'il faut lui attribuer, parmi ceux qui portent son nom, le document publié par Dom Bruno Albers d'après le codex Barberinianus Lat. XI, 120, maintenant 477, dans l'*Archiv für katholisches Kirchenrecht*, t. LXXXI (1901), p. 393-420. Après un examen attentif, fondé sur sa connaissance remarquable des écrits de Bède et de ses sources, il conclut par la négative sur les deux points et montre incidemment que le document publié par Albers n'est même pas d'origine anglaise, mais fut composé sur le continent.

P. G.

G. R. STEPHENS et W. D. STEPHENS. *Cuthman, a Neglected Saint*. Dans *Speculum*, t. XIII (1938), p. 448-53.

Les auteurs de cette note, où l'on ne trouvera pas grand'chose de neuf, morigèment de fort haut Bollandus, qui, dans son commentaire (*Act. SS.*, Feb. t. II, p. 197), faute de documents autres que ceux qu'il avait obtenus de Fécamp, place par erreur en Normandie *Stenningas*, centre du culte de S. Cuthman, alors que c'est l'actuel Steyning, en Sussex. MM. S. résument le texte *BHL*. 2035, non sans y insérer des réflexions de leur cru, et y joignent des indications bibliographiques qui ne pèchent pas par excès d'érudition ou de précision. Les *Vies* de Butler sont présentées comme un ouvrage français de 1833, et pour l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, le lecteur est renvoyé à la page 216 d'une traduction anglaise. Les Bollandistes

ne furent point les premiers à placer dans le sud de l'Angleterre la naissance de S. Cuthman, comme le disent les auteurs, p. 450 ; ce sont les propres termes de la Vie *BHL*. 2035, au début, cités d'ailleurs en note. Au lieu d'évhémériser, au point de le rendre méconnaissable, le miracle des gants suspendus à un rayon de soleil (p. 449), il eût mieux valu rappeler que ce thème légendaire est fréquent en hagiographie. Les anciens hagiographes anglais n'avaient pas exclu de leurs collections la légende de S. Cuthman : elle se lit dans le manuscrit de Gotha I. 81, fol. 134-136<sup>v</sup>. P. 338, note 1, lire *Collectio* ; *ibid.*, un ouvrage de M. V. Leroquais est attribué à Martène et Durand. P. 450, note 4, lire *agriculturam*. P. G.

N. R. KER. *The Hague Manuscript of the Epistola Cuthberti de Obitu Bedae with Bede's Song*. Dans *Medium Aevum*, t. VIII (1939), p. 40-44.

M. Dobbie avait édité récemment ce texte, *BHL*. 1068, d'après tous les manuscrits connus (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 171-72). M. Ker en a découvert un nouveau, du début du x<sup>e</sup> siècle, à la Bibliothèque royale de La Haye, coté 70.H.7, fol. 42-45, et le publie intégralement. Celui-ci, d'accord en général avec la recension que M. Dobbie appelait « continentale », présente cependant quelques leçons du type « insulaire », notamment la date correcte de la mort de Bède. Le texte est précédé d'une suscription d'une dizaine de lignes, adressée à Alcuin, *Inc. : Ecce in scriptura hac intellegi potes reverentissime Albine ; des. : de fine vitae illius descripsit dicens de obitu beati patris Bedae*. Cette sorte de préface ne semble point conservée ailleurs. Elle confirme l'hypothèse que l'*Epistola BHL*. 1068 fut apportée sur le continent par Alcuin ; mais ce manuscrit, à cause du mélange de leçons « continentales » et « insulaires », ne permet pas de décider si la recension courante au moyen âge en Suisse et en pays germanique dépend du texte même d'Alcuin ou si elle est arrivée d'Angleterre par une autre voie. P. G.

Francis WORMALD. *English Kalendars before A. D. 1100*. Vol. I. London, 1934, in-8°, xv-265 pp. (= *Henry Bradshaw Society*, LXXII).

Id. *English Benedictine Kalendars after A. D. 1100*. Vol. I, *Abbotsbury-Durham*. London, 1939, in-8°, viii-179 pp. (Même collection, LXXVII).

Grâce au patient labeur de M. Wormald, nous posséderons bientôt, il faut l'espérer, une édition des calendriers anglais digne de servir de modèle aux travailleurs de tous les pays, comme les publications de l'*English Place Name Society* font loi en matière de descrip-



tion toponymique. Il deviendra alors possible d'étudier en détail et sérieusement l'extension et l'histoire du culte des saints anglais ou des dévotions propres à l'Angleterre, points sur lesquels on ne peut encore que recueillir des indications partielles, soit dans les *Acta Sanctorum*, soit dans l'excellent essai d'Edmund Bishop sur le *Bosworth Psalter*, soit dans les notes et appendices du *Menology of England and Wales* de Richard Stanton. Le plan de M. W. se réalise lentement, mais avec une parfaite sûreté et une rare perfection. Dans un premier volume, on trouve le texte complet de tous les calendriers anglais antérieurs au xii<sup>e</sup> siècle, à l'exception de celui du Missel de Robert de Jumièges (manuscrit Y. 6 de la bibliothèque publique de Rouen, déjà imprimé trois fois), du calendrier bien connu de S. Willibrord, et d'un fragment de calendrier d'York, du viii<sup>e</sup> siècle, édité par Dom Romuald Bauerreis, O. S. B., dans les *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benedictiner Ordens*, t. LI (1933), p. 177-82. Quant aux calendriers en vers, ce ne sont pas des témoins directs de l'usage liturgique, mais plutôt des adaptations de martyrologes. Le but de M. W. est de réunir dans sa première série les pièces déterminant la pratique liturgique des églises et des monastères les plus importants d'Angleterre avant que se fit sentir l'influence des Normands. Les dix-neuf calendriers imprimés ici représentent l'usage de Bury St. Edmunds, de Saint-Augustin et de Christ Church à Cantorbéry, de Croyland, d'Exeter, de Glastonbury, de Sherborne, de Wells, de Hyde Abbey, de Winchester, du Wessex, du nord de l'Angleterre et des diocèses de l'ouest, enfin sans doute d'Evesham et de Worcester. Un second tome renfermera l'introduction, les index et des notes. Cette publication sera pour nous une occasion de revenir sur ce beau travail.

En attendant, M. W. a commencé le deuxième stade de son entreprise. Le plan est ici légèrement différent, car les calendriers bénédictins postérieurs au xi<sup>e</sup> siècle sont relativement nombreux et leur valeur réside moins dans leurs singularités que dans leur accord. Au lieu de les imprimer tous pour chaque abbaye ou prieuré, ce qui eût été une dépense considérable et un merveilleux imbroglio, M. W. en imprime intégralement un seul, et donne quand il y a lieu la collation des autres, plus récents ou moins complets. Des introductions séparées servent de préface au calendrier de chaque monastère. Elles contiennent, avec l'inventaire des manuscrits, des notes très fouillées sur les fêtes caractéristiques de chaque maison, ainsi que l'explication des difficultés du texte. L'examen des anciennes

listes de reliques a souvent permis à M. W. de déterminer la provenance des calendriers ou des livres liturgiques. Signalons en particulier la liste intitulée *Haec sunt nomina sanctorum Thornensi coenobio requiescentium*, imprimée pour la première fois par M. W., p. 129-30, d'après le manuscrit Add. 40,000 du British Museum, du XII<sup>e</sup> siècle pour cette partie. On y rencontre notamment un S. *Tatteus confessor*, qui reparait au 27 juillet dans le calendrier de Croyland, sous la forme *Tacheus*, également confesseur. M. W. n'a pas réussi à l'identifier. Ce pourrait être, croyons-nous, le Tatheus du 26 décembre, appelé Tathan par BARING-GOULD et FISHER, *Lives of the British Saints*, t. IV, p. 211-14. Cette fête, que l'occurrence de la Saint-Étienne empêchait de célébrer, aurait été reportée à une autre date. Les notes de M. W. contiennent nombre de détails du plus grand intérêt, sur lesquels nous voudrions nous attarder plus longuement. Il doit suffire d'indiquer ici les monastères bénédictins représentés dans cette collection : Abbotsbury, Abingdon, St. Albans, Saint-Augustin et Christ Church de Cantorbéry, Chertsey, Chester, Croyland, Deeping (attestant l'usage de l'abbaye de Thorney, dont dépendait le prieuré de Deeping), Dunster, et enfin le prieuré cathédral de Durham. C'est par erreur que la canonisation de S. Anselme est datée de 1494 (p. 97) ; elle n'a jamais eu lieu. P. G.

A. J. ROBERTSON. *Anglo-Saxon Charters*. Cambridge, University Press, 1939, in-8°, xxviii-556 pp. (= *Cambridge Studies in English Legal History*).

Selon l'usage anglais, M<sup>lle</sup> Robertson groupe sous le nom de chartes des documents assez variés. La plupart de ces textes, rédigés en anglo-saxon, sont des actes privés ; très peu proviennent des chancelleries royales. Avec des chartes proprement dites, la collection renferme des *notitiae*, des déclarations (*geswutelunga*), des chirographes, des mémoranda et des pièces diverses. Les brefs rempliront un autre volume de la même collection, *Anglo-Saxon Writs*, que prépare M<sup>lle</sup> Harmer. Les textes déjà publiés dans les *Select English Historical Documents of the Ninth and Tenth Centuries* de cette dernière, ainsi que dans les *Anglo-Saxon Wills* de M<sup>lle</sup> Whitelock, n'ont pas été repris par M<sup>lle</sup> R. Son volume contient un total de cent-vingt documents d'avant la conquête normande, six postérieurs à cet événement, et une dizaine de miscellanées ou fragments d'époque incertaine, parmi lesquels une pièce sur l'abbaye de Thorney, qui est partiellement inédite. Le reste n'était pas inconnu, mais n'avait jamais été l'objet d'autant de soin dans l'édition ni de commentaires aussi com-



plets : texte, traduction, variantes, notes, index divers. Les « Charters » concernent surtout les transactions immobilières, souvent en faveur d'églises ou de monastères. Parmi les pièces qui touchent de plus près à l'histoire littéraire, signalons le n° XXIV (le roi Aethelstan donne à S. Cuthbert, dont les reliques reposaient alors à Chester-le-Street, l'évangélaire Cotton Otho B. 9, qui a été détruit dans l'incendie de la Cottonienne) ; le n° XXXIX, dons de S. Aethelwold, évêque de Winchester, à l'abbaye de Peterborough, vers 963, entre autres une Vie de S. Félix *metrice*, assurément les poèmes de S. Paulin sur S. Félix de Nole, *BHL.* 2870-2871, une *Vita Eustachii*, et un *Liber Miraculorum*, qui pourrait être un exemplaire des Dialogues de S. Grégoire. Quant au volume intitulé *De duodecim abusivis*, il s'agit certainement du traité hiberno-latin, faussement attribué à S. Cyprien et à S. Augustin, dont M. Mario Esposito a récemment énuméré deux cents manuscrits, dans *Hermathena*, t. XLVIII (1933), p. 221-36. Dans l'appendice I, n° 1, dons de l'évêque Leofric à Exeter, parmi des livres : le *Liber Dialogorum* de S. Grégoire, un martyrologe, qui est peut-être le manuscrit 196 de Corpus Christi College, à Cambridge, un *Passionalis*, un *Liber Prudentii de martyribus*, c'est-à-dire le *Peristephanon*, aujourd'hui Auct. F. 3. 6 à la bibliothèque Bodléienne, un volume de *Passiones apostolorum* ; il y est question aussi de S<sup>te</sup> Sidwell, sur laquelle on peut voir la *Legenda S. Sativolae Exoniensis*, *Anal. Boll.*, LIII, 359-65. Dans l'appendice II, n° V, une liste de livres, provenant peut-être de Worcester, mentionne entre autres : un passionnaire en anglais et deux exemplaires des Dialogues de S. Grégoire en anglais, sûrement la traduction du roi Alfred, le martyrologe en anglais et *Barontus*, c'est-à-dire la Vision de S. Barontus de Pistoie, *BHL.* 997. Le n° VI, liste de livres provenant de Saint-Augustin de Cantorbéry, ne renferme rien d'hagiographique mais un calendrier ou directoire de comput. Le n° VII, liste de livres empruntés par un prêtre nommé Salomon, après la conquête normande, cite un martyrologe. P. G.

*Germania sacra*. Dritte Abteilung. *Die Bistümer der Kirchenprovinz Köln*. Erster Band : *Das Erzbistum Köln. Archidiaconat von Xanten*. Erster Teil. Bearbeitet von Wilhelm CLASSEN. Berlin, de Gruyter, 1938, in-8°, x-466 pp.

Wilhelm STÜWER. *Die Patrozinnen im Kölner Grossarchidiaconat Xanten. Beiträge zur Kultgeschichte des Niederrheins*. Bonn, Röhrscheid, 1938, in-8°, vi-238 pp.

Dans un ouvrage important, paru en 1920 parmi les *Kirchenrechtliche Abhandlungen* de Stutz, M. F. Gescher, étudiant les ori-

gines et l'évolution du décanat et de l'archidiaconat dans la province ecclésiastique de Cologne, établit au chapitre V un parallèle entre les archidiaconés de Bonn et de Xanten. Fondées toutes deux, l'une au sud, l'autre au nord du diocèse, sur un sol vénérable, riche en témoignages de la première génération chrétienne du pays rhénan, les églises de Saint-Cassius et de Saint-Victor avaient acquis pour leurs prévôts respectifs le rang d'archidiacre, ou de chorévêque, au sens honorifique où l'on employa ce terme à partir du x<sup>e</sup> siècle. Des fouilles heureuses, que nous avons mentionnées naguère, ont ramené sur ces deux centres religieux l'attention des archéologues et des historiens, tout en suscitant de nombreuses publications. A Xanten, notamment, elles éclairent le récit de Grégoire de Tours (*in Glor. mart.*, c. 62) au sujet de l'évêque de Cologne Ébrégisile, qui édifia vers 590, *apud Bertunensim oppidum*, un oratoire sur une sépulture de martyrs ; d'où naquit plus tard, le vocable « ad Sanctos ». Outre les rapports des fouilles, des études d'art et d'architecture et des articles tels que ceux de M. Levison sur S. Ébrégisile et de MM. G. Rütten et A. Steeger sur Xanten à l'époque franque, quelques ouvrages importants ont vu le jour, ces dernières années. Ainsi, le tome I<sup>er</sup> de l'*Urkundenbuch des Stiftes Xanten* par M. P. Weiler, en 1935 ; les *Quellen zur Rechts- und Wirtschaftsgeschichte des Stiftes Xanten* de M. C. Wilkes, en 1937 ; et, la même année, *Die Memoiren des Stiftes Xanten* de M. E. Weise. Nous en signalons aujourd'hui deux autres, parus en 1938, et qui intéressent plus directement nos études.

Voici d'abord, dans le cadre de la *Germania Sacra*, un volume consacré à l'ancien archidiaconé de Xanten ; il a été confié par M. P. Kehr aux soins compétents de l'archiviste W. Classen. On n'a pas à retracer ici le plan des volumes de cette collection. Il permet à l'historien d'y recueillir sans peine une ample moisson de faits précis, bien datés, appuyés de bonnes preuves, touchant l'administration de toutes les fondations religieuses dans un ressort défini, avec une brève esquisse du passé de chacune d'elles, la nomenclature du personnel, ce qu'on sait des archives et des bibliothèques, des propriétés, des dépendances, etc. Dans l'énorme dépouillement de la documentation tant manuscrite qu'imprimée, auquel s'est astreint M. C. pour ce volume, qui ne comprend que la première partie des églises de l'archidiaconé de Xanten, notre attention est allée principalement à tout ce qui concerne les saints patrons et fondateurs, aux détails du culte, aux reliques, aux manuscrits anciens. C'est ce qui excu-



sera le décousu des remarques qui suivent. Sur les vestiges de l'oratoire chrétien datant de l'époque romaine et les églises successives à Xanten, il faut lire un résumé p. 80-81. C'est sans doute par une simple erreur de typographie que, p. 5, la construction d'Ébrégisile a été antidatée d'un siècle. P. 59 et suiv., l'auteur rappelle la tradition consignée en 1236 dans un acte de confraternité entre les chapitres de Bonn, de Saint-Géréon de Cologne et de Xanten, selon laquelle S<sup>te</sup> Hélène aurait fondé ces trois églises ; les récits, s'amplifiant par la suite, firent jouer à la mère de Constantin un rôle important dans l'élévation des reliques de nombreux martyrs en pays rhénan. On retrouve ces légendes dans l'*Historia Xantensis*, demeurée manuscrite, du chanoine Philippe Schoen (vers 1492), qui relate le voyage de S<sup>te</sup> Hélène *ad Troye minoris moenia* (cf. *Act. SS.*, Oct. V, 14, 25). Sur le trésor, assez précieux encore de nos jours, et sur les reliques de Xanten, on trouve un aperçu, p. 81-82. Le grand sceau du chapitre représentait S. Victor, casque en tête, tenant dans la main gauche le bouclier et la lance ornée de l'oriflamme, et une palme dans la main droite ; comme texte : *Sanctus Victor Xantensis ecclesiae patronus*. Dans la liste des chanoines, on notera, p. 108, S. Norbert. Sa « conversion » date de 1115 ; devenu évêque de Magdebourg, il revint, en 1128, à Xanten, pour y consacrer la nouvelle église de Saint-Victor.

Parmi les autres fondations non monastiques de l'archidiaconé, on peut citer Saint-Martin de Zyfflich, transféré plus tard à Cranenburg ; Sainte-Marie de Rees ; Sainte-Balbine à Rade, près de Suchtelen ; Sainte-Marie à Clèves ; Saint-Clément à Wissel. A cette dernière, dont les origines s'entourent de traditions légendaires, se rattache le souvenir de S. Liuthard, comte de Clèves (cf. *Act. SS.*, Sept. V, 106). Les fondations bénédictines les plus importantes sont l'abbaye de München-Gladbach, pour les moines, et celle de Neuwerk, pour les moniales. Une des sections les plus considérables de l'ouvrage, p. 397-454, traite de ces deux monastères. On connaît l'*Historia foundationis monasterii Sancti Viti*. Bien que la tradition manuscrite en soit fort tardive, M. C. croit pouvoir dater le texte de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle ; pour de bonnes raisons, il condamne l'opinion de l'éditeur E. Brasse, rejetant cette œuvre au début du XVI<sup>e</sup>. Notons qu'elle a été rédigée sur le plan de la *Vita Ezzonis sive libellus foundationis monasterii Brunwilrensis* (BHL. 2815). Gladbach remonte à l'époque de Géro (969-976), et cet évêque de Cologne peut en être regardé comme le principal fondateur. Les re-

liques anciennes du monastère sont celles des SS. Vit, Corneille, Cyprien, Barbe et Chrysanthé. Plus tard, le chef prétendu de S. Laurent, dont l'acquisition demeure obscure, vint éclipser toutes les autres, et c'est en vain que les rois d'Espagne en sollicitèrent la cession en faveur de l'Escorial. Un mot de la bibliothèque, dont M. C. a tenté d'identifier quelques éléments dispersés. On retrouve des manuscrits de Saint-Vit à München-Gladbach parmi les archives paroissiales, à l'Historisches Archiv de Cologne, à Berlin, à Fribourg en Brisgau et à Darmstadt. Nous ajouterons à la liste, dressée p. 407-409, le manuscrit 72 du musée bollandien ; c'est un légendier du XII<sup>e</sup> siècle, qui porte la marque : *Monasterii Sancti Viti martyris in Gladbach*. Il contient, fol. 163-164, le *Sermo in inventione reliquiarum SS. Viti, Cornelii, Cypriani et aliorum in Gladebach* (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 442-44).

Des patrons d'églises dans l'archidiaconé de Xanten, nous n'avons parlé ci-dessus qu'incidemment. Un ouvrage fort compact vient d'être consacré à l'étude systématique du sujet. Il est dû à M. W. Stüwer, dont on a déjà signalé ici (LV, 189) des essais sur les patronages de S. Meinulphe et de S<sup>te</sup> Catherine en Westphalie. Avec raison, l'auteur exprime l'avis que dans le nord et l'ouest de l'Allemagne, les travaux de ce genre ont été moins avancés qu'ailleurs et que les livres de Korth, de Tibus et de Kampschulte peuvent être dépassés. Les recherches de M. S. lui ont fourni la matière de sa thèse de doctorat à l'université de Munster ; elles ont bénéficié des conseils d'un spécialiste, M. J. Trier. Regrettons toutefois que dans ce livre la critique hagiographique proprement dite ne se maintienne pas toujours à la hauteur des exigences scientifiques.

Voici les six sections de l'ouvrage, avec leurs titres respectifs :

I. *Allgemeiner Patrozinienkreis* (le Sauveur, le Saint-Esprit, la Trinité, la Croix, la Mère de Dieu, les Apôtres, etc.) ; II. *Römischer Patrozinienkreis* (Laurent, Cyriaque, Pancrace, Cosme et Damien, Sébastien, Quirin, Corneille, Silvestre, Clément, Balbine, Lucie, Agnès, etc.) ; III. *Fränkischer Patrozinienkreis* (Martin, Denys, Remi, Lambert, Servais, Amand, Evermare, Gertrude, Aldegonde, etc.) ; IV. *Angelsächsischer Patrozinienkreis* (Boniface, Willibrord, Suitbert, les deux Ewald, Gereberne Walburge, Brigide) ; V. *Patrozinien des Kölner-Mainzer Metropolitanbereiches* (les martyrs Thébéens, Ursule et ses compagnes, les Rois Mages, Hermann-Joseph, Ludger, Vit, Luthard, Irmgard, etc.) ; VI. *Orientalisch-Spätmittelalterlicher Patrozinienkreis* (Georges, Christophe, Pantaléon, Blaise,



Nicolas, Antoine abbé, Acace, Hubert, Josse, Léonard, Éloi, Érasme, Anne, Catherine, Barbe, etc.). Pour établir ses listes et ses groupements, que nous ne pouvons discuter ici en détail, M. S. a tenu compte non seulement des consécration d'églises et d'autels, des lettres d'indulgence, des sceaux de chapitres et de confréries, mais de l'insertion dans les livres liturgiques locaux. L'époque tardive où certains noms entrent dans le culte officiel d'une église a évidemment une signification. On s'en aperçoit dans le cas de divers saints classés parmi ceux de la VI<sup>e</sup> section — si étrangement composite — notamment de plusieurs « auxiliateurs », « maréchaux », ou patrons de métiers, dont on s'attendrait à trouver les noms dans des catégories différentes (tels Hubert, Éloi, Crépin et Crépinien, Érasme, etc.). Il convient de faire observer que, dans le nombre, il en est plus d'un dont le nom figurait dès le ix<sup>e</sup> siècle en divers sacramentaires du pays rhénan, parmi les saints invoqués dans les litanies.

L'effort original de l'auteur s'est porté surtout, nous a-t-il paru, à commenter ses statistiques, en indiquant les facteurs de la diffusion de certains patronages, ou même, en plus d'un cas, les motifs de l'insuccès de certains autres. Commentaire souvent suggestif, mais qu'il ne faudrait pas interpréter à contresens. Comme l'auteur le note lui-même, à propos des martyrs Thébéens, p. 148, la diffusion du culte dans les livres liturgiques est parfois fort large, même lorsque les patronages d'églises ou d'autels sont rares. Ailleurs, p. 138, M. S. constate le peu de faveur des saints anglo-saxons, tels que Willibrord et Boniface (« dass diese Heilige so wenig beliebt sind ») ; ici encore, le témoignage des documents liturgiques est assez différent. L'information bibliographique de M. S. est presque exclusivement allemande. Apparemment, il a cru pouvoir se passer des livres étrangers ; pour l'histoire des saints, Stadler lui a tenu lieu de toutes nos publications. Plus d'une erreur est sans doute imputable à ce manque d'horizon. Deux menus échantillons : le centre du culte de S<sup>te</sup> Ragin-flède est appelé « Die Abtei St. Denain bei Valenciennes » (p. 137), et celui de S. Valéry : « Leukome » (*sic*) ou encore « St. Walery sur mer in der Piccardie » (p. 132-33). M. C.

Johannes HAU, O.S.B. *Die Heiligen von St. Matthias in ihrer Verehrung*. Zweite Aufl. Gebweiler, Alsatia, 1938, in-8°, 208 pp., illustrations.

L'opuscule du P. Hau sur les saints de l'abbaye Saint-Matthias à Trèves paraît dans une nouvelle édition (cf. *Anal. Boll.*, LIV, 419). Il a été notablement augmenté, tant au point de vue du fond que de

l'illustration, laquelle est originale et variée. Comme le titre l'annonce, il s'agit moins d'un essai d'hagiographie critique que d'une contribution à l'étude du culte et à l'histoire des pèlerinages. Peut-être le manque de notes et de références au bas des pages laissera-t-il parfois en suspens le jugement du lecteur devant certaines assertions, dont il désirerait contrôler la source ou les preuves. A cet égard, l'auteur, qui sans nul doute, sera sollicité de rééditer encore son petit ouvrage, nous permettra de lui signaler quelques endroits prêtant à correction ou à litige.

Ce qui est relaté, p. 14, à propos du culte de S. Euchaire d'après la Vie de S. Maximin, ne peut pas être appelé un témoignage du iv<sup>e</sup> siècle (« das älteste Zeugnis des 4. Jahrhunderts »), cette biographie étant notablement plus tardive, du viii<sup>e</sup> siècle, suivant l'appréciation des meilleurs juges (voir E. WINHELLER, *Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier*, Bonn, 1935, p. 19). A la page suivante, on indique, sans noter la source, une translation de reliques de S. Materne à Liège en 768, avec l'autorisation du pape Étienne III. D'autre part, p. 184, la première mention des reliques du même saint est rapportée à l'année 842 (« als Dechant Othger feierlich einige Reliquien nach Lüttich übertrug »). Des traditions légendaires ont multiplié, comme on sait, les fondations pieuses de S. Materne. En les rappelant, l'auteur écrit par erreur, p. 179, *Audin*, pour Andain ou Andage (Saint-Hubert en Ardenne). On lit, p. 16, que l'« ancien martyrologe de Trèves » annonce la fête de S. Euchaire, au 8 décembre ; et la notice qui est reproduite en traduction allemande, résume la légende bien connue des origines apostoliques du siège. Une grave confusion est ici à craindre : quelques lignes plus haut, p. 15, en effet, le P. H. avait fait mention d'un martyrologe de Saint-Martin de Trèves, aujourd'hui le manuscrit 1245 de la Ville, exécuté vers l'an 800 ; or, celui-ci ne porte pas encore la moindre trace de pareilles fables. Un cas épineux est celui de S. Celse (p. 22 et suiv.), dont le nom a été inséré indûment, avec d'autres, dans le catalogue épiscopal de Trèves ; peut-être provient-il, comme les noms voisins Auspicius et Mansuetus, de la liste de Toul, où figure un Celsinus. On peut dès lors se demander sur quelle base historique il convient d'appuyer le récit (BHL. 1720) que le moine Thierry de Saint-Matthias nous a laissé d'une invention du corps de S. Celse, évêque de Trèves, en 980.

M. C.



Wilhelm WATTENBACH. *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Deutsche Kaiserzeit*. Herausgegeben von Robert HOLTZMANN. Band I, 1. Heft. Berlin, Ebering, 1938, in-8°, xv-162 pp.

Le nom de Wattenbach est, depuis près d'un siècle, familier aux médiévistes. Dès qu'ils ont passé pour la première fois le seuil d'un séminaire historique, ils apprennent à connaître les *Geschichtsquellen Deutschlands*, et cet instrument de travail ne cesse plus d'être à portée de leur main. L'ouvrage naquit en 1853, pour répondre à une question mise au concours par la fondation Wedekind à Goettingue. Tant du vivant de Wattenbach qu'après sa mort, survenue en 1897, les *Geschichtsquellen* furent constamment tenues à jour. La septième édition, toutefois, parue en 1904, se limita au tome I<sup>er</sup>. L'avant-propos portait le nom d'E. Dümmler, ami et collaborateur de Wattenbach. Quelques lignes suivaient, signées de L. Traube, qui avait surveillé l'impression du volume après le décès de Dümmler, mort à son tour en 1902. Depuis trente-cinq ans, historiens et éditeurs de textes n'ont évidemment pas chômé, et une nouvelle refonte du manuel était attendue. Le premier fascicule vient de sortir de presse. Il cause d'abord quelque surprise. La troisième des grandes sections de l'ouvrage (*Die Deutsche Kaiserzeit*) paraît, en effet, avant les deux premières (*Die Vorzeit*; *Die Karolinger*), et, semble-t-il, indépendamment d'elles. L'explication qu'on donne au lecteur, dans la préface, n'éclaircit pas entièrement cette anomalie.

Le tome I<sup>er</sup> comprendra l'époque impériale, de 900 à 1125 ; le tome II sera consacré à la période des Hohenstaufen (1125-1250). Les deux chapitres qui viennent d'être publiés dans le fascicule 1 portent les signatures de M. Robert Holtzmann, le directeur actuel de l'entreprise, et de M. Henri Sproemberg. On ne mettra pas en doute la particulière compétence de M. H. pour traiter le sujet : *Das Reich und Sachsen*. Sa récente édition de la Chronique de Thietmar de Mersebourg (Berlin, 1935) suffit à montrer qu'il est là sur son terrain. Nous avons remarqué les pages sur Brun de Querfurt et les Vies d'Adalbert de Prague. Quant à M. S., bien connu par ses recherches sur l'histoire de la Flandre, il ajoute à l'ancien Wattenbach une section qui déborde largement le plan primitif : *Niederlothringen, Flandern und Friesland*. L'hagiographie y prend une place si importante qu'il ne nous est pas loisible d'entrer ici dans le détail. Reconnaissons que M. S. n'a rien négligé pour s'informer aux meilleures sources. Depuis longtemps il rend compte dans les *Jahresberichte für deutsche Geschichte*, des travaux d'historiographie belge et néerlandaise. Pour ce qui touche au passé de notre pays, il a eu l'idée méritoire

de chercher le contact avec les érudits locaux et de faire bon accueil à leurs suggestions. M. C.

Friedrich SCHUBEL. *Die südenenglische Legende von den elftausend Jungfrauen*. Greifswald, Dallmeyer, 1938, in-8°, 250 pp. (= *Greifswalder Beiträge zur Literatur- und Stilforschung*, Heft 21).

La légende des Onze mille Vierges jouit, depuis quelques années, d'un regain de faveur. On étudie à nouveau ses origines historiques, son évolution littéraire, son expression dans l'art. Le livre que nous annonçons semble, à première vue, s'adresser aux linguistes. Pourtant, la thèse présentée par M. Schubel à l'université de Greifswald nous intéresse moins sous l'aspect philologique que par un effort méritoire pour analyser les résultats actuels du problème critique posé par la fameuse légende.

La publication de douze versions anglaises, reproduites in extenso dans la seconde partie de l'ouvrage, doit surtout servir à fixer les rapports entre des manuscrits d'un important légendier composé au XIII<sup>e</sup> siècle dans le sud-ouest de l'Angleterre. Sur le lieu d'origine et la date précise de cette compilation, les avis ont beaucoup varié. Sans entrer ici dans ces controverses, où l'examen des sources a son rôle, notons seulement que B. D. Brown indiquait récemment dans son Introduction à « *The Southern Passion* » (*Early English Text Society*, vol. 169), les années 1275-1285 comme l'époque approximative de l'achèvement du légendier et, comme patrie, le Somersetshire. Ce dernier point contredit l'opinion de ceux qui avaient rattaché l'ouvrage à Gloucester. Diverses particularités du « *South English Legendary* » laisseraient croire qu'il a été composé à l'intention du public profane et que son auteur appartenait à l'un des Ordres mendiants.

Dans le récit d'Ourse, fille du roi Maur, M. S. distingue quatorze éléments ou motifs, dont il recherche successivement la provenance. Après des investigations minutieuses, il arrive, p. 99, à la constatation, peu sensationnelle, qu'il n'y a pas lieu de supposer une source perdue, mais que le texte anglais, où l'on a pu reconnaître une combinaison de la *Passio* II, sous sa forme abrégée, et des révélations d'Élisabeth de Schönau, dérive tout simplement de la *Legenda aurea*, c. 158 (*BHL*. 8437). Cette dépendance, qu'on avait niée jusqu'à ce jour pour des raisons, reconnues illusoires, de chronologie, semble désormais établie.

La dissertation de M. S. sera surtout consultée, pensons-nous, pour les registres, assez commodes, qu'elle contient sur l'évolution du



culte des Vierges de Cologne, et pour son information bibliographique très étendue. Il faudra aussi tenir compte des conjectures personnelles de l'auteur (p. 35-53), sur le problème particulier de Pinnosa-Winnosa, l'héroïne du *Sermo in natali*. Parmi quelques inexactitudes qui ont échappé à M. S., nous noterons celle-ci. Les litanies du manuscrit 106 de la cathédrale de Cologne sont nettement plus anciennes que ne l'indique le rang qu'elles occupent dans la liste chronologique dressée p. 22 (voir aussi p. 50). M. C.

Filippo FERRARI. *S. Nicola Greco, comprotettore di Guardagrele*. Guardagrele, 1938, in-8°, 32 pp.

Id. *La battaglia di Lepanto e il P. Giovanni Battista da Guardagrele*. Ibid., 1925, in-8°, 168 pp., ill.

A l'occasion du sixième centenaire (1338-1938) de la translation du corps de l'ermite S. Nicolas de Prata à Guardagrele (prov. de Chieti), M. le chanoine F. Ferrari a eu l'heureuse idée de réunir, en une plaque destinée à promouvoir le culte, quelques documents relatifs à cet énigmatique « abbé grec » (cf. *Act. SS.*, Aug. II, 475 ; *Anal. Boll.*, XLV, 451-53). La pièce centrale du recueil (p. 15-25) est tirée de l'ouvrage monumental de Mgr Anton Ludovico Antinori († 1778), conservé parmi les manuscrits de la bibliothèque provinciale d'Aquila. Au vol. 32 de sa *Corografia storica degli Abruzzi*, le consciencieux historien discute les opinions très divergentes émises avant lui sur l'époque où auraient vécu le B. Nicolas et les sept autres solitaires de Prata (Plata) ; sans oser rien affirmer, il estime probable la date assignée par Polidoro, soit la fin du XIII<sup>e</sup> et le début du XIV<sup>e</sup> siècle. Il résume ensuite la légende, dont le texte original n'a pas été retrouvé, et les deux hymnes composées pour la translation par le provincial des franciscains, Jacopo Rossi ou del Rosso. Autant nous savons gré à M. F. d'avoir publié la notice d'Antinori, autant nous regrettons qu'il ait omis « per brevità » (p. 22, n. 1) ces deux hymnes, qui constituent le témoignage le plus ancien du culte rendu à S. Nicolas le Grec. Espérons que l'occasion ne tardera pas à se présenter de réparer cette omission.

Dans un ouvrage antérieur, dont le titre ne laisse pas deviner l'intérêt hagiographique, M. l'abbé Ferrari avait groupé une série imposante de « documenti editi ed inediti » sur le rôle capital qu'aurait joué, dans la victoire de Lépante (7 octobre 1571), l'image de la Vierge remise à Don Juan par le P. Jean-Baptiste De Luca, de Guardagrele, abbé de Saint-Pierre a Majella, à Naples. Tous ces documents

semblent dériver de la *Vita del Ven. P. D. Giovanni Battista della Guardia Grele, monaco celestino*, insérée par l'abbé C. Telera dans ses *Historie sacre degli huomini illustri per santità della Congregazione dei Celestini* (Bologna, 1648). On voudrait un témoignage moins tardif, d'autant que les récits contemporains — relation de Don Juan lui-même, Vies de S. Pie V, décret de Philippe II instituant, à Tolède, la commémoration annuelle du 7 octobre, etc. — ne font pas la moindre allusion à l'image miraculeuse de « Santa Maria Succurre Miseris ». Au point de vue du culte, nous retiendrons que les restes mortels du P. Jean-Baptiste de Guardiagrele furent « élevés » trente-trois ans après sa mort, en 1623, et que le titre de bienheureux est parfois donné, mais sans approbation officielle, à cette gloire de l'Ordre célestin.

Fr. HALKIN.

Lynn Townsend WHITE, jr. *Latin Monasticism in Norman Sicily*. Cambridge, Mediaeval Academy of America, 1938, in-8°, XIII-377 pp. (= *Monograph* 13).

Nos lecteurs se rappellent sans doute l'article consacré naguère par M. L. T. White à *La date de la mort de S. Gerland d'Agrigente* (*Anal. Boll.*, LVII, 105-108). Dans une étude antérieure, publiée dans l'*American Historical Review*, t. XLII (1936), p. 1-21, le jeune médiéviste de Princeton (aujourd'hui professeur à Stanford University) avait examiné, à propos de la « byzantinisation » de la Sicile, le cas de S. Grégoire, évêque d'Agrigente, mort au début du VII<sup>e</sup> siècle (cf. *BHG.* 707-708). L'ouvrage que nous annonçons est composé en ordre principal d'une série de monographies sur les origines et les développements de chacun des monastères latins de la Sicile normande. Les abbayes et prieurés bénédictins sont traités en premier lieu ; viennent ensuite les couvents de bénédictines, puis les maisons de l'Ordre de Cîteaux, enfin les prieurés des chanoines de Saint-Augustin, auxquels sont rattachés les Prémontrés de Gratteri. Un copieux appendice de 49 documents inédits jette une lumière nouvelle sur l'histoire économique des monastères, leurs acquisitions, leurs démêlés avec d'autres propriétaires terriens, etc. Si les riches donations dont les moines ont bénéficié durant cette période d'un siècle et demi (c. 1050-1200) leur ont permis d'élever d'impérissables monuments de l'art religieux, il ne semble pas que leur activité intellectuelle ait correspondu à cette prospérité matérielle. En dehors de l'historien Geoffroy Malaterra, on ne trouve guère à mentionner (pp. 70-71, 109-111) que deux « écrivains » : l'évêque de Catane,

ANAL. BOLL. LVII. — 28.



Maurice, auteur de la Translation de St<sup>e</sup> Agathe (*BHL*. 139), et le moine Blandinus qui ajouta à ce récit quelques nouveaux Miracles (*BHL*. 140). Une seule fondation, celle de San Giovanni degli Eremiti, à Palerme, a été mêlée à la vie d'un saint : elle est attribuée par G. G. Giordani à S. Guillaume de Verceil. Mais ce n'est là qu'une invention de plus du peu scrupuleux hagiographe de Montevergine (cf. *Anal. Boll.*, LVI, 415 ; LVII, 174-76).

Dans l'introduction, qui ne comporte pas moins de neuf chapitres (p. 3-73), les points de contact avec nos études sont heureusement plus nombreux. La légende de S. Placide, les fondations de S. Grégoire le Grand, la Vie de S. Zosime, évêque de Syracuse (*BHL*. 9026 ; cf. *Anal. Boll.*, XXX, 212), sont discutées comme il convient. L'esquisse du monachisme grec en Sicile à l'époque pré-normande (p. 27-37) est tracée presque uniquement d'après des documents hagiographiques, tels que les Vies de S. Joseph l'hymnographe (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 148-54), de S. Grégoire le Décapolite (cf. F. DVORNIK, *La Vie de S. Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1926), des saints « siculo-calabrais », Siciliens émigrés en Calabre pour échapper aux Musulmans, de S. Nil de Rossano, de S. Nicéphore de Milet (cf. *Anal. Boll.*, XIV, 129-66). En lisant ces pages érudites, on se réjouit de voir quel parti M. W. a su tirer d'une littérature trop décriée ; mais on regrette d'autant plus qu'il n'ait pas eu recours à la *Bibliotheca hagiographica graeca* et à son pendant latin : ces deux répertoires si commodes lui eussent appris, par exemple, à ne pas se contenter d'une note de Lancia di Brolo sur S. Grégoire le Décapolite (*BHG*. 711) ni des maigres extraits de Hase sur S. Nicéphore de Milet (*BHG*. 1338).

Incontestablement, le beau livre de M. W. marque un progrès notable sur la *Sicilia sacra* de Rocco Pirri et sur les suppléments insérés par le bénédictin V. M. Amico dans la 3<sup>e</sup> édition (1733) de cet ouvrage fondamental. Puissent beaucoup d'autres régions de l'Italie être dotées bientôt d'histoires monastiques de la même valeur.

Fr. HALKIN.

Antonino PORTALE. *La città di Naso in Sicilia e il suo illustre figlio S. Cono abate*. Palermo, 1938, in-8°, 380 pp., ill.

La petite ville de Naso, située au nord-est de la Sicile, dans le diocèse de Patti, se signale à l'attention des hagiographes par le culte qu'elle rend depuis des siècles à son « illustre fils », S. Conus (en italien, *Cono*). Le malheur veut que nous ne soyons guère renseignés sur ce personnage que par des traditions locales plus ou moins an-

ciennes et partiellement incontrôlables. Une Vie grecque, que l'on attribuait à un contemporain, semble bien avoir été conservée jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, avec les reliques du saint, dans l'église qui porte son nom. Depuis, elle a disparu sans laisser de trace. La traduction latine qu'en fit, vers 1600, l'abbé Calcerano (cf. C. INCUDINE, *Naso illustrata* [Napoli, 1882], p. 476), est également perdue, à moins qu'il ne faille la reconnaître dans la *Legenda B. Coni Nasensis*, BHL. 1943d, découverte par le P. Poncelet dans les *Collectanea* du bénédictin Constantin Gaetani († 1650). Une autre traduction, due à François Maurolycus († 1575), a été publiée par Incudine, t. c., p. 474-76, et par M. Portale, dans l'ouvrage que nous annonçons, p. 366-67 ; mais ni l'un ni l'autre éditeur n'indique d'où il en a tiré le texte. La même traduction de Maurolycus, légèrement retouchée (« dictione paululum concinnata »), avait paru dans les *Vitae sanctorum Siculorum* d'Octave Gaetano, S.I., t. II (Palerme, 1657), p. 200-201, puis dans nos *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 734. Puisque la *Legenda* du manuscrit 92 de la bibliothèque Alexandrine, à Rome, est encore inédite — elle ne nous apprendrait d'ailleurs apparemment rien de neuf — nous ne disposons que d'une source écrite, un abrégé divisé en trois courtes leçons et rempli d'un merveilleux suspect. S'il faut en croire ce « document », ou plutôt ce piètre spécimen d'hagiographie locale, Conus naquit au temps du comte Roger II, se fit moine sous l'habit de S. Basile, visita les lieux saints de Palestine et, revenu dans sa patrie, mena une vie de pauvreté et de travail, sans doute comme anachorète, jusqu'à sa mort, qui survint le 28 mars 1236. Cette date du 28 mars semble bien avoir toujours été considérée comme le *natalis* du saint patron de Naso. Mais sur l'origine des deux autres fêtes établies en son honneur, le 3 juin et le 1<sup>er</sup> septembre, les historiens ne sont pas d'accord. Pour M. P., p. 276, la fête du 1<sup>er</sup> septembre commémore la translation et la déposition des reliques dans la nouvelle église San Cono, tandis que, d'après le *Martyrologium Siculum* d'O. Gaetano, elle rappellerait le début des miracles posthumes de S. Conus (*Idea operis de Vitae Siculorum sanctorum* [Panhormi, 1617], p. 132). La première de ces deux explications n'est appuyée d'aucune référence aux documents ; la seconde est accompagnée d'une note marginale dont le laconisme nous laisse perplexe : « ex eius ecclesiae monumentis ». La fête du 3 juin pose des problèmes plus délicats à résoudre. On la célébra jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle à Palerme, où l'on vénérât les reliques de S. Conus (cf. *Act. SS.*, Iun. I, 268), et jusqu'à l'époque contemporaine à Naso, où avait lieu ce jour-là une



procession solennelle. Nous ne savons sur quels indices M. P. a bien pu se persuader que la fête du 3 juin remonte au XIII<sup>e</sup> siècle (p. 275). Remarquons plutôt que la dédicace de San Cono, en 1511, eut lieu précisément le 3 juin (p. 364), et que deux autres saints du même nom sont mentionnés à cette date dans une série de calendriers, de synaxaires et de ménologes provenant tous de l'Italie méridionale ou de la Sicile. Le premier de ces homonymes est un moine bénédictin, fort mal connu, honoré à Diano en Lucanie (*Act. SS.*, Iun. I, 359-61 ; cf. *BHL.* 1943 et 1943b) et inscrit, au XIV<sup>e</sup> siècle, au calendrier du manuscrit *Γ. β. III* de Grottaferrata, originaire de Tropea en Calabre (τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Κόνωνος ; cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 1017). Le second est le martyr Conon, célèbre en Asie Mineure et en Syrie, et dédoublé (pour ne pas dire : détriplé) par les hagiographes en Conon le jardinier de Pamphylie, Conon l'Isaurien et Conon d'Iconium mis à mort avec son fils (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 370-74). Ce martyr Conon, dont le culte est fixé d'ordinaire aux 5 et 6 mars ou au 29 mai, figure au 3 juin dans les manuscrits italo-grecs ci-après : Vatic. 1217, du XII<sup>e</sup> s. (cf. G. MERCATI, dans *Studi e Testi*, t. 68, 1935, p. 116, note 2) ; Paris 50, du XII<sup>e</sup> s. (cf. *Anal. Boll.*, XXI, 25) ; Leipzig R. II, 25, daté de 1172 (cf. *Synax. Eccl. CP.*, pp. xxxii, 725-26) ; Messine 103, du XII<sup>e</sup> s. (*ibid.*, p. xxix-xxx) ; Messine 29, de 1308 (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 34). Faut-il admettre que l'homonymie a fait choisir le 3 juin tant pour la dédicace de 1511 que pour la fête annuelle à Palerme et à Naso ? L'hypothèse vaut ce qu'elle vaut ; peut-être, en fouillant dans les archives et dans les anciens livres liturgiques, M. P. réussira-t-il à la confirmer par un argument nouveau ou, au contraire, à l'écarter définitivement.

En attendant, le beau volume qu'il nous présente n'est pas dépourvu d'intérêt. Comme le titre même l'indique, il est divisé en deux parties, consacrées respectivement à la ville de Naso et à S. Conus. Les *Cenni sulla vita di S. Cono abate, cittadino e patrono di Naso* avaient vu le jour une première fois en 1917. Publiés de nouveau en 1936, à l'occasion du VII<sup>e</sup> centenaire de la mort du saint, ils reparaissent ici en « terza edizione » (p. 219-367). On y trouvera maints détails sur le culte local, notamment à l'époque moderne. Mais on regrettera d'y voir accueillies sans l'ombre d'une réserve certaines « traditions », déjà critiquées par O. Gaetano, *Vitae SS. Sicul.*, t. c., *Animadversiones*, p. 67. En modérant de-ci de-là le lyrisme du panégyriste, un peu plus de sens critique n'aurait pu qu'augmenter la valeur de son travail.

FR. HALKIN.

Hans WESTPFAHL. *Untersuchungen über Jutta von Sangerhausen*. Extrait de *Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, année 1938, p. 515-96.

Id. *Jutta von Sangerhausen*. Meitingen b. Augsburg, Christkönigs-Verlag, 1938, in-8°, 47 pp., frontispice (= *Lebensschule der Gottesfreunde*, 33).

Cette attachante figure de femme, vouée à l'exercice de la plus haute charité, méritait d'être mieux connue. Par plus d'un trait, elle ressemble à la sainte de son pays de Thuringe, à Élisabeth, qu'elle connut dans son enfance et dont elle put célébrer, en 1236, la prompte glorification. Jutta naquit non loin de Sangerhausen, petite cité sur la Gonna, où elle se fixa après son mariage avec un chevalier de la suite du landgrave Henri Raspe. Épouse et mère exemplaire, on vint lui annoncer, un jour, la mort de son mari, survenue en Terre-Sainte. Ce deuil fut pour elle, comme pour Élisabeth, le point de départ d'une vie entièrement consacrée au détachement, à la prière, à l'amour des pauvres et des lépreux. Tour à tour voyageuse et recluse, elle mourut le 14 mai 1260, veille de l'Ascension, à Culmsee, où depuis quatre ans elle collaborait avec les chevaliers de l'Ordre Teutonique, dans leur entreprise de colonisation chrétienne de la Prusse.

Assez récemment, dans un article de la *Thüringisch-sächsische Zeitschrift für Geschichte und Kunst* (t. XXII, 1933, p. 78-91), M. C. Krollmann avait évoqué incidemment le souvenir de Jutta de Sangerhausen, en étudiant les « relations spirituelles » qui avaient uni la Thuringe et la Prusse au XIII<sup>e</sup> siècle. M. H. Westpfahl vient de soumettre à une analyse détaillée les textes qui constituent nos sources d'information sur cette bienheureuse. Outre le témoignage rapide, mais contemporain, de Mechtilde de Magdebourg, qui faisait grand cas de la mission de Jutta, le principal document, malheureusement perdu dans sa teneur originale, était une *Informatio* rédigée dès 1275 par le clergé de Culmsee en vue d'obtenir à Rome, avec l'appui de l'Ordre Teutonique, une canonisation officielle. Mais les circonstances, à cette époque, n'étaient rien moins que favorables ; le mémoire n'obtint pas le résultat espéré. L'évêque Heidenricus fit l'élévation des restes à Culmsee ; et son lointain successeur Jean Lipski, en 1637, approuva par décret le culte qui s'était établi, en même temps que celui de Dorothee de Montau. Lorsque, dans le tome VII de mai, en appendice au 5 de ce mois, Papebroch consacra un commentaire à Jutta de Sangerhausen, il y inséra la Vie publiée en 1637 par le jésuite Frédéric Schembek, grand promoteur



de la dévotion envers la bienheureuse. L'opuscule, écrit en langue polonaise, fut traduit en latin, à cette occasion, par le P. Jean Snini, dont la rédaction fut émondée par Papebroch et retouchée au point de vue de l'élégance du style. Confiant dans la sincérité de Schembek, après avoir scruté ses habitudes littéraires et sa méthode critique, M. W. a tenté de dégager de son œuvre, sinon le texte, du moins la substance historique de l'*Informatio* de 1275. Schembek, en effet, eut constamment sous les yeux un exemplaire de la précieuse enquête et fonda sur celle-ci, en ordre principal, son esquisse biographique. Ce travail de restitution, ingénieux, certes, mais fort délicat, est l'objet le plus important des *Untersuchungen* que nous annonçons ci-dessus. La brochure de vulgarisation que nous y joignons est, sous la forme d'un récit agréable autant qu'édifiant, la mise en valeur des éléments historiques ainsi rassemblés. M. C.

Francis BAR. *Les Épîtres latines de Raoul Le Tourtier. Étude des sources. La légende d'Ami et Amile*. Paris, E. Droz, 1937, in-8°, 289 pp.

Les éditeurs des œuvres complètes de Raoul le Tourtier, Marbury B. Ogle et Dorothy M. Schullian (*Rodulfi Tortarii Carmina*, dans les *Papers and Monographs of the American Academy in Rome*, t. VIII, 1933), n'avaient pas étudié les sources d'un des écrits les plus intéressants du moine de Fleury, les *Épîtres*. Cette lacune est désormais comblée par le travail de M. F. Bar, dans lequel sont relevés tous les emprunts que le poète a faits à la littérature classique et à la Bible. On peut se demander si la disposition matérielle adoptée par M. B. est heureuse. Il résume d'abord le sujet des épîtres; ensuite, il imprime fragment par fragment les vers de Raoul le Tourtier, et indique l'auteur d'où dérive chaque passage. N'aurait-il pas été plus simple de reproduire le texte des épîtres et de placer en note les citations d'écrivains classiques dont Raoul s'est inspiré? Il eût été ainsi possible de reconnaître immédiatement dans quel contexte les emprunts avaient été insérés.

A la fin de son enquête, M. B. apprécie en ces termes le talent poétique de Raoul le Tourtier: « Souvent rocailleux et obscur, il a parfois des contresens. Surtout il lui arrive fréquemment d'imiter mécaniquement et d'utiliser les œuvres des classiques comme un répertoire d'ornements et de chevilles, comme une sorte de grand dictionnaire de versification » (p. 257). Cette gaucherie de la forme n'est pas rachetée par la richesse de la pensée. Ici également, Raoul imite et décalque des modèles antiques. Mais il est incontestable qu'il

a beaucoup lu et beaucoup fréquenté les classiques. Il cite abondamment Virgile et Ovide.

Des onze épîtres, la plus connue est la seconde : *Epistola ad Bernardum*. Elle est consacrée à l'éloge de l'amitié. Après avoir chanté les amis célèbres : Nisus et Euryale, Damon et Pythias, le poète raconte la légende d'Ami et d'Amile (*BHL*. 386a). On sait que des trois principaux témoins de la légende (épître de Raoul le Tourtier ; *Vita SS. Amici et Amelii*, cf. *BHL*. 386 ; chanson de geste publiée par Konrad Hofmann), l'épître est le témoin le plus ancien. A plusieurs reprises déjà, on a tenté de retrouver les origines de ce conte et de déterminer la filiation des textes latins et français. Le problème reste obscur. Il ne serait pas impossible, dit M. B., que deux personnages historiques, Guillaume Taillefer II, comte d'Angoulême, et Guillaume le Grand, III<sup>e</sup> comte de Poitiers et V<sup>e</sup> duc d'Aquitaine, soient à l'origine de la légende. Non seulement ils furent liés d'amitié, mais plusieurs traits de leur vie présentent des analogies avec le récit de Raoul le Tourtier. Ce rapprochement est ingénieux. Il sera toutefois bien difficile de prouver que les deux comtes sont devenus les héros de notre roman épique. M. B. établit ensuite un parallèle entre la légende d'Ami et d'Amile et celle de Lantfrid et Cobbon, parallèle qui n'apporte aucune lumière sur les origines de l'épître, comme le reconnaît M. B. lui-même (p. 79).

Nous n'insisterons pas, du reste, sur ces pages du travail de M. B. dont le dessein principal était d'apporter un complément de preuve à la thèse soutenue par J. Bédier. D'après ce dernier, l'épître et la chanson de geste du XII<sup>e</sup> siècle dérivent d'un document aujourd'hui perdu : une chanson de geste française, contemporaine du *Roland* d'Oxford ou plus ancienne encore (*Les Légendes épiques*, t. II, p. 179). A cet effet, M. B. compare attentivement les documents, indiquant en quoi ils concordent et en quoi ils diffèrent. Nous ne découvrons dans cette patiente enquête aucun argument nouveau en faveur de la thèse de Bédier. Les conclusions de M. B. sont du reste formulées en termes très mesurés, qui témoignent de son hésitation. « Il semblera très probable... que le poème latin de Raoul le Tourtier et la Chanson de geste, qui nous est parvenue, et d'autres textes encore dérivent d'une chanson antérieure et perdue pour nous... » (p. 59).

Sans vouloir examiner ici le bien fondé de la thèse de Bédier, nous croyons qu'il y aurait lieu de reprendre l'étude de la *Vita SS. Amici et Amelii*. L'illustre académicien était porté à rajeunir ce texte : « On en connaît un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs criti-



ques attribuent la *Vita* au XI<sup>e</sup> siècle ; je ne sais sur quels fondements repose cette opinion » (*Les Légendes épiques*, t. II, p. 172). Parmi les copies manuscrites de la *Vita*, il y en a, à notre connaissance, quatre qui datent du XII<sup>e</sup> siècle.

Il resterait aussi à expliquer d'une manière plus satisfaisante d'abord comment, dès le XII<sup>e</sup> siècle, au plus tard, le roman s'est transformé en Vie de saint et a pénétré dans la littérature hagiographique ; ensuite comment le conte, qui, dans le récit de Raoul le Tourtier, n'a que de lointaines attaches avec le cycle de Charlemagne, y a été incorporé. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans la plupart des manuscrits, la *Vita SS. Amici et Amelii* est jointe à l'ensemble des pièces qui se lisent dans le *Codex Calixtinus* de Saint-Jacques de Compostelle.

M. B. n'a pas eu connaissance du livre de M<sup>lle</sup> L. Meyer (*Les Légendes des matières de Rome, de France et de Bretagne dans le « Panthéon » de Godefroi de Viterbe*, Paris, 1933). Signalons aussi l'ouvrage de M. E. LEACH, *Amis and Amiloun* (Londres, 1937), paru en même temps que celui de M. B. B. G.

Vieira GUIMARÃES. *Thomar. Santa Iria*. Lisboa, Coelho, 1937, in-4°, 316 pp.

Avant de présenter le livre de M. V. Guimarães, il ne sera pas inutile de rappeler brièvement la légende de S<sup>te</sup> Irène (Irene, Iria, Eiriã). Vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle, vivait dans un monastère du Portugal, *apud Nabanciam*, une religieuse d'une grande beauté. Un seigneur, l'ayant aperçue, la demanda en mariage, mais rien ne put vaincre la constance de la jeune fille. Désespéré, il tomba dans une profonde mélancolie et perdit la santé. Irène, émue de compassion, vint le trouver et lui tint un discours si éloquent que le jeune homme renonça à ses projets. Peu de temps après, un des directeurs spirituels de la moniale, succombant à la tentation, essaya de corrompre Irène. Comme celle-ci lui opposait une volonté inflexible, il résolut de se venger. Il lui donna une boisson mystérieuse. Après quelque temps, la moniale présentait les symptômes d'une prochaine maternité. A cette nouvelle, le prétendant, convaincu qu'il avait été trompé par Irène, envoya un de ses serviteurs qui décapita l'innocente moniale. Le corps fut jeté dans le Nabão, qui arrose Nabancia. *Sanctum vero virginis corpus per Nabanem in Ozecharum fluvium et ex eo in Tagum prolapsus est, donec pervenit ad montem qui Scallabis castrum nuncupatur* (BHL. 4469). L'Ozecharum est le Zezere, qui,

après avoir reçu le Nabão, se jette dans le Tage. *Scallabis castrum* est une colonie romaine bien connue, sur les rives du Tage. Le nom *Scallabis* disparut peu à peu pour faire place à *Santarem* (*Sancta Irena*). Quant à *Nabancia*, faut-il l'identifier avec la ville actuelle de Thomar? Hübner n'osait se prononcer (*C.I.L.*, II, p. 35). M. G., qui, depuis de longues années, explore les vestiges archéologiques de la région, a réuni dans ce volume tout ce qui peut apporter quelque lumière sur le passé de Thomar à l'époque romaine. Les éléments qu'il a rassemblés permettent-ils de résoudre le problème topographique? Les archéologues en décideront; ici nous nous contenterons de porter un jugement sur la partie du livre qui est consacrée au culte de S<sup>te</sup> Irène.

L'auteur reproduit, en les classant d'après l'ordre chronologique, tous les documents relatifs à la sainte martyre. La série débute par la division des diocèses connue sous le nom de *Hitación* de Wamba, texte qui ne mérite pas cette place d'honneur et ne doit être utilisé qu'avec une grande circonspection. Les pièces que mentionne ensuite M. G. sont toutes postérieures au XI<sup>e</sup> siècle. Le principal témoin du culte a été omis, à savoir le calendrier mozarabe de l'antiphonaire de la cathédrale de Léon, dans lequel on lit au 20 octobre : *Sancte Erene virginis in Scallabi Castro*. Dom M. Férotin datait ce manuscrit de 1066 (*Le Liber Ordinum*, p. xxxii). D'après Dom Serano, qui a donné une édition complète de l'antiphonaire, le codex serait du X<sup>e</sup> siècle au plus tard (*Antiphonarium mozarabicum de la cathedral de Leon*, Léon, 1928, p. xi-xiii).

Le dossier hagiographique de S<sup>te</sup> Irène est pauvre. La première Vie qui soit parvenue jusqu'à nous, est conservée dans le bréviaire de Braga, imprimé en 1494. M. G. en reproduit les leçons. Malheureusement de nombreuses erreurs déparent son édition. La transcription de la *Vita BHL*. 4469 d'après le bréviaire d'Evora de 1548 n'est pas plus satisfaisante. Les autres documents publiés par M. G. n'ont pas grand intérêt et ne font, le plus souvent, que répéter les leçons des bréviaires.

Au terme de l'enquête menée par l'auteur, la question principale demeure sans réponse : qui était Irène vénérée à Scallabis? à quelle époque a-t-elle vécu? Les indices topographiques et chronologiques de ce récit romanesque consigné dans les bréviaires peuvent-ils conduire à une solution? Le problème reste posé. B. G.



Alexander Joseph DENOMY. *The Old French Lives of St. Agnes and other Vernacular Versions of the Middle Ages*. Cambridge, Harvard University Press, 1938, in-8°, xi-283 pp. (= *Harvard Studies in Romance Languages*, 13).

Robert Chapman BATES. *L'Hystoire Job, adaptation en vers français du Compendium in Job de Pierre de Blois*. New Haven, Yale University Press, 1937, in-8°, xxx-293 pp. (= *Yale Romanic Studies*, 14).

En 1934, M. A. J. Denomy présenta à l'université Harvard une thèse qui avait pour objet la Vie en vers de S<sup>te</sup> Agnès, contenue dans le manuscrit français 1553 de la bibliothèque Nationale de Paris. Depuis, il a repris ce travail, auquel il a joint de nombreux compléments. Dans la première partie : *Origine et évolution de la légende*, il étudie les pièces principales du dossier hagiographique de S<sup>te</sup> Agnès : écrits de S. Ambroise, inscription du pape Damase, hymne de Prudence, Passion grecque (*BHG.* 45), Passion du pseudo-Ambroise (*BHL.* 156), légende de S<sup>te</sup> Émérentienne et de S<sup>te</sup> Constantina. M. D. se contente de résumer les travaux antérieurs, parmi lesquels il a su en général discerner les meilleurs ; il fait toutefois beaucoup d'honneur à la volumineuse biographie du P. Jubaru, à laquelle il emprunte de nombreuses citations. Signalons en passant l'article de Rudolf HERZOG : *Zwei griechische Gedichte des 4. Jahrhunderts aus St. Maximin in Trier. Gedichte auf die hl. Agnes*, paru dans la *Trierer Zeitschrift*, t. XIII (1938), p. 70-120.

La seconde partie traite de la Vie en vers du manuscrit français 1553. C'est avant tout une étude philologique. En regard des strophes, M. D. a reproduit la Passion du pseudo-Ambroise, dont dépend le poème. Le traducteur n'a omis aucun trait de la narration et n'en a pas ajouté. Il abrège ou délaie suivant son inspiration. Les notes érudites qui accompagnent l'édition supposent, certes, de patientes recherches, mais parfois elles s'étendent longuement sur des sujets qui sont censés connus de quiconque s'intéresse à l'antiquité chrétienne. P. 202, l'auteur dit que le néophyte, avant de recevoir la sainte communion, prenait du lait et du miel ; ce rite suivait la communion. Nous n'insisterons pas sur quelques erreurs de lecture ou d'interprétation qui ont échappé à M. D. ; elles ont été relevées par M. W. Roach dans son article : *On the Text of the Old French Lives of St. Agnes*, paru dans *Modern Philology*, vol. XXXVI, 1939, p. 431-39.

Dans la troisième partie, M. D. passe en revue les autres versions en langue vulgaire de la légende de S<sup>te</sup> Agnès. La plupart sont con-

nues, par exemple la Vie en vieil anglais d'Aelfric, le Jeu de S<sup>te</sup> Agnès en langue provençale du xiv<sup>e</sup> siècle, la Passion en prose italienne publiée par Guido Battelli, deux versions en moyen anglais, dont l'une, celle de l'augustin Osbern Bokenham, vient d'être rééditée par Mary S. Serjeantson (*Legendys of Hooly Wummen*; voir ci-dessus, p. 194).

Parmi les versions inédites, relevons une Vie en quatrains conservée dans le manuscrit de Carpentras 106. Mentionnée jadis par P. Meyer, elle est publiée ici pour la première fois. La légende attribuée à Nicole Bozon n'était pas non plus restée inaperçue. Dans son introduction aux *Contes moralisés* de Bozon, P. Meyer l'avait signalée et en avait fait connaître un fragment. Le texte, publié ici pour la première fois, n'est parvenu jusqu'à nous que dans une seule copie (British Museum, Cotton Domitian XI). Ce manuscrit qui contient plusieurs Vies de saints en vers français (S<sup>te</sup> Agnès, S<sup>te</sup> Marie-Madeleine, S. Paul Ermite, S<sup>te</sup> Agathe, S<sup>te</sup> Christine, S<sup>te</sup> Élisabeth de Hongrie, S<sup>te</sup> Julienne, S<sup>te</sup> Lucie, S<sup>te</sup> Marguerite, S<sup>te</sup> Marthe, S. Paphnuce) a été étudié par V. M. N. Marks : *Study of the Lives of Seven Saints in the MS. Cotton Domitian XI. Brit. Mus.* Sur cette thèse, présentée à l'université de Londres, en 1915, et restée inédite, on peut consulter : E. KÜTER, O.F.M., *Die Predigtmärlein (Contes moralisés) des fr. Nicole Bozon*, dans les *Franziskanische Forschungen* (Heft 5, 1938). Quant à la Vie irlandaise, elle est récente et n'offre rien de particulier.

M. D. a recherché la source latine de chaque version. Il constate que les traducteurs du moyen âge se sont servis presque exclusivement des *Gesta sanctae Agnetis* du pseudo-Ambroise et de la *Legenda aurea* de Jacques de Voragine. Bokenham a connu, semble-t-il, Pierre Riga (*BHG.* 164). Des pièces du dossier latin, deux ont échappé à l'attention de M. D. ; la *Passio metrica* *BHL.* 161, et le *Carmen* de Flodoard *BHL.* 162. P. 24, l'auteur note que dans la *Bibliotheca hagiographica latina* le sermon de Maxime de Turin est attribué au pseudo-Ambroise. Cette erreur a été corrigée dans le *Supplémentum*, paru en 1911.

A la demande du roi Henri II, Pierre de Blois († 1204) composa un résumé du commentaire de S. Grégoire sur le Livre de Job : *Compendium in Iob ad Henricum II.* Il usa d'une grande liberté à l'égard de son modèle ; avec acrimonie, il censura ses contemporains. Esprit aigri, il critiqua les faits et gestes d'autrui, moins par souci de les amender que par goût cynique d'humilier le prochain. Cette œuvre



fut traduite en vers français, environ un siècle après la mort de Pierre de Blois, par un poète inconnu, un moine probablement, qui, comme il le dit, aimait « la sainte oisiveté ». Tout en suivant le *Compendium*, il n'hésite pas à le modifier selon l'inspiration qui le guide. M. R. C. Bates publie en regard du texte français l'œuvre de Pierre de Blois. Comme l'avait déjà noté Ch.-V. Langlois, la version française paraphrase, parfois avec verve, l'auteur latin. Les moines, qui discutent avec gravité les questions d'oénophilie (v. 823-831) et la variété des menus (804-820, 835-867), sont raillés sans ménagements.

Chils qui doit en religion  
parler d'esperites celestres  
parolle d'espisses terrestres.

L'*Hystore Job* rappelle ces compositions satiriques qui s'apparentent à l'esprit des fabliaux. Du point de vue littéraire, elle ne peut se comparer ni pour le fond ni pour la forme à une œuvre à laquelle elle doit beaucoup, le *Miserere* de Reclus de Moliens. L'édition de M. B., munie de notes et d'un glossaire, reproduit l'*Hystore* d'après l'unique manuscrit connu : Paris, bibliothèque de l'Arsenal, n° 3142.

B. G.

Pierre MANDONNET, O.P. *Saint Dominique. L'idée, l'homme et l'œuvre*. Paris, Desclée, De Brouwer, 1937, 2 vol. in-8°, 280, 321 pp.

Le P. Pierre Mandonnet préparait depuis longtemps un travail d'ensemble sur S. Dominique et la fondation de l'Ordre des Prêcheurs. Lorsque la mort le surprit, en 1936, il était loin de l'avoir terminé. Il avait réuni d'abondants matériaux, mais la rédaction était à peine ébauchée. Durant toute sa carrière et surtout pendant les dernières années, le P. M. éprouva une grande difficulté à mettre en œuvre la riche documentation qu'il ne cessait d'accumuler au cours de ses lectures. Composer fut toujours pour lui une torture, ainsi qu'en fait foi cette note retrouvée dans ses papiers : « Lire, joie ; penser, délices ; écrire, supplice. »

Deux disciples du savant historien, les PP. Vicaire et Ladner, familiarisés avec la pensée et les études de leur maître, ont entrepris de compléter l'ouvrage interrompu. On ne s'étonnera pas s'il manque d'unité et se présente plutôt sous la forme de monographies, qui n'embrassent qu'une partie du programme primitif.

Le tome premier, divisé en deux sections : I. *Saint Dominique* ; II. *Activité des Prêcheurs*, reprend, en y introduisant quelques modifications, la plaquette publiée en 1921 dans la collection des *Études*

religieuses : *Saint Dominique, l'idée, l'homme et l'oeuvre*. Le P. Vicair, qui a annoté le texte, y a joint d'importantes *Études*, qui font le principal intérêt de ce premier volume. Citons les titres des *Études*, dont quelques-unes ont reçu des développements considérables : I. *Chronologie des années 1205-1208* ; II. *Une ambassade dans les Marches* ; III. *La naissance de Sainte-Marie de Prouille* ; IV. *La sainte Prédication de Narbonnaise (1204-1208)* ; V. *Innocent III, Diègue et Dominique en 1206* ; VI. *Saint Dominique et le Pape en 1215*.

Il serait trop long de relever ici ce que ces contributions du P. Vicair apportent de nouveau et sur quels points elles se séparent des travaux antérieurs. Notons, en passant, que le P. V. émet des doutes sur la venue à Rome de S. Hyacinthe. Ce trait de la légende est, comme il le remarque justement, fondé uniquement sur l'incontrôlable affirmation de Stanislas de Cracovie (*BHL*. 4052). En général, le P. V. fait siennes les critiques que J. Grundmann (*Religiöse Bewegungen im Mittelalter*, Berlin, 1935) avait adressées à H. Scheeben. Les pages consacrées aux relations de S. Dominique et d'Innocent III méritent de retenir l'attention. Dans quelles dispositions Innocent III a-t-il accueilli S. Dominique en 1215 ? A-t-il compris le nouvel idéal qui lui était proposé ? Était-il prêt à soutenir de son autorité suprême l'effort de rénovation tenté par le futur fondateur ? Scheeben est d'avis que le pape a méconnu l'homme qui s'offrait à lui, et « qu'alors commença le tragique dans la vie de Dominique ». A la suite de Luchaire, Mandonnet, Grundmann, le P. V. pense, au contraire, que le souverain pontife était tout disposé à favoriser les initiatives du saint dans le domaine de la prédication. Le débat est-il clos ? Nous n'oserions l'affirmer. Les textes précis font défaut, et c'est plutôt sur des indices, parfois assez faibles, que repose l'argumentation du P. V.

Le second tome est tout entier consacré aux origines de l'Ordre et à sa législation. Les pages intitulées : *L'Ordo Praedicatorum avant l'Ordre des Prêcheurs* sont écrites par le P. Ladner. Elles reprennent une idée chère au P. Mandonnet. Il y aurait continuité historique entre l'institution désignée sous le nom d'*Ordo Praedicatorum* et celle qui fut fondée par S. Dominique. Les textes réunis par le P. L. donnent à réfléchir, mais ne permettent pas, semble-t-il, d'établir une dépendance certaine. Dans les documents du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles nombreuses sont les doléances au sujet de l'incurie et de l'ignorance des ecclésiastiques qui avaient mission officielle de prêcher. Pierre le Chantre ne parle-t-il pas de *pessima taciturnitas* ? D'autre



part, les prédicateurs hétérodoxes étaient zélés, habiles et souvent instruits. L'Église ne trouvait presque personne à leur opposer. Cette situation, objet de la constante préoccupation de la papauté, émut vivement S. Dominique qui, de toute son âme, s'ingénia à y remédier.

Le chapitre : *L'Ordre Régulier et l'imitation des apôtres* porte comme sous-titre : *De la règle de S. Augustin à la règle de S. Dominique*. Il fallait tout d'abord préciser ce que l'on entend par règle de S. Augustin. D'après la thèse presque universellement acceptée, l'ordre de dépendance des textes législatifs attribués à l'évêque d'Hippone est le suivant : 1. La lettre 211, accompagnée du règlement rédigé par Augustin ; 2. *Disciplina monasterii*, appelée aussi *Regula secunda* ou *De ordine monasterii*, qui commence par les mots : *Ante omnia, fratres carissimi* ; 3. *Regula tertia*, connue sous le nom de règle de S. Augustin, dont voici l'incipit : *Haec sunt quae observetis*. De ces trois règles, seule la première a été écrite par Augustin. Faisant en partie sienne la thèse du P. A. C. Vega (cf. *Anal. Boll.*, LII, 92), le P. M. bouleverse complètement les conclusions admises jusqu'à présent. Les règles auraient été composées dans l'ordre chronologique que voici : 1. La *Disciplina monasterii* a été rédigée vers 388. Elle constitue la règle imposée par l'évêque d'Hippone au premier monastère africain. 2. En 391, Augustin rédige un commentaire de ce bref dispositif. C'est la *Regula tertia*. 3. Enfin, en 423, dans la transcription annexée à l'épître 211, il adapte la *Regula ad fratres* et la transforme en *Regula ad sorores*. L'assurance avec laquelle le P. M. défend ces nouvelles positions montre que, pour lui, elles sont inébranlables. Les arguments allégués forceront sans doute les spécialistes à reprendre l'examen du dossier, mais ils n'emporteront pas leur conviction. Sans entrer dans la discussion, constatons dès maintenant qu'une petite phrase de l'*Ordo monasterii* renferme une grosse objection contre la thèse du P. M. : *Si autem talis fuerit aetas ipsius, etiam vapulabit*. Il s'agit sans conteste d'enfants ; or, les communautés groupées par Augustin ne comprenaient pas d'enfants, mais uniquement des hommes faits.

P. 152, le P. M. écrit : « Le texte de la règle (de S. Augustin) jouissait d'une autorité considérable ; c'était un texte de loi traditionnel que le mouvement de réforme canonial venait de remettre partout en honneur. » Peut-on dire, avant la fin du XI<sup>e</sup> siècle, que la règle de S. Augustin était un texte de loi traditionnel ? Un des problèmes que pose la *Regula tertia* n'est-il pas précisément de savoir comment

ce document est devenu un texte législatif pour de nombreuses communautés, et à la suite de quelles circonstances l'attention des réformateurs du <sup>x</sup><sup>e</sup> et du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle s'est portée sur une règle qui pendant longtemps était restée lettre morte ? Pour la période qui s'étend du <sup>vi</sup><sup>e</sup> au début du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, le P. M. aurait-il pu citer un seul cas où la règle de S. Augustin a été adoptée par un monastère ou une institution religieuse ? Comme nous le disions plus haut, le P. M. attribue à S. Augustin les trois textes. Il y a là un problème d'histoire littéraire qui devra faire l'objet d'une étude approfondie. Nous croyons savoir qu'un des meilleurs connaisseurs du style et de la langue de S. Augustin, le P. C. Lambot, O.S.B., a l'intention de se charger de cette tâche.

Les quelques remarques que nous venons de faire laissent entrevoir la richesse de ces deux volumes, surtout du second. En les fermant, on ne peut s'empêcher de regretter qu'il n'ait pas été donné au P. M. de composer la biographie définitive du fondateur des Dominicains.

B. G.

Watkin WILLIAMS. *Saint Robert of Newminster*. Dans *The Downside Review*, t. LVII (1939), p. 137-49.

M. Williams ne se contente pas de traduire librement en anglais, chapitre par chapitre, la Vie de S. Robert, *BHL*. 7268, récemment publiée ici, *Anal. Boll.*, LVI, 334-60. Il y ajoute en passant quelques détails de topographie ou d'histoire locale, et signale, d'après une communication de M. F. Wormald, que le manuscrit Cotton Tiberius E.I, qui contient le texte *BHL*. 7270, provient de St. Albans ; il y avait sans doute été copié, et fut donné, entre 1349 et 1369, au monastère de Redburn, qui dépendait de la grande abbaye. P. G.

Franz BLATT et Gustav HERMANSEN. *Diplomatarium Danicum*. Deuxième série, tome I<sup>er</sup> (1250-1265). Copenhague, Munksgaard, 1938, in-4°, xii-408 pp.

Il y a deux siècles, Hans Gram tenta pour la première fois de constituer une collection méthodique des chartes et documents publics du Danemark. Son idée fut reprise par Jacques Langebek, le célèbre éditeur des *Scriptores rerum danicarum*, mais les copies que fit prendre ce dernier restèrent inutilisées ; elles reposent maintenant aux Archives du Royaume. Au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, on ne fit guère que songer à continuer l'œuvre. Cependant beaucoup de diplômes furent publiés, soit dans des collections étrangères, soit séparément. On vit paraître ainsi les *Regesta Diplomatica Historiae Danicae* de KOLDERUP-ROSENVINGE, pour la



*Videnskabernes Selskab*, et le *Repertorium Diplomaticum Regni Danici Mediaevalis (1085-1450)*, édité par M. Kr. ERSLEV pour la *Selskab for Udgivelse af Kilder til dansk Historie*. Ces travaux servirent de préparation immédiate au grand *Diplomatarium Danicum* projeté par *Det danske Sprog- og Litteraturselskab*, sous la direction générale de MM. Erik Arup et Lauritz Weibull, et dont un volume a paru. Une première série contiendra les documents antérieurs à 1250. La seconde, éditée par MM. Franz Blatt et Gustav Hermansen, avec la collaboration de M. C. A. Christensen, est inaugurée d'une manière qui autorise les meilleurs espoirs : impression vraiment luxueuse, excellents index, indication complète des sources, résumés très précis, en danois, de toutes les pièces, introduction critique à chacun des documents dont la tradition manuscrite mérite un examen. Une traduction danoise complète de toutes les pièces, par M. Franz Blatt, formera une série à part. Le grand nombre des chartes et diplômes qui concernent l'histoire ecclésiastique et surtout monastique rendra le *Diplomatarium* particulièrement utile à nos études.

P. G.

Láimbheartach MAC CIONNAITH, S.I. *Dioghlúim Dána*. Baile Atha Cliath, Oifig an tSoláthair, 1938, in-8°, iv-642 pp.

C'est à tort que l'on désigne sous le nom de poésie bardique les monuments de la littérature irlandaise dont le P. L. Mac Cionnaith (Lambert MacKenna, sous l'ancienne forme anglicisée) présente un choix intitulé *Dioghlúim Dána*, c'est-à-dire « Glanes poétiques ». En réalité le mot gaélique *bard* n'est pas synonyme de *file*, « poète », en particulier « poète dans le style traditionnel ». Le *bard* n'était qu'un lettré de rang inférieur. Il appartenait à la suite d'un *file*, et se contentait de réciter, accompagné par un harpiste, les compositions de son patron. C'est pourquoi le terme de poésie syllabique irlandaise est préférable. Il s'oppose à la poésie antique, principalement allitérative, dont quelques fragments seulement ont survécu, et aux poèmes modernes qui, après l'abandon des mètres médiévaux, rappellent la versification germanique.

La poésie syllabique irlandaise est un phénomène littéraire comparable à celui que présente le latin médiéval ou la langue des humanistes : un ensemble de règles si sévères et si scrupuleusement observées, grâce à une patiente formation, que, sur la simple inspection d'une pièce, on ne saurait décider si elle a été composée en Irlande ou en Écosse, ni fixer la date plus précisément qu'entre 1200 et 1650 environ. Le P. Mac C. connaît bien cette littérature abondante et très

spéciale, ainsi que les manuels de grammaire et de métrique employés autrefois dans les écoles de poésie. Il n'est pas moins averti des détails d'histoire régionale ou de topographie qui aident à localiser un poème ou à en préciser la date. Son recueil, le plus complet qui ait paru jusqu'ici, est une sélection, qui comprend en réalité deux parties : 66 poèmes religieux et 60 poèmes politiques ou de circonstance. Une brève introduction, des notes explicatives, un appareil critique, un vocabulaire et des index, le tout en gaélique, facilitent l'usage de ce volume, qui pourra servir à l'enseignement comme à l'érudition. Nous avons été surpris de voir combien l'hagiographie tenait peu de place dans cet ensemble : on ne peut guère citer qu'un seul poème, le n° 32, consacré à St<sup>e</sup> Marguerite. C'est qu'assurément les Vies de saints, rédigées en prose, pour la plupart, et par des gens, clercs ou laïcs, qui sans doute n'avaient pas dépassé les degrés inférieurs de la hiérarchie poétique, étaient peu considérées par les grands lyriques. La Passion épique de St<sup>e</sup> Marguerite et celle de St<sup>e</sup> Catherine, qui est invoquée quelquefois et sur laquelle existe un poème non reproduit par le P. Mac C., appartenaient à un genre plus respectable sans doute que l'hagiographie indigène. Il serait fort intéressant d'entendre l'avis d'un érudit aussi compétant que l'éditeur des *Dioghlaim Dána* sur les poèmes dont sont farcies certaines Vies gaéliques en prose, ou sur ceux qui constituent à eux seuls une suite d'épisodes et forment une Vie de saint irlandais. Peut-être sa critique exercée discernerait-elle, à certaines façons ou à certaines faiblesses, imperceptibles pour le lecteur ordinaire, que ces poèmes sortent de la plume d'obscurs tâcherons de lettres, élèves sans gloire qui n'avaient pu poursuivre jusqu'au bout les longues études exigées d'un *file*, et, faute de pouvoir se produire dans les cours, écrivaient pour les monastères.

P. G.

François EYGUN. *Sigillographie du Poitou jusqu'en 1515. Étude d'histoire provinciale sur les institutions, les arts et la civilisation d'après les sceaux*. Poitiers, Société des Antiquaires de l'Ouest, 1938, in-4°, 558 pp., 68 planches.

DE GHELLINCK VAERNEWYCK. *Sceaux et armoiries des villes, communes, échevinages, châtellenies, métiers et seigneuries de la Flandre ancienne et moderne*. Paris, Desclée, De Brouwer, 1935, in-4°, 423 pp., nombreuses illustrations.

M. Fr. Eygun avait déjà choisi comme sujet de thèse à l'École des Chartes le *Catalogue des sceaux du Poitou jusqu'en 1515*, dont le résumé parut dans les *Positions de thèses de l'École des Chartes*



(Paris, 1926). Grâce à des recherches, poursuivies méthodiquement pendant plus de dix ans, l'auteur publie maintenant un magnifique volume, qui se classe parmi les meilleures contributions à la sigillographie française. Nos lecteurs connaissent les travaux de Demay relatifs aux sceaux de Normandie, de l'Artois et de la Picardie, et surtout l'excellent répertoire de M. Auguste Coulon : *Inventaire des sceaux de Bourgogne* (*Anal. Boll.*, XXXII, 99-101). M. E., tout en s'inspirant de ses devanciers, a adopté un autre plan. MM. Demay et Coulon n'avaient analysé que les sceaux conservés dans les dépôts d'archives de la province qui faisait l'objet de leur enquête, tandis que M. E. « a réuni les sceaux ayant appartenu à des personnages poitevins par leur naissance, leur établissement, leurs possessions, leurs dignités, charges et fonctions, ou bien ceux des juridictions et établissements sis en Poitou » (p. 26). Pour découvrir ces sceaux poitevins éparpillés un peu partout, M. E. n'a pas hésité à entreprendre des recherches dans tous les dépôts où il avait chance de rencontrer des actes scellés d'origine poitevine. Il est malaisé de déterminer les limites du Poitou entre le XII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècles. Le Poitou géographique ne coïncide pas avec le Poitou administratif. Le territoire du comté et de la sénéchaussée a varié. Les divisions ecclésiastiques sont demeurées plus stables. Au moyen âge, le Poitou comprenait trois diocèses : Poitiers, Luçon, Maillezais. M. E. s'est arrêté à cette disposition ; son inventaire décrit les sceaux des institutions civiles et religieuses qui se trouvaient dans les limites de ces trois évêchés.

Les premières chartes scellées apparaissent en Poitou au XI<sup>e</sup> siècle. Un acte de 1016 de Guillaume le Grand a peut-être été muni d'un sceau. Ce qui est certain, c'est que, dès le dernier quart du XI<sup>e</sup> siècle, la chancellerie des comtes de Poitou employait un sceau pour authentifier ses actes. L'enquête de M. E., qui s'arrête en 1515, début du règne de François I<sup>er</sup>, porte sur plus de 1700 pièces.

Le savant archéologue ne s'est pas contenté de décrire chaque pièce, il en indique la provenance, l'objet du document auquel il était apposé, les reproductions qui en ont été déjà imprimées. L'introduction, de plus de 150 pages, étudie *les sceaux du point de vue diplomatique, la paléographie des sceaux, le sceau en Poitou au point de vue juridique, l'art et les sceaux, l'archéologie et les sceaux, l'héraldique et les sceaux*, et se termine par une conclusion intitulée : *L'évolution sociale en Poitou et les sceaux*.

M. E. n'a pas omis de grouper les indications iconographiques qu'il a recueillies. Dans le chapitre : *L'archéologie et les sceaux*, il

passé en revue d'abord « les saints qui appartiennent plus spécialement au Poitou » (p. 125). Ce sont : S. Cyprien, S. Hilaire, S. Junien, S. Laon, S. Léger, S. Maixent, S. Martin, S. Porchaire, S<sup>te</sup> Radegonde. L'auteur n'a pas cherché à identifier S. Laon (*S. Launus de Thoarcio*). Faut-il reconnaître sous ce nom *S. Laudus* ou *Lauto*, évêque de Coutances en Normandie (*BHL*. 4728-4732)? Dans leur notice de S. Lô (*Act. SS.*, Sept. VI, 447-48), nos devanciers se sont heurtés à cette difficulté sans pouvoir lui donner une solution satisfaisante. S<sup>te</sup> Radegonde, « la véritable patronne du Poitou », se rencontre souvent. L'étude des sceaux révèle deux types iconographiques principaux : les uns représentent la sainte vêtue du costume de religieuse, couronnée, avec, comme attributs, soit la crosse et la palme, soit le sceptre et le livre. Les autres la représentent sans la crosse ni la palme, mais avec un manteau royal fleurdelisé et, en général, avec la guimpe. Parmi les saints qui n'ont pas d'attaches spéciales avec le Poitou, M. E. mentionne : S. Antoine, S. Christophe, S. François d'Assise, S. Georges, S. Jean Baptiste, S. Jean l'Évangéliste, S. Michel, S. Nicolas, S. Paul, S. Pierre, S. Vincent de Lérins.

Pour la sigillographie des provinces belges, nous possédions déjà les répertoires de M. Édouard Poncelet : *Sceaux et armoiries des villes, communes et juridictions du Hainaut ancien et moderne* (Mons, 1909) ; *Sceaux des villes, communes, échevinages et juridictions civiles de la province de Liège* (Liège, 1923). Le bel ouvrage, luxueusement édité, publié par le vicomte de Ghellinck, est consacré à la Flandre ancienne et moderne. Peut-être regrettera-t-on que l'auteur n'ait pas suivi en tout point la méthode adoptée par M. Poncelet, dont les descriptions contiennent tous les renseignements qui mettent en valeur l'intérêt des pièces décrites. Elles mentionnent, par exemple, le saint auquel est dédiée l'église de la commune. Cette indication, omise par M. de Gh., permet souvent d'identifier le saint patron gravé sur le scel échevinal. Les noms des saints n'ont pas été insérés dans la table onomastique. En feuilletant le volume, nous avons rencontré de nombreux sceaux où figurent des saints. A Courtrai et à Lombartzijde, S. Martin (pp. 110, 231) ; à Dunkerque, S. Éloi (p. 134) ; à Erembodegem, S. Pierre (p. 138) ; à Gand, S. Jean Baptiste. Le sceau de Gand de 1199 porte la légende : *sigillum S. Iohannis Baptistae, Gandensium civium patroni*. Les sceaux de Gravelines du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle représentent S. Willibrord, debout dans une barque à flot (p. 112). Parfois, à la gauche du saint, se trouve un personnage tenant une croix processionnelle. La ville de Hulst avait



aussi figuré S. Willibrord sur le sceau des échevins (p. 204). L'ancienne ville de Hoeke, *villa Sancti Iacobi de le Houke*, a fait graver son patron, S. Jacques de Compostelle. Le sceau de Merville, dans la Flandre française, représente deux personnages nimbés : S. Aimé et S. Mauronte. Il s'agit de S. Aimé, évêque de Sens (*BHL.* 362-367), exilé par Thierry III et confié à la garde de S. Mauronte, abbé de Bruel-sur-Lys (*BHL.* 5768-5770). M. de Gh. n'a pas identifié tous les saints gravés sur les sceaux qu'il décrit. Le saint représenté sur le sceau de Ninove n'est autre que S. Corneille, pape (*BHL.* 1965-1966). Il porte non la mitre, mais la tiare. Le personnage mitré qui figure sur le sceau de Haeltert-Kercxken est sans doute S. Géry. Les quatre patrons réunis sur le sceau de la châellenie de Wedergraten sont S. Pierre, S<sup>te</sup> Gertrude, S. Christophe et S<sup>te</sup> Marguerite, patrons des quatre paroisses (Denderwindeke, Appelterre-Eychem, Neyghem, Pollaere) qui étaient situées dans la châellenie.

B. G.

*Lega navale Italiana. Sezione di Salerno. XXV<sup>o</sup> Anniversario (1912-1937).* Salerno, [1938], grand in-4<sup>o</sup>, 135 pp., illustrations.

A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, la section de Salerne de la Ligue Navale a publié un volume dont la seconde partie traite de sujets historiques. Elle a pour titre : *Contributo di studi e ricerche di storia e leggende marinare con speciale riguardo di Salerno e del suo golfo*. Plusieurs érudits locaux ont tenu à collaborer à ce recueil. Le P. Leone Mattei-Cerasoli (*I Benedettini marinari della Badia di Cava*) rappelle que les moines de la célèbre abbaye possédaient trois ports : Vietri, Fonti et Cetara. Au XIII<sup>e</sup> siècle, un règlement abbatial fixait les conditions d'accès aux navires marchands qui venaient y mouiller. Le savant bénédictin réédite ensuite un acte du 8 novembre 1181, par lequel Baudouin IV, roi de Jérusalem, exemptait de toute taxe en Orient le bateau de l'abbaye.

Mgr A. Capone attire l'attention sur les miniatures d'un pontifical du XV<sup>e</sup> siècle, conservé au musée de la cathédrale de Salerne : *Miniature navali del trasporto del corpo di S. Andrea apostolo da Costantinopoli in Amalfi* (cf. *BHL.* 434). Récemment l'auteur avait décrit ce manuscrit dans son ouvrage : *Il Duomo di Salerno*, t. II (Salerno, 1929), p. 267-70. Malheureusement, le format réduit des reproductions ne permet guère de se rendre compte de l'intérêt des miniatures.

M. R. Bellelli réimprime la litanie publiée jadis par Piero Misciat-

telli dans son livre *Monte dell' orazione*. Ce document, qui ne remonte pas plus haut que le xiv<sup>e</sup> siècle, mériterait d'être examiné en détail. Après l'invocation des anges, des apôtres et de quelques saints particulièrement populaires, parmi lesquels on remarque S. Dominique, S. François d'Assise et S. Thomas d'Aquin, les invocations sont disposées plus ou moins dans l'ordre d'un périple : le navire, parti des rivages de la Campanie, longerait les côtes d'Égypte, de Palestine, d'Asie Mineure, de Grèce, d'Italie, de France, d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre et des Pays-Bas. Parfois le voyageur pénètre à l'intérieur des terres : c'est ainsi qu'il invoque la Vierge de l'*Annunziata* de Florence. Je ne sais si c'est par distraction ou à dessein que M. B. a intitulé son article : *Il portulano dei Santi del « Mare nostrum »*. L'Atlantique ferait-il partie du *Mare nostrum* ?

Chaque invocation — il y en a presque cent-cinquante — est formulée comme suit : *Die nai e San Marco di Vinigia*, c'est à dire : « Que Dieu nous aide et S. Marc de Venise ». M. B. s'est contenté de reproduire l'annotation de M. Misciattelli, qui est insuffisante. Non seulement tous les noms de villes et de leurs patrons n'ont pas été identifiés, mais il s'est glissé un certain nombre d'interprétations inexactes. *Die nai e madonna santa Saba d'Allessandria*. La note fait remarquer qu'on a pris « pour une sainte d'Alexandrie, S. Saba, ermite et martyr du Sinaï ». Sans doute, mais S. Sabas, moine de Palestine, n'est ni ermite ni martyr et n'a pas vécu sur le Sinaï. Il était le patron de la cathédrale grecque-melchite d'Alexandrie. *Die nai e santo Sidro de Scio*. Il s'agit, sans hésitation possible, de S. Isidore de Chio. *Santa Foca di Pera*. Comme plus haut, le saint a été pris pour une sainte. Le port auquel il est ici fait allusion, n'est pas Sinope, sur les rives de la Mer Noire, dont S. Phocas était le patron, mais Pera, faubourg de Constantinople, où la colonie génoise avait une église. C'est aussi une colonie génoise de Crimée que signale l'invocation suivante : *San Francisco de Caffa*. Sous le n° 22, on lit : *Die nai et san Leon di Modom*. Modon, l'ancienne Méthone, a été mal placée sur la carte, elle est située au sud-ouest du Péloponèse. Quant à S. Léon, il s'agit probablement de S. Léon de Samos (BHL. 4844), dans la Vie duquel on raconte l'invention de ses reliques à Méthone : *Et continuo omni tempestate propulsa, flante vento prospero devenerunt Mothonum. Ubi vox de coelo insonuit : Hoc, inquiens, est corpus episcopi Leonis*. Au sujet de la ville de Modon au moyen âge, on peut lire l'article de Stephen B. LUCE, *Modon, a Venetian Station in Mediaeval Greece*, dans les *Classical and Mediae-*



*val Studies in Honor of Edward Kennard Rand* (New York, 1938), p. 195-208.

Le « cabotage propitiatoire », comme l'appelle l'éditeur, est incomplet. Après avoir cité deux ports anglais, il énumère quatre localités des Pays-Bas : *Santa Caternina de' banchi di Fiandra, san Giovanni delle Schiuse, sante Sanguie di Bruggia, santa Maria di Mettinburgo*. Les trois dernières localités ne font pas difficulté. Il s'agit de Saint-Jean de l'Écluse, du Saint-Sang de Bruges et de Notre-Dame de Middelbourg. *Santa Caternina* représente, si nos informations sont exactes, la paroisse de *Sinte Catherine*, non loin d'Ostende. L'indice topographique de la dernière invocation a disparu : *Die nai e la beata Maddalena...* Ne serait-ce pas, comme nous le suggérait M. F.-L. Ganshof, l'église de Goes, dans l'île de Zuid-Beveland, où s'élevait le clocher de l'église Sainte-Marie-Madeleine ?

Ces quelques corrections et remarques complémentaires ne suffisent pas à expliquer toutes les obscurités du texte. On s'étonne que l'éditeur n'ait pas eu recours aux anciens portulans, car il est très vraisemblable que le pieux marin qui a composé cette litanie, avait sous les yeux un de ces itinéraires à l'usage des navigateurs qui trafiquaient sur les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique.

B. G.

*Deutsche Mirakelbücher. Zur Quellenkunde und Sinngebung.* Herausgegeben von Georg SCHREIBER. Düsseldorf, Schwann, 1938, in-8°, 170 pp., ill. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 31-32.)

Sous la direction de Mgr Schreiber, plusieurs auteurs se sont groupés pour décrire et commenter des recueils de Miracles, composés dans divers lieux de culte appartenant à l'Autriche et à la Bavière. Élaborés au cours des âges, dans une ambiance de piété ardente, ces florilèges de la thaumaturgie populaire contiennent une foule d'éléments dont le folkloriste peut faire son profit et qui se complètent, en général, par l'étude des peintures votives, des images de dévotion, des lettres d'indulgence, des chants, des statuts de confréries. Comme Mgr S. l'explique longuement dans son Introduction, chacune de ces collections où sont actées d'innombrables faveurs spirituelles ou corporelles, a sa couleur particulière, son langage approprié, correspondant aux grâces spéciales implorées par les pèlerins, une dramatisation plus ou moins accentuée des faits, etc.

MM. E. Friess et G. Gugitz ont traité des recueils conservés dans les archives du fameux sanctuaire de Maria-Hilf à Vienne, non sans avoir exposé au préalable quelques vues plus générales sur cette bran-

che de l'hagiographie en Autriche. Plus brièvement, M. K. H. Schäfer analyse le recueil de St. Maria in Elende, lieu de culte situé entre Nordhausen et Heiligenstadt. Commencé vers 1420, c'est le plus ancien rédigé en langue allemande ; il contient 465 numéros. Enfin, la contribution de M. F. Zoepfl a pour titre : *Schwäbische und bayerische Mirakelbücher im Raum des Bistums Augsburg*. On y trouve des renseignements sur de nombreux sanctuaires du diocèse d'Augsbourg et sur leurs patrons, St<sup>e</sup> Afra, S. Ulrich, S. Simpert, etc. Un détail : p. 35, au lieu de Dive, il faut sans doute lire Dijon.

M. C.

Guido LONATI. *La predicazione del B. Alberto da Sarteano a Brescia (1444-1449)*. Roma, 1937, in-8°, 22 pp. Extr. de la *Miscellanea francescana*, t. XXXVII.

Giacinto BURRONI, O.F.M. *I Francescani in Asti*. Asti, 1938, in-8°, XIII-348 pp., ill.

Giuseppe STACCHIOTTI, O.F.M. *Vita del B. Francesco da Caldarola, morto in Colfano nel 1507*. Tolentino, 1937, in-12, 77 pp., ill.

L'article posthume de G. Lonati († 1936) a été publié par les soins pieux et avec des additions importantes de Mgr Paolo Guerrini. L'information provient en majeure partie de précieux documents d'archives conservés à Brescia : les délibérations du conseil communal et les résumés de sermons, insérés par le chancelier de la ville Fr. Malvezzi au bout d'un volume de « Provvisioni ». Grâce à ces renseignements on peut se faire une idée assez précise de la prédication à Brescia du B. Albert de Sarteano (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 404 ; XLVIII, 447 ; LIII, 335).

Il convient de signaler ici d'autres études récentes, consacrées à ce disciple préféré de S. Bernardin de Sienne, à ce champion de la réforme franciscaine et de l'union des Églises. Dans les *Studi francescani* de Florence, le P. Floro BICCELLARI a présenté d'abord *Un Franciscano umanista* (t. XXXV, 1938, p. 22-48), puis *Il B. Alberto da Sarteano, apostolo e apologista* (ibid., p. 97-127). De son côté, le P. E. BULLETTI a tiré des archives de Sienne une lettre inédite du B. Albert à la Seigneurie, qui illustre, avec d'autres documents du même fonds, le rôle important joué par le célèbre frère mineur dans la réconciliation de la ville avec le pape : *Frate Bernardino da Siena e frate Alberto da Sarteano con gli ambasciatori senesi alla Corte di Eugenio IV (1441)*, dans le *Bullettino di Studi Bernardiniani*, t. IV (Siena, 1938), p. 65-75.

Presque toutes les branches de l'Ordre de S. François ont eu, à Asti,



une ou plusieurs résidences : les Conventuels et les Clarisses dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, plus tard les Observants, les Capucins et les Clarisses observantes. Les « études et recherches historiques » du P. G. Burroni sont destinées à mettre en lumière, autant que le permettent les documents conservés, les origines et les vicissitudes de toutes ces maisons franciscaines. Elles sont menées avec un louable souci d'objectivité et une rare indépendance à l'égard des « traditions » les plus flatteuses pour l'amour-propre local. C'est ainsi que le prétendu passage de S. François et le prétendu séjour de S. Bernardin à Asti sont rejetés au rang des assertions gratuites et d'ailleurs fort tardives. Nous retiendrons surtout les passages consacrés à deux « bienheureux » homonymes, très peu connus et dont le culte n'a pas encore été autorisé : Henri Alfieri, général des Franciscains durant dix-huit ans, mort à Ravenne en 1405, et Henri Commentino ou de Comentini, patriarche latin de Constantinople, tué par les Musulmans à Smyrne. Sur le premier de ces personnages, le P. B. a eu la bonne fortune de découvrir un document singulier : le testament d'un certain Thomas de Casascho, daté du 16 juillet 1372 et où le frère mineur figure à la fois en qualité de témoin et de légataire partiel de son pénitent (p. 20-24). Quant au B. Henri Commentino, qui ne porta jamais la bure franciscaine, il n'aurait aucun droit à être mentionné dans ce livre, si son corps, ramené dans sa patrie, n'avait été déposé dans l'église San Francesco et entouré d'une vénération quasi officielle jusqu'en plein <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle. Le P. B. rapporte et critique la légende de l'arrivée miraculeuse des reliques (p. 28-32), signale deux translations postérieures, en 1668 (p. 65) et en 1801 (p. 86), et rend compte d'autres manifestations du culte public : processions, tridiums, neuvaines, fête annuelle célébrée le 19 mai (p. 77-78). Personne ne lui reprochera de n'avoir pas esquissé la carrière du patriarche, mais on regrettera qu'il n'ait pas du moins vérifié l'année de son « martyre ». Ce n'est pas en 1392 (p. 32) que le B. Henri fut massacré, mais le 17 janvier 1345 (cf. L. DE MAS-LATRIE, dans *Revue de l'Orient latin*, t. III, 1895, p. 438 ; St. BALUZE, *Vitae paparum Avenionensium*, éd. G. MOLLAT, t. I, 1916, p. 264).

Ce que nous savons de certain sur la vie du B. François de Caldarola pourrait tenir en quelques lignes (cf. *Act. SS.*, Oct. XI, 771-77). Le jour même de sa mort (12 septembre?) ne semble pas encore établi de manière définitive. La biographie que le P. Stacchiotti vient de publier est destinée aux pieux fidèles du diocèse de Camerino. Elle s'efforce de replacer dans le cadre historique du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle italien

la figure sympathique du bienheureux franciscain, fondateur du mont-de-piété et apôtre de la ville de Colfano. Fr. HALKIN.

ILARINO DA MILANO, O.M.Cap. *Biblioteca dei Frati Minori Cappuccini di Lombardia (1535-1900)*. Firenze, Leo S. Olschki, 1937, in-4°, XLVII-322 pp. (= *Fontes Ambrosiani*, vol. XIX).

Il convient de louer la méthode et la précision du répertoire bibliographique du P. Ilarino da Milano. Cet excellent instrument de travail donne la liste des écrivains capucins qui ont appartenu à la province lombarde depuis ses origines en 1535 jusqu'en 1900. Chaque notice comprend quelques renseignements biographiques, l'indication des ouvrages relatifs à la vie et à l'activité littéraire de l'auteur, l'énumération de ses œuvres d'après l'ordre alphabétique des titres. On a tenu compte des rééditions et des traductions.

Durant ces quatre siècles, la province lombarde a produit environ une centaine d'écrivains. L'énumération des œuvres des PP. Alessio Segala da Salò (1558-1628), Gaetano Maria Migliorini da Bergamo (1672-1753), Mattia Bellintani da Salò (1535-1611), remplit le tiers du volume. Des 1593 titres cités, plus de la moitié appartient à ces trois écrivains, dont quelques œuvres, traduites en plusieurs langues, comptent d'innombrables rééditions. Rappelons l'*Arte mirabile per amare, servire et honorare la gloriosa Vergine* du P. Alessio Segala, *I Pensieri ed affetti sopra i misteri* du P. Gaetano Maria Migliorini, la *Pratica dell' oratione mentale* du P. Mattia Bellintani, célèbre manuel de piété recommandé par S. François de Sales.

Dans l'ensemble, la production des Capucins est consacrée à la littérature dévote, morale et ascétique. L'hagiographie comprend une petite centaine de livres, parmi lesquels plusieurs biographies des saints de l'Ordre : S. Fidèle de Sigmaringen, S. Joseph de Leonissa, S. Félix de Cantalice. La Vie de ce dernier par le P. Mattia Bellintani a été jadis reproduite dans les *Acta Sanctorum*, dont le P. I. d. M. ne signale que l'édition Palmé de Paris, omettant l'édition originale d'Anvers et celle de Venise. La plupart de ces Vies poursuivent un but d'édification et n'ont aucune prétention scientifique. Telles, par exemple, les petites monographies du P. Isaia da Gerenzano pour la *Collana francescana*. Sous le n° 1397 est décrit le livre du P. Obizio Griotensio da Niardo : *Vitae et gesta sanctorum ecclesiae Brixienensis* (Brixiae, Marchetti, 1589). Le P. I. d. M. n'a pas réussi à retrouver un seul exemplaire de ce livre rarissime, qu'il ne connaît que par les répertoires bibliographiques.



Le beau volume du P. I. d. M. pourra servir de modèle à d'autres travaux du même genre. Il montre que les directives données en 1933 par le général de l'Ordre, le R<sup>m</sup>e P. Vigile de Valstagna, en vue d'une bibliographie générale des écrivains capucins, a déjà produit d'heureux résultats (*Analecta Ordinis Minorum Capuccinorum*, t. XLIX, 1933, p. 3-5). L'historien qui voudrait dégager des recherches documentaires du P. I. d. M. les caractères de l'activité religieuse et littéraire de la province des Capucins de Lombardie pendant les quatre siècles de son existence, trouverait tous les matériaux réunis à pied d'œuvre.

Un confrère du P. I. d. M., le P. Teodoro da Torre del Greco a entrepris un travail analogue pour la province de Rome. On en trouvera un extrait dans l'*Italia francescana*, t. XIV (1939), p. 211-221 : *Bibliotheca Capuccinorum Provinciae Urbis*. B. G.

Paolo M. SEVESI, O.F.M. *B. Sisto Brioschi da Milano, o.f.m. Lettere inedite*. Verona, 1936, 1937, 20 et 8 pp., frontispice. Extr. de *Le Venezie francescane*, t. V et VI.

Id. *Iconografia del B. Geremia Lambertenghi da Como, sacerdote professo del Terz' Ordine Regolare di S. Francesco*. Saronno, 1938, in-8°, 22 pp., ill.

Livario OLIGER, O.F.M. *Una vita in ottava rima di S. Giacomo della Marca, opera di Aurelio Simmaco de' Jacobiti (1490)*. Firenze, Vallecchi, 1939. Extr. de *Studi francescani*, t. XXXVI, p. 22-50, fac-similé.

Giuseppe CASELLI. *Memorie storiche di Montepandone*, I-IV. Montalto Marche, ed. Sisto V, 1938, 4 fasc. in-8°, 75, 41, 93 et 55 pp.

Dès 1923, le P. Sevesi, dont nos lecteurs connaissent depuis longtemps l'activité hagiographique (voir, en dernier lieu, *Anal. Boll.*, LIII, 432), avait publié un long mémoire sur la vie, les vertus et le culte du B. Sixte de Milan, mort à Mantoue le 22 novembre 1486 (*Studi francescani*, t. XX, 1923, p. 464-509). L'heureux chercheur vient de découvrir, dans les archives de l'État, à Mantoue, au milieu de l'immense correspondance des princes de Gonzague, dix-huit lettres relatives au saint confesseur de la marquise Barbe et de sa fille Suzanne. Il les publie avec quelques explications et montre ce qu'elles apportent de neuf — en somme, moins qu'on n'aurait pu l'espérer — sur la biographie ou la physionomie morale du « bienheureux ».

Le P. Jérémie Lambertenghi, né à Come vers 1440, mourut à Forlì le 25 mars 1513. Après une série de translations, ses restes furent déposés, en 1813, dans la cathédrale de Forlì. Le procès en vue d'obtenir la confirmation du culte est en cours et ne semble pas

voué à un échec. Parmi les vingt-quatre images du bienheureux dont le P. Sevesi a eu connaissance et qu'il reproduit avec un intéressant commentaire, la plus ancienne qui soit conservée remonte à 1621. A proprement parler, ce n'est pas un portrait du P. Jérémie, mais un détail seulement du frontispice gravé en tête de l'ouvrage d'Antoine de Sillis sur l'histoire du Tiers Ordre : en dessous du titre (*Studia originem et propectum atque complementum Tertii Ordinis de Paenitentia S. Francisci concernentia*), on voit s'avancer d'une part les saintes et d'autre part les saints qui ont illustré la milice de la Pénitence. Au premier rang on distingue un prêtre agenouillé, les bras ouverts et le visage entouré d'une auréole ; son nom est indiqué par la légende : *B. Hier. de Cumo*.

On pouvait croire disparue à tout jamais la Vie de S. Jacques de la Marche († 1476), écrite en vers italiens par Aurelio Simmaco de' Jacobiti, moins de quinze ans après la mort de l'illustre franciscain. En 1916, le P. Oliger avait eu la joie d'en découvrir un exemplaire chez un bouquiniste de Munich et d'en transcrire quelques passages ; puis il avait perdu la trace de ce manuscrit unique. Il nous apprend maintenant que le petit volume, daté de 1490, est heureusement parvenu en lieu sûr : dans la bibliothèque du Collège franciscain du Saint-Nom, à Washington. Par une série d'indices, il établit que nous avons affaire à la « *bella copia* » originale, qui fut conservée durant trois siècles, à Naples, tout près du tombeau de S. Jacques. L'intérêt de la découverte n'est pas seulement d'ordre bibliographique. Le nouveau texte, dont le P. O. publie un certain nombre d'extraits, est une des plus anciennes Vies de l'apôtre du xv<sup>e</sup> siècle. L'auteur, à qui la reconnaissance a inspiré son poème, ne s'est guère servi de sources écrites, mais il tenait la plupart de ses renseignements de la bouche même de Fra Venanzio da Fabriano, compagnon et premier biographe du saint. S'il a composé ses vingt « chants » en langue vulgaire, c'est, comme il le déclare lui-même dans un sonnet latin, pour satisfaire aux pieux désirs des « *frati* » : *Fratrum indocta cohors...* Souhaitons que le P. O. trouve bientôt le loisir de nous présenter, dans une édition complète, l'œuvre poétique de l'humaniste abruzzain.

Le bourg de Monteprandone, dans la province d'Ascoli Piceno, intéresse l'hagiographe parce qu'il a donné le jour à S. Jacques de la Marche et parce qu'une partie de sa bibliothèque y est encore conservée (cf. *Anal. Boll.*, LIII, 543). C'est à ce titre que nous signalons à nos lecteurs les *Memorie storiche di Monteprandone* qui



doivent comprendre huit livres. Les quatre premiers ont paru. L'auteur, avantageusement connu pour ses *Studi su S. Giacomo della Marca* (cf. *Anal. Boll.*, XLVI, 448), n'est pas très au fait des travaux critiques sur la christianisation de l'Italie centrale ; mais on aurait tort de s'arrêter au bref chapitre qu'il consacre à ce sujet. Le reste de l'ouvrage pourra rendre de bons services.

Fr. HALKIN.

Adolfo RIVOLTA. *San Carlo Borromeo. Note biografiche. Studio sulle sue lettere e sui suoi documenti*. Milano, A.R.A. Editrice di G. Gasparini, 1938, in-8°, x-480 pp.

Id. *Epistolario giovanile di S. Carlo Borromeo*, dans *Aevum*, t. XII (1938), p. 253-80.

Id. *Corrispondenti di S. Carlo Borromeo (1550-1559)*. Ibid., p. 556-670.

*Echi di San Carlo Borromeo. Pubblicazione milanese di contributi per la storia della religione e della coltura*. Fasc. XIV-XX. Milano, Biblioteca Ambrosiana, 1938, in-4°, p. 505-728, nombreuses illustrations.

Carlo CASTIGLIONI. *Studi sul seicento*. Extrait de *Convivium*, 1938, p. 61-74.

Avec un zèle inlassable, M. Rivolta dépouille méthodiquement la correspondance de S. Charles Borromée. Sans attendre d'avoir terminé cet inventaire, il a publié, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance du grand archevêque (1538-1938), une nouvelle biographie, qui, ainsi que l'indique le sous-titre, a eu surtout en vue de mettre en valeur les renseignements recueillis dans les lettres de S. Charles. On peut se demander à quel public s'adresse le livre de M. R. S'il s'agit d'un livre de vulgarisation, il était inutile de le surcharger d'indications bibliographiques ; si, au contraire, la biographie est destinée au monde érudit, les références sont insuffisantes et libellées d'une manière trop sommaire, souvent imprécise.

L'auteur nous avertit dans la préface qu'il n'a pas eu l'intention de faire œuvre littéraire et engage le lecteur à s'armer de patience : *Parva libellum sustine patientia*. Mais quelle que soit la bonne volonté du lecteur, la composition du livre laisse à désirer. Ce n'est ni un portrait, ni un regeste, ni une anthologie, mais un peu de tout cela à la fois. Le récit est haché, saccadé, et les renseignements extraits de la correspondance sont accumulés au hasard des dates. Loin de se renforcer l'un l'autre, ils se heurtent sans retenir le regard ni fixer l'attention.

Dans la revue *Aevum*, M. R. vient de publier les premiers résultats de son travail de dépouillement : l'inventaire de quelques re-

cueils conservés dans les archives de la famille Borromée. Le premier article a pour objet l'analyse des mss. L.V.26 et L.V.27, où l'on rencontre des lettres écrites par S. Charles entre 1551 et 1560. Elles sont datées d'Arona, de Milan, de Pavie et de Rome. Le plus souvent, elles reflètent les préoccupations d'un jeune étudiant : désir d'acheter des livres ; soucis que lui donnent précepteurs et domestiques, gens peu sérieux et fort intéressés ; fréquents besoins d'argent : un étudiant n'a-t-il pas presque toujours la bourse vide ? Mais ce qui apparaît dès ces premières lettres, c'est une disposition marquée pour l'administration. Aucun détail ne semble échapper à l'attention du jeune Borromée ; il est précis, net, un tantinet volontaire.

Dans le second article, l'auteur analyse les manuscrits catalogués sous les numéros L.V.20 à L.V.25. Ils contiennent des lettres adressées à S. Charles entre 1550 et 1559. Parmi les signataires, on trouve de hauts personnages, tels que le cardinal de Médicis, oncle de S. Charles, le futur Pie IV, ou d'humbles domestiques qui sollicitent de rester à son service. On ne peut s'empêcher de se demander comment, alors que rien ne faisait prévoir le glorieux avenir réservé au jeune Borromée, tant de lettres, souvent insignifiantes, ont échappé à la destruction.

M. R. a l'intention de publier dans les *Fontes Ambrosiani* un regeste des lettres de S. Charles conservées à la Bibliothèque Ambrosienne. S'il réalise ce dessein, il y aurait lieu de suivre une méthode plus rigoureuse, et nous nous permettons de suggérer quelques améliorations. Quand les documents ont déjà été publiés, soit intégralement, soit en partie, il serait désirable de mentionner les éditions. La correspondance devrait être classée dans l'ordre chronologique strict ; il faudrait indiquer pour chaque pièce les folios du manuscrit ; enfin, il serait souhaitable d'identifier les correspondants de S. Charles et de fournir quelques renseignements biographiques sur chacun d'eux.

Dans la brève préface de son inventaire, M. R. remarque qu'il a en vain recherché les notes rassemblées jadis par Mgr A. Ratti sur la vie du saint archevêque et qu'elles sont probablement perdues. Il n'en est rien. Quand le futur pape devint nonce en Pologne, il eut le pressentiment que sa carrière d'historien prenait fin et il daigna offrir aux PP. Bollandistes de joindre les fiches qu'il avait recueillies à la documentation réunie par le P. Fr. Van Ortroj. M. R. aurait pu trouver ces informations dans l'intéressante notice que Mgr Galbiati a écrite sur S. Charles dans l'*Enciclopedia Italiana*. Les notes de Mgr Ratti se rapportent presque toutes à la jeunesse du saint et



son regeste s'arrête à l'année 1565, tandis que celui qui a été dressé par le P. Van Ortroï couvre les années 1565 à 1584.

Dès le début de ses études historiques, Mgr Ratti s'était intéressé à la jeunesse de S. Charles Borromée. Un Docteur de l'Ambrosienne, Giovanni Crivelli, avait commencé en 1882 l'impression d'un travail intitulé : *Della Giovinezza di San Carlo Borromeo dietro le sue Lettere di famiglia dai dodici anni ai ventisei* (Milano, Tipografa e libreria Arciv. Boniardi-Pogliani). Plus de 600 pages furent tirées. Nous ignorons pour quelles raisons l'œuvre ne fut pas terminée par Crivelli. Celui-ci confia à Mgr Ratti le soin de l'achever. Comme la transcription des nombreuses lettres que contenait le livre de Crivelli avait été faite d'après des copies, Mgr Ratti jugea qu'il était nécessaire de contrôler les textes sur les documents originaux et d'en conserver l'orthographe. Informations prises, nous apprenons que toutes les bonnes feuilles déjà tirées ont disparu. L'unique exemplaire qui subsiste est conservé à la bibliothèque bollandienne. Il porte des annotations de la main de Mgr Ratti. N'est-il pas surprenant de constater que, depuis cinquante ans, plusieurs historiens de valeur ont consacré de longues veilles à l'étude de la vie de S. Charles Borromée et que jusqu'ici aucun n'a eu la joie de mettre en œuvre et de livrer au public le fruit de leurs recherches.

Nous avons signalé à nos lecteurs la revue que la *Biblioteca Ambrosiana* a fait paraître à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de S. Charles (*Anal. Boll.*, LVI, 223). Dans le vingtième et dernier fascicule des *Echi di S. Carlo*, Mgr Galbiati prend congé du lecteur sur cette réflexion : « Nous ne connaissons pas encore la vraie physionomie de S. Charles ni le milieu où il a vécu ; pour atteindre ce résultat, de longues enquêtes historiques sont encore à faire. » Ces paroles font écho à une lettre adressée par le P. H. Delehaye à Mgr Galbiati, qui l'avait aimablement prié de collaborer à la revue du centenaire. Le président des Bollandistes, tout en s'excusant de ne pouvoir répondre à cette invitation, rappelait les motifs qui avaient empêché le P. Fr. Van Ortroï de donner les *Actes* de S. Charles dans le t. II des *Acta Sanctorum* du mois de novembre. Mgr Galbiati a reproduit cette lettre dans les *Echi*. Il y a joint quelques mots d'introduction : *Una voce Bollandista. Ancora la Biografia di San Carlo* (p. 629-33). Le Préfet de l'Ambrosienne a parfaitement compris que, si notre regretté confrère n'a pu réaliser son projet, c'est qu'en effet la tâche était immense et que, pour faire œuvre scientifique, on ne pouvait négliger les nombreux fonds d'archives dont plusieurs n'a-

vaient jamais été méthodiquement inventoriés. Le P. Van Ortrov avait une trop haute idée de la vie et du rôle de S. Charles et aussi des exigences du travail historique, pour se résoudre à publier dans les *Acta Sanctorum* un commentaire provisoire et forcément très incomplet.

M. Carlo Castiglioni, qui en 1933 avait publié plusieurs hymnes latines inédites composées en l'honneur de S. Charles Borromée, reproduit en partie, sous le titre *Studi sul Seicento*, l'article paru dans la *Scuola Cattolica* (*San Carlo nella poesia*, t. LXI, 1933, p. 127-33). Il passe ensuite en revue les panégyriques prononcés devant le tombeau de S. Charles. Chaque année, le jour de la fête du saint, un des meilleurs orateurs d'Italie était appelé à faire l'éloge du saint archevêque. Plusieurs de ces discours ont été imprimés.

Après avoir donné la liste des principaux orateurs, M. C. cherche à résoudre le problème suivant : Quel était le panégyrique que Don Abbondio lisait tranquillement, un soir d'automne, quand vinrent le surprendre les deux fiancés du célèbre roman de Manzoni ? Ce discours a-t-il été composé par Manzoni ? A-t-il été réellement prononcé ? M. C. a réussi à découvrir la source dont s'est inspiré Manzoni. C'est le panégyrique de 1626 prononcé par le P. Vincenzo Tasia, de la congrégation des Somasques, et imprimé à Milan la même année sous le titre : *La dottrina di san Carlo Borromeo*. B. G.

M. MISERMONT, C. M. *Le Bienheureux Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, directeur de grand séminaire, confesseur de la Foi, martyr du refus des serments pendant la Révolution*. Paris, Gabalda, 1937, in-8°, xv-284 pp., illustré.

Pierre-René Rogue, condamné pour refus de serment, a été béatifié le 10 mai 1934. A cette occasion divers ouvrages ont paru ; outre le livre de MM. E. LE GARREC et J. BULÉON, *Le B. Pierre-René Rogue, directeur de séminaire, martyr*, on peut citer, une adaptation en italien (*Vita del B. Pier Renato Rogue*, Roma, 1934) de l'excellente biographie publiée jadis par L. BRÉTAUDEAU, lazariste, et intitulée : *Un martyr de la Révolution de Vannes, Pierre-René Rogue*, Lille, 1908. Au moment où l'archiviste de la Congrégation de la Mission livrait ce travail au public, s'ouvrait le procès informatif diocésain (1908-1912), mené avec une telle rigueur que « l'avocat du diable », assure-t-on, n'y trouva rien à reprendre. Ce fut même lui qui proposa l'introduction de la cause. Les discussions au cours du procès apostolique convergèrent sur le serment de liberté-égalité, dont le refus avait motivé la condamnation à mort du serviteur de Dieu. M. L. Miser-



mont, auteur de deux mémoires sur le susdit serment, remis à la Congrégation des Rites en vue d'obtenir la béatification des Ursulines de Valenciennes et des Filles de la Charité d'Arras, était tout qualifié pour rassembler les matériaux d'un nouvel ouvrage. Il y était préparé par sa connaissance des archives, et avait déjà collaboré avec G. Brétaudeau. Son *Bienheureux Rogue* est l'œuvre d'un historien consciencieux, fidèle à ses sources, et qui laisse parler les faits. L'auteur, faut-il l'ajouter ? a eu le souci de ressusciter le cadre dans lequel a vécu son héros. C'est ainsi qu'il résume en un chapitre l'histoire de la ville de Vannes et retrace le règlement du séminaire. Peut-être y a-t-il quelque exagération à décrire d'après le pontifical les cérémonies des ordinations. Nous n'en ferons pas grief à M. M., voué par état à l'œuvre des séminaires. Les jeunes ecclésiastiques liront avec intérêt les chapitres 5 et 6 de la première partie. Quant aux lecteurs pressés, le biographe, qui craint lui-même « d'avoir été un peu long », prévoit qu'ils préféreront... « tourner rapidement les pages ».

A. CERCKEL.

Marion A. HABIG, O.F.M. *The Franciscan Martyrs of North America*. Extrait du compte rendu de *The Franciscan Educational Conference*, [t. XVIII, Washington, 1936], p. 274-330.

Id. *Heroes of the Cross. The Franciscan Martyrs of North America*. New York, Fortuny, 1939, in-8°, 175 pp., ill.

L'opuscule du P. Habig, publié en 1936, était un premier jet du volume qu'il consacre aux martyrs franciscains de l'Amérique du Nord. Dans bien des cas, le silence des sources ne permet pas de rédiger même une simple esquisse biographique. L'auteur essaie du moins de déterminer exactement l'endroit, la date et les circonstances du martyre. Il n'admet dans son répertoire que les Franciscains qui ont certainement souffert une mort violente, dans l'exercice du ministère. Pour ce motif, beaucoup de noms sont exclus qui figurent dans d'autres listes ou martyrologes américains : les victimes de naufrages ou de famines, ceux pour lesquels manquent des renseignements précis. Signalons, avec l'excellente bibliographie, un essai sur les « martyrologes américains », p. 196, note 9. Le P. H. compte en tout 117 martyrs franciscains certains et 23 douteux. Le plus récent pour les États-Unis est le P. Léon Heinrich, assassiné à Denver, dans le Colorado, le 23 février 1908, alors qu'il distribuait la Sainte Communion aux fidèles. Sa cause de béatification a été introduite. Depuis lors, trois Franciscains ont été mis à mort au Mexique, en 1928.

P. G.

Les éditeurs du *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* s'excusent du retard apporté à la publication du t. XIV de ce recueil (Münster i. W., Aschendorff, 1938, 584 pp.). Mais telle est l'abondance des matières contenues dans ce fort volume que le lecteur se console bien vite de l'avoir attendu un peu plus longtemps que ses devanciers (cf. *Anal. Boll.*, LV, 184). Aucun des mémoires qui forment le corps du présent annuaire n'intéresse directement l'hagiographie ; on nous permettra donc d'en citer seulement les titres : *Art und Sinn der ältesten christlichen Osterfeier*, par O. CASEL ; *Die georgische Uebersetzung der Liturgie des hl. Ioh. Chrysostomus nach einem Pergament-Rotulus aus dem X.-XI. Jhdt.*, par M. TARCHNIŠVILI (traduction allemande du texte conservé dans un ms. de Gratz) ; *A Catalogue of Mozarabic Liturgical Manuscripts containing the Psalter and Liber Canticorum*, par W. M. WHITEHILL ; *Renaissance, Humanismus und Liturgie*, par A. L. MAYER ; *Rhythmisch-metrische Hymnenstudien*, par W. LIPPHARDT. Dans les *Miszellen* et le copieux *Literaturbericht* pour 1934, qui remplit à lui seul plus de 300 pages d'une typographie serrée, on trouve infiniment plus et mieux que des listes de références : des analyses parfois très développées de près de 600 ouvrages ou articles, relatifs à la liturgie et aux sciences connexes, et des comptes rendus critiques dont la lecture est parfois plus profitable que celle des travaux recensés.

La collection *Glorie del Terz' Ordine Franciscano*, publiée par les Pères Capucins de Florence (cf. *Anal. Boll.*, LV, 423), ne se propose pas d'autre but que l'édification des lecteurs. Il serait donc tout à fait injuste de prétendre que les auteurs de ces biographies populaires tiennent compte de toutes les exigences de la critique historique. On regrettera cependant qu'ils aient admis dans leur galerie d'illustres tertiaires des personnages qui n'ont ou très probablement ou même certainement jamais fait partie du Tiers Ordre, comme par exemple S. Louis IX (cf. A. G. LITTLE, dans *Franciscan History and Legend in English Mediaeval Art*, Manchester, 1937, p. xv-xvii), S. Roch (cf. R. MENTH, dans *Franziskanische Studien*, t. XXI, 1934, p. 213-14), le B. Torello de Poppi (cf. A. VAN DEN WIJNGAERT, dans *Archivum franciscanum historicum*, t. XIV, 1921, p. 29) et S<sup>te</sup> Jeanne d'Arc (cf. ANTOINE DE SÉRENT, dans la *Revue d'histoire franciscaine*, t. VIII, 1931, p. 282-85). Des 20 fascicules parus à ce jour, à raison de six par an (1936-1939), nous avons déjà présenté à nos lecteurs les nos 4 et 7. Voici la liste des autres fascicules consacrés à des



saints ou à des bienheureux : 1. *S. Elisabetta d'Ungheria*, par le P. GIROLAMO DA RASSINA ; 2. *Il taumaturgo della peste, San Rocco*, par le P. ARCANGELO DA C. FIORENTINO ; 5. *S. Lodovico re di Francia*, par le P. LODOVICO DA FOSSOMBRONE ; 8. *La Maddalena serafica, S. Margherita da Cortona*, par le P. ANTONIO MARIA DA C. FIORENTINO ; 9. *Il santo curato d'Ars*, par le P. ARCANGELO DA C. F. ; 10. *S. Torello da Poppi*, par I. G. C. DELLA PORTA ; 12. *S. Giovanna d'Arco*, par le P. FELICE DA PORRETTA ; 15. *L'apostolo di Firenze, il B. Ippolito Galantini*, par D. DEL CAMPANA ; 16 et 17. *S. Giovanni Bosco*, par le P. FELICE DA PORRETTA ; 19. *S. Angela Merici*, par E. ARMENI.

Le P. Joseph de Guibert a publié un manuel clair et concis d'ascétique et de mystique. C'est le résumé du cours qu'il professe à l'Université grégorienne depuis de nombreuses années (*Theologia spiritualis ascetica et mystica. Quaestiones selectae in praelectionum usum*, Romae, Universitas Gregoriana, 1937, XII-499 pp.). Dans les questions d'ordre théorique comme dans la direction pratique, on retrouve partout une sûreté de doctrine que seule peut donner une longue expérience de tout ce qui touche à la vie spirituelle. Les lecteurs qui ont apprécié la fermeté de jugement et la clarté d'expression du volume du P. de G. : *Études de théologie mystique* (Toulouse, 1931) retrouveront ici les mêmes qualités. Le livre se termine par un *Elenchus praecipuorum de re spirituali scriptorum*. L'auteur, sans viser à être complet, a voulu orienter, par un choix judicieux, quiconque désire connaître dans ses grandes lignes la littérature ascétique et mystique.

Nous avons reçu des Presses Universitaires de France quatre volumes de l'*Histoire du Moyen Age* qui fait partie de l'*Histoire générale* publiée sous la direction de M. Gustave Glotz. C'est d'abord le tome IV, en deux parties : *L'Allemagne et l'Italie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, par É. JORDAN (1939, XII-450 pp.) et *L'Essor des États d'Occident (France, Angleterre, Péninsule ibérique)*, par MM. Ch. PETIT-DUTAILLIS et P. GUINARD (1937, 403 pp.) ; celle-ci va, pour la péninsule ibérique, de 1031 à 1252, pour les autres pays de 1152 à 1272. Ensuite le tome VII, *L'Europe occidentale de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle aux guerres d'Italie*, par MM. J. CALMETTE et É. DEPREZ, en deux volumes : *La France et l'Angleterre en conflit* (1937, XXIII-580 pp.), et *Les premières grandes puissances* (1939, 648 pp.).

De deux côtés, comme nos lecteurs l'ont appris (*Anal. Boll.* LII, 148), de vigoureux efforts sont faits pour donner aux celtisants

un dictionnaire de l'irlandais ancien et médiéval, instrument de travail essentiel dont l'absence se fait cruellement sentir. Du HESSENS *Irishes Lexicon* ont paru le second fascicule du tome I (*ascnalcennaid*) et les deux premiers fascicules du tome II (*H-ochtach*), Halle, Niemeyer, 1935, 1936 et 1938. Quant aux travailleurs qui composent à Dublin le grand *Dictionary of the Irish Language*, dont l'histoire a connu déjà bien des vicissitudes, ils ont pris une décision fort sage. Afin de rendre immédiatement utilisables les collections importantes réunies à Dublin depuis un quart de siècle, le *Dictionary* lui-même attendra encore un peu ; on en publiera l'essentiel sous le titre : *Contributions to a Dictionary of the Irish Language*. La lettre M a paru, sous la direction de Miss Maud JOYNT (Dublin, Royal Irish Academy, in-4°, 208 colonnes), et ces simples *Contributions* apportent déjà beaucoup de lumière. Pour le mot *martir*, au sens de reliques, il n'y a pas lieu de spécifier qu'il doit s'agir de reliques de martyrs ; le mot peut certainement désigner aussi les reliques d'un confesseur, tout comme en hiberno-latin : *conductio martirum, id est ossuum*, *Coluimb Cille de Britannia* (TIRECHAN, *BHL.* 6496, Livre d'Armagh, fol. 15<sup>v</sup>, col. 2). Quant à *martrae* (c), il faudrait traduire : « *relics (of saints, not necessarily of martyrs), sometimes burial-place or tomb of a saint, perhaps also church or chapel.* » Le sens de cimetière dans les *martradh* ne se justifie pas ; ce n'est qu'une conjecture des éditeurs des *Ancient Laws of Ireland*, t. IV, p. 86, note 2 ; il s'agit peut-être ici d'une église ou d'une chapelle.

La *Yorkshire Society for Celtic Studies*, fondée à Leeds en 1929, n'avait imprimé jusqu'à présent qu'une des conférences faites à l'occasion de ses réunions (*Anal. Boll.*, LV, 188). Elle donne maintenant une brochure de *Transactions* pour l'année 1937-1938, sous le titre de *Yorkshire Celtic Studies* (Leeds, University, 56 pp., ill.). Nous y notons surtout quelques poèmes qui intéressent le folklore religieux et le culte des saints dans les Highlands et les îles d'Écosse. M. J. Carmichael Watson les a extraits des collections de son grand-père, Alexander Carmichael, et les publie sous le titre même que porte le principal ouvrage de ce dernier, *Carmina Gadelica*.

M. Bruce Dickins, qui est l'animateur de cette société d'études celtiques, est aussi celui des *Leeds School of English Language Texts and Monographs*, dont deux numéros ont paru récemment : 3. R. M. WILSON, *Sawles Warde* (Leeds, University, 1938, XLIV-115 pp.), et 4. Bruce DICKINS, *The Conflict of Wit and Will* (1937, 26 pp.).



L'introduction de M. Wilson est un aperçu de l'histoire de la littérature anglaise de 1066 à 1200 environ. Il y relève l'importance du rôle joué par S. Wulfstan, évêque de Worcester, qui occupa ce siège durant près de trente ans, après la Conquête, alors que tous ses frères dans l'épiscopat étaient, à leur mort, remplacés par des Normands. La persistance d'une littérature anglaise à Worcester se remarque particulièrement au fait que la Vie de Wulfstan fut écrite en cette langue par Coleman, moine de Worcester, auteur aussi d'une Vie anglaise de S. Grégoire le Grand ; ces deux ouvrages ne subsistent que dans des traductions latines. Quant à *Sawles Warde*, c'est une homélie inspirée des chapitres 13-15 du livre IV *De Anima*, attribué à Hugues de Saint-Victor. Le traducteur anglais y joint des détails caractéristiques sur l'autre monde, qui rappellent les Visions celtiques et anglo-saxonnes.

Une nouvelle revue consacrée aux études irlandaises paraît trimestriellement sous la direction de M. Gérard Murphy, *Éigse, a Journal of Irish Studies* (Dublin, O Lochlainn, 1939, environ 300 pp. par an). On y trouve, avec des éditions de textes anciens, médiévaux et modernes, des notes étymologiques, des essais d'histoire littéraire, des descriptions de manuscrits, et un bulletin critique des publications récentes.

La plume fertile de M. Pierre DAVID ajoute d'année en année quelque nouveau fascicule à sa série d'*Études d'histoire et d'archéologie dauphinoises*. Les n<sup>os</sup> VI et VIII ont respectivement pour titre : *Vie de Saint Oyand, suivie de notes sur l'abbaye de Saint-Oyand de Joux et ses relations avec les diocèses de Vienne et de Grenoble* (Grenoble, Didier et Richard, 1936, 19 pp.) ; *Vie de Saint Aimé, 565-629* (1937, 48 pp.). M. D. a fait généralement confiance à ses deux sources principales : les *Vitae patrum Iurensium Romani, Lupicini, Eugendi* et les *Vitae abbatum Habendensium Amati, Romarici, Adelphii*. Aux récits qu'il leur emprunte, il mêle de nombreux petits problèmes qui intéressent le culte, l'archéologie, le folklore, la toponymie. Une part dans tout cela est faite à la conjecture. Le n<sup>o</sup> VII s'intitule : *L'Église de Champagne* (1937, 35 pp., 2 pl.). Il s'agit du village de Champagne dans l'Ardèche, sur la rive droite du Rhône, en face de Saint-Rambert-d'Albon. Cette localité possède une antique église, curieusement ornée, qui est le point de départ des recherches de l'auteur « sur l'origine des Dauphins de Viennois et sur la frontière rhodanienne de l'Empire et du Royaume au XII<sup>e</sup> siècle ».

La personnalité si riche de S<sup>te</sup> Hildegarde retient plus que jamais l'attention. Un nouveau livre, qui a pour auteur une religieuse, Sœur Magna UNGRUND, I.C., vient de paraître à Munster chez Aschendorff comme 20<sup>e</sup> fascicule de la collection des *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums* (1938, xvi-122 pp.). Il s'intitule : *Die metaphysische Anthropologie der heiligen Hildegard von Bingen*. Par son contenu idéologique, d'une grande élévation de pensée, mais réservé aux spécialistes, l'ouvrage échappe au cadre de ce Bulletin. Cependant, comme le fait justement observer l'auteur, l'œuvre d'un écrivain ne se comprend bien que si on la place au centre même de sa vie. Les pages consacrées ici, d'après de bonnes sources, à la naissance de S<sup>te</sup> Hildegarde, à son tempérament, à ses relations, à ses voyages, à son esprit propre, intéresseront certainement l'historien, qui notera plus d'un trait nouveau, mal aperçu jusqu'à ce jour, de l'étonnante « messagère de Dieu ».

Deux nouveaux volumes des *Statuta Capitulorum Generalium Ordinis Cisterciensis*, édités par le P. Joseph-Marie CANIVEZ, conduisent jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle (tome V, 1457-1490, et tome VI, 1491-1542 ; Louvain, Revue d'histoire ecclésiastique, 1937 et 1938, xi-768 et x-790 pp., fac-similés). Cette collection, dont les premiers tomes sont déjà d'un maniement familier à ceux qui s'occupent de l'histoire de Cîteaux, s'achèvera donc prochainement, si le savant éditeur peut poursuivre au même rythme sa grande entreprise.

Reprenant un sujet qui lui est cher et où il n'a guère à craindre de rival, les généalogies irlandaises du début de l'époque moderne, M. Paul WALSH a publié *The Will and Family of Hugh O'Neill, Earl of Tyrone* (Dublin, O Lochlainn, 1930, 31 pp.) et *The O Cléirigh Family of Tír Conaill* (ibid., 1938, 50 pages). Ce dernier opuscule avait paru sous une autre forme dans *Studies*. Il renferme des détails sur Tadhg an tSléibhe O Cléirigh, qui, sous le nom de Frère Michel, rendit à l'hagiographie irlandaise d'inappréciables services.



## INDEX SANCTORUM

*Indicem in pagellas 5-59, 251-296, vide supra pp. 60-64, 296-298.*

- Abāī 92, 94, 96.  
 Abbanus ab. 151.  
 Abbarus mon. 74, 75.  
 Abdon et Sennen 203.  
 Acatius Antioch. 118.  
 Adalbertus ep. Prag. 120, 171.  
 Adurhormizd praef. m. 133.  
 Aegidius ab. 377, 383.  
 Agape et Domnina mm. Antioch. 208.  
 Agapitus ep. Synai 229.  
 Agatha v. m. 116, 195, 434.  
 Agathangelus m. *Vid.* Clemens Ancyr.  
 Agnellus ab. Neapoli 145.  
 Agnes v. m. 114, 195, 442.  
 Agnes de Bohemia, Ord. S. Clarae 181, 182.  
 Aigulfus ab. Lerin. 168.  
 Albanus Moguntiae cultus 148.  
 Albanus m. Verulamii 147-49, 160, 161.  
 Albertus a Sarteano 455.  
 Albinus ep. Andegav. 117.  
 Albinus Coloniae cultus 147.  
 Albinus in Helvetia cultus 148.  
 Aldegundis abb. 115.  
 Alithius ep. Cadurc. 417.  
 Amandus ep. Traiect. 116.  
 Amatus ab. Habend. 468.  
 Amatus ep. Nuscan. 176.  
 Amatus ep. Senon. 452.  
 Ambrosius ep. Mediol. 118, 220.  
 Amicus et Amelius 439.  
 Anahid v. m. 133.  
 Anastasia m. Sirmii 221.  
 Anastasius apocrisiarius 312.  
 Anastasius Persa et soc. mm. 115.  
 Anatolius ep. Cadurc. 416.  
 Angela Merici 466.  
 Angelina de Marsciano 209.  
 Anna mater B. V. M. 195.  
 Anselmus ep. Cantuar. 423.  
 Antonius ab. in Theb. 194, 202, 232, 235, 245, 247.  
 Antonius Qoraisita m. 307.  
 Arethas et soc. mm. Nagrae 415.  
 Arsenius erem. 408.  
 Asclas m. Antinoi 115.  
 Athanasius ep. Alex. 136, 138, 232, 235.  
 Athanasius ep. Neapol. 59.  
 Augustinus ep. Hippon. 126, 446.  
 Babylas ep. Antioch. m. 115.  
 Barbara v. m. 427.  
 Barlaam m. Antiochiae 409, 410.  
 Barlaam et Ioasaph 407.  
 Barontus erem. 424.  
 Bartholomaeus ap. 204.  
 Bartholomaeus ab. Cryptae Ferratae 207.  
 Basilius ep. Caesar. 129, 132, 231, 232, 409.  
 Basilius conf., socius Procopii Decapol. 408.  
 Bavo conf. 110.  
 Beda Ven. 420, 421.  
 Benedictus ab. Anian. 177.  
 Benedictus, Iohannes et soc. mm. in Polonia 181.  
 Beregisus ab. Andagin. 121.  
 Bernardinus Feltr. O. F. M. 198.  
 Bernardinus Senensis 455, 456.  
 Bernardus ab. Clarevall. 176, 212.  
 Bertuinus Malon. 110.

- Birgitta vid. Suecica 194.  
 Blasius ep. m. 116.  
 Briccius ep. Turon. 170.  
 Brigida v. 115.  
 Bruno ep. Colon. 147.  
 Budocus cultus in Cornubia 209.  
  
 Caddroe ab. Walciodor. 117.  
 Caecilia v. m. 195.  
 Caietanum Thien. 198.  
 Callistus ep. CP. 191.  
 Calogerus 165.  
 Candida Neapoli 145.  
 Carinus O. P. 215.  
 Carolus Borromaeus 460.  
 Carolus Magnus imp. 192.  
 Carthagus seu Mochuda ep. Lis-  
 mor. 156, 157.  
 Catharina v. m. Alex. 195, 449.  
 Catharina Ianuen. 195.  
 Catharina v. Suecica 194.  
 Ceadda (Chad) ep. Lichfeld. 194.  
 Ceasán in Hibernia 154.  
 Cedd ep. Saxon. Orient. 194.  
 Celsus ep. Trever. 429.  
 Charalampus 191.  
 Christina v. m. 195.  
 Christina paenit. Spoleti 191.  
 Christina Stumbelensis 187.  
 Chrysanthus m. 427.  
 Clemens p. m. 404.  
 Clemens ep. Ancyr. et Agathan-  
 gelus mm. 232, 236.  
 Clemens M. Hofbauer 224.  
 Cocnat in Hibernia 151.  
 Colmanus Peregrinus, in Hiber-  
 nia 156.  
 Concordius pr. m. Spoleti 113.  
 Conon m. 436.  
 Conradus de Parzham 132.  
 Constantia filia Constantini imp.  
 442.  
 Conus mon. Dianensis 436.  
 Conus Nasensis 434.  
 Cornelius p. m. 427, 452.  
 Cosmas et Damianus 79, 91, 98,  
 167, 184.  
 Crispinus et Crispinianus mm. 203.  
 Cuimine Fota 155.  
 Cunegundis imp. 181.  
 Cuthbertus ep. Lindisfarn. 424.  
 Cuthmanus conf. 420.  
 Cyprianus ep. Carthag. 427.  
 Cyrillus ep. Alex. 127, 128, 232,  
 235.  
 Cyrillus ep. Hierosolym. 220.  
 Cyrillus et Methodius 128.  
 Cyrus et Iohannes mm. in Aegyp-  
 to 65-71, 236.  
  
 Damas Caesareae 410.  
 Damnait v. in Hibernia 402.  
 Daniel stylita 80, 221.  
 Darerca (*al.* Modwenna) v. 402.  
 David ab. in Suecia 164.  
 Demetrius m. 408.  
 Desiderius ep. Cadurc. 416.  
 Dimet (Mār) = Dometius.  
 Dionysius, Rusticus et Eleuthe-  
 rius mm. 119, 120, 170.  
 Dometius m. 72-104.  
 Dometius medicus 72-104.  
 Dominicus fundator Ord. Praed.  
 444.  
 Dominicus ab. Soran. 209.  
 Domnall in Hibernia 402.  
 Domnina. *Vid.* Agape.  
 Dorothea v. m. 195.  
 Dorothea Montov. vid. 194.  
 Dunchad ab. 402.  
  
 Éadaoin v. in Hibernia 402.  
 Ebregiselus ep. Colon. 425.  
 Edmundus Rich ep. Cantuar. 215.  
 Eduardus Confessor 194.  
 Eleutherius m. cultus CP. 221.  
 Eleutherius ep. m. Romae 119.  
 Elias propheta 165.  
 Elisabeth landgr. Thuringiae 193,  
 194, 195, 201, 466.  
 Eloquius ab. Latinian. 110.  
 Emerentiana v. m. 442.  
 Emericus dux 171.  
 Enimia abb. 237-298.  
 Eogani filii quattuor in Hibernia  
 155.



- Ephebus ep. Neapol. 145.  
 Ephraem Syrus 75, 80, 236.  
 Epiphanius ep. Const. 128.  
 Epipodius et Alexander mm. 120.  
 Ericus rex Suec. m. 163.  
 Erminus ab. Lobb. 120.  
 Ethelwoldus ep. Winton. 424.  
 Ethne in Hibernia 154.  
 Eucherius ep. Aurelian. 117.  
 Eugendus ab. Iuren. 468.  
 Eugenius, Canidius et soc. mm.  
   Trapezunte 186.  
 Euppsychius m. 410.  
 Eusebius p. 88.  
 Eustachius m. 424.  
 Euthymius ep. CP. 221.  
 Euthymius ab. in eremo sanctae  
   civitatis 207, 232, 235.  
 Eusebia seu Xene 236.  
 Eutropius et Cleonicus mm. 407.  
 Eutyches m. Caesareae 410.  
 Evermarus in agro Tungrensi  
   427.  
 Fabianus p. m. 78.  
 Febronia m. 407.  
 Felicianus ep. Fulginas 209.  
 Felix ep. Anglorum Orientalium  
   194.  
 Felix pr. Nolanus m. 114, 424.  
 Felix et Adauctus mm. 114.  
 Felix, Fortunatus et Achilleus  
   mm. 120.  
 Fides v. m. 195.  
 Florentius ep. Cadurc. 417.  
 Fortunata v. m. 145.  
 Fortunatus ep. Neapol. 145.  
 Franciscus Assis. 194, 456.  
 Franciscus de Caldarola 455.  
 Frigidianus ep. Lucen. 146.  
 Frodobertus ab. Cellen. 169.  
 Fronto ep. Petragor. 119.  
 Frontonius ab. 119.  
 Fructuosus ep. Tarracon. 114.  
 Furseus ab. Latiniac. 114.  
 Gallus ab. 158.  
 Gennadius ep. CP. 220.  
 Genovefa v. 113.  
 Genulfus ep. 416.  
 Georgius m. 120, 134.  
 Gerebernus presb. m. 427.  
 Gerlandus ep. Agrigent. 105-108.  
 Germanus ep. Autisiodor. 148,  
   159.  
 Gertrudis abb. Altenberg. 193.  
 Gertrudis abb. Nivial. 118.  
 Gildas Sapiens ab. Ruien. 159.  
 Gobnat abb. 150.  
 Golinduch v. m. 221.  
 Gordius m. Caesar. 309, 315,  
   410.  
 Gregorius p. I 126, 127, 434.  
 Gregorius ep. Agrigent. 433.  
 Gregorius Decapolita 434.  
 Gregorius Nazianzenus ep. CP.  
   132, 232, 236.  
 Gummarus conf. Lir. 193.  
 Hadalinus conf. 116.  
 Helena imp. 132, 426.  
 Henricus II imp. 172, 181, 182.  
 Hermannus Ioseph conf. 194,  
   214.  
 Hermylus et Stratonicus mm.  
   Singiduni 234.  
 Hierarchae tres 231, 236.  
 Hieronymus pr. 126.  
 Hieronymus Savonarola O.P.  
   199.  
 Hilarius ep. Arelat. 78.  
 Hilarius ep. Pictav. 113.  
 Hilarus ep. Gabalit. 239, 241,  
   242, 247, 248.  
 Hilda abb. 369, 372, 376, 379,  
   381, 389.  
 Hildegardis abb. 170, 469.  
 Hippolytus Galantini 466.  
 Homobonus Cremon. 213.  
 Hucbertus ep. Leod. 110, 194.  
 Humilitas Favent. abb. 215.  
 Hypatius ep. Gangr. 165.  
 Iacobus Nisibenus ep. 75, 80.  
 Iacobus erem. in Syria 80.  
 Iacobus Picenus O.F.M. 458.

- Ieremias Lambertenghi O.F.M. 458.  
 Iesus Christus D. N. — Miracula SS. Eucharistiae 172. — Nativitas 184. — Sudarium 130.  
 Ignatius ep. Antioch. m. 115, 143.  
 Ignatius Loyola 190.  
 Illtud 159.  
 Innocentius I p. 127.  
 Ioel ab. Pulsanen. 176.  
 Iohanna ab Arc 465, 466.  
 Iohannes de Abula pr. 205.  
 Iohannes Baptista 117, 233, 408.  
 Iohannes Baptista de Guardia-grele 433.  
 Iohannes Bosco 132, 218, 219, 466.  
 Iohannes Calybita 234.  
 Iohannes Chrysostomus 127, 236.  
 Iohannes Damascenus 183, 317, 318, 320.  
 Iohannes Duns Scotus 211.  
 Iohannes et Isaias mon. 407.  
 Iohannes Bapt. Vianney 132, 466.  
 Iohannes a Mathera 174.  
 Iohannes ab. Penarien. 118.  
 Iordanus ab. Pulsanen. 176.  
 Ioseph hymnographus 434.  
 Irenaeus ep. Lugdun. m. 143.  
 Irenaeus ep. Sirmien. m. 119.  
 Irene v. m., culta Scalabi 440, 441.  
 Irmgardis comitissa 427.  
 Isbozetes m. 313.  
 Isidorus m. in insula Chio 453.  
 Iulianus, Basilissa et soc. mm. 113.  
 Iulitta m. Caesareae 410.  
 Iulius I p. 88.  
 Iulius et Aaron mm. in Britannia 160, 161.  
 Iunianus ab. Mariacensis 451.  
 Iustina et Rufina mm. 204.  
 Iutta de Sangerhausen 437.  
 Iuventinus et Maximinus mm. Antioch. 102.  
 Kenelmus puer m. 210.  
 Kummernis. *Vid.* Wilgefortis.  
 Laudus ep. Constantiensis 451.  
 Launus de Thoarcio 451.  
 Laurentius diac. m. 132, 205.  
 Laurentius, Agrippa et soc. mm. 104.  
 Lebuinus pr. Davent. 193.  
 Leo I p. 127, 221.  
 Leo III p. 312.  
 Leo IX p. 119.  
 Leo ep. in Samo insula 453.  
 Leobinus ep. Carnot. 241.  
 Leontius 104.  
 Liuthardus comes Cliviae 426, 427.  
 Lucia v. m. 195.  
 Lucianus pr. Antioch. 113.  
 Lucianus ep. m. Bellovac. 113.  
 Ludovicus IX rex 465, 466.  
 Macarius Aegypt. ab. in Scete 204.  
 Maccarthennus ep. Clochorensis 361.  
 Machabaei mm. 136, 138.  
 Magi (tres) 133, 194.  
 Malachias proph. 233.  
 Malachias ep. Coner., dein Ardmac. 179.  
 Mamas m. Caesareae 410.  
 Manuel, Sabel et Ismael mm. 408.  
 Marcianus pr. CP. 234.  
 Marcus ev. 120, 203.  
 Margarita v. m. 145, 195, 449.  
 Margarita Corton. 466.  
 Margarita Ungariae regis filia 189.  
 Maria Deipara 165. — Cingulum 212. — Praesentatio 408.  
 Maria Magdalena 195.  
 Marianus m. 145.  
 Marianus et Iacobus mm. 120.  
 Marius, Martha mm. 114.  
 Martina v. m. 112.  
 Martinus ep. Turon. 170.  
 Martyres Aegyptii 141,



- Martyres XLII Amorienses 408.  
 Martyres in Phargamun 410.  
 Martyres XL Sebasteni 118, 410.  
 Maudetus (Maudez, Mawes) 209.  
 Mauritius ab. Carnoet. 212.  
 Maurontus ab. 452.  
 Maurus ab. 114.  
 Maurus m. Afer 165.  
 Mawes. *Vid.* Maudetus.  
 Mawgan ep. 209.  
 Maximus conf. CP. 312.  
 Maximus ep. Neapoli 145, 146.  
 Maximus et Dometius mon. 104.  
 Medana v. 402.  
 Meletius ep. Antioch. 236.  
 Menas m. in Aegypto 140, 141, 220, 309.  
 Messalina v. m. Fulginii 209.  
 Metro pr. cultus Veronae 211.  
 Metrophanes et Alexander epp. CP. 220.  
 Michaeas proph. 233.  
 Minias m. Florentiae 220.  
 Modomnóc de Tipra Fachtna 403.  
 Monachi in Raithu mm. 234.  
 Monachi in Sina mm. 234.  
 Mono er. m. Nasson. 110.  
 Montanus m. Terracin. 312.  
  
 Narses Armen. patriarcha 78.  
 Nectanus m. patron. Hartland. 161.  
 Neophytus m. Nicaeae 235.  
 Nicephorus ep. Milesius 434.  
 Nicolaus I p. 128.  
 Nicolaus Graecus erem. in Aprutio 432.  
 Nicolaus ep. Myren. 170.  
 Nicolaus de Rupe 217.  
 Nilus ab. Cryptae Ferratae 207, 434.  
 Norbertus ep. Magdeburg. 426.  
  
 Odilo ab. Cluniac. 112, 244.  
 Odo ab. Cluniac. 177.  
 Oliverius Plunkett m. 211.  
 Olympias diaconissa CP. 207.  
 Onesiphorus et Porphyrius 408.  
 Ontcommer. *Vid.* Wilgefortis.  
 Onuphrius erem. 145, 205.  
 Orestes m. 104.  
 Oswaldus rex 194.  
  
 Pachomius ab. 139, 221, 407.  
 Patres Aegyptii 220.  
 Patricia v. Neapoli 145.  
 Patricius ep., Hibern. ap. 159, 177, 211, 334-363, 417.  
 Patroclus m. Trecis 115.  
 Paulus ap. 143.  
 Paulus Thebaeus 233.  
 Perpetua et Felicitas mm. 118.  
 Petrocus ab. in Cornubia 209.  
 Petrus ap. 222, 235, 240, 404, 407.  
 Petrus et Paulus 224.  
 Petrus ep. Argiv. 407.  
 Petrus Balsamus m. 113.  
 Petrus Canisius 206.  
 Petrus m. Capitoliade 299-333.  
 Petrus de Fulgineo 209.  
 Petrus Martyr O.P. 215.  
 Petrus Renatus Rogue m. 463.  
 Petrus Ven. ab. Cluniac. 177.  
 Phileas ep. Thmuit. m. 116.  
 Philemon, Apollonius et soc. mm. 118.  
 Phocas ep. m. Sinope 453.  
 Pigmenius pr. m. Romae 118.  
 Pinnosa v. m. 432.  
 Pionius pr. et soc. mm. Smyrn. 143.  
 Placidus discipulus S. Benedicti 434.  
 Polycarpus ep. m. 115, 137, 143.  
 Polyeuctus m. Melitin. 234.  
 Pontianus m. Spoleti 114.  
 Porphyrius ep. Gazensis 220, 408.  
 Privatus ep. Gabalit. m. 241, 243.  
 Procopius Decapolita 408.  
  
 Quirinus Coloniae cultus 147.  
  
 Radegundis reg. Franc. 207, 451.  
 Reinoldus mon. m. Colon. 194.  
 Remigius ep. Remen. 170.  
 Reparata v. m. 220,

- Restituta v. m. 145.  
 Richardus de Hampole 215.  
 Robertus ab. Molism. 177.  
 Robertus ab. Novi Monasterii 447.  
 Robertus erem. apud Knares-  
 burgh 364-400.  
 Rochus conf. 465, 466.  
 Romanus m. Antioch. 312.  
 Šabāī 91, 92, 96.  
 Sabas ab. in Palaestina 453.  
 Sabas Gothus m. 410.  
 Sabinianus m. Trecis 115.  
 Sabinianus, Paulus et Tatta mm.  
 301.  
 Samson ep., ab. Dol. 78.  
 Sativola v. m. 424.  
 Sebastianus m. 114.  
 Senanus ab. 153.  
 Serenus m. Sirmien. 117.  
 Sergius m. 104.  
 Sergius et Bacchus mm. 167.  
 Severus ep. Ravennas 78.  
 Sigfridus ep. in Suecia 163.  
 Sigibaldus ep. Metten. 170.  
 Silvester p. 231, 232.  
 Sixtus Brioschi O.F.M. 458.  
 Speusippus, Eleusippus, Meleu-  
 sippus 114.  
 Spyridon ep. Trimithunt. 220.  
 Stanislaus ep. Cracov. 181.  
 Stephanus protom. 137, 204.  
 Stephanus mon. Sabaita 318.  
 Stephanus rex Ungar. 170.  
 Sulpitius Pius ep. Bituric. 114.  
 Symeon ep. Seleuc. 119.  
 Symeon stylita iun. 83.  
 Symeon stylita sen. 113, 129, 221.  
 Tacheus. *Vid.* Tattheus.  
 Tarasius ep. CP. 408.  
 Tathan conf. *Vid.* Tattheus.  
 Tattheus conf. 423.  
 Tatiana v. m. 231, 234.  
 Tattheus conf. 423.  
 Teresia a Iesu Infante 132.  
 Thecla v. 117.  
 Theodora imp. 129,  
 Theodorus m. 85, 104, 307.  
 Theodosius ab. prope Hierosol.  
 232, 234.  
 Theodotus ep. Cyren. m. 231, 235.  
 Theogenes m. in Hellesponto 113.  
 Theopemptos ep. et Theonas mm.  
 231, 233.  
 Theophano imp. 129.  
 Thyrsus, Leucius, Callinicus 114.  
 Timotheus disc. S. Pauli 115, 236.  
 Torellus Puppiensis 465, 466.  
 Torpes m. 120.  
 Trea v. 357.  
 Trudo ab. in Hasbania 110.  
 Ursmarus ab. Lobb. 119, 211.  
 Ursula et soc. vv. mm. 195, 431.  
 Vahan Colthenus 330-33.  
 Valentinus ep. Interamn. m. Ro-  
 mae 117, 208.  
 Vedastus ep. Atrebat. 116.  
 Victor m. Mosomien. 116.  
 Victor m. Thebaeus 426.  
 Vincentius diac. m. 115.  
 Vincentius a Paulo 217.  
 Viridiana v. 216.  
 Vitalis m. Ravenn. 120.  
 Vitus m. Romae 427.  
 Vulframnus ep. Senon. 118.  
 Vulstanus ep. Vigornien. 468.  
 Waldetrudis abb. 116.  
 Wilgefortis (*al.* Kümmeris, Ont-  
 commer) v. m. 200.  
 Willelmus ab. Divion. 177.  
 Willelmus fund. erem. Montis  
 Virginis 174-76, 434.  
 Willibrordus ep. Traiect. 193,  
 451, 452.  
 Xenophon, Maria, Iohannes et  
 Arcadius 67, 236.  
 Zenobius ep. Florent. 220.  
 Zosimas pr. mon. 145.  
 Zosimus ep. Syrac. 434.  
 Zoticus pr. CP. 229, 231, 233,



## INDEX AUCTORUM

*quorum opera in hoc tomo recensita sunt.*

- ABEL, L'île de Jotabè 415.  
 Analecta Hibernica 210.  
 ATTWATER, A Dictionary of the Popes 401.  
 — A Dictionary of Saints 123.  
 — Names and Name-Days 401.
- BAKER, Cult of St. Alban 147.  
 BANFI, Re Stefano il Santo 170.  
 — Le stimmate della B. Margherita 189.  
 BAR, Raoul le Tourtier 438.  
 BATES, L'Hystore Job 442.  
 BIDEZ, CUMONT, Les Mages hellénisés 133.  
 BLATT, HERMANSEN, Diplomatarium Danicum 447.  
 BÖLE, Arpádházi B. Margit 189.  
 BONIS, Προλεγόμενα εἰς τὰς Διδασκαλίας Εἰφιλίνου 185.  
 — Ἰωάννης ὁ Εἰφιλῖνος 185.  
 — Εὐθυμίου τοῦ Μαλάκη τὰ σωζόμενα 185.  
 BORDONI, S. Feliciano 209.  
 BROSCHE, Der Heiligsprechungsprozess 214.  
 BROWE, Die eucharistischen Wunder 172.  
 BURRONI, Francescani in Asti 455.  
 BUTLER, THURSTON, The Lives of the Saints 123.
- CADOUX, Ancient Smyrna 142.  
 CALMETTE, DEPREZ, L'Europe occidentale 466.  
 CALMETTE, GRUBER, Textes et documents d'histoire 211.  
 CANIVEZ, Statuta O. Cist. 469.  
 CARTHAGE, St. Carthage 157.
- CASELLI, Monteprandone 458.  
 CASSIANO DA LANGASCO, Gli ospedali degli incurabili 195.  
 CASTIGLIONI, Studi sul seicento 460.  
 CASTRÉN, Bernhard von Clairvaux 212.  
 Catalogue of Irish MSS. 151.  
 S. CATARINA DA GENOVA, Trattato del Purgatorio 195.  
 Das östliche Christentum 191.  
 CLASSEN, Xanten 424.  
 COLLIJN, Handskrifter till Petrus de Dacia Vita Christinae 187.  
 — Codex Juliensis 187.  
 — Vita B. Christinae Stumbe-  
 lensis 187.  
 Concilium Tridentinum 205.  
 Contributions to a Dictionary of the Irish Language 467.  
 County Louth Archaeological Journal 210.  
 CUMONT, La plus ancienne légende de saint Georges 134.  
 — St. George and Mithra 134.  
 CUNY, Bockenheim 170.
- DAVID, A., S. Maurice, abbé 212.  
 DAVID, P., Vie de S. Oyand 468.  
 — Vie de S. Aimé 468.  
 — L'église de Champagne 468.  
 DENOMY, The French Lives of St. Agnes 442.  
 DICKINS, The Conflict of Wit and Will 467.  
 DIEKAMP, Analecta patristica 220.  
 DOBLE, Saint Mawes 209.  
 — Saint Petrock 209.  
 DÖRRIE, Passio SS. Machabaeorum 136.

- The Down and Connor Historical Society's Journal 211.
- Echi di S. Carlo Borromeo 460.
- EDMONDO M. DELLA PASSIONE, S. Valentino di Terni 208.
- Éigse 468.
- EYGUN, Sigillographie du Poitou 449.
- FERRARI, S. Nicola Greco 432.
- Lepanto e il P. G. B. da Guardiagrele 432.
- FLICHE, MARTIN, Histoire de l'Église 126.
- Fox, The Times of St. Basil 409.
- GABRIELI, Apulia sacra 164.
- GESSLER, De baardheilige Wilgefortis 200.
- La légende de S<sup>te</sup> Wilgeforte 200.
- DE GHELLINCK VAERNEWYCK, Sceaux de la Flandre 449.
- GHÉON, SCHMAL, Der heilige Johannes Bosco 219.
- Glorie del Terz' Ordine Franciscano 465.
- GODEFROY, Saint-Ayoul 168.
- DE GUIBERT, Theologia spiritualis 466.
- GUICHARD, S. Vincent de Paul esclave à Tunis 217.
- GUIMARÃES, Santa Iria 440.
- GUINEY, Recusant Poets 218.
- HABIG, Franciscan Martyrs of North America 464.
- Heroes of the Cross 464.
- HARRIS, Saint Gobnet 150.
- HARSEN, Cursus S. Mariae 180.
- HAU, Die Heiligen von St. Matthias 428.
- HESSEN, Irisches Lexicon 467.
- HILPISCH, Johannes Butzbach 214.
- HUMPHREYS, BARNARD, Studies in Worcestershire History 210.
- ILARINO DA MILANO, Biblioteca dei Cappuccini Lombardi 457.
- Jahrbuch für Liturgiewissenschaft 465.
- DE JERPHANION, La voix des monuments 128.
- JORDAN, L'Allemagne et l'Italie au XII<sup>e</sup> siècle 466.
- KER, Epistola Cuthberti 421.
- LAISTNER, Was Bede the Author of a Penitential? 419.
- LAKE, Dated Greek Minuscule Manuscripts 405.
- LAMPRECHT, Heilige in Kärnten 219.
- Heilige in Steiermark 219.
- LATHOUD, S. Jean Bosco 218.
- LEE, Francis Libermann 218.
- Lega Navale Italiana 452.
- LONATI, B. Alberto da Sarteano 455.
- DE LONGNY, A l'ombre des grands Ordres 190.
- MACALISTER, The Ogham Inscription at Maumanorig 156.
- MAC CIONNAITH, Dioghluim Dána 448.
- MCNEILL, GAMER, Medieval Handbooks of Penance 419.
- MALGORN, Saint Maugan 209.
- Saint Budoc 209.
- MALLARDO, Ordo ad ungendum infirmum 144.
- Cimiteri di Napoli 144.
- MANDONNET, S. Dominique 444.
- MARCELT, Uhtred de Boldon 216.
- MATTEI-CERASOLI, Gli Eremiti Pulsanesi 174.
- MAYER, Monumenta de viduis 207.
- MENNE, Handschriften des Archivs Köln 193.
- MISERMONT, Le B. Rogue 463.



- MONTICELLI, Raterio, vescovo di Verona 212.  
 Monumenta musicae byzantinae 182.  
 MOORE, Saxon Pilgrims 151.  
 MULCHRONE, The Tripartite Life of Patrick 417.  
  
 O'LEARY, Saints of Egypt 141.  
 OLIGER, Una Vita di S. Giacomo della Marca 458.  
 OPITZ, Athanasius Werke 138.  
 OPPERMANN, English Missionaries in Sweden 162.  
  
 PEDEMONTE, S. Frediano 146.  
 — Vescovi di Lucca 146.  
 PELAGATTI, PICCARDI, Il S. Cingolo Mariano in Prato 213.  
 PERDRIZET, Le calendrier de la Nation d'Allemagne 192.  
 -PETIT-DUTAILLIS, GUINARD, L'essor des États d'Occident 466.  
 PFANDER, Popular Sermon 216.  
 PORTALE, Naso e S. Cono 434.  
 POST, Spanish Painting 202.  
 POWER, Waterford and Lismore 149.  
  
 QUILICI, La Chiesa di Firenze 219.  
  
 RALL, Zeitgeschichtliche Züge 213.  
 -RIDOLFI, Le lettere di Savonarola 199.  
 — Vita del B. Savonarola 199.  
 RIVOLTA, S. Carlo Borromeo 460.  
 — Epistolario di S. Carlo 460.  
 — Corrispondenti di S. Carlo 460.  
 ROBBINS, Le Merure de Seinte Eglise 215.  
 ROBERTSON, Anglo-Saxon Charters 423.  
 RÜHL, Das Auctarium des Johannes Butzbach 214.  
  
 SACCANI, Sant' Omobono 213.  
 SCHAMONI, Das wahre Gesicht der Heiligen 128.  
 SCHNITZLER, Im Kampfe um Chalcodon 143.  
 SCHREIBER, Mirakelbücher 454.  
 — Stephan I. der Heilige 170.  
 — Stephan I. in der deutschen Sakralkultur 170.  
 SCHUBEL, Die Legende von den elftausend Jungfrauen 431.  
 VON SEGESSER, Bruder Klaus 217.  
 SERJEANTSON, Legendys of Hooly Wummen 194.  
 SEVESI, B. Sisto da Milano 458.  
 — Iconografia del B. Geremia Lambertenghi da Como 458.  
 SIMINGTON, The Civil Survey 210.  
 SOL, Les évêques de Cahors 416.  
 SOMMER-SECKENDORFF, Robert Kilwardby O.P. 216.  
 STACCHIOTTI, Vita del B. Francesco da Caldarola 455.  
 STEINER, De Eruditione filiorum nobilium 470.  
 STEPHENS, Cuthman, a Neglected Saint 420.  
 Patristic Studies 207.  
 Studies in Medieval and Renaissance Latin 208.  
 STÜWER, Die Patrozinien von Xanten 424.  
 SURKAU, Martyrien in jüdischer Zeit 136.  
  
 Texte und Untersuchungen 403.  
 TIMAR, Margareta von Ungarn 189.  
 — Die Margareten-Legenden 189.  
  
 UMILE BONZI DA GENOVA, L'Opus Catharinianum 195.  
 UNGRUND, Die Anthropologie der hl. Hildegard 469.  
  
 VAN GENNEP, Manuel de folklore français 206.  
 Vita Cateriniana 195.

- Vita del B. Carino 215.  
Vita S. Iohannis a Mathera 174.
- WADE-EVANS, Nennius's History of the Britons 158.
- WALSH, The O Cléirigh Family 469.
- VON WALTHER-WITTENHEIM, Die Dominikaner in Livland 162.
- WARNKE, Das Buch von Espurgatoire S. Patrice 177.
- WATTENBACH, Deutschlands Geschichtsquellen 430.
- WESTPFAHL, Untersuchungen über Jutta von Sangerhausen 437.
- WHITE, Latin Monasticism in Norman Sicily 433.
- WILLIAMS, Of Conversion 176.  
— Monastic Studies 176.  
— St. Robert of Newminster 447.
- WILSON, Sawles Warde 467.
- WORMALD, English Kalendars before A.D. 1100 421.  
— English Benedictine Kalendars after A.D. 1100 421.  
— The Seal of St. Nectan 161.
- Yorkshire Celtic Studies 467.
- ZAMA, S. Umiltà di Faenza 215.
- ZAYAT, Al-khizanat ach-Charqīyat 165.  
— Les couvents chrétiens en terre d'Islam 410.



## HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Hippolyte DELEHAYE. Hagiographie Napolitaine . . .	5
I. Le calendrier de marbre . . . . .	6
II. Sources et composition du calendrier . . . . .	44
Theodorus NISSEN. De SS. Cyri et Iohannis Vitae formis	65
Paul PEETERS. S. Dometios le martyr et S. Dometios le médecin . . . . .	72
Lynn T. WHITE jr. La date de la mort de S. Gerland d'Agrigente . . . . .	105
Maurice COENS. Le premier tome du Légendier de Saint- Hubert . . . . .	109
François HALKIN. Le mois de janvier du « Ménologe im- périal » byzantin . . . . .	225
C. BRUNEL. Vita, Inventio et Miracula S. Enimiae .	237
Paul PEETERS. La Passion de S. Pierre de Capitolias († 13 janvier 715) . . . . .	299
Iohannes MAC ERLEAN. Silva Focluti . . . . .	334
Paulus GROSJEAN. Vitae S. Roberti Knaresburgensis. I.	364
1. Vitae antiquioris fragmenta . . . . .	365
2. Vita recentior . . . . .	375
Bulletin des publications hagiographiques .	123, 401

DE GHELLINCK VAERNEWYCK. Sceaux  
et armoiries de la Flandre 449.

Lega navale italiana 452.

SCHREIBER. Deutsche Mirakelbücher  
454.

LONATI. La predicazione del B. Al-  
berto Sarteano 455.

BURRONI. I Francescani in Asti 455.

STACCHIOTTI. Vita del B. Francesco da  
Caldarola 455.

ILARINO DA MILANO. Biblioteca dei  
Fratelli Minori Cappuccini di  
Lombardia 457.

SEVESTI. B. Sisto Brioschi da Milano  
458.

— Iconografia del B. Geremia Lam-  
bertenghi da Como 458.

OLIGER. Una Vita di S. Giacomo della  
Marea 458.

CASELLI. di Montepandone 458.

RIVOLTA. S. Carlo Borromeo 460.

— Epistolario di S. Carlo 460.

— Corrispondenti di S. Carlo 460.

Echi di S. Carlo Borromeo 460.

CASTIGLIONI. Studi sul seicento 460.

MISERMONT. Le B. Pierre-René Rogue  
463.

HABIG. The Franciscan Martyrs of  
North America 464.

— Heroes of the Cross 464.

*Varia.* — Jahrbuch für Liturgiewissenschaft. Glorie del Terz' Ordine Fran-  
cescano. J. de Guibert. É. Jordan. Ch. Petit-Dutaillis et P. Guinand.  
J. Calmette et E. Deprez. Hessens Irisches Lexicon. Contributions to a Dic-  
tionary of the Irish Language. Yorkshire Celtic Studies. R. M. Wilson.  
B. Dickins. Eigse. P. David. M. Ungrund. J.-M. Canivez. P. Walsh.

*Ce numéro a paru le 15 novembre.*